


VE
RI
TAS

LE DÉSASTRE

ŒUVRES

De PAUL MARGUERITTE

ROMANS

TOUS QUATRE.
LA CONFESSION POSTHUME.
MAISON OUVERTE.
PASCAL GÉFOSSE.
JOURS D'ÉPREUVE.
AMANTS.
LA FORCE DES CHOSES.
SUR LE RETOUR.
MA GRANDE.
LA TOURMENTE.
L'ESSOR.

NOUVELLES

LE CUIRASSIER BLANC.
LA MOUCHE.
AME D'ENFANT.
L'AVRIL.
FORS L'HONNEUR.
SIMPLE HISTOIRE.
L'EAU QUI DORT.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

MON PÈRE.
LE JARDIN DU PASSÉ.

De PAUL et VICTOR MARGUERITTE

LA PARIÉTAIRE. — 1 volume (nouvelles).
LE CARNAVAL DE NICE. — 1 volume (roman).
POUM. — 1 volume (roman).

En préparation :

FÉMINISME. — 1 volume (roman).

UNE ÉPOQUE :

I. — LE DÉSASTRE. — 1 volume (roman).
(Metz, 1870.)

II. — LES TRONÇONS DU GLAIVE. — 1 volume (roman).
(La Défense nationale, 1870-1871.)

III. — LA COMMUNE. — 1 volume.
(Paris, 1871.)

De VICTOR MARGUERITTE

Prochainement :

AU FIL DE L'HEURE. — 1 volume (poésies).

LE PIRE N'EST PAS TOUJOURS CERTAIN. — 1 volume.
(Comédie en vers traduite de Calderon.)

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en janvier 1898.

PARIS. TYP. E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3617.

UNE ÉPOQUE

LE
DÉSASTRE

PAR

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

A

LA MÉMOIRE

DE NOTRE PÈRE

LE GÉNÉRAL MARGUERITTE

ET

AU GRAND SOUVENIR

DE L'ARMÉE ET DE LA VILLE

DE

METZ

P. ET V. M.

Paris, 1897.

LE DÉSASTRE

PREMIÈRE PARTIE

I

Le café, les liqueurs venaient d'être servis par les maîtres d'hôtel et les chefs d'office. Les grands laquais à la livrée verte refermaient les portes de la salle à manger. Et du salon des Vernet, où Leurs Majestés s'étaient arrêtées, jusqu'au salon Rouge, les convives, par petits groupes, se dispersèrent dans les quatre hautes pièces.

Ouvertes sur le jardin de l'Empereur, les fenêtres laissaient pénétrer avec l'odeur des parterres le souffle tiède de la nuit. La flamme des lustres et des girandoles brûlait droite, mirée à l'infini dans les glaces profondes, les parquets luisants. Et sous les plafonds dorés, peints de mythologies triomphales, entre les murs étincelants de lumières, c'était un mouvement d'uniformes chamarrés, bleus, rouges, verts, d'habits noirs étoilés de croix et de plaques, de robes claires et d'épaules nues.

Cette rumeur d'agitation et de fête étourdit Pierre du Breuil.

Il sourit avec politesse aux derniers mots de Mme de

Vernelay, s'inclina sans répondre. Justement un gros homme survenait : teint de brique, favoris blancs, l'air tout miel démenti par des yeux de proie. C'était un des chambellans honoraires de l'Empereur. Vieille créature de Charles X, serviteur zélé de Louis-Philippe, il avait réussi, comme couronnement de carrière, à se faire attacher *in partibus* à la maison civile, lors de son organisation. Il ne se consolait pas d'être maintenant une chose inutile, oubliée. Il était rongé par le regret, le besoin de la servitude. Avec une amabilité fielleuse, il demanda au commandant, officier d'ordonnance du ministre de la guerre, des nouvelles de son oncle, le marquis de Champreux, chambellan de service.

— Mais vous allez le voir. Il est auprès de Leurs Majestés.

— Où sont-elles? demanda le gros homme, précipitamment.

— Dans le salon des Vernet.

Il était déjà loin, Du Breuil sourit.

Le salon Rouge se remplissait. Après les graves événements de la journée, il était facile de prévoir que tous les familiers de la cour seraient à Saint-Cloud, ce soir. Un à un en effet, ils montraient leurs visages, où se lisaient la dissimulation, l'angoisse, la curiosité, la joie.

Les portes de la Bibliothèque ouvertes, Du Breuil traversa le salon de la Vérité. A droite et à gauche, le salon de Mercure et celui de Vénus se peuplaient de figures nouvelles; et sans cesse débouchaient, par le vestibule des Grands Appartements, des personnages officiels, des membres du corps diplomatique, une foule toujours grossissante d'habits brodés et de fraîches toilettes.

— C'est vous, Du Breuil, qu'est-ce que vous faites là?

Le commandant reconnut la voix perçante du général Jaillant, un des chefs de division au ministère de la guerre.

— Rien. J'ai dîné au château, mon général.

— Mes compliments.

Le ton de secrète envie se nuança de bienveillance protectrice :

— Eh bien? Quoi de neuf dans votre bureau? Si le discours du duc de Grammont tient ce qu'il présage, nous aurons du travail sur les bras. Tout n'est pas rose pour nous autres paperassiers. Dire qu'il y a des gens qui nous envient!

— Ils ont tort, mon général. Les camarades, eux, n'ont qu'à se battre...

— Bah! bah! Quand on a fait la campagne d'Italie, comme vous et moi, mon cher, on ne s'étonne de rien. A propos, puisque vous êtes des familiers, savez-vous à quelle heure Leurs Majestés traverseront les salons? .. Tiens : Chenot! Comment vas-tu, mon vieux?

— Pas mal. Sais-tu la nouvelle?... Bonjour, Du Breuil.

Le commandant salua. Les deux généraux, bras dessus, bras dessous, s'éloignèrent en causant à voix basse.

Du Breuil regardait le dos voûté de Chenot, le bourrelet de sa nuque rouge, écrasant le col brodé d'or. Il marchait d'un pas inégal et plongeant, faisant l'enjambée droite plus longue que la gauche. Plus d'un courtisan, par cette démarche, croyait imiter celle de l'Empereur. Chenot, gourd, épais, mais très fin sous ses apparences de paysan du Danube, semblait en ce moment au mieux avec Jaillant, qu'il exécrait.

Un nouvel arrivant fit sensation. Grand, blême, d'une laideur spirituelle et méchante, le publiciste Favergues, qu'on voyait tous ces jours-ci au château, se heurta contre un gros sénateur bancroche.

— Eh bien? fit celui-ci.

— On s'agite dans les rues. Paris a la fièvre. La déclaration du ministre a retenti comme un coup de gong On criait sur le boulevard : — Vive la guerre!

— Oui, dit un député de l'opposition, stipendié par l'Empire, et qui trahissait également la droite et la gauche — mais la rente a baissé de plus d'un franc...

Du Breuil prêtait l'oreille, anxieux. Il avait quitté le ministère de la guerre sans rien savoir. Arrivé tard au château, à l'heure exacte de l'invitation à dîner transmise par son oncle, le chambellan de service, il avait eu à peine le temps de saluer M. de Champreux, encore moins de s'informer des événements. Fataliste, d'ailleurs, en vrai soldat, il se laissait porter au flot. Un vent de guerre soufflait. Eh bien! vienne l'orage!

Il s'approcha d'un groupe où il reconnut le sourire grimaçant de Mme de Vernelay. Cette dame du Palais était affligée d'une jaunisse d'envie que tout, perpétuellement, ravivait. Elle enviait, comme d'autres respirent. Elle jeta sur lui un regard aigre. Le gros Manhers, le banquier, pérorait à voix basse en roulant des yeux blancs :

— Cette téclaration est une crave imbrutence. Elle fa évrayer l'Eurobe. C'hai ententu tire à l'ampassadeur d'une crante buissance gu'il serait bien brévéraple d'embloyer la foie diblomadigue. On ne cagne chamais rien à prusquer les choses!

La comtesse de Limal l'interrompit, d'une voix de nez impertinente. Elle était haute en couleur et cavalière d'allures. Ses belles épaules nues avaient le grain de ces pierres d'église qu'ont polies les lèvres des dévots. Secourable, elle ne se faisait, d'ailleurs, jamais prier longtemps :

— Comment, brusquer! Ah çà! Est-ce que la guerre vous inquiète, baron? Ces Prussiens méritent une raclée. Nous la leur donnerons... N'est-ce pas, amiral?

Le petit vieillard auquel elle s'adressait, M. La Véronnech, face glabre de Breton aux yeux couleur de grès, très triste parce qu'il avait perdu coup sur coup sa femme et sa fille, répondit sans enthousiasme :

— Certainement, Madame.

— Le duc a admirablement parlé! déclara d'un ton tranchant le comte Duclos, un des familiers de l'Impératrice. Il n'a fait d'ailleurs que se conformer au programme arrêté, ce matin même, au conseil des ministres.

Tout ce que disait le comte Duclos sentait l'arrogance, que cela tînt à l'air provocant de son visage, yeux durs et moustaches cirées, ou seulement à l'exaspération causée par la conduite de sa femme. Il adorait cette superbe créature aux yeux de génisse et la rouait de coups, disait-on; elle le trompait avec une imperturbable sérénité.

— C'est écal. C'est aller trop fite en pesogne, répéta le gros Manhers.

Personne ne l'approuva. Mme de Limal haussa les épaules et prit au passage le bras du général Jaillant qui, sec et mince dans son uniforme, effila sa moustache en se penchant vers la dame. Selon la chronique scandaleuse, il l'avait fort aimée dans le temps. Du Breuil vit s'avancer alors le plus redoutable, le plus captieux des bavards, M. Jousset-Gournal, conseiller à la cour impériale; mais il ne put éviter son contact, qui tenait comme glu :

— Eh bien! mon enfant! (Leurs familles étaient très liées.) Que vous disais-je?

Il suçait avec délectation les mots qu'il prononçait; ses yeux gris pétillaient; on eût dit qu'il goûtait d'avance le plaisir du bourreau qui va torturer sa victime :

— C'était fatal! A moins d'être aveugle, impossible de se le dissimuler! L'équilibre européen est rompu depuis Sadowa. Tôt ou tard, il eût fallu le rétablir. L'occasion est bonne. L'Allemagne du Sud, où la Prusse n'est guère en honneur, va saisir avec empressement cette occasion de se séparer d'elle. Bien plus, la Confédération du Nord se déclarera pour nous. Le Hanovre va prendre les armes. La Saxe, évidemment, s'appuiera sur l'Autriche, qui nous est acquise...

Du Breuil jeta un regard désespéré à droite et à gauche. Personne ne venait à son secours. M. Jousset-Gournal le saisit par une olive de ses brandebourgs :

— Suivez-moi bien! — Il tirailla l'olive comme si toute l'attention de Du Breuil y eût été concentrée. — Je ne

m'occupe pas, vous comprenez, de ce qui peut arriver si la guerre est déclarée. Je n'envisage pas ce côté de la question. C'est affaire à vous autres, aux spécialistes. Ce qui m'intéresse vraiment, c'est de voir mes prévisions sur le point d'être réalisées. Nous sommes aujourd'hui le 6 juillet. Eh bien! il y a quatre ans, jour pour jour, en apprenant la victoire des armées prussiennes dans le quadrilatère, je me suis dit : « Voilà notre ennemi de demain! » Et le lendemain, en effet, peu s'en est fallu que la question du grand-duché de Luxembourg ne me donnât raison!

La marquise d'Avilar passa, douairière au masque hardi, aux yeux perçants d'intrigante et d'entremetteuse. Du Breuil la salua. M. Jousset-Gournal se cramponnait à lui :

— Ou je me trompe fort, ou nous allons redorer bientôt d'un lustre éclatant les aigles impériales. Un prince prussien régner à nos portes! Comment y songer sans indignation?

Il récita d'une voix convaincue, dégustant au passage chaque virgule, la phrase prononcée par le ministre à la tribune de la Chambre le jour même : — « Le respect des droits d'un peuple voisin ne nous oblige pas à souffrir qu'une puissance étrangère, en plaçant un de ses princes sur le trône de Charles-Quint, puisse déranger à notre détriment l'équilibre actuel des forces en Europe, et mettre en péril les intérêts et l'honneur de la France! »

Il reprit avec véhémence :

— Voilà l'Empire affermi par l'imposante majorité du plébiscite. La volonté de la France s'est fait connaître. Par la bouche des sept millions cinq cent mille *Oui*, elle dit au souverain : « Persévérez dans la voie si glorieu« sement ouverte par le canon de Sébastopol et de « Solférino! » L'opinion s'inquiète, le crédit baisse, ose-t-on prétendre? Dictons de Berlin notre réponse!

Un petit homme bilieux s'approcha, coupant net la tartine qui emplissait la bouche de M. Jousset-Gournal :

— Quel enthousiasme, monsieur le conseiller! Pour un des soutiens de l'Empire libéral, vous voilà bien belliqueux!

— Eh! monsieur l'académicien, la déclaration que le ministre a lue à la Chambre...

— Oh! le duc a été énergique. Après cela! Un homme qui se vante de ployer des napoléons, rien qu'en les serrant entre ses doigts!.:. Mais songez! Une guerre sans alliances, et nous sommes perdus. L'Autriche? Elle est désorganisée, sans ressources. L'Italie? C'est pire encore. Nous allons donc nous trouver seuls, en face de l'Allemagne coalisée. Elle se lèvera comme un seul homme. Et vous aurez alors, mon cher monsieur Jousset-Gournal, d'une part, une nation forte, frénétiquement dévouée à ses princes, servie par des troupes nombreuses, supérieurement entraînées et armées; de l'autre...

Il regardait fixement Du Breuil, qui se rappela l'avoir vu chez la princesse Mathilde : Clément Bris, l'auteur dramatique. Ils se tendirent la main. Celle de Bris resta morte, à l'étreinte : déplaisant contact. Du Breuil se souvint que dans le salon de la princesse, ouvert à l'élite des lettres et des arts, Bris l'avait tenu, avec tout un groupe émerveillé, sous le charme d'une parole sobre, nette, étincelante d'esprit, amère comme la vérité. Cette fois encore il subissait le charme irritant!

— ... De l'autre côté, continuait Bris, et le commandant ne peut le nier, une armée valeureuse, soit, inférieure pourtant. Faiblesse d'effectifs, dispersion, etc. Aucune armée actuelle, voyez-vous, fût-ce la nôtre, ne peut entrer en campagne sans une préparation particulière. En outre, la loi de 1868, créant la garde mobile, est restée lettre morte. Oui, je sais bien, le chassepot, la mitrailleuse, les arsenaux remplis... J'ai l'air de blasphémer!

Du Breuil regardait Bris, blessé de ce que cet homme de lettres, si bien informé, empiétât sur sa profession. Il lui en voulut de l'intelligence qui brûlait dans ses

yeux clairs. De telles vérités lui semblaient dangereuses à dire, peu patriotiques. En revanche, M. Jousset-Gournal lui donna envie de rire, tant il avait des yeux bavards, des lèvres qui le démangeaient. Repu, gras, il faisait, au contraste, l'effet d'un solennel imbécile. On admirait cependant ses lumières, comme jurisconsulte.

— Eh bien, mais, insinua-t-il avec malignité, que ne parlez-vous? L'Empereur ne méprise aucun conseil, et vous êtes en situation...

Bris haussa les épaules :

— L'Empereur en sait plus long que nous. Il ne se berce d'aucune illusion. Il subira la guerre, si elle devient inévitable, mais il ne la désire pas.

— On la désire autour de lui, dit en baissant la voix M. Jousset-Gournal.

Il entamait des racontars interminables...

— Bonjour, Pierre! lança une voix jeune et gaie, tandis qu'une main blanche s'abattait sur l'épaule de Du Breuil.

— C'est vous, Maxime!

Il reconnut un compagnon de cercle et de plaisirs, le vicomte Judin, attaché d'ambassade. Ils passèrent dans un autre salon.

— Soupez-vous avec nous? demanda Judin. Mes trotteurs nous mettront en une heure devant le perron de Tortoni. Il y aura tous les nôtres, le grand Peyrode, le petit Bloomfield, le baron Lapoigne.

Du Breuil les voyait à mesure : Peyrode tout en nez, un nez rouge qui le désespérait; Bloomfield, avec ses jambes de basset; le baron Lapoigne, un vieux noceur décoré de tous les ordres, arbitre en matière d'honneur, et sans rival aux cartes, qu'il battait comme un prestidigitateur. Judin ajouta :

— Il y aura Nini Déglaure et Rose Noël. Venez, Rose est libre. un caprice ne l'effraye pas. Vous connaissez sa devise : « Courte et bonne! »

— Non, impossible ce soir.

— Ah! Ah! vous ne voulez pas faire d'infidélités à

une belle dame que je ne nommerai pas, mais qui, hier, à l'Opéra-Comique, vous a cherché du regard derrière l'éventail, toute la soirée...

— Qui donc?

— C'est entendu! vous êtes discret. Allons, ne rougissez pas! Je vous envie. La comtesse avait un éclat singulier. Toute la salle l'admirait. Mme Herbeau en était verte.

— Parce que...?

— Zurli, son fidèle, l'a quittée pour aller saluer la comtesse. Le beau chevalier est même resté tout un acte dans sa loge, debout, plongeant sur d'admirables épaules. Il les admirait de cet air recueilli et gourmand, vous savez, comme lorsqu'il va manger du macaroni...

— Avouez que la comparaison...! Et Du Breuil sourit en fronçant le sourcil. Il n'aimait pas entendre parler de Mme de Guïonic. Il évitait même d'y trop penser. Cette affection demeurait, dans son âme limpide, comme une flaque après l'orage. De délicieuses fraîcheurs de ciel, nuages, arbres, s'y reflétaient, mais le fond était trouble. Il se l'avouait avec ennui. Franc, droit, léger, enfant à ses heures, heureux de vivre au jour le jour, il regardait l'amour comme une chose, ou très frivole, ou très sérieuse. Les Rose Noël lui faisaient l'effet de déjeuners de soleil : c'était charmant. Mais il pressentait bien que l'amour profond, qui pèse sur une destinée, n'avait rien de commun avec ces jolies rencontres où la femme, oiseau de passage, après la dernière becquetée de baisers, lustre ses plumes et s'envole. Ce qui lui était à charge, dans sa liaison avec Mme de Guïonic, c'était de l'avoir trop longtemps aimée comme amie, sans oser s'avouer à quel point il la désirait. Le don généreux qu'elle avait fait d'elle-même était venu bien tard, suivi de regrets, sinon de remords. Serrer la main du comte, qu'il savait pourtant bien n'être le mari d'Isaure que de nom, était, pour sa loyauté, un supplice. A trente-trois ans, il avait encore

de ces scrupules, bien qu'il eût pas mal vécu et que les femmes l'eussent toujours gâté.

Il chassa cette pensée, qui l'eût conduit à d'autres, mélancoliques.... Au fait, pourquoi ne pas souper avec Judin et leurs amis? Il en fut tenté, mais en acceptant, il blesserait un de ses vieux camarades, car il avait prévenu par un billet le capitaine Lacoste, adjudant-major à l'escadron des lanciers de la Garde, cantonnés à Saint-Cloud. Un lit de camp devait l'attendre, dans la petite chambre blanchie à la chaux, au premier étage de la caserne, sous la rampe du château. Camarades d'enfance, séparés par la vie, ils avaient rarement l'occasion de se voir. Du Breuil avait saisi avec empressement ce moyen de passer ensemble quelques heures.

— Ah! dit Judin, il faut que j'aille présenter mes hommages à la belle Mme Langlade. Venez donc!

Les diamants de la femme du sénateur, sur l'écrin de sa peau nue, scintillaient comme de grosses gouttes de rosée. Elle avait un front très haut, sous d'admirables cheveux cendrés, et sa lèvre inférieure s'avançait un peu, pareille à une cerise fendue. Dès qu'elle reconnut les deux jeunes gens, elle leur asséna le bref regard dont elle évaluait la jeunesse d'une rivale ou la performance d'un pur-sang. Ce regard avait la prétention d'être infaillible, et il intimidait de grands personnages, tant l'aplomb réussit.

— Taisez-vous donc, Chartrain, — disait-elle d'un ton péremptoire en refermant son éventail, d'un coup sec sur les doigts d'un gros monsieur. Il était ridiculement joufflu et béat, le cou pris dans une cravate rouge de commandeur. — Comment pouvez-vous conserver un espoir pareil? Jamais nous n'aurons une meilleure occasion. Demandez là-bas (elle tourna la tête vers le salon où se tenaient Leurs Majestés) ce qu'en pensent nos seigneurs et maîtres?

Le gros homme, têtu et patient, répondit :

— Il n'en est pas moins vrai que le gouvernement a fait appel à l'intervention officieuse du Foreign-Office.

Les cabinets de Vienne et de Florence agiront aussi. Quant à M. Olozaga, qui représente ici le gouvernement espagnol, il a écrit aujourd'hui même au Régent une lettre des plus vives, l'adjurant de faire écarter le prince Léopold. Voilà qui permet d'espérer, ajouta le gros homme, une solution pacifique.

Mme Langlade haussa les épaules, et prenant Judin et Du Breuil à témoin :

— Parlez pour vous, Chartrain, qui n'êtes pas même garde mobile!... N'est-ce pas, Messieurs, que nous aurons la guerre? Il nous la faut! L'intérêt du pays, celui de la dynastie l'exigent... (Elle tourna encore la tête vers le salon des souverains, point de mire de tous les regards, centre de toutes les préoccupations...) L'Impératrice, affirma-t-elle, est d'une grande beauté, ce soir.

— L'Empereur paraît souffrant, dit le gros fonctionnaire, avec une respectueuse ferveur.

— Oh! l'Empereur!

Le ton traînant de Mme Langlade, contrastant avec sa vivacité passionnée de tout à l'heure, marqua nettement la scission d'un parti, et quel était le sien. Elle reprit :

— Comme le Prince Impérial est gracieux! L'aimable nature! Vous savez qu'il veut absolument partir, être au premier rang... Un vrai Napoléon!

— Pauvre enfant, dit Chartrain. (Tout gras et ridicule qu'il était, il eut soudain l'air d'un très brave homme.) Dieu lui épargnera, j'espère, le spectacle de pareille horreur!

Il se tourna vers Du Breuil, et simplement, comme s'il s'excusait :

— J'ai un fils qui partirait, voyez-vous! Sa mère et moi nous serions trop inquiets, chétif et délicat comme il est.

Mme Langlade le toisa :

— La belle affaire! Moi aussi, j'ai un fils, il brûle de se battre. Je le renierais, sans ça!



La figure joufflue devint triste. Un silencieux reproche traversa les gros yeux humides.

Du Breuil, touché, revit les siens, enfermés dans leur château de la Creuse. Le mâle visage de son père, — un officier des premières guerres d'Afrique, retraité jeune comme chef d'escadrons, après avoir eu le bras droit fracassé par une balle kabyle, — le doux et profond visage de sa mère s'imposèrent à son souvenir. Ils devaient s'alarmer des nouvelles, là-bas, le père stoïque, la mère renfonçant ses larmes, tous deux muets, à leur habitude. Il savait tout ce que contenaient ces silences, entre deux êtres qui s'adoraient. Il se souvint de son frère cadet, lieutenant aux zouaves, victime de l'expédition du Mexique. Ses parents avaient beau n'en parler jamais, ils y pensaient sans cesse. S'il y avait la guerre, lui aussi pouvait disparaître...

Cette idée le frappa, pour la première fois, avec force. Saisissement brusque : la sensation du moment en fut coupée net. Les lustres, les girandoles, toutes les flammes vacillèrent noires, et lorsque au bout d'une seconde il revit les robes claires, les épaules nues, les uniformes, il crut, dépaysé, sortir d'un rêve. Il avait perdu la notion du temps : vertige, fatigue, ou simplement la chaleur de cette étouffante soirée?... Il traversa les salons, machinalement. Judin causait avec une dame sans dents. Mme Langlade interrogeait au passage un ministre. Ils lui parurent à cent lieues.

Il se retrouva tout à coup derrière les grosses épaulettes de Jaillant et de Chenot. Ils masquaient en partie la porte ouverte à deux battants sur le salon des Vernet. On distinguait au-dessus de leurs têtes l'étincellement d'un lustre et le grand cadre doré de l'*Orage sur mer*.

Du Breuil se pencha ; il aperçut l'Empereur assis, qui adressait la parole à M. de Champreux. Le chambellan, incliné vers lui, hochait la tête avec respect. Un vague sourire passa et mourut sur la face éteinte de l'Empereur. Il se tourna lentement vers le groupe formé par l'Impératrice et le Prince Impérial. Autour d'eux fai-

saient cercle le comte Duclos, le général Frossard et deux dames du Palais. Du Breuil eut l'idée fugitive, irraisonnée, que le souverain se sentait seul. Son masque épaissi, empreint d'une taciturne résignation, s'enflait sous les yeux et s'abaissait aux coins de la bouche. Ses longs cheveux gris pendaient comme un stigmate de vieillesse; le regard était las. Déjà Du Breuil, à table, n'avait pu supporter sans malaise la fixité pesante de ce regard. Il crut y lire la clairvoyance d'une âme désabusée, la paralysie du bon vouloir inutile, et comme ce demi-sommeil sur lequel pèse la fatalité. Une souffrance, due à la cruelle maladie dont les plus intimes évitaient de s'entretenir, tirailla le visage auguste. Du Breuil en fut obscurément troublé.

Mais le Prince Louis s'approchait de son père. Dégagé dans un frac de drap noir — col blanc rabattu, — les yeux clairs, les cheveux blonds, il avait l'air d'un jeune Anglais. L'Empereur le regardait venir avec une adoration grave, un bon sourire endormi. Il n'était plus seul.

Une pudeur saisit Du Breuil. Comme s'il sentait sa curiosité indiscrète, il détourna les yeux. Il entendit au même moment Jaillant dire, à l'oreille de Chenot :

— Pas brillant, ce soir!...

Ils se retournèrent et se turent, en le dévisageant. Il ne démêlait pas bien ce qu'il éprouvait, quelque chose de solennel et de triste.

M. de Champreux sortit du salon, les yeux fureteurs : l'Empereur demandait M. Favergues. Comme une traînée de poudre, ce nom, chuchoté, alla réveiller le publiciste dans le coin où il causait avec Mme d'Avilar et le banquier Manhers. Il s'élança, au milieu de l'envie et des sourires, les uns serviles, les autres méchants. Le journal de Favergues dirigeait l'opinion. Mme Langlade arrêta au passage M. de Champreux. Confit d'importance, bel homme encore, exagérant le flegme britannique, il possédait les plus hautes vertus de la domesticité. Sa tenue irréprochable, son tact paraient un de ces égoïsmes souriants, mais avisés, qui cuirassent contre

toutes les émotions désagréables. Sa vie était un long modèle d'habileté. Il avait pour devise : « Juste assez! » Son zèle même était prudent.

Du Breuil, au coup de coude involontaire d'un voisin, retourna la tête vers le salon des Vernet. Il vit l'Empereur qui, la tête penchée, courbé un peu et d'un pas lourd, gagnait, suivi de Favergues, ses appartements particuliers. Il eut, à cette vision, conscience que le temps marchait, emportant les destinées de ce maître de la France et la France elle-même.

Comme l'Empereur était affaissé! Cela lui parut fâcheux, à la veille d'une guerre probable. Mais le passé glorieux répondait de l'avenir. En foule, des souvenirs l'assaillirent : l'Empire victorieux, salué de fanfares et d'acclamations!... cette radieuse et magnifique rentrée des troupes d'Italie, en août 1859, les rues où neigeaient des fleurs, les chevaux chargés de guirlandes, les baïonnettes piquées de bouquets, et derrière les trompettes, en avant des blessés, l'empereur Napoléon, seul, précédant l'armée. Il le revit place Vendôme, immobile sur son cheval alezan, l'épée à la main, le grand cordon rouge en sautoir. Il entendit le vivat formidable des tribunes, les cris, le délire de la foule... Puis, en juin 1867 (toujours des fêtes d'été, de grand soleil, d'azur), la revue à Longchamps : toute la Garde, des régiments venus des quatre coins de la France, cent mille soldats massés dans la plaine de Boulogne, avec l'immense fourmilière des spectateurs sur l'amphithéâtre de Suresnes. Dans le grand silence qui suivait les salves du Mont-Valérien, entre le Tzar et le roi de Prusse, l'Empereur s'avançait sur un pur-sang noir, étincelant de dorures. Le canon tonnait cent un coups. Une longue clameur montait dans le ciel bleu...

M. de Champreux, saluant ici, souriant là, se redressant plus loin de toute sa hauteur, s'approchait. Du Breuil lui demanda, avec une nuance d'ironie :

— Eh bien, mon oncle, que décide M. Favergues? Faut-il boucler nos paquetages?

Le chambellan posa un doigt sur sa bouche et leva les yeux au plafond. Un monde de secrets parut tenir dans son silence. Le sort de l'Europe était suspendu à ses lèvres. Du Breuil eut l'intuition de tout ce qui, depuis des années, s'était emmagasiné de petits et de grands mystères dans la cervelle officielle du vieux beau, depuis les plus graves on-dit politiques, jusqu'aux plus oiseux détails de garde-robe. M. de Champreux lui présenta la main, un savon blanc, avec des ongles si nets qu'on prétendait qu'il leur mettait, le soir, des étuis.

— Adieu, mon ami, si je ne te revois pas tout à l'heure.

Souple et ferme, il se glissa dans le salon voisin, en disant à M. Jousset-Gournal, qui le retenait :

— Attendez ! Sa Majesté l'Impératrice va tout à l'heure passer dans les salons.

Du Breuil sentit derrière lui le souffle de la nuit; il s'appuya au montant d'une des hautes fenêtres et regarda le parc noir, le ciel étoilé. L'odeur pénétrante des parterres le ramena à sa sortie de table; il avait alors respiré longuement ce parfum de l'ombre, délicate et mystérieuse comme une présence de femme. Il revit son arrivée à Saint-Cloud, sa présentation à Leurs Majestés. Des détails lui revenaient : les propos du repas, le peu d'appétit de l'Empereur (il avait à peine touché aux mets servis par ses pages), la vivacité avec laquelle l'Impératrice s'était levée de table. Une jolie et flatteuse impression, ce dîner; il en garderait toute sa vie le souvenir. Content, en somme, de n'y avoir pas fait mauvaise figure, avec ses galons, sa croix d'officier, son air jeune.

Il se sentait attiré, plus particulièrement, vers la personne de l'Empereur. L'Impératrice l'avait fasciné; mais elle demeurait la souveraine, un être hors race, où la femme disparaissait dans la splendeur du rang. L'Empereur lui apparaissait plus humain. Il eût voulu prévenir un de ses ordres, le secourir dans le danger. Le beau nom de Napoléon avait exercé sur son enfance un pouvoir irrésistible, et derrière le César d'aujour-

d'hui, il apercevait le profil lauré de l'AUTRE. Dominant un prodigieux fracas de batailles, l'Ombre épique surgissait. Et c'étaient une curée de royaumes, des champs pleins de cris et de fumée, Iéna, Austerlitz, Marengo, l'encens des *Te Deum*, la pourpre et les abeilles d'or, — puis la retraite blanche de Russie, l'île d'Elbe, le ressaut de l'Aigle volant de clocher en clocher jusque sur les tours de Notre-Dame, et pour finir, le plus tragique écroulement qui fût au monde... Waterloo, Saint-Hélène, ces mots à prolongement infini, vibrèrent un moment dans son âme; et malgré la chaude et lumineuse atmosphère, au milieu des femmes en toilette, des uniformes chamarrés, devant la nuit de fleurs et d'étoiles, la même singulière tristesse le pénétrait.

Mais un brouhaha discret le tira de ses réflexions. L'Impératrice traversait les salons. Il l'aperçut, escortée du Prince Impérial et suivie du service, entre une triple haie de saluts plongeants. Au premier rang, Mme de Limal et Mme d'Avilar figeaient un sourire de cour. Jaillant et Chenot, bombant le torse, se donnaient l'air fervent de dévots à la grand'messe. Manhers souriait laidement, et le gros et joufflu M. Chartrain, désolé d'être masqué par le banquier, se haussait sur la pointe des pieds.

Du Breuil, de l'embrasure de sa fenêtre, derrière des habits et des épaules nues, regarda longuement l'Impératrice. Grande, elle était dans tout l'éclat de sa maturité. Le charme de sa beauté blonde avait quelque chose de despotique. Ses yeux d'une splendeur glaciale brillaient d'orgueil et de volonté. La fièvre de ses pensées donnait à son teint, plus animé que de coutume, une expression ardente et tendue, dont la fierté frappa Du Breuil.

Elle saluait à droite et à gauche avec beaucoup de grâce. Au milieu d'un grand silence, elle s'éloigna, laissant tomber de temps à autre un mot, un signe de tête, un sourire.

Elle était passée qu'il la voyait encore.

II

Le long de la double rampe de l'escalier d'honneur, les triples torchères jetaient une clarté vive. Il s'arrêta une seconde sur le palier, pour laisser prendre de l'avance à la traîne d'une robe, sur laquelle il avait failli mettre le pied.

Dans la cour, il respira longuement. L'eau des bassins était noire. Au centre de l'un d'eux brillait une étoile. La vie confuse du parc, l'odeur de la terre et des arbres flottait à travers la nuit chaude. Les grandes fenêtres éclairées faisaient ressortir dans leurs niches la blancheur des statues qui ornaient les deux ailes du château. Des équipages attendaient. Il franchit la grille, passa devant le corps de garde et descendit l'avenue.

Cette solitude lui fut agréable. Il buvait l'air, il s'aperçut qu'il avait soif. Il fut alors étonné de se retrouver lui-même et rien que lui-même, comme si sa présence au palais et l'importance des événements de la soirée lui eussent conféré un prestige fugitif, abdiqué en sortant. Il rentra dans sa personnalité précise et limitée, tramée par l'existence quotidienne, réglée par les habitudes. Le Du Breuil qui venait de dîner à la table de Leurs Majestés fut à nouveau l'homme qu'avaient réveillé le matin, dans son petit entresol de la rue de Bourgogne, le piaffement de Cydalise, sa jument d'armes, et le grommellement de son ordonnance, le

brave Alsacien Frisch. Habillé en trois sauts, il avait été, d'un temps de galop, secouer au Bois la migraine d'une nuit blanche et le regret de cinquante louis, perdus au cercle. Il pensa que son cheval de dressage avait de fortes mollettes, et que son bottier lui avait envoyé, pour la troisième fois, sa facture.

Il faillit dépasser la caserne sans la voir.

Le mouvement brusque du factionnaire, près de la porte d'entrée, le tira de sa rêverie. Il s'approcha, chercha la sonnette à travers les barreaux. On entendit la clochette tinter, les dormeurs du poste grogner; un pas lourd s'approcha. Un tour de clef. Silencieusement, la porte s'ouvrit :

— Le capitaine Lacoste? dit Du Breuil.

A la vue des quatre galons, le brigadier à demi endormi se réveilla tout à fait. Il bredouilla quelques mots, courut prévenir le maréchal des logis. Celui-ci, somnolent encore, sortait du corps de garde. C'était un vétéran couvert de chevrons, espèce de géant aux moustaches phénoménales. Il avait les cheveux grisonnants, la taille bien prise dans l'habit blanc, la czapska sur l'oreille, l'air rogue.

— Le capitaine Lacoste? répéta sèchement Du Breuil, un peu agacé par l'attente. Allons, réveillez-vous donc, maréchal des logis!

La phrase dite, une expression de chagrin résigné s'était peinte sur la mâle figure humiliée. Le sous-officier bousculait ses hommes :

— Vite! Allumez le falot! Gouju, conduisez le commandant.

Son guide prêt, tandis qu'immobile, les talons joints, la main droite à hauteur de la coiffure, les yeux fixes, le vieux briscard se raidissait dans un salut militaire Du Breuil était encore confus de sa vivacité. L'attitude silencieuse du maréchal des logis le peina comme un reproche. Il se tourna vers lui, et d'une voix radoucie, pleine de politesse, dit, en inclinant la tête :

— Merci.

Gouju marchait devant lui. Ils traversèrent une cour. L'armature d'étain de la lanterne, balancée au poing de l'homme, projetait des raies d'ombre divergentes, comme les cordes qui relient un ballon à sa nacelle. Il semblait que ce faible cône de clarté fît paraître alentour la nuit plus noire. Un grand silence planait sur la caserne endormie. Du Breuil n'en perçut que mieux quelques bruits légers, venant du côté des écuries : refrain monotone murmuré par un lancier en faction, ébrouement d'un cheval, cliquetis d'une chaîne d'attache.

— Il y a deux marches, mon commandant.

Du Breuil pénétra dans un grand bâtiment. Une lampe fumeuse accrochée au mur répandait une forte odeur d'huile. Un escalier se dessinait vaguement dans la demi-clarté. Sur le palier du premier étage, l'homme frappa timidement à une porte.

— Entrez, fit une grosse voix.

Lacoste, en petit veston de toile ouvert sur sa chemise et en pantalon rouge, sauta du hamac dans lequel il fumait sa pipe. Silencieusement il tendit à son ami une main osseuse. Il avait une longue figure tannée, moustache et impériale rousses, l'air dur avec des yeux d'un bleu candide, des yeux d'enfant.

— Bonjour, dit-il.... Soyez là dans une demi-heure, Gouju. Avec le falot.

L'homme sorti, Lacoste sourit à Du Breuil.

— Voilà ton lit, reprit-il, en montrant sa propre couchette.

Les draps grossiers, bien blancs, coupaient une couverture en toile de Jouy, à fleurages rouges.

— Et voilà le mien. (Il désigna le hamac.) Ne crois pas que tu me gênes. J'y dors toutes les nuits.

Il chercha une bouteille de bière, au frais dans un seau d'eau, et remplit deux hautes chopes :

— A ta santé.

Ils burent. Puis il désigna le râtelier des pipes, longues, courtes, en merisier, en écume de mer, en terre

blanche, en terre rouge, toutes admirablement culottées.

— Choisis.

Du Breuil prit une pipette à tête de négresse et méthodiquement la bourra. Lacoste lui avança le fauteuil de rotin à bascule :

— Voilà.

Il y eut un silence, après l'accomplissement de ces rites essentiels. Du Breuil, fait au laconisme de son ami, ne se pressait pas de parler. Il se cala dans le fauteuil, et de se sentir dans la petite chambre, près de Lacoste qu'il aimait, son cœur fut à l'aise. La fenêtre était ouverte sur des masses d'arbres; parfois un moucheron, attiré par la clarté, venait tournoyer autour de la lampe. A ce moment, le tapis vert qui couvrait une table encombrée de registres et de paperasses, se souleva; une tête énorme de dogue d'Ulm apparut. Ses larges yeux, des veilleuses brûlant sur une huile jaune, se tournèrent vers Du Breuil. A son appel, la puissante bête vint appuyer la tête sur son genou, en le regardant jusqu'au fond de l'âme, comme pour lui dire :

— Tu es un ami de mon maître, toi?

La figure fermée de Lacoste s'épanouit :

— Il a empoigné la nuit dernière un rôdeur à la gorge. Trois chenapans ont voulu me dévaliser, sur la berge. J'en ai flanqué un à l'eau, l'autre s'est sauvé, et Titan a gardé le troisième dans ses crocs, jusqu'à l'arrivée d'une patrouille.

Il appela :

— Titan!

Le chien s'élança, fouettant l'air de sa lourde queue; il mit les pattes sur les épaules de Lacoste et, cherchant à lire sa pensée, le contempla avec une tendresse infinie. Ses babines rouges se retroussaient sur l'ivoire des crocs. Il semblait rire, et il riait, positivement, d'allégresse.

— C'est mon frère, dit Lacoste.

Le dogue poussa un gémissement très doux et s'étendit à ses pieds.

Du Breuil demanda :

— Qu'est-ce que tu en feras, s'il y a la guerre?

— Je l'emmènerai.

Non seulement des officiers, mais des régiments adoptaient des bêtes, qui les suivaient. Témoin, le jour de la rentrée des troupes d'Italie, la chèvre blanche à tête noire des chasseurs à pied, le chien des zouaves, paré de fleurs et coiffé d'un drapeau.

Sachant plaire à Lacoste qui aimait ses chevaux, Du Breuil dit :

— Conquérant et Musette vont bien?

— Très bien, ils sont entraînés. Ils peuvent partir demain.

Nouveau silence. Lacoste cligna de l'œil, et d'un ton qui voulait paraître détaché :

— Est-ce qu'on en parle?

— Où donc?

— Là-haut

La pointe de sa moustache indiquait le château.

Du Breuil tira une bouffée de sa pipe :

— Oui, ça sent la poudre.

Lacoste rougit comme un enfant qu'un bonheur surprend :

— Tant mieux. On se rouillait. Un soldat qui ne se bat pas n'est pas un homme.

Il étira ses bras maigres, heurta, sans le faire exprès, son grand sabre de lancier à dragonne d'or, suspendu en travers du mur.

Du Breuil sourit :

— Tu passeras commandant.

Lacoste le regarda en face, ne comprit pas tout de suite et grommela :

— Commandant?... Ah oui! pour les vieux, je ne dis pas. (Fils modèle, il envoyait la moitié de sa solde à ses parents, d'humbles paysans de la Creuse.) Autrement, tu sais, je suis bien comme je suis.

Son regard s'attachait à la croix d'officier de Du Breuil, aux aiguillettes d'or, aux quatre galons qui lise-

raient en torsade son dolman d'artilleur. Jaloux, ce regard? Non, conscient seulement. Il semblait dire : « A valeur égale, tu as en plus chance et faveur. Tant mieux pour toi! »

— Moi, fit Du Breuil avec une feinte modestie, je n'ai rien à gagner, sauf un an ou deux sur mes états de service.

— Peuh! dit philosophiquement Lacoste. Après ça, tu as le droit d'être ambitieux. Quel âge as-tu?

— Trente-trois ans.

Lacoste tira sur sa pipe : c'était une façon d'opiner. Il avait six ans de plus, un galon de moins, et n'était que chevalier de la Légion d'honneur. Il n'en voulait pas à son ami, le reconnaissant supérieur. Ils s'étaient liés tout jeunes, à la même école du village; Du Breuil était déjà pour lui, malgré leurs différences d'âge, quelqu'un d'heureux, de privilégié. Le fils du paysan trouvait naturel que le jeune monsieur du château fût le plus vif, le plus intelligent. Les Du Breuil étaient aimés dans le pays.

Sorti de Saumur, où il parvenait après quatre ans de service en Algérie, quatre dures années d'expéditions et de bivouacs, Lacoste avait retrouvé Du Breuil en Italie. Le sous-lieutenant de dragons et le lieutenant d'artillerie avaient renoué connaissance. Depuis, tandis que Lacoste continuait à marquer le pas, Du Breuil avait marché vite.

Il sortait à vingt ans de Polytechnique, passait deux ans comme sous-lieutenant élève à l'École d'application de Metz. Que de souvenirs : d'Avol et leurs amis d'alors, les Bersheim, de riches industriels — la grand'mère Sophia, l'admirable ménage des Bersheim, la petite Anine et ses frères! Oubliés? Non, mais la vie éloigne et sépare... Lieutenant au sortir de l'École, ses premiers galons n'étaient pas ternis qu'il partait pour la campagne d'Italie, avec les deux batteries de la division de la Motterouge (2e corps, Mac-Mahon). Belle et rapide campagne. Ses pièces ouvraient le feu, d'abord sur Buf-

falora, où les forces autrichiennes étaient établies, puis sur Magenta. Jointes à l'artillerie de réserve du général Auger, elles foudroyaient les abords et l'entrée de la rue principale, préparant l'attaque de l'infanterie. Blessé par l'éclat d'un caisson, resté au feu, malgré son visage en sang et son bras déchiré, Du Breuil avait été proposé pour la croix. La bienveillance particulière du maréchal Canrobert, qui avait connu intimement son père, le faisait passer peu après dans la Garde.

Il en sortait pour aller au Mexique. Funèbre souvenir, ce Mexique, avec ses pluies, ses boues, ses insectes venimeux, ses eaux malsaines. Immobilisé au siège de Puebla, entré lui troisième dans le pénitencier, blessé à l'attaque d'un « quadre » (lors de ces assauts effroyables donnés de maison en maison sous une pluie de balles), il était fait capitaine. Juste au même moment, son frère, miné par les fièvres, évacué sur la Véra-Cruz, y mourait dans une de ces rues infectes, que nettoyaient seuls sous le soleil de plomb les zopilotes, d'affreux vautours.

Depuis, Du Breuil avait mené une vie plus mondaine que militaire. Détaché à l'état-major de la place de Paris, il s'était trouvé, près du maréchal Canrobert, gouverneur, à la source même des relations utiles et brillantes. Pendant l'Exposition de 1867, il avait servi de guide aux officiers étrangers. Plusieurs lui avaient laissé un excellent souvenir, entre autres le baron de Hacks, capitaine aux hussards de Brunswick. Il revoyait sa politesse hautaine. Allaient-ils se retrouver ennemis, face à face, sur le sol allemand? Ce serait curieux... Depuis le 15 août 1869, Du Breuil, promu commandant, avait été nommé officier d'ordonnance du ministre de la guerre.

— Vraiment non, répéta-t-il, je ne puis rien désirer. Mais les camarades...

— On ne se bat pas pour ça, dit Lacoste. Triste avancement, celui que procure la mort du voisin. Quand on a du cœur, on fait son devoir sans rien attendre.

Du Breuil sourit, objectant :

— Il y a peu d'officiers désintéressés. Les meilleurs songent au galon, à la croix.

Cependant il avait connu des cœurs simples, des héros, des saints : Deresse, son commandant à Buffalora, Deresse, un ami, un père des soldats.

Lacoste, relevant son visage dur, montra ses yeux limpides où brillait une âme bien trempée, étroite et haute.

— Des égoïstes, on en voit partout, des cyniques également. Et encore, si on vidait le fond de leur sac !... Notre métier n'est le plus noble de tous qu'à condition d'être un métier de sacrifice.

Du Breuil était plus sceptique :

— Quand on s'élève dans le haut commandement, on y rencontre bien de l'ambition et de la sécheresse.

Lacoste répliqua :

— Qu'importe ! vois-tu ! Si la guerre n'était, du souverain au dernier soldat en passe d'être nommé caporal, qu'une somme de convoitises, je ne connaîtrais rien de plus abject. Non ! Pour quiconque n'a pas un cœur de boue, elle contient quelque chose de sacré. C'est l'école du sacrifice, du sacrifice le plus grand qu'un homme puisse faire, celui de sa vie... Prends-moi un pataud des champs, un rustre sans éducation, qui n'a jamais entendu parler d'honneur et de patrie : il entre au régiment ; tu lui mets un fusil entre les mains et tu lui apprends à s'en servir. Vienne la guerre, il subira le froid, la faim, il couchera dans la boue, il fera des étapes de vingt lieues ! Le clairon sonne : il va courir à l'ennemi, défendre l'étendard, risquer cent fois sa peau. Ce n'est plus le même homme. Il a appris le courage, l'endurance, la solidarité, l'héroïsme, toutes les plus hautes vertus. Sans la guerre, il les ignorerait encore.

Du Breuil approuva, non sans réserves.

Si la guerre élevait les âmes de race au-dessus d'elles-mêmes, elle déchaînait, par contre, l'animalité des brutes. Il songea aux lâches que ramasse la prévôté, aux indisciplinés, aux pillards qu'on fusille. Chaque armée

avait sa lie. Seules, des peines terribles endiguaient ce torrent d'hommes dans l'obéissance; comme un écho funèbre, retentirent à sa mémoire ces mots inscrits presque à chaque ligne du code militaire : la mort, la mort.

Lacoste remplissait les chopes. Une mouche obstinée se posait sur son front, sur sa main. Il souffla dessus, car il était incapable de la tuer. Il reprit :

— Les grandes saignées sont salutaires. Le feu purifie, le sang lave. En temps de paix, la surveillance s'émousse, la discipline faiblit. Ce que je dis là, tu le sais comme moi. — Du Breuil hocha la tête. Des généraux s'étaient plaints récemment à l'Empereur, avaient demandé le rétablissement d'une discipline inflexible. — Je vois, reprit Lacoste, de graves symptômes de maladie dans notre armée : elle ressemble à ces visages qui paient de mine, et que la syphilis ronge. Prenons-y garde. Il y a des langueurs qui lentement pourrissent les agglomérations d'hommes. C'est pourquoi j'appelle de tout mon cœur la guerre, qui refait des nerfs, des muscles, du sang.

Du Breuil dit :

— C'est vrai; la guerre a quelque chose de grand. Elle est l'ange terrible. A cette heure, pas un de nous qui ne soit prêt à faire son devoir. Mais quand on pense à ceux qui meurent, à la douleur de ceux qui les ont aimés, en son âme et conscience, ne suffit-il pas d'accepter ce fléau, sans le désirer?

Lacoste, le visage assombri, parut contempler au loin dans la nuit, des arbres, le pays, la chaumière des siens. Peut-être, à travers la cruelle insomnie des vieillards, ruminaient-ils ces bruits d'alarmes, en songeant à l'absent :

— On ne meurt qu'une fois, déclara-t-il. Et de mort plus belle, je n'en connais pas.

Il leva ses yeux candides et d'un ton religieux :

— Dieu nous la donne!

— *Amen!* dit mentalement Du Breuil, ému par tant de conviction. Il hasarda pourtant :

— Se battre est bien, mais il faut vaincre. On a beau compter sur le succès : en haut lieu, on est inquiet.

Lacoste sourit avec un peu d'amertume :

— Il y a une chose plus importante que le nombre, c'est la valeur, et une autre chose encore : la force morale.

— La valeur, fit vivement Du Breuil, nous l'avons!

Lacoste se leva. Il parut très grand. Son ombre gagnait le plafond.

— La force morale, que chacun la porte en soi, dit-il, et tout ira bien!

— Ma foi, conclut Du Breuil en se renversant sur son fauteuil, je ne sais quel taon m'a piqué, ce soir. Il y a des jours comme cela, où l'on s'inquiète sans motif. Pourtant, mon vieux, ce n'est pas la guerre qui nous effraye. On en a vu bien d'autres, on se débrouillera.

Un pas hésitant s'arrêta devant la porte.

— Entrez! cria Lacoste.

Gouju parut, porteur du falot.

— Minuit et demi, mon capitaine.

Lacoste déclara :

— Il faut que je fasse ma ronde... M'accompagnes-tu?

Il avait endossé sa veste bleue, bouclé son sabre.

— Tout de même, dit Du Breuil, je n'ai pas sommeil.

Ils descendirent, aperçurent par une porte entr'ouverte l'enfilade des chambres. Dans la cour, de grands fantômes blancs, jambes nues, s'en allaient aux baquets. On sentait la caserne pleine d'hommes et de chevaux; le silence en était lourd, l'air appesanti. Ils traversèrent la cour, longèrent les cuisines, d'où s'exhalaient des odeurs aigres. Après avoir dépassé les cantines, ils arrivaient aux écuries. C'était un long bâtiment, aux fenêtres en demi-lune. Lacoste poussa une porte : une bouffée chaude les enveloppa. Dans l'obscurité les chevaux dormaient; certains s'ébrouèrent; d'autres, couchés, se relevèrent péniblement. Il y en avait de vautrés, les quatre pattes allongées, la tête rejetée, comme morts. Un garde-

d'écurie, qui se promenait avec un falot, vint à leur rencontre : des croupes luisirent; l'enchevêtrement des poutrelles du toit, blanchies à la chaux, apparut; le cordon de paille qui lignait les litières s'éclaira. L'homme saluait.

— Qui réveilles-tu? demanda Lacoste.

L'homme écarquilla ses yeux somnolents :

— Labourdette.

— Où est-il couché?

— Là, mon capitaine.

Entre deux bat-flancs, à une place vide, trois gardes d'écurie dormaient, dépoitraillés. Ils étaient couchés sur leurs manteaux, dans la paille. L'un ronflait; d'un autre, à plat ventre, on ne voyait que le gras de la nuque et du cou, étonnamment blancs; le troisième étendait des pieds rigides et poilus, à corne jaune; on eût dit ceux d'un cadavre. C'était lui qui allait prendre la faction.

Lacoste parcourut l'écurie, s'assurant qu'aucun cheval n'était embarré. Il entra dans un intervalle, vérifia si une grande jument, qui, inquiète, tirait sur sa chaîne, avait mangé son avoine.

— Elle n'a pas voulu boire, mon capitaine, dit l'homme.

— Il faudra la montrer au vétérinaire.

Il continua jusqu'aux boxes réservés aux chevaux des officiers, désigna les siens.

Conquérant, étendu sur le flanc, dessinait, sous son poil bai lustré, une rude musculature; Du Breuil l'admira.

— Et quel sauteur, ajouta Lacoste, si tu voyais!

Musette, plus fine, dormait debout, sur ses quatre pattes un peu écartées. Elle tressaillit et tourna la tête. L'orbe de son œil noir montra un peu de blanc injecté de rose. Elle reconnut son maître, hennit.

— Là, là, ma belle! et se glissant auprès d'elle, il la prit par l'encolure et lui baisa les naseaux. — Une bonne bête, qui vous abat ses huit kilomètres le galop! Jamais un poil mouillé...

Il ne la quitta qu'à regret, et le regard toujours en

éveil, indiqua au garde d'écurie un bat-flanc qui venait de tomber, attendit qu'il fût raccroché, pour sortir. Dehors, ils respirèrent; cette odeur saine, mais épaisse, chargée de vie au repos, les avait engourdis.

Lacoste reprit sa ronde; ils firent le tour du quartier et remontèrent l'escalier, pour passer dans le casernement.

— Je t'en fais grâce, hein? dit Lacoste. Ça ne sent pas bon.

La porte d'une chambrée était ouverte, Du Breuil s'avança jusqu'au seuil. Sous le falot de Gouju, à droite et à gauche, les dormeurs s'allongeaient presque nus. Au-dessus de leurs têtes, une planche portait les charges et les coiffures; une autre, les sacoches et le manteau roulé. Au chevet des lits luisaient les sabres et les brides, pendus à des crochets. On distinguait les râteliers de lances, au mur, et, sous les planches à pain, les cuillers et les quarts. L'enfilade des couchettes et des paquetages se fondait dans l'ombre. On entendait seulement des souffles rauques haleter. Le premier lancier, un bel homme blond, ronflait la bouche ouverte; il avait l'air de rire en montrant les dents. Ses pectoraux velus s'enflaient et s'abaissaient avec lenteur. Du Breuil, dans un éclair, entrevit la force brute qui sommeillait là. Cette chair d'hommes n'évoquait que mâle énergie, muscles bandés à l'action, vigueur destructive. Aux quatre coins de la France, à la même heure, dans toutes les casernes des garnisons lointaines, cavaliers, fantassins, artilleurs, l'armée assoupie reposait, comme une bête monstrueuse dont il percevait la respiration. Il imagina le réveil de ces milliers et de ces milliers d'hommes, si le cri : « Debout! la guerre est déclarée! » éclatait à leurs oreilles. La vision fut instantanée, terrible. Et, pour la première fois depuis longtemps, la chambrée, cette simple chambrée qui sentait la tanière, avec ses dormeurs nus, avec ses effets d'équipement, l'acier des lances et des sabres, lui parut une chose formidable.

— Je te laisse, n'est-ce pas? dit Lacoste continuant sa ronde, tu connais le chemin.

Il indiquait du doigt la porte de sa chambre, sur le palier.

Du Breuil restait immobile, fasciné, au seuil de la longue pièce, qu'éclairait en s'éloignant, dans une lueur rapetissée, le falot balancé par Gouju. Comme dans l'écurie, mais plus forts, des effluves de vie chaude l'étouffaient. La symétrie des lits, des charges, le parallélisme des sabres, des lances, éveillaient des idées de règle et de discipline, vertu suprême des armées. Un grand espoir le souleva, il se sentit jeune et fort. Là-haut, dans les salons dorés, au milieu des courtisans repus et sournois, s'il avait été pris de doute et de malaise, si même la vieillesse de l'Empereur l'avait inquiété, une confiance robuste lui revenait, devant ces hommes couchés à côté de leurs armes. C'étaient des soldats comme lui, des frères inférieurs et rudes; ils symbolisaient l'énergie de la France et l'espoir du triomphe.

Il rentra dans la chambrette. Titan leva la tête, le reconnut et se rendormit. Le jeune officier fit quelques pas, les mains croisées derrière le dos. Le miroir à barbe de Lacoste, accroché près de la fenêtre, brillait. Il s'y regarda longuement. L'examen le satisfit : un grand front, des yeux bruns, une moustache soyeuse, une petite mouche sous la lèvre, le teint mat, le grain de la peau ferme et doux; beaucoup de race en somme, et cette fierté séduisante qui plaît aux femmes. L'image de Mme de Guïonic vint se placer entre la glace et lui. Alors il eut la vision subite de ce même visage défiguré. Si une balle lui trouait la tempe. Si un éclat d'obus lui labourait la face!... Son fatalisme de soldat lui fit hausser les épaules. A chacun son sort. Le mieux était de n'y pas songer... Il s'approcha de la fenêtre et se représenta le château endormi, si bruyant tout à l'heure. Puis, il contempla les étoiles et tourna la tête vers la grande lueur rousse qui là-bas, dans le ciel

sombre, flottait au-dessus de Paris. Qu'un mot tombât de la bouche de ces deux maîtres, l'Empereur, l'Impératrice, la France en tumulte se lèverait.

Longtemps, jusqu'au retour de Lacoste, il contempla la clarté rougeâtre. Le silence était profond, les feuilles mêmes remuaient sans bruit. Jamais les étoiles n'avaient été plus belles.

III

Dans la pièce où travaillaient les officiers d'ordonnance du ministre, Du Breuil était assis devant un bureau surchargé de dossiers, de lettres, de dépêches. Trois de ses camarades, à d'autres tables, la tête penchée, d'une main fébrile, transcrivaient sur des registres des ordres griffonnés en hâte, sabrés à coups de crayons de couleur. Dans tous les coins, le long des murs, sur des chaises, des états recopiés avec soin gonflaient des chemises jaunes, bleues, vertes; des mémoires et des rapports s'amoncelaient.

Une double porte rembourrée en cuir vert était toujours battante. Des aides de camp, jetant un mot bref, entraient, sortaient. Une seconde porte vitrée, ouvrant sur les couloirs, donnait sans relâche accès à d'autres officiers, inquiets, affairés. Ils apportaient par liasses des pièces à signer, à timbrer. D'autres venaient aux renseignements. Depuis quinze jours, le ministère était une énorme ruche bourdonnante. C'était, dans chaque direction, un affolement complet. Du matin au soir, de toutes parts, vers le cabinet du ministre, les demandes affluaient. La fièvre du pays entier semblait concentrée dans ces étroites pièces. Là convergeaient les réclamations, les plaintes, difficulté des mille questions à régler, infinie complexité du détail. De là partaient, chaque jour, des centaines d'ordres et de contre-ordres,

allant porter aux quatre coins de la France l'agitation et le désarroi.

Du Breuil, ainsi que ses camarades, était sur les dents. Voilà quatre heures qu'il écrivait, courbé sur son pupitre. Par moments, il ne se rendait plus compte du sens des mots. Il releva la tête. Son porte-plume cessa de courir:

— Quel jour sommes-nous? jeta-t-il. C'est trop fort, je viens de dater plus de deux cents lettres de service. Ma parole, je ne sais plus. C'est à devenir fou!

— Vingt juillet! voyons, grogna de la table voisine le commandant Blache, dit le Sanglier. Tout blanc, les cheveux en brosse, un teint rouge de vieux dur à cuire, sa lèvre supérieure proéminait, à cause de deux canines, un peu saillantes.

— Merci, Blache. Est-ce que vous n'êtes pas comme moi? A force de griffonner, j'ai les doigts perclus. Ouf! Repos...

Il se renversa sur le dossier de sa chaise.

— Ma parole, déclara le capitaine Clémendot d'une voix de tête, on ne sait plus comme on vit.

Il tourna vers Du Breuil un profil d'oiseau, sourit d'un air supérieur, satisfait de la grande finesse de sa remarque. Il redressa sa moustache blonde, savamment hérissée au petit fer :

— N'est-ce pas, mon commandant?

Du Breuil hocha la tête. C'est vrai. On perdait la notion du temps, avec une existence pareille. Que d'événements depuis le dîner à Saint-Cloud!

Dès le 7, le branle-bas avait commencé. La guerre paraissait si probable que dans les bureaux chacun s'était mis à l'œuvre. Le plan de campagne restait secret. On parlait d'organiser trois armées : une en Alsace, sous le commandement de Mac-Mahon; une en Lorraine, confiée au maréchal Bazaine; la troisième à Châlons, en réserve, aux ordres de Canrobert. Le 11, à sa pénible surprise, tout était modifié. Il n'y avait plus qu'une seule armée! L'Empereur la commandait en

chef; le ministre devenait major général, les généraux Lebrun et Jarras, aides-majors généraux; Bazaine redevenait simple commandant de corps. Et Du Breuil avait le crève-cœur d'apprendre qu'il resterait à Paris, avec deux de ses camarades, à la disposition du futur ministre intérimaire, le général Dejean.

Cette nouvelle l'avait atterré. Il voulait partir, faire campagne à tout prix. La perspective de demeurer confiné dans une besogne indigne de lui, le surmenage de ce métier de scribe, le faisaient passer d'une extrême agitation à un abattement profond. De sept heures du matin à huit heures du soir, une partie de la nuit même, il était là, courbé à sa table, dans cette atmosphère étouffante et fade. Et les événements qui se précipitaient, l'incroyable désordre des bureaux qui croissait chaque jour, gagnait l'armée, tout contribuait à l'énerver.

Il refit en esprit les étapes de cette quinzaine inoubliable. Un moment on avait pu croire que l'orage s'écartait, passerait au loin. C'était le 12 que le Prince Léopold renonçait au trône d'Espagne. Le roi de Prusse approuvait ce désistement. Mais le même jour commençaient les envois de troupes et de matériel, et le comte Benedetti demandait au roi qu'il s'engageât à ne plus autoriser dorénavant la candidature des Hohenzollern. On racontait même tout bas que le baron de Werther, chargé d'affaires prussien, avait été sondé par le ministère, dans le but d'obtenir de son souverain une lettre d'excuses. Plus de doute, on voulait la guerre, en haut lieu... Le 14, lorsqu'il apprit l'insuccès des pourparlers à Ems, suivi de la dépêche de Bismarck, notifiant l'échec aux représentants de l'Allemagne du Nord à l'étranger, Du Breuil avait compris que, cette fois, c'était irrémissible. Le soir même, il avait veillé bien avant dans la nuit, en plein coup de feu. Il fallait expédier les ordres de rappel à la réserve. La séance du lendemain à la Chambre était encore toute vivante à ses yeux : d'heure en heure, des amis de planton apportaient les nouvelles

rue Saint-Dominique. Il entendait à travers leur voix le discours vibrant d'Émile Ollivier; il assistait à la réplique de M. Thiers, invitant au calme, à la réflexion. Mais les passions étaient déchaînées, l'enthousiasme général; à cette minute, il avait adhéré de tout son cœur aux dernières paroles du garde des sceaux. Il était impossible de ne pas mettre l'épée à la main pour tirer vengeance de l'insulte! Avec l'armée entière, avec la France, il s'était senti l'âme vaillante, le cœur léger.

Les jours suivants le désenchantèrent. L'agitation des rues, le délire patriotique de la foule l'agaçaient. Il eût voulu plus de tenue. Le départ des troupes était tumultueux; la foule, à la gare de l'Est, versait rasade aux soldats. Beaucoup s'enivraient. L'heure, cependant, était solennelle. Le duc de Grammont venait d'en informer le Corps législatif : la déclaration de guerre avait été officiellement notifiée, la veille, à Berlin!

Ces réflexions, qu'il se gardait bien de communiquer à ses voisins, l'énergique Blache et le suave Clémendot, l'obsédaient. Il avait tout le jour relevé les ordres de mouvements, relatifs à la concentration de l'armée du Rhin. Les chiffres et les noms tourbillonnaient encore dans sa cervelle; et tandis qu'il continuait à recopier d'autres pièces, il revoyait nettement la composition et l'emplacement des différents corps : le 1er, Mac-Mahon, à Strasbourg, troupes de l'Afrique et de l'Est; le 2e, Frossard, à Saint-Avold, troupes du camp de Châlons; le 3e, Bazaine, à Metz, armée de Paris et division militaire de Metz; le 4e, Ladmirault, à Thionville, régiments du Nord; le 5e, Failly, à Bitche et à Phalsbourg, divisions de l'armée de Lyon; le 6e, Canrobert, à Châlons, régiments de l'Ouest et du Centre; le 7e, Douay, à Colmar et Belfort, régiments du Sud-Est; la Garde, Bourbaki, à Nancy. Il ne put s'empêcher de songer à la dissémination des troupes, éparpillées sur toute la frontière, aux difficultés mêmes de la concentration.

On avait mobilisé les réserves le 14 au soir. Mais les dépôts étaient très loin des régiments. Du Breuil songea que, de ce côté-là, il y aurait certainement des mécomptes. On perdait un temps précieux. Tel homme qui habitait Perpignan, devait, avant de gagner Metz ou Strasbourg, se rendre en Bretagne pour s'habiller et s'équiper. Tel autre, un Alsacien par exemple, dont le régiment était en Alsace, avait à courir à Bayonne pour y recevoir son fourniment. Évidemment, la méthode allemande (le recrutement régional) était préférable. Quant aux troupes actives, qui de toute part convergeaient vers la frontière, il fallait qu'elles vinssent des quatre coins de la France, et ce ne serait ensuite pas trop de deux semaines pour débrouiller tout cela, faire la répartition, coordonner les divers éléments. Là encore, les Prussiens, avec leurs corps d'armée autonomes, constitués à l'avance, lui parurent avoir l'avantage.

Du Breuil, lors des guerres précédentes, lieutenant d'artillerie limité à son étroit cercle d'action, n'avait eu qu'à partir, à se battre. Cette fois, il assistait à l'envers des choses. Naguère humble rouage de la machine, il mettait aujourd'hui la machine en branle. Il était au centre de l'agitation, au cœur même de l'armée. Tout partait de là. Tout s'y répercutait. Des milliers de dépêches étaient expédiées, reçues. Et les généraux, les états-majors, les services administratifs, artillerie, génie, infanterie, cavalerie, forces actives, réserve, s'entassaient dans les trains. Aux points de rassemblement, tout débarquait pêle-mêle, hommes, chevaux, matériel, approvisionnements, dans une confusion extrême. Les gares étaient encombrées, mais les magasins étaient vides. De tous côtés arrivaient les doléances, les réclamations. Le matin même, une dépêche de l'intendant général de l'armée avait mis les bureaux sens dessus dessous : « Il n'y a à Metz ni sucre, ni café, ni riz, ni eau-de-vie, ni sel, peu de lard et de biscuit. Envoyez de suite au moins un million de rations à Thionville. »

Du Breuil avait eu le texte sous les yeux, pendant que Clémendot classait près de lui les copies des télégrammes arrivés chaque jour.

La porte battante s'ouvrit, poussée vivement par le colonel Laune. Très jeune, petit, sec, des yeux d'acier, il tendit au commandant Blache une liasse de minutes à recopier.

— Pressé ! dit-il. Il disparut.

Du Breuil, debout, s'étirait :

— Cinq heures ! Dire que je vais à l'Opéra, ce soir ! Ça ne vous semble pas curieux, Clémendot, qu'on puisse aller à l'Opéra, après une journée pareille?

La porte s'ouvrit à nouveau. Du Breuil tourna la tête. Le colonel Laune lui disait :

— Vous ne faites rien? Portez ces papiers à la neuvième direction. Vous direz au général La Billardière que c'est à lui de nous fournir les renseignements qu'il demande. Qu'il se débrouille !

Du Breuil s'inclina. Dans les couloirs, le capitaine Vacossart, un petit dragon roux qui paraissait ravi, lui cria sans s'arrêter :

— Bonjour, mon commandant. Vous savez que je pars ce soir !

— Comment cela?

— Attaché au 4e corps, je rejoins.

— Vous avez de la chance, lança Du Breuil.

C'était fort tout de même ! Fallait-il qu'il connût l'envie, après l'avoir tant de fois inspirée aux autres?

Au tournant d'un couloir, il faillit renverser un employé chargé de dossiers jusqu'au menton.

— Mon commandant ! fit une voix de stentor.

Et de gros souliers coururent derrière lui, une main noueuse agrippa sa manche. C'était un prêtre, la soutane relevée d'un côté, un bâton à la main.

— L'abbé Trudaine. Où pourrai-je m'adresser, je vous prie, pour savoir si mes offres de service sont agréées ou non? On me renvoie de partout.

Du Breuil le regarda. Sa tête robuste, son encolure

râblée, son air de franchise joviale inspiraient le bon vouloir. Mais Du Breuil n'avait guère le temps de s'arrêter. Il indiqua :

— Première direction, 2e bureau.

— J'en viens, dit l'autre piteusement.

— Alors, cabinet du ministre. Nous sommes débordés, voyez-vous, monsieur l'abbé.

Des plantons se rangèrent à son passage; un escalier à monter; sur le palier causait un groupe d'officiers.

— Bonjour, Du Breuil, cria un grand artilleur. Vous partez, n'est-ce pas?

— Le diable t'emporte! maugréa le commandant, qui répondit par un geste vague. Il arrivait à la neuvième direction.

— Le général La Billardière?

— Occupé, occupé, ne reçoit personne, déclara d'une voix grincheuse au passage, sans même le regarder, un chef de bureau à lunettes bleues, fonctionnaire dyspeptique.

— Communication du ministre, riposta sèchement Du Breuil.

Des portes battirent, le général en personne fit irruption, suivi d'un aide de camp éploré qu'il tançait. Apercevant le commandant, il jeta d'un ton brusque :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Son nez, pareil à un pistolet double, se braquait en avant, sa moustache blanche se hérissait sur une face pourpre.

Du Breuil s'acquitta de sa mission.

— Que je me débrouille! s'écria le général, dont les joues se gonflèrent d'indignation. Il y eut dans sa voix de la stupeur, de l'effarement. — C'est trop fort!... Une plume! Attendez, commandant, vous allez reporter ma lettre à Son Excellence. J'ajoute deux lignes. Plutôt, non, j'y vais moi-même.

Il sortit en coup de vent. Du Breuil allait sourire, lorsque le regard de l'aide de camp anéanti sembla le prendre à témoin :

— Ah! mon commandant, soupira-t-il, j'aimerais mieux être mort que de continuer un métier pareil.

De nouveau, le dédale des couloirs, des paroles jetées au passage, un va-et-vient d'employés fiévreux. Du Breuil eut à se défaire d'un inventeur qui s'accrochait à lui. Le maniaque vantait son canon nouveau, à projectiles perfectionnés. Dans un des couloirs de la première direction, devant la porte du sixième bureau (Infanterie), Du Breuil fut étonné de rencontrer un de ses cousins, capitaine-instructeur au 93ᵉ de ligne.

— Tiens, Védel, qu'est-ce que tu fais là?

— Bonjour, Pierre. On nous a réclamé des pièces. Je les apporte.

Du Breuil s'arrêta sans plaisir. Védel était un parent pauvre, de manières communes. Il portait des bottes à semelle forte. Ses mains rouges gantaient huit et quart. Sa timidité le faisait bégayer au moindre embarras. Il vouait à son cousin une gratitude mêlée d'admiration. Le commandant, qui l'avait obligé plusieurs fois, vivait à ses yeux dans une sphère supérieure de luxe, de plaisirs, d'autorité.

Pourvu, pensa Du Breuil, qu'il ne me demande pas, lui aussi, si je vais partir!

— Eh bien, ça marche, au régiment?

— Pas trop, répondait Védel; un travail fou. Nous avons des mécomptes, on reste bien au-dessous de l'effectif!

— C'est comme ça partout, dit Du Breuil.

Védel ouvrit de grands yeux. Il affirma :

— Ça ira tout de même. Il suffit d'entrer en danse.

Du Breuil trouva cette phrase comique dans la bouche de son cousin. Il se souvenait de l'avoir vu si empêtré, un soir, au bal, brouillant un quadrille.

— Je n'ai pas une minute. Au revoir, mon cher, bonne chance.

Il lui tendit la main. Védel la lui serra avec violence, à plusieurs reprises. Il partait demain... Se reverraient-ils? Du Breuil fut un peu choqué de cette

expansion soudaine : « Un brave garçon, pensait-il en continuant sa route, mais pas fort! »

Rentré dans son bureau, Blache lui jeta :

— Le ministre vous demande.

Son cœur battit. Qu'est-ce que le maréchal lui voulait? Il traversa une antichambre, un vaste bureau où travaillaient le colonel Laune et plusieurs officiers, poussa une porte de cuir, frappa à une seconde porte : « Entrez! » Il surprit la fin d'une phrase que prononçait avec animation le général Jaillant.

— Mais non, Jaillant, mais non, tout ira bien! répondait le maréchal Lebœuf, assis à une grande table, le fauteuil tourné pour faire face à son interlocuteur.

Il enfonça une main dans la poche de son pantalon, et prit de l'autre un énorme crayon vert, qu'il roula entre ses doigts. Il avait un gros nez, de fortes moustaches retombantes. Son visage puissant, son corps épais, sa voix pleine respiraient l'assurance et l'autorité. Bien que surmené, lui aussi, il affectait un calme réconfortant, semblait n'avoir ni préoccupations ni doutes. Il laissa tomber sur Du Breuil un regard vague qui se précisa, au souvenir de l'ordre qu'il avait à donner.

— Allez au dépôt central de l'artillerie demander le rapport des manufactures d'armes. Voilà trois fois que je le réclame.

Il se tourna vers le général Jaillant :

— J'ai télégraphié qu'on hâte la fabrication des dernières mitrailleuses.... Du Breuil attendait. — Allez, mon ami!

En se retirant, il vit, comme il refermait la porte, Jaillant prendre un cigare dans une boîte que le maréchal lui tendait avec sérénité.

Il alla rue Saint-Thomas-d'Aquin, mais il s'était, paraît-il, croisé avec l'officier chargé du rapport. Il retourna au ministère, rendit compte. Un nouveau travail l'attendait. Il ne put quitter son bureau avant sept heures.

Il ne fit qu'un saut à son entresol, rue de Bourgogne.

Son concierge était en train de piquer des petits drapeaux tricolores dans une caisse à réséda, devant la fenêtre de sa loge. Dans son enthousiasme guerrier qu'exaltaient de récentes libations chez le marchand de vins, il répétait au savetier d'en face, impotent comme lui :

— A Berlin! A Berlin! En avant, partons!

Il reconnut le commandant, ébaucha un salut militaire et cria :

— Vive l'armée!

D'habitude, cet homme, en proie à son catarrhe, ne quittait jamais la loge où on le voyait assis, les jambes en croix, ravaudant des fonds de culottes. La concierge, énorme femme potinière et couarde, dont le café au lait, très sucré, était l'unique idéal, courut après Du Breuil pour lui remettre lettres et journaux :

— Ah! Monsieur, que je suis contente! La guerre est déclarée! Vous allez les hacher en morceaux, ces grosses saucisses?

Il ne répondit pas. Son ordonnance, long corps aux cheveux filasse, dégourdi sous ses manières gauches, et qui lui était tout dévoué, ne l'attendait plus.

— Rien de nouveau, Frisch?

— Le commandant d'Avol est venu deux fois. Il a laissé une lettre pour mon commandant.

Et Frisch, levé en sursaut, immobile, parvint à dissimuler une assiette de poulet au blanc, que venait de lui glisser la cuisinière du second.

« Jacques à Paris, quelle bonne surprise!... » Du Breuil entra dans un petit salon, tendu de damas cerise, où des armes anciennes s'entre-croisaient au-dessus d'un divan d'Orient. Un roman d'Octave Feuillet, à demi coupé, reposait à l'angle de la cheminée. Des partitions de musique surchargeaient le piano ouvert. La lettre de d'Avol était en évidence sur une table. Il l'ouvrit. Son ami, en permission de vingt-quatre heures, lui donnait rendez-vous au café Riche, pour dîner.

Il passa dans sa chambre. Sur le lit, sa grande tenue

était préparée. Déjà Frisch avait apporté de l'eau chaude dans le cabinet de toilette. Le raffinement de Du Breuil s'y marquait dans les moindres détails, depuis les gros flacons en cristal de baccarat jusqu'à la fine cisellerie, rangée, avec les brosses d'ébène, sur une toilette à miroir enguirlandé d'argent, que n'eût pas désavouée Mme de Guïonic elle-même.

Elle avait fait dans ce petit appartement quelques courtes et radieuses apparitions. Il se souvint de la dernière, eut un sourire ému. Un grand élan de tendresse l'emporta vers son amie. Il se reprocha de ne pas l'aimer mieux et davantage. Nulle femme plus digne d'inspirer une passion profonde. Pourquoi n'était-il pas heureux? Il avait pourtant des puérilités d'amant sincère. Dans un coffret, il conservait un de ses gants, une épingle à cheveux, fine et annelée comme ses boucles blondes. Il avait dîné avec elle, jeudi dernier, chez Mme Sutton. Depuis, à peine l'avait-il entrevue, dimanche, à son jour... Force visiteurs, impossible d'échanger vingt mots. Elle lui avait seulement dit en partant : — « Vous venez à l'Opéra, mercredi? Je vous garde une place dans ma loge. »

Il se promit de rattraper, ce soir, le temps perdu. Il s'assiérait près d'elle; ils causeraient longuement. Pussent-ils se retrouver à l'unisson! C'était étrange de penser que bientôt, peut-être, ils allaient cesser de se voir! Comme cette soirée passerait vite! Il eut le cœur serré, sentit à fond l'éphémère des choses. Puis, demain, ce n'étaient que ténèbres, inconnu. Devant lui, la route manqua. Que deviendrait son amour, soumis à l'épreuve de la séparation, de l'éloignement?

— Va me chercher une voiture, cria-t-il à Frisch.

Dans la petite cuisine qui lui servait de capharnaüm, l'ordonnance arrosait son poulet d'une bouteille de chablis, autre don de la cuisinière enflammée. Il s'essuya la bouche d'un revers de main, et dégringola l'escalier.

« Huit heures moins le quart! » Du Breuil maudit son



retard. D'Avol devait être furieux. Il se le représenta, tel qu'il le connaissait depuis leur jeunesse : mince, bien découplé, un pli volontaire au front, une ardeur concentrée dans le regard. Sortis le même jour de Polytechnique, ils avaient suivi ensemble les cours de l'École d'application à Metz. Têtu, ardent, orgueilleux, despotique, Jacques d'Avol était d'un commerce journalier difficile. Antipathique au plus grand nombre, il demeurait, pour ses amis, d'une noblesse d'âme, d'une délicatesse de cœur exquises.

— La voiture est là, mon commandant.

Un cheval étonnamment maigre soufflait dans les brancards. Le cocher, par contre, était obèse.

Dès qu'il aperçut l'uniforme de Du Breuil, il manifesta un grand zèle, brossa les coussins, sourit en s'informant de l'adresse, et finit par se hisser sur le siège, avec une joyeuse lourdeur. Un coup de fouet :

— Hue ! Bismarck.

IV

Le crépuscule restait en suspens, dans la splendeur d'une de ces belles journées d'été qui ne se décident pas à mourir. L'avenue des Champs-Élysées, pleine de promeneurs, s'ouvrait sous le ciel vert jusqu'à la masse sombre de l'Arc de Triomphe. La place de la Concorde ressemblait à une fourmilière. Une clameur s'éleva. La foule se portait en courant vers le Pont-Royal, où sonnait la fanfare d'un escadron en marche. On cria : — « Vive l'armé-é-ée! » Ces mots, répétés par mille bouches, se prolongeaient dans une rumeur qui s'éloigna, décrut, comme le murmure du vent et de la mer.

Les réverbères s'allumaient dans la rue Royale. Les tables des cafés étaient prises d'assaut. Sur les boulevards, la foule compacte grouillait. Un double courant piétinait le long des trottoirs. On se disputait les journaux frais parus. On parlait haut, on ricanait. Les femmes, en toilette claire, étaient les plus excitées. De gros bourgeois se redressaient avec une mine martiale; quelques-uns donnaient la main à des enfants déguisés en soldats. Dans un fiacre, trois filles enlacées, bleu, blanc, rouge, saluaient au milieu des bravos et des lazzis. La bleue, une assez jolie blonde, jeta des baisers à Du Breuil, enthousiasmée par ses aiguillettes d'or.

Soudain la *Marseillaise*, beuglée à pleins poumons, retentit. Les voitures durent s'arrêter. Des blouses blanches, en tête d'une colonne où les casquettes se mêlaient aux chapeaux de soie, fonçaient à travers la chaussée. Ces énergumènes saisissaient les chevaux à la bride, brandissaient des gourdins. Un vieillard barbu criait si fort que les yeux lui sortaient de l'orbite. A côté de lui, un adolescent livide balançait de droite et de gauche une tête alourdie par l'ivresse. Le flot s'écoula, suivi d'un âcre relent de sueur et de vin. Des titis faisaient escorte, avec des cabrioles de singes.

A l'angle de la rue Le Peletier, le fiacre s'arrêta. Du Breuil, impatient, tendit la monnaie au cocher, s'élança vers le café Riche. Il était déjà sur le seuil, qu'il entendit l'automédon, d'une voix de rogomme, héler de nouveaux clients :

— Voilà un bon cheval ! Deux places pour Berlin !

Mais un attroupement se formait. Du Breuil se retourna ; il vit le chapeau mou, la barbe rousse d'un homme que la foule prenait à parti, avec des gestes violents. Injures, huées. On en venait aux coups, lorsqu'un sergent de ville parut. Renseignements pris, un garçon de café expliqua :

— Ce n'est rien... un Prussien qu'on assomme. Paraît qu'il conseillait au cocher de changer sa rosse s'il voulait arriver à Berlin.

Du Breuil jeta un coup d'œil sur la terrasse. Pas une table libre. D'Avol, d'ailleurs, devait l'attendre dans la salle du restaurant. La chaleur brusque, l'odeur de cuisine le suffoquèrent.

— Mon commandant cherche quelqu'un ? demanda le maître d'hôtel avec une obséquiosité marquée.

Sous les globes blancs du gaz, dans le brouhaha des voix, c'était une animation extraordinaire. Des garçons affairés, un plat sur chaque main, sillonnaient l'immense pièce. Les sommeliers eux-mêmes, se départant de leur gravité solennelle, allaient d'une table à l'autre d'un pas vif... — Oui, mon commandant. Si mon com-

mandant veut me permettre... Le maître d'hôtel guidait Du Breuil à travers les dîneurs.

— On ne reconnaît plus les amis? Est-il fier, ce militaire!

C'était la voix du grand Peyrode. Assis entre Rose Noël et Bloomfield, il fit le geste de porter un toast. Du Breuil sourit au groupe, remercia d'un signe de tête. Le nez de Peyrode avait encore rougi...

D'Avol, enfin! Les coudes sur la nappe, il était plongé dans la lecture du *Figaro*. Le couvert était mis. D'autres journaux dépliés témoignaient d'une longue attente. Les deux officiers se serrèrent la main. Du Breuil s'assit. Un garçon s'était emparé de son sabre, un autre de son shako.

— Servez vite, dit d'Avol.

Le maître d'hôtel, incliné respectueusement, se redressa, mû par un ressort. Il disposa lui-même les hors-d'œuvre, hâta le sommelier.

« Décidément, pensa Du Breuil, l'armée est en honneur aujourd'hui! » Il était tout joyeux de revoir son ami. Il s'enquit de sa santé, de ses affaires. Qu'est-ce qu'on devenait à Versailles? Comment avait-il pu obtenir une permission? Jacques, sans perdre une bouchée, le mit au courant. Il était venu embrasser sa mère, entre deux trains Il avait déjeuné avec elle à Saint-Germain, où elle habitait. Cette après-midi, des achats, des courses. Il repartait tout à l'heure, après l'Opéra.

La truite froide desservie, le maître d'hôtel — on apportait un canneton à la rouennaise — vint s'enquérir près de ces messieurs :

— Les côtelettes d'agneau? Les pointes d'asperges? Et comme entremets?... Pêches glacées, Macédoine à la prussienne (il eut un sourire discret)... Bombe Magenta?

Le bruit des conversations, les spires bleues de la fumée, l'éclatante lumière des lustres multipliée dans les glaces, tout excitait d'Avol. Il oubliait la fatigue de la journée, ressentait un bien-être à la chaleur du repas, au mouvement de la salle. Par les vitres ouvertes,

entrait la rumeur de la rue, un bourdonnement continuel, parfois des vivats, des cris.

— Sais-tu que je t'envie! dit-il avec fièvre. Tu es à la source. Décisions, nouvelles, tout te passe par les mains. Du travail, soit! Mais nous en avons autant. Et nous ne savons rien. Toute la semaine, revues sur revues. Avec ces minuties, le temps est long. Ordres, contre-ordres, on part, on ne part pas. Pourtant c'est après-demain, le grand jour. Adieu, Versailles! En route pour Nancy, et Metz au bout! Hein, ça nous fera plaisir de revoir Metz, mon vieux... Car aussi vrai que voilà des pointes d'asperges, tu as beau n'être pas désigné, tu traîneras ton sabre sur l'Esplanade avant moi.

— Dieu t'entende, répliqua Du Breuil.

— Tu te souviens du café Parisien? Et des parties de billard? Et de nos dîners à l'hôtel de l'Europe, le dimanche, quand on n'était pas invité chez les Bersheim?

Leurs souvenirs se levaient en foule. Ils citèrent des noms de professeurs, sourirent de leurs manies, de leurs ridicules. Ils évoquèrent la maison hospitalière des Bersheim. Vraiment ils avaient passé là de bonnes heures! Cousin éloigné de d'Avol, M. Bersheim était un riche industriel, nature joviale et droite, le meilleur des hommes. Et Mme Bersheim, l'aimable femme, si belle, si douce! Du Breuil rappela le bonnet à coques, la vieille figure paisible de la grand'mère Sophia, la gaîté des deux fils, et surtout le charme frêle de la petite Anine.

— C'est drôle de penser, fit-il, qu'à l'endroit où nous buvions le vin rose de Scy, dans tout ce riant pays de la Moselle, on se battra peut-être bientôt. Les routes que nous avons suivies, les rênes lâches, dans nos promenades du matin, nous allons y repasser, le revolver au poing, les yeux en éveil.

— Tu es fou, jeta d'Avol, Metz ne sera jamais le théâtre de la lutte. C'est toi, l'homme informé, qui me racontes cela?

— Bah! bien malin qui connaît le vrai plan de cam-

pagne! Une seule chose certaine. Au premier prêt, l'avantage.

D'Avol haussa les épaules :

— Voilà huit jours que nous sommes prêts. Et le plan de campagne, un enfant peut le tracer! L'armée concentrée, on franchit le Rhin, entre Maxau et Germersheim. On débouche dans le pays de Bade. On sépare l'Allemagne du Nord de celle du Sud. La Bavière et le Wurtemberg sont immobilisés. L'Autriche et l'Italie prennent les armes. Reste cette fameuse Allemagne du Nord! (Il eut un geste d'insouciance...) Nous avions des grands-pères à Iéna.

On apportait les pêches glacées. Au même moment, le bruit de la rue couvrit celui des conversations. Des rires, des bravos ironiques éclatèrent. La foule devint houleuse. Brusquement elle reflua vers les Variétés. Il y eut des cris de femmes bousculées. Quelques voyous, levant en guise de torches des balais enduits de résine, descendaient le boulevard. Trois d'entre eux portaient en triomphe un soldat de la ligne. Ils chantaient à pleine gorge, aussi faux que possible, l'hymne des Girondins. Leurs brandons, dans la nuit tombante, jetaient des flammes fumeuses. Ils passèrent devant le café Riche. Les dîneurs, de leurs places, virent onduler au-dessus des têtes la traînée rouge parmi des étincelles. Les voix avinées hurlaient toujours : « *Mourir pour la patrie...* » Puis, à la fin des strophes, avec des cris d'animaux, glapissaient : « *A Chaillot, le roi d'Prusse!* »

Du Breuil reprit :

— J'ai bon espoir. On ne peut éviter le gâchis des premiers jours. Tout s'arrangera. Une chose curieuse, pourtant, avec cet enthousiasme général, c'est que les engagements volontaires sont assez rares. Il n'y aura pas le grand mouvement qu'on attendait.

— Tant mieux! dit vivement d'Avol. Il releva le front, regarda Du Breuil. Il avait les cheveux en brosse, drus et fins, un regard lumineux. — Rien de tel encore que les gens du métier. Qu'est-ce que la garde mobile a

donné comme résultats? Pas grand'chose. Nous n'avons besoin de personne. Une fois les mitrailleuses en train, c'est l'affaire de quinze jours. Étonnantes, n'est-ce pas, ces mitrailleuses? As-tu lu le compte rendu des essais à Satory?

— J'y étais, fit Du Breuil. Trois cents carnes, achetées chez l'équarrisseur à 5 francs pièce, ont été massées sur le plateau. Il y avait deux mitrailleuses. A la seconde décharge, toute la cavalerie par terre. Le lendemain, nouvelle expérience. Cette fois, au premier coup, massacre général.

— C'est merveilleux.

— Malheureusement, on n'a pu en fabriquer encore que 190.

Du Breuil, si confiant qu'il fût, ne pouvait oublier l'évidente supériorité du canon prussien. Il avait eu sous les yeux, au ministère, les rapports du colonel Stoffel, attaché militaire à Berlin. Divers comptes rendus d'officiers en mission vantaient aussi le canon belge importé récemment d'Allemagne; portée et justesse de tir étaient surprenantes. Il ne put s'empêcher d'en parler.

D'Avol répliqua :

— Laisse-moi tranquille! Le canon de Solférino a du bon! D'ailleurs, puisque nous comparons l'armement, je te répondrai par le chassepot. Il vaut cinquante fusils Dreysse!... Son petit calibre d'abord! Il est maniable, il s'épaule! L'autre est lourd, encombrant... D'ailleurs la question n'est pas là. Un gourdin, manié avec force, aura toujours raison de la meilleure lame, mal tenue. Le courage est tout...

Il dégustait une tasse de café. On apportait des liqueurs, différentes boîtes de cigares. Du Breuil choisit un havane blond, sec, qu'il fit craquer.

— Je lisais tout à l'heure, reprit d'Avol, un bon article. Les journaux sont unanimes, n'est-ce pas?

— Tout à fait! dit Du Breuil. Un enthousiasme! J'ai vu défiler le 7e bataillon de chasseurs. Des ouvriers ont

pris la tête. L'état-major était entouré d'amis, de saint-cyriens, de jeunes filles avec des bouquets. A même le rang, les premiers venus emboîtaient le pas. L'un s'était emparé d'un fusil, l'autre d'un sac. Il y avait des citoyens en képi, et des soldats en casquette. Les fourgons suivaient, pavoisés de petits drapeaux. On jetait des baisers aux cantinières.

— Ça promet pour le retour, conclut d'Avol.

Ils raccrochaient leurs sabres aux bélières, se coiffaient de leurs shakos. La salle s'était vidée à demi. Les garçons s'effacèrent à leur passage. La serviette sous le bras, le maître d'hôtel patriotique suivait à distance. Comme ils allaient franchir le seuil, il s'inclina profondément, plié en deux, montrant une calvitie rose et grasse.

Le boulevard était noir de monde. Un fiacre, où gesticulaient une dizaine de jeunes gens empilés, obtint un succès prodigieux. Au-dessus d'un fouillis de bras balançant des lanternes vénitiennes, oscillait un énorme drapeau. Un promeneur cria : « Vive la paix! » Il y eut un grondement dans la foule; cinquante voix, furieuses, protestèrent : « A bas les taffeurs! » La sortie des deux officiers en brillant uniforme fit diversion. On cria :

— Vive la France!

L'éperon de Du Breuil accrocha la jupe d'une dame. Elle était brune, les yeux bleus, l'air d'une jeune mariée. Il s'excusa, mais elle répétait gentiment :

— Du tout, du tout, Monsieur!

Et toute rouge, elle parut ravie, ainsi que son mari. D'Avol et Du Breuil se faufilèrent dans la rue Le Peletier. Au ras du trottoir, entre les maisons, les grandes portes de l'Opéra jetaient une clarté vive. Les contrôleurs saluèrent en souriant, un huissier à chaîne les précéda jusqu'au bas de l'escalier. D'Avol allait retrouver, aux fauteuils d'orchestre, un de ses cousins.

— A tout à l'heure! fit Du Breuil.

L'ouvreuse l'introduisait. Mme de Guïonic tourna vers lui son beau regard, salua de cette lente inflexion de



cou dont la grâce fière ondulait jusqu'aux épaules. Elle avait cédé les places de devant à Mme et à Mlle Le Prêcheur. Du Breuil les aimait bien : la fille était laide, simple et bonne; la mère, qui avait fait parler d'elle dans le temps, demeurait indulgente en dépit du rigorisme qu'elle affectait. Elle protégeait même certaines liaisons, d'une sereine complicité. Dans le fond de la loge, le père de Mme Le Prêcheur, respectable vieillard, somnolait depuis les danses du premier acte. La musique ne l'incommodait pas, il était sourd.

Du Breuil s'assit près de Mme de Guïonic, expliqua son retard. Mme Le Prêcheur sourit, lorgna d'Avol à l'orchestre. Mlle Le Prêcheur n'avait d'yeux que pour la scène. Toute à Masaniello, elle s'éventait avec émotion.

A la minute même, la *Muette*, Fenella, abandonnée par le vice-roi de Naples, devenu l'époux d'Elvire, mimait à son frère l'aveu de son déshonneur. Masaniello jurait de la venger.

Du Breuil trouvait à Mme de Guïonic un charme plus pénétrant que de coutume. Elle était restée froide et sérieuse jusqu'à ce qu'il parût, belle par la seule régularité des traits, l'harmonieux contour du buste. — « Un marbre! » était en train de dire méchamment Mme Herbeau, dans une loge de face, au chevalier Zurli... A présent, elle vivait; une légère coloration lui était montée du cœur au visage; le grain de sa chair avait pris un lustre nacré : elle semblait transfigurée. Du Breuil vit Mme Herbeau se pencher vers Zurli, et comprit, à leur regard, qu'elle parlait d'eux.

La salle gaie, rouge et or, à l'italienne, tout en lumières, faisait scintiller les diamants sur la blancheur des gorges, éclairait à plein les visages. Beaucoup étaient familiers à Du Breuil. Tout ce que Paris contenait d'illustre était là. Le bruit avait couru que l'Empereur et l'Impératrice assisteraient à la représentation. On savait maintenant que Leurs Majestés ne viendraient pas; mais, comme pour donner un caractère officiel à cette soirée, dans la petite loge de service, se tenaient

le duc de Grammont et le vicomte Laferrière. On se montrait le duc et la duchesse de Mouchy. Du Breuil admira le beau profil de la duchesse, couronné d'une guirlande de bleuets. Il reconnut à l'orchestre Jaillant, Bris, Jousset-Gournal; aux premières loges, Manhers et sa famille, plus loin la générale Chenot, moustachue comme un grenadier, Mme Langlade, la marquise d'Avilar. Elle escortait une jeune femme qu'elle s'efforçait de pervertir, au profit d'un diplomate chauve, sous les yeux mêmes du mari. On attendait avec impatience Marie Sass, qui devait chanter la *Marseillaise.* La salle entière avait la fièvre. Aux regards vifs, aux teints animés, visiblement la même préoccupation mordait toutes ces femmes en toilette de bal, ces hommes pour la plupart chamarrés de croix, généraux, artistes, lettrés, sénateurs, députés, gloires du barreau, de la Faculté de médecine, grands industriels, oisifs de race, tout ce qui, dans cette élite de luxe et d'apparat, ce soir-là, représentait la France.

Sur la scène, à la voix de Masaniello, les pêcheurs de Naples se révoltaient; puis, afin de cacher leurs projets, ils chantaient une barcarolle. Le chœur des jeunes filles reprenait :

> L'amour s'enfuit, le temps s'envole;
> Le temps emporte nos plaisirs
> Comme les flots notre gondole!

Le rideau tomba. Quelques mots échangés avec les dames Le Prêcheur, et Du Breuil rejoignit dans le salon de la loge Mme de Guïonic qui rajustait, devant une glace, l'aigrette de sa coiffure. Il admira la ligne pure de son bras levé. Sous ce regard expressif, elle abaissait ses cils longs et soyeux; il savoura la finesse des paupières, bombées en feuilles de rose. Cependant ils parlaient des choses du moment, d'un ton calme; mais le regard de Du Breuil, fixé sur elle avec âme, attira de force celui de Mme de Guïonic. Ils se percèrent jusqu'au fond de l'être. D'un mouvement de lèvres, il exprima :

— Je vous aime.

Le ravissement qu'elle éprouva la rendit encore plus belle. Elle détourna la tête. Éprise d'héroïsme, elle était exaltée par la guerre, attristée aussi. Le perdre... S'il était blessé! Mais, cœur fier, elle repoussait tout sentiment personnel d'égoïsme ou de lâcheté. Aussi s'imposait-elle un sourire courageux, persuadée d'ailleurs, comme on l'affirmait de toutes parts, que la campagne serait courte et que la gloire en compenserait les périls. Parce qu'il allait se battre, Du Breuil lui parut plus grand. Elle l'aima mieux.

— Vous rappelez-vous, demanda-t-il, notre visite au Salon? Vous portiez une robe de moire gris-perle. Nous nous sommes arrêtés longtemps devant le tableau de Robert-Fleury...

Quel tableau? Ah! oui, *Le dernier jour de Corinthe*. La toile avait fait sensation, obtenu la grande médaille d'or. Du Breuil la revoyait : dans le suprême désastre, les femmes et les enfants s'étaient réfugiés sous la statue de Minerve; au loin, le consul Mummius, à cheval, apparaissait avec ses légions. Le massacre commençait et les survivantes étaient vendues comme esclaves. Parmi le groupe demi-nu du premier plan, beaux corps gisants, vierges et mères désespérées, une femme drapée de voiles, à genoux et découvrant son sein, regardait venir les vainqueurs.

— Pourquoi me demandez-vous cela? fit-elle.

Il sourit sans répondre. S'il se rappelait particulièrement l'image de cette femme, c'est qu'elle ressemblait de façon étrange à Mme de Guïonic : ils en avaient même, ce jour-là, fait la remarque. D'autres souvenirs le pressaient :

— Et la chasse à courre de Fontainebleau, quand vous avez reçu le bouton? Vous m'avez montré la veille votre amazone de drap vert, et vous avez coiffé le petit lampion à plume blanche. Il vous donnait un air crâne et charmant.

Il parlait bas. Son souffle la caressait :

— Je vous revois encore, au dernier bal des Tuileries. Je montais derrière vous le large escalier droit, entre la haie des cent-gardes et la rampe de fleurs. Le bracelet d'opales que vous portiez s'est défait au moment d'entrer dans la salle des Maréchaux.

Elle dit :

— Ce bracelet ne m'a jamais causé que des ennuis.

Il sourit :

— Les opales portent malheur.

La loge s'ouvrait : Maxime Judin et M. Langlade entrèrent. Le sénateur s'enquit de la santé de Mme de Guïonic : — Et le comte? Il restait donc en Bretagne, cette année?... Elle prétexta une indisposition de son mari. Mais chacun connaissait le motif de cette absence prolongée. Une Mme de Ploguern, leur voisine, n'y était pas étrangère... M. Langlade ne venait d'ailleurs que pour interroger Du Breuil. Quand embarquaient les chasseurs d'Afrique? Son fils, sous-lieutenant à Oran, brûlait de partir.

— A cet âge-là, on ne rêve que plaies et bosses!

Le vicomte Judin racontait à Mme de Guïonic les derniers potins. Il releva la tête aux paroles du sénateur, et dit d'une voix joyeuse :

— Certainement! Tu sais, Pierre, je viens de m'engager.

Il jouit de l'effet produit. On le [illegible]itait.

— Le colonel du 93e consent à me prendre.

— Le 93e? Mais c'est le régiment de mon cousin Védel.

— Tu me recommanderas, fit Judin en riant.

Au fait, riche, titré, jouissant d'une sinécure au quai d'Orsay, pourquoi s'engageait-il? Par chic; par goût, aussi, d'action et d'aventures. Et puis, il était las de faire la fête.

— Bah! conclut-il, une petite promenade sur le Rhin.

D'Avol parut. Il venait offrir ses respects à Mme Le Prêcheur. Il s'inclina profondément devant Mme de Guïonic, à laquelle on le présenta· Judin et Langlade

avaient pris congé. D'Avol ne resta qu'un instant, on frappait les trois coups. Il étreignit nerveusement la main de Du Breuil :

— Au revoir, cher.

La porte refermée :

— Je suis heureuse de le connaître, dit Mme de Guïonic.

Du Breuil lui avait souvent parlé de Jacques, comme de son meilleur ami. La toile s'était levée, montrant une salle de palais. Alphonse implorait le pardon d'Elvire et, dans un duo pathétique, l'obtenait. Changement de scène. De jeunes bouquetières accouraient en dansant sur la place du Marché. M. Le Prêcheur se réveilla pour chercher sa lorgnette. Mais des soldats emmenaient de force la Muette, Masaniello soulevait le peuple : « *Marchons! Aux armes! Des flambeaux!* » Sur le tumulte des dernières mesures, Marie Sass, enfin, parut.

A sa vue, dans toute la salle courut un frémissement, les cris et les bravos se fondirent en une seule acclamation.

Elle portait une tunique blanche, un péplum semé d'abeilles d'or. Elle s'avançait avec sa grande allure dramatique, tenant à la main le drapeau tricolore. Elle attaqua les premières notes : « *Allons, enfants de la patrie...* » au milieu d'un émoi indescriptible.

La duchesse de Mouchy se levait. Une partie des spectateurs l'imita. Une voix impérieuse, celle d'Émile de Girardin, cria : « Tout le monde debout! » La salle entière se dressa. Chacun se sentait une âme nouvelle, collective, immense. Quelque chose de fort et d'âpre, soudain, passa comme un souffle à la racine des cheveux, prit aux moelles. L'orchestre, à pleins cuivres, accompagnait l'hymne glorieux. Marie Sass lança la première strophe d'une voix vibrante, qui évoquait l'éclat des sabres et le sang rouge. Furieux, les applaudissements éclatèrent. Elle reprenait plus haut, plus fort; et le chant s'élargissait, remplissait l'énorme vaisseau. Il se propageait au-delà des murs, semblait se répandre sur Paris soulevé

et le pays en armes. Avec des rumeurs de tocsin, le roulement des canons grondait à travers les paroles ardentes. La patrie en danger se leva dans les cœurs. Le chant national, si longtemps proscrit, apparaissait plus beau, brûlant d'une vie neuve et d'une flamme éternelle.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus!...

L'émotion fut à son comble. On haletait d'enthousiasme. Hommes et femmes étaient saisis de vertige. Les uns riaient d'un air crispé, mordaient leur moustache, d'autres hurlaient comme fous; celles-là déchiraient leurs éventails, agitaient des mouchoirs. L'actrice, avec ses yeux et sa bouche tragiques, fut alors, toute blanche sous ses abeilles d'or, l'incarnation même de la France impériale. Grandie, soulevée par le délire de tous, elle prophétisait la victoire. Iéna, Austerlitz, Sébastopol, Solférino flamboyèrent!

Du Breuil transporté regarda ses voisines : Mme Le Prêcheur était penchée en avant, hors d'elle; Mme de Guïonic tournait vers lui un visage exalté, où roulaient de grosses larmes. Couvrant le finale, une clameur frénétique retentit. La salle entière fut traversée par un de ces courants électriques qui galvanisent une foule, la fondent en un seul être, — et dans un élan irrésistible, trépignante, bras levés, faces ivres, elle cria par mille bouches :

— Vive l'Empereur! Vive la France! A Berlin!

V

Le train s'ébranlait.

— Adieu, père! dit Du Breuil.

Immobile, avec un serrement de cœur, il regarda les lourdes voitures s'éloigner. A la portière du wagon, secouant sa tête blanche, le vieil officier souriait d'un air contraint. Il avait crânement embrassé son fils tout à l'heure. Les deux hommes affectaient une gaîté mâle, un ton détaché. Pierre promettait d'écrire. Que sa mère fût raisonnable; qu'on ne s'inquiétât point... Ils ne se quittaient pas pour longtemps! Bientôt il cessa de distinguer les traits si chers : le front lisse, le nez en bec d'aigle, les yeux bleus. Sur les rails luisants, le fourgon d'arrière, seul visible, fuyait. Point noir, qui disparut.

Sa fièvre était tombée. Il fut pris à la gorge d'une angoisse soudaine, eut le cœur noyé d'amertume. Ce père qu'il voyait si rarement, sa mère retenue là-bas, dans le vieux château, il sentit de quelle tendresse profonde il les aimait. Dire qu'il ne pourrait même baiser au front la douce vieille avant de partir!

Partir, cette idée le rasséréna. Ses sensations passaient aussi vite qu'elles étaient venues. Partir! quelle joie, quelle délivrance! N'allait-il pas subir, dans le désarroi des décisions, un nouveau contre-ordre? Non. La lettre de service était signée. L'intervention de son père et de M. de Champreux avait été providentielle.

Le chambellan d'abord s'était dérobé. Heureusement, venu aux nouvelles, le comte Du Breuil — incapable de comprendre l'inaction de son fils, la guerre déclarée — était allé lui-mêmer relancele vieux beau, à Saint-Cloud. Il y avait justement conseil des ministres, et par grand hasard un vieux camarade du comte se trouvait là, le général Lebrun, aide-major général. Parti pour Metz, avec le maréchal Lebœuf, le 24, le général en était revenu en toute hâte. La mobilisation était loin d'être aussi avancée qu'on l'espérait. Le maréchal, consterné, dépêchait au ministre intérimaire le premier aide-major général, afin de provoquer de promptes mesures. M. Du Breuil avait demandé à son ami de le présenter au général Dejean. Grâce à l'appui de Lebrun, à la prière de M. de Champreux, il obtenait que son fils fût attaché à l'État-major général de l'armée. Il le retrouvait à la sortie du ministère :

— Tu peux faire ta cantine! disait-il simplement.

Pierre lui sautait au cou. Ils allaient dîner ensuite chez une de leurs plus anciennes connaissances, le fameux Jules Thédenat. Professeur d'histoire au Collège de France, en 48, il avait donné sa démission après le Coup d'État, avait voyagé longtemps, proscrit volontaire, ami de Victor Hugo à Bruxelles, de Quinet en Suisse. Il vivait fort retiré. Pierre le considérait comme un original.

Le père Thédenat, ainsi l'appelait-il avec une irrévérence sympathique, était un vieillard à face d'apôtre, fine, ardente et glabre. Des cheveux de femme, tout blancs et bouclés, encadraient son visage. M. Du Breuil, qui ne partageait aucune de ses idées, disait de lui en riant : « C'est un *Rouge* enragé. » Et, comme d'habitude, — dans la petite salle à manger pauvre, où voletaient les canaris en cage de Mme Thédenat, humble et admirable créature de dévouement, — ils avaient causé, de verve et de confiance, non sans dispute.

L'ancien officier, qui se servait avec une grande adresse de son seul bras, tenait en main une pipe de

bruyère qu'il avait bourrée et allumée sans secours. Il lançait de courtes bouffées. Thédenat l'écoutait, en fixant sur lui des yeux d'un vert de mer, vifs et clairs. On causait de la guerre, des alliances espérées. Rien n'indiquait que l'armée austro-hongroise dût être mobilisée. Une lettre du colonel de Bouillé, attaché militaire à Vienne, lettre connue du général Lebrun, ne laissait aucun doute sur les intentions pacifiques de l'Autriche. M. Du Breuil raconta le propos tenu la veille à Saint-Cloud, par son ex-compagnon d'armes : le duc de Grammont, à qui le général faisait part de ses appréhensions, aurait dit, en lui frappant légèrement l'épaule : « Est-ce donc que le colonel de Bouillé sait tout ce qui se passe à Vienne? Allez! Allez! Et soyez confiant. »

Thédenat interrompait avec force :

— Pourquoi l'Autriche nous soutiendrait-elle? Nous l'avons lâchement abandonnée à Sadowa. Ne me dis pas que le Mexique paralysait nos forces. Il n'y avait que 28 000 hommes là-bas, pas davantage... Et le Hanovre, la Hesse, Nassau, Francfort, et le Sleswig, que nous avons laissé engloutir par le dogue prussien! Non, non, nous serons seuls, et ce sera justice. Tout se paye, les fautes des peuples comme celles des hommes.

En termes colorés, brûlants, malgré les interruptions des deux Du Breuil, il s'en prenait à la source même, au gouvernement impérial qu'il disait la dissolution, le mensonge incarnés, — royaume de carton, créé par des joueurs et des aventuriers, fondé sur la chance, l'idée fixe, *l'Étoile*! Il dépeignait l'Empereur, spéculatif hardi, mais reculant à l'action, indécis et flottant, vivant dans une espèce de somnambulisme, un songe d'opium. Comme Bismarck l'avait joué! L'incomparable acteur, sous la visière de son casque pointu, avec son lourd visage de cuirassier diplomate, son masque d'enflure fanfaronne! Pour l'Impératrice, Thédenat, malgré le respect des mots, était dur. Il haïssait en elle l'influence espagnole et cléricale, la domination politique exercée sur l'Empereur. Elle et lui, deux agioteurs, deux étrangers!

Il stigmatisa la honteuse comédie du jeu parlementaire : on avait dupé le peuple, simplement. La masse de la nation était loin de désirer la guerre. Exemple, cette fameuse garde mobile, qu'on n'avait pu constituer. Les députés ne s'étaient fait nommer qu'en jurant de voter la paix. Le plébisciste était une escroquerie.

Il se levait brusquement, prenait dans un tiroir une gravure, répandue alors par millions. On y voyait sur deux colonnes le *Non* (dessous, les pillages des rouges, brûlant chaumières et moissons) et le *Oui*, avec l'aimable image de la paix promise, greniers pleins, caves pleines. Le paysan avait voté : *Oui*, la paix; on lui donnait la guerre.

Il montrait la Prusse armée, et, derrière, l'Allemagne entière. S'exaltant, il souhaitait qu'on ne courût pas à un désastre. Là, par exemple, les Du Breuil s'étaient révoltés! Le père tout haut, le fils tout bas, l'avaient traité de visionnaire... Mme Thédenat, son tricot aux doigts, ne disait mot. Elle écoutait, une souffrance inquiète sur ses traits tirés.

— Bah! bah! fit le vieil officier. Tu ne le décourageras pas, celui-là!

Il désignait le commandant qui souriait, incrédule. Thédenat, brusquement, releva ses fins cheveux blancs tombés sur les tempes. Il remplit les petits verres d'une précieuse eau-de-vie de marc, et le bras tendu, la voix vibrante :

— Tenez, cette fois, nous serons d'accord : A la patrie!

La patrie, le père Thédenat l'aimait passionnément. Du Breuil songea : Cela rachète tout!...

Par cette lourde fin de journée, dans sa voiture qui l'emportait, il se riait maintenant à lui-même, en pleine fièvre du départ. Fuyant son appartement en désordre, où Frisch empilait linge et vêtements, il résolut d'achever ses dernières courses. Ce soir, les adieux à Mme de Guïonic. Demain matin, il irait remercier son oncle à Saint-Cloud; il assisterait au départ de l'Empereur. Enfin

l'après-midi, embarquement à la gare de l'Est. Il serait à Metz la nuit prochaine.

N'oubliait-il rien? Pourvu que Frisch songeât à se procurer des étuis-musette! Il s'inquiéta de la chaleur pour le voyage de ses chevaux, Brutus et Cydalise. Avec quelle délivrance il avait quitté le ministère, serré la main de Clémendot gémissant sur ses rhumatismes articulaires, qui le retenaient à l'attache. Il récapitula ses courses. D'abord son notaire, rue de Provence. Il y passa, puis chez Devismes.

Arrivé au boulevard, le fiacre dut s'arrêter. La foule s'entassait, houleuse. Des clairons, des tambours; un vieux colonel à l'air terrible, sur un petit barbe noir qui piaffait; derrière lui, l'état-major à cheval... un régiment de ligne défilait. En serre-files, sergents et sergents-majors cadençaient le pas. C'étaient tous des vétérans, médaillés de Crimée et d'Italie. Dans le rang, quantité de moustaches grises. Du Breuil admira leur prestance. De la tête à la queue de la colonne, les fusils ondulaient avec la même inclinaison parallèle. Ciseaux rouges, les jambes s'ouvraient, se refermaient. Les bras gauches allaient, venaient, d'une oscillation de pendules. Toutes les têtes étaient hautes et droites. Un vieux sergent cria à son peloton :

— Marquez le pas!

Et mécaniquement, les hommes piétinèrent, puis, à un brusque commandement, tous ensemble, repartirent. On applaudissait. Un titi grimpé sur un arbre perdit l'équilibre et tomba sur les spectateurs sans se faire mal. Une femme, tête nue, à califourchon sur les épaules d'un ouvrier, exultait. Elle s'accrochait à pleines mains, pour ne pas tomber, aux cheveux frisés de son compagnon. La chaleur était accablante. Des visages ruisselaient de sueur. Le régiment défilait toujours. Soudain, quand passait le 4e bataillon, un soldat s'abattit, comme une masse. La foule s'empressa pour le relever. Un aide-major descendit de cheval, examina le corps étendu.

— Rupture d'anévrisme. Rien à faire.

Il remonta sur sa bête et reprit sa place, derrière la colonne. Des ouvriers emportaient le cadavre vers une pharmacie. Le régiment continuait sa route; pas un homme n'avait quitté le rang; à peine si un camarade avait tourné la tête. Les pantalons rouges s'éloignaient du même pas rythmique, inexorable : — Une, deux! Une, deux!

— Bah! dit un camelot de mauvaise mine en regardant Du Breuil, ce ne sera pas le dernier!

La voiture roula. Plus loin, un ivrogne, juché sur un banc, était entouré de badauds. Son chapeau gris en accordéon lui cachait un œil. Il fit signe qu'il voulait parler et, salivant dans sa barbe, vociféra :

— A bas Charles X!

Il s'écroula. On riait, on se poussait. Pour mieux voir, un cuirassier qui portait une dépêche se haussa sur ses étriers; un chien, boulant dans les jambes du cheval, faillit le désarçonner. Chez Devismes, Du Breuil se fit montrer des revolvers nouveau modèle, en acheta un. Il pensa, en sortant, à se procurer des cartes du pays rhénan. Mais n'en trouverait-il pas autant qu'il voudrait, à Metz? Pourquoi s'encombrer? Il lui fallait cependant une jumelle de campagne, il l'acheta. Il allait oublier des gants.

— Cocher, rue de Richelieu!

Il s'approvisionnait chez une gantière connue par son amabilité pour les officiers. Il y avait toujours chez elle d'élégantes demoiselles de magasin. Toutes s'empressèrent, avec des œillades, des petites mines. L'une d'elles, rousse aux yeux noirs, le teint d'un blanc de lait bleuté, s'enquit de sa pointure. Sous la poudre de riz, elle sentait bon la fleur vivante. Elle lui essaya une paire, rougit. Ses camarades se poussaient du coude, en déplaçant les cartons; elles pouffaient en dedans. Du Breuil choisit une demi-douzaine de gants solides, doux à tenir les rênes, la poignée du sabre. Il en fit ajouter dix blancs, pour les jours de bataille. Le sourire de la jolie rousse le flatta. Elle se donnait, dans

un regard. Il eut un petit plaisir vaniteux, qui, dehors, s'évaporait avec la fumée de la cigarette, qu'il alluma.

Au cercle, Du Breuil reçut les compliments de ses camarades. Il serra plus de cinquante mains. Le baron Lapoigne lui adressa quelques paroles chaleureuses. Le premier moment de curiosité passé, tous s'en furent à leurs petites affaires, partie interrompue, journal commencé. Pierre restait en proie au vieux général de Castrée, en retraite depuis 1857. Il avait fait la campagne de France, à dix-huit ans. Caporal à Champaubert, sous-lieutenant à Waterloo, il gardait de l'épopée impériale un souvenir prolixe. Le vieux héros lançait en parlant une pluie menue. Du Breuil dut essuyer son éloquence, jusqu'au dîner.

Lapoigne, le grand Peyrode, plusieurs autres l'accaparèrent. Il mangea peu. Sa vie d'hier lui semblait lointaine déjà. Les figures de ses voisins, compagnons de fête, partenaires de jeu, lui firent l'effet de visages nouveaux, indifférents. Même le toast qu'on lui porta, lancé par Peyrode avec verve (on applaudissait discrètement), l'agaça. Il prit son café sans plaisir, s'aperçut, son cigare fumé, qu'on causait autour de lui. Neuf heures déjà! Le baron Lapoigne taillait une banque. Pierre, debout, ponta sur le tableau de gauche. Il gagnait plusieurs fois de suite. A son tour de prendre la main, il reperdit tout, vingt louis en plus. Neuf heures et demie. Mme de Guïonic l'attendait. Il sortit, sans dire au revoir à personne.

Quelle vanité que tout cela! L'idée de la guerre l'obséda. Elle eut pour lui l'attraction d'un gouffre. Était-ce vivre, les petites émotions du jeu, du plaisir, de la société? La guerre, à la bonne heure, elle vous prenait corps et âme! Et quelle âpre saveur à l'imprévu, aux dangers! Le masque des convenances tombait. L'homme primitif resurgissait, luttant de ruse, d'audace, de désespoir, contre ses pareils. On se mesurait avec les éléments, avec le destin. Il se rappelait des ivresses terribles, lorsque sa batterie foudroyait Magenta.

Blessé, pâle, serrant les dents, la vue de son sang l'avait exalté d'un sentiment si fort qu'il so mourir à l'instant, debout, sous le soleil. Seuls, cellement des cadavres, l'horreur du champ de l'avaient dégrisé. Comme son chef, Deresse, si admirable de sang-froid, était pâle! Il saluait, avec une gravité douloureuse, tous les blessés.

La voiture avait beau rouler vers l'hôtel de Mme de Guïonic, jamais il ne s'était senti si loin d'elle. Il évoqua les brèves passions des officiers du premier Empire. On s'étreignait, entre deux batailles. La rude époque! Avait-on le temps, seulement, de se regarder vivre! Ah! ceux qui serraient alors sur leur poitrine un être adoré avaient dû éprouver d'intenses, de fulgurants bonheurs. L'amour et la mort s'enlaçaient dans un sourire. Comme il eût savouré lui-même la fièvre d'un semblable départ! Bah!... l'amour absolu, l'amour où deux âmes se complètent et se fondent, le rencontrerait-il jamais? Le mariage l'effrayait, malgré les beaux partis qui s'étaient offerts. Il ne se résignait pas à n'y voir qu'une association d'intérêts. Il pensa avec malaise à Mme de Guïonic : pauvre amie! si tendre, si fière!

La nuit était lourde. Malgré l'heure avancée, il y avait beaucoup de monde sur la place de la Concorde. Devant le Corps législatif, des caissons d'artillerie passaient, avec un roulement sourd. Les chevaux et les hommes avaient l'air de dormir. Deux mitrailleuses tendaient, dans leurs gaînes de cuir, des canons larges et courts.

Rue de Grenelle, la voiture s'arrêtait, devant le porche d'un hôtel sombre. Au fond de la cour brillaient seules, tamisées par des stores, les lampes du boudoir. Mme de Guïonic l'attendait avec une sorte d'anxiété. Sa pâleur, l'éclat de ses yeux touchèrent Du Breuil. Il lui baisa la main et s'assit.

On eût pu croire qu'il partait, demain, pour une excursion quelconque, tant le ton de la conversation fut naturel, d'abord. L'usage du monde mêlait ordinairement quelque chose de factice à leur sincérité. Elle ne

se dégageait que peu à peu, le contact repris. Elle avait besoin de s'échauffer au feu des yeux, de vibrer au diapason plus grave de la voix. Mais alors, chez Mme de Guïonic surtout, comme cela allait profond!

— Vous serez à Metz demain dans la nuit? disait-elle.

— Et vous, répondait-il, vous serez au bal de Lord Ramsey?

— Oui, si Mme Sutton vient me prendre.

— Je penserai à vous. Dites-moi la couleur de votre robe?

Elle mettrait sa jupe de soie changeante, gris et rose, à nœuds de perles, un corsage de velours rubis.

— Vous ressemblerez à une princesse de Rubens!

Ce qu'ils disaient lui parut incomplet, pauvre. Pourquoi était-il si difficile d'exprimer sa vraie pensée? Il eût voulu pouvoir lui murmurer, en s'agenouillant devant elle : « Amie chère, amie bien chère, qui m'avez fait la grâce de m'aimer, ce n'est pas un adieu banal que je vous apporte! Je sens trop mon impuissance à vous marquer ma gratitude, et cependant elle est infinie. Pendant des années, votre fantôme charmant a hanté mes rêves et mes insomnies. J'adorais en lui la maîtresse chaste et exquise que vous avez consenti à devenir, enfin! Et cependant, vous êtes restée surtout l'amie... Tant le cœur de l'homme est inconstant et misérable! Si je ne sus pas mieux vous chérir, croyez du moins que votre souvenir parfumera les belles années de ma vie. Vous oublier ne se peut. Et je vous regretterai davantage de vous avoir perdue. »

Car il sentait obscurément qu'au retour il ne la retrouverait pas, ils ne se retrouveraient pas tels qu'ils étaient à cette minute suprême. Il demanda :

— Vous n'assisterez pas au départ de l'Empereur?

Elle répondit :

— Non. Je hais tout ce qui ressemble à du zèle intempestif, à de la curiosité.

Il la regarda. Elle abaissait ses paupières bombées et transparentes. Ses narines palpitaient. Sa bouche s'ou-

vrait comme un fruit vivant. Un feu subtil lui sortait du visage : c'était son âme même, douloureuse et passionnée.

Du Breuil, d'un mouvement brusque, se leva, lui tendit une enveloppe. Elle la regardait, sans la prendre.

— Vos lettres, dit-il.

Elle ne comprit pas tout de suite l'instinct de délicatesse et de prudence qui le faisait agir.

— Je vous les rapporte afin que vous les brûliez, ajouta-t-il en baissant la voix.

Elle rougit. Sa pudeur était vive et sensible, à l'égal de sa tendresse. Tout ce que ces lettres rappelaient lui troubla le cœur. Il lui sembla qu'en les détruisant elle allait donner une sanction matérielle à leur séparation, consacrer le passé. Elle sentait le présent si précaire, instable, teinté, pour elle aussi, de mélancolie. Elle eut presque la conscience d'une faute, pis encore, d'une erreur. Car elle ne pouvait se le dissimuler, Pierre l'aimait moins qu'elle ne l'aimait.

Elle ne prit pas les lettres, dit seulement :

— Pas ici.

Elle passa dans sa chambre à coucher. C'était la seconde fois qu'il y pénétrait. Un trouble l'envahit. Elle alluma un bougeoir, dont elle se servait pour cacheter ses billets.

— Donnez, dit-elle.

Elle enflamma la liasse, la jeta dans la cheminée. Des parcelles rouges voletèrent sur le tapis. Elle mit le pied dessus. Le pointillé de sa chair parut, sous le bas blanc à jour. Elle dispersa de la pointe de son petit soulier les cendres. Et ce fut comme s'ils avaient brûlé leur amour.

Ils se regardaient maintenant fixement, avec une gravité presque dure, devenus, on eût dit, soudain étrangers. A leur silence se mêlait une angoisse, et le balancier de la pendule de Saxe, de son tic-tac grêle, prolongeait la fuite irréparable de la vie, semblait dire le mot : Pas-sé! Pas-sé! Pas-sé!

— Adieu donc, reprit Du Breuil.

Elle répéta :

— Adieu.

Ils essayaient de se sourire, de ce pâle sourire avec lequel on trompe les malades. Il rouvrit les bras, elle se jeta contre lui. Il la tenait toute, plongeant ses lèvres dans ses cheveux. Ce fut elle, la première, qui le repoussa doucement. Elle avait une expression de souffrance. Mais, comme il lui serrait les mains, peu à peu ses traits se détendirent. Son beau regard prit une vaillance virile :

— Dieu vous protège, dit-elle.

On entendit un petit bruit de chose légère qui tombe et se casse. Du Breuil, en frôlant un guéridon, venait de renverser une coupe de bijoux. Le bracelet d'opales était par terre.

— Ah! fit-elle, saisie.

Il se précipita pour le ramasser. Une des pierres laiteuses, au choc, s'était détachée de la monture.

— Elle est fêlée, dit-il. Suis-je maladroit!

Il ajouta, sans savoir à quel mobile il obéissait :

— Cette opale ne vous servira plus. Donnez-la-moi, en souvenir de cette minute. Elle ne me quittera jamais.

Elle dit vivement :

— Vous savez bien que l'opale porte malheur.

Il répondit :

— Bonheur, au contraire! avec une ardeur qui le surprit lui-même.

Et il ajouta :

— Je vous en prie.

Elle consentit.

Leurs adieux furent gênés. Sortilège de la pierrerie? ou plutôt le sentiment de ce qu'ils avaient voulu dire, de ce qu'ils n'avaient pas dit, ne diraient jamais. Cependant leurs mains, jointes une dernière fois, ne parvenaient pas à se séparer.

— Adieu, fit brusquement Mme de Guïonic.

Alors il partit.

Dehors, il souffrit de se l'avouer, il éprouvait un allégement.

Levé avec l'aube, il rangea des papiers, vérifia son nécessaire de toilette. A sept heures, il partit pour Saint-Cloud. La foule envahissait les abords du palais. La grande cour était encombrée de breaks et d'omnibus pour les gens de service. Cochers et livrées s'agitaient. On voyait arriver les officiers généraux de l'état-major impérial qui partaient avec Sa Majesté, les ministres, tous les fidèles de la cour.

Du Breuil eut grand'peine à trouver M. de Champreux. Bien qu'il ne fût pas de quartier, il se multipliait, dans le désordre et l'agitation forcée de la dernière heure. Un grand laquais l'avait vu passer, un maître d'hôtel affirma qu'il était là tout à l'heure. Du Breuil, à la fin, le découvrit derrière un paravent, dans un office Il était en train de déjeuner d'une tasse de chocolat.

— Ah! mon ami! fit-il, tu n'as pas idée de la vie que je mène!

Il écoutait distraitement, répondait de même, revenant toujours à ce départ, dont l'importance contrariait ses habitudes, hostile au fond à la guerre qui bouleversait choses et gens. Il n'en perdait pas une bouchée, trempant, puis avalant posément de larges tranches de brioche. Il semblait remplir une des fonctions importantes de son rang, comme aux jours de cérémonie, sous le frac écarlate brodé d'or. Il racontait les derniers événements du palais. Ceux de Paris lui étaient indifférents... Le 21, le Sénat était venu en corps offrir à Sa Majesté l'hommage de son dévouement. Le 22, le Corps législatif était reçu à son tour...

Le chambellan s'essuya les lèvres. Un officier d'ordonnance passait en courant.

— Adieu, mon ami, je te reverrai après le départ de l'Empereur. Tu viens à la gare, n'est-ce pas?

Du Breuil, dans la cour, trouva Lacoste en plastron blanc de grande tenue. Deux pelotons de lanciers de la Garde étaient de piquet.

— Je t'avais vu passer tout à l'heure, dit le capitaine. Il avait les pommettes rouges, les yeux brillants. Sa main brûlait. Il répondit à l'interrogation inquiète de Du Breuil :

— Un peu d'énervement. Je ne dors plus. Tout le monde s'en va. Notre régiment est parti. Voilà l'Empereur qui nous laisse. Quand rejoins-tu, toi?

En apprenant que Pierre s'embarquait le jour même, il soupira :

— Enfin, j'espère que notre tour va venir! Ces canailles de Badois, qui ont fait sauter le pont de Kehl!... La proclamation de l'Empereur est molle. J'aurais aimé plus d'élan. Mais c'est très bien à lui d'emmener son fils.

Ils avaient gagné les jardins réservés. Tandis que des breaks, des omnibus de famille stationnaient dans l'allée de la Carrière, les voitures à la livrée impériale et les grands vis-à-vis découverts se massaient devant les petits appartements. Du Breuil retrouva des figures de connaissance : Jousset-Gournal, dont l'ubiquité était prodigieuse; le publiciste Favergues, très entouré. Le général Jaillant, qui accompagnait l'Empereur, causait au milieu d'un groupe d'officiers généraux. Mme d'Avilar et Mme Langlade n'avaient pas manqué cette occasion de faire leur cour. Elles riaient avec des vieux messieurs, à impériale cirée, à rosette rouge. Peu à peu elles haussaient le ton, puis ramenées au sentiment brusque de la situation, la mine composée, parlaient du bout des lèvres.

Une pensée unique animait les visages : on attendait l'apparition des souverains. Le béat sourire, les oreilles tendues de M. Jousset-Gournal, les regards d'aigle de Jaillant, le zèle de Mme d'Avilar surveillaient les portes-fenêtres du salon, par où Leurs Majestés devaient sortir... Combien prolongeraient en pensée, au delà de la grille du parc, le départ du maître? Combien le suivraient du cœur? Combien, les adieux faits, tourneraient les talons, pour ne plus songer qu'à soi?... Était-ce la terne clarté du jour, sous le ciel bas? Du Breuil remar-

qua presque chez tous une expression lasse, lourde. Hauts dignitaires, sénateurs, députés, lui parurent éteints, sous le même masque fatigué, repu. Seul, le comte Duclos conservait sa morgue. L'amiral La Véronnech était plus affaissé que jamais. Tout ce monde, aux lumières, lui avait semblé plus jeune, plus vivant. Il douta si l'Empire vieillissait. Mais il sourit bien vite, rasséréné, au va-et-vient des aides de camp, l'air martial, le geste vif. Le calme et l'autorité des généraux en tenue de campagne l'emplissaient d'une grande confiance, d'un respect instinctif. L'énergique figure de Lacoste lui fit plaisir — tout dévoûment, tout volonté. Il songea à la force redoutable, entrevue l'autre jour, au seuil de la chambrée. Un grand espoir lui haussa le cœur.

Un frémissement d'attention courut. Les regards convergèrent à l'extrémité de la terrasse, sur le salon des Vernet. L'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial parurent. L'Empereur était en tenue de général de division, avec croix et médailles. Grave à son ordinaire, il paraissait souffrant et accablé. Il chercha quelqu'un autour de lui. Du Breuil, un quart de seconde, rencontra son regard indéfinissable Un officier de la suite appela le général Jaillant; Sa Majesté lui dit quelques mots. L'Impératrice n'avait jamais eu plus grand air; mais son déchirement était visible. On devinait à sa nervosité contenue les inquiétudes de la mère. Le Prince Impérial, à côté d'elle, les yeux rouges, teint animé, mine résolue, la regardait avec une tendresse charmante. Il portait l'uniforme des grenadiers de la Garde; une jumelle en sautoir coupait sa tunique de sous-lieutenant.

Il y eut un grand mouvement de voitures. Les chevaux de l'équipage impérial piaffaient. Leurs Majestés prirent la tête en calèche découverte. Leurs maisons suivaient. Du Breuil, toujours accompagné de Lacoste, était monté dans un des grands vis-à-vis, avec M. de Champreux. Quelques ministres et le haut personnel du palais se

casèrent à la hâte dans les breaks et les omnibus de l'allée de la Carrière. Ceux qui ne purent trouver de place partirent à pied. Le cortège des voitures s'engagea dans les grandes avenues, sous le couvert des arbres. Du Breuil pensait à son départ de l'après-midi. Obsession, qui lui inspirait une joie mâle. Près d'entrer dans l'action, il éprouvait un soulagement inexprimable.

Des spectateurs attendaient déjà près de la petite gare. Elle était aménagée sur un embranchement du chemin de fer de Versailles, qui pénétrait dans le parc. Un kiosque de chaume, orné de lampadaires de bronze, servait d'abri. Tout le monde descendit de voiture. Les souverains étaient debout sur le quai, entourés du service. Le défilé commença. Les partants mettaient leurs hommages aux pieds de la Régente. L'Empereur recevait l'adieu des ministres. Le Prince Impérial, très excité, allait de l'un à l'autre. Sa fierté l'emportait sur son chagrin, son sabre lui battait les jambes.

Du Breuil partageait son attention entre les différents groupes et le train formé sur la voie. Il comportait une douzaine de voitures, communiquant par un passage intérieur, et peintes en vert sombre, sauf le wagon-terrasse qui était de fer poli. Des N dorés, sommés de la couronne impériale, décoraient les panneaux. Il admira les tapisseries de Beauvais, visibles à travers les portières du salon. La chambre à coucher — remarqua une voix derrière lui — manquait. Mais on avait ajouté deux wagons ordinaires, en prévision de la suite nombreuse.

L'Empereur donnait le signal de l'embarquement. Ce fut, autour des voitures, une agitation, un brouhaha. A la vue de son état-major, il dit en souriant :

- C'est un vrai corps d'armée.

L'Impératrice se tenait debout, émue et fébrile, près du wagon-terrasse.

Le moment était solennel. Il y eut une minute de profond silence. Enfin la vapeur siffla, le train s'ébranlait.

— Fais ton devoir, Louis! jeta l'Impératrice, enveloppant son fils d'un regard de tendresse lumineuse.

Plus d'un en fut touché. Tout le monde s'était découvert; on cria :

— Vive l'Empereur!

Du Breuil, le sang aux joues, plein d'espoir comme si la première bataille avait été gagnée, tendit son âme vers Napoléon. Il se tenait appuyé à la balustrade. Ses yeux ternes fixés sur l'Impératrice eurent une expression affectueuse et triste. Il resta là, immobile, jusqu'à ce que le train arrivât à hauteur de la grille qui donnait accès sur la grande voie. Alors il se porta de l'autre côté, pour saluer les habitants de Montretout, qui l'acclamaient.

Comme toute l'assistance, Du Breuil, ému, regardait disparaître en pleine lumière le train qui, avec son cortège de généraux, avec l'Empereur et son fils, emportait vers l'inconnu le destin même du pays, la fortune de la France.

DEUXIÈME PARTIE

I

A Metz. Dans la vieille salle à manger des Bersheim. Une servante blonde aux joues roses posa sur la table un plat énorme. Il y eut un silence d'admiration.

— Passez la dinde au major! dit M. Bersheim. Il n'a pas son égal pour découper!

On regarda M. Sohier, médecin-major à l'hôpital militaire. Il glissait le coin de sa serviette dans le col de sa tunique, s'emparait du grand couteau. Sous la surveillance sévère de la vieille Lisbeth (elle avait reconnu tout de suite Du Breuil!) — la servante reprit à bras tendus le plat où reposait la dinde monstre, bourrée de truffes et rissolée à point. M. Bersheim, avec une jovialité qui allait bien à sa rouge figure encadrée d'une barbe grise, déclara, non sans orgueil :

— Elle pèse quatorze livres, mon général! C'est la reine de ma basse-cour. Mon fermier me l'a apportée hier, de Noisseville.

Le général Boisjol, qui vidait un verre de corton, apprécia la bête, d'un air de connaisseur. Il ressemblait à un vieux loup jaune, tout en museau, poil court, regard dur.

— Regardez-moi ça! dit M. Bersheim enthousiasmé.

La maëstria avec laquelle M. Sohier disséquait valait

en effet la peine d'être remarquée. Il tranchait en souriant les articulations; les morceaux tombaient d'eux-mêmes et se rangeaient comme par enchantement autour du plat. Cette précision systématique inquiéta Boisjol; et traduisant la pensée de chacun :

— Diable! fit-il, je n'aimerais pas à me trouver sous le couteau du docteur!

M. Sohier grimaça de satisfaction. Il avait une haute idée de la chirurgie en général et de ses talents d'opérateur en particulier. Le bistouri, rien de tel! On l'appelait à l'hôpital : Coupe-toujours. Ame rude, mais bonne. Il était glabre, sans âge, la peau parcheminée, les yeux vifs.

Boisjol poursuivait son idée :

— Vous n'allez pas chômer, docteur!

M. Sohier répondit :

— L'hôpital s'emplit. Simples accidents, il est vrai! On vient de m'amener tout à l'heure un artilleur, le pied broyé par un caisson. Il règne aussi pas mal de dysenteries. Rien de curieux encore.

— De quoi prendre patience, sourit Du Breuil.

Boisjol le regarda de travers, offusqué par sa jeunesse, sa situation à l'État-major. Fier de servir dans la Garde, le général détestait les armes savantes, en vieux zouave d'Afrique parvenu à l'ancienneté. Du Breuil vidait son verre : ce corton était chaud, sec, de bouquet franc. L'odeur des truffes se répandait. Les candélabres qui flanquaient la table aux deux bouts, sous la suspension, illuminaient d'une clarté vive les panneaux sombres, les armoires sculptées. Il retrouvait tout, êtres et choses, tels qu'il les avait laissés, onze ans auparavant. Même atmosphère d'aisance et de confort, même intimité familiale. Comme jadis, une guirlande de roses fleurissait la nappe, et l'un des quatre compotiers contenait des mirabelles confites. Mme Bersheim — elle avait toujours ses admirables yeux — écoutait avec un bon sourire le Père Desroques. Parfait homme du monde, d'une beauté de visage fière et ardente, le prêtre, un des supérieurs de l'école Saint-Clément, disait :

— On calomnie la piété du soldat. Partout nos pères sont admirablement accueillis, on se confesse à eux, on se plaint du manque d'aumôniers. Si nous ne pouvons servir à ce titre, du moins l'École aura l'honneur d'être transformée en ambulance. Nos élèves emploient leurs dernières récréations à faire de la charpie. La maison, dès leur départ, sera mise en état de recevoir les blessés.

La vieille Lisbeth lui présenta un plat d'épinards au maigre, spécialement préparés pour lui, à cause du vendredi.

La grand'mère Sophia hochait la tête. Elle n'avait pas vieilli, toujours droite, portant haut sa tête placide sous le bonnet à coques. Elle dit au Père :

— Nous avons eu ce matin des nouvelles d'André et de Maurice. Ils vont bien.

— Deux de nos meilleurs élèves! reprit le Père Desroques. Ils feront honneur, j'en suis sûr, à Saint-Clément et à l'armée.

Du Breuil regardait Anine. Elle sourit avec fierté, en entendant parler de ses frères. Elle ne ressemblait plus à la petite fille frêle d'autrefois. Avec ses yeux bleus, ses lourds cheveux dorés, elle avait une beauté pensive, un charme grave. Silencieuse, réfléchie, d'un grand bon sens, l'âme pure et haute, c'était bien une Lorraine, une vraie fille de Metz. Une grâce virginale parait ses vingt-trois ans épanouis.

— Ah! mes grands! soupira Mme Bersheim.

Elle avait beau être chrétienne, cela lui déchirait le cœur, de songer au péril couru par ses fils. André, lieutenant de cuirassiers, Maurice, sergent-major de zouaves, l'un dans la division Duhesme, l'autre dans la division Ducrot, écrivaient de Strasbourg, où le maréchal de Mac-Mahon venait d'arriver.

— Mac-Mahon! s'écria Bersheim, voilà un homme! Franc comme son épée. Il va nous balayer le terrain.

Du Breuil, arrivé la nuit précédente, avait pris le jour même son service au Quartier général. Il était affecté

au service des mouvements, sous la direction du colonel Laune. L'Empereur, justement, venait d'interdire à Mac-Mahon de rien entreprendre avant huit jours. Du Breuil avait copié cet ordre. Il se contenta de répondre que les quatre divisions du maréchal s'organisaient. Ce qu'il ne dit pas, ce fut son mécontentement, après une heure de travail, dans la petite salle de l'hôtel de l'Europe, au milieu d'une confusion et d'un désordre sans exemple. Ils étaient là trente officiers griffonnant, riant, bavardant, en plein tapage de portes battantes, parmi d'incessants va-et-vient. Il avait pu constater à nouveau les retards et le désarroi de la concentration, l'impéritie des services administratifs, la faiblesse des effectifs, le vide des magasins. Mais cette fois, à portée de l'ennemi, c'était grave.

— Il n'y a qu'à foncer! dit Bersheim optimiste. Seule, l'ingérence de l'Empereur dans le haut commandement m'effraye. Tous ces changements, tous ces retards ne valent rien. On dit Bazaine blessé de se voir réduit à la direction d'un simple corps.

— Eh bien, fit Boisjol, et le 2ᵉ, et le 4ᵉ, et le 5ᵉ corps! le maréchal en a surveillé la formation jusqu'à l'arrivée du major général...

— Sans doute, reprit M. Bersheim, avouez seulement qu'ensuite il n'a pas traîné ici... Son brusque départ est celui d'un mécontent.

— Il est revenu pour saluer l'Empereur, remarqua Mme Bersheim.

Du Breuil s'informa de la réception faite au souverain. Il se souvenait que Metz, au moment du plébiscite, avait voté *non*. Bersheim raconta l'arrivée. Dès cinq heures, autour de la Préfecture dont on avait sablé les abords, s'étaient mis à rôder les policiers bruns, trapus, types de méridionaux et de Corses. A six heures quarante-cinq, par la porte de la rue Serpenoise, sablée aussi (une petite pluie avait rendu les pavés glissants), le cortège faisait son entrée. Accueil déférent, sans enthousiasme. La ville était pavoisée depuis huit jours; on n'avait pas

ajouté un drapeau aux fenêtres. Un piquet de cent-gardes précédait les voitures. L'Empereur était dans la première, visiblement abattu. Sa tête retombait sur la poitrine. Ses cheveux trop longs dépassaient le képi, caressaient le col de sa tunique. Dans la seconde voiture, à côté du prince Napoléon impassible, le Prince Impérial saluait, tout souriant. M. Bersheim dit :

— J'ai entendu une paysanne murmurer : « Ah ben ! y en a un qu'est trop jeune, et l'autre est trop vieux ! »

Il ajouta :

— Bazaine, seul, en calèche découverte, suivait au milieu du cortège de généraux, d'écuyers, de piqueurs, Il était très pâle, avec des yeux boursouflés, des rides, un air de fatigue et d'ennui. Il ne m'a pas, je l'avoue, produit une excellente impression. Son visage a quelque chose d'impénétrable. L'air d'un homme qui pense à soi.

— Un ambitieux, souligna le major. Sa conduite au Mexique l'a bien prouvé.

— Possible, dit Boisjol, je n'en sais rien. Mais brave comme les plus braves ! je l'ai connu en Italie, moi !

On vint prévenir M. Sohier qu'un infirmier l'attendait. Il sortit de table et ne reparut pas. Lisbeth déclara qu'il était parti furieux. Un officier venait de se tirer une balle dans la tête.

— De tels malheurs heureusement doivent être rares ! dit Mme Bersheim apitoyée.

Boisjol répondit, en reprenant des asperges :

— L'officier, en effet, a une plus haute conscience de ses devoirs que l'homme de troupe. Mais le suicide des soldats est fréquent. En colonne, l'excès de fatigue, la marche, le soleil, l'exemple d'un camarade qui s'est tué ; et plus d'un se fait sauter la cervelle. J'en ai vu des exemples, en Afrique.

Une tristesse passa sur la face ardente du Père Desroques.

— C'est affreux, gémit une dame qui n'avait encore rien dit, Mme Le Martrois. Elle n'avait d'yeux que pour

son fils Gustave, grand garçon gauche et barbu, qui portait des lunettes.

— Cela vient, dit le général avec philosophie, de ce que l'équipement du soldat en campagne est trop lourd.

— A propos d'équipements, reprit un vieux monsieur gras, rose, aux yeux et au sourire bienveillants, M. Dumaine, un rentier, — c'est un spectacle inouï que la gare en ce moment. Je n'ai jamais vu autant de cantines et de bagages. Le personnel, insuffisant d'ailleurs, est affolé, les docks sont obstrués, et chaque jour la confusion s'accroît. Tout le monde commande. La compagnie, malgré son bon vouloir, ne sait plus à qui entendre.

— Avec une organisation pareille, expliqua Bersheim, rien d'étonnant.

Les régiments avaient dès le début rejoint pêle-mêle. Une masse flottante d'isolés s'était échelonnée sur le réseau. Au débarquement, faute de répartition prévue des troupes, le désordre avait commencé. Les trains s'entassaient. Les bagages restaient en souffrance. En même temps affluaient les envois de matériel et de vivres. L'intendance territoriale, par malheur, manquait d'ordres pour leur réception; quant à l'intendance divisionnaire (attachée aux corps d'armée et ne sachant s'ils s'arrêteraient ou non à Metz), elle n'avait osé faire vider les wagons. Par longues files, ils encombraient les garages. Les agents de la compagnie passaient leur temps à faire le relevé des arrivages, à le transmettre à l'intendance, à l'artillerie, au génie, à l'arsenal; séance tenante, il fallait livrer du café à l'un, des cartouches à l'autre, des farines à un troisième. Souvent les camions transportaient au loin des marchandises qui, mises à terre, étaient rechargées, reconduites aux wagons, réexpédiées au delà. Cependant, des quatre coins de la France, les trains arrivaient toujours. La compagnie avait fini par entasser les marchandises à même le quai.

Mme Le Martrois confia au Père Desroques qu'elle avait aperçu le Prince Impérial dans la matinée. Il était

à cheval, avec une suite militaire nombreuse. Des gamins couraient derrière, en l'acclamant. On leur avait jeté des poignées de sous.

Gustave Le Martrois dit timidement :

— Moi, j'ai vu conduire, à l'hôtel de Metz, où est le grand prévôt, deux dragons allemands. Ils avaient l'air narquois, et se tenaient raides comme des pieux, dans leurs habits étriqués.

— Et moi, dit M. Dumaine, j'ai vu amener un espion, déguisé en femme. La foule le huait. C'est incroyable, paraît-il, le nombre d espions qu'emploient les Prussiens.

— Oui, dit Du Breuil, ce service est parfaitement organisé chez eux.

Au contraire, nous ne savions rien de précis. On signalait des rassemblements à Mayence, à Winden, à Maxau, à Carlsruhe; mais la composition des armées allemandes, leurs projets restaient inconnus... Le contact n'était nullement pris, malgré les prescriptions du major général, qui avait ordonné patrouilles, reconnaissances, pointes de cavalerie. On se trouvait en face d'un ennemi, qui, présent, restait invisible. Quelques escarmouches sans importance, uhlans enlevés, coups de feu d'avant-postes, entretenaient l'impatience et le doute.

— C'est égal, dit M. Bersheim revenant à son idée, celle de tous, au fond, — pourquoi ne bouge-t-on pas? Je ne suis pas un soldat; il me semble pourtant que l'expectative, c'est le contraire du tempérament français. Un colonel d'état-major m'a dit, il est vrai, qu'on manquait de biscuit pour se porter en avant. Lebœuf aurait télégraphié hier à Paris d'en envoyer ici et à Strasbourg; mais, sapristi ! il y a du pain et du blé en Allemagne! Qu'est-ce qu'on attend?

Boisjol ne répondit pas, touché à vif dans son courage aventureux de vieil Africain. Il bougonnait assez d'être tenu là, l'arme au pied. Quand on déclare la guerre, c'est qu'on est prêt; quand on est prêt, on marche!

Après une tarte aux quetsches, triomphe de la pâtisserie de ménage, on achevait le dessert. Lisbeth, selon la coutume, posa sur la table la cave à liqueurs; M. Bersheim l'ouvrit. Les flacons de verre carrés, guillochés d'or, couleur de topaze, de rubis, d'émeraude, étaient à demi pleins : eau-de-vie, curaçao, crème d'angélique; dans le quatrième, du vieux kirsch de la Forêt-Noire, limpide comme de l'eau, ardent comme du feu.

— Je vous le recommande, dit M. Bersheim.

Du Breuil en accepta un verre. Rien n'avait changé, décidément. L'ancienne demeure gardait son air de bonheur calme. L'heure battait, d'un pouls égal, dans la gaîne sculptée de la grande horloge. Le balancier, un disque de cuivre, allait, venait, montrant, cachant la devise d'émail noir : *Omnes vulnerant, ultima necat.* Du Breuil aurait peine à quitter, tout à l'heure, cet endroit paisible. Le bon sourire de Mme Bersheim, le clair regard d'Anine lui allaient au cœur. Cette grande fille, il se la rappelait enfant, avec des jupes courtes, un petit front sérieux déjà. Elle aimait lire de belles histoires, dans des livres à images. Et d'Avol les commentait, plein de verve et d'invention comique! Il revit les deux frères : André robuste, Maurice pâlot; l'un bruyant, indiscipliné, l'autre taciturne, un peu en-dessous... La grande horloge sonna, comme on passait au salon. Elle avait un timbre grave, profond, solennel, qui faisait rire d'Avol, dans le temps, lorsque inflexible elle martelait l'heure de la rentrée à l'École. On jurerait, affirmait-il, la voix du professeur d'art militaire et de géodésie... Ce bon Jacques! Il manquait vraiment, ce soir. M. Bersheim, avant de se mettre à table, en avait fait la remarque. Arrivé la surveille, il bivouaquait au Polygone; mais son service l'avait retenu. A peine si Bersheim avait pu lui serrer la main. Par exemple, sa visite au camp de la Garde l'avait enthousiasmé :

— Quels soldats! fit-il. Et Bourbaki, quel chef! Allons, allons! j'ai bon espoir. Comment, mon ami, vous partez déjà!

Du Breuil s'excusait : un travail fou. Le général Boisjol lui fit une sèche inclination de tête. Il rendait l'État-major tout entier responsable de la lenteur et du désordre des mouvements. La porte refermée, il s'en expliquait avec amertume.

Du Breuil traversa la cour, franchit le porche aux colonnes cannelées. Elles étaient toujours surmontées de boulets de pierre verdis. Il se crut revenu à quinze ans en arrière, à peine une ombre de moustache, sous-lieutenant élève... Plus de grand Quartier général, de travail, ni de guerre! et, comme s'il allait rentrer à l'École d'application, il prit par la rue aux Ours. Singulière sensation de se retrouver ainsi, le même presque, à son point de départ. Il lui semblait reconnaître chaque pignon, chaque angle noir. Jusqu'aux pavés de quartz inégaux qui, sous sa botte, ressuscitaient un contact familier. Metz s'évoqua, malgré la ruelle obscure, avec son antique grâce de cité provinciale, ses édifices badigeonnés à l'ocre jaune, ses auvents de maisons en torchis, ses ponts, ses places, ses quinconces, et dominant la houle des toits, comme un berger ses ouailles, la haute masse de la cathédrale. Morcelée par les eaux vives de la Seille et de la Moselle, pleine de casernes, de magasins, d'arsenaux, d'écoles, il la revoyait toute, la vieille ville militaire, à l'étroit dans sa ceinture de fortifications et de fossés herbeux. En était-elle assez fière, Metz la Pucelle, de ce corset aux dentelles de pierre! Elle défiait toute attaque, ne prenait jour sur la campagne que par des ponts-levis méfiants, d'étroites portes de prison.

Il passa devant l'École. Deux des meilleures années de sa jeunesse tenaient là. Plusieurs cavaliers ivres passèrent en titubant, à grand cliquetis de sabres. Au coin de la rue de la Garde, derrière une fenêtre, un sanglot d'enfant invisible lui fit tourner la tête. Une patrouille le croisa, près du Palais de Justice. Un air plus frais lui soufflait au visage : il longea l'Esplanade... Si calme autrefois, à l'heure où allait sonner la « petite

cloche », elle était animée d'un va-et-vient d'ombres, dans la faible clarté des réverbères, espacés sous les arbres. Encore des soldats, ceux-là recrus de fatigue, couchés par terre la tête sur leur sac; un chat blanc qui file sous une porte, un murmure de charrois lointains; puis, à nouveau, dans la rue des Clercs, un air lourd l'oppressa, un air saturé de la vie et du silence de ces milliers d'hommes et de chevaux qui campaient partout, remplissaient les forts, les casernes, les glacis, le Ban Saint-Martin, l'île Chambière, couvrant le sol du mamelonnement pointu des tentes grises, noircissant l'herbe d'innombrables feux de bivouac.

A l'hôtel de l'Europe, des factionnaires, des lumières, du bruit, la salle du grand Quartier général fenêtres ouvertes, avec des officiers penchés sur les papiers, dans la fumée des cigares. Du Breuil entra. Sur le seuil, deux dames élégantes lui sourirent. L'une était la femme d'un général. Elle logeait là comme en villégiature, avec une nourrice et un bébé. Dans un couloir, des plantons, des curieux. Un journaliste qui s'était adressé à Du Breuil dans l'après-midi lui barra le passage. Complet à carreaux, chapeau tyrolien, souliers vernis. Il tenait un sac de nuit à la main.

— Trop heureux de vous céder ma chambre, commandant. Je pars pour Boulay. On ne sait rien ici. Il me tarde de savoir quelque chose! Qu'est-ce qu'on fait? Qu'est-ce qu'on attend?

Il avait une longue face de pierrot, l'air goguenard. Il haussa légèrement les épaules. Du Breuil vit, à ses yeux brillants, qu'il avait bien dîné.

— Je respecte le secret des armées, commandant! Mais on nous cache tout! les journalistes sont mal vus. On m'a déjà arrêté deux fois comme espion... Entre nous, pourquoi ne sait-on rien? Eh! eh! messieurs, peut-être n'en savez-vous pas davantage vous-mêmes...

La porte du couloir s'ouvrit. Le commandant Blache parut. Officier d'ordonnance du maréchal Lebœuf, il était, par son service, constamment en rapport avec

l'État-major général. Le journaliste qu'il avait rabroué quelques minutes auparavant bredouilla :

— Bien du plaisir, commandant!

Un salut froid, et Du Breuil le regarda s'esquiver, son sac de nuit en main, d'un pas glissant de funambule.

— Vous parlez à ce pierrot-là? grogna le Sanglier. Le premier journaliste qui vient me relancer, je le fais passer par la fenêtre. En voilà des bavards!

Il ne décolérait pas depuis trois jours, n'ayant à la bouche que le mot : gâchis, gâchis, répété avec une fureur comique Tout allait mal. Il était logé dans une chambre à punaises. De jeunes camarades lui avaient manqué d'égards. Un de ses chevaux s'était blessé pendant le voyage. Au reste, avec son esprit méthodique, il ne pouvait se faire au tumulte de la salle de travail, à la présence des étrangers entrant là « comme au moulin! » Dans les quatre sections du grand État-major, renseignements, mouvements, personnel, matériel, c'était le même décousu, la même agitation. La moindre dépêche télégraphique y soulevait tout le monde. On avait l'air d'hallucinés. « Soyons calmes, sapristi! » grommelait-il vingt fois par jour.

Ils entrèrent dans la salle où le brouhaha croissait.

— Du Breuil, dit le colonel Laune, j'ai du travail pour vous!

Il était plus mince, plus sec encore que de coutume, tendu comme un arc d'acier. C'était un des rares qui restassent lucides au fort de l'ouvrage, prompts, décisifs. Des têtes se levèrent. Le commandant Décherac, un aimable garçon, serra la main de Du Breuil. Plusieurs lui sourirent. D'autres ne bougèrent pas. Le visage sardonique de Floppe, un capitaine malingre et blême, suait l'envie.

— Tenez! dit Laune en baissant la voix, rédigez-moi ce rapport. Le général Lebrun l'attend.

Il se mit à l'œuvre. A sa droite, un lieutenant colonel à lunettes, grisonnant, bedonnant, très peu militaire, taillait, avec une attention extraordinaire, une plume

d'oie. En face de lui le commandant Kelm, un camarade du Mexique, écrivait d'une façon vertigineuse, tout en mordant sa moustache. Quand Du Breuil, de loin en loin, levait la tête, il rencontrait, à l'autre bout de la salle, le regard grave d'un officier qu'il ne connaissait pas, nommé Restaud, et dont la laideur intelligente lui inspirait un commencement de sympathie.

La chaleur était étouffante. Un garçon entra, portant un plateau chargé de chopes. Il dut revenir avec de nouvelles canettes. Un officier réclamait de la glace, un autre de la limonade. Comme Du Breuil se replongeait dans sa besogne, le grand et long colonel Charlys, chef du service des renseignements, vint, à deux pas de lui, conférer avec Laune. Ils causaient assez haut pour qu'on pût entendre. « Vraiment! c'était insupportable! — disait Charlys. (Sa figure osseuse faisait songer à Don Quichotte.) — Les renseignements, le plus souvent, étaient transmis à l'Empereur et au maréchal Lebœuf par des agents secrets. L'État-major ignorait ainsi tout ce qui concernait la politique générale, la raison d'être des opérations. Le personnel d'espionnage était insignifiant. Par suite, la feuille quotidienne de renseignements, composée d'informations de seconde main, jointes à celles que les chefs de corps fournissaient chaque jour, ne pouvait mentionner aucun fait important. » A ces doléances, le colonel Laune répliqua qu'il en était de même de certains ordres de mouvement. Donnés directement par l'Empereur ou le major général, ils échappaient à la filière des bureaux. Tous deux blâmèrent ces irrégularités. Il eût fallu une volonté, une direction uniques.

— Notre tâche, reprit le colonel Charlys, ne doit pas être réduite au service actif et aux écritures. Si nous ne savons par quelles considérations, par quelles nouvelles sont motivés les ordres que nous transmettons, notre rôle est diminué. L'armée entière peut en souffrir...

Il baissa la voix, sur le conseil de Laune.

Du Breuil, n'entendant plus, reprit son rapport. Oui, ce partage de l'autorité offrait bien des inconvénients. L'Empereur? Il devait avoir un plan, sans doute, mais l'indécision de son caractère, l'inquiétude que lui inspirait le désarroi de l'armée, si lente à s'équiper, paralysaient son esprit, trop disposé déjà à temporiser... Le commandement flottait, aux mains du souverain, du major général, des aides-majors généraux. On sentait le manque d'une impulsion vigoureuse. Du Breuil, à peine arrivé, pouvait s'en rendre compte. On s'occupait de compléter l'équipement, l'armement! Les magasins de Metz se vidaient. En revanche, des approvisionnements considérables s'amassaient à Forbach et à Sarreguemines, villes ouvertes, à proximité de l'ennemi... Afin d'alléger la troupe, on faisait verser les couvertures et les shakos, mais d'autre part les hommes recevaient un excédent de 90 cartouches... La Garde avait rendu ses bonnets d'ourson, elle ferait la campagne en bonnet de police. Et, pour en arriver là, il n'avait pas fallu moins d'une journée d'hésitation, de trois ordres et contre-ordres différents... Enfin, s'il en venait aux détails, Du Breuil demeurait confondu. Malgré les assertions du ministre à la tribune, tout manquait : pas de fours de campagne, pas d'ustensiles et d'effets de campement; ni tentes, ni marmites, ni bidons, ni gamelles; pas d'infirmiers et d'ouvriers d'administration; pas de caisses de médicaments : pas de brancards, pas de cacolets; pas d'attelages... Et malgré la belle allure de vieux régiments, que de traînards, de pillards, d'ivrognes!

Il refaisait en pensée son voyage de Paris à Metz... Les gares pleines de soldats; sur les voies de garage, des trains bondés; des cris, des chants, du tumulte; à Vitry, un officier qui ne pouvait se faire obéir; à Châlons, une farandole de zouaves, aux couacs d'un piston rauque!... Puis l'arrivée dans l'aube grise, le pêle-mêle des bivouacs et des camps, les glacis encombrés de tentes, de faisceaux, de cantines; soldats de toutes



armes, chevaux au piquet, les gueules muettes des canons alignés en parcs, les caissons, les voitures, l'immense fleuve d'hommes roulé là des mille routes de la France; et sur cette armée stagnante, la vision du carnage suspendu, l'impression d'énervement, d'attente... Du Breuil se rappela la soirée de Saint-Cloud, la Marseillaise à l'Opéra... c'était le prélude! Maintenant, le drame allait commencer. Et dans l'impatience fébrile qui faisait grincer sa plume, il lui sembla que les acteurs manquaient leur entrée...

Ah! le bruit du premier coup de canon, quel soulagement!

II

Il profitait, le surlendemain, d'un moment de liberté pour rejoindre d'Avol au Café Parisien. La nouvelle qu'il venait d'apprendre lui emplissait le cœur. Enfin! on allait donc marcher. Une grande opération sur Sarrebrük était imminente... Il courait presque.

La place de la Comédie était couverte de soldats, de bourgeois, de paysans endimanchés. Partout, le long du parapet, regardant les maisons vieillottes qui trempaient dans la Moselle, c'était, sur le pont, sous les quinconces de tilleuls, un fouillis d'uniformes, de badauds en promenade, l'air amusé. On admirait de préférence la belle tenue de la Garde, les brandebourgs blancs des grenadiers, jaunes des voltigeurs, la chechia des zouaves crânement plantée sur la nuque, l'habit de drap vert clair des dragons de l'Impératrice. Un carabinier, qui passait au trot, fit sensation avec sa tunique bleu de ciel et sa cuirasse de cuivre à soleil blanc. Son cheval se cabra, une vieille femme faillit être écrasée.

Des officiers, par de fausses ressemblances, attiraient une seconde le regard de Du Breuil. Il y avait tant de visages, marqués du même pli de métier! Cette foule de masques anonymes, depuis trois jours, l'obsédait. Il en remarquait certains, malgré lui. Une attitude, un geste, une physionomie poursuivaient son souvenir. Les uns gardaient encore une coquetterie, se rasaient chaque

matin, portant la moustache et l'impériale. D'autres laissaient pousser leur barbe. Mais, chez presque tous, il constatait une sorte de négligence, de sans-gêne, comme un retour à une vie de grand air, instinctive, animale... Des voracités de camarades, des soifs avides au café, moins de tenue dans la vie en commun.

Aux petites tables du Café Parisien, pas une place! La terrasse, ornée de lauriers en caisse, fourmillait d'uniformes. Il reconnut le général Boisjol en tenue de campagne, bottes jaunes montantes, son camarade Décherac, de l'État-major, le capitaine de dragons Laprune et le colonel La Maisonval. Des journalistes de mise excentrique — l'un tout de velours noir, l'autre en brigand d'opérette — se mêlaient aux groupes. On regardait de travers un long garçon roux, aux larges maxillaires, correspondant du *London Gazette*. Il s'était vanté d'être parfaitement au courant de ce qui se passait dans les bureaux. Son camarade du *Standard*, moins heureux, avait été incarcéré.

Du Breuil remarqua la gravité de proboscidien avec laquelle un capitaine de gendarmerie, au nez énorme, portait à sa bouche un petit verre, d'un rond de bras qui faisait penser à un ramènement de trompe. Un intendant causait avec un gorille velu, membre de la Société internationale de secours aux blessés, portant casquette et brassard à croix rouge sur fond blanc. Des employés des postes, vert et argent, galonnés sur toutes les coutures, faisaient bande à part. Et la voix de stentor du chef d'escadrons Couchorte, des cuirassiers de la Garde, un géant celte resplendissant d'acier, dominait le brouhaha des conversations.

Du Breuil enfin découvrit d'Avol qui l'appelait.

— Tu connais ces messieurs?... Le capitaine de Serres, le lieutenant Thomas, de ma première batterie...

Saluts, poignées de mains, bocks.

— Eh bien, dit d'Avol, monsieur de l'État-major, nous apportes-tu l'ordre de marcher? Je le croirais, à l'air de mystère que vous avez tous aujourd'hui.

Regarde-moi ce colonel à lunettes, à gauche. On dirait qu'il avale sa langue.

Du Breuil reconnut son voisin de travail, dans la salle de l'hôtel de l'Europe, le lieutenant-colonel Poterin. Son calepin ouvert devant lui, cette fois, il était en train de tailler un crayon. Il taillait donc toujours!

— Ma foi, dit le capitaine de Serres, un très joli, presque trop joli garçon, — « il porte corset », prétendait-on, — cette incertitude est irritante. Nous ne savons rien des Allemands. Eux, renseignés par les journalistes, connaissent en détail jusqu'à l'emplacement de nos troupes. Voyons! mon commandant, n'est-ce pas absurde?

A cette question embarrassante, le lieutenant Thomas — il n'avait que deux poils de moustache — tourna la tête, par respect hiérarchique, et se mit à gratter le coin de sa paupière, qui était d'un rouge enflammé.

— Ah bien! fit d'Avol, au temps de l'Autre ça ne traînait guère. Rappelez-vous la foudroyante campagne de 1806. En dix-sept jours, rasée, la monarchie prussienne!

— D'autres temps, d'autres hommes, jeta Du Breuil.

— Mais non, répliqua d'Avol. Les hommes ne changent guère. Ils sont ce qu'on les fait. On peut dire avec certitude : tant vaut le capitaine, tant vaut l'armée!

— Si nous ne bougeons pas, fit le capitaine de Serres, était-ce vraiment la peine de nous distribuer tant de cartes d'Allemagne? Des ballots entiers! J'espère que nous n'aurons pas à parcourir tous les pays qu'elles renferment.

— En attendant, remarqua d'Avol, les cartes de la frontière manquent. Impossible de s'en procurer. En avez-vous une, messieurs?

— Non, avouèrent les trois officiers... Aux tables voisines, des plaintes s'élevaient :

— Il n'y a pas une seule carte à Metz!

— Aucun libraire n'en a!

— A quoi songe le dépôt de la guerre?

Il baissa la voix, et se tournant vers Du Breuil :

— Tout à l'heure, en t'attendant, j'ai vu ce vieux colonel de dragons déplier gravement la sienne. Sais-tu ce qu'il disait au capitaine qui l'accompagne?... (Du Breuil, à la direction de son regard, reconnut La Maisonval et le capitaine Laprune.) — « C'est bien le Rhin, n'est-ce pas, qui passe à Sarrelouis? » Et le capitaine répondait : « Pardon, mon colonel, c'est la Moselle! »

La grosse voix du chef d'escadrons Couchorte se fit entendre. Il paraissait en colère; un petit capitaine de chasseurs à cheval, assis en face de lui, malin et noiraud, semblait un moucheron qui agace un lion.

— Laissez-moi donc tranquille, clamait le géant; la portée de vos canons prussiens, la justesse du tir? En voilà des balivernes! Est-ce que toutes les balles et boulets du monde valent une belle charge de cavalerie?... Former de grosses masses, ployer, déployer et charger, voilà notre tactique, capitaine! Elle est, fichtre! assez jolie. La Moskova et Waterloo en témoignent.

— Pourtant, mon commandant, le maréchal Niel, dans ses *Observations sur le service de la cavalerie en campagne*, exposait, j'ose le dire, des principes différents, plus en rapport avec les progrès destructifs des armes à feu. Éclairer les colonnes, les relier entre elles, harceler l'ennemi, enfin, au moment de la bataille se répartir aux ailes, veiller...

— Enterré, le maréchal Niel! cria Couchorte. Le maréchal Lebœuf a bien vite fait de supprimer cette instruction-là!... La cavalerie, monsieur, arme combattante au premier chef! Nous sommes là pour donner le coup de marteau de la bataille, nous sommes le coin de fer qui enfonce et démolit tout! Charger, pointer et sabrer, je ne connais que cela!

Les dragons approuvèrent. Le vieux colonel La Maisonval tordait sa moustache entre ses doigts puissants. Le capitaine Laprune eut un rire pareil à un hennisse-

ment, sous son casque à queue de cheval. Les artilleurs haussèrent discrètement les épaules.

A la table voisine, on se plaignait de l'intendance.

— L'Empereur en est très mécontent, — était en train de dire gravement un officier de voltigeurs, le lieutenant Marquis, grand donneur de nouvelles, fausses ou vraies. Il avait des yeux ronds, des cheveux ébouriffés, l'air à la fois niais et important. — Ce matin, en revenant d'une marche militaire, nous avons rencontré Sa Majesté. Son visage, malgré nos vivats, est resté froid. L'Empereur, paraît-il, venait de faire quelques exécutions parmi les riz-pain-sel. On dit aussi qu'il est furieux de l'état des forts...

— Il est évident, reprit d'Avol, que bien des choses clochent, mais si l'on attend qu'il ne nous manque ni un bidon, ni un biscuit, les Prussiens auront beau jeu!... Tiens! Barrus, fit-il, en apercevant un officier de la garnison, capitaine du génie. — Il va nous expliquer d'où proviennent les retards à l'armement des forts!

Le nouvel arrivant dit avec amertume :

— Question d'argent! mon commandant.

Petit, brun, le visage intelligent, avec un front de sectaire, un feu noir dans le regard, le capitaine Barrus ajouta :

— Eh! oui, le budget de la guerre, la défense des places, sornettes que tout cela!... Tandis qu'un bal aux Tuileries, une jolie rente au grand-veneur, cent mille francs par-ci, cent mille francs par-là... à la bonne heure!

Il résuma la situation :

Quatre ouvrages en construction s'ajoutaient aux deux forts (Moselle et Bellecroix) qui flanquent Metz au nord-est et au nord-ouest. C'était Plappeville et Saint-Quentin sur la rive gauche, Queuleu et Saint-Julien sur la rive droite. Les deux premiers étaient les plus avancés. Il n'y avait plus qu'à recouvrir de terre les remblais et les parapets; tandis qu'aux forts Queuleu et Saint-Julien, grands pentagones bastionnés, encore

ouverts à la gorge, il restait beaucoup à faire. Mais on s'occupait à la hâte de palissader les parties d'escarpes non revêtues; on barrait les brèches au moyen de fortes palanques. On complétait tant bien que mal l'armement. A la vérité, le nombre des pièces en batterie était insuffisant!... En mai, on avait commencé un nouveau fort, celui de Saint-Privat, destiné à couvrir le chemin de fer et la gare. Mais il était à peine massé. Quant aux ouvrages de moindre importance, destinés à relier le système, ils n'existaient que sur le papier.

— C'est égal, continua-t-il avec cette aigreur qui se manifestait chez les opposants de l'empire, il n'y a qu'à prendre l'offensive, et l'état des forts sera moins inquiétant! Par malheur, la proclamation d'hier n'est pas de celles qui annoncent une volonté ferme. Qu'est-ce que c'est que « *défendre l'honneur et le sol de la patrie* »? Sommes-nous menacés d'une invasion? Que veut dire : « *Quel que soit le chemin que nous prenions hors de nos frontières...* »? On ne sait donc pas encore lequel choisir? Et ça finit par le *Dieu des Armées*, du Bossuet défraîchi!

Il ajouta :

— Ce n'est pas ainsi qu'on enlève les hommes.

— Bah! fit d'Avol, des mots. Nous n'en parlons que pour tuer le temps. Qu'on sonne le boute-selle!... vous verrez!

Le capitaine de Serres eut un rire joliment cruel :

— Mon ordonnance affilait encore mon sabre ce matin. Je lui ai dit : Époìnte plutôt. Le tranchant blesse, la pointe tue.

Couchorte cria :

— Le sabre! Il n'y a que le sabre! C'est la première des armes. Un temps de galop, une lame solidement fixée au poignet, on traverse son homme comme du beurre.

Plus d'un, dans une vision meurtrière, tourmenta sa dragonne. Il passa sur certains visages une expression dure. Et jusque dans le groupe des employés des postes, on sourit belliqueusement. Ils étaient tout brillants dans leurs uniformes d'un vert neuf, remplis d'une

morgue qui n'était peut-être que de l'embarras. Un d'eux s'assura même avec complaisance si son sabre jouait bien dans le fourreau. Ce qui attira l'attention du capitaine Laprune.

— Monsieur, fit-il avec une politesse goguenarde, vous avez mis la poignée à rebours.

L'employé galonné rougit légèrement.

— Monsieur, continua Laprune avec le même flegme, vos éperons sont bouclés à l'envers.

L'employé devint pourpre. On riait autour de lui. Ses camarades, lâchement, firent chorus. Mais leur prestige fut atteint.

D'Avol grommelait tout bas, car Couchorte lui paraissait ridicule :

— Il est bon, celui-là! Qu'il embroche donc des obus, qu'il fende des balles, avec son tranche-lard! Il m'en dira des nouvelles!... Tu pars déjà, Pierre? Je t'accompagne.

Il régla les consommations, prit congé des camarades. En sortant, ils passèrent à côté du lieutenant Marquis. Au milieu d'un cercle attentif, le bavard était en train de pérorer, traçant des plans de campagne sur le marbre d'une table, avec une allumette trempée dans du café.

Les deux amis marchèrent un instant en silence.

— Je vais chez le père Gugl, dit Du Breuil. Te rappelles-tu? L'horloger juif!

— Gugl? dit d'Avol... qui nous prêtait à 50 pour 100, quand nous étions à l'École. Quel vieux filou!

— Oui, mais habile orfèvre. Je veux faire monter cette pierre en bague. — Du Breuil montra l'opale de Mme de Guïonic.

— Elle est fêlée, dit d'Avol.

— J'y tiens quand même.

Jacques ne lui demanda pas d'explication, sans doute il se souvenait du bracelet d'opales. A l'Opéra, dans la loge, il avait admiré le fin poignet de Mme de Guïonic. Du Breuil s'étonnait de sentir combien ce souvenir était

loin déjà. Il ne l'avait quittée que depuis quatre jours. Presque quatre mois.

La boutique de Gugl était à moitié ouverte, à moitié fermée.

Ainsi était l'œil clignotant, l'œil unique dont le juif dévisagea les officiers, car il était borgne de naissance. Il eut un regard inquiet vers sa femme, qui, drapée d'un cachemire, portait des bandeaux de soie noire collés au front, en guise de cheveux. Elle s'éclipsa aussitôt. Une odeur de juiverie sortait de la petite pièce obscure. A l'étalage, derrière une vitre sale, il n'y avait que de vieilles montres cassées et du menu bric-à-brac.

— Eh bien, Gugl, vous ne me reconnaissez pas? dit Du Breuil. Il dut lui rafraîchir la mémoire.

Le juif qui tirait, d'un air perplexe, sa barbe fourchue, leva les mains en l'air. Il en avait tant vu, des élèves de l'École, des pons cheunes chens! Mais le gommerce n'allait bas, ah! Dieu d'Israël! bas du tout...

— Rassurez-vous, Gugl! On n'en veut pas à votre bourse. Avez-vous des bagues anciennes à me montrer?

— Des pelles pagues? De ponnes pagues?

Il hésitait, jaloux, à appeler sa moitié. Il s'y décida cependant, comme s'il eût craint pour les trésors poussiéreux de sa vitrine. La vénérable matrone arriva, traînant deux enfants malpropres, d'un blond de lin, presque albinos. Rassuré, Gugl disparut dans un recoin dissimulé par une tenture en loques, et revint avec des anneaux d'un or pâle et ciselé. Du Breuil fut long à choisir, à débattre le prix. Il se décida enfin pour une bague feuillagée, dont le chaton vide était justement de la dimension de l'opale. D'Avol s'impatientait. Une fois dehors, reconduits par les bénédictions de l'israélite et de sa femme :

— Franchement, dit d'Avol, sais-tu quelque chose? Parle, où en sommes-nous?

Du Breuil sourit :

— Bouche cousue, n'est-ce pas? Eh bien, on prépare

une grande opération sur Sarrebrück. Voilà : l'Empereur, hier, a appris que les Prussiens s'avançaient de ce côté. On parle de 40 000 hommes. Il y a donc urgence et, dans ces conditions, les 3e et 5e corps appuieront le 2e. Bazaine dirigera l'attaque.

— Bravo! fit d'Avol, dont les yeux brillaient de plaisir. Et la Garde?

— La Garde reste à Metz.

D'Avol étouffa un juron. Une contraction presque méchante tirait son visage pâle.

— A Metz! Qu'est-ce que nous ferons, nous autres, pendant qu'on se battra? Nous pêcherons à la ligne?

— Sois tranquille, il y aura plus d'un changement. Le dernier mot n'est pas dit. Viens jusqu'à l'hôtel. Nous en saurons peut-être plus.

D'Avol rageait :

— C'est égal! j'aurais volontiers tiré le premier coup de canon.

Du Breuil l'imaginait, croyait l'entendre presque, cette première détonation. Et c'était un fracas étourdissant, le grand vent plaintif de l'obus, l'éclatement morcelé au milieu d'un groupe d'Allemands. Des cris, un ventre ouvert, une tête broyée. Voilà ce qu'ils désiraient tous âprement, joyeusement. Lui-même se vit, dans un éclair, portant des ordres... On l'entoure, il met le sabre à la main, il frappe... Aussitôt, un visage inconnu l'obséda : face rouge, durs yeux bleus, barbe fauve, visage anonyme qui devint pour lui le visage de l'*Ennemi*. Il songea au baron de Hacks, à sa morgue polie, à l'Exposition, aux heures passées ensemble. Qu'éprouverait-il, s'il le rencontrait dans une mêlée?... Au Quartier général, rien de nouveau. La Garde ne bougeait pas.

La nuit se passa sans incident. Il sut, le lendemain, qu'une conférence avait eu lieu, à Forbach, entre le maréchal Bazaine, les généraux Frossard, de Failly, Lebrun, Soleille, commandant l'artillerie, Coffinières, commandant le génie de l'armée. On y avait décidé que le 2e corps attaquerait Sarrebrück, soutenu par Bazaine

à droite, Failly à gauche. L'Empereur, enfin, fixait l'action pour le 2 août.

Du Breuil songeait. De cette première bataille sur la Sarre, des résultats incalculables pouvaient dépendre : la confiance et l'élan des troupes, l'effet moral, tout ce qui, dans le terrible jeu des probabilités militaires, se répercute si loin et si profond dans l'âme des armées et du pays. Désigné au matin, puis décommandé un quart d'heure après, il vit avec un crève-cœur partir à sa place, pour Sarrebrück, son camarade Kelm. Il lui sembla que le petit capitaine jaune, dont la figure envieuse, dans le fond de la salle de l'état-major, lui déplaisait, avait un sourire narquois. Par contre, il avait échangé quelques mots avec Restaud, l'officier dont la laideur intelligente et le regard sérieux l'attiraient. Jusqu'à deux heures, il tint difficilement en place, dépêches et rumeurs contradictoires apportaient l'écho bourdonnant, le grand murmure du combat. Il imaginait l'armée en marche, l'attaque, la bataille avec ses revirements, cris, assauts, reculs, tout le flottement des lignes dans la fumée et l'odeur de la poudre. Son ancien chef, le colonel d'artillerie Deresse, était certainement de la partie!

Soudain le colonel Laune, qui conférait avec le gros colonel Jacquemère, chef du service du matériel, l'appela. Du Breuil allait se rendre à la gare. Des trains, destinés à assurer le transport immédiat d'un corps d'armée, devaient être tenus en réserve, répartis dans les gares, entre Metz, Frouard et Thionville; Du Breuil s'informerait si ces importantes mesures, d'une heure à l'autre, pouvaient être mises à exécution.

Il prit, tout songeur, le chemin de la gare. Mais à peine arrivait-il à la porte Serpenoise, où d'innombrables voitures de réquisition encombraient le passage, qu'une voix le héla :

— Du Breuil!

Il se retourna. Décherac au trot le rejoignit. Contre-ordre On avait changé d'avis, en haut lieu. Du Breuil

haussa les épaules : « J'en étais sûr! » Rien qu'aujourd'hui, on l'avait dérangé trois fois pour rien.

Ils eurent quelque peine à se dégager des voitures. Excité par la jument de Décherac, un cheval de charretier, énorme, velu des pattes, la crinière ébouriffée, se mit à hennir furieusement. Il se jetait de droite et de gauche entre les brancards, tentait d'enlever par secousses le lourd chargement. Son maître, accouru, calma cette ardeur par une grêle de coups de fouet.

— Quoi! quoi! tape pas si fort, dit un vieux paysan matois, en allumant sa pipe. C'est pas un Prussien!

— Ah! ben! dit le charretier, mufle rose et roux tout luisant de santé, j'taperais cor mieux!

Son rire montra des dents de bête, tandis que du regard, il quêtait l'approbatien des deux officiers. Ils détournèrent la tête.

— Ah! là là! maugréa-t-il vexé, ces beaux fils, avec leurs chevaux de carton!

— J'ai bien envie, disait Du Breuil, de pousser jusqu'à la gare. Peut-être saurons-nous quelque chose.

Un lieutenant de voltigeurs, les yeux brillants, courant presque, apparut. Du Breuil reconnut Marquis, le donneur de nouvelles. Il agitait son képi :

— Victoire, mon commandant! Les Prussiens sont en déroute! Les mitrailleuses ont fait merveille! Sarrebrück est en cendres. Il y a plusieurs milliers de prisonniers!

Un cabriolet, attelé d'un vieux cheval, s'arrêta. Un gros monsieur au teint fleuri saluait : M. Dumaine, un des convives du dîner Bersheim. Il venait de la gare.

— C'est un triomphe, messieurs. Nous avons envahi l'Allemagne. L'Empereur et le Prince Impérial se sont exposés avec un courage admirable. A l'heure qu'il est, notre armée, comme un seul homme, se dirige sur Sarrelouis.

Le cœur de Du Breuil et de Décherac battit. Autour d'eux des rouliers, des estafettes, des passants faisaient cercle. Du Breuil ne songeait guère au sang répandu.

« Sarrebrück en cendres, les mitrailleuses ont fait merveille », ces mots qu'il répétait n'éveillaient en lui qu'espoir et succès. Il avait douté, il avait craint dans son âme de soldat et de Français ; cette victoire le remplissait d'une joie orgueilleuse. Allons! L'Empire avait toujours son étoile!

Des gens arrivaient de la gare. La nouvelle était dans toutes les bouches. Une vieille dit en passant près des officiers :

— On en a tué! on en a tué!...

Elle branlait la tête; et dans son accent, dans son regard, il y avait du mystère et de la stupeur... Tous ces gas qui ne boiraient plus, ne mangeraient plus, et qui là-bas, sur les hauteurs, dans les fossés, jonchaient la terre.

— Ah oui! On a dû en tuer! dit M. Dumaine d'un ton paisible, comme si rien n'était plus naturel. — Messieurs, bien au plaisir!

Une vive désillusion les attendait au Quartier général. Le commandant Kelm arrivait de Sarrebrück. Très entouré, il expliquait l'action. La division Bataille avait seule donné, avec une brigade de la division Laveaucoupet. On avait couronné les hauteurs et délogé les Allemands de Sarrebrück. Voilà tout. Des interrogations se croisaient de toutes parts; Laune, sec, précis, résuma :

— Les forces allemandes?

— Très peu de chose, mon colonel, une petite garnison, deux régiments au plus. La cavalerie, l'artillerie, insignifiantes.

Mais on savait Kelm pessimiste. Son horreur de l'exagération, des vantardises était connue. Excellent officier, il poussait loin, trop loin, l'incrédulité aux nouvelles les plus avérées.

— Cependant les prisonniers, les pertes de l'ennemi?

— Les prisonniers? Une centaine, à peine! Quant aux mitrailleuses, oui, c'est vrai, elles ont malmené quelques pelotons, sur la levée du chemin de fer.

Du Breuil rencontra le regard de Décherac. Ils se méfiaient de leur propre revirement, ne voulaient point passer de l'enthousiasme à une déception trop grande. Kelm, sans doute, forçait la note. Mais il fallut bien, le soir, se rendre à l'évidence. C'était un combat de parade. L'affaire se réduisait à des éléments si simples qu'un enfant les eût tracés sur le sable. La 1re brigade de la division Bataille, par la voie ferrée, les bois, la route de Forbach à Sarrebrück, s'était emparée des hauteurs; la 2e brigade enlevait Saint-Arnual, se rabattait sur le champ de manœuvres, l'*Exercitz-Platz*; toutes deux en délogeaient l'ennemi qu'elles canonnaient de là, vigoureusement. On avait aussi bombardé la gare et le pont.

Un succès, sans doute. Mais rien qui justifiât l'exagération des premières nouvelles. Le désenchantement gagnait l'armée entière, la ville. Du Breuil, surtout, se demandait pourquoi l'on s'en tenait là? Oui, pourquoi n'avoir pas occupé Sarrebrück, gagné de l'avant? Cette bataille, si attendue, si désirée, ce n'était donc qu'une cérémonie officielle, un baptême du feu. On commentait aussi l'abstention de Bazaine. Avait-il voulu laisser l'honneur, d'aucuns disaient : la responsabilité de la journée au général Frossard? Se tenait-il, encore mécontent, à l'écart? Toujours est-il qu'il n'avait point paru, laissant se débrouiller sans lui les trois corps d'armée sous ses ordres... L'Empereur, à son arrivée sur le champ de bataille l'avait en vain demandé. Le maréchal avait quitté Forbach, le matin, pris à travers bois la route de Werden. Le général Lebrun n'avait pu le retrouver.

N'importe! La journée était bonne. On était sorti de ce cauchemar d'inaction et d'attente. On s'abordait enfin! C'était le premier pas.

III

Du Breuil avait passé la nuit du 3 au 4 à transcrire des dépêches et des ordres de mouvement...

On venait, à l'instant même, de renoncer à une opération projetée du 4e corps sur Sarrelouis. Le commissaire de police de Thionville signalait, en effet, le passage de 40 000 Prussiens à Trèves. De quel côté déboucheraient-ils?... Il lui semblait que l'énergie de ses facultés fût doublée. Rien ne décourageait son zèle. En se dépensant ainsi, il obéissait à un sentiment d'honneur et de solidarité. Trop de plaintes, trop de griefs s'élevaient contre l'État-major, pour qu'il n'eût pas à cœur de payer d'exemple.

Son service était d'ailleurs des plus chargés. Des deux capitaines affectés au même travail, l'un, Massoli, gras, myope, les cheveux d'un noir de cirage, geignait toujours. Il lui fallait une cuisine sans assaisonnements, du lait à tous ses repas, un rond de cuir sous ses lombes. L'autre, de Francastel, léger, bavard, figure d'oiseau, n'avait en tête qu'histoires de femmes, souvenirs du boulevard. On s'était égayé de ses mésaventures. Il prétendait parler admirablement l'allemand; chargé d'interroger un prisonnier, il avait bredouillé dans le jargon le plus grotesque, à l'hilarité franche du sous-officier, uhlan raide à poils roux.

Au petit jour seulement, Du Breuil put prendre

quelque repos. Quand il se réveilla, deux heures après, il vit à son chevet un puissant dogue gris, qui le couvait d'un regard patient et attentif. Derrière se tenait, assis sur une chaise, son sabre entre les jambes, un capitaine de lanciers de la Garde, en kurka bleu de ciel et coiffé de la czapska. Lacoste lui souriait, pas changé, face énergique, regard franc.

— Comment, c'est toi ! Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

— Nous arrivons, Titan et moi. Tu dormais de si bon cœur...

Lacoste avait l'air tout heureux :

— Hein ! nous y voilà quand même ! Débarqué d'hier soir, vingt-quatre heures de train ; hommes et chevaux rompus. Mais sur le parcours, quelle ovation ! La nouvelle de Sarrebrück avait tourné toutes les têtes. Des fleurs, des cris : Vive l'armée !... Songe donc ! La première victoire ! Nous l'avons apprise à l'École Militaire, au moment du départ. Il fallait voir l'enthousiasme. C'était fou... Et puis, à peine campé, j'ai le plaisir d'apprendre que nous repartons le matin, à cinq heures, avec toute la division. Mais, décidément, on ne se met en route qu'après le déjeuner. Alors, comme j'avais à venir à la Place, j'ai voulu te serrer la main. Et je file ! Il y a de la besogne.

Du Breuil tira les rideaux, ouvrit la fenêtre. Tous deux, accoudés, respirèrent.

— Le temps est frais et couvert, fit Lacoste, excellent pour la marche. Sais-tu au juste où nous allons ?

— A Boulay.

— D'ailleurs, ça m'est égal, pourvu qu'on marche.. Quelle déception, pour ce Sarrebrück ! Tu n'imagines pas la joie, le délire, à Paris. Nous sommes comme ça, tout feu de paille... Mais cette fois, ça va être le grand coup. Je ne vivais plus. Enfin, j'arrive à temps !

Ils descendirent ensemble. Lacoste accepta un verre de café chaud. Titan, d'un seul coup, avala au vol le petit pain que son maître lui jeta.

Une fine jument, tenue par l'ordonnance, s'ébrouait dans la rue.

— Bonjour, Musette! fit Du Breuil en lui flattant l'encolure.

— Au revoir, mon cher, dit Lacoste, les yeux humides, Dieu sait quand!

Il s'enleva en selle. Musette piaffante partait au petit trot; et devant elle, tout joyeux, Titan voltait, avec des bonds pesants. Du Breuil éprouvait un plaisir ému : « Ce brave Lacoste! »

Il aperçut alors M. Bersheim, qui paraissait radieux. Il tenait une lettre à la main :

— Bonjour, mon cher ami! J'espère que vous avez des nouvelles de vos parents. Le service des postes se fait bien mal. Voilà une lettre qui a subi un retard considérable.

En effet, Du Breuil avait écrit deux fois aux siens; pas de réponse encore. Bersheim ajoutait :

— C'est mon cuirassier qui a griffonné cela, c'est André. Il m'annonce que notre zouave se ressent des fièvres d'Afrique. Ce pauvre Maurice a toujours été délicat. Mais le climat de l'Alsace va le guérir. Il compte bien décrocher l'épaulette à la première affaire. C'est effrayant, n'est-ce pas, d'avoir ses enfants dans la mêlée? Eh bien, mon cher ami, je suis très calme. Ma fille aussi est brave. Voyez-vous, quand on se dit que les gens qu'on aime font leur devoir, cela vous réconforte. Ma femme seule n'est pas raisonnable, elle se tourmente : c'est la maman. Bah! toutes les balles ne tuent pas; j'ai beau le lui répéter! Elle a eu cette nuit des cauchemars affreux.

Lui, Bersheim, gardait la figure reposée d'un homme qui dort, la conscience tranquille. Mais peut-être faisait-il meilleure contenance qu'il n'en avait envie, car, soudain, ses paupières se gonflèrent, sa bouche eut un petit tremblement.

— J'ai confiance en Dieu, soupira-t-il, et après un silence : — Devinez où je vais?... Dire au revoir à d'Avol. Je lui porte quelques bons cigares qu'il pourra glisser dans ses sacoches. Je suis sûr qu'il n'y a pas

pensé. Mais Anine songe à tout! Et j'ai porté au général Boisjol un flacon de ce vieux kirsch qu'il a paru apprécier. A quoi pensez-vous?

Du Breuil rougit. Il revoyait Anine, et d'une façon très vague, très obscure, il enviait, tout en la jugeant des plus naturelles, sa prévenance pour d'Avol. Elle ne l'aurait pas eue pour lui, certainement. Bah! que lui était-il, après tout? Une ancienne relation, presque oubliée peut-être... Pourtant, elle l'avait accueilli comme un ami de la veille...

Des musiques résonnèrent. Depuis le matin, la Garde sortait de Metz. Un flot d'hommes et de canons s'écoulait hors des murs, par la porte des Allemands; des convois suivaient dans la poussière.

Il vit, après déjeuner, défiler la division de cavalerie. En colonne par quatre, elle s'avançait au pas, la brigade légère en tête. Le vert clair des dolmans des chasseurs, le vert foncé des guides, les buffleteries blanches, les rangées de boutons scintillants sur les poitrines, rendaient joyeux cet apparat de guerre; les petits chevaux gris des chasseurs, pleins de feu, moutonnaient, contrastant avec les grands normands, plus calmes, des guides. Officiers et soldats regardaient de haut les passants, avec l'indifférence un peu narquoise habituelle aux cavaliers. Les dragons de l'Impératrice et les lanciers apparurent, ceux-là en habit vert, ceux-ci en habit bleu. Les flammes des lances flottaient légères. Lacoste, monté sur Musette, aperçut de loin Du Breuil; à sa hauteur, il salua du sabre. En serre-file venait un vieux maréchal des logis chevronné : celui qui à Saint-Cloud avait reçu Du Breuil, au poste de caserne. Il ne détourna pas la tête, rigide et grave. Les carabiniers et les cuirassiers fermaient la marche, sur leurs chevaux énormes. Les premiers cuirassés d'or, les seconds d'argent. En tête de ses escadrons, Couchorte, gigantesque, semblait un homme d'un autre âge. Des trompettes sonnèrent, aigres et stridentes, faisant dresser l'oreille aux chevaux, la taille aux hommes. La cavalerie défilait toujours · vété-

rans médaillés, bêtes robustes. Cette belle division donnait une impression de force redoutable; les canons des deux batteries, roulant en sourd tonnerre sur les pavés, y ajoutaient encore. Du Breuil, plein de fierté, regardait s'éloigner les dernières cuirasses et les derniers chevaux.

La journée se passa sans nouvelles. Vers le soir, de ces bruits vagues, mystérieux qui présagent les événements néfastes, se répandirent. Une division de Mac-Mahon aurait été attaquée, refoulée. Des gens, des officiers de la ville affluaient au Quartier général, avides de nouvelles. On ne savait rien. Du Breuil fut alors envoyé à la Préfecture, porter des dossiers au maréchal Lebœuf.

Avec sa petite cour toujours pleine d'allants et de venants, les fenêtres ouvertes du rez-de-chaussée central occupé par les officiers de tout grade qui avaient accompagné l'Empereur, le brouhaha des cuisines dans l'aile droite, — des marmitons blancs et des livrées vertes étaient justement en train de décharger un fourgon de provisions pour la bouche, — avec son trop-plein de suite, ses curieux, ses oisifs, la Préfecture ressemblait plus à une succursale de l'hôtel de l'Europe qu'à la calme demeure du souverain. Plus d'une fois, appelé par son service, il avait jeté un regard sur les hautes croisées closes du premier étage, affecté au service personnel de l'Empereur et du Prince Impérial. Le sort de l'armée, pourtant, celui de la France, se jouaient là.

Ce soir, une agitation insolite régnait. Des groupes stationnaient par endroits. Des ombres, derrière les vitres éclairées, passaient. Un gros maître d'hôtel, sur la pointe de ses escarpins, traversait la cour, semblable sous son habit marron à un hanneton lourd. Il se retourna sur le seuil et montra un visage déconfit, puis se dirigea vers un buffet qu'on avait organisé dans une grande salle. Sa figure n'était pas inconnue à Du Breuil; il l'avait remarqué au dîner de Saint-Cloud, plein d'assurance alors et de majesté.

A peine fut-il entré dans le salon où se pressaient

aides de camp, officiers d'ordonnance, généraux, — la mauvaise nouvelle le frappa au visage. Elle bourdonnait en rumeur : c'étaient des exclamations, des ricanements d'incrédulité, des plaintes sourdes. La dépêche venait d'arriver, le télégraphe étant installé dans l'un des bureaux mêmes de la Préfecture : une brigade de la division Abel Douay, du 1er corps, avait été surprise à Wissembourg par des forces très supérieures ; le général Douay avait été tué, ses troupes repoussées du Geisberg. Leur campement était aux mains de l'ennemi. De son côté, sur la basse Lauter, le corps badois-wurtembergeois avait franchi la frontière et occupé Lauterbourg.

Du Breuil fut atterré. Dans l'âme de tous dominait la stupéfaction. Les dents saillantes de Blache, cramoisi, accentuaient son air de sanglier furieux. Le général Jaillant, au milieu d'un cercle d'officiers, commentait l'événement d'une voix tranchante. Et toujours des arguties, des faux-fuyants, des *si*, des *mais*, l'impossibilité au caractère français de convenir qu'on avait pu mal s'éclairer, se renseigner, se garder.

« Douay a été *surpris !...* » répétait-on à l'envi.

L'émotion produite dans l'entourage impérial se traduisait le lendemain par d'importantes mesures. Un ordre général de l'Empereur donnait au maréchal Bazaine le commandement des 2e, 3e et 4e corps, à Mac-Machon celui des 1er, 5e et 7e, — mais pour les opérations militaires seulement. La Garde, rappelée sur Metz et portée à Courcelles, restait à la disposition du souverain. Le 5e corps devait se diriger de Sarreguemines sur Bitche; on appelait d'urgence le maréchal Canrobert à Nancy avec ses quatre divisions. La situation était grave. Le 2e corps se trouvant trop en flèche, à Sarrebrück, le général Frossard, dans la journée, avait demandé et obtenu l'autorisation de se replier sur Forbach. Les forces allemandes grossissaient de ce côté. On se demandait pourtant encore à l'État-major général si le VIIe corps prussien se dirigeait de Trèves sur Sarre-

louis ou allait opérer, vers Sarrebrück, sa jonction avec le reste de la première armée.

Le commandement rendu à Bazaine faisait l'objet de tous les commentaires. Beaucoup, se fondant sur le mérite du maréchal, y voyaient un gage de succès. Car on était unanime à déplorer la mainmise par l'Empereur et le major général sur la direction des affaires. Certains, par politique, se réjouissaient de voir restituer à Bazaine, tardive d'ailleurs et incomplète, une autorité que réclamait pour lui l'opinion publique. La disgrâce où il avait paru à son retour du Mexique, bien qu'il eût commandé ensuite le 3e corps à Nancy, puis la Garde impériale, l'avait rendu cher à l'opposition. Ses partisans l'exaltaient, se plaignaient tout haut des mécontentements qu'on lui avait donnés, en le mettant à l'écart au début de la campagne.

Sur la fin de la nuit, Du Breuil fut appelé de nouveau à la Préfecture et chargé, à sa grande joie, d'une mission spéciale. Les avant-gardes de la première armée prussienne ne se trouvaient plus qu'à quelques kilomètres de Sarrebrück. Il reçut l'ordre de porter au général Frossard tout ce que le major général avait pu recueillir de renseignements sur les forces ennemies. Steinmetz, disait-on, allait apparaître sur la Sarre avec les têtes de colonnes du VIIe corps (Zastrow) et du VIIIe corps (Gœben). Et l'armée du prince Frédéric-Charles n'était pas loin. Du Breuil relèverait en outre les positions du 2e corps.

Il prit, à l'aube, le train pour Forbach.

Malgré l'heure matinale, la gare était pleine de voyageurs. L'approche des Allemands mettait sur toute la ligne un encombrement extraordinaire.

Le wagon dans lequel Du Breuil prit place avec Décherac, chargé d'une mission analogue auprès de Bazaine établi à Saint-Avold, était accroché entre deux files de voitures emplies de réservistes, rejoignant leurs corps. La tête aux portières, ils saluaient d'exclamations et de rires tout ce qui attirait leurs regards. Les

uns avaient repris des habitudes militaires, brusques, dégagés. D'autres, barbus, pères de famille, conservaient une physionomie bourgeoise. Du Breuil examina ses compagnons de route. Il reconnut un long personnage à chapeau mou et complet de velours, des guêtres de cuir, une lorgnette en bandoulière, une pochette gonflée de calepins; c'était un des journalistes du Café Parisien. On traversait la plaine du Sablon. Il baissa la vitre. La redoute du Pâté avec son massif d'arbres, la côte de Queuleu, ses jardins en amphithéâtre, étageaient sur le ciel clair leurs verdures sombres. Au-dessus de la Seille une brume bleue ondulait, et dans l'air vif flottait une odeur de terre fraîche, d'aurore. Des paysans s'occupaient dans les champs. Le soleil parut. L'herbe mouillée étincela. Une vache, au passage du train, levait la tête.

Les deux officiers échangèrent un regard. Comme il faisait beau ce matin! L'heure exquise... C'était une joie de vivre. La pluie, tombée toute la nuit, avait lavé le ciel. Les chemins étaient encore ravinés d'eau.

A Faulquemont, un propriétaire du pays monta dans le compartiment, il se rendait à Créhange où il possédait une exploitation. Il craignait pour ses jeunes plants. L'orage épouvantable d'hier soir les avait ravagés sans doute. Il avait sévi sur toute la région.

Du Breuil murmura :

— L'armée doit être trempée comme une soupe. C'est terrible, cette panade à la veille de se battre. Chemises glacées, godillots raides, pantalons boueux, cela réagit, à la fin, sur le moral.

— Bah! fit Décherac... Le soleil va sécher tout cela.

Le train filait à toute vapeur à travers un pays riche. Des champs de terre rouge et grasse, de grandes prairies fumantes dans une clarté d'or, les eaux bleues de la Nied allemande. Sur les chemins défoncés, de loin en loin, des convois serpentaient. De longues files de voitures, les roues disparues à demi dans l'ornière, fourgons à vivres, fourgons à munitions, équipages de toute

espèce, cheminaient avec de petites escortes. On emportait une vision de chevaux et d'hommes fangeux, peinant le long des routes.

Puis, dans le cadre de la portière, la montée, la descente régulière des fils du télégraphe, l'écran brusque d'un remblai, le tunnel grondant d'un pont,... un petit bois, des taillis aux feuillages frais, luisants de pluie. Folschwiller! Le campement d'une division d'infanterie, les lignes des feux, des tentes, des faisceaux, le grouillement rouge et bleu du bivouac. Saint-Avold! Décherac descendit. Une partie des réservistes débarqua.

Le train suivait maintenant la vallée de la Rosselle. Rosbrück! Du Breuil, par une échappée entre deux collines, découvrit au loin la terre allemande, avec son horizon de champs, de villages, d'arbres. Ainsi, un poteau de démarcation et cette terre, toute pareille à la nôtre, avec ses champs, ses villages, ses arbres, devenait une mystérieuse région d'embûches et de haines. A mesure qu'il approchait de la frontière, il éprouvait un émoi, une angoisse. C'était un sentiment nouveau, profond, de répulsion, d'inconnu, d'ivresse. Il comprit pour la première fois combien il tenait au sol même, à cette terre rouge et grasse, à la patrie, par des fibres secrètes, vivantes.

Un ou deux coups de feu éloignés — éclaireurs, vedettes? — lui retentirent au cœur. Il entrait dans une atmosphère spéciale. Forbach enfin! Le chemin de fer longeait la ville dans toute sa longueur. La présence du quartier général du 2e corps mettait dans les petites rues silencieuses une agitation. Les places étaient encombrées d'hommes, de voitures, de chevaux.

Le train stoppa. Tout le monde descendit.

Aussitôt arrivé, il s'informa. Un officier d'ordonnance, rencontré à la sortie de la gare, put le renseigner. Le 2e corps avait opéré la veille au soir le mouvement prescrit pour le matin. Les troupes occupaient leurs nouveaux emplacements. On s'attendait à être attaqué d'une minute à l'autre. Le Quartier général était encore

à Forbach. Du Breuil y trouverait à coup sûr le général Frossard.

Il prit le chemin de la ville, croisa en route un escadron de dragons. Droits en selle sur leurs chevaux couverts de boue, avec leurs basanes raidies, leurs manteaux blancs tournés au jaune pisseux, leurs fourreaux de sabre rouillés, ils avaient l'air d'une horde de barbares, la longue moustache pendante sous le casque terni. L'orage de la nuit avait laissé sur la route des traces de son passage. Du Breuil enjambait de grandes flaques, des ruisselets. A chaque pas, il rencontrait des isolés, de petits détachements, la tunique souillée, le képi déformé par la pluie. Tous avaient un air martial, de confiance, d'entrain. Un épais brouillard rose achevait de se dissiper dans le soleil. La nuit avait dû être longue sous les petites tentes, pour tous ces braves gens couchés à même sur les plateaux, dans les vallons, à travers l'ombre imprégnée d'eau! Il se représenta les heures noires, coupées d'averses et de rafales, les sommeils agités, l'humidité, le froid, et le morne réveil, dans l'aube blême, sur le sol gluant... A huit heures, il pénétrait en ville, comme le général Frossard et son état-major allaient en sortir.

— Tiens! Du Breuil, s'écria le commandant Laisné... (Ils s'étaient liés pendant la campagne d'Italie. Pas changé, Laisné! Grand, sec, son nez énorme, ses mous taches de chat...) — Et qu'est-ce que vous venez faire par ici?

— Mission spéciale! C'est à votre général que j'en veux.

Sur le seuil du *Bouc d'Or*, le général Frossard, enveloppé d'un caban, parut. A la vue de Du Breuil, il s'avança brusquement, l'œil interrogateur... C'était un autre homme que le convive du dîner de Saint-Cloud; on sentait un chef, une intelligence responsable, aux prises avec les événements, l'inconnu. Du Breuil donna lecture des renseignements qu'il apportait. Le général hocha la tête :

— Entendez-vous avec Laisné pour ce qui concerne l'emplacement des troupes. J'ai pris sur moi de commencer hier le mouvement... Il était temps.

Un galop retentit sur les pavés. Un sous-lieutenant de chasseurs s'arrêta net devant le groupe chamarré, et salua, la main à hauteur du talpack :

— Mon général, les colonnes d'infanterie ennemie descendent des hauteurs de Sarrebrück, précédées de lignes de tirailleurs. Des escadrons de uhlans et de cuirassiers s'avancent sur la route; on les distingue parfaitement de l'éperon de Spickeren.

Du Breuil questionnait le commandant Laisné qui consulta des notes, déploya sa carte...

— Vous comprendrez mieux... Voilà Sarrebrück où nous étions hier; voilà nos positions d'aujourd'hui. Vous voyez, nous sommes à la base d'un triangle dont Sarrebrück forme le sommet, la Sarre un des côtés à l'est, et le chemin de fer avec la route de Saint-Avold le troisième côté, à l'ouest..

— Oui, oui, je connais le pays, fit Du Breuil.

Et sur la carte au 1/80 000 striée de fines hachures, comme sur un plan en relief, la configuration des lieux apparut : les hauteurs de Spickeren, tombant par des pentes boisées à droite sur Saint-Arnual et la Sarre, à gauche sur Forbach et la route; au centre du Rotheberg, l'Éperon, s'avançant dans le vallon qui sépare Spickeren et Sarrebrück. A gauche, sur un contrefort de la forêt de Forbach, masquées à demi par les bois, les hautes cheminées des forges de Styring. Puis, plus en arrière, le plateau d'Œtingen et celui de Cadenbronn, point culminant de cet ensemble montagneux.

— La 3e division, Laveaucoupet, reprit Laisné en désignant sur la carte de petites raies rouges, est en deux lignes sur le plateau de Spickeren, face au Nord. Son bataillon de chasseurs occupe l'Éperon, qu'on a fortifié. On peut battre de là le vallon, la route, et flanquer par des feux plongeants le terrain en avant de Styring... La 2e division, Bataille, est en réserve à Œtingen. La 1re,

Vergé, est dans la plaine. Il faut bien défendre Forbach, n'est-ce pas, notre tête de ligne ferrée, notre matériel, nos vivres! La brigade Jolivet couvre donc Styring. La brigade Valazé, à l'ouest de la ville sur le Kaninchensberg, maîtrise la route de Sarrelouis.

Du Breuil écrivait à mesure sur son carnet.

— Avec cela, dit-il, vous pouvez attendre l'attaque de pied ferme! Le 3e corps, au reste, n'est pas loin.

Une dépêche de l'Empereur, expédiée l'avant-veille par l'État-major général, avait en effet prescrit au maréchal Bazaine de porter la division Decaen à Saint-Avold avec le quartier général et les réserves, la division Metman à Marienthal, la division Montaudon à Sarreguemines, la division Castagny à Puttelange. Tous ces points n'étaient guère à plus de 15 ou 16 kilomètres de Forbach.

Un grondement se fit entendre.

— Le canon, murmura Laisné, nerveux... Au revoir, mon cher, je vous quitte.

Tout l'état-major montait à cheval.

— Et Deresse, que devient-il? demanda Du Breuil, comme Laisné se dirigeait vers sa monture, une jolie bête alezane.

— Blessé à l'attaque de Sarrebrück. Vous ne saviez pas?... Une balle dans le ventre... Il est ici, à l'ambulance... vous pourrez le voir...

Le général Frossard passait devant eux, muet, les yeux fixes, la pensée ailleurs. Il s'éloigna, la tête basse, au pas d'un grand pur-sang bai, suivi de son cortège d'officiers, qui riaient, causaient à mi-voix, de choses et d'autres, indifférents.

Un habitant, près duquel Du Breuil s'enquit de l'ambulance, offrit de le guider.

Deresse! Il revoyait, chemin faisant, la silhouette inoubliable du vieil officier blanchi sous le harnais, adoré de ses hommes, sévère et bon, avec sa barbiche grisonnante déjà, son haut front dégarni, ses yeux purs. L'homme du devoir, vraiment!... Deresse blessé... Il

éprouvait un sentiment de révolte contre la balle aveugle, l'injustice du sort. Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre? Le cœur lui battait en arrivant à l'ambulance.

Mais il n'y avait là que des soldats, et deux sous-officiers. Du Breuil sentit se poser sur ses aiguillettes d'or le regard de l'un d'eux, petit sergent glabre à face souffreteuse, — un regard hostile où il y avait de la curiosité, de la raillerie. Amputé d'une jambe, il fumait philosophiquement. A côté de lui, un grand diable de uhlan westphalien, les joues traversées d'une balle, agonisait, dans un râle convulsif. Au fond de la pièce enfin, penché sur un tringlot qui détournait la tête avec un silence farouche, Du Breuil aperçut un large dos, sous une soutane.

— Monsieur l'abbé, fit-il...

Le prêtre se retourna. Un franc sourire éclaira son visage. Cette carrure, cet air jovial... Du Breuil reconnut l'abbé Trudaine, rencontré deux semaines auparavant dans les couloirs du ministère.

— Ah! mon commandant! heureux de vous retrouver!

Il était parvenu à faire agréer ses services au 2e corps comme aumônier auxiliaire. Il avait acheté une petite voiture, un cheval, garni les coffres de provisions, et dans cet équipage, il suivait les troupes, distribuant du bouillon Liebig, des médailles bénites, du chocolat... Ses poches étaient bourrées de paquets de tabac. Tout en causant avec Du Breuil, il en donna trois à des soldats légèrement blessés, s'arrêta soudain devant une fenêtre d'où l'on découvrait les lointaines masses des bois, noires sur le ciel bleu, soupira : « C'est là qu'ils sont embusqués! » et finit par demander au commandant à quoi il pouvait lui être bon?

Au nom de Deresse, il se récria. Le colonel était soigné dans une maison particulière, chez M. Schneiber. De très braves gens, des fabricants de colle forte. Il y allait justement. En route, il montra de nouveau les

bois de bouleaux profonds, impénétrables : la nuit, on y découvrait des lueurs sinistres. Ils étaient pleins de Prussiens.

— Un seul obus tiré de là, et c'en est fait de l'ambulance! J'ai averti le général. Savez-vous ce qu'il m'a répondu? « Allez à vos malades, monsieur l'abbé, et laissez-nous à nos canons! »

Avec une amertume que Du Breuil jugea comique, il s'étendait en considérations militaires. Une détonation sourde retentit, une seconde, une troisième. On distinguait un roulement confus. L'abbé Trudaine prêtait l'oreille... Plus rien... c'était peut-être le tonnerre... Il sonna à une grille fleurie de grosses clématites violettes. Un jeune homme ouvrit. Roux, trapu, l'air intelligent. L'abbé présenta : « M. Schneiber fils »... Le colonel n'allait pas mieux. Il n'avait pas fermé l'œil, depuis midi...

Une petite cour sablée, très propre, quatre tilleuls, une bordure de gazon et de géraniums, une grosse boule de verre bleu, et la maison crépie à neuf, avec son perron de briques émaillées, ses volets verts. Une impression de recueillement, de silence, de province.

Dans une belle chambre du premier étage, le colonel Deresse était étendu sur un lit de milieu, face à la fenêtre ouverte sur le soleil, l'air pur. Il n'avait pas changé. Toujours le haut front dégarni, les yeux bleus. Mais il était affreusement pâle. La barbiche, aussi, était blanche. Il reconnut Du Breuil, lui sourit, avec un bon regard, une pression de main. Au loin, le roulement sinistre reprenait. Chacun, tourné vers la fenêtre, l'écouta. Les yeux du blessé eurent une expression de tristesse. Il dit, d'une voix basse, mais distincte :

— On se bat...

Du Breuil revoyait, avec une précision subite, des événement auxquels il n'avait jamais songé depuis dix ans : le matin de Buffalora, la sollicitude avec laquelle Deresse avait fait manger dès l'aube les hommes, « ses enfants », son grave visage attentif dès l'ouverture du feu, sa douleur contenue aux premiers blessés...

Deresse, comme s'il avait lu dans sa pensée, dit :

— C'était mon tour... Allez, mon ami, je me résigne. La balle qui nous emporte est fondue de toute éternité. C'est à nous d'être prêts.

La rumeur grondait de nouveau, dans le ciel bleu. Deresse, épuisé, ferma les yeux. Du Breuil sortit de la chambre, sur la pointe du pied, suivi de l'abbé Trudaine et de M. Schneiber. Il ressemblait étonnamment à son fils, plus gros, avec des cheveux gris. Une servante, en bas, dans la salle à manger, disposait sur un coin de table un petit déjeuner : omelette fumante, pain bis, du beurre crémeux perlé d'eau, et de la saucisse de Lorraine. Le soleil donnait à plein sur la cour, baignant d'une chaude lumière le gazon frais, le rouge éclatant des géraniums. Une carriole jaune attendait au milieu, le brancard en l'air et par la porte ouverte d'une écurie on voyait le jeune Schneiber harnacher un solide petit cheval rouan.

Au loin — du côté de Spickeren, affirma l'abbé Trudaine, — la canonnade éclatait de plus belle.

— C'est une vrai bataille, dit M. Schneiber.

Du Breuil, fébrile, ne tenait plus en place. Il scrutait l'horizon du regard, allait, venait, jetait un mot.

— Mon fils est comme vous, commandant! Dès qu'il entend le canon, c'est plus fort que lui! J'ai beau le raisonner. Il s'en va. Il rôde du côté où ça chauffe le plus. Et puis est-ce qu'on sait? Des fois, on est bon à quelque chose, on ramène un blessé...

La voiture était attelée, le déjeuner prêt.

— Si le cœur vous en dit, commandant? Cassez une croûte, et le petiot vous emmènera

IV

Une heure après, la carriole gravissait la pente roide du Kreutsberg. A côté du jeune Schneiber, Du Breuil avait beau tendre l'oreille; on n'entendait absolument rien. Pourtant l'action était engagée. Près de la gare, en partant, ils avaient rencontré un officier d'état-major qui venait d'expédier une dépêche du général Frossard, annonçant la bataille au maréchal Bazaine, et demandant qu'on le soutînt : la lutte se dessinait à Spickeren.

Il était onze heures. La route serpentait sur la montagne, entre des taillis épais, dressant de chaque côté leurs fourrés drus, aux troncs serrés, aux feuillages noirs. Le ciel d'un bleu profond, sans un nuage, se déployait très haut comme un dais lointain. Il faisait chaud. Pas un bruit. Seule dans l'air lourd tournait une ronde d'insectes. L'herbe des talus était immobile.

Ce silence, à la longue, était inquiétant. Sans doute, quand on aurait gagné la descente, on entendrait... Du Breuil s'étonnait d'être le long de cette route, cahoté sur un banc de carriole, à quelques kilomètres du champ de bataille. Pourquoi n'avait-il pas repris le train, sa mission remplie? Bah! il était aussi bien là qu'à Metz, dans son bureau... Même il pouvait se rendre utile, rapporter au Quartier général des nouvelles fraîches... Et puis, cette impatience d'agir, ce besoin de savoir!... Il

n'eut pas de peine à se convaincre qu'en restant il ne faisait, en somme, que son devoir.

Pourquoi n'entendait-on plus rien? Une saute du vent, sans doute, ou bien la montagne interceptait... Ils venaient d'atteindre le sommet du Kreutsberg. La route tourna brusquement. Aussitôt, sourd d'abord, puis distinct, le grondement de la bataille éclata. La vue était encore bornée en avant par un coude de la route, et de chaque côté par les talus boisés. Rien que la sombre verdure et le ciel bleu. Mais au tournant, sur la rampe qui montait vers eux en ligne droite, Du Breuil aperçut un furieux galop d'attelages. Des caissons d'artillerie, un maréchal des logis en tête, passèrent à toute vitesse dans un nuage de poussière. Les conducteurs penchés sur l'encolure activaient à coups de fouet l'allure des sous-verges, les lourdes voitures roulaient avec fracas.

Un convoi dépourvu de munitions, qui allait sans doute se réapprovisionner à Forbach... Ils croisèrent des estafettes au grand trot, des paysans chassant devant eux des troupeaux de moutons et de bœufs, des chariots remplis de meubles, d'effets jetés pêle-mêle, tables, chaises, matelas. Leur carriole dépassa une file de prolonges chargées de pain. L'officier d'administration qui les dirigeait avait l'air fort en peine. Le canon tonnait avec violence. La petite escorte des hommes de corvée, l'arme au bras, piétinait le long des voitures, en maugréant.

A toute bride, sur le bas-côté gauche de la route, un officier d'état-major, porteur de quelque dépêche, fonçait devant lui. Il cria : Place! Place! Du Breuil n'eut que le temps d'apercevoir son visage en feu. Ils arrivèrent à Etzling. Comme ils allaient quitter la grand'route pour piquer au nord, sur Spickeren, par un chemin de terre, Schneiber, dans un break arrêté sur la place de l'Église, reconnut un de ses cousins, habitant de Forbach, le sieur Briand. Il rapportait de Sarreguemines des nouvelles triomphantes. Il n'y était bruit, depuis le matin, que d'une grande victoire de Mac-Mahon. La revanche

de Wissembourg! Le maréchal avait anéanti l'armée du Prince-Royal, fait 40 000 prisonniers... M. Briand, transporté, agita sa casquette, en criant : Vive la France!

La carriole roulait vers Spickeren. On apercevait du plateau les toits rouges du village, l'église où flottait le drapeau de Genève. Pays tourmenté de ravins profonds, de pentes roides, de côtes et partout, dans les fonds, sur les hauteurs, des bois, des bois noirs coupant de leurs taillis drus les sillons rouges des terres labourées. Du Breuil écoutait grandir avec orgueil le tumulte continu de la lutte. Le soleil à ses yeux resplendit. L'azur devint léger; la victoire y passa, fouettant l'air pur de son aile frissonnante. Frossard allait peut-être donner un pendant à l'éclatant succès de Mac-Mahon. Car cette nouvelle était de bon augure... On devait en rabattre évidemment. N'importe! cela chauffait le cœur.

Soudain, à sa droite, sur le mamelon, il aperçut deux régiments de ligne massés par bataillons. Ils attendaient, l'arme au pied, leur tour d'être engagés. Sac au dos, immobiles, les hommes causaient entre eux. L'alignement des tuniques bleues, des pantalons rouges ondulait au loin. Du Breuil, ému, contempla ce mouvant chapelet de visages, cette longue et frémissante ligne de chair, qui était de la pensée, de la vie. Parfois un mot de loustic courait le long du rang, soulevant une traînée de rires. Les uns, fébriles, regardaient devant eux, mordaient machinalement leur moustache, frappaient du pied. D'autres, résignés, se morfondaient en silence.

Autour du village, les tentes étaient encore debout. Les effets de campement gisaient pêle-mêle près des marmites renversées. Des feux achevaient de mourir. Les rues étaient pleines de troupes. Les ambulances de la division stationnaient devant la mairie et l'église, transformées en hôpital provisoire. Impossible d'avancer. Les chemins de terre conduisant au plateau où la brigade Micheler se battait, étaient encombrés de fantassins, de cavaliers, d'artilleurs, d'un va-et-vient d'infir-

miers avec leurs brancards, d'un transport incessant de munitions. Les caissons vides des batteries venaient se remplir aux fourgons de réserve. Les balles sifflaient dans les rues. L'attelage d'une cantine, affolé par le bruit croissant de la fusillade, prit peur et s'emballa. Au milieu des cris aigus de femmes, la lourde voiture disparut du côté des bois.

Mais Du Breuil voulait à tout prix se rendre compte. Le clocher, quelle idée! Et tandis que le jeune Schneiber remisait sa carriole dans une cour de marchand de vins, il entra dans l'église. Partout des blessés, étendus sur des chaises, des bancs, ou bien à terre, la tête contre une marche, dépoitraillés, sanglants. Des sœurs de charité, des femmes, les pansaient avec de la charpie et de l'eau. Un chef de musique faisait fonction de médecin, muni d'un flacon de sels pour tout remède. Les plaintes, les soupirs se fondaient en un seul gémissement qui accompagna Du Breuil jusqu'au terme de son ascension. L'escalier gravi, il parvint en s'aidant de crampons à se hisser, blanc de poussière et couvert de toiles d'araignée, jusqu'à la dernière lucarne.

Il ne put retenir un cri. Devant lui, sous le soleil, dans la fumée, le plateau de Spickeren au premier plan s'étalait avec ses bois, ses clairières, ses champs, ses ravins. Partout un fourmillement rouge et bleu. Du Breuil distinguait l'éparpillement des tirailleurs, les lignes plus denses des compagnies. Des casques noirs se mouvaient du côté de la forêt de Saint-Arnual. Les batteries crachaient à toute seconde l'éclair fusant des coups. Elles étaient enveloppées de petits floconnements de fumée vite dispersés dans l'immense voile flottant et roux qui se déchirait par endroits. Au delà de l'Éperon, visible par moments lorsque le vent s'élevait, le versant opposé de la vallée étageait ses pentes lointaines jusqu'aux hauteurs du Galgensberg et du Keppertsberg. Des batteries allemandes les couronnaient d'un cercle de feux, et l'on en voyait descendre de l'infanterie, en

colonnes noires, qui dessinaient à droite et à gauche vers les bois leurs mouvements tournants. Une foule de casques se mouvaient encore, plus à gauche, en avant de Styring. Ses regards le rivaient à ce panorama vivant. Le clocher tout entier vibrait à certaines décharges plus violentes; l'odeur âcre de la poudre était si forte qu'elle prenait à la gorge. Il percevait dans la rumeur confuse des appels lointains, cris de rage et de triomphe, commandements suprêmes, plaintes de mourants.

Un petit bois masquait en partie la vue de l'Éperon. Cependant, à l'aide de sa lorgnette, Du Breuil put distinguer à cet endroit un mouvement insolite. Des fanfares étouffées lui parvinrent; des hurrahs joyeux. Était-ce possible? Des casques à pointe brillaient dans le premier retranchement. Eh bien? à quoi pensent les vitriers?... Le 10e bataillon de chasseurs était là pourtant. Soudain, après un long corps à corps, la ligne flottante se replia, gagna l'abri du second retranchement. Mais elle s'élançait à nouveau, enlevait l'Éperon; plus un casque. Un voile de fumée s'interposa. Dissipé au bout d'une minute, Du Breuil vit avec consternation une masse noire fourmiller à la place des chasseurs. Ils étaient donc enragés, ces Prussiens!

Trois heures sonnèrent. Du Breuil, grisé, avait perdu la notion du temps, du lieu. Presque inconsciemment, il descendit, se retrouva sur la place. Un général et son état-major, pied à terre, se tenaient à l'ombre sous un quinconce. Deux hussards d'escorte gardaient les chevaux, qui s'ébrouaient, le flanc creux. Puis ne trouvant pas d'herbe, ils renversèrent l'encolure, afin de tondre les branches basses, mâchant, avec le mors, les feuilles et l'écume. Du Breuil reconnut le général Doëns. Ils n'eurent que le temps d'échanger deux paroles. Un aide de camp du général Laveaucoupet, la figure poudreuse, striée de sueur, le cheval sanglant, apparut, réclamant trois bataillons.

Du Breuil se mit à la recherche de sa carriole. Des fantassins défilaient au pas accéléré. Ils avaient déposé

leurs sacs, marchaient allègrement, le fusil sur l'épaule. « En ordre! en ordre! » répétait un vieux capitaine, d'un ton paternel. Une batterie de mitrailleuses, au grand trot, fila. Pas de carriole. Tout à coup un cheval sans cavalier, les rênes pendantes, déboucha d'une rue, à la charge. Il s'arrêta court, campé sur ses quatre pattes, hennit avec force. Son flanc mouillé haletait comme un soufflet de forge. Du Breuil, sans réfléchir, s'enleva en selle. Un manteau d'officier garnissait le troussequin. Il y avait dans les fontes un revolver et des cartes. La pauvre bête portait à la naissance de l'encolure une large entaille d'où le sang coulait.

Sous l'éperon, elle hennit de nouveau, fonça dans les terres labourées vers le plateau. Une ivresse furieuse emportait cheval et cavalier. Du Breuil ne se possédait plus. A travers les balles, dans la fumée, il galopa ainsi longtemps, franchit un ravin, sauta des troncs d'arbre, des fossés, avançant, reculant comme dans un rêve, en plein tourbillon de mêlée. Ce que cette course dura, un quart d'heure, un siècle, il ne le sut jamais. Lorsqu'il reprit conscience, il fut tout étonné de se retrouver le sabre à la main chargeant avec l'état-major du général Laveaucoupet, dont il distinguait à dix mètres le képi brodé d'or. Les Prussiens cherchaient à sortir d'un bois. Un feu roulant crépitait. Mais avec des cris sauvages, derrière leurs officiers, nos deux bataillons s'élançaient à corps perdu, baïonnette brandie. Ils se mirent à courir, et Du Breuil se sentait à la fois entraîné d'un élan et poussé par une force irrésistibles. L'ennemi lâcha pied, poursuivi par les fantassins en folie.

Alors, il put se dégager, remettre le sabre au fourreau, et lentement, car son cheval boîtait, il reprit le chemin de Spickeren. Il s'efforça de coordonner ses idées, mais lorsqu'il arriva devant l'église, il se demandait encore à quel mobile il avait obéi. Son cheval, à ce moment, s'abattit. Il avait un éclat d'obus dans le poitrail.

Heureusement, Schneiber, inquiet, parut. Il cherchait Du Breuil depuis longtemps... Quelle heure était-il? Quatre heures seulement. La carriole était prête. Ils repartirent ; ils n'avançaient guère, forcés à chaque pas d'obliquer à travers champs. Des voitures en déroute obstruaient l'étroite chaussée. Il fallait se diriger à travers un dédale de paysans, de fuyards, de blessés. Couchés sur de la paille, on les évacuait sur Forbach par charretées. A toute minute, des bousculades. Jurant, sacrant, des chasseurs, des dragons passaient au galop. Plus loin, balancé au pas de quatre sapeurs, sur un brancard fait d'une toile de tente et de quatre chassepots, le corps d'un officier s'allongeait, rigide. On voyait, tunique et chemise ouvertes, sa poitrine labourée. Du Breuil reconnut, à la face exsangue où s'ouvraient démesurément des yeux de souffrance, un colonel rencontré autrefois et dont il ne parvint pas à se rappeler le nom. Instinctivement il se souleva, et pour un hommage suprême, fit le salut militaire.

Sa fièvre était tombée. Il demeurait assourdi, démoralisé, las. Le fracas de la lutte derrière eux s'apaisait. En revanche, à droite, il croissait. Il y avait deux actions distinctes. Ah! ces maudits casques! On les apercevait du clocher tout à l'heure. Ils fourmillaient du côté du Styring. La journée restait indécise, évidemment. Pourquoi la division Bataille n'entrait-elle pas en ligne? Et le 3e corps? Sans doute, il arrivait à la rescousse. Et Du Breuil s'imagina, parties en hâte de leurs bivouacs, les troupes fraîches accourant au canon, à marches forcées.

Le chemin bifurquait. La carriole prit à droite, sur le Forbacherberg, dans le bois. Du Breuil et Schneiber se retournèrent. Une voix étranglée les hélait. D'un sentier couvert, un gendarme venait de déboucher à toute allure, et planté au milieu du carrefour, tête nue, l'habit déboutonné, il demanda d'un air égaré : « Où est le général Frossard? » Puis sans attendre de réponse, il repartit comme un fou du côté de Spickeren. Le chemin

sinuait à flanc de coteau entre les fourrés du Spickeren-Wald. Ils étaient pleins de troupes. Un capitaine dont la compagnie bordait le talus dit à Du Breuil que la Brême-d'Or et Baraque-Mouton venaient d'être enlevées. Le reste du bataillon était là (il étendit le bras, désignant les pentes du Forbacherberg) : « Soyez tranquille, nous barrons le chemin! » Debout, assis, couchés, les hommes noirs de poudre, les vêtements en désordre, couverts de terre, de sang, de poussière, étaient en train de reprendre haleine. Quelques-uns nettoyaient leur fusil. D'autres tiraient de leur sac un morceau de pain. Ils n'avaient pas mangé la veille.

Le chemin descendait à pic. Le petit cheval rouan refusa d'avancer. Il fallut mettre pied à terre. On entendait distinctement le crépitement de la fusillade, le bruit régulier des feux de salve, le roulement sec des mitrailleuses, les coups de grosse caisse des canons. La Brême-d'Or enlevée?... C'était la route de Forbach ouverte. Heureusement qu'on la maîtrisait des hauteurs... Des balles perdues sifflaient longuement. D'autres hachaient le feuillage.

Ils arrivèrent à la route. La confusion était inexprimable. Dans un concert de cris, de lamentations, d'injures, un fleuve de fuyards, de cantines et de fourgons roulait à pleins bords. Pêle-mêle, des infirmiers avec des brancards, des blessés juchés sur des cacolets et des voitures sanitaires, des habitants de Styring, fous de terreur. Partout sur la chaussée, sur les talus, des soldats débandés, des vieillards, des femmes avec des enfants pendus à leurs jupes. Quelques paysans emportaient une paillasse sur leur tête, traînaient un agneau, un veau effarés du tumulte. Des convois d'artillerie et de munitions, des détachements allant prendre part au combat, essayaient de remonter le courant. Dominant le brouhaha de la déroute de son tumulte continu, la bataille grondait toujours. Elle devait être dans son plein vers Styring. Les détonations se succédaient sans intervalle. Mais comment traverser la route?

Soudain un peloton de cavalerie balaya le côté droit. C'était l'escorte du général Frossard. Du Breuil profita à la hâte du passage ouvert pour se faufiler, gagner l'autre côté où s'amorçait le chemin de Styring-Wendel. Seul, en avant de son état-major, le général s'avançait au pas de son grand pur-sang bai. Il semblait ne rien voir, en proie au destin. Ses officiers, derrière lui, talonnaient en silence leurs chevaux éreintés. A hauteur du chemin de Styring, le général, indécis, s'arrêta. Il embrassa du regard le vallon, les bois, les hautes cheminées des forges, visibles à travers la fumée. Ses yeux tombèrent un moment sur Du Breuil, sans le reconnaître, sans l'apercevoir peut-être. Et du même pas somnambulique, il repartit, traînant derrière lui son cortège muet.

— Laisné! cria Du Breuil.

Le commandant passait à côté de lui. Il tourna la tête, fit demi-tour et franchissant d'un saut le fossé, vint se ranger près de la carriole, sur le chemin de terre. Tout allait mal, l'ennemi recevait constamment des renforts. Notre division de réserve était engagée. Et l'on perdait du terrain. Et le 3e corps n'arrivait pas !...

— Qu'est-ce qu'ils peuvent f.....!

Laisné étouffa un juron. Sa jument grattait le sol avec rage, tirait à pleins bras pour repartir. Mais la route était redevenue torrent. Il fit un geste d'adieu, disparut au galop, longeant le fossé.

— Hue! Poulot!... La carriole démarra. Au bout de cent mètres, impossible d'aller plus loin. Le chemin suivait la lisière d'un bois. Un bataillon de ligne l'occupait, utilisant le talus, les arbres pour diriger un feu violent sur les bois opposés où les Prussiens venaient d'être rejetés. Du Breuil sauta à terre, et voulant pousser jusqu'à Styring décida Schneiber à remiser sa voiture dans le taillis. Un quart d'heure après, il pénétrait dans l'usine. Les hauts fourneaux étaient allumés. Les machines ronflaient. Les ouvriers allaient et venaient comme si rien d'anormal ne se passait. Le village était

cependant le centre de la résistance. A droite, à gauche, en avant des maisons, régiments et batteries confondus faisaient un dernier effort. Alt-Styring était pris. Les Prussiens débouchaient de toutes parts.

Le général Bataille et le général Vergé se tenaient à cheval à l'entrée de la cour. Du Breuil les vit un moment se concerter, puis le général Bataille, seul, l'épée à la main, gagner la gauche du village. Tout le 67e de ligne aussitôt se porta en avant, baïonnette au fusil et clairons sonnants; les trois bataillons prirent le pas de course, fonçant sur les bois.

Du Breuil tourna la tête. Un gémissement s'élevait derrière lui. Il allait se pencher vers le blessé, un petit lieutenant d'artillerie, la jambe droite fracassée, lorsque des cris éclatèrent. Sur le terrain balayé par la charge, trois canons abandonnés le matin étaient en batterie. Un nouveau gémissement le fit tressaillir. La tête appuyée contre le battant de la porte, le blessé remuait. Il se souleva sur le coude et Du Breuil, suivant la direction de son regard, le vit contempler fixement les canons en détresse.

— Mes pièces... murmurait-il avec désespoir... Mes pièces...

Mais un chef d'escadrons suivi de quelques officiers et d'une dizaine d'hommes, artilleurs et fantassins, piquait des deux droit vers elles. Sous une grêle de balles, ils parvenaient aux canons, sautaient à terre, les raccrochaient aux avant-trains et repartaient au galop.

— Bravo! cria Du Breuil, tandis qu'avec un sourire d'extase le petit lieutenant retombait évanoui.

Des cris d'épouvante s'élevaient : Au feu! Au feu L'usine commençait à flamber. Au-dessus des toits, de lourdes colonnes de fumée blanche tourbillonnaient, mêlées aux panaches noirs des hautes cheminées. La flamme creva, jaillit. Ce qui restait d'ouvriers, s'enfuit éperdu. Du Breuil allait s'éloigner lorsqu'il aperçut devant la porte un groupe compact : le général Vergé, le général Frossard avec son état-major.

Il s'approcha, Laisné vint à lui.

— Ça va mal là-haut.

Les dernières nouvelles de Spickeren étaient désastreuses : l'ennemi grossissant toujours; Laveaucoupet engagé jusqu'au dernier homme, les pertes sanglantes, la division épuisée; le général Doëns tué...

— Tué! fit Du Breuil. Mais je lui ai parlé il y a une demi-heure.

Il eut le cœur serré, revit le brave homme plein de vie. Un lieutenant de dragons, le casque bossué, l'épaulette arrachée, arrivait à fond de train : « Le général Frossard! » On le lui désigna. Il rendit compte, d'une voix entrecoupée. Toute une division prussienne s'avançait sur la route de Sarrelouis. Les deux escadrons du colonel Dulac et la compagnie du génie ne pouvaient tenir. Le Kaninchensberg était sur le point d'être évacué...

La consternation se peignit sur tous les visages. Forbach enlevé, l'extrême gauche tournée, c'était le coup de grâce! La journée était perdue sans retour. Dès le début de l'action, le général Frossard avait dû envoyer au secours du général Vergé la brigade chargée de couvrir la ville. Il ne lui restait pas une réserve. Les trois divisions décimées ne se maintenaient qu'à force d'héroïsme. Le nombre des Prussiens augmentait d'heure en heure. Et du 3e corps, pas de nouvelles! C'était à n'y rien comprendre. Laisné s'en expliqua durement. On avait envoyé au maréchal Bazaine dépêches sur dépêches. Rien... Canaille! Il laissait écraser le 2e corps volontairement. Du Breuil ne savait que penser.

Le général Frossard achevait de donner des ordres. On saisit quelques mots « ... Se replier... par les crêtes... » La fusillade s'était ralentie. Le soir commençait à descendre. Une chaleur suffocante soufflait de l'usine en flammes. Et tandis qu'avec son peloton d'escorte, le groupe morne disparaissait à travers un brouillard, Du Breuil regardait le jour mourir dans son immense linceul de brume, ensanglanté de taches rousses par le soleil et l'incendie.

Sur le front des troupes, un mouvement se fit. Quelques bataillons commençaient à se replier. Aussitôt, du cercle meurtrier des bois, des hauteurs du Folster-Hohe, un ouragan de feu s'éleva. Avec une force nouvelle, l'assaut prussien recommençait.

Deux artilleurs aidèrent Du Breuil à transporter jusqu'à la carriole le petit lieutenant blessé. Schneiber, les mains noires de poudre, jeta le fusil qu'il avait ramassé, et Poulot tenu par la bride, on eut vite rejoint la grand'route. Il pouvait être sept heures. Un vent d'orage courait dans les hauts peupliers. Le crépuscule, sinistre, tombait.

Aux cahots de la voiture, — car la chaussée était jonchée à chaque pas d'armes, de vêtements, de sacs, — le blessé, toujours évanoui, poussait de longs soupirs, une plainte d'enfant, très douce. Du Breuil, à la fin, ne l'entendait plus. Les oreilles bourdonnantes du fracas décroissant de la lutte, les tempes cerclées d'une atroce migraine, il remâchait avec fureur son impuissance. A sa hauteur, roulée dans le même reflux, une compagnie en retraite cheminait. Battus, ces hommes-là! Allons donc! La rage éclatait dans leurs yeux. Fourbus, noirs, déchirés, superbes, ils s'en allaient d'un pas vif encore. Battus! Était-ce possible?... Ils prirent à gauche, gagnant les hauteurs.

La carriole longeait maintenant une file de chasseurs à pied, nu-tête, sans armes, débandés. Ivres de fatigue et de faim, ils chantaient à pleine gorge :

Le général Frossard
N'est qu'un sal'rossard!

A la vue des insignes de Du Breuil, ils ricanèrent. La nuit s'était faite. La carriole roulait toujours, côtoyant des femmes, des voitures pleines de blessés, des fourgons, des cantines. Du Breuil se retourna, mordu au cœur. Un cri aigre, strident, grinçait :

— *A Berlin! A Berlin!*

Qui donc raillait ainsi?... Avec un rire sanglotant, la voix enrouée jeta de nouveau :

— *A Berlin! A Berlin!*

Ah! ces mots, quel souvenir! Et sur le toit d'une cantine, la patte ficelée à son perchoir, Du Breuil aperçut un perroquet vert tout hérissé, qui s'égosillait en battant des ailes.

Sur la droite, à quelques centaines de mètres, une fusillade éclata. Et ce fut une panique sans nom, une bagarre, des cris de femmes étouffées, des galops. Puis des feux rouges; la gare. Une foule en délire s'écrasait dans les salles. Le long du quai, des enfants, des vieillards couraient. On voyait sur le Kaninchensberg de longs éclairs jaunes. Puis une détonation et dans le ciel noir, au-dessus de la ville, des obus éclataient. Les forges de Styring jetaient au loin d'immenses lueurs, et tout près de la station, la fusillade, furieuse, reprenait.

Le dernier train venait de partir. Il ne restait sur la voie qu'une locomotive. Du Breuil requit le chef de gare de la mettre en route aussitôt. Il voyagerait avec le chauffeur et le mécanicien. Un coup de sifflet. La voie était libre. La lourde machine se mit en marche au milieu des cris et des malédictions. Saluée par une pluie de balles, elle s'en allait à toute vitesse, le long des bois fourmillants de Prussiens qui la mitraillaient au passage. Un rideau de flamme et de fumée cachait Forbach où quelques maisons brûlaient, et jusqu'au zénith étoilé, de grands nuages mouvants déroulaient leurs volutes rousses piquetées de flammèches et d'étincelles.

Retour lamentable, coupé à toute minute d'arrêts devant les disques, de reculs, de manœuvres, de sifflets en détresse. Les gares étaient encombrées. Entre Béning et Rosbrück, on croisa un train d'infanterie, une longue file de wagons. Aux brèves lueurs des lampes, les compartiments apparaissaient, bondés d'hommes endormis, faces comme vues en rêve aux expressions

d'attente, de fatigue, de fièvre. Et Du Breuil se répétait, à chaque wagon : trop tard, trop tard, trop tard...

Saint-Avold... Faulquemont... Courcelles... La tête dans ses mains, assis sur un tas de charbon, il pleurait maintenant à chaudes larmes, secoué de sanglots, avec une détente affreuse de tout l'être, tandis que le chauffeur et le mécanicien, apitoyés, le regardaient en silence.

Metz, enfin! Il prit machinalement le chemin de la Préfecture. La nouvelle du désastre était connue. Les cafés regorgeaient. Les rues étaient noires de monde. L'impression de stupeur dominait. Une foule anxieuse était attroupée devant les portes de l'hôtel. Il traversa la petite cour envahie, pénétra dans les salons du rez-de-chaussée. A peine put-il apercevoir un instant le major général, lui rendre compte en quelques mots... On ne s'occupait plus de Forbach. Une nouvelle autrement terrible venait de se répandre. Le maréchal de Mac-Mahon s'était fait écraser à Wœrth, le jour même. L'armée des Vosges n'existait plus.

V

La nuit, la matinée du 7, furent inexprimables. A la Préfecture, au Quartier général, l'affolement était à son comble. Un vertige saisissait les âmes et paralysait les volontés. Les deux défaites prenaient la proportion de désastres : l'on croyait voir entrer, grouiller, pulluler l'invasion en colonnes noires, en flots incessants de fantassins casqués et de canons luisants, de cavaliers roux juchés sur de hauts chevaux maigres. Du coup, par deux plaies béantes, s'ouvraient l'Alsace et la Lorraine!

Du 2e corps, on n'avait plus de nouvelles, sinon qu'il battait en retraite, épuisé de faim et de fatigue. La défaite de Mac-Mahon s'affirmait : un écrasement. Cinq divisions à peine, contre les dix du Prince-Royal. Il avait massé son monde sur les hauteurs de Frœschwiller, couvrant le débouché de Niederbronn, par lequel on attendait — en vain — le 5e corps. La troisième armée prussienne, franchissant la Sauer, avait enlevé Wœrth au centre, Frœschwiller à notre gauche, rejeté le maréchal sur Reischoffen. Les cuirassiers avaient chargé pour sauver la retraite et avaient été anéantis. Les troupes vaincues, disjointes, s'écoulaient sur Saverne. L'Alsace n'avait pour se protéger qu'une division du 7e corps, qui s'enfermait dans Belfort. Les passages des Vosges étaient livrés à l'ennemi.

Au matin, les dépêches affluèrent, on crut entendre le tocsin des villes éperdues. Panique à Strasbourg, dès l'arrivée des fuyards et des traînards de la déroute. Panique à Verdun. Panique à Thionville. L'état de siège proclamé dans les places de Metz, Verdun, Montmédy, Longwy, Thionville, Bitche, Strasbourg, Marsal, Toul et Belfort! Metz en s'éveillant put lire sur les murailles les dépêches qui trahissaient l'angoisse du cabinet impérial. La ville s'agita; dans les rues, sur les places, une fourmilière se répandit. Le général Coffinières de Nordeck, nommé gouverneur, fixait la formation des bataillons de garde nationale, le mode de nomination des officiers, ajournait les élections municipales, réglementait la présence des étrangers d'origine allemande. La population surexcitée réclama des armes. On pouvait compter plus de cinq mille volontaires. Des fusils à tabatière en mauvais état furent distribués. Les gardes nationaux sédentaires, envoyés dans les forts, partagèrent avec les mobiles la surveillance des ouvrages qu'en toute hâte on mit en état de défense. Cependant une partie des équipages de l'Empereur, chevaux, voitures, bagages brûlaient le pavé, se précipitant vers la gare. Le mot de Châlons passait de bouche en bouche, retraite déjà, fuite bientôt!

Le passage sur la rive gauche était résolu. Coffinières fut invité à jeter le plus de ponts possible sur la Seille et la Moselle. Canrobert appelé en toute hâte à Metz reçut contre-ordre : Châlons restait le noyau du 6e corps. Mac-Mahon s'y ralliait ainsi que de Failly, désorganisé avant d'avoir combattu.

Les 3e et 4e corps commençaient à se rabattre sous Metz. Ils étaient intacts, ainsi que la Garde. Mais c'était, pour tout le monde, une rancœur de plus. Comment Bazaine, chef responsable, avait-il laissé battre son lieutenant sans le secourir? Selon les uns, il lui portait envie. Il avait voulu, selon d'autres, lui laisser gagner seul son bâton de maréchal. Ou bien, craignait-il lui-même d'être attaqué à Saint-Avold? Quoi qu'il en fût,

sa conduite restait sans excuse. Une lumière louche se faisait, qui permettait toutes les suppositions. « C'est à croire que Bazaine trahit! » s'était écrié un des hauts personnages de l'entourage impérial. Sans doute, il avait donné des ordres, mais tard; et par une fatalité singulière, aucune des trois divisions n'était parvenue à franchir les quelques kilomètres qui les séparaient du champ de bataille : à Sarreguemines, Montaudon, qui dès midi percevait le canon de Sarrebrück, attendait cependant l'arrivée des ordres, partait à quatre heures, dessinait à peine son mouvement dans la direction du 2e corps. — Castagny, à Puttelange, marchait au canon. Mais bientôt, n'entendant plus rien, il s'arrêtait, et, sur un avis rassurant de paysans quelconques, rétrogradait. A cinq heures, nouvelle alerte, le canon tonne. On repart, une brigade pénétra même dans Forbach, au milieu de la nuit; mais la bataille était perdue depuis longtemps. — Metman, enfin, parti de Marienthal, arrivait à trois heures à Béning (sept kilomètres de Forbach); à quatre heures et demie, un télégramme de Frossard l'appelait en toute hâte. Il ne se remettait en marche qu'à six heures, pénétrait à neuf heures dans la ville, évacuée déjà.

Du Breuil songeait, le front dans ses mains, les coudes sur sa table de travail. Le canon de Forbach grondait encore à son oreille; il avait dans les yeux les fumées des batteries, aux narines l'odeur âcre de la poudre : un tohu-bohu d'images ardentes l'assaillait... le cheval échappé, le petit lieutenant blessé de Styring, les pièces enlevées par les chevaux à grands coups de reins, la retraite, la déroute... Il en revenait toujours là. Il éprouvait une plaie d'orgueil à vif, comme si l'humiliation de tant d'hommes s'ajoutait à la sienne. Il connut qu'il y a des douleurs collectives, dont l'intensité dépasse les pires souffrances de l'individu. Il se sentait alors Français jusqu'aux moelles. A l'idée que les lourdes bottes de l'ennemi foulaient en cadence le sol de la patrie, il lui sembla qu'elles lui piétinaient le cœur. La route pai-

sible du Kreutsberg ondulait devant lui, avec les talus verts, le tourbillon de moucherons, le grand silence, tout ce qui, à ce moment d'attente, si près du combat, lui avait donné la sensation profonde du pays qui vous appartient, qu'on aime et qu'on garde, parce qu'il y fait bon vivre, et qu'en sa plus petite tige d'herbe, sa moindre parcelle de terre, tiennent mille sentiments obscurs, invétérés. Battus! Quelle rage!

Et l'on reculait sans combattre! Ladmirault, Bazaine, Bourbaki, Canrobert, intacts! Châlons, du coup; Châlons, quand on pouvait tenir sous Metz! L'armée démoralisée, la France ouverte! Il sentit en lui toutes les forces du meurtre, toute l'ivresse de la bataille. Voyons, rien n'était perdu! On les reconduirait, les Allemands!... Tout à coup son cœur creva, de pitié soudaine. Il venait de penser aux Bersheim, au lieutenant de cuirassiers, au sergent-major de zouaves, André, Maurice.... Pauvres gens!...

Une main se posa sur son épaule; le colonel Laune l'avait appelé sans qu'il entendît :

— De nouveaux ordres de mouvement. On porte les troupes à Saint-Avold. Le projet de Châlons est abandonné.

Et comme Du Breuil le regardait avec stupeur :

— Oui, reprit Laune amèrement. On ne se pique pas de suite dans les idées!... Mais, cette fois, on a raison. La retraite était désastreuse. Il n'y a qu'à tomber vigoureusement sur l'ennemi avec Bazaine, Ladmirault, la Garde...

Il baissa la voix :

— Quand on pense que nous avons été battus, battus, avec de pareilles troupes! Car voyez-vous, le bras est solide, c'est la tête qui est malade... Il nous manque un homme!

Et lui qui ne parlait jamais, il confia à Du Breuil que, ce matin même, le premier aide-major, dans une entrevue secrète, avait sollicité l'Empereur de résigner le commandement, de rentrer à Paris. Le souverain s'y était

refusé, ne voulant revenir dans la capitale que vainqueur ; déjà la presse révolutionnaire l'accusait d'être cause de la guerre, le rendait responsable des malheurs publics...

Raidissant sa taille mince, l'air plus volontaire que jamais, comme s'il regrettait son expansion, il ajouta :

— Allons, au travail ! Ce n'est pas le moment de s'abandonner !

Vers le soir, Du Breuil profita d'un instant de liberté pour courir chez les Bersheim. Il pleuvait, et le temps, trop fréquemment maussade, faisait paraître Metz plus triste, avec ses pavés glissants. On avait retiré des balcons une partie des drapeaux. L'oriflamme arborée au sommet de la cathédrale pendait, comme une grande loque. Sur toutes les places, des voitures de déménagement, des chariots de paysans stationnaient. Des mobiles de corvée, en blouse jaunâtre, passaient, pliant les épaules sous l'ondée. Un grand garçon à lunettes, barbu, coiffé d'un képi trop petit, comiquement empêtré d'un sabre-baïonnette, sortit d'une maison et fit le salut militaire.

— Ah ! mon commandant ! laissa-t-il échapper d'une voix gémissante...

Et voyant le regard étonné de Du Breuil, il balbutia qu'il avait eu l'honneur de déjeuner avec lui chez les Bersheim, se nomma :

— Gustave, Gustave Le Martrois. Mme Bersheim, annonça-t-il, est bien malade... Maman est auprès d'elle. Pourtant rien ne prouve que ses fils soient perdus...

Sur le seuil de la grande porte, ils rencontrèrent le Père Desroques, qui salua courtoisement. Il était venu prendre des nouvelles; la tristesse donnait plus d'expression encore à sa physionomie ardente :

— Dieu nous éprouve, soupira-t-il. Jamais la foi n'a été plus nécessaire.

La porte vitrée du perron s'ouvrit; Bersheim, tête nue, parut, et en reconnaissant les nouveaux venus, s'élança vers eux, les traits décomposés :

— Vous savez quelque chose?

Hélas! non, Du Breuil ne savait rien. Comment aurait-il su?

Le docteur Sohier, sanglé dans sa tunique, descendait les marches du perron; il bougonna, après avoir échangé une poignée de main avec Du Breuil :

— La potion calmante commence son effet. Il faudrait que Mme Bersheim pût dormir! Ah! sans votre mère et votre fille... Il n'y a qu'elles de raisonnables ici...

Anine arrivait à son tour. Ses beaux yeux étaient rouges, ses paupières cernées, mais son visage restait calme, à force de volonté. Elle rappela au docteur quelques détails pour la préparation de l'ambulance que ses parents installaient, dans la vieille maison. Disposant de deux grandes pièces et de trois petites, ils pourraient placer une quinzaine de lits. Aux riches de donner l'exemple. Ce n'est pas une raison parce qu'ils avaient du chagrin! On faisait son devoir, voilà tout!... Sohier s'en allait. Des hue! dia! retentirent, accompagnés de ho! ho! là! Un chariot, attelé de deux chevaux blancs, entrait dans la cour. Il était chargé, jusqu'à hauteur d'un premier étage, de meubles calés avec des matelas; un berceau couronnait l'édifice. Sous la voiture, dans la civière, des assiettes peintes s'entrechoquaient contre une batterie de cuisine. Un paysan, qui, assis sur le brancard, tenait en main les guides et le fouet, sauta à terre. M. Bersheim reconnut Thibaut, le gendre du père Larrouy, son fermier, à Noisseville.

Il avait le regard et le sourire aigus, les cheveux et la barbe frisés; il boitait très bas, avec un pied en équerre.

— C'est rapport à Louise, expliqua-t-il. Elle dit comme ça qu'elle mettrait au monde un enfant qui ressemblerait à un Prussien, si par malheur elle en voyait seulement un. Elle a voulu s'ensauver à toute force.

On vit alors, à l'arrière du char, assise sur un matelas, toute alourdie par sa maternité prochaine, la femme de Thibaut, ses deux enfants à son côté, — un gamin à

petites culottes, une fille à cotillon, roses et joufflus comme des pommes.

— Bien sûr que je ne veux pas les voir, cria-t-elle avec énergie. Des sauvages pareils qui achèvent les blessés, qui brûlent les maisons! A Wissembourg, le beau-frère de notre oncle Thomas les a vus larder à coups de baïonnette un officier couché sur la paille! C'est des sauvages! des sauvages!...

Le sang lui était monté aux joues, les enfants se regardaient avec envie de pleurer.

— Et le père et la mère Larrouy? demanda Bersheim, distrait de son chagrin.

— Eux! reprit le paysan, ils ne veulent rien savoir. Ils disent qu'ils sont trop vieux pour bouger, ils gardent la ferme. Ils vous envoient ces beaux poulets, et puis ces œufs frais.

— Allons, fit Bersheim, il va falloir caser ces braves gens...

Du Breuil voulut se retirer :

— Mais non, je vous en prie, entrez un moment. Anine, retiens-le donc!

Elle leva sur lui ses beaux yeux, elle avait un sourire d'une gravité anxieuse qui l'émut. Il murmura :

— J'ai seulement voulu vous apporter ma sympathie bien dévouée.

Elle pencha la tête; un reflet de lumière courut sur ses épais cheveux blonds, tordus en une grosse natte.

— Grand'mère sera heureuse de vous voir, dit-elle en relevant le front.

Il la suivit. Dans le salon, Mme Le Martrois palpait le veston de Gustave, alarmée :

— Il faut mettre un tricot de laine, mon enfant.

La grand'mère Sophia, assise droite, les mains jointes sur ses genoux réunis, semblait figée dans une pose d'immobilité douloureuse, vaillante pourtant. Les ruches de son bonnet s'agitèrent quand elle reconnut Du Breuil, qu'elle aimait bien. Il eut plaisir à serrer les vieilles mains froides, comme usées. Après quelques phrases

banales, régna un silence pénible. La vieille servante, Lisbeth, entra sans bruit et vint parler à l'oreille de grand'mère Sophia, qui tira de sa poche un trousseau de clefs et sortit, esclave de l'habitude. Mme Le Martrois cependant examinait d'un air rechigné l'uniforme de Du Breuil, ramenait ses yeux vers Gustave, vraiment peu brillant avec son veston civil, son pantalon de toile grise, sa petite casquette qu'il roulait entre ses doigts :

— Jamais il ne pourra supporter les fatigues militaires, soupira-t-elle.

Du Breuil prenait congé, la jeune fille lui tendit la main. Il éprouva une émotion confuse. Des vœux d'espoir lui vinrent aux lèvres; il jugea le silence plus délicat, aussi expressif. Anine ne pourrait s'y méprendre... Dans la cour, Bersheim, qui surveillait le déchargement et venait même, avec sa rondeur bonhomme, d'aider à descendre le berceau, lui prit les mains et le regarda, avec de bons yeux navrés. Sa bouche s'ouvrit, mais il ne put prononcer un mot.

— Voyons, du courage! dit Du Breuil. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Un peu de patience, on ne sait rien encore.

Mais Bersheim secoua la tête :

— C'est ma femme qui me fait peur. Elle a vu, elle. Les pressentiments des mères, vous savez... Oh! il y a un malheur, c'est sûr.

Du Breuil dit, en détournant les yeux :

— Soyez homme! et partit vivement... Oui, il y avait, il devait y avoir un malheur dans cette maison. La mort était dans l'air. Maurice? André? Les deux peut-être... Et tout à coup il pensa à son père, à sa mère, à leur émotion en apprenant les défaites, à leur douleur... Certainement, ils ne vivaient plus, attendant de savoir... Et le doux visage de Mme de Guïonic...

Il rentrait aux bureaux de l'État-major, quand il rencontra, accompagnée d'un colonel et de Blache à cheval, une étrange apparition. Juché sur un barbe alezan, un vieux petit général aux cheveux blancs, ramenés sous

un képi d'ancienne mode, affublé d'une tunique trop courte et d'un pantalon rouge à pieds d'éléphant, jetait autour de lui des regards encore vifs, indifférents en apparence à la curiosité qu'il soulevait.

— Changarnier!.... s'exclama un passant.

Déjà, au moment de la guerre, il avait demandé a reprendre du service. On l'avait évincé. Aujourd'hui on était trop heureux de profiter de ses conseils. Il ne quittait plus l'État-major, vivait à la Préfecture, vêtu d'effets prêtés. Du Breuil emporta, du petit vieillard propret, sec, énergique encore, du brusque salut rendu par lui, une sensation de léger comique, inspirée par le vêtement hétéroclite, et mêlée d'un attendrissement. C'était bien, ce qu'il faisait là : si près de la mort, apporter sa vie, en soldat... Du Breuil se rappela tout à coup Lacoste dans sa chambrette de Saint-Cloud, disant avec religion qu'il n'était pas de mort plus belle que celle du champ de bataille, l'espérant presque comme une récompense.

La journée du 9 fut cruelle. Le ciel était sombre, la pluie ne cessait pas. Les défaites de Forbach et de Wœrth, mieux connues, s'amplifiaient. La consternation gagnait de proche en proche. A la surexcitation de l'avant-veille succédait une dépression morne. On ne rencontrait que visages défaits. A la Préfecture, au Quartier général, le bouleversement était tragique. La commotion ressentie par Paris ébranlait la France entière et répondait en secousses douloureuses à Metz. Des télégrammes de l'Impératrice régente, adressés à l'Empereur et au maréchal Lebœuf, sous le coup de l'émotion produite la veille au Corps législatif, suppliaient le maréchal de donner sa double démission de ministre de la guerre et de major général. Il cédait avec une dignité ulcérée aux instances personnelles de la souveraine. Mais l'Empereur ne voulut accepter que sa démission de ministre. Bazaine à nouveau reçut une extension de pouvoirs. Un décret impérial lui conféra le commandement définitif des 2e, 3e et 4e corps. Le général Manèque lui était assigné comme chef d'état-major général. Le

8.

général Decaen remplaçait le maréchal à la tête du 3e corps. Mais Bazaine demeurait en sous-ordre, et les opérations, manquant toujours de l'impulsion nécessaire, allaient tourner encore dans le même cercle d'incertitudes et de fautes.

L'Empereur, accompagné de Changarnier, se rendit auprès du maréchal à Faulquemont, désapprouva son projet : une concentration sur Nancy et Frouard, en vue de rallier le 1er et le 5e corps... On attendrait l'ennemi sous les murs de Metz. Le 6e corps y était définitivement appelé, ainsi que la division de cavalerie d'Afrique. L'armée, au lieu de garder les positions assignées de Mercy-le-Haut (rive gauche de la Nied française), se replierait jusqu'à la Seille, sous le canon des forts. Cependant les trois armées allemandes s'avançaient, masquées par un épais rideau de cavalerie.

A Paris, les Chambres ayant été convoquées, le ministère tombait. Le général comte de Palikao en formait un autre. Une proposition de la gauche demandait qu'un comité de défense remplaçât les pouvoirs existants. Les journaux de tous les partis, dans toutes les provinces, appelaient la France aux armes, réclamaient la levée en masse. La patrie était en danger.

Lugubre, à Metz, sous la pluie, dans le vent, l'immigration des paysans. Ils croyaient voir apparaître partout les lances des uhlans, et fuyant leurs villages, ils arrivaient avec ce qu'ils possédaient de plus précieux. C'était aux portes un encombrement, dans les rues un défilé de pauvres charrettes et de haquets chargés de meubles, d'effets, de matelas, sur lesquels s'étalaient des vieillards, des femmes, des petits enfants insouciants qui dormaient ou jouaient. Derrière des charrettes meuglait, attachée, une vache laitière; des troupeaux de moutons bêlaient, mordus aux jambes par des chiens fauves; et le flot grossissait toujours, jonchant les pavés de brins de paille et de fumier. Les meubles montraient leur nudité lamentable. Des armoires, laissant échapper des hardes par leurs battants mal fermés, semblaient

déjà mises au pillage. Des paillasses et des édredons rouges avaient au grand jour quelque chose de triste, dans leur intimité violée. Les poêlons et les casseroles, si humbles avec leurs fonds carbonisés, disaient mieux encore que le reste l'abandon de l'âtre et du toit familial. Défilé grotesque, qui ne donnait envie de rire à personne. Sur une fourragère, encastré à la place d'honneur, entre un buffet et des chaises, un porc énorme grognait. Plus loin, un chat passait sa tête hors d'un panier. Un chaos parfois brisait la vaisselle, au grand désespoir des propriétaires. Les femmes surtout avaient des visages mornes. Certaines regardaient avec défi, le sang aux joues, sous le fichu qui couvrait leurs cheveux. D'autres riaient, en laissant pendre leurs jambes, d'un air idiot. Il y avait des vieillards farouches, tout raides. Quand on leur adressait la parole, ils ne semblaient pas comprendre. Ils ne marmonnaient que patois. Une vieille à bandeaux blancs qui marchait seule, à pied, un ballot sur l'épaule, semblait avec son dur visage une Pythonisse de grand chemin. Tous ces gens avaient le même air de stupeur et d'attente, une résignation de misère qui serrait le cœur. Des gars en blouse arrivaient aussi. Les uns allaient s'engager dans les volontaires, d'autres travailler aux terrassements des fortifications.

Tant d'affluence effrayait les autorités. Toutes ces bouches à nourrir, en cas de siège! Le lendemain, deux avis du préfet et du maire informaient les habitants des communes qu'ils ne seraient admis à entrer et à séjourner dans la place qu'après avoir justifié d'un apport de quarante jours de vivres au moins. Mais comment appliquer avec rigueur ces mesures, d'ailleurs tardives?

Dans la banlieue, des mobiles frappaient de la cognée les hauts peupliers. Les arbres tombaient sur les routes. Partout, demeures vides, usines muettes. Le général Coffinières enjoignait à tous les habitants de la zone militaire d'abattre leurs immeubles. Jardinets, villas, guinguettes, tonnelles, disparaissaient sous la pioche

en amas de gravats. Une petite usine aux briques rouges montrait son flanc crevé, sa cheminée fendue. Des murs de torchis fondaient en boue. Des chambres à jour laissaient pendre leur papier à fleurs décollé. A voir ces ruines et cette désolation, il semblait que la guerre et l'incendie fussent déjà passé là. Ni protestation, ni plaintes. Les derniers habitants s'en allaient, se garant des pierres, les pieds dans l'eau, sans regarder derrière eux. Un cabaret tint quelque temps encore, à la porte du cimetière. Des mobiles à moitié ivres y dansaient avec des filles, au branle d'un ménétrier qui, coiffé d'un bonnet de police, raclait du violon. Gaîté macabre, dans cette mélancolie des choses, à travers la pluie fine, qui tombait toujours d'un ciel bas.

On réglementait la répartition de l'eau dans la ville. Pour le cas où l'aqueduc des eaux de Gorze viendrait à être coupé, le service des ponts et chaussées faisait établir au-dessous du pont des Roches une pompe destinée à élever les eaux de la Moselle dans les réservoirs. Un arrêté du gouverneur avait ajourné toutes poursuites ou protêts contre les mandats, traites, billets en circulation. Les autorités civile et militaire se multipliaient, mais ce qui devait rassurer effrayait de leur part, laissait supposer les pires malheurs. On poussait l'armement des forts. Du Breuil rencontra Barrus. Il travaillait avec une activité fébrile, ricanait, amer, en parlant...

Du Breuil vit aussi, dans l'après-midi du 10, à la Préfecture, les officiers de la division Du Barail arrivée le matin. L'état-major impérial leur faisait fête. On les traînait vers le buffet dressé dans une des grandes salles du rez-de-chaussée. Les mâles visages des Africains, bronzés par le soleil, ralliaient tous les suffrages, tous les sourires. Une voix gaie héla Du Breuil. Il aperçut un de ses amis, le lieutenant-colonel de la Manse :

— Vous voulez donc notre mort? raillait-il : nous sommes venus de Saint-Mihiel d'un trait, à marche forcée, dans la nuit. Nous pensions que l'ennemi était là. Votre dépêche était si pressante...

Du Breuil le regardant d'un air étonné, il reprit :

— Faites donc l'innocent! comme si vous ne saviez pas qu'il s'agissait seulement d'un pari entre Lebrun et Jarras, sur la vitesse des chasseurs d'Afrique. Enfin, Lebrun a gagné.

Près d'eux, un très jeune sous-lieutenant, gracieux et parfumé comme une femme, venait de se nommer : Roger Langlade. Du Breuil se rappela la femme du sénateur, à la soirée de Saint-Cloud, le mari dans la loge de Mme de Guïonic, à l'Opéra... Comme ils désiraient alors que leur fils pût se battre! Leur enthousiasme durait-il encore?... Il parla au jeune homme de sa famille.

— Ah! mon commandant, trop heureux de vous être présenté... Ma mère a souvent prononcé votre nom, en effet.

Il souriait avec affectation, montrait ses dents blanches, alanguissait son regard, pour paraître plus séduisant. Joyeux, dans toute la confiance et la force de sa jeunesse, il ne rêvait, comme l'avait dit son père, que « plaies et bosses ».

Toutes les pensées se portaient vers le 1er et le 5e corps, que Mac-Mahon avait reçu l'ordre de concentrer à Nancy; pourraient-ils rallier à temps l'armée de Metz? Si l'ennemi les gagnait de vitesse, les devançant à Toul et à Nancy, Mac-Mahon et de Failly seraient contraints de prononcer leur retraite dans une tout autre direction. L'angoisse serrait les cœurs. La supériorité de nombre des Allemands apparaissait redoutable, leur artillerie l'emportait sur la nôtre. Il ne fallait plus se faire d'illusions; l'heure était grave. Fortes de deux victoires, dans un grand mouvement tournant, les trois armées allemandes dessinaient l'offensive sur notre flanc droit, menaçant les communications avec Paris, nous coupant de Mac-Mahon et de Failly. Le 12 au matin, la présence de l'ennemi était signalée sur les bords de la Seille.

Dans l'entourage du souverain, ce fut, pendant ces

derniers instants, l'agonie de ce pouvoir suprême exercé d'une main si tâtonnante, et l'on vit se succéder comme les rêves haletants d'un malade avant son réveil. Lucide, mais paralysé par les événements, épuisé d'insomnies, hanté par la crainte de cette rivière à dos, de cette Moselle que, dès le premier jour, il avait voulu franchir en se repliant, l'Empereur examinait l'un après l'autre des projets auxquels il ne pouvait se résoudre. Enfin, il arrêta que l'armée, laissant une division à Metz, serait aussitôt dirigée sur le camp de Châlons. Il s'agissait de dérober à l'ennemi l'opération projetée, de gagner sur lui l'avance d'une ou deux journées de marche. Les deux ponts fixes de Metz offraient un débouché insuffisant. Les commandants du génie de l'armée et de la place reçurent ordre d'en créer de nouveaux.

Mais, tandis que la décision du souverain s'exécutait, on lui arrachait le pouvoir. Le Corps législatif réclamait, au nom du salut public, que le commandement militaire fût changé. Il y avait urgence : le spectre rouge de la Révolution se dressait, la Régente sentait se soulever sous ses pieds les pavés de Paris. L'Empereur dut céder, remettre, le 12, au maréchal Bazaine, la direction de l'armée. Bazaine fit d'abord mine de résister, se laissa convaincre. Lebœuf donnait sa démission de major général, acceptée cette fois; Lebrun cessait ses fonctions. Quant au général Jarras, seul au courant du service, il se résignait, après une assez vive défense, à devenir chef d'état-major général. Le maréchal Bazaine, disait-on, eût préféré un lieutenant de son choix. Il accepta le général Jarras sans récriminer. Mais Laune, qui reçut les confidences de ce dernier, hocha la tête d'un air sceptique, lorsque Du Breuil lui en parla.

Cette prise du commandement en chef de l'armée du Rhin par Bazaine était l'objet de tous les propos. Serait-il l'homme? Répondrait-il au cri unanime qui appelait un maître, un sauveur? S'il n'avait pas l'élan chevaleresque de Canrobert, la droiture de Mac-Mahon,

il possédait, avec un impassible courage, un renom d'habileté. Chacun vantait son endurance aux plus dures fatigues. Il avait des goûts simples, qui lui faisaient éviter la représentation et tournaient volontiers au renfermé, beaucoup de ténacité dans les idées, l'humeur égale. Il était affable, timide presque, parlant peu et mal. Une incroyable chance l'avait toujours servi. Ses ennemis lui refusaient deux qualités essentielles, la fierté du caractère et la hauteur de l'âme. Plusieurs même l'accusaient de manquer de sens moral. Mais Du Breuil savait quelles calomnies provoquent les hommes en vue. Il se réjouit, avec toute l'armée, d'avoir enfin un chef...

Cependant Laune hochait toujours la tête, comme s'il n'attendait rien de bon de tout cela. Le général Jarras, confiait-il au colonel Charlys, venait d'écrire au maréchal pour lui demander s'il devait aller le rejoindre à Borny ou l'attendre à Metz. Charlys répondit qu'on avait tort d'imposer au maréchal un chef d'état-major général qu'il ne désirait pas : le bien du service en souffrirait. A la place de Jarras, lui, Charlys, n'aurait pas accepté. Il n'aimait que les caractères décidés et les situations nettes. Ainsi, l'attitude de Canrobert excitait son admiration : « Je compte vous laisser indépendant, maréchal », avait dit l'Empereur. « Sire, aurait répondu celui-ci, la situation est grave; il faut que chacun sache obéir à un seul chef; je donnerai l'exemple; placez-moi sous les ordres du maréchal Bazaine. »

— Voilà parler, déclara Charlys. Et ce n'est pas la première fois que Canrobert donne une telle preuve d'abnégation. En Crimée, déjà...

— Oh! fit tout bas Floppe, le petit capitaine à figure envieuse que Du Breuil, sans trop savoir pourquoi, avait pris en grippe, — abnégation, c'est facile à dire,... ça s'appelle aussi tirer son épingle du jeu!

— A propos, jetait Kelm, toujours pessimiste : savez-vous que le chef des espions prussiens, arrêté à la gare, ce nommé Schull, est un homme très intelligent? Il

correspondait avec l'ennemi en logarithmes; ses aveux donnent à réfléchir. Pas un de nos mouvements, pas une de nos mesures qui ne soient immédiatement révélés. Les émissaires allemands fourmillent. Ils avertissent les leurs par des signes tracés à l'avance sur les arbres et les maisons, par des fusées dont le nombre et la couleur ont une signification connue! Ils prennent tous les déguisements. En venant, j'ai vu mener à la Place un prêtre, qu'on accusait de porter une blouse sous sa soutane.

Un planton vint prévenir Du Breuil qu'un juif le demandait. C'était Gugl. Il rapportait l'opale de Mme de Guïonic, habilement montée en bague. Quelques moqueries de soldats l'avaient rendu pâle. Il redoutait l'armée depuis qu'un marchand de porcelaines, nommé Mayer, un de ses voisins qui s'était réjoui trop haut des succès de la Prusse, avait vu sa boutique et ses marchandises mises en pièces. Désespéré, le malheureux venait de se pendre, ce que Gugl raconta d'un ton pleurard. Et faisant valoir que « cette pague lui avait tonné du mal », il en réclama un prix excessif. Du Breuil ne pouvait se débarrasser de lui. Il mit l'opale à son doigt. Elle était belle, mais ne lui fit aucun plaisir. Au contraire, elle l'attrista.

Rentré dans la salle, tout à coup une envie de rire absurde le saisit : il voyait le gros Massoli, tout échauffé d'une mission, éponger ses cheveux d'un noir métallique. Le mouchoir, au contact, se colorait soudain. Les soupçons que Du Breuil avait déjà s'éclaircissaient : plus de doute, Massoli se teignait.

L'aube du 13 se leva, la pluie des derniers jours cessait. Les heures passèrent avec la même rapidité, flot trouble de bonnes nouvelles, fausses, et de mauvaises, trop vraies. Et pas d'ordres! Il n'y comprenait rien. Sans relâche, l'éternelle question le harcelait : qu'est-ce qu'on attend? A quoi pense Bazaine? Bien qu'il n'y eût pas eu de transmission régulière du service, nul doute qu'il n'exerçât depuis ce matin le commandement.

Pourquoi l'État-major général, passant sous ses ordres, ne le ralliait-il pas? Le général Jarras s'était mis à sa disposition, avec tous ses officiers. Le maréchal lui avait fait répondre qu'il le verrait dans l'après-midi en venant conférer avec l'Empereur; mais, sa visite faite, il repartait en voiture pour Borny sans le faire avertir. Jarras, prévenu, accourait et Bazaine, après quelques mots sans importance, lui avait dit en le quittant : — « Je n'ai pas d'ordres à vous donner. » Du Breuil n'y pouvait croire.

Un autre souci l'inquiétait. Comment personne ne s'occupait-il des points de passage par lesquels l'ennemi, débouchant sur la rive gauche de la Moselle, pouvait couper la retraite? Les habitants de Novéant et d'Ars demandaient s'il n'y avait pas lieu de détruire leurs ponts. Un officier du génie, qui avait disposé et chargé les fourneaux de mines du pont d'Ars, réclamait d'urgence un ordre qui ne venait pas. Pourquoi le général Coffinières n'attirait-il pas sur cette question l'attention de Bazaine?

Son étonnement s'accrut, quand il rencontra, au Café Parisien, Langlade. Celui-ci — comme il était bien frisé! — lui raconta la chevauchée de la brigade Margueritte, envoyée la veille à Pont-à-Mousson, que la cavalerie ennemie occupait.

— Première nouvelle, dit Du Breuil.

L'opération, pourtant, avait son importance. Le rétablissement de la voie permettait au 6e corps de rejoindre, moins son artillerie, son génie, sa cavalerie et ses services administratifs.

Le lieutenant Marquis, sortant du café comme un diable d'une boîte, fondit sur lui :

— Savez-vous, mon commandant, que le maréchal Lebœuf passe au conseil de guerre, et que Frossard est à la veille d'être fusillé?

— Vous me l'apprenez, dit Du Breuil avec flegme.

Assis à la terrasse, Marquis se mit à raconter à quelques officiers de la garnison des nouvelles plus stupé-

fiantes encore : toujours, qu'il inventât ou mentît, il avait un accent de sincérité admirable, trouvait des oreilles crédules. Comme Du Breuil s'informait du bivouac des lanciers de la Garde, nomma't Lacoste, Marquis s'écriait :

— Lacoste? parfaitement! Il a été tué d'un coup de pied de cheval.

Il précisait :

— Je le connais bien, un petit gros, chauve, qui a de l'asthme.

Non, ce n'était pas ça du tout, et Du Breuil, rassuré, rentrait aux bureaux de l'État-major, quand, justement, il rencontra son ami à cheval, envoyé en mission par le général Desvaux. Funèbre, Lacoste. Il penchait la tête vers les pavés, et son cheval, Conquérant, boitait. A l'appel que lança Du Breuil, il releva la tête, eut un sourire morne, qui fit saillir ses pommettes rouges et paraître ses yeux plus creux :

— Alors, c'est ça qu'on appelle se battre! dit-il amèrement. Piétiner dans la boue, car voilà notre besogne depuis que je ne t'ai vu. Les chevaux fourbus, les hommes éreintés, tout ça pour reculer honteusement, comme si nous avions peur de la pluie. La pluie, la boue, voilà notre lot, depuis huit jours. Mais le plus triste, ce sont ces malheureux, les habitants, qui fuient.

Il pensait aux siens, Du Breuil le comprit, aux humbles paysans de la Creuse, sains et saufs, eux du moins. Il reprit en baissant la voix avec une exaltation douloureuse :

— Tout à l'heure, j'ai rencontré une vieille... une vieille sur une voiture. Mon cher, il y a des ressemblances qui font mal. Elle serrait sur sa poitrine un paquet de linge tout usé. J'ai cru voir ma mère. Et nous, soldats, nous voyons cela, nous le voyons et nous ne faisons rien pour repousser l'envahisseur. Tiens, c'est écœurant! Il y a des moments où j'ai envie de recevoir une balle dans la tête, et que ce soit fini. La France est perdue!

— Voyons, fit doucement Du Breuil.

— Perdue! répétait Lacoste d'une voix âpre, tu verras, tu verras!

Du Breuil regagna les bureaux la mort dans l'âme. Là, tout justifiait son angoisse. Une crue de la Moselle submergeait quelques ponts, enlevait les autres, couvrant les prairies et les abords d'un blanc d'eau. Un travail énorme à refaire. Et les routes, se demandait-il, une fois que l'armée serait passée sur la rive gauche, qui donc s'en occupait? Pourquoi ne les envoyait-on pas reconnaître?... La plus importante était celle qui, par Moulins-lès-Metz, gravit une côte très escarpée, pénètre dans la vallée de la Mance et atteint Gravelotte, où elle se divise en deux tronçons qui aboutissent à Verdun, le premier par Rezonville, Mars-la-Tour, le second par Doncourt, Jarny, Étain.

Enfin, enfin, dans la soirée, les ordres arrivaient. Le Quartier général n'avait à les transmettre qu'au 6e corps et aux chefs de service, le général Manèque ayant prévenu directement les 2e, 3e, 4e corps et la Garde, qu'il tenait sous sa main.

Ce fut pour Du Breuil un vrai soulagement. On devait se tenir prêts à partir, le lendemain 14, à cinq heures du matin, prendre des vivres pour trois jours; l'intendant général emporterait le plus de rations possible, en ne laissant dans Metz que les transports nécessaires à la garnison. Ordre de réduire les bagages au plus strict. On devait désigner les hommes non valides, qui, laissés dans la place, seraient organisés en détachements réguliers. La garnison de Metz comporterait, en outre, les dépôts, la garde nationale mobile et sédentaire, et comme noyau principal, la division de Laveaucoupet, détachée du 2e corps. Harcelé de travail Du Breuil se dépensait avidement pour tromper les dernières heures de l'attente. Fuir Metz lui apparaissait la fin d'un cauchemar. Il y laissait pourtant des amis. Pauvres Bersheim!... Trouverait-il un moment pour prendre congé d'eux?

A la pensée d'Anine, un tumulte de sensations confuses l'assaillait. Il lui semblait vivre un affreux rêve. Tant de choses terribles, irréparables, en quinze jours!... Le sort de l'armée! L'avenir de Metz!... Livrée à ses seules forces, pourrait-elle tenir contre l'investissement? Et il songeait aux Bersheim, comme si le cœur de Metz eût battu dans leur seul cœur. Il souffrit, à s'imaginer Anine prisonnière, regardée au visage par des officiers prussiens. Comme il allait sortir, le capitaine de Francastel parut, fort ému, et annonça très vite :

— Nous sommes trahis! Notre mouvement de retraite est annoncé aux Prussiens! On vient de voir partir trois fusées des pentes du Saint-Quentin!

Tout le monde pensa aux signes convenus des espions, mais Laune dit sèchement :

— Ne répandez pas des bruits pareils, surtout avec tant de chaleur!

La légèreté de Francastel, ses bavardages à tort et à travers, lui déplaisaient.

— Je vous assure, mon colonel...

Laune lui avait déjà tourné le dos. Des ordres encore. Du Breuil ne put s'absenter. Nuit fiévreuse, coupée à peine par deux heures de mauvais sommeil. Au matin, comme il se débarbouillait à grande eau, Frisch entra sur la pointe des pieds. Il venait fermer les cantines : « les chevaux de mon commandant allaient bien et ne demandaient qu'à marcher; il avait réglé la note de la blanchisseuse ». Brave Frisch! Jamais Du Breuil n'avait mieux apprécié son exactitude, son dévouement.

— Eh bien, Frisch, nous partons!

Frisch secoua la tête; il quittait Metz à regret. La jolie bonne des Bersheim, avec son gracieux sourire, lui avait fait oublier la cuisinière de la rue de Bourgogne qui lui glissait de si bon poulet au blanc, arrosé de chablis. Puis, en sa fruste cervelle, toute d'instinct, il se rendait compte de bien des choses; et il souffrait

avec autant de cœur qu'un autre, plus peut-être que tels hâbleurs galonnés, de l'humiliation présente.

Il emballait des gants blancs, dont le papier de soie avait crevé, et de ses gros doigts rouges, remettait dans ses plis une paire neuve. Du Breuil revit ses achats avant le départ, la gantière rousse, son œillade, son sourire. Il dit à Frisch :

— Donne-moi cette paire!

Il la tenait à la main, en allant, dans la matinée, dire adieu aux Bersheim. Le temps se remettait au beau; c'était dimanche. Il se rappelait d'autres dimanches anciens, des sorties de l'École d'application, toute sa belle jeunesse ivre de force et d'espérances, et il sentait son cœur endolori comme après une grande blessure. La ville s'emplissait de chariots et de troupes. C'était, vers les deux ponts de pierre, un encombrement extraordinaire, des cris, des coups de fouet, des commandements, des murmures, des plaintes. Du Breuil écoutait ce multipliement au loin de pas cadencés qui, ébranlant les pavés, se mêlaient au grondement des roues; des sabots de chevaux accompagnaient d'un rythme de cascade la rumeur continue. Hommes, bêtes, voitures s'écoulaient comme un fleuve ou stagnaient en reflux d'inondation. Partout où se produisait un vide, des soldats se glissaient, et tout cela formait une masse compacte et vivante.

Du Breuil ne trouva au logis qu'Anine et M[me] Bersheim. La fillette et le petit garçon de Thibaut jouaient dans la cour. Par une fenêtre ouverte, il aperçut des lits blancs, bien bordés, qui attendaient les blessés. M[me] Bersheim, vêtue d'une robe sombre, faisait de la charpie. Anine roulait des bandes. Il pensa aux deux disparus, Maurice, André; et des larmes vinrent à ses yeux. Anine s'en aperçut et rougit faiblement. Ce fut entre eux comme l'échange d'un peu d'âme. Une suavité amère pénétra Du Breuil : Anine lui parut moins étrangère; d'invisibles liens les rapprochaient. Il ne comprit plus pourquoi il fallait partir. Il contemplait la grande

pièce claire où elles travaillaient, les corbeilles de linge, une boîte à ouvrage posée sur une table; toutes ces choses lui parurent intimes et douces comme si elles n'évoquaient que paix, repos. L'horreur de la situation le ressaisit, parce qu'Anine venait de se piquer à une aiguille plantée dans son corsage. Elle suçait le sang de son doigt, une goutte avait taché la bande de linge. Du Breuil pâlit. Tout ce qu'il éprouvait en cette minute était poignant, inattendu, singulier. Il se leva, car son cœur l'étouffait. Mme Bersheim ouvrit ses bras :

— Adieu, mon cher ami!

Elle l'embrassa comme un fils, Du Breuil songea : elle embrasse les siens... Il la pria de transmettre ses adieux à grand'mère Sophia, à Bersheim. Elles faisaient : « Oui, oui! » de la tête, comme si elles eussent eu hâte de le voir partir. Anine le regarda, lui tendit la main; il baisa cette main si douce, si ferme, et s'en alla précipitamment, sans regarder derrière lui. Les chariots, les soldats, la rumeur du fleuve d'êtres piétinant, avançant, reculant, se heurtant, l'enveloppèrent, l'étourdirent. Quelqu'un le hélait, qu'il ne reconnut pas : visage durci, bruni, une ceinture rouge autour du corps, une canne à la main, de gros souliers à jambières :

— Védel!

Oui, son cousin Védel, qui passait avec son bataillon. Cette rencontre lui fut plutôt désagréable, malgré les bons yeux de Védel. Mais, profitant d'un arrêt de la troupe, un soldat du premier rang se plantait devant lui, fixe, au port d'armes, tout souriant :

— Maxime!

Parfaitement, le vicomte Judin, sous un beau hâle de sueur et de poussière. Ah! Saint-Cloud était loin! Pas de frac, pas de gardénia ni de souliers vernis, mais une gamelle sur les épaules, un pain de munition tenu par les bretelles du sac; crâne tout de même, et rasé du matin, au milieu de tous ces visages rugueux et poilus. Courte apparition. Un gros commandant à voix de rogomme fondit vers eux, criant : « En avant, capitaine,

pressons, pressons! Appuyez, vous autres! » Une vague humaine, un moutonnement de têtes. Un bref : « Adieu! Bonne chance! » et Du Breuil se retrouva seul, au milieu de la ville fourmillante, sous le dais de poussière qui flottait au-dessus des charrettes interminables et des fourgons, seul, abominablement seul!

VI

Envoyé à l'île Chambière auprès du général de Ladmirault pour hâter le passage des troupes, il venait de s'acquitter de son message. Le commandant du 4e corps avait tourné vers lui son visage puissant, empreint de calme et de réflexion; puis, tendant par-dessus la tête de son cheval une canne courte, il avait montré les ponts volants, sur lesquels l'infanterie de la division Lorencez défilait en bon ordre.

Du Breuil échangeait quelques mots avec Vacossart, un capitaine de l'escorte, petit dragon roux, croisé au vol, naguère, dans les couloirs du ministère et si joyeux alors de partir. Il s'informa d'un de leurs camarades, le comte de Cussac.

— Il vient de remonter au galop la pente du Saint-Julien; le patron l'a envoyé au général de Cissey. — Vacossart ajouta : — On a beau se hâter, il faut le temps. La cavalerie a déjà passé.

Il cracha :

— Quelle poussière!

Avec ses yeux vifs, son poil roux, ses joues rouges, il paraissait en feu sous le casque à turban tigré, dont les pattes de cuivre, serrées court, faisaient ressortir sa mâchoire de bouledogue. Du Breuil contemplait le tremblement de l'eau verte, l'ondulation du pont le plus proche sous le pas rompu des fantassins, écoutait la

rumeur des batteries et des fourgons descendant la côte, quand, au loin, un coup de canon retentit. Vacossart tendit l'oreille. Un second coup, plus rapproché, sur la gauche; puis un autre. Les visages prirent une expression intense et indéfinissable.

— *Ils* attaquent! dit un lieutenant qui parut bien blanc. — Était-ce sa couleur ordinaire? — Enfin! grommela un autre. Celui-là était un vieil officier à balafre, dont l'œil droit était crevé. La jument de Du Breuil rua, nerveuse, dans les flancs d'un cheval de troupe qui hennit, cherchant à mordre. Les coups de canon redoublaient de violence. L'escorte partait. Vacossart, retourné sur sa selle, fit claquer ses doigts.

— Chouette! ça va chauffer!

Du Breuil ne songeait qu'à la retraite menacée, retardée. On avait perdu du temps; l'ennemi, toujours averti, toujours prompt, en profitait. Une victoire? Steinmetz refoulé, rien de mieux... Mais, pendant ce temps, Frédéric-Charles s'avançait sur la rive gauche, coupant le retour sur Verdun... Il rendit la main, Cydalise l'emporta. Dans les rues de Metz, un encombrement fou, l'anxiété sur tous les visages. Des affiches officielles, le long des murs, lui rappelèrent le départ de l'Empereur pour Longeville, après le déjeuner. Il crut revoir, devant la Préfecture, l'escadron des guides, les cent-gardes, les voitures impériales. Les bagages avaient filé devant, livrée, service de bouche, fourgons de provisions. Sur le siège de l'un d'eux, il avait reconnu, coiffé d'un chapeau melon, sous un cache-poussière mastic, le gros maître d'hôtel de Saint-Cloud, semblable à un hanneton gourmé. Quelle tristesse, ce départ du souverain! La foule silencieuse, pas un cri, pas un geste; l'Empereur, pâle, causait avec son fils. Le prince Napoléon, grave, par la ressemblance de son visage avec l'Autre, faisait invinciblement penser à d'anciens et funèbres souvenirs : Les adieux de Fontainebleau, murmurait-on. Des gens dans la foule disaient à voix basse : « C'est une fuite! »

Il se renseigna auprès d'un secrétaire d'état-major. Le général Jarras et ses officiers étaient montés à cheval au premier coup de canon, pour rejoindre le maréchal. Du Breuil retira les gants qu'il portait, de peau brune, usés par les rênes, et prit dans ses fontes ses gants blancs. L'opale de Mme de Guïonic le gêna. Il mit la bague à son petit doigt, par-dessus le gant. Elle avait un reflet laiteux et irisé, la grâce d'un bijou changeant et perfide. Bonheur, malheur, quelle fatalité lui porterait-elle? Bah! il n'était pas superstitieux! Deresse avait raison : la balle qui nous frappe est fondue de toute éternité, le tout est d'être prêt. Alors, comme Cydalise galopait vers la porte des Allemands, dans un écartement de passants anxieux, il conçut la grandeur du métier militaire, éleva sa pensée vers son père, un simple, un haut soldat. Le sacrifice volontaire de sa vie, Du Breuil l'offrit de toute son âme. Certes, l'instinct vital, l'instinct suprême lui faisait espérer n'être pas tué; mais il se disait, conscient du peu qu'il était, qu'il allait être parmi la mêlée, — une goutte de sang, un brin de cervelle, dans la foule anonyme des combattants : « Que mon sort s'accomplisse! »

Des blessés parurent, avant qu'il fût loin. Ils s'avançaient sur des mulets et des charrettes. L'un d'eux, glissant entre les sangles du cacolet à chaque minute, allongeait ses jambes jusqu'à racler terre; de son soulier clapotant coulait une traînée rouge. Les moins atteints avaient un air de fièvre et d'excitation. Un officier de chasseurs à pied répondit à son salut par un sourire : « *Ils* en reçoivent, une *frottée*! » De petits soldats parlaient comme dans une ivresse bavarde : — « Alors tu comprends, je saute dans le fossé, j'ajuste mon chassepot, et... » Assis sur une botte de paille, un vieil artilleur médaillé, tenant sa pipe d'une main, fumait les yeux absents, perdu dans on ne sait quel rêve; à celui-là, l'autre main manquait; son bras saignait dans un pansement. D'autres blessés défilaient : — « Je casserais bien une croûte », disait l'un. — « Moi,

j'ai soif! » disait un autre. Un petit vitrier de Montmartre ricana : « On nous a donné ce matin du pain pourri. » Il cligna de l'œil : « Mais il y a du bon pain blanc à Metz pour Bibi! » Presque tous, même les plus sombres, avaient un air résigné, grave chez certains, naïvement enfantin chez d'autres, comme s'ils éprouvaient un immense soulagement, une véritable joie à s'éloigner de la mort, qui, derrière eux, fauchait les camarades.

Un officier à spencer bleu galopait à travers champs.

— Le maréchal? cria Du Breuil.

— Par là!

Mais avant que le bras eût décrit sa courbe, le cheval s'abattait, l'officier désarçonné allait heurter contre un arbre. Du Breuil franchit le talus, hélant à lui des infirmiers. On releva le cavalier, il n'était qu'étourdi. Il remonta sur sa bête couronnée sans remercier personne, et repartit. Du Breuil, alors, vit l'opale de son doigt s'iriser au soleil, gaîment, presque ironique... Porterait-elle malheur? L'officier n'avait tourné la tête qu'une seconde, pourtant cela avait suffi... Bon! quelle idée! En tout autre moment, il en eût souri. A sa droite, de la cavalerie se mouvait, il reconnut une ligne bleu sombre de dragons, une ligne bleu clair de lanciers : la Garde, lui apprit un médecin de l'Internationale. Bourbaki venait de passer, ramenant voltigeurs et grenadiers. Les Prussiens attaquaient vigoureusement Colombey et le château d'Aubigny; notre artillerie les foudroyait. On voyait se dissiper dans l'air les petits nuages blancs des obus; les mitrailleuses craquaient avec un déchirement strident.

— Entendez-vous? demanda le médecin. Il était gibbeux, velu, d'une laideur de gorille, grimaçant, par suite d'un tic nerveux, comme s'il roulait des noix dans sa bouche. Mais ses yeux bleus avaient une pureté admirable.

— Le maréchal? répéta Du Breuil.

Le médecin retira sa casquette à croix rouge pour se gratter la tête d'un ongle très long, et dit :

— On l'a vu se diriger vers Grigy.

Du Breuil se jeta dans les champs, sans entendre ce que le médecin lui criait, avec force gestes. Le plateau montait, coupé de haies, d'arbres. Un bivouac abandonné du matin alignait des ronds de feux noircis, et, à l'endroit où les bouchers avaient travaillé, un amas de peaux de bœufs et des intestins couverts de mouches, dont l'infection cuisait au soleil. Sur toute la ligne, des troupes avançaient en colonne, se déployaient en bataille. Un officier prussien prisonnier, la tête bandée d'un foulard rouge, passa, dédaigneux, entre des gendarmes. Des cantines stationnaient, près d'un bouquet d'arbres, entourées de soldats qui déguerpirent en voyant s'avancer au grand trot un escadron de chasseurs, refoulant vers le feu les traînards; de partout, des talus, des fossés, comme des moineaux surpris, des fantassins se levèrent, disparurent. Du Breuil traversa Borny plein de troupes, mais au moment de s'engager dans le chemin de Grigy, un habitant lui apprit que le maréchal venait de remonter vers le nord-est. Il tourna bride, s'arrêta de nouveau au sortir du village, en passant devant un parc et un château encombré de blessés. Il y en avait dans les plates-bandes, sur les pelouses, adossés aux vieux arbres. De braves gens, des habitants de Metz surpris dans leur promenade du dimanche, se multipliaient, improvisant une ambulance dans une vaste salle couverte.

Il reprit langue. Des indications contradictoires l'envoyèrent sur la route de Colombey. Les balles sifflaient; des cadavres à genoux paraissaient vivants. Au collet de l'un d'eux, il lut le chiffre du régiment : 41ᵉ. Un obus, à quelques mètres, hacha un petit arbre. Le ricochet d'un caillou cingla sa main gantée, sablant de terre l'opale. Il souffla dessus. A ce moment, une rangée de soldats qui était devant lui se replia. Cinq ou six tombèrent à plat ventre; l'un d'eux se releva, courut sans casquette, et retomba sur le dos. Le fracas était assourdissant. Une ivresse saisit Du Breuil, une envie de rire.

Il caressa Cydalise avec tendresse, l'appela : Belle ! Belle ! Une compagnie accourait, elle l'enveloppa, le dépassa. Un officier criait : « Pas gymnastique ! » Les visages des soldats, leurs brèves paroles lui parurent de bon augure. Son cœur cria victoire.

D'un coup d'éperon, il fonça, ayant à sa droite une petite sapinière; derrière une avenue de peupliers, chasseurs à pied et lignards entretenaient un feu serré contre les tirailleurs prussiens. Au saut d'une haie sa jument butta; il la releva d'une saccade, elle boitait. Un vigoureux juron lui échappa : Cydalise blessée ! Il sauta à terre, aucune trace de sang. Les sabots? Un caillou dans la fourchette. Avec son canif, il le fit sauter et faillit, du coup, être tué d'une ruade : sale bête ! Bon ! Une balle venait de loin entailler la croupe ! D'autres sifflèrent. Un bidon fut troué, par terre. Des artilleurs accouraient : — Gare ! gare ! Un obus tomba avec un han ! sourd et un vent brusque dans un fossé d'eau, dont le rejaillissement inonda Du Breuil. Il voulut s'enlever en selle. Cydalise cabrée le renversa, l'entraîna le pied pris dans l'étrier, heurtant la terre labourée de sa nuque. Ainsi cahoté, il vit le ciel bleu traversé d'un petit nuage blanc et ferma les yeux, aveuglé par un soleil éblouissant comme la mort. Par bonheur, un artilleur à cheval coupait la route à Cydalise, l'empoignait aux rênes, et Du Breuil, sans savoir comment, se trouvait remis sur pied. Rien de cassé, il s'épousseta. L'homme lui tenait la bride, un artilleur imberbe, grêlé de petite vérole, tout triste et qui souriait gauchement.

— Merci ! Il resserra la sangle (sa selle avait tourné), s'enleva sur les poignets; sa bête une fois enfourchée, rageur, il lui broya la bouche, cogna de l'éperon. Le petit soldat parut étonné, un reproche dans ses yeux gris sans cils. Du Breuil songea qu'il lui devait la vie.

— Ton nom ! cria-t-il en se retournant.

L'autre le lui jeta, mais son cheval l'emportait vers la batterie en marche. Du Breuil ne put l'entendre. Ce nom perdu le poursuivit d'un remords. A son doigt, la

bague d'opale brillait toujours. Il comprit l'étendue du péril évité, eut froid, puis chaud dans les reins. Vraiment, il n'était pas superstitieux! Sans cela... Il gardait aussi une humiliation d'excellent cavalier désarçonné. Et le regard du petit soldat, cet étonnement, ce reproche... Il demanda pardon à Cydalise, attendri soudain; la pauvre bête saignait. Des tambours ronflèrent furieusement. Il longea une ligne de troupes, salua un général. Un officier avait vu passer, quelques instants auparavant, l'escorte du maréchal. Les Prussiens s'avançaient sur la route de Sarrelouis.

Cinq minutes après, Du Breuil rejoignait l'escadron de chasseurs de l'escorte, retrouva ses camarades. Déchérac lui sourit; il souriait toujours, ce qui, en bien des occasions, pouvait paraître banal, mais prenait, sous le feu, une sorte de grâce et de courage. Combien les prévisions sur tel caractère peuvent mentir! L'honnête lieutenant-colonel Poterin, si peu héroïque d'aspect, s'offrait au danger avec une bonhomie admirable. Courageux aussi, ce mauvais singe de Floppe; il se haussait sur ses étriers d'un air de hargneuse bravade. Massoli, par exemple, était vert, sous ses cheveux cirage. Et le brillant Francastel s'efforçait d'offrir moins de surface, en se penchant, pour un vain semblant d'ajustage, tantôt sur ses fontes, tantôt sur ses étrivières.

Le maréchal passait près d'eux. Du Breuil le regarda. Comment se garder d'un trouble, devant l'homme qui commandait au destin de l'armée, devant le chef haussé à ce faîte d'honneur par l'opinion publique? Lourd et ferme en selle, ramassé dans sa taille trapue, Bazaine, sous son couvre-nuque, portait un fort visage, dont l'impression première déroutait, tant ses traits semblaient inaccessibles à l'émotion. L'impassibilité légendaire du maréchal, en effet, ne paraissait pas seulement braver le danger, mais l'abolir. Les balles pleuvaient autour de lui sans qu'il s'en aperçût; et, d'un point à l'autre du champ de bataille, il se promenait comme dans son jardin.

Aides de camp, estafettes, accouraient, repartaient. Rien d'émouvant à voir comme cette fièvre, ces élans désordonnés. Tout convergeait vers ce gros vieil homme aux épaulettes d'or. Il semblait diriger la bataille sans y prendre goût, parce qu'il était là, parce qu'il le fallait. Du Breuil l'entendit ordonner à un colonel :

— Qu'on repousse l'attaque, mais qu'on ne s'engage pas en avant! La retraite sera reprise aussitôt après le combat.

Voilà bien ce qu'il fallait craindre : une perte de temps considérable! Steinmetz nous retenait, pour donner de l'avance à Frédéric-Charles Dès lors, que nous importait un succès?... Le temps, l'occasion gâchés, toujours!...

Ils se dirigèrent vers le commandant du 3ᵉ corps, le général Decaen qui, en avant de son escorte, observait tranquillement sous la mitraille les mouvements de l'ennemi. Le sang coulait de son pantalon, déchiré par une balle, à hauteur du genou droit. Deux officiers d'état-major tombèrent blessés à ses côtés. Il refusait de quitter le champ de bataille, résistait aux instances de son aide de camp. Soudain il fut précipité à terre, son cheval abattu raide. Le maréchal, cette fois, intervenait, forçait le général, tout froissé de sa chute, à se retirer. La vision du blessé, de l'aide de camp consterné, des chasseurs de l'escorte s'empressant, poursuivit Du Breuil. L'expression de ces visages émus, le stoïcisme du général Decaen, avaient fait sortir de ce petit groupe un rayonnement de suprême grandeur. Plus haut est le prestige du blessé, plus vive la perte; chaque soldat la sent; c'est une énergie qui s'en va : le faisceau des courages en est parfois rompu. Le général Metman prit le commandement; lui aussi venait d'avoir son cheval tué sous lui.

— Du Breuil! appela Laune.

Et Du Breuil, l'attention tendue, se trouva en présence du maréchal qui lui parlait d'une voix un peu

aiguë, avec une expression de bienveillance, en arrêtant sur lui le regard indécis de ses yeux bruns, un regard distant, qui ne se livrait pas. Il envoyait Du Breuil à la Garde : elle devait se cantonner dans son rôle passif de soutien.

En arrivant près de la division des voltigeurs, un général, qui avait mis pied à terre pour se dégourdir les jambes, tourna vers lui son museau de loup jaune, prêt à mordre :

— Vous désirez?

C'était Boisjol, de fort mauvaise humeur. Quand il apprit que loin de l'appeler en avant, on l'invitait à ne pas bouger, il eut un regard torve. Il grommela que ses soldats, l'arme au pied, se démoralisaient sans profit à voir passer le flot incessant des blessés, hurlants, gémissants. Plus loin, arrivant aux cuirassiers, Du Breuil apercevait, en tête de ses escadrons, l'énorme Couchorte, mâchant sa moustache. A la vue des aiguillettes d'or, il n'y put tenir, et poussant son cheval colosse, cria d'une voix de stentor :

— Eh bien? Quoi de neuf? Allons-nous charger, enfin?

Du Breuil fit un signe de tête négatif, et laissa Couchorte dans une indignation apoplectique. Bourbaki passait au loin avec son escorte de dragons de l'Impératrice; Du Breuil le rejoignait, s'acquittait de son message et retournait au feu. Un officier l'atteignit au saut d'un fossé. Il était pâle.

— C'est vous, Décherac?

— Je viens de la ferme de Borny. Il y a des blessés dans un hangar, il y en a plein le parc du château, plein le village. C'est épouvantable, mon cher.

— J'ai vu, dit Du Breuil.

— Votre ami est là, ce monsieur de Metz, gros, avec de la barbe, un mot en *Heim*.

— Bersheim? Comment?

— Il est venu avec un Père jésuite, pour ramener des blessés dans son char à bancs. Vous allez par là?

— Non, dit Du Breuil, que lancina le regret subit de ne pas voir le père d'Anine, de ne pas serrer la main du brave homme.

Sans parler, ils coupaient au plus court, rentraient dans les lignes enveloppées de fumée, éperonnant leurs chevaux blancs d'écume. Quand ils rejoignirent l'escorte, le maréchal, voyant l'infanterie ennemie se concentrer à nouveau, installait lui-même une batterie de mitrailleuses. Sous ses yeux, le feu s'ouvrait, foudroyant. Un ouragan d'obus, en retour, crevait sur la batterie; et tranquilles, on voyait les artilleurs, comme au polygone, donner à moudre à leurs moulins à café. Du Breuil ne quittait pas des yeux le servant le plus rapproché, un petit Provençal noiraud, au profil de bouc, qui manœuvrait avec des gestes prompts, une grâce agile de bête. Toute son attention était rivée sur le gros canon luisant; il le contemplait d'un regard fasciné, semblait tenir à lui par d'invisibles liens; on sentait que chacune des décharges lui répondait au cœur. La batterie entière crachait, en râle sec, ses balles. Une telle puissance de destruction exaltait Du Breuil. Il éprouvait une ivresse meurtrière à voir tomber les hommes, les chevaux, gicler le sang, éclater les cervelles. Qu'importait la vie, en un tel moment? La mort seule était sublime... Tout à coup le maréchal chancela, on se précipitait vers lui; un éclat d'obus venait de le frapper à l'épaule gauche; son épaulette à cinq étoiles, déchirée du coup, avait amorti la contusion. Calme, il continuait à donner ses ordres, restait, plus de dix minutes encore, sous le feu.

— Il l'a échappé belle aujourd'hui, murmura Restaud. Tout à l'heure, en apprenant la mort d'un colonel, il a ôté son képi pour saluer; une balle lui a rasé la tête.

On repartait. La fièvre ballotta à nouveau Du Breuil; le galop lui mettait de la poussière aux dents, un picotement de salpêtre aux narines. Il regardait, et ce n'était, partout, que visions de cauchemar : drap écarlate, sang pourpre, bleu de capotes, bleu de fumée, terre, ciel,

arbres verts, déchiquetés de balles ; puis, tout ce qui gît, fait flaque, tache, débris ; grands cadavres raides de chevaux, roues de caisson, sacs éventrés repandant de pauvres choses d'usage. Des morts le poursuivaient, un tas, à plat — vus? à quelle minute, en quel endroit? — inoubliables! Une vingtaine de lignards vautrés, coude à coude, la crosse à l'épaule, face contre terre, et tout autour, des ruisselets de sang, de petites flaques sombres.

Le soleil s'était couché. Le crépuscule vint. La bataille durait toujours. Un étrange sentiment de lassitude, comparable au sommeil de plomb qui suit l'insomnie, l'envahissait peu à peu. Tant d'horreur le gorgeait d'une sorte de stupidité. Promené d'un bout à l'autre de la mêlée, il accomplissait machinalement son devoir. Il n'éprouvait plus un sentiment humain, il allait, venait, dormait les yeux ouverts. Un moment, il s'essuya le visage ; du sang tiède y avait giclé, du sang que rejetait, en encensant, le cheval blessé de Restaud. Il entendit raconter à côté de lui que l'ennemi était repoussé de partout, et que l'infanterie de Ladmirault venait de faire une belle charge à la baïonnette. Il dit : — Ah! puis il apprit que l'on allait reprendre la retraite. Tout lui était égal. Et il vit tomber la nuit ; la fraîcheur le ranima. S'il avait pu formuler un désir, c'eût été de se tremper dans une eau fraîche : les bains en rivière, la jolie source qui coulait dans le parc breton des Guïonic,... l'Opéra, le bracelet d'opales... — On rentrait! lui jeta un camarade. — Quoi? — On rentrait à Metz. — Pourquoi?... C'est vrai, la guerre! La France en danger, la retraite sur Verdun... Tout cela lui parut étrange. Décidément, il faisait frais. Des blessés gémirent, dans un fossé. Alors, on était vainqueur? Il s'étonnait d'entendre moins le canon, dont le grondement s'apaisait. Il y eut même, tout à coup, un long silence, fait de mille bruissements, de mille soupirs, de plaintes confuses, comme un grand râle. Du Breuil frissonna. Massoli et Francastel venaient d'être appelés, on l'appela à

son tour. Ordre à porter à la 3e division du 3e corps de se remettre en route le plus tôt possible. Cette voix sans visage, qui lui parlait dans les ténèbres, le troubla. Il faisait bien noir; la lune cependant versait sur les champs une lueur pâle.

Il s'orienta vers Borny. De grandes clartés rousses, au loin, montèrent de fermes incendiées. Cydalise lasse buttait; à chaque fois, elle faisait entendre un petit gémissement. Soudain, un cheval gisant en travers d'un chemin se releva, huma le vent, hennit et s'approcha, tout écloppé, sur trois pattes, laissant couler du ventre ses entrailles. Du Breuil fut pris d'une telle pitié qu'il mit la main à son revolver pour l'achever; puis, par manque de courage, il s'éloigna, laissant la pauvre bête achever de mourir. La fraîcheur de la nuit le pénétrait de plus en plus, ravivant son émotion, réveillant son âme à l'atrocité des choses. Un cadavre, visage blême, ricanait là, sous la lune. Ce furent des piétinements sourds de chevaux, des pas cadencés de fantassins, des formes sombres, un amas grouillant d'hommes, au dos desquels luisait le fer-blanc des gamelles.

Il arriva devant la ferme de Borny, une ambulance y était installée. Un officier du génie, de l'état-major du 3e corps, qui cherchait dans l'obscurité à attacher son cheval aux râteliers d'une écurie vide, lui demanda s'il avait mangé. Sur sa réponse négative, il dit : « Je vais aller voir si je trouverai des vivres pour mes camarades ! » Chemin faisant, il raconta ce qu'il savait : l'ennemi refoulé, le succès sur toute la ligne. Au village, tout était noir, abandonné, silencieux. Une seule fenêtre éclairée. Des soldats, frappant aux carreaux, demandaient en vain du pain et de l'eau. L'officier du génie se joignit à eux, Du Breuil continua d'avancer. Au château, tout était en mouvement, les ambulances fonctionnaient, on entendait des cris affreux. Du Breuil poussa outre, cherchant le général Metman. Cela prit du temps. Quand il l'eut trouvé, il revint au château. Était-ce l'espoir de rencontrer Bersheim? Il revit l'officier du génie de tout

à l'heure. Il portait un sac sur son dos, très fier : « J'ai des provisions, dit-il; les médecins de l'Internationale m'en ont donné. Voulez-vous du pain? — Merci, dit Du Breuil. — N'entrez pas là, conseilla l'officier, à moins que vous n'ayez le cœur solide! » Et il s'en alla. Des troupes passèrent, muettes; les commandements se faisaient à voix basse. C'était la retraite.

Attacher sa bête à un arbre, lui apporter une brassée de fourrage prise à un tas de paille, près d'un cadavre d'officier de chasseurs, furent pour lui des actes inconscients, mécaniques. Un groupe de sous-intendants et de médecins causait, au milieu du va-et-vient des infirmiers. Il y avait là des gens de Metz, un dominicain, des aumôniers. Personne ne faisait attention à lui. Il eut un petit haut-le-corps parce qu'il avait failli marcher sur un blessé, couché dans une plate-bande. Il se pencha; un nuage qui faisait ombre glissa sur la lune, la clarté revint; il vit à plein le visage, crut le reconnaître.

— Vacossart!

Le dragon le regardait; sa tunique était ouverte, sa chemise souillée de sang.

— Vacossart! répéta-t-il.

L'autre fixait sur lui un œil vitreux, où la volonté de se souvenir restait vague, sombrait en des espaces lointains. Du Breuil s'était agenouillé auprès de lui, cherchant des yeux un médecin. Ce fut un prêtre qui vint. Il reconnut le Père Desroques à sa pâleur, à ses yeux noirs :

— Le malheureux, dit le prêtre. Je l'ai administré.

Il ajouta :

— Il ne vous voit pas, il ne vous entend pas. Dieu l'a reçu en sa miséricorde.

Du Breuil reconnut qu'il avait parlé à un mort.... Pauvre Vacossart, comment était-il venu échouer là? Une balle au cœur? Comme il faisait claquer gaminement ses doigts, ravi de se battre! Du Breuil en se relevant sentit son gant gluant; il l'arracha; l'opale était souillée de sang, il l'essuya et ne la remit plus à sa main.

Des hurlements s'élevèrent. On charcutait, tout près de là.

— Bersheim? demanda-t-il.

— Il est déjà parti avec une pleine charretée de blessés. Il doit revenir.

Alors Du Breuil, sans savoir pourquoi, entra dans le charnier. C'était une écurie dont on avait retiré la litière. On avait étendu de la paille fraîche, prise à une grange voisine, en l'absence des maîtres du château, toutes portes closes, toutes serrures verrouillées. Point d'éclairage, deux bouts de bougie sur la fenêtre d'un petit réduit, auprès d'un établi de menuisier sur lequel on coupait des bras, des jambes, on recousait des intestins, on fouillait avec de grandes pinces les plaies profondes. Des blessés, par terre, des râles, de la chair nue qui ressemblait à de la viande de boucherie, et l'odeur de ça, et le dépècement de ces membres qu'un infirmier emportait pour les jeter! Il n'y put tenir, s'enfuit de l'écurie, et, seulement dehors, respira. Cydalise n'avait pas voulu toucher à son fourrage. Il lui parla doucement, le cœur crevé d'amertume; et avec un immense besoin de tendresse, il lui prit la tête, la baisa aux naseaux.

Un intendant arriva. Il fallait évacuer l'ambulance. Les troupes se repliaient de toutes parts. Du Breuil se trouva seul à travers champs. Des nuages couraient toujours sur la lune; leur ombre, en passant sur les morts, bougeait, à les faire croire vivants. L'air était calme, très pur. Quel abominable écœurement, cette écurie de blessés, et la bougie qui allait s'éteindre, l'établi rouge, le médecin penché sur un ventre ouvert, un médecin attentif et patient... Son visage, alors, revint hanter Du Breuil : un masque velu de gorille. Oui, le médecin rencontré au début de la bataille, l'homme aux yeux d'un bleu si pur. Et Du Breuil, une minute, ne put le chasser, l'éloigner, comme si c'était sur lui-même, sur son ventre en sang que le gorille penché travaillait, de ses longs ongles...

Une voiture attira son regard. Des gémissements en

partaient. Il vit autour de lui des formes qui allaient et venaient en se baissant. C'étaient des infirmiers et un aumônier, cherchant les blessés, les hissant sur des cacolets. Il continua d'avancer. Un homme, promenant sur le sol une lanterne de voiture, se releva. Bersheim! Un paysan se tenait à côté de lui.

— Vous? dit Du Breuil saisi.

— Qui est là? demanda Bersheim peureusement, comme un homme qui ne s'attend pas à être reconnu. Il haussait la lanterne, cherchant à distinguer...

— C'est moi, Du Breuil.

— Vous? ah! mon ami...

Il se tourna vers le paysan, lui tendit la lanterne.

— Tiens, Thibaut! amène la voiture, il y a des blessés ici.

La lumière s'en alla, cahotée aux mouvements du boiteux. C'était si triste, cette lumière qui s'éloignait. Du Breuil tressaillit; Bersheim venait de lui prendre le bras :

— Écoutez!

Des plaintes très douces, des plaintes très faibles, où se fondaient des mots inarticulés et des cris sans force, suivaient d'un regret la lumière secourable. Des blessés la voyaient disparaître, et tendaient vers elle un suprême élan qui ne soulevait pas même les bras, pas même la tête, agitait à peine les lèvres et qui pleurait comme un long vagissement d'appel :

— Par ici, venez, venez... soufflaient ces bouches sans haleine.

Oh! ce râle des mourants, si bas, si bas, Du Breuil en eut le cœur retourné.

— Oui, oui, disait Bersheim, en grossissant sa bonne voix dans les ténèbres, oui, oui, mes amis.

Mais maintenant, comme s'ils cessaient d'espérer, les mourants s'étaient tus, et Bersheim, les yeux pleins de larmes, dit à Du Breuil :

— Je n'y vois plus. Tous ces pauvres gens... c'est affreux!

Alors comme ils faisaient quelques pas en trébuchant, car la lune venait de disparaître, et comme on entendait le grincement des roues du char à bancs, du creux d'un fossé sortit une voix étrangère :

— *Camarates!*

Ils eurent la même idée, le même sentiment. Et sans parler, sans se regarder, passèrent.

Suppliante, la voix répétait :

— *Oh! Camarates! camarates!*

L'accent était si poignant, que les deux Français s'arrêtèrent. Un visage pâle, de Christ roux, s'éclaira soudain à la lueur de la lanterne; des mains jointes se tendirent; on vit le cou entaillé, la nuque sanglante du soldat. Bersheim fut pris d'un tremblement, parla très bas, très vite, comme dans un accès de fièvre :

— Je ne peux pas... Il y a des Français... Ce n'est pas mon affaire de ramasser des ennemis...

Il y eut un court silence. Devant cette face blanche, bouleversée de peur et de souffrance, Du Breuil était envahi d'une sensation nouvelle, inéprouvée encore, d'émotion intense, de désarroi. Rien ne subsistait en lui de la rage sourde ressentie naguère à s'imaginer le visage de l'Ennemi, teint rouge, durs yeux bleus, barbe fauve. Tombé aussi, l'élan de haine contre les masses grouillantes, impersonnelles! Une obscure fraternité le prit aux entrailles. Il ne vit plus qu'un malheureux, eut le cœur noyé d'un irrésistible flux de compassion humaine.

Le Prussien ouvrait sur eux des yeux dilatés par un immense espoir. Ses traits s'agrandissaient. Son sourire eût attendri des pierres.

— Mon Dieu! gémit Bersheim. Et Du Breuil vit bien qu'il n'osait pas secourir l'Allemand devant lui, à cause de lui, officier, dont tant de camarades, tant de frères inconnus saignaient là, pêle-mêle. Il eut un déchirement brusque... Ah! quelle pitié, quelle pitié, que cette boucherie. C'était un homme, ce Prussien!

— Prenez-le, dit-il tout bas

— Oui, oui; fit Bersheim. Aide-moi, Thibaut.

— Merci, merci, *camarates!* répéta le blessé; et il fit effort pour se lever, mais un flot de sang jaillit de sa bouche; on le lâcha, il était mort.

Du Breuil, ivre de dégoût, ne sut plus comment il avait quitté Bersheim. Il lui sembla qu'il l'avait laissé promenant sa lanterne sur des faces de morts, tâtant leurs joues froides, cherchant des blessés; mais il n'en était pas sûr. Seul, au pas éreinté de Cydalise, il se dirigeait vers Metz. De nouveaux villages incendiés flambaient, sur les hauteurs du plateau. On entendait vers Noisseville des hourras et les accents lointains d'une musique allemande, pareille à un chant de victoire. Nos troupes piétinantes, hommes, chevaux, canons, poursuivaient lentement leur retraite. La lune avait disparu. A sa place, une, deux, puis trois, puis quatre, tout un champ d'étoiles scintillèrent, fleurirent, pures, fraîches, éternelles.

Il songea aux milliers de morts étendus, les yeux clos à cette splendeur... aux milliers de cadavres qui avaient été des hommes comme lui, chair inerte à présent! Il songea aux blessés, à l'épouvantable horreur des blessés; le râle faible de tout à l'heure lui parut courir encore au ras de la plaine; et partout, partout des cadavres; les routes, les maisons, les champs, les bois en étaient pleins. Il ne vit plus que cadavres. A plat ventre, couchés sur le dos, dans les sillons, dans les fossés, des cadavres raidis, sanglants, rien que des cadavres, un amoncellement de cadavres.

Les étoiles brillaient toujours, vives, sur l'azur noir. Il faillit alors crier de douleur. Pourquoi, oui, pourquoi ce carnage imbécile? Une brise imperceptible soufflait. Les étoiles frissonnèrent. Jamais elles n'avaient été plus belles.

TROISIÈME PARTIE

I

Un rais de soleil filtrait sous la porte. Dans le couloir frais de la petite maison bourgeoise, une odeur, linge humide et conserves, s'exhalait des armoires. Du Breuil, mal éveillé d'un court sommeil, répondait à peine aux salutations de ses hôtes. C'étaient de vieilles gens, un M. et une Mme Poiret, des commerçants de la ville, retirés depuis des années dans ce village de Moulins, aux portes de Metz. L'angoisse rendait leur voix criarde, faisait trembler leurs mains. Ils contemplèrent le visage altéré, les vêtements poudreux de cet officier qui venait de dormir une nuit sous leur toit, de cet inconnu de passage que jamais sans doute ils ne reverraient, puis avec tristesse, ils détournèrent les yeux. Qu'est-ce que demain leur réservait? Quels tracas, quel deuil? Et tous deux songeaient à leur pauvre vie bouleversée, à l'invasion imminente. A toute seconde ils regardaient du côté de la fenêtre, prêtaient l'oreille.

Un immense bruit continu montait de la route. Du Breuil, encore assourdi du tumulte de la veille, écoutait avec inquiétude cette rumeur confuse. C'était un bourdonnement lointain, avec des cris, des jurons, des appels. La porte ouverte, il demeura saisi. Entre les

maisons, le fleuve humain coulait à pleins bords, charriant comme des épaves un prodigieux amas de voitures.

Aussi loin que la vue s'étendait, en avant, en arrière, ce n'étaient que fourgons encastrés l'un dans l'autre, ambulances peintes en gris, cantines en vert, des caissons d'artillerie, des fourragères, des prolonges chargées d'avoine et de vivres, un entassement inouï, un défilé sans fin d'innombrables voitures de réquisition, depuis l'antique charrette paysanne jusqu'à des haquets et des breaks. Les unes à moitié vides, d'autre pleines à verser. Les charretiers juraient, sacraient. Des estafettes essayaient en vain de se frayer un passage. Des troupes de toutes armes, mélangées, confondues, cheminaient péniblement à travers les intervalles. Ici une batterie d'artillerie, les pièces séparées les unes des autres par des carrioles chargées de sucre. Là, une file de blessés, figures pâles, linges sanglants, qui gémissaient à chaque secousse des cacolets. Et partout, un désordre, une bousculade, un enchevêtrement sans cesse renouvelés — arrêts brusques, rires, plaintes, coups de fouet, et sur le brouhaha de cette foule grouillante, le soleil, l'azur!... Mais un soleil déjà chaud qui faisait perler la sueur aux visages rouges, une âcre poussière salissant l'azur frais.

Du Breuil eut le cœur serré. Cette route où s'entassait l'armée entière le fit songer à celle de Forbach; ce matin de retraite ressemblait au soir de panique. Ses courtes joies d'hier, les minutes d'ivresse lorsque les mitrailleuses déchiraient l'air et que son cœur criait victoire, lui firent horreur. Il continuait à ressentir l'immense dégoût de la nuit, devant les cadavres, le même écœurement plus profond, plus attristé. Et de l'inquiétude s'y mêlait, une terreur que cette soi-disant victoire ne fût en réalité qu'une boucherie en pure perte. Un succès? Soit, mais pire qu'une défaite. La marche sur Verdun s'en trouvait retardée, compromise peut-être. Que l'armée du prince Frédéric-Charles gagnât

de vitesse, on serait forcé de combattre encore, dans une situation d'infériorité flagrante.

Chaque minute de retard était une chance perdue. Stagnante jusque-là, l'armée devait maintenant par toutes les routes s'écouler en hâte, fuir. Ou bien, qu'on fît tête résolument, pour écraser l'armée de Steinmetz, inférieure en nombre, et se retourner contre celle du prince Frédéric-Charles!... Mais rien n'était plus désastreux que la lenteur de la retraite. Il eût fallu maintenir en arrière les convois généraux, les voitures auxiliaires, utiliser surtout les diverses routes, au lieu de laisser s'engouffrer dans cette issue unique, ce long boyau, l'immense moutonnement d'une armée de cent soixante-quinze mille hommes, et tout ce qu'elle traîne avec elle de charrois, de munitions et de bagages.

Il eut un sourire amer en pensant à l'indifférence coupable de certains chefs. N'avait-on fait, en changeant de commandement, que le troc d'un borgne contre un boiteux?... Le souvenir de l'hostilité qui dès les premiers jours s'était manifestée entre Bazaine et son chef d'état-major lui serra le cœur. Est-ce que Jarras, devant l'attitude du maréchal, n'aurait pas dû se retirer de suite au lieu de se confiner dans un silence froissé? La crainte de ne pas trouver d'emploi qui le dédommageât l'excusait-elle de se passer d'une confiance qu'on ne lui témoignait pas? Quelle triste chose en un pareil moment, la persistance des malentendus, des impérities, du laisser-aller!... Est-ce que chacun ne devait pas s'élever au-dessus des mesquineries de caractère, faire son devoir, plus que son devoir?... Si le chef du génie, le général Coffinières avait provoqué des ordres pour la destruction des ponts d'Ars, de Novéant, de Pont-à-Mousson; si les prescriptions venues d'en haut avaient été interprétées dans le sens le plus large par le général Jarras, au lieu d'être servilement appliquées, est-ce que l'armée ne serait pas hors d'atteinte à cette minute, répartie en bel ordre sur les différentes voies qui accèdent à Verdun? Mais voilà, personne n'y mettait

du sien. Tous se cantonnaient dans leur cercle d'action limitée, satisfaits s'ils se sentaient couverts par la responsabilité d'autrui.

Sur le trottoir, Francastel passait. Il avait repris sa belle assurance.

— Bonjour, mon commandant! cria-t-il.

Ils prirent le chemin du grand Quartier général. Les bureaux étaient installés tant bien que mal dans la maison où le général Jarras avait couché. Rasé de frais, sanglé dans le dolman vert clair scintillant de petits boutons, Francastel portait la tête haute, sous le talpack noir. Son sabre traînait sur le pavé. Un monocle que Du Breuil remarquait pour la première fois soulignait encore la jactance habituelle de sa physionomie.

— Quelle victoire, mon commandant! Nous leur avons donné une rude leçon. Par exemple, il y a eu des moments où ça chauffait!

Du Breuil, au souvenir du vantard penché sur ses fontes, gardait le silence. Encouragé, Francastel prit un air modeste, poursuivit :

— Chacun a fait son devoir. Vous savez qu'hier, à Longeville, où l'Empereur logeait, nous avons mis pied à terre une minute : le maréchal a rendu compte. Sa Majesté a dit, en lui tendant la main : — « Eh bien, monsieur le maréchal, vous avez donc rompu le charme! » L'entourage faisait chorus.

Dans la salle où la plupart des officiers de l'État-major étaient réunis, un grand tapage régnait. On attendait le retour du général Jarras. Il venait de se rendre auprès de Bazaine pour lui demander ses instructions. Avec force gestes, les uns expliquaient les missions qu'ils avaient remplies; ils ne tarissaient pas sur leurs dangers, leurs aventures. D'autres commentaient le rôle des grands chefs. Par une malveillance naturelle, ils les jugeaient tous avec une extrême sévérité; on avait remporté néanmoins un gros succès; Massoli murmura même : un triomphe. La plupart voyaient là un juste

retour des choses, se laissaient aller à un espoir sans bornes, une confiance aveugle.

Restaud jeta :

— Un triomphe qui nous coûte et qui nous coûtera cher!

Du Breuil songea au râle des blessés, à la pâleur des morts. L'épouvantable vision se levait à nouveau, avec les champs jonchés de cadavres.

— Ça n'a pas traîné, dit Restaud; de quatre à huit! Le 3e et le 4e corps ont fait une rude besogne.

— Les pertes? jappa Floppe.

— Trois ou quatre mille hommes.

— Et le général Decaen!

— Blessé seulement! Et le pauvre Kelm?

— Eh bien? fit Du Breuil.

— Une balle dans le front!

...Fataliste jusqu'au bout, Kelm! Il avait dit à Décherac, en trottant vers Borny : — « Vous prendrez mon portefeuille, si je suis tué. » — Il avait ajouté : « Je suis sûr de mon affaire. »

Il y eut un silence. On passait à d'autres noms. Ils tombaient à travers l'indifférence générale; chacun, l'œil sec, songeait à soi, aux siens; les meilleurs, capables, comme Du Breuil, de s'attendrir devant un spectacle pareil à celui de la nuit, demeuraient insensibles, tout à l'angoisse, à la trépidation de l'heure présente.

Floppe reprit :

— Eh! eh! les souliers du mort, bonne chose! Voilà le maréchal Lebœuf pourvu.

Francastel mit Du Breuil au courant. L'Empereur avait donné de suite à l'ex-ministre la succession du général Decaen, le 3e corps.

— Cette fois, précisait Floppe, il a chaussure à son pied... Et, pinçant les lèvres, il ajouta : — Ne forçons point notre talent!...

Laune parut, suivi de Décherac, qui était en train de lui dire : — Il y avait encore à deux heures du matin des divisions sur le terrain.

— Je sais, je sais, fit Laune, sèchement.

Il se tourna vers la fenêtre, d'où montait l'incessant vacarme de la route, grommela :

— Ah! cet encombrement, c'est complet!

La mission que Du Breuil reçut une demi-heure après lui rendit confiance. Il griffonnait à la hâte sur son calepin l'ordre au 4e corps « de reprendre immédiatement le mouvement, de gagner le plus tôt possible les points assignés... » Et sous la dictée du général Jarras, les mots avaient un sens rassurant. La pensée du chef veillait. Des camarades partaient comme lui la porter en tout sens, aux 2e, 3e, 6e corps; et l'immense troupeau disséminé, obéissant à la voix muette, allait se reformer aussitôt, suivre des voies certaines, converger vers un but déterminé.

Frisch, prévenu par un planton, promenait en main Brutus devant la porte. Du Breuil flatta l'alezan d'une claque amicale sous le ventre, vérifia la sangle.

— Cydalise a-t-elle mangé? demanda-t-il, comme il retombait en selle.

Frisch eut un sourire satisfait.

— Oui, mon commandant. C'te nuit, elle avait refusé l'avoine. Mais au matin, elle s'est rattrapée. Elle a les pattes bien enflées.

— Masse avec de l'alcool camphré.

— Y en a plus, mon commandant. J'y ai mis des flanelles mouillées.

« Brave Frisch! il aime ses chevaux », songea Du Breuil en se frayant passage.

Un régiment de ligne suivait à files ouvertes les deux côtés de la route où roulait toujours l'amalgame des voitures. A ce tumulte inusité, Brutus, inquiet, pointait les oreilles, jetait de brefs ronflements. Normand solide, il avait plus de fond que Cydalise, plus de caractère aussi. Ce goût des bêtes de luxe était une des petites vanités de Du Breuil. Il avait toujours eu d'admirables montures, aimait le cheval pour lui-même. Mais depuis le début de la campagne, Cydalise et Brutus lui étaient

devenus plus chers encore, vrais compagnons mêlés à sa vie dont ils partageaient les émotions et les fatigues. Un bon cheval, en guerre, c'est inappréciable.

Il descendait maintenant la route de Longeville, faisait vingt mètres, s'arrêtait, repartait. Il longeait, suivi d'un planton (un petit chasseur à cheval dont il sentait le regard rivé dans son dos), les longues files d'hommes piétinantes, — lignards de la division Lafont de Villiers. Courbés sous le sac, le fusil à la bretelle, tous le dévisageaient avec des faces de résignations, les unes goguenardes, d'autres impassibles. Ils avaient les traits tirés, les joues creuses de galériens qui ne mangent pas, dorment à peine. Les uniformes étaient blancs de poussière, les visages jaunes, les mains noires. Il reconnut au passage son cousin Védel, et dans le rang le vicomte Judin, qui traînait le pied. Il n'eut que le temps d'échanger un regard, un sourire.

Sur la chaussée roulait toujours l'immense fleuve. Au grand désespoir d'un vaguemestre cramoisi, qui gesticulait, aphone, les yeux jaillis de l'orbite, des charrettes de convoyeurs auxiliaires chargées de bagages d'officiers, s'étaient glissées entre les voitures d'un convoi régulier de l'intendance; et les prolonges pleines de biscuit, les fourgons de munitions s'échelonnaient à l'infini, pêle-mêle avec des cantines, des ambulances, des haquets aux pyramides de malles. Des batteries entières, immobilisées, des parcs de réserve, des escadrons apparaissaient de loin en loin, pris dans le remous de l'insensible courant. Impossible de se jeter à droite, ni à gauche, d'avancer, de reculer. On était englué là. Il fallait suivre. Au milieu d'imprécations, de rires, de chants, fondus en un seul bourdonnement, l'effrayante cohue roulait, dans un ressac perpétuel d'arrêts et de départs. Un nuage gris flottait au-dessus de la route, accru sans cesse. Le soleil en plein azur chauffait. Du Breuil toussa, pris à la gorge par la poussière épaisse, l'odeur âcre de cette foule en sueur.

A hauteur de Scy, dont le clocher pointait dans la

verdure, sur le flanc de Saint-Quentin, comme il tournait les yeux vers la plaine, à sa droite, il aperçut une escorte de chasseurs à cheval. Elle venait en sens inverse, sur le trottoir opposé. Au-dessus, un fanion tricolore ondulait.

Il se haussa sur ses étriers. En avant de son état-major qui chevauchait en file indienne, un général corpulent parut. Du Breuil reconnut dans cet homme au gros nez, aux fortes moustaches retombantes, son chef de la veille, l'ex-ministre. Il eut une seconde de compassion. Pauvre maréchal Lebœuf ! Après avoir été le grand maître, le directeur de l'armée, être réduit à venir saluer un camarade qui lui obéissait la veille, obéir à son tour, c'était dur !.. Mais le masque restait lourd, indifférent, ne laissant rien percer.

Bah ! pourquoi le plaindre ? Il était trop heureux, dans sa disgrâce ! Les incapables, on aurait dû les sabrer tous. A chacun selon son mérite... Il songeait encore : une belle chose tout de même cette discipline militaire, cette règle inflexible qui plie chacun, du plus humble pousse-caillou à ce maréchal de France, hier encore chef suprême.

Derrière le maréchal, Blache, à son rang, montrait son visage rouge, plus souriant que de coutume. Une satisfaction éclairait les yeux bougons du Sanglier. Le plaisir de reprendre du service, se dit Du Breuil... Il aimait les qualités frustes de Blache, le savait courageux et dévoué, sous des apparences brusques.

Un vacarme le tira de ses réflexions. Il tourna la tête, vit un charretier roux, brute géante (il connaissait cette tournure-là !), qui, sur la chaussée, était en train de se battre avec un autre convoyeur dont la voiture venait d'accrocher la sienne. On les sépara. Le convoyeur, la poitrine défoncée d'un coup de poing, fut laissé pour mort, dans le fossé. L'immense fleuve, un instant immobile, roulait à nouveau, emportant la vision du charretier roux, de sa lourde voiture dégagée d'un coup d'épaule, et de la voiture voisine, sans conducteur désormais.

On cria derrière lui :

— Rangez-vous!

Un galop, venant de Moulins : une nouvelle escorte arrivait; elle le dépassa. C'était le maréchal Canrobert, suivi de ses aides de camp. Il allait grand train. Du Breuil n'eut que le temps d'apercevoir son mâle profil, ses cheveux en coup de vent. Qu'est-ce qu'il y avait donc? Les officiers d'ordonnance jetaient au passage de brefs regards anxieux à leur droite. Il scruta la plaine, aperçut soudain, sur les hauteurs de Montigny, distantes de deux ou trois mille mètres, de l'autre côté de la Moselle, un grouillement confus.

L'ennemi sans doute? Nous n'avions plus de troupes sur la rive droite... Il prit sa lorgnette, vit nettement remuer des groupes compacts; artillerie ou cavalerie? Il eut un élan de rage. « Ces maudits Prussiens! S'aventurer ainsi sous le canon de la place... Ils sont fous!... On va les déloger, j'imagine. » Il constatait avec amertume la ténacité, l'acharnement de leur service de découverte. Ils ne nous lâchaient pas d'une semelle! On sentait fourmiller autour de nous leurs patrouilles invisibles; et toujours des pointes audacieuses de uhlans, comme un vol de guêpes, bourdonnaient.

Il approchait de Longeville, venait de franchir le passage à niveau de la nouvelle ligne ferrée, de Verdun à Metz, dont la construction s'achevait. Dans les prairies qui longent la route à droite, des troupes faisaient le café. La division Tixier, du 6e corps, avait posé les sacs. Près des feux en train de s'éteindre, des escouades causaient. Les marmites n'étaient pas encore rebouclées. Jambes pendantes, sur le bord du fossé, des fantassins fumaient avec insouciance. Un sergent-fourrier, imberbe, pâle, ronflait, la bouche ouverte, la tête contre son fourniment. Du Breuil croisait un groupe d'officiers, autour d'un colonel qui consultait sa carte, assis sur un pliant. Soudain, sur les hauteurs de Montigny, on vit floconner dans l'air un petit nuage blanc opaque. Une détonation retentit. Presque aussitôt un point noir,

un obus en droite ligne siffla, grandit. Une lançade de Brutus affolé emporta Du Breuil; l'obus, au milieu du groupe, éclatait. Seconde éperdue, où, dans un éclair rouge, il eut aux tempes le vent de la mort, aux yeux cet horrible tableau : une tête coupée net, trois corps qui s'affalent, et, par terre, dans une mare de sang, près du pliant resté debout, le colonel blanc comme un linge, le ventre et les jambes broyés. Il se retourna. Le petit chasseur trottait derrière lui.

Un second, puis un troisième obus éclataient, sans blesser personne. Comme il atteignait les premières maisons de Longeville, de violentes détonations, à gauche, retentirent. Le Saint-Quentin répondait. Il eut une courte joie : « Ah! ah! on les foudroyait! Écrasée, la guêpe!... » Mais elle avait eu le temps de planter son aiguillon...

Il dut ralentir, devant un long pavillon dont la cour était pleine d'officiers et de gens à la livrée verte, refluant jusque dans la rue, où des fourgons et des équipages stationnaient. Aux voitures timbrées des armes impériales, à la compagnie de garde, immobile, sous les armes, il reconnut la maison où le souverain venait de passer la nuit. L'alerte causée par les obus de Montigny était grande. On venait de prescrire en hâte le départ. Sensation étrange, douloureuse presque pour lui, de cet Empereur en fuite, devenu du jour au lendemain une sorte de bagage gênant, un personnage d'apparat qui embarrassait les autres, embarrassé de lui-même.

La figure du petit chasseur le frappa; elle exprimait maintenant une joie naïve de badaud. Puis les yeux du faubourien eurent un éclair, une blague voyoute déformait le coin de sa bouche. Du Breuil revit le dîner de Saint-Cloud, le visage auguste, et cet air de souffrance, d'accablement... Il sentit à nouveau l'élan de cœur qui déjà l'avait attiré vers Napoléon; puis, attristé, songea :

« Le prestige du malheur! Une bonne blague... »

Il mit une heure à franchir les deux kilomètres qui

séparent Longeville du Ban Saint-Martin. Comme il traversait encore un régiment de lignards au repos, il eut le cœur aux lèvres, se boucha le nez. Une odeur nsupportable se dégageait. Des tringlots qui passaient, sur une prolonge d'avoine, ricanèrent :

— Tas de charognards!

— Tas de rossards! leur jetaient en réponse des voix de mépris, un peu envieuses.

Mais il n'y avait pas à en douter... Cette odeur!... Le régiment entier s'émouvait, et des marmites rapidement débouclées, vite chacun lançait au loin dans les champs ses quatre jours de viande crue, décomposée au soleil.

Le Ban Saint-Martin apparut, avec ses hautes masses de verdure, toutes blanchies de poussière, l'entassement sur sa plaine rase d'une innombrable quantité de voitures, maintenues là par des vaguemestres à bout de force. Toutes attendaient de prendre rang, guettaient la seconde favorable où se glisser à leur tour... Et des troupes sortaient encore de Metz, une division entière qui avançait lentement, les zouaves et les grenadiers de la Garde. Les brandebourgs blancs se confondaient, sous la poussière, avec la tunique bleue, devenue blanche; blancs aussi les pantalons garance, blanches les larges culottes des zouaves. Chaque visage semblait recouvert d'un masque, les moustaches comme saupoudrées de farine.

Une détonation lointaine, un coup de mine dont l'écho se répercuta, fit alors tressaillir chacun : « C'est le pont de Longeville qui saute! » dit une voix de paysan, à la tête de ses chevaux, près de Du Breuil.

Il était midi lorsqu'il parvint près de la Maison de Planches. Il marchait depuis quatre heures, avait pu franchir à peine six kilomètres... Les campements du 3e et du 4e corps n'étaient pas encore levés. Les troupes, harassées par le combat de la veille, par la longue nuit de marche et d'insomnie, bordaient la route. Des hommes éreintés dormaient dans le fossé. Autour des

faisceaux, debout, appuyées sur leurs chassepots, veillaient les sentinelles fourbues. Ce n'étaient que respirations haletantes, faces congestionnées, sommeils pesants; jambes de-ci jambes de-là, les corps restaient étendus à la place même, où, assommé de fatigue, on s'était laissé choir. Quelques soldats réparaient leurs habits, recousaient des souliers avec de la ficelle. A la vue de l'officier d'état-major, du petit chasseur d'escorte, un caporal, en train de mettre une pièce de drap bleu à son pantalon rouge, releva la tête, ôta la pipe de sa bouche.

— Le quartier général du 4e corps? interrogeait Du Breuil.

L'homme haussa les épaules, les coudes en dehors, l'œil vague : savait pas. Quelques tentes étaient dressées, près de popotes d'officiers; et partout, dans des marmites noircies de fumée, léchées d'une maigre flamme, sur de petits fourneaux creusés en terre ou bâtis de trois pierres, la soupe des escouades cuisait.

Il erra longtemps, et de renseignements en renseignements parvint au Sansonnet. Le général Ladmirault sortait de table. Il écouta la lecture de l'ordre faite par Du Breuil sur son calepin. Son regard soucieux embrassa les prairies où ses divisions bivouaquaient, les routes encombrées d'attelages, la masse verte du Saint-Quentin. Entre les hauteurs, le col de Lessy dentelait le ciel clair de sa dépression, échancrure d'azur, où glissaient de lourds nuages blancs poussés par le vent d'ouest. On percevait un bruissement presque insensible, murmure lointain d'armée en marche. Le général se tourna vers son chef d'état-major. Ils conférèrent. Ladmirault disait :

— Hâter le mouvement, c'est facile à dire! Comme s'ils ne savaient pas que tous ces chemins-là sont encombrés!... Il haussa la voix : — Du côté de Châtel, un équipage de ponts barre la route, qui n'est pas large, sur une distance considérable. Il y a des bagages de tous les corps, il y a de tout, de l'artillerie, de la réserve.

Comment veut-on que je passe? Pourquoi ne pas utiliser la route de Briey?...

Du Breuil, sa mission remplie, serra la main d'un aide de camp, le comte de Cussac, cet officier dont il avait, la veille, demandé des nouvelles au pauvre Vacossart... Membres du même cercle, tous deux avaient taillé plus d'une banque au Sporting-Club, dépêché plus d'un souper, entre Rose Noël et Nini Déglaure. Ces souvenirs leur parurent étranges. Avaient-ils vraiment vécu de la sorte, autrefois? Depuis quinze jours ils étaient d'autres hommes, ils se voyaient autres.

Lesté d'une aile de poulet, d'un verre de bordeaux, — le petit chasseur avait dévoré la carcasse et vidé le fond de la bouteille, — Du Breuil partait. Il retraversa les campements du 3e corps, mis en rumeur par l'ordre de départ. On abattait les tentes, on chargeait les bagages. Quelques faisceaux étaient déjà rompus. Les troupes s'alignaient.

Aux portes de Metz, au Ban Saint-Martin, l'envahissement recommença. Et sous le ciel de plomb, c'était le même tumulte, la coulée en avant du fleuve d'hommes et de voitures. Tout cela suant, peinant, soufflant, jurant, les chevaux s'abattant, les conducteurs fouaillant, bâtonnant leurs attelages sous la poussière aveuglante et le soleil ardent. Du Breuil dépassait de nouveaux régiments. A chaque instant, ils faisaient halte. Des hommes tombaient alors, comme des masses; les réservistes surtout n'en pouvaient plus; et sans avoir la force de déboucler leurs sacs, beaucoup s'endormaient net, la face rouge. Deux ou trois minutes plus tard, il fallait repartir; les sous-officiers secouaient ces malheureux qui, sans une plainte, se remettaient debout, repartaient, muets comme des somnambules...

De distance en distance, il reconnut quelques-uns de ses camarades de l'État-major général. Ils s'efforçaient de mettre un peu d'ordre. Restaud, rencontré à hauteur de Longeville, lui apprit que le maréchal avait prescrit de licencier les voitures auxiliaires.

— Mais elles portent les vivres! dit Du Breuil.

— Nous en trouverons en route.

— Il eût été plus simple d'utiliser dès hier les chemins de Lorry, de Woippy, ou bien de laisser à Metz tout cela, grommela-t-il.

Il ne pouvait comprendre cette conduite d'un chef qui, en pleine retraite, devant un ennemi entreprenant, attendait pour se débarrasser d'impedimenta inutiles, qu'ils eussent produit un tel désordre, un encombrement si funeste.

— A quoi bon discuter? fit Restaud. J'exécute.

On ne pouvait cependant licencier les voitures qu'une fois déchargées; il fallait donc les ramener en arrière. Celles qui n'avaient pas dépassé Longeville, étaient seules en mesure de rebrousser chemin; les autres, engagées dans le défilé, demeuraient contraintes d'avancer. Elles n'eussent, en faisant demi-tour, servi qu'à redoubler la lenteur et le désarroi. Et tandis qu'aidé d'intendants et de vaguemestres, Restaud barrait le passage aux convoyeurs en délire, une à une, les voitures du train, l'artillerie, les réserves se détachaient de l'enchevêtrement des premières charrettes immobiles, pêle-mêle avec de l'infanterie en marche, défilant peloton à peloton, blancs de poussière, des souliers au shako.

Les convois du 2e corps et du grand Quartier général, sans compter d'innombrables bagages, continuaient leur route, l'ascension lente du plateau, l'interminable piétinement sous le soleil.

A Moulins, plus personne. L'état-major venait de partir. Il était quatre heures. Les ordonnances allaient se mettre en route avec les chevaux de main. Du Breuil aperçut Frisch en train d'assujettir le surfaix de Cydalise. Brutus, trempé d'écume, hennit. Il changea de monture, enfourcha la jument déçue, qui se mit à traîner la patte, par ruse. Il l'éperonna, prit le trot, tandis que Frisch, près d'un seau réquisitionné en hâte, épongeait Brutus ravi, l'empêchant à petits coups de longe de boire l'eau sale vers laquelle il tendait avi-

dement l'encolure, sa lèvre retroussée sur le rose des gencives.

Quelle chaleur! Du Breuil eût donné n'importe quoi pour étancher sa soif. A l'endroit où la route bifurquait, vers Châtel-Saint-Germain, il n'y put tenir, s'approcha d'une auge de pierre, devant une ferme. Elle était vide. Le petit chasseur comprit : « Si mon commandant voulait boire... » Il avait rempli sa gourde à Moulins, la lui présenta d'un geste spontané. La simplicité de l'offre le toucha. Il but une gorgée.

Ils s'engagèrent sur une voie romaine qui accédait au plateau plus directement que la route. Au-dessus d'eux la petite vallée de Rozérieulles étala ses prairies, ses toits rouges, la verdure sombre des noyers. A mesure qu'ils montaient, le cercle de l'horizon s'élargissait. Ils dominaient maintenant la vallée de la Moselle. Un épais nuage de poussière serpentait au-dessus de la route, d'où s'élevait un brouhaha confus. Dans l'azur splendide, le vaste paysage ensoleillé se déploya. Les rivières dessinèrent à travers le damier des champs et les bouquets d'arbres leurs méandres bleus; et dans l'air calme Metz apparut, blanche, avec ses maisons innombrables. La haute masse de la cathédrale profila sur l'azur sa silhouette carrée. La ville lorraine souriait, heureuse, dans son corset aux dentelles de pierre. Un peu de brume dorée l'enveloppait de gloire.

Ils restèrent un instant immobiles, le petit chasseur insouciant, trouvant ça « chouette », Du Breuil ému jusqu'au fond de l'âme.

— Adieu, Metz! dit-il, après quelques secondes.

Et poussant leurs chevaux, ils gagnèrent de l'avant. Le cercle de l'horizon diminua, diminua. Il n'y eut plus autour d'eux que le plateau, derrière eux que le ciel.

— Comment t'appelles-tu, fit Du Breuil, d'où es-tu?

— Jubault, mon commandant, de Tours.

— Ça ne te fait rien de quitter Metz?

— C'est pas trop tôt, mon commandant! sourit l'homme, enhardi.

Et Du Breuil murmura : oui... mais il n'eût pu dire au fond de lui-même s'il en était joyeux ou triste.

Le plateau était couvert de troupes. A la descente des Génivaux, l'encombrement reprenait, terrible. Encaissée dans un petit ravin, la route n'était plus qu'une profonde ornière, défoncée par le creusement des roues, le grattage incessant des semelles. On enfonçait dans un mètre de poussière. Elle flottait dans l'air comme un brouillard. Les hommes et les chevaux en étaient blancs, méconnaissables.

Soudain, près de Gravelotte, comme il se retournait, il aperçut sur le versant qu'ils venaient de quitter, commodément posté à cinq cents mètres, le long d'un bois, un individu qui braquait une jumelle. Le uhlan mettait pied à terre, ouvrait tranquillement une carte ou un calepin, prenait des notes.

— I's'gêne pas! fit le chasseur.

Du Breuil eut un geste de rage, chercha son revolver. Mais non, ce serait une balle perdue. Posément le uhlan avait replié sa carte, ressanglé, puis enfourché sa bête. Il disparut.

— Bien le bonsoir! reprit Jubault. Il y en a partout! Ils la connaissent! Ils s'déguisent en forains; ils nous suivent à cheval, avec des blouses blanches et des sabots...

Ils atteignaient les premières maisons de Gravelotte. L'État-major général tout entier stationnait sur la voie publique, devant l'habitation de l'Empereur. Un peu en arrière, des cavaliers de l'escorte promenaient en main les chevaux paquetés. Du Breuil mit pied à terre, rendit compte au général Jarras. La suite impériale, des généraux, des chambellans, se mêlaient aux groupes, impatients de nouvelles. Chacun devisait sur les événements. Bazaine était en train de conférer avec l'Empereur. On attendait la fin de l'entretien. Le Prince Impérial allait d'un groupe à l'autre, la figure inquiète. A son approche les voix baissaient, les conversations changeaient de tour. Il interrogeait ceux des officiers qu'il connaissait

de vue, s'appliquait à saisir le sens exact des mots, sous le respect des réponses évasives. Le visage de l'adolescent reflétait ses préoccupations. Il semblait se rendre compte de la gravité des circonstances.

Du Breuil rencontra l'éternel sourire de Décherac. Cette fois, il était triste, disait clairement : « Le pauvre enfant ! » Les deux officiers hochèrent la tête.

— Savez-vous une chose, fit Décherac, c'est aujourd'hui le 15 août. Drôle de fête !

Le saisissant contraste émut Du Breuil. Le 15 août, les cloches de Notre-Dame, les adresses et les délégations des corps constitués de l'État, les rues pavoisées, les illuminations du soir !... La glorieuse série des 15 août passés défilait dans l'ironie amère de son âme Tout cela était loin.

— Oui, drôle de fête, répéta-t-il.

— Bazaine l'a souhaitée à l'Empereur en arrivant. Il lui a offert un bouquet de maigres fleurs, cueillies dans le jardin de la maison où il campe.

Ah ! ce bouquet chétif, offert à l'Empereur par le commandant de son armée !... Du Breuil le trouva symbolique vraiment, cet hommage solitaire des troupes encore fidèles. A ses oreilles, les acclamations absentes se mirent à tinter comme un glas ; et de se révéler jour de fête, ce jour de détresse et d'abandon lui parut plus douloureux encore, dans le silence morne et les chuchotements. Les visages n'étaient qu'inquiétude, égoïsme, oubli.

L'entretien se prolongeait. En tournant les yeux vers les fenêtres closes de la petite maison, il reconnut dans un groupe la haute figure sèche du général Jaillant. Il ne prononçait pas un mot ; ses minces lèvres restaient serrées, sous le bec d'aigle impérieux. Près de lui, fouillant d'une lorgnette les bois et le débouché d'Ars, un chambellan s'agitait. Du Breuil l'entendit murmurer : « Ces bois ne sont pas sûrs, général.... » Sa voix tremblait un peu. Jaillant haussa les épaules : « Après ? » Le chambellan fit face. Ce visage défait !... Du Breuil hési-

tait à le reconnaître : le comte Duclos! Les moustaches tirées gardaient un reste d'arrogance, mais ces yeux où brillait la peur, cette voix blanche, si provocante naguère...

— Il n'est pas encore remis de l'alerte, glissa Décherac. L'Empereur a failli être enlevé par des uhlans cette après-midi. Ils étaient à 1 200 mètres, en vue de la route. Ils ont laissé défiler le cortège... Bizarre, n'est-ce pas?

Floppe, survenu, jeta :

— L'angoisse est telle que l'Empereur voulait partir aussitôt, gagner Verdun. Mais pas d'escorte. La cavalerie de la Garde arrive seulement. Elle est éreintée. Alors on ne s'en va que demain au petit jour.

Des éclats de voix attirèrent l'attention. Un général, la tunique ouverte sur sa ceinture rouge, parlait avec animation. Il était à cheval, blanc de poussière, ayant comme les autres marqué le pas tout le long de la route. Du Breuil reconnut le gros général Chenot, commandant une division du 6e corps. Il ne l'avait pas revu depuis la soirée de Saint-Cloud, lorsqu'écrasant sa nuque rouge sur un col aux broderies d'or, il s'en allait sous les lustres, bras dessus, bras dessous, causant avec Jaillant. Il se plaignait violemment à Jarras, un de ses vieux camarades. Il aperçut Du Breuil, fit bonjour d'un signe, et, sans baisser le ton, continua ses récriminations. Il désignait maintenant les généraux de la suite, montra Jaillant de loin, ricana avec amertume : « Pas la peine d'être si fier!.. joli pétrin... les conseilleurs ne sont pas les payeurs... » Et Du Breuil le revoyait encore sous les lustres, tenant Jaillant sous le bras, sincère comme aujourd'hui.

Il y eut un mouvement, puis un grand silence. Sur le seuil de la petite porte, derrière Bazaine, l'Empereur parut. Il avait un teint de cendre, des yeux morts; des boursouflures, dessous, faisaient poche. Il portait la petite tenue de général sous un pardessus civil. La démarche était lourde, affaissée. Bazaine prit congé. Le Prince Impérial s'approchait de son père. Les familiers

s'empressèrent. Déjà, dans un va-et-vient, l'État-major remontait à cheval, gagnait ses logis de passage... Du Breuil y songeait encore, lorsque Décherac, à table, raconta le mauvais effet produit sur les troupes, en ce jour anniversaire, par la vision du souverain. Il avait présidé, depuis midi, au lent défilé de l'armée. Face à la chaussée, devant l'interminable cohue, il était resté des heures entières, assis sur une chaise de cuisine. Et sans un cri, sans un vivat, les divisions étaient passées, silencieuses, devant cet homme à l'œil terne, au teint blafard, au ventre tombant, qui était l'empereur Napoléon III. Cette rêverie du malheureux, regardant s'écouler devant lui ce qui restait de sa puissance, personne, même Floppe, n'y pouvait penser sans tristesse.

Les nouvelles de la journée firent diversion. Un petit événement venait d'occuper le grand Quartier général. Le maréchal avait quitté subitement la maison qu'il occupait, pour une autre, située une demi-lieue en avant. Le général Jarras, sur ces entrefaites, était allé le relancer, prendre ses instructions : et le maréchal, à son offre de faire rapprocher l'État-major, avait répondu : « L'État-major est bien là où il est ; qu'il y reste ! » On s'amusait de l'avanie faite au patron, à cause de ses manies de bureaucrate paperassier. On plaisanta un instant, sans se douter combien ces heurts légers répondaient profond, portaient atteinte à la discipline, au bien même du service.

A la nuit, on apprit que la division de Forton avait eu un engagement sérieux, du côté de Mars-la-Tour. Elle avait dû rétrograder sur Vionville. Par suite, le 2e corps, insuffisamment couvert sur son front, restait en avant de Rezonville, le 6e corps à sa droite. Les derniers régiments de la Garde arrivaient. Ils se plaçaient, ainsi que les réserves d'artillerie et le parc, en avant de Gravelotte.

Sur la route de Doncourt, la division Du Barail, seule, parvenait à Jarny. On sut, par des estafettes, que le 3e corps était en marche. Quant au 4e, il stationnait

encore près de la Moselle, n'ayant pu avancer à travers les routes obstruées. Divers renseignements, fournis par des reconnaissances et des espions, faisaient connaître en même temps que des troupes allemandes, évaluées à 25 000 hommes, débouchaient par les ponts d'Ars, de Novéant, se dirigeant sur Mars-la-Tour. Elles fourmillaient dans les bois de Gorze. Il fallait se hâter si l'on ne voulait voir la route manquer devant soi. Des ordres furent envoyés à tous les corps, prescrivant qu'on se gardât au loin. L'armée devait, à la première heure, se tenir prête à partir. Et tandis qu'en maugréant ceux de ses camarades qui n'avaient pas encore rempli de mission montaient à cheval à leur tour, Du Breuil s'allongeait avec ivresse sur un étroit lit de camp, s'endormait d'un sommeil fiévreux.

Avant l'aube, le cri d'un coq déchira l'air. Des piétinements de chevaux qui se rangeaient avec un bruit sourd sous les fenêtres, l'éveillèrent. Sur pied d'un saut, il contempla avec stupeur la chambre inconnue, les poutrelles du plafond, le buffet garni d'assiettes peintes... Soudain, au mur, un portrait de l'Empereur... Il se souvenait! Il était à Gravelotte. L'Empereur partait ce matin même, fuyant l'armée.

Cruelle, la comparaison d'un autre départ s'imposait à lui. Il revoyait le quai de la petite gare dans le parc de Saint-Cloud, le train rangé le long de la voie, les voitures vertes aux N couronnés... Ah! les illusions d'alors, l'adieu touchant, l'enthousiasme, l'espoir! Il revit les courtisans dorés, l'agitation des aides de camp, les ministres, les familiers, puis le coup de sifflet, le train qui s'ébranle, emportant, dans un rayon de soleil, le destin même, la fortune de la France.

Du seuil, il embrassa la route grise, l'alignement des lanciers de la Garde et des dragons de l'Impératrice, immobiles dans leurs manteaux blancs. Une aube pâle rendait livides les visages. Un cheval parfois s'ébrouait, grattait le sol du pied. La plupart dormaient, raides, sur leurs pattes. Devant la maison de l'Empereur, les

voitures de la cour attendaient. Il fit quelques pas, tressaillit. Une voix le hélait : « Pierre! »

Elle partait du rang. Il regardait, hésitant. « Tu ne me reconnais pas? » dit la voix. Il eut chaud au cœur. Lacoste! S'il le reconnaissait!... A sa place de bataille, à côté d'un vieux maréchal des logis, — le vétéran de Saint-Cloud, parbleu! — Lacoste dressait son buste maigre. Il semblait plus grand, plus sec que de coutume. Il avait les narines pincées, les yeux caves. Le bleu si limpide du regard, l'eau pure des yeux était sombre. Une rage concentrée lui durcissait les traits. Le feu de la fièvre rougissait ses pommettes.

— Sale nuit, dit-il. Debout depuis deux heures... on s'astique! Bien la peine... pour déguerpir...

Du Breuil flatta Conquérant de la main.

— Ça le dégoûte aussi, va! c'est trop bête. Dire que je n'aurai seulement pas vu la couleur d'un Prussien. Depuis quinze jours, des marches, de la pluie, de la boue... Borny, enfin! On va se battre... Je t'en fiche! Et ce matin, où ça ne s'annonce pas mal, en route pour Châlons! Métier de gendarme, de garde-malade, de Jean-f... est-ce que je sais? Mais de soldat, allons donc!

La colère l'échauffait. Il dégrafa son lourd manteau. Sa veste bleu de ciel parut.

— Tiens! tu es en veste, fit Du Breuil. Qu'est-ce que vous avez fait de vos habits blancs?...

Lacoste grommela :

— Ils moisissent à Paris. Nous aurions ressemblé à des Allemands!... Alors on opère en petite tenue... C'est bien assez bon pour ce qu'on fait.

Du Breuil surprit un bref sourire approbateur sur le dur visage du maréchal des logis. Il ne bronchait pas, muet, droit en selle. Lacoste reprit :

— Musette boite. Titan est aux bagages. Je ne les retrouverai sans doute jamais!

Un commandement lointain retentit : « Portez.. lances! » Les hampes se dressèrent dans l'air froid. Les flammes voltigèrent un instant, retombèrent comme des

loques. Lacoste, d'un grand geste rageur, mit le sabre à la main. « Adieu, Pierre », dit-il. Les regards des lanciers se fixaient sur la petite maison. Du Breuil s'en approcha.

L'Empereur et le Prince Impérial montaient dans une calèche attelée en poste, avec deux personnes de la suite. Une extrême fatigue décomposait le visage du souverain. Les larmes semblaient y avoir creusé des sillons. Le buste s'affaissait encore plus. Personne autour des voitures où la maison militaire, morne, prenait place. Quelques cent-gardes caracolèrent. Leur éclatante tenue, pantalon rouge, tunique bleue aux aiguillettes d'or, bicorne brodé, semblait terne, dans le petit jour glacé. Quatre ou cinq paysans, dans la rue déserte, béaient. Du Breuil aperçut Jaillant terreux, les moustaches tombantes du comte Duclos. Une tristesse générale régnait.

Brusquement, un galop d'estafette retentit. Le bruit courut que des uhlans infestaient la route. Bazaine arrivait enfin, et derrière lui, presque aussitôt, Canrobert, puis Bourbaki, Frossard. Sans descendre de cheval, le commandant en chef serra la main de Napoléon. Les trompettes sonnèrent « au trot », les dragons de l'Impératrice prirent les devants, le cocher silencieusement toucha. La voiture roulait, suivie immédiatement des lanciers en colonne par quatre. Et dans le bruit décroissant de l'escorte, à travers l'aube blême et l'inconnu, Du Breuil suivait de l'âme cette calèche sinistre, emportant le vieillard et l'enfant, dos courbés sous le poids du sort.

Où s'en allaient-ils ainsi? L'élan de cœur qui l'attirait hier encore vers Napoléon vaincu le saisit de nouveau. Comme il l'avait acclamé dans sa gloire, il le plaignit dans son effondrement. Jamais il n'oublierait le doux sourire endormi, l'air de bonté du visage auguste. Mais il ne pouvait songer sans douleur à cette légèreté coupable, sans trouble à ce revers inouï. Privé de l'ancienne foi, tâtonnant dans les ténèbres et le doute, il ne savait plus que penser.

Un à un, de nouveaux renseignements parvinrent : l'ennemi n'était pas en force. Rien à craindre d'immédiat. Le général Frossard, au 2e corps, n'estimait pas, décidément, que les forces allemandes, signalées à Gorze, dépassassent 4 000 hommes. Au 6e corps, on était sans nouvelles de l'ennemi. Et le capitaine Arnous-Rivière, dont la compagnie d'éclaireurs volontaires avait fouillé pendant la nuit les ravins qui aboutissent à la Moselle, faisait de son côté le même compte rendu.

Le maréchal recevait d'autre part une lettre du maréchal Lebœuf, l'avertissant qu'une de ses divisions n'avait pas encore rejoint. Il apprenait en outre que le 4e corps, loin d'attendre Doncourt la veille, venait à peine de commencer son mouvement... Cependant le 2e, le 6e corps et la Garde attendaient toujours le signal du départ. Les tentes étaient pliées, les chevaux bridés, les hommes sous les armes depuis quatre heures du matin.

— Un ordre à copier, messieurs !

La voix brève de Laune dictait :

« On pourra dresser de nouveau les tentes... les hommes n'iront à l'eau que par corvée... Nous partirons probablement dans l'après-midi, lorsque le 3e et le 4e corps seront arrivés à notre hauteur, en totalité... »

D'un trot vif, les officiers porteurs de l'ordre s'éloignèrent, à la recherche des commandants de corps. Du Breuil, désemparé, regardait disparaître sur la route de Doncourt l'alezan de Décherac, envoyé à Vernéville. Il restait morne, ne se consolait pas du temps perdu... Borny, d'abord ! qui retardait la retraite d'un jour, puis ce stupide encombrement, qui en gâchait encore deux... Et ces renseignements opposés ! Lesquels croire ? Un obscur espoir, né de son désir, lui fit accepter de préférence les derniers : l'armée allemande, évidemment, ne pouvait nous avoir ainsi gagnés de vitesse. Elle était encore loin. Nous n'avions devant nous que des reconnaissances...

Brumeux jusque-là, le temps se levait. Un clair soleil dora le village. Il profita de son loisir pour écrire une

lettre à son père. Il venait de la porter au fourgon de la poste, quand, soudain, le canon tonna... Les chevaux sellés en hâte... Un galop furieux jusqu'à la maison de Bazaine... Et tout l'état-major groupé autour du maréchal voyait à une allure vertigineuse dévaler sur la route de Rezonville une trombe de voitures. Elles roulaient éperdues dans un vent de panique. Les conducteurs affolés fouaillaient leurs bêtes à tour de bras. Ils passèrent à travers un nuage de poussière, en poussant des cris inarticulés; puis des dragons, ivres de peur, tête nue, sur des chevaux à poil, parurent.

La division de Forton venait d'être surprise à l'abreuvoir. Une grande bataille s'engageait.

II

A toute allure, derrière le maréchal dont on voyait flotter le couvre-nuque blanc, l'État-major fonça, dans la direction du feu. A hauteur de Rezonville, les obus commençaient à pleuvoir. Nul doute. Des forces supérieures nous écrasent. Une nappe de fer et de plomb s'abattait sur le 2ᵉ corps surpris...

— Francastel! Floppe! Décherac! La voix de Laune transmettait les ordres du maréchal, martelait de brèves indications. Du Breuil entendit : « Au maréchal Lebœuf... entrée en ligne... qu'il se hâte. » — « Et Ladmirault? se dit-il; sans doute, on espère qu'avec sa vieille expérience il va marcher au canon. » Il revoyait le regard du général, embrassant ses divisions immobiles, puis tourné, soucieux, vers le col de Lessy... Ah! ce temps perdu!... Pourvu que ça ne soit pas encore cette fois, comme à Forbach! Pourvu qu'on ne se laisse pas écraser bêtement, pourvu que les secours arrivent!

Le maréchal et ses états-majors, suivis de l'escadron d'escorte, remontaient vers Vionville. On apercevait sur la gauche le hameau de Flavigny. La division Bataille l'occupait fortement. Chemin faisant, Du Breuil observa que les mitrailleuses n'étaient d'aucun secours. Elles ne valaient, décidément, qu'à courte distance. Le tir de nos canons restait de même inefficace, parvenait à peine à ralentir les colonnes ennemies. L'artillerie allemande,

au contraire, nous causait un mal énorme, grâce à l'habileté du groupement, à l'incontestable supériorité de portée. Quelques bataillons pliaient déjà, décimés par un feu terrible. D'un mamelon à gauche de la route, on découvrit l'ensemble du terrain. L'attaque prussienne se dessinait nettement, par les bois sur Flavigny, par la plaine sur Vionville. On entendait de l'autre côté du village le son grêle de leurs petits tambours, battant la charge. Des feux de salve crépitèrent. Quelques maisons étaient en flammes. Des murs s'effondrèrent sous les obus. Et par moments, à travers la fumée, tandis que la colonne d'assaut, rompue, tourbillonnait, Du Breuil percevait les notes joyeuses d'un clairon de chasseurs, jetant au vent le refrain du bataillon :

Ah! Quel est donc, quel est donc
Celui qu'on aime,
C'est le dou..., c'est le douzième!

De fières troupes, tout de même. Allons! rien de perdu.... L'escorte maintenant gagnait Rezonville. Le 2e corps, remis de la surprise, tenait bon. D'ailleurs est-ce que le 6e corps et la Garde n'étaient pas là, tout près? Ils allaient bientôt donner, sans doute!... Et Du Breuil, avec une âpre joie, vit les Prussiens écrasés, rejetés dans la Moselle. On leur ferait payer cher leur audace.

Justement, un bref : « Du Breuil! » Et sur un ordre jeté en hâte, voilà Brutus éperonné qui part, galope à travers champs... Les batteries de la Garde? — Au sud de Gravelotte, a dit Laune... Et franchissant les sillons, avec de brusques écarts aux gerbes en tas, — car la moisson, fauchée de la surveille, n'était pas encore rentrée, — la bonne bête détale. Ici des compagnies à terre, couchées, laissant passer l'ouragan de fer. Les officiers à plat ventre plaisantent, encouragent, d'un mot railleur, les hommes. Là des champs déserts, semés d'armes, de sacs, de shakos; quelques blessés, des

morts jalonnant le passage d'une troupe. Brutus, d'un saut, effleure un sous-lieutenant très jeune, étendu sur le dos. La main droite crispée serre convulsivement la poignée du sabre. Une jambe manque. Où est l'autre? Le malheureux vit encore. Ce regard!... Ah! les batteries!... Les voilà, déployées en face d'un bois.

— Commandant! cria Du Breuil, en arrivant près du groupe d'officiers.

Ils causaient entre eux. Personne ne broncha.

— Commandant! répéta-t-il avec violence.

Un officier se retourna, l'air irrité, hautain : D'Avol! Reconnaissant Du Breuil, son visage se détendit :

— Ah! c'est toi, Pierre?... Comme tu parles sec, aujourd'hui! Qu'y a-t-il pour ton service?...

Du Breuil transmit l'ordre. Un quart de seconde, il eut l'intuition d'avoir froissé son ami par la brusquerie de son appel. Ils galopaient maintenant botte à botte en silence. C'est un malentendu léger qui les sépare, mais ils n'ont pas le temps de le dissiper. Les conducteurs, derrière eux, fouettent les grands chevaux bai brun, qui volent, traits tendus, au-dessus des sillons et des fossés. Canons, avant-trains et caissons bondissent. Le sabre haut des officiers marque la direction à suivre, et dans une incroyable furie d'élan le tourbillon d'attelages et de pièces, sur une crête, s'abat. Les canons sont tournés, le feu s'ouvre.

Du Breuil, de retour à son poste, songeait à la susceptibilité de d'Avol. Cependant l'attaque prussienne enlevait Vionville, menaçait Flavigny. Les deux villages se mettaient à flamber; bientôt le clocher de Vionville oscilla; on vit sa flèche crouler, noire, dans le brasier.

— Diable! dit à Du Breuil le lieutenant-colonel Poterin, ce malheureux 2e corps n'a pas de chance.

Il ajouta :

— Je viens de me casser un ongle.

Placide, il tirait de sa poche un petit canif. Du Breuil sourit. Diable d'homme! avec sa manie de tailler toujours. Sa première vision de Poterin, épointant un

crayon, lui revint en mémoire. Comme on juge mal parfois. De telles minuties, sous le feu, prenaient un caractère singulier. Il avait une espèce de grandeur, ce magot, avec son courage bourgeois, si simple... Un régiment se débandait.

— Le maréchal devrait faire avancer la Garde, murmura Du Breuil.

On distinguait au milieu du groupe de son état-major particulier le lourd visage calme du commandant en chef, sous son couvre-nuque blanc. Un obus éclatait à quelques mètres de lui. Il regarda de ce côté, puis tourna tranquillement la tête. Poterin achevait de se tailler l'ongle :

— La Garde est utile à gauche, voyez-vous. Elle nous relie à Metz.

Il replia soigneusement la lame, remit le canif dans sa poche. Des galops d'aides de camp, soudain, se multiplièrent. L'infanterie prussienne dépassait Flavigny. Le 2e corps allait fléchir. Le général Frossard accourait en personne. Du Breuil le vit échanger quelques mots avec le maréchal, puis se retourner, donner un ordre à Laisné qui partit à fond de train.

Cinq minutes après — deux secondes — un régiment de lanciers accourait, bride abattue. Les rangs de tuniques bleues ondulaient. « Vivent les lanciers! » crièrent les réserves d'un régiment d'infanterie, placées là. Et, de fait, rien de beau comme cette troupe martiale, ruée avec une ivresse furieuse vers le sacrifice et la mort.

Un enthousiasme héroïque s'empara de chacun. « Pauvre Lacoste! songeait Du Breuil. Que faisait-il maintenant? Comme il serait heureux s'il était là! »

Derrière le 3e lanciers, le régiment des cuirassiers de la Garde parut. Hommes et chevaux s'avançaient au pas, superbes. Les casques aux plumets rouges bril laient. L'alignement des cuirasses, sur les fortes poi trines, bombait. On pouvait voir au loin les escadrons de lanciers dispersés à demi, les pelotons confondus

tourbillonner à travers un ouragan de plomb sillonné d'éclairs.

Il n'y avait pas une minute à perdre. « En avant les cuirassiers! » criait une voix vibrante. « Escadrons en avant! » mugirent, d'un bout à l'autre du front, des voix de tonnerre. Et Du Breuil aperçut un officier gigantesque qui, tourné vers ses hommes, le sabre brandi, la bouche ouverte, se levait droit en selle. Sa crinière flottait. « Couchorte! » se souvint-il. Une joie naïve éclatait dans les yeux du colosse. Tout resplendissant d'acier, il prenait, à cette heure suprême de la charge, une tournure épique. La muraille de fer s'ébranla. Le magnifique régiment prit le trot.

Les fers des chevaux étincelaient dans la poussière. Avec un bruissement de métal, de longues files d'hommes passèrent, accélérant peu à peu l'allure. Sous les sabots pesants, tout le sol trembla. Du Breuil regardait avec admiration cette trombe de fer s'éloigner. Sur l'éblouissement des cuirasses, l'éclair des sabres levés fulgurait encore. L'émotion générale, l'angoisse accompagnaient à travers la fumée la masse impétueuse, galopant d'un seul cœur. Des vides s'y creusaient déjà. On ne pouvait sans amertume songer à tant de braves gens massacrés, — cavaliers de légende, héros obscurs, parmi lesquels la plupart comptaient des camarades, des amis. Ah! les paroles de Lacoste, l'éclatante beauté du sacrifice, le rayonnement d'une pareille mort!

Il y eut un court moment de répit. Les grenadiers de la Garde en profitaient pour prendre la place du 2e corps. Une batterie de soutien arriva. Le maréchal, toujours suivi des états-majors, se mit en devoir de la placer lui-même sur un mouvement de terrain. L'escadron d'escorte restait en arrière, près de Rezonville. A l'horizon, contre la ligne mince de l'ennemi, semblable à une haie noire, les escadrons s'émiettaient successivement. Tous, le cœur serré, contemplaient le tourbillon confus, l'épouvantable galop du retour.

Dans un pêle-mêle tragique, les survivants de la

charge repassèrent. Tête haute, queue troussée, un cheval démonté sautait sur trois pattes, la quatrième ballottante et brisée. Un alezan, blanc d'écume, s'arrêta, tremblant de tous ses membres. Son cavalier perdit l'équilibre, il était mort. Un autre traînait son maître à l'étrier; la face était boursouflée, hideuse. Un officier à qui le devant du visage manquait, rasé par un obus, galopait inerte, avec un masque rouge. Enfin Du Breuil, aux bonds furieux d'une bête géante, voyait surgir, le dernier de tous, l'immense Couchorte. Grisé par la course, tête nue, balafré de la tempe à l'oreille, il pointait encore un tronçon de sabre. « En avant! » hurlait-il. Sa cuirasse bombait, sanglante; un éclat d'obus l'avait labourée à la ceinture, enfonçant des lambeaux d'acier dans le ventre du héros. Contre un chassepot, son cheval trébucha, s'abattit. Des fantassins s'élancèrent. Dans leurs bras, le colosse tentait de se soulever, et tandis que des infirmiers l'emportaient, il commandait toujours, délirant d'une voix rauque : « En avant! »

Tout à coup, avec des cris assourdissants, un hourra de cavaliers ennemis, que nul n'a vu venir, fond sur la batterie, entoure et disperse les états-majors. Bref éclair de panique où chacun tire à soi, s'égaille et fuit. Quelques pièces demeurent abandonnées. Du Breuil emporte la vision de ces houzards — dolman marron à tresses jaunes, ceintures de cuir rouge — sabrant à tours de bras servants et conducteurs. Un jeune lieutenant debout, revolver au poing, tient tête à quatre de ces enragés et fait feu méthodiquement, comme au tir. Brutus affolé gagne à la main et passe en flèche près du colonel Poterin, juste au moment où un des Brunswickois lui plonge sa latte en pleine poitrine. Là-bas, le maréchal, reconnaissable à son couvre-nuque blanc, galope côte à côte avec un officier ennemi. Demi-tour; sabre au clair; une frénésie subite précipite Du Breuil sur le meurtrier, qui, sans l'attendre, tourne bride.

A sa place, monté sur un grand pur-sang noir, un officier de mine altière se dresse. Le sabre du Français

va pénétrer entre les tresses d'or; celui de l'Allemand est près de s'abattre. Soudain, les deux visages s'éclairent. Le baron de Hacks! A la courbe du nez, aux durs yeux, à la barbe fauve, Du Breuil reconnaît son ancien ami. 1867... L'Exposition... D'un mouvement commun, les armes s'abaissent. Et tandis qu'avec une politesse froide l'Allemand termine en salut du sabre son geste d'étonnement, lui sent tomber sa fièvre, naître et grandir sa haine. Mais les chasseurs de l'escorte arrivaient à fond de train, chargeant à leur tour les hussards de Brunswick. Le baron de Hacks s'éloigna, laissant à Du Breuil interdit l'adieu d'un sourire glacial et courtois.

Hors de la mêlée, il se mettait à la recherche du maréchal. Avec les traits de Hacks, le dur visage de l'Ennemi se précisait devant lui. Il le détestait de toutes les forces de son être. La haine de race? Un enseignement d'école, voilà tout. Il l'avait d'ailleurs ressentie avec force, naguère : mais elle restait un sentiment général, un peu vague. Il haïssait vraiment, pour la première fois de sa vie. Rien n'émeut au fond que l'émotion individuelle. Il l'éprouvait à plein.

Du temps coule. Où est le maréchal? Une prairie au bord d'un ruisseau. De longues files de blessés. Un escadron de chasseurs qui passe au trot. C'est celui de l'escorte. — Où est le maréchal? — On ne sait pas. Des sous-officiers sont partis à la découverte, dans toutes les directions. L'escadron s'arrête derrière une rangée de batteries du 6e corps. Elles canonnent des masses prussiennes, en avant de Vionville. Du Breuil s'éloigne. Un bruit sourd derrière lui grandit. Brusquement, des flammes de lances blanches et noires apparaissent au-dessus d'une crête; puis dans un nuage de poussière, des justaucorps blancs, des casques et des cuirasses qui étincellent. « Ils ont le diable au corps, ces enragés! » La charge folle sabre et traverse les batteries... Du Breuil longe une lisière de bois. Voilà des fantassins qui tiraillent. Tiens, c'est le 93e!... Où peut être le maréchal?

— On ne sait pas. Le régiment est en bataille. Du Breuil prévient un commandant du voisinage immédiat de la cavalerie ennemie. Un vide entre deux compagnies. Passons là! Comme il traversait le premier rang, des cris partirent. « Dépêche-toi, bougre d'imbécile! Galope, mille dieux! » Il se retournait, furieux, sourit de sa méprise. La ligne des lances se hérissait au loin, tandis que, sur le front de la compagnie, un pauvre lignard éclopé accourait grand train. « Enlève-toi de là, idiot! Laisse-nous tirer! » Les fusils s'abaissaient. Mais un capitaine bondit, fait face aux hommes qui gesticulent, surexcités. « Ne tirez pas, garçons! Au moins vous ne tirerez pas tant que je serai devant vous! » L'éclopé avait rejoint. Les lances n'étaient plus qu'à cent mètres. « Feu, maintenant! feu! » criait le capitaine; et des éclairs rouges fusaient. De la fumée s'éleva. On vit des chevaux culbuter et la charge arrivait, lancée à fond. Cette fois encore uhlans et cuirassiers sabraient et traversaient... Du Breuil s'était arrêté au coin du bois, à l'intersection de deux chemins. En face de lui Rezonville; à sa gauche, plusieurs régiments de cavalerie, des dragons, des cuirassiers, des chasseurs qui s'avançaient au pas.

Il songeait au dévouement du capitaine de tout à l'heure. « Mais je le connais! » se dit-il. L'éclair d'un nom sillonna sa mémoire. Son cousin Védel! puis, après une seconde : « C'est crâne tout de même... » L'impression fâcheuse qu'il avait toujours eue de Védel s'en trouva modifiée. Mais de nouveau l'élan sauvage des uhlans bleus et des cuirassiers blancs reparut. Diminués de moitié, ivres, sanglants, les escadrons prussiens se ruaient frénétiquement devant eux. De part et d'autre une clameur s'éleva et Du Breuil, la gorge sèche, vit les divisions françaises s'ébranler. Une longue mêlée commença, poussière, corps à corps et fumée, et, dominant le tumulte, des voix perçantes de commandement, des sonneries de trompettes. Enfin, un ralliement plaintif, souffle rauque dans le cuivre troué, faussé

par les balles, et sur leurs chevaux à demi fourbus, les derniers des uhlans et des cuirassiers, séparés en deux tronçons, refluaient, fuyaient, décimés, détruits.

Il était trois heures quand, du côté de Gravelotte, Du Breuil retrouva, près d'une batterie de la Garde qu'il installait encore lui-même, le maréchal rejoint par la moitié de l'État-major. Les nouvelles? Décherac, nerveux, lui dit : « Le 3e corps arrive, le 4e n'est pas loin. — Bon cela! » fit Du Breuil. Mais Décherac haussait les épaules. Son sourire devint amer : « Notre chef fait le sous-lieutenant, aujourd'hui. Au lieu de s'attarder à des emplacements de batteries, que n'écrase-t-il l'ennemi, c'est le moment! » Le feu s'était ralenti sur toute la ligne. Décherac continuait : « On pare aux événements au fur et à mesure... Mais de conception générale, de plan, allons donc! Le maréchal ne pense qu'à sa gauche. Comme si on voulait rester collé à Metz! Pourquoi ne pas foncer sur toute la ligne! On écraserait cette racaille qui n'en peut plus, ça se voit. Et la route de Verdun serait libre... » Cette idée le satisfit. Son sourire s'accentuait... — « Du Breuil! » appela le général Jarras. On l'envoyait au maréchal Lebœuf, avec prière d'expédier encore du renfort sur la gauche. Il tâcherait ensuite d'avoir des nouvelles du général Ladmirault. « Décidément, jeta-t-il à Décherac en passant, c'est pour Metz que l'on craint... »

Mais puisqu'on s'en va, se répétait-il, puisqu'on cherche à gagner Verdun, pourquoi cette préoccupation bizarre? C'est à notre droite qu'il fallait agir, à notre droite si nous voulions percer... — « Eh bien? Brutus! » L'alezan bronchait au saut d'un cadavre. Le sol à cet endroit était couvert de chevaux éventrés, dont les fontes étaient déjà vides, pillées. De petits monticules de uhlans et de cuirassiers s'élevaient de place en place, mélange d'habits jaunâtres, de cuirasses brisées, de jambes roides, les semelles en l'air. Il avait passé là une heure avant au moment de la charge. Il reconnut le

coin du bois, l'intersection des chemins. Il prit celui qui remontait vers le nord.

Au moment où il apercevait des toits dans les arbres, deux blessés assis dans le taillis se levèrent à une centaine de mètres en avant. Le plus gros boitait affreusement, appuyé sur son sabre. L'autre, petit, à côté lui soutenait la taille du bras gauche; son bras droit était tout ensanglanté. C'étaient deux dragons, des officiers. Ils s'arrêtèrent gémissants. Le plus gros demanda : « C'est Villers, devant nous, n'est-ce pas, Villers-aux-Bois? — Oui, mon colonel, répondait affectueusement le plus petit. Encore un peu de courage. L'ambulance est là. » Du Breuil reconnaissait en eux des consommateurs du café Parisien, le colonel La Maisonval, le capitaine Laprune... Ah! Ah! les cartes, la leçon de géographie!... « C'est un uhlan, reprit le colonel, qui m'a administré un coup de lance dans le mollet. Mais je lui ai réglé son compte, à cet animal! — Il ne s'en vantera pas à Berlin, mon colonel, ajouta Laprune. En route! là, tout doucement... »

Du Breuil saluait avec respect. Des lurons, après tout!

A Saint-Marcel, on lui dit que le commandant du 3e corps venait de redescendre vers le sud-ouest. Il le trouvait enfin, serrait la main de Blache, repartait. Le général de Ladmirault devait être du côté de Bruville. Il s'y dirigea. Des coureurs prussiens prenaient le contact avec les premiers tirailleurs du 4e corps. Comme des obus passaient au-dessus de sa tête, il mit Brutus au trot. Soudain un des lourds oiseaux d'acier, à la fois lumineux et sombres, qui grandissaient en sifflant, tomba. La terre sèche rejaillit, la mort éclata. Du Breuil se sentit projeté en l'air. Il vit dans un éblouissement le ciel bleu, comprit qu'il s'aplatissait, gisant. Un poids terrible s'abattit alors sur ses jambes. Brutus! Et du sang rouge, un liquide chaud coulait, coulait. Ses mains, ses bras, sa poitrine en étaient baignés. Une mare de sang s'étendait, montait. Le ciel devint rouge,

rouge la terre, rouges ses pensées. Et dans une foudroyante seconde, de brèves images l'assaillirent... son père, sa mère, le doux visage de Mme de Guïonic, — il ne portait cependant pas l'opale aujourd'hui, — puis Metz, la guerre, la retraite... la figure pâle d'Anine dans une brume rouge flotta... Mourir, mourir, n'était-ce donc que cela? Rouges étaient les ténèbres, rouge l'inconnu où il sombrait. Puis tout devint noir, et Du Breuil, sans douleur, sans crainte, sans regret, s'anéantit...

— Buvez! Buvez encore! commandant.

Ces mots entendus comme en rêve, des formes vagues qui s'agitent, une figure de prêtre penchée sur lui! Il se réveille, étendu sur une table, dans une chambre de paysans. Le cordial le ranime : « Où suis-je? murmura-t-il. — Ne parlez pas! Encore un petit coup! » répond la voix joviale; et un aumônier lui fait avaler une gorgée d'eau-de-vie. Du Breuil se soulève. Il se sent faible... Qu'est-ce qu'il fait là, dans cette chambre? Cet aumônier, il lui semble le reconnaître. Ah oui! l'abbé Trudaine, les couloirs du Ministère, Forbach... Toutes ses idées sont brouillées. Il ne perçoit qu'un bourdonnement confus. « Où suis-je? répète-t-il. — A l'ambulance de Bruville, reprend l'abbé. Vous l'avez échappé belle. Je vous ai cru mort quand on vous a relevé, roide, couvert de sang. C'est votre cheval qui a payé pour vous. »

Maintenant, oui, Du Breuil se souvient, l'obus, sa chute, puis le sang, le sang...

— Je passais là par miracle, raconte toujours l'abbé de sa bonne voix. J'ai perdu mon ambulance. Mais il y a des blessés partout. On peut se rendre utile. Alors vous comprenez, en errant de ce côté, je vous ai aperçu. J'ai fait signe à des infirmiers. On vous amène ici, on vous lave. Rien, pas une éraflure! A peine une contusion au genou. Le poids de votre cheval, pensez donc! Ah! vous devez un rude cierge à votre saint patron, commandant.

— Est-ce qu'on se bat encore? demanda Du Breuil.

— Si on se bat! soupira Trudaine. Je crois bien! Le 4e corps est en avant de nous. Et ça chauffe, je vous le promets. On entend d'ici.

— Alors, il faut que je reparte, monsieur l'abbé.

— Mais vous êtes encore blême...

Du Breuil, debout, chancelait.

— Mais vous n'avez plus de cheval!

La voix gouailleuse d'un médecin-major lança :

— Ce n'est pas ça qui manque, les chevaux!

Il venait d'amputer le bras d'un caporal de ligne, couché par terre, sur de la paille déjà rouge. D'autres blessés attendaient sur leur séant, avec des regards d'angoisse, et ne pouvant rester étendus, ils étouffaient ou vomissaient le sang à pleine bouche. D'autres, plus grièvement atteints, râlaient. Du Breuil stupéfait vit un capitaine qui entrait, livide. Les yeux lui sortaient de la tête. Il dit au médecin avec volubilité : « Employez-moi, docteur! ne craignez pas de me mettre à contribution. Faites-moi porter des tisanes! » Et, comme le major s'informait de son genre de blessure, il ajouta très vite : « Une motte de terre qui m'a frappé dans le dos... » Un fou, sans doute. Lâche à ce point, non, ce n'était pas possible...

— Eh bien, docteur, ces chevaux?

— A la mairie, mon commandant, sous un hangar. Ils sont plus de trente, échoués là.

Sur le pas de la porte, Du Breuil étourdi regardait avec ivresse le ciel bleu. Mais des blessés arrivaient sans cesse, clopin-clopant. Et d'autres, d'autres encore, au loin, toujours. Il eut une minute d'accablement, de lassitude infinie. Cette boucherie, quelle misère! Et pourquoi, pourquoi! Qu'est-ce qu'on voulait? Ah! oui, c'est vrai, la marche sur Verdun, la retraite.

Dans la cour de la mairie, les chevaux, sous la garde d'un gamin, hennirent à sa vue. Il y avait là de pauvres montures de troupe, haletantes, le flanc creux, le poil mouillé. D'autres, qui portaient des harnachements d'officiers, tournèrent vers lui des regards humains. Il

les laissa de côté, par un obscur sentiment de pudeur, pensant à leurs maîtres tués, disparus. Un mecklembourgeois solide grattait le sol. Des initiales d'or couronnées brodaient les coins du tapis de selle. La bête était de bonne prise. Il l'enfourcha. Pauvre Brutus!

Hors du village, sur un tertre voisin, des paysans étaient groupés. On devait voir, de là. Une femme jolie, avec un foulard rouge sur la tête, la naissance des bras et du cou très blanche, regardait, ses mains croisées en abat-jour. Des vieillards écoutaient, le chef branlant, une inquiétude dans leurs yeux gris. Une femme âgée dit à Du Breuil, en se tapant une cuisse : « Ah! mon brave monsieur, il s'en passe, allez, dans le ravin de Gréyère! Plus de cent mille qu'y sont là dedans, ces mâtins, plus de cent mille! Ils crient comme des aigles! » Une autre gémissait : « Va-t-il y en avoir, des refroidis, qué malheur, mon Dieu! Depuis ce matin que ça dure... » Une gamine pieds nus, vêtue d'une chemise et d'une cotte, épouvantée cria : « Les vlà! les vlà! sur notre droite, des lances! » Et toutes de fuir, avec une clameur aiguë. Du Breuil, cependant, examinait cette masse de cavalerie qui évoluait à courte distance. Allemande ou française? Le cœur lui battait. Il distingua bientôt une ligne bleu de ciel, une ligne verte. Les flammes de lance étaient blanches et rouges, françaises donc. Il n'en pouvait croire ses yeux. C'était l'uniforme des lanciers de la Garde et des dragons de l'Impératrice. Mais puisqu'ils étaient partis le matin avec l'Empereur!... Les deux régiments se rapprochèrent. Plus d'hésitation possible. Il apercevait maintenant les revers blancs des dragons, les vestes bleues des lanciers. C'était bien la brigade de France. Mais alors, Lacoste, Lacoste était là!

Il prit le galop, tomba sur le régiment de dragons qui manœuvrait en colonne par quatre. Un chef d'escadrons le mit au fait, à mots rapides. « Ils n'avaient escorté l'Empereur que jusqu'à Doncourt. Là, comme ils ne marchaient pas encore assez vite, la brigade Margueritte, avec ses chevaux arabes, les avait relevés...

Alors, depuis le matin, ils attendaient une occasion de donner. » Le régiment conversa. Il redescendait maintenant dans la direction de la ferme de Gréyère. Du Breuil ne résista pas au plaisir de fraterniser avec Lacoste. Il se sentait si peu de chose, depuis sa chute et son évanouissement, une si infime, si précaire, si misérable chose. D'avoir touché la mort, il gardait une faiblesse, comme un dégoût de l'action. En revanche, un ardent besoin d'affection le saisit. Il éprouvait une envie irrésistible de voir une figure amie, d'étreindre une main familière. Jamais il n'avait ressenti de la sorte la nécessité d'aimer, d'être aimé. Une horrible angoisse, d'abandon, de solitude, lui tournait le cœur, lui brouillait les yeux.

A la gauche des dragons, les lanciers s'arrêtèrent. Quelques officiers causaient en avant des rangs. Du Breuil les saluait quand Lacoste l'aperçut, leva les bras, et d'un coup d'éperon lança Conquérant au-devant de lui : — « C'est toi, Pierre? »

Les deux hommes, fiévreusement, se serrèrent la main, échangèrent leur pensée, dans un regard.

— Qu'est-ce que tu as? fit Lacoste. Et remarquant les initiales étrangères sur le tapis de selle : — Tiens! quel cheval montes-tu?

— Brutus est mort. J'y restais, un peu plus.

— Fichtre! reprit Lacoste simplement.

L'idée de la mort passait entre eux, et bien qu'il n'eût jamais lui-même salué les balles, il devint grave, à cause de son ami.

— Et toi, mon vieux, demanda Du Breuil, qu'est-ce que tu fais là? Je ne pensais guère te retrouver aujourd'hui.

Lacoste eut un rire bref, plein de joie enfantine :

— Je n'y comptais pas non plus. J'étais assez furieux, quand je t'ai quitté. Hein? Quel départ! C'était sinistre... Et les quarante minutes que j'ai passées, trottant comme une brute derrière cette voiture, ah! ah! quand j'y pense. Je me disais : on va se battre! Les camarades

vont se battre... Ne désirer que ça au monde, de tirer le sabre, de rejeter cette vermine chez elle, de faire son métier d'homme enfin!... Avoir attendu ce jour-là comme le Messie, et quand il vient, tourner casaque! J'en pleurais de rage. Aussi, à Doncourt, quand j'ai vu la voiture filer sans nous, les petits Arbis disparaître dans la poussière avec leurs queues flottantes, mon sang n'a fait qu'un tour : *Bon voyage, monsieur Dumollet!* Et je me suis dit : Cette fois, il y a du bon...

— Et depuis?

— A dix heures nous avons entendu le canon. Baoum! Baoum! Ça résonnait là. (Il se frappa la poitrine.) Par exemple, depuis que la fête est commencée, je ne sais pas ce que nous bricolons. Demi-tour à gauche. Demi-tour à droite. Qu'est-ce qui se passe? Sais-tu, toi?

De l'endroit où la brigade faisait halte, on voyait distinctement au loin des masses noires avancer sur un vaste plateau qui s'étendait à droite, de l'autre côté d'un ravin profond. Une batterie ennemie, se détachant du gros, prenait position, ouvrait le feu.

— J'ai reconnu le pays dans la journée, reprit Lacoste. Un bon terrain de charge, ce plateau-là. En face de nous, il y a un autre ravin, celui de Gréyère. Écoute. On s'y bat.

— Et dur! fit Du Breuil.

Il s'élevait une clameur lointaine sortie de milliers de bouches. Des sons coupés de tambours et de clairons, lançant la charge, arrivaient par bouffées, à travers la fusillade continue, le grondement monotone de l'artillerie.

— Encore en face, plus loin, Mars-la-Tour, et sur la gauche, cette fumée au-dessus des bois, Vionville.

Du Breuil à ce mot tressaillit : Vionville, le maréchal, son poste...

— Il faut que je parte. Adieu.

— Attends, fit Lacoste. Rien ne presse. Où rallies-tu?

Du Breuil ne savait pas. Il chercherait. Il fallait seulement qu'il rapportât des nouvelles de Ladmirault.

— En voilà, je parie! dit Lacoste.

Un officier d'état-major arrivait au galop. Il parlait au général de France, repartait. Une espèce d'inertie, une absence complète de volonté, paralysaient Du Breuil. Il restait, au moral même, tout meurtri de sa chute. Le bruit se répandit qu'on allait charger, la brigade de la Garde en troisième ligne, derrière la division Legrand, précédée elle-même du 2e chasseurs d'Afrique resté seul de la division Du Barail.

— Attends, répéta Lacoste. Tu rapporteras des nou velles fraîches.

Le colonel de Latheulade passa devant le front du régiment, donna l'ordre de retirer les flammes des lances. Reconnaissant à la ceinture distinctive de Du Breuil, aux bandes dorées de sa culotte, un officier du grand Quartier général, il s'informa, lui apprit en échange ce qu'il savait : le 4e corps était engagé avec succès, mais redoutant la menace sur son flanc de ces masses noires qui occupaient le plateau, le général de Ladmirault prescrivait à la cavalerie une action d'ensemble qui les contînt.

Haussés sur leurs étriers, les officiers virent alors le 2e chasseurs d'Afrique s'ébranler, disparaître dans le ravin, remonter à toute allure le revers opposé, puis sauter une route et s'éparpillant en fourrageurs, charger. La batterie du plateau, surprise, n'avait que le temps de tirer deux coups, elle était massacrée, éteinte, hors de combat. Emportés par leur élan, courbés sur l'encolure de leurs chevaux, les chasseurs, après avoir enfoncé l'escadron de soutien, donnaient en plein dans les colonnes ennemies, et, sous le feu de cette masse profonde, exécutaient une conversion vertigineuse.

Lacoste, impatient, jeta :

— La division Legrand devrait galoper déjà. Le moment passe.

On pouvait distinguer au loin la ligne sombre des régiments prussiens, droite comme un mur, barrant le

plateau. Les chasseurs d'Afrique, en face d'eux, ralliés contre un bois, tiraillaient ferme.

— Je pars, répéta Du Breuil, adieu.

— Reste, dit Lacoste, dont les joues sèches étaient devenues pourpres. Ses yeux brillaient.

La division Legrand s'ébranlait enfin. Elle franchissait le ravin à son tour, on la vit gravir l'escarpement, se déployer tout entière. La terre dure sous les sabots innombrables retentit. Un nuage de poussière s'éleva, voilant à demi l'azur tiède du jour.

— Le soleil baisse, dit Lacoste.

Il descendait devant eux, splendide encore, à mi-chemin de sa course.

— Une belle journée! murmura-t-il d'une voix ardente, dont l'enthousiasme fébrile gagna Du Breuil... Jamais je n'ai vu d'aussi belle journée!

Il assujettit avec force sa dragonne au poignet, tira de sa poche son mouchoir, puis le roulant serré autour de sa main, pria Du Breuil de le lui bien nouer au pommeau du sabre.

Ils se regardèrent pour la seconde fois. Leurs âmes, véritablement fraternelles, se pénétraient l'une l'autre, à cette heure suprême. Du Breuil songeait aux paroles de Lacoste, à Saint-Cloud, dans la chambrette... La guerre, la guerre bénie qui refait des nerfs, des muscles, du sang! Ainsi donc elle était venue, triomphante, avec son cortège de vertus : l'endurance, la solidarité, l'héroïsme. Elle purifiait leurs vies de ces charbons ardents. Et l'heure sublime sonnait, l'heure du sacrifice! Une frénésie joyeuse les transporta. Ils sentaient en eux des énergies obscures, et le sang rouge des ancêtres battit, frémissant, dans leurs veines.

Un général se précipitait. « Chargez! » ordonna-t-il. De toutes les poitrines, les deux syllabes du cri farouche jaillirent et, comme un ressort qui se détend, la brigade partit, lancée devant elle par une force irrésistible Coup sur coup, saut du ravin, saut de la route, et lances basses, l'immense ligne gravissait la pente contraire.

Grisé du même vertige qui l'emportait naguère à Forbach, Du Breuil galopait d'un branle furieux, à la hauteur de Lacoste. Ah! le vent de la course! l'ivresse folle... Leurs chevaux s'allongeaient, frappant le sol de foulées égales. Parfois même Conquérant et le mecklembourgeois fraternisaient, se cognant le nez de petites morsures amicales. Dans un brouillard épais, voile de poussière et de fumée, ils galopaient toujours, sans rien voir. Des mottes de terre volaient. Ils entendirent confusément une décharge de mousqueterie, puis de longs hourras, suivis d'une immense clameur.

— Halte! halte! commandèrent des voix. — Ce sont des Français, je vous dis! — Non! non! Chargez! — Dragons d'Oldenbourg! A droite. Appuyez à droite!

Et tandis qu'un flottement se produisait sur la ligne de bataille, l'aile gauche, en avant de laquelle fonçaient Lacoste et Du Breuil, s'abattit à l'aveugle en plein hourvari de mêlée. Des cris affreux s'élevèrent. Les dragons de Legrand aux prises avec les dragons prussiens, trompés par la veste bleue des lanciers, se croyaient assaillis par des uhlans. Affolés ils pointèrent dans le tas. Le désordre était alors à son comble. Les régiments confondus tourbillonnaient, dans un corps à corps frénétique, un tumulte inouï.

Lacoste avait dépassé Du Breuil, et debout sur ses étriers — qu'il était grand ainsi! — il se ruait à l'attaque d'un officier prussien, le sabre haut. Mais se méprenant à la veste fatale, des dragons français l'entourèrent. Les cris étranglés de Du Breuil, presque muet d'horreur, se perdaient dans le fracas assourdissant. Et sous ses yeux, avant même qu'il eût pu fondre sur les assassins, son ami, haché de coups de taille, percé dans le dos d'un coup de pointe, se renversait bras ballants, sur la croupe de Conquérant, chatouillé, qui rua. Au même moment un grand maréchal des logis surgissait, qui d'un moulinet foudroyant faisait place nette. Trop tard! Son regard croisa celui de Du Breuil, et le temps d'un éclair, dans l'odieux vacarme, dans le délire de la mêlée,

les deux hommes, le cœur crevé, penchèrent la tête, avec un sanglot déchirant.

Ils s'éloignaient maintenant, Du Breuil soutenant du bras gauche le buste lourd de Lacoste, le vétéran de Saint-Cloud tenant les rênes, et parant les coups. Mais aux premières secousses de la marche, une écume rose mouilla les lèvres du blessé. Un profond soupir s'exhala de sa poitrine. Lacoste murmurait : « Des Français... Tué par des Français... » Un flot de sang lui sortit de la bouche. L'eau pure des yeux devint trouble. Du Breuil sentit alors le buste se raidir et lui glisser des bras. Conquérant venait de s'abattre, une patte brisée. Et le long du cheval qui hennissait de douleur, le grand corps maigre de Lacoste s'allongea, face au ciel, les bras en croix, comme un supplicié.

Un remous brusque emportait Du Breuil. Autour de lui des galops de panique, des chevaux sans cavaliers qui, par dizaines, venaient reprendre leur place dans le rang, des ruées d'hommes aux cris de bêtes, des luttes fauves : — han ! sourd des sabres prussiens qui frappent, du tranchant, éclair rouge des sabres français qui trouent, de la pointe. Il roulait comme une épave dans ce tourbillon de sang et de poussière, pêle-mêle sans nom d'uniformes, où six mille cavaliers de toutes armes s'égorgeaient avec une furie sauvage, sous le ciel bleu. Il allait devant lui, sans entendre, sans voir.

Par moments, au souvenir terrible, l'ironie de cette mort le glaçait d'un saisissement tel qu'il accomplissait des actes machinaux, auxquels son double seul prenait part. Il déchargeait son revolver, s'élançait comme un fou, poussait des cris aigus de meurtre. Il retombait ensuite au fond de l'horreur. Son cœur, à l'idée de la guerre, se soulevait de dégoût. Il vouait à ces brutes en délire — aux Allemands comme aux Français — une haine indistincte. Assassins, assassins ! Tous, oui, tous lui inspiraient une répulsion sans bornes.

Lorsqu'il reprit conscience de lui-même, la nuit tombait, et dans le champ de carnage, où depuis bien

longtemps les trompettes des ralliements s'étaient tues, on ne voyait errer çà et là que de rares et mornes groupes, des infirmiers, des femmes, des médecins, des prêtres. Au balancement d'un brancard, des paysans emportaient le corps du général Legrand, haché de coups de sabre. Dans cet amoncellement de cadavres, entre les blessés qui appellent d'une plainte douce, entre les chevaux qui se soulèvent et hennissent, comment retrouver celui qui, les poings crispés, s'allonge face au ciel, les bras en croix, comme un supplicié? Du Breuil y renonce. Il retraverse maintenant le plateau, descend la pente insensible. Il s'efforce de ne pas marcher sur les corps; mais derrière lui les blessés remuent; le pas de son cheval traîne un sillage de gémissements.

Il s'arrêta soudain. Une voix jeune suppliait : « A moi, par pitié! » A cet endroit, le sol était couvert d'affûts brisés. Partout des cadavres d'artilleurs prussiens. Un bras s'agitait. Dans le crépuscule, il reconnut le dolman bleu, le col jaune d'un chasseur d'Afrique. Il mit pied à terre, se pencha. La poitrine était trouée d'une balle, la main droite coupée d'un revers de sabre... Cette figure poupine!... Le blessé soupira, très bas : « Mon portefeuille... Langlade... Langl... » Le souffle mourut. Langlade! oui, c'était cela. Le petit sous-lieutenant gracieux et parfumé!... Il se souvint du sénateur et de sa femme, l'Opéra, Saint-Cloud, les diamants qui scintillent sur la peau nue, le ton sec : « Mon fils aussi partira! Il brûle de se battre... » S'ils le voyaient maintenant, le malheureux! Le dolman restait élégant, fines les bottes vernies. Mais les dents blanches grimaçaient, serrées dans un dernier sourire. Et l'expresssion séduisante du regard!... Elle conservait un étonnement dans sa fixité vitreuse.

Du Breuil pieusement se mit en devoir de chercher le portefeuille. Il exécuterait ce legs... Mais des maraudeurs avaient passé là. Les poches étaient retournées, les boutons des manchettes arrachés, un doigt scié à la main gauche... Plus de bague! — ni de montre... Un

scapulaire pendait seul sur la peau blanche. Il le recueillit.

Le feu sur toute la ligne achevait de s'éteindre. Il croisa des troupes en désordre, assises, couchées, qui jonchaient le sol, recrues de fatigue et d'énervement. Il longea des régiments qui formaient dans l'obscurité de grandes masses confuses. Des phrases se distinguaient dans le brouhaha des conversations. On attendait les ordres. Il traversa Bruville, Saint-Marcel, Villers-aux-Bois. Ce n'était qu'ambulances, entassements de blessés. La nuit s'était faite. Un souffle froid courut. Tout à coup, dans un chemin bordé d'arbres dont le feuillage bruissait sous le ciel noir, il entendit venir un galop précipité, qui le frôla. L'homme — un hussard, mais il ne put distinguer son visage — criait en agitant le bras : « Nous avons la victoire! »

Soudain, comme il approchait de Rezonville, une rumeur s'éleva, grandit. La fusillade aussitôt reprenait. On perçut des hourras qui, lointains d'abord, se rapprochèrent. Des fantassins adossés contre un mur se levaient en sursaut. Du Breuil était en train de s'informer auprès de leur officier si l'on avait vu passer le maréchal. Il s'éloignait, lorsqu'un capitaine d'état-major à fond de train tourna l'angle du mur, déboucha d'une ruelle. Le survenant s'arrêtait net. Il avait aperçu les hommes et d'un air exalté interpellait l'officier : « Vous n'avez donc pas peur, lieutenant? » Et sans attendre de réponse, il tirait de ses fontes un revolver, le déchargeait en l'air par deux fois, et criait : « Eh! bien, moi non plus, je n'ai pas peur! » Francastel repartait à la charge; il était loin déjà, quand Du Breuil, stupéfait, le reconnut.

Les hourras éclatèrent, tout proches. Un passage grondant de cavalerie roula. Le feu de nouveau se ralentit. Le canon se tut... « C'est l'Empereur qui revient! » dit un zouave de la Garde à Du Breuil. Du maréchal, pas de nouvelles... Un peu plus loin, tombé dans un bivouac d'infanterie, il apprenait avec une joie sourde

que la dernière alerte, causée par des hussards rouges, était l'effort suprême de l'ennemi... Les Prussiens étaient repoussés sur toute la ligne. Demain, à l'aube, nous allions achever notre victoire... Les officiers étaient groupés devant un grand feu où brûlaient une roue de caisson, des crosses brisées. Un reflet rouge éclairait leurs visages. Deux ou trois cents hommes se pressaient autour des faisceaux, serrés, collés les uns contre les autres. Froid vif. Nuit pure.

Sur un lit de chassepots, entouré de sa garde, le drapeau reposait. Du Breuil sentit alors que sa tristesse, comme un oiseau funèbre, s'envolait lourdement. Au-dessus des dormeurs grelottants, le drapeau s'allongeait, dans sa gaîne de cuir. Il s'éloigna, songeant : Les âmes des trépassés sommeillent dans ses plis. Demain, à l'aube, il s'éploiera dans le ciel clair... Et grave, devant l'emblème mystérieux, Du Breuil comprenait la signification du sang versé. Tant de braves gens n'avaient pu mourir en vain!

III

Un hurlement plaintif le tira de sa torpeur. Ah! cette petite chambre, où, la veille, à la même heure, il croyait ne jamais revenir, les murs blanchis à la chaux, les poutrelles du plafond, le buffet garni d'assiettes peintes... Un écœurement le prit : avec le petit jour, qui blémissait aux carreaux couverts de buée, la situation se dessina plus nette.

Il ouvrit doucement la porte, traversa sans bruit une grande pièce pleine de blessés... souffles courts, plaintes en rêve, regard de souffrance et d'insomnie... Dans la rue, encombrée de fourgons dételés, de chevaux attachés aux roues, de bagages autour desquels s'empressaient des ordonnances, il aperçut Frisch courbé sur un grand chien qui gémissait sans discontinuer, vautré devant la fenêtre. Les pattes raides, la tête de côté, le dogue d'Ulm vit venir Du Breuil, et sans bouger poussa de nouveau son hurlement sinistre.

— Toute la nuit, dit Frisch, il a aboyé à la mort. Il appelle son maître.

Pauvre Titan!... Du Breuil, à la lueur d'un feu, l'avait reconnu, dans la nuit, comme il croisait les bagages de la Garde, en arrivant à Gravelotte. Réclamé aussitôt par Frisch, le chien s'était laissé conduire. « Mais, raconta le brave garçon, en montrant une écuelle de soupe, il n'a touché à rien, et depuis deux heures du

matin, il pleure à sa manière, même qu'un blessé, furieux, voulait lui coller une balle dans la peau!... »

Les yeux de Du Breuil se mouillaient au cruel souvenir. L'odieuse, la stupide fin!... Puis, de Lacoste — qu'était devenu le corps de son ami? — sa pensée sautait aux derniers événements : vers dix heures du soir, ayant retrouvé le commandant en chef près de la maison de poste, il était rentré silencieusement à Gravelotte avec l'État-major, à son rang. La route était couverte de soldats d'infanterie qui avaient quitté leurs régiments pour trouver un abri dans le village. Le maréchal, à cette vue, laissait échapper quelques réflexions amères. Cependant l'espérance, la joie se lisaient sur les visages. On attendait les ordres avec impatience... Chacun se réjouissait de la victoire, pensait la compléter, le lendemain.

— A l'aube, disait Restaud, on va reprendre le mouvement, achever la déroute de l'ennemi...

Rentré à l'auberge d'où l'Empereur était parti le matin, Bazaine avait fait appeler l'intendant en chef : ordre de se rendre à Metz de suite avec une partie de son personnel pour y chercher un convoi de vivres, et l'en ramener à la pointe du jour. — « Bien la peine de l'avoir licencié la veille! » murmurait Floppe. Enfin, vers onze heures, Jarras, éconduit une première fois, était mandé près du maréchal.

Du Breuil eut un mouvement de rage, à la pensée des ordres qu'il avait alors fallu copier... Il revit la stupeur peinte sur toutes les faces, la douleur qui éclata dans les regards indignés :

« ... *Le défaut de vivres et de munitions nous oblige à rétrograder sur Metz.* »

Son court sommeil, son repos fiévreux de la nuit n'avait fait qu'exaspérer le sentiment de révolte qui s'était emparé de lui, hier, à cette minute où, courbé sur la table, il écrivait en frémissant les lignes honteuses... A force de volonté, de discipline, il avait eu beau se maîtriser : son cœur, sa raison protestaient.

Tant d'héroïsme inutile, tant de sang perdu! Et las, infiniment las, il remâchait les réflexions qu'une fois dehors ils avaient échangé, Restaud, Décherac et lui, tandis qu'à travers la nuit glaciale, sous le froid scintillement des étoiles pures, des camarades s'en allaient porter à l'armée endormie, confiante, l'incompréhensible nouvelle.

— La consommation des munitions! Ce n'est pas sérieux, disait Décherac. La réserve générale, les réserves de corps sont là... On peut y puiser au jour, sur les lieux mêmes, aussi bien qu'à une lieue en arrière ou sur le plateau de Plappeville.

— Mais c'est le grand Manitou de l'artillerie, Soleille lui-même, objectait Restaud, qui a fait avertir le maréchal.

— Il rêve, murmurait Décherac. Sa chute de cheval, cette après-midi, a fini de lui tourner la tête. D'ailleurs, puisqu'on faisait venir des vivres de Metz tout à l'heure, que n'y envoie-t-on chercher des obus et des cartouches, si l'on en manque?

— C'est ce qu'on a fait, dit Restaud.

Décherac reprenait :

— La question n'est pas là. Nous avons en réalité des munitions pour trois batailles. Il suffit d'en livrer une, une seule. Et victorieux demain, nous gagnons Verdun, où l'on se réapprovisionne. Mais voilà! jamais Bazaine n'a voulu gagner Verdun...

Était-ce possible? Du Breuil se souvint des hésitations du maréchal, lors de sa prise de commandement. Il ne s'était décidé à la retraite qu'à contre-cœur, forcé par l'Empereur. Et depuis, il s'en tenait aux demi-mesures, laissant aux événements le soin de régler sa conduite... la lenteur de la retraite, l'indécision après Borny, la suspension du mouvement le matin, la surprise deux heures après, et, durant tout le combat, cette préoccupation constante de sa gauche...

— Délivré de l'Empereur, avait ajouté Décherac, son premier mouvement n'a-t-il pas été d'interrompre la marche? Il était son maître, il respirait! Metz est un

point d'appui solide. A l'abri d'un camp retranché, avec une armée comme la nôtre, que ne peut un général habile?... Eh! eh! messieurs, peut-être cette résolution qui nous consterne est-elle d'un politique... Nous voilà sous Metz à perpétuité...

Décherac parlait-il sérieusement? On ne savait jamais, avec son sourire sceptique.

— Admettons que la route de Mars-la-Tour soit barrée, avait fait observer Restaud, il nous reste celle de Conflans, celle de Briey... on peut percer encore!

— En attendant, répondait Décherac, l'armée allemande rétrécit le cercle à marches forcées, et nous allons nous installer avec Son Excellence sous les murs de la place.

— Est-ce notre rôle de discuter? demandait Restaud. Pouvons-nous connaître la pensée qui dicte l'ordre auquel nous obéissons? Le maréchal a sans doute de bonnes raisons de se replier sous la protection des forts. Qui sait s'il ne préfère pas harceler l'ennemi, le vaincre en détail?

— Non, non, avait alors crié Du Breuil, puisque nous avons tant fait que de livrer deux batailles pour gagner Verdun, puisque tant de braves gens sont morts, au moins que le sacrifice n'ait pas été offert en pure perte! La victoire nous appartient, de tout l'escompte du sang versé. Se replier dans ces conditions, c'est acte de fou, quittant partie gagnée, ou de lâche qui jette son arme, sous prétexte d'aller chercher des cartouches!... Il ne s'agit plus de recul, d'hésitations, de plan nouveau... Il s'agit de faire son devoir, en homme, d'aller jusqu'au bout! J'ai vu pas mal la troupe, depuis le matin... On s'est bravement battu, on ne demande qu'à recommencer! Il n'est pas un soldat, je vous jure, pas un officier, qui, demain, à la lecture de l'ordre, ne pousse un cri de douleur et d'étonnement... Les munitions! les vivres! Nous en manquons en pleine France, à douze kilomètres de notre centre de ravitaillement? Eh bien? Et les Allemands, comment font-ils, eux, à vingt lieues du leur?

Plus frappants encore que la veille, ces arguments lui revenaient en foule. Il préférait cependant, à l'ironie un peu détachée de Décherac, la résignation de Restaud, sentant frémir l'espoir dans la simplicité d'un tel renoncement...

Le jour grandissait. La mort dans l'âme, Du Breuil assistait aux préparatifs de départ. Les fourgons s'attelaient. Frisch, avec Titan en laisse, passa, traînant le mecklembourgeois, qui se faisait prier : « Hue! Guillaume! » Suivi de son interminable convoi particulier, le grand Quartier général se mit en route, à l'exception de cinq officiers envoyés par le général Jarras aux commandants de corps pour leur indiquer la direction à suivre. Du Breuil recevait l'ordre de se rendre auprès du général Frossard. L'armée entière commençait le mouvement de retraite, et de nouveau, dans une confusion indescriptible, bagages régimentaires, caissons de munitions, transports de blessés, voitures d'administration, artillerie, troupes, l'immense fleuve refluait par la voie unique, roulant en sens inverse, à petites vagues pressées, son flot trouble et tumultueux.

Du Breuil et Laisné cheminaient botte à botte.

— Heureusement qu'ils nous laissent déguerpir en paix! grommela l'aide de camp de Frossard, comme ils s'engageaient dans le défilé de la Mance. — Quelques tirailleurs dans les bois, une division de cavalerie et du canon, nous serions rasés, nettoyés...

— Ils sont hors d'état de nous poursuivre, c'est évident, rageait Du Breuil... — Cette remarque doubla son amertume. — Ou bien ils n'en croient pas leurs yeux, reprit-il, ils supposent une feinte. Dame! mon cher, s'avouer vaincus, quand on est vainqueurs!

— Qui fait l'arrière-garde? demanda Laisné, en secouant tristement la tête.

— La division Metman, qui n'a pu rejoindre hier...

— Elle ne doit pas être à la noce! — Tiens, fit-il, en se retournant, qu'est-ce que c'est que cette fumée-là?

Des tringlots, avec force gestes, s'exclamaient. Sur la

gauche, en arrière, Du Breuil aperçut des tourbillons noirs.

— Je vais voir! dit-il.

Cydalise, reposée, galopait à petits bonds. Des bandes de corbeaux volaient au ras du sol, avec des croassements joyeux. En quelques minutes, il atteignait Gravelotte. A l'entrée du village, des soldats du train jetaient pêle-mêle dans un immense brasier des caisses de biscuit, des vivres de campagne, des effets de campement, du linge, des chaussures...

— Qui a donné l'ordre de brûler tout cela? demanda-t-il stupéfait, à un gros fonctionnaire de l'intendance qui s'épongeait le front, éperdu.

— Le commandant en chef, monsieur. Les voitures manquent; nous en avons déchargé des quantités, hier, pour le transport des blessés.

Un artilleur en train d'empiler des sacs de café sur un caisson, ricana : — « C'est une idée, ça!... Au lieu d'utiliser les voitures vides... » Des soldats de ligne pillaient en passant des couvertures, des pantalons. Un peloton de chasseurs à pied fit main basse sur un tas de souliers, repartit avec des godillots neufs suspendus au canon des fusils. De grandes flammes montaient, trouant la fumée lourde. Soudain un bouquet d'artifice éclata. Des sacs de sel, jetés au feu par centaines, pétillaient, fusaient. Des nappes brunes de sucre fondu noircissaient le sol, à côté de légumes secs, qui éclataient avant de se calciner. Un âcre relent prenait à la gorge, de caramel, de cuirs racornis et tordus, de drap roussi. Les viandes de conserve répandaient une odeur de chair grillée.

— Paraît que les vivres manquent, dit un hussard en maraude, avec un coup d'œil à l'artilleur, qui s'apprêtait à repartir, sa voiture chargée.

— Oui, paraît!... Il fit claquer son fouet. — C'est toujours pas les blessés qui manquent, ma vieille, écoute-moi ça!

De longues plaintes, des appels, des cris, sortaient

des maisons du village où quantité de malheureux gisaient, abandonnés; cela se fondait en un seul gémissement, très doux, très bas... Du Breuil se souvint alors d'un autre gémissement tout pareil, le soir de Borny. Et songeant aux morts, à tous les morts qui dormaient, confiants, un rêve de victoire dans leurs prunelles agrandies, — il piqua des deux, avec un élan de rage, loin du plateau fatal.

Route morne, à côté de Laisné, muet. Sitôt le défilé franchi, le 2e corps, face à la route, prenait ses emplacements, sur la croupe qui s'étend jusqu'à Rozérieulles. — « Une position magnifique, dit Laisné, partez tranquille! Nous allons fortifier ça!... » Du Breuil s'éloignait, le long de cette même voie romaine qu'il avait suivie deux jours auparavant, avec Jubault. Lentement, dans l'azur splendide, le cercle de l'horizon grandit, grandit. Le vaste paysage ensoleillé se déploya. Les rivières dessinaient leurs méandres bleus. Metz apparut; toute blanche, avec son troupeau de maisons, la haute masse de la cathédrale... La ville lorraine souriait toujours, heureuse, dans sa brume dorée.

Du Breuil rejoignait le Quartier général, à Plappeville. Il trouva l'État-major confortablement installé, aux portes d'une jolie maison réservée au maréchal, et dont on apercevait le toit sous les arbres. Un à un, ses camarades rentraient, rendaient compte. Le 3e corps, à droite du 2e, s'établissait fortement sur le plateau en avant de Châtel-Saint-Germain, appuyé aux fermes de Moscou, Leipsig, la Folie. On commençait à remuer la terre, à créneler les murs. La Garde bivouaquait à Lessy, tout près, entre les forts de Plappeville et de Saint-Quentin. Sa division de cavalerie et celles des généraux de Forton et de Valabrègue s'entassaient dans le ravin de Châtel à Longeau. — « Comme cela, remarquait Floppe, si nos centaures ne peuvent charger, ils sont du moins à l'abri de toute surprise. » Du 4e corps pas de nouvelles. Décherac arrivait, avec celles du 6e. Le maréchal Canrobert était à Vernéville, mais il s'y

trouvait compromis, entouré de bois, et demandait qu'on rectifiât ses emplacements. Privé de plusieurs régiments dès le début de la campagne, à cause des allées et venues de Châlons à Metz, le 6e corps était en effet le plus faible de tous, ne possédant ni cavalerie, ni mitrailleuses, ni réserves d'artillerie et du génie.

Une heure après, Massoli, dont les cheveux, faute de teinture ces derniers jours, tournaient du noir au gris, se hissait à cheval, tout geignant, pour aller porter au maréchal Canrobert l'autorisation de s'établir à Saint-Privat, avec ordre de se relier à la droite du général de Ladmirault, qui occupait Amanvillers, prolongeant lui-même la ligne du 3e corps.

A ce moment, un des officiers en observation sur le clocher de la cathédrale vint avertir que de fortes colonnes ennemies passaient depuis plusieurs heures sur les différents ponts de la Moselle, se dirigeant vers Rezonville, par Ars et Novéant. Des avis analogues étaient déjà venus du Saint-Quentin. Nombre de paysans accouraient aussi, annonçant la marche de troupes innombrables... Du Breuil s'étonnait à part lui qu'on n'avertît point les commandants de corps, qu'on ne prît aucune mesure en prévision de l'attaque, trop certaine... « Pourquoi le maréchal ne visite-t-il pas l'emplacement des troupes, jeta-t-il? — Les dernières journées ont été dures. Il dort sans doute, souriait Décherac. — Oui, sur les deux oreilles », murmura Du Breuil, amèrement.

Soudain: — « Frisch! cria-t-il, selle Guillaume.... » On l'envoyait au quartier général de l'artillerie s'enquérir si le réapprovisionnement des corps avançait. En route, l'animation d'un rassemblement d'officiers le frappa. Un brouhaha, des rires, s'échappaient du groupe. On allait procéder à l'adjudication des effets provenant des cantines d'officiers morts. Un adjoint à l'intendance, l'air indifférent, faisait fonctions de commissaire priseur, debout au milieu d'objets de toute sorte, étalés sur le gazon. La vente à la criée commençait: — « Une chemise de flanelle. Six paires de chaussettes. Un petit

briquet en argent. Les poésies complètes d'Alfred de Musset. Un caoutchouc. » Les enchères, lancées d'une voix triste d'abord, montaient, railleuses peu à peu, coupées de bons mots, de plaisanteries : « — Deux flacons de chez Guerlain! » disait la voix blanche. Et Du Breuil songeait au petit sous-lieutenant parfumé, Langlade!... « — Une livre de chocolat Marquis... — Hep! Marquis! à toi », cria-t-on, dans un groupe de voltigeurs de la Garde... Des chiffres partaient. « — Une lorgnette. Une ponne lorgnette... 5, 10, 15, 17 francs!... *La Chartreuse de Parme*, de Stendhal, 25 centimes!... Une douzaine de paires de gants. Deux caleçons de toile... » La voix monotone égrenait toujours son chapelet sinistre. Irrespect? non, insouciance seulement, besoin naturel de réaction chez la plupart des acheteurs, bravoure et légèreté bien françaises... Du Breuil était loin déjà, les yeux picotés de larmes.

Vers quatre heures, les nouvelles de Ladmirault arrivaient. Le 4e corps n'avait pu s'établir encore en entier sur ses positions. A la nuit tombée, Massoli reparut, rouge, suant, défait. Le 6e corps venait à peine d'atteindre Saint-Privat, et ne pourrait à cause de l'heure tardive songer à se fortifier par des ouvrages provisoires. Le maréchal Canrobert déclarait en outre n'avoir pu effectuer son réapprovisionnement en munitions d'artillerie : cartouches et gargousses.

Les paysans ne cessaient d'affluer, confirmant, unanimes, l'agglomération croissante de l'ennemi.

— C'est pour demain, dit Restaud dans la soirée, comme on prenait le frais par groupes, en se promenant de long en large, un instant.

— A quoi songe le maréchal, questionna Francastel. Mettre le 6e corps à l'aile droite?... Les flancs d'une ligne doivent être spécialement protégés par des obstacles naturels ou artificiels, et, à leur défaut, par de fortes masses d'artillerie. Or, le 6e corps est dépourvu de tout.

Incapable de raisonner de la sorte, il répétait, d'un ton tranchant, ces phrases qu'un hasard lui avait fait

surprendre, avant dîner, sur les lèvres de Laune et de Charlys.

Floppe, avec aigreur, insinuait :

— Laissez donc, Francastel! Le maréchal a son plan. C'est un malin. Lebœuf dans la mélasse, Frossard aplati, il n'y a plus guère que Canrobert qui puisse lui porter ombrage. Alors...

Mais Francastel, révolté, agitait de grands bras.

— Ce qu'il y a de certain, dit Massoli, c'est que le 6e corps tient la route de Briey, la seule qui nous reste, si nous avons envie de gagner Verdun...

— Gagner Verdun! se récriait Floppe. Vous retardez, mon gros!

— Permettez, dit Massoli. Je viens d'apprendre que l'aide de camp du maréchal, le commandant Magnan, doit partir cette nuit pour rendre compte à l'Empereur du succès d'hier, et lui confirmer la marche vers le nord-ouest. L'intendant de Préval l'accompagne, avec mission de faire refluer sur Montmédy, le plus d'approvisionnements possible.

— Homme naïf! ricana Floppe. Magnan va tout simplement demander à l'Empereur le remplacement de Frossard et de Jarras. Et la preuve que nous restons à Metz, c'est que Son Excellence a fait prévenir tous les chefs d'état-major des corps d'armée d'avoir à se trouver demain, à dix heures du matin, devant l'église de Châtel. Là, le colonel Charlys... saluez, Messieurs! — (les officiers sourirent : Charlys gagnait en faveur auprès du maréchal ce que le général Jarras achevait de perdre chaque jour) — ... le colonel Charlys doit les prendre pour aller reconnaître de nouvelles positions, plus en arrière, sous le canon des forts...

Dix heures sonnèrent. — « Il faut aller dormir, jeta la voix de Laune. Autant de pris... »

Dormir! Du Breuil, à demi fourbu, ne sentait pas sa fatigue, dans la surexcitation nerveuse où il vivait depuis quatre jours... Longtemps, parmi la chaleur du lit de plume, il se retourna, poursuivi d'idées fixes, hanté de

visions brèves. Il sautait d'une pensée à l'autre : la petite lanterne de Bersheim à Borny, d'Avol, le baron de Hacks, Védel, Lacoste... On recule; pourquoi? Il ne s'étonnait plus de rien, roulait à travers le ressac tumultueux des événements, comme un bouchon sur la crête des vagues. Tout devint trouble,... il s'assoupit.

Un pépiement d'oiseaux, le lendemain, le réveilla. Il faisait grand jour. Les fraîches notes ruisselaient, joyeuses, des petits gosiers sonores. Le feuillage des branches remuait sur l'azur. Il eut envie de refermer les yeux, d'allonger encore ses membres las, mais le sommeil avait fui. Debout! debout! Il fallait vivre, agir, secouer l'obsession des pensées douloureuses, des réflexions amères. Aussitôt, le cauchemar des jours précédents le reprit. Il entra de nouveau, tout entier, dans le tourbillon des menus faits dont se composaient pour lui ces heures brèves, inoubliables.

La matinée s'écoula vite. De minute en minute des renseignements parvenaient au grand Quartier général, expédiés par les commandants du 2e, du 3e et du 6e corps. Des officiers d'ordonnance accouraient à franc étrier, apportaient les nouvelles menaçantes, puis, conduits auprès du maréchal, ils ressortaient au bout de quelques instants, l'air surpris.

Dès dix heures, la division Montaudon du 3e corps avait dû prendre les armes. De forts mouvements de troupes se dessinaient visiblement du côté de l'ennemi. Il défilait au loin, devant le 2e corps, s'amassait en face du 3e, dans les bois des Génivaux; d'autres colonnes continuant leur marche se dirigeaient sur notre droite, vers le 4e corps. Chacun attendait des ordres avec anxiété. Francastel, en causant avec Floppe, donnait libre cours à son indignation. Le sourire de Décherac n'était plus qu'un tic nerveux. Restaud lui-même ne savait que penser...

A dix heures, cependant, un aide de camp de l'état-major particulier du maréchal sautait en selle. Interrogé par ses camarades de l'État-major général, il déclara

qu'il allait seulement communiquer les nouvelles au général Bourbaki, et lui rendre sa liberté de la part du maréchal.

Laune et Charlys échangeaient un regard. Du Breuil, étonné comme eux, ne put s'empêcher de dire à Décherac :

— Bon moyen de se décharger sur le voisin d'une responsabilité gênante ! Comment veut-on que Bourbaki, placé en arrière, agisse, lui qui ne voit rien, qui ne peut se rendre compte de rien ?

Le général Jarras sortit à son tour de la maison du maréchal. On apprit alors qu'aucun avis n'avait pu troubler la quiétude du commandant en chef. Au maréchal Lebœuf, il s'était contenté de faire répondre : « Vous occupez une position très forte, c'est à vous de la garder. » Il semblait persuadé que l'armée, grâce à sa position défensive, était en mesure de résister à toute attaque ; au surplus, il ne pensait pas que cette attaque dût être sérieuse... Quant à la faiblesse du 6e corps, il s'en souciait peu. Sa confiance était inébranlable.

Cependant les émissaires se succédaient. On apprenait enfin, vers midi, que l'action venait de s'engager par une canonnade violente, ouverte sur le 4e corps, et que d'un bout à l'autre de la ligne de bataille, l'artillerie allemande tonnait, avec un fracas qui annonçait la lutte la plus chaude. On n'entendait que par intermittences, et très faiblement même, ce grondement lointain ; mais à l'émoi des aides de camp qui arrivaient de toutes parts, bride abattue, il n'y avait pas à s'y tromper : on jouait aujourd'hui la partie décisive. Et cet éloignement même, cette rumeur indistincte coupée de longs silences, cette ignorance où l'on se morfondait, portaient au plus haut point l'énervement de tous.

Les ordonnances promenaient en main les chevaux sellés. — « Eh bien, on reste là ? » jetait de temps à autre une voix colère. L'État-major au grand complet attendait le retour du général Jarras parti, un quart d'heure avant, pour aller se mettre à la disposition du

maréchal. Tous les regards convergeaient sur la porte close, la jolie maison d'aspect calme, avec son toit d'ardoises bleues dans les arbres. Rien ne bougeait! Les chevaux piaffaient. Laune piquait machinalement en terre le fourreau de son sabre.

Jarras enfin parut :

— Vous pouvez faire desseller, messieurs! dit-il d'un ton mal résigné.

Hein? Quoi? Desseller? Le général est fou... Tous les visages se tournèrent vers lui, avec un air de stupéfaction, des froncements de sourcil incrédules... Il dut répéter l'ordre : le commandant en chef estimait que l'affaire ne pouvait être sérieuse. Cela ne valait point la peine qu'on se dérangeât. Il fallait reprendre au plus vite le travail de bureau, s'occuper du tableau d'avancement, « si impatiemment attendu de l'armée ».

Le tableau d'avancement! Du Breuil réprimait avec peine ses ricanements... Il s'agissait bien du tableau d'avancement, à cette heure où la mort fauchait si près d'ici. Elle se chargeait d'y travailler pour eux, à l'encre rouge!

Comme les chevaux s'éloignaient, un capitaine de dragons accourut au galop. Il s'arrêta court devant la maison du maréchal, jeta la bride à son ordonnance. On fit causer l'homme. Il était du 6e corps. « Ça chauffait dur, à Saint-Privat! De ce train-là, les munitions manqueraient bientôt!... »

Dans la pièce commune, des liasses de papiers sur des tables volantes en X, des plumes qui grincent... On étouffe là dedans! Les mouches, enragées de chaleur, sont vraiment insupportables... Un bruit de galops entre par les fenêtres ouvertes... Toutes les têtes se dressent... Les regards s'interrogent. Une même expression d'angoisse, d'attente, raidit les visages... Rien, toujours rien!... — Il joue au billard! dit Floppe... et les papiers s'entassent, les plumes grincent.

A deux heures, un moment d'espoir, vite déçu. Le maréchal venait de monter à cheval! Tous se préparaient

à le suivre, lorsque le général Jarras fut informé qu'il eût à faire continuer le travail : le maréchal n'avait aucun besoin de son état-major. Cinq officiers seulement pouvaient le rejoindre au fort Saint-Quentin... Du Breuil se trouva du nombre. Il eut une vive seconde de joie. C'était à rendre fou, cette inaction, cette besogne de scribes où trente officiers jeunes se consumaient, frémissants, tandis qu'à quelques kilomètres de là, leurs services faisaient cruellement défaut.

Ces cinq élus s'éloignaient, quand un capitaine d'artillerie les croisa. Les flancs de son cheval étaient rayés d'écume et de sang. Tout essoufflé, il s'informa de l'emplacement du parc de réserve. Questionné par Du Breuil, il s'épanchait : — « Canrobert n'a plus de munitions... Ça va mal. Il réclame une division d'infanterie. Bazaine avait consenti d'abord... Mais il a reçu un billet de je ne sais quel général annonçant que tout allait bien, au contraire... Alors il a haussé les épaules, en me disant : — Vous voyez!... »

Laune en tête avec deux commandants, Du Breuil un peu en arrière avec Francastel, tous les cinq escaladaient au grand galop la dure pente rocailleuse du Saint-Quentin. Pourvu que le maréchal y fût encore! « Il a dû gagner le champ de bataille », se disait Du Breuil. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'arrivant sur le plateau il aperçut le commandant en chef, pied à terre, tournant le dos à l'horizon en flammes, et faisant pointer lui-même trois pièces de 12 contre quelques bataillons prussiens qui garnissaient les hauteurs, du côté d'Ars. Cet étrange spectacle surprit jusqu'à Francastel. Laune n'y put tenir. Indiquant au maréchal tourné vers le sud la direction du N.-O., il lui fit remarquer l'intensité du feu. De la fumée s'élevait au-dessus des bois, vers Amanvillers et Saint-Privat. Il était facile de comprendre que l'effort de l'ennemi se portait sur notre droite, pour nous rejeter dans la vallée et, coupant la route de Briey, nous enlever notre dernier débouché; mais le maréchal se contentait de répéter : « — Ils ont de bonnes positions; qu'ils

les défendent! » Sur l'air stupéfait de Laune, il ajouta :

— Je vais du reste envoyer deux batteries de la réserve au débouché de la route de Briey, pour le garder, s'il y a lieu.

Des aides de camp à sa recherche soudain parurent. Ils poussaient leurs chevaux de l'éperon jusqu'auprès du gros homme qui les regardait venir, indifférent, remettaient leurs dépêches, saluaient, repartaient. Les cinq officiers piétinaient, stupides, s'évertuant à comprendre la pensée de leur chef. Qu'est-ce qu'ils faisaient là? Parfois le bruit de la canonnade s'éteignait presque complètement. Ils prêtaient l'oreille, anxieux, scrutaient l'horizon. Le maréchal cependant concentrait son attention sur les petites diversions essayées par l'ennemi en avant d'Ars. Mais il n'y avait aucun danger de ce côté. Les canons de la place et du fort eussent suffi à arrêter toute tentative sérieuse.

« Toujours sa crainte d'être coupé de Metz, songeait Du Breuil. Dire que le temps passe, et que nous sommes à muser là, et que le destin de l'armée, celui de la France peut-être, se jouent en ce moment! » La haute stature du colonel Charlys, tout à coup, se dressa près d'eux. Il venait de terminer sa reconnaissance d'une ligne de positions en arrière. Il en rendit compte au maréchal. Du Breuil se souvint alors des dernières paroles de Floppe. Il n'y attacha pas d'importance. Est-ce que le maréchal laisserait ainsi massacrer des milliers d'hommes, s'il songeait encore à se replier?... Mais un de leurs camarades du grand Quartier général arrivait. Envoyé au général Frossard, il avait poussé spontanément jusqu'au 3e corps, en rapportait des nouvelles. Le maréchal Lebœuf venait de résister à une attaque très vive et demandait du renfort. « ... Justement, ajouta l'officier, j'ai rencontré au col de Lessy, les voltigeurs de la Garde, avec le général Boisjol, qui ne demande qu'à marcher. » — On n'entendait plus le canon. De la fumée seule persistait au N.-O... Au bout d'une heure, tandis que le maréchal remontait à cheval,

le grondement de la lutte retentit de nouveau. Il ne parut pas s'en émouvoir, descendit au pas la pente raide, traversa les bivouacs de la réserve générale d'artillerie. Les pièces s'alignaient, luisantes, au parc. Les chevaux n'étaient pas même garnis. Les cinq officiers le suivaient tête basse, silencieux. Plus loin, c'étaient les batteries de réserve de la Garde, inattelées aussi. Un tonnerre lointain roulait. A quoi songeait Bazaine, de laisser dormir là, muettes, cent vingt pièces de gros calibre, quand le 6e corps était sans artillerie, quand les canons allemands, partout, écrasaient les nôtres? Et Du Breuil avait envie de lui crier, à ce gros homme aveugle et sourd dont il apercevait le dos courbé, la nuque lourde sur les broderies d'or : « Mais on se bat! On se bat! Va donc voir! »

Le sentier montait de nouveau, débouchait cette fois sur la partie nord du plateau de Plappeville. A cette distance, plus grande encore, du champ de bataille, on ne percevait aucun bruit. Mais des officiers du 6e corps passaient au galop, avec des caissons qu'ils allaient faire remplir au grand parc. Il en accourait d'autres, envoyés par le général Bourbaki, qui réclamait toute sa réserve. Le calme extraordinaire du maréchal finissait par en imposer à sa suite. « Restaud doit avoir raison, songeait Du Breuil. Peut-être a-t-il des renseignements particuliers qui le tranquillisent?... C'est en toute connaissance de cause qu'il s'en remet à ses lieutenants... A moins d'être le dernier des incapables et de s'en rendre compte, — mais il s'agiterait alors, chercherait à donner le change; à moins d'être pis encore, le plus ténébreux des... — mais non, c'était bon pour Floppe, ces pensées-là! un commandant en chef ne pouvait se désintéresser à ce point de la bataille, s'il pensait vraiment que le sort de ses troupes y fût compromis. Le long passé de gloire, le sang-froid légendaire, la réputation d'habileté du maréchal interdisaient tout soupçon! Les apparences, certes, le condamnaient... Mais devait-on s'en fier aux apparences? » Du Breuil se souvint aussi

de cette bravoure personnelle, qu'il avait admirée plus d'une fois. Si Bazaine agissait de la sorte, c'est qu'il était en droit de le faire. Rien, sans doute, ne motivait sa présence sur les lieux mêmes du combat.

Soudain, comme ils atteignaient un des points dominants du plateau, d'où l'on découvre la route de Briey, le maréchal s'arrêta. Laune et Du Breuil étaient derrière lui. Dans la direction de Metz, des voitures civiles, des équipages du train, des cavaliers d'escorte fuyaient pêle-mêle. Un nuage jaunâtre tourbillonnait. Convoi débandé? Artillerie en déroute? On ne savait. La poussière empêchait de distinguer les formes qui passaient, dans cette effroyable panique. Le maréchal murmura :

— Que faire avec de pareilles troupes!

Les deux officiers tressaillirent. Ils les avaient vues à l'épreuve. Elles ne méritaient pas ce reproche. Du Breuil, peiné, chercha le regard de Laune; mais le colonel détournait la tête.

Les deux batteries de la réserve arrivaient. Le maréchal en détermina l'emplacement, et comme s'il avait tout prévu, ou tout réparé, reprit son chemin, avec la même impassabilité.

En route, ils croisaient, près de Plappeville, des officiers de l'état-major de Bourbaki. Le maréchal les questionna. Ils allaient rejoindre leur chef.

— Inutile! dit Bazaine. Tout va bien. La journée peut être considérée comme terminée. La Garde va rentrer.

Quelques minutes plus tard, le maréchal arrivait à Plappeville et remerciait les officiers. Du Breuil regarda la grande porte de la maison s'ouvrir. Des ordonnances se précipitaient. Déjà le maréchal avait disparu. La porte se refermait silencieusement. On ne vit plus que la rue calme, un toit luisant dans le feuillage, de lourdes masses de verdure sous le ciel bleu.

Rentré dans la pièce commune, Du Breuil ne savait à qui entendre, assailli de questions. Enfermés depuis des heures, rivés à leur travail, ceux des officiers de l'État-major qui n'avaient pu bouger dissimulaient mal

leur rancune. Ils parlaient tous à la fois, à demi fous d'impatience et de curiosité : « Que se passait-il? Comment! Le maréchal n'avait envoyé personne sur le terrain? Alors ce n'était pas sérieux? L'ennemi était repoussé? » La plupart accueillirent ces nouvelles avec satisfaction. Du moment que le maréchal rentrait, que la Garde allait rentrer, c'est que nous avions résisté victorieusement à toutes les attaques. Ici même, d'ailleurs, on n'avait presque rien entendu... Floppe seul avait un sourire malicieux :

— Et là-haut, fit-il, au Saint-Quentin?

Sur l'affirmation de Francastel qu'il avait nettement distingué le bruit de la canonnade, mais que le maréchal n'avait pas semblé s'en apercevoir, le sourire de Floppe s'accentua :

— Il n'est pire sourd, commençait-il... Un regard de Laune coupa net la fin de la phrase.

L'insinuation perfide répondait aux préoccupations secrètes qui, depuis l'avant-veille, ne cessaient de harceler Du Breuil... Mais non! Bazaine ne pouvait songer réellement à se replier sous Metz! Non, Bazaine ne pouvait laisser écraser de gaîté de cœur Canrobert après Frossard!... Est-ce qu'à cette heure solennelle, un soldat glorieux, en qui le souverain, la patrie avaient mis leur espoir, un maréchal de France pouvait être accessible à d'aussi misérables calculs, à d'aussi louches, d'aussi honteuses pensées? Comment supposer d'ailleurs, chez un homme intelligent, une telle incompréhension de ses intérêts, une si profonde, une si soudaine ineptie?... La conduite du maréchal, depuis ce matin, n'avait pu être dictée que par la conviction absolue, la certitude que l'armée ne courait aucun risque...

Le soir tombait. Depuis longtemps, le bruit du canon s'était tu. Pas de nouvelles; mais chacun, revenu au calme, attendait avec confiance. Vers sept heures, Du Breuil crut entendre comme un grondement sourd. Floppe dressait l'oreille.

— Eh! eh! fit-il, ça recommence.

C'était odieux, ce doute! Du Breuil sentit qu'il ne pouvait ronger son frein plus longtemps. Obtenir du général Jarras la permission d'aller aux renseignements, faire seller son cheval, ne prit que le temps de la pensée.

En sens inverse, il suivait maintenant le chemin, qui, deux heures auparavant, le ramenait au Quartier général. Il galopait avec ivresse. Un vent tiède le frappait au visage. Le mecklembourgeois — une bonne bête, décidément! — enlevait gaillardement la côte. Du Breuil sentait l'appui de la bouche sur le mors, le contact solide des flancs à la botte. Il se revit à côté de Lacoste, les deux chevaux fraternisant. Un peu de l'enthousiasme qui l'avait alors transporté, s'empara de lui. Le bruit de la canonnade grandissait. Il filait entre deux bois.

« J'aurai plus vite fait de piquer sur Châtel », se dit-il. Le jour achevait de mourir. De grands nuages rougeâtres, à gauche, montaient. Près du Gros-Chêne, il croisa la division de grenadiers et de zouaves de la Garde. Ces bataillons d'élite, immobiles, attendaient, l'arme au pied. Il longea d'interminables files d'hommes silencieuses. Les compagnies se succédaient, donnant, avec leurs masses rouges et bleues, une impression de calme, de recueillement, de force. Les mâles visages se ressemblaient tous, traits hâlés, dures moustaches. Et Du Breuil emportait une impression d'admirables troupes, frémissantes d'attente.

Il galopait toujours, grisé peu à peu par son propre mouvement, l'impérieux désir de voir, de savoir, le bruit croissant de la lutte. Le sentier sinuait à travers bois. Des aides de camp éperdus passèrent, criant des phrases inintelligibles. Il éperonna son cheval, le bois s'éclaircissait. A la lisière, il put embrasser le vaste plateau d'un coup d'œil. Le clocher d'un village, à sa gauche, flambait. Amanvillers! De grandes lueurs, une fumée épaisse s'élevait en avant de lui. Saint-Privat! La violence de la canonnade était extrême; les feux de mousqueterie faisaient rage.

A n'en pas douter, l'heure était décisive, la bataille

dans son plein. Du Breuil sentit son cœur bondir. Que faire? Retourner là-bas, prévenir... Mais une rumeur lointaine bourdonnait en avant. Il crut distinguer les notes sublimes, la charge volant au-dessus des clairons et des tambours... Allons! c'est une nouvelle de victoire qu'il rapporterait. En avant!... Il dépassa des batteries sur une crête, qui crachaient un feu d'enfer.

Une fumée bleue voilait la plaine. On apercevait seulement des éclairs rouges, des vols sifflants et noirs. Les balles pleuvaient. Il reprit la lisière du bois, marchant droit sur le bruit de la charge. « Eh bien, on dirait que la sonnerie s'essouffle... » A mesure qu'il approchait, Du Breuil s'étonnait de ne pas entendre les cris forcenés de l'assaut, la ruée en avant des bataillons. Comme il arrivait sur la grand'route de Briey, il s'arrêta, muet de saisissement. Une vingtaine de tambours et de clairons battaient et sonnaient désespérément sur place, tandis que, balayant la chaussée, le flot sinistre de la déroute s'écoulait...

— Est-ce la Garde qui arrive? lui cria l'officier qui faisait battre la charge. Du Breuil fit signe que non.

— Il y a une heure que nous sonnons ainsi, pour faire croire que les renforts viennent... Bazaine veut donc que nous crevions là!

Dans la nuit tombante, l'église et les maisons en flammes de Saint-Privat jetaient leur clarté tragique, à travers une brume rousse. Le fracas des obus, l'intensité de la fusillade faisaient un roulement continu. Et sur la route, fuyaient pêle-mêle avec toutes les voitures de l'arrière, des bandes de soldats éperdus. Ah! ce flot, ce flot lugubre, ambulances, fourgons, cantines, et les paysans affolés, les charrettes pleines de pauvres meubles....Du Breuil se lança contre le courant, arrêta des lignards qui n'avaient plus de fusils.

— Qu'est-ce que vous faites là? criait-il.

Et des voix répondaient :

— Nous cherchons notre régiment.

D'autres filaient sans rien dire; quelques-uns rica-

naient. En approchant du village, le nombre des fuyards s'épaississait. La musique d'un régiment passa. Les hommes couraient, blêmes, avec leurs instruments dans leur gaîne. Un grand diable brusquement jeta le sien, en regardant Du Breuil avec insolence. Alors une inspiration le traversa. Il sentit bouillonner en lui l'énergie de sa race. Le sang rouge des ancêtres le dressa, hurlant, sur ses étriers. Une force mystérieuse émana de son geste, de son ordre. A sa voix, les musiciens blèmes s'arrêtaient, domptés. Les instruments jaillissaient de leur gaîne. Embouchés à pleine poitrine, un chant sauvage voltigea sur leurs pavillons de cuivre; et, remuant tous les cœurs, sur la panique étonnée, la *Marseillaise* éclata. Dans le fracas tonnant du soir, avec ses rumeurs de tocsin, l'hymne national s'élança, grandit, fut le cri même de la France. Chacun, pris d'une ivresse subite, répéta les strophes ardentes, sentit courir le souffle des victoires passées. L'âme d'un peuple emplit cette foule en déroute, et comme aux jours épiques de la Patrie en danger, une flamme aux yeux, tous les fuyards, galvanisés, remontèrent la côte, fondus en un seul être qui se ruait au combat dans un élan irrésistible.

Du Breuil, ivre, avançait, poussé par le reflux. Héros anonyme, il vivait en inconscient cette heure magnifique, point culminant de sa vie. Étrange hasard qui l'avait amené là, à cette minute précise, pour qu'il accomplît en passant cet acte bien simple où toute l'énergie d'une race, l'existence de ses obscurs ancêtres, la sienne propre se résumaient...

En arrivant aux premières maisons du village, une minuscule tache rouge s'abattit sur son bras. Il la regarda, surpris. C'était une bête à bon Dieu; son dos pointillé de noir luisait, petite vie ailée à travers l'ouragan de mort. Les obus, avec un bruit infernal, s'abattaient, trouant les murs. Les balles tournoyaient par essaims. Il vit des lignards se replier, courir. Des tambours battaient une charge qui n'était point la nôtre.

On entendait de rauques hourras : « *Vorwærtz! Vorwærtz!* » Il fit un à-droite, prit le galop. Dans un jardin, derrière un mur, une ligne de fantassins, à genoux, couchés, coup par coup, ajustaient, tiraient. Un capitaine réglait le feu : « A vous, Judin! » Le petit lignard visait soigneusement, lâchait la détente.

— Mouche! fit-il, et, se relevant : Je n'ai plus de cartouches.

— A toi, le Frisé! ordonnait la voix calme.

Des rires s'élevèrent, et le soldat chauve, ainsi désigné, sans hâte, fit feu.

— Védel! cria Du Breuil... Le capitaine tournait vers son cousin une brave figure, empreinte d'une volonté grave, recueillie. Du Breuil en demeura frappé.

— Qu'est-ce que tu fais là?

A mots pressés, Védel dit qu'il avait tenu sept heures durant, que le 6e corps écrasé enfin, sans munitions, sans renforts, sans ordres, pliait. Il montra la plaine, eut un grand geste : la Garde royale prussienne était couchée là!

Le vicomte Judin, noir, poudreux, méconnaissable, l'écoutait avec un sourire :

— Beau spectacle, mon commandant, mais j'aime autant l'Opéra, vous savez.

Il tirait de sa poche une pipe, un briquet, s'apprêtait à le battre. Soudain, dzz! une balle sifflait. Il devint très pâle, le briquet tomba; du sang jaillit. Son poignet venait d'être brisé net. Un galop de fièvre emportait maintenant Du Breuil. Le village au loin flambait... Des clameurs d'assaut, la fusillade autour de lui, des fantassins couraient... Védel? Ah! oui, laissé là-bas, derrière le mur... Une vision d'hommes qui se relèvent, se groupent autour du capitaine, s'en vont lentement. Et derrière le mur, une ligne bleu sombre qui avance, enseignes déployées; des baïonnettes luisent, des clairons sonnent, d'autres clairons que les nôtres... Et maintenant des voitures du train, des fourgons, des cantines, qui roulent pêle-mêle. Là? Qu'est-ce qu'il y a là? Des fantassins

s'élancent... Un groupe d'officiers à cheval, des voix enrouées criant : — Vive Canrobert! Et superbe, en avant du groupe, un maréchal de France qui domine la retraite, d'un altier redressement du corps, avec un air triste et des yeux étincelants.

La nuit. Un piétinement de troupeaux en fuite. Des bousculades sans nom par les routes obscures. Du Breuil longeait parfois des régiments à demi groupés, sans ordres, ne sachant s'ils devaient avancer, bivouaquer, reculer. Contre un bois, il reconnut, à la lueur confuse de la lune, les grenadiers, puis les zouaves de la Garde. Ah! ces masses rouges et bleues, alignées à son premier passage... L'ironie de ces troupes d'élite immobiles, n'attendant qu'un signe, tandis qu'à trois kilomètres de là, le 6e corps écrasé pliait, entraînant le 4e.

Un chemin creux, des pas de chevaux, un roulement de pièces et de caissons... La fumée de la bataille, dispersée peu à peu, semblait maintenant courir par grands nuages dans le ciel noir, où la lune brillait, splendide. Du Breuil croisait deux batteries en marche.

— Le bivouac de la Garde, mon commandant? dit une voix flûtée. Du Breuil regardait l'officiel au visage. Il reconnut le capitaine de Serres, avec sa taille fine, sanglée dans le dolman. Derrière lui, le lieutenant Thomas souriait respectueusement.

— A cent mètres d'ici, répondit Du Breuil, marchez tout droit.

Soudain, comme un éclair, une idée le frappa : d'Avol! c'étaient les batteries de d'Avol! Le visage du capitaine se rembrunit.

— Tué? demanda Du Breuil, la gorge serrée.

— Je ne crois pas, fit de Serres.

— Alors?

— Blessé, disparu. Un obus lui a fracassé l'épaule, comme il allait prendre les ordres au 4e corps après avoir installé des batteries. Son cheval seul est revenu.

Le capitaine saluait. Les canons s'éloignèrent. D'Avol, maintenant! D'Avol après Lacoste!... Une lassitude

infinie s'était emparée de lui. Sa douleur, lancinante à certaines pensées, se fondait en une souffrance imprécise à force d'être aiguë. Parfois, obscurément, il songeait : « Si tout n'était pas perdu cependant! Si Frossard et Lebœuf avaient pu se maintenir! » Et, machinalement, il suivait le chemin qu'il avait parcouru quelques heures plus tôt. Soudain, à hauteur du Gros-Chêne, il aperçut des troupes nombreuses, massées contre la lisière du bois.

Un groupe d'officiers écoutaient la lecture d'un ordre faite à haute voix par l'un d'eux, — à la lueur d'une lanterne qu'un lieutenant soulevait à bout de bras. Du Breuil mit pied à terre et s'approcha, tandis qu'en signe de joie le mecklembourgeois bruyamment soufflait, puis, campé sur ses pattes, se secouait avec violence, dans un cliquetis brusque. Un général tourna la tête, s'enquit si Du Breuil apportait d'autres ordres. Sur ses explications, il dit d'un ton sec, où de la rage tremblait :

— Eh bien, lisez cela, commandant!

Du Breuil étendit le bras... « Tiens, la bête à bon Dieu qui était toujours là! »... et prenant le papier, il lut l'ordre copié d'une grande écriture sautillante, celle de Francastel. Un silence glacial régnait. Du Breuil, muet, replia le papier.

— C'est bien, monsieur, on s'en va! disait le général en s'adressant au capitaine d'état-major qui avait apporté l'ordre. Ralliez de votre côté les régiments que vous rencontrerez.

Est-ce que Du Breuil rêvait, voyons!... L'armée entière allait rentrer, tête basse, sous le canon des forts... Tant de braves gens seraient morts en vain!...

— C'est au Quartier général qu'on vous a donné ça! balbutiait-il.

— Oui, répondait le capitaine, ce sont les instructions dictées par le colonel Charlys, après sa reconnaissance de l'après-midi.

Du Breuil passait la main sur son front :

— Et le maréchal, vous l'avez-vu?

— Oui, répondait l'autre. Quand le 4e corps a plié après le 6e, le général Ladmirault m'a envoyé prévenir le commandant en chef. Bazaine m'a fait remettre l'ordre que vous avez lu, et devant mon désespoir, il a ajouté : « — Ne vous désolez pas, capitaine, ce mouvement rétrograde, vous deviez l'opérer demain matin, vous le faites douze heures plus tôt, voilà tout ! »

QUATRIÈME PARTIE

I

Un officier de l'état-major particulier de Bazaine remit à Du Breuil la lettre qu'il devait porter. Le maréchal, serré dans un spencer, les joues rubicondes, venait de déjeuner. Adossé à la cheminée, il s'entretenait avec un civil à tournure de magistrat. Un autre officier, à une petite table, consultait une carte. Le maréchal interpella un médecin en chef que Du Breuil n'avait pas vu tout d'abord :

— Nous avons bien 15 000 blessés?

— Certainement plus, monsieur le maréchal...

L'aide de camp reconduisait Du Breuil. Le cabinet de travail du maréchal étant au rez-de-chaussé, il fut tout de suite dehors. Il aperçut Restaud, qui sortait de la maison où le général Jarras se tenait, avec une partie des officiers du grand Quartier général. Le regard sérieux, taciturne, de Restaud l'interrogeait. Il répondit :

— Je vais négocier un échange de blessés et de prisonniers, du côté de Jussy.

Et Restaud :

— J'ai affaire aux avant-postes, je vous accompagne.

Ils commandèrent leurs chevaux, passèrent d'abord au logement qu'ils occupaient, voisins de pal er, chez une

veuve, Mme Guimbail. Frisch s'empressa, aidant son maître à nouer ses aiguillettes neuves. Il fallait que son commandant eût fière mine, chez ces buveurs de schnaps. Tous les parlementaires envoyés par l'ennemi étaient des officiers de choix, supérieurement montés. Un capitaine de houzards du Roi, — uniforme bleu clair à torsades d'or, kolback à aigrette blanche, — venu la veille au Ban Saint-Martin, avait fait sensation. Avec une grâce parfaite, un langage très pur, sans accent, il avait prié Décherac de transmettre sa carte à un officier français de sa connaissance.

La fenêtre ouverte montrait la vaste pelouse du Ban Saint-Martin pleine de troupes. Au plus près, se tenaient les lanciers de la Garde. La vue de leur bivouac était une amertume pour Du Breuil. Son cœur, au souvenir de Lacoste, ressentait une ardente brûlure. Elle se raviva : d'Avol blessé, disparu!... Il reporta son regard sur le papier à fleurs de la chambrette, la pendule sous globe de la cheminée, trois lithographies encadrées. Un calendrier, aux feuilles journellement arrachées, portait la date : mardi, sous un gros 23. Quatre jours, déjà, que l'armée était bloquée sous Metz!

— Comment va Titan? demanda Restaud. Il s'intéressait, avec tout l'État-major, au grand chien de Lacoste, que Du Breuil avait recueilli. Le dogue, depuis la première nuit où il avait hurlé à la mort, refusait de boire et de manger, dépérissait, réduit à la peau et aux os. Il ne gémissait même plus, restait étendu, en contemplant les visiteurs avec des yeux agrandis, plus qu'humains, d'une tristesse infinie. Du Breuil eut un geste navré. Restaud annonça :

— Voilà les chevaux!

Dans le jour pluvieux, l'air déjà froid, l'escorte attendait : un trompette et un brigadier de chasseurs à cheval, porteur d'un fanion blanc. Un grand moment, les deux officiers trottèrent en silence. Résignés par discipline, par habitude aussi, condamnés au renoncement d'eux-mêmes, les militaires, sauf à de rares

minutes de crise, parlent peu de ce qui les touche profondément. Du Breuil étouffait dans la solitude de son âme, au milieu de ces milliers et de ces milliers d'hommes parmi lesquels il n'en était pas deux, peut-être, auxquels il eût pu se confier... D'Avol, Lacoste! La brûlure... Aux premiers moments, il n'avait pu réfléchir; le tourbillon des événements, le coup de massue de la mort frappant autour de lui l'avaient étourdi, stupéfié. Ses amis... il comprenait seulement combien il les avait aimés, de quelle mâle, franche, sûre affection. Jacques avait dû tomber aux mains des Prussiens! Quelle lugubre agonie, au milieu des vainqueurs, ou quel morne rétablissement, prisonnier, dans une ville étrangère. Plutôt mourir! Jacques, certes, le préférerait.

Restaud, plusieurs fois déjà, avait examiné Du Breuil, puis détourné les yeux, par délicatesse. Leurs sentiments, faute de s'être jamais clairement exprimés, observaient une réserve : hésitations, tâtonnements de deux âmes nobles qui voudraient s'aimer, et qui ne savent, et n'osent. Restaud, pourtant, devinait à quel point son compagnon était malheureux; lui-même l'était. Du Breuil sourit :

— Qui nous aurait dit cela, il y a trois semaines?

Restaud répliqua, une tristesse sur son visage grave de Breton :

— J'y pensais dimanche soir, en voyant les pentes du Saint-Quentin couvertes de centaines de feux, en entendant de tous côtés la cacophonie des musiques militaires. Je me disais : « Tant de bruit pour rien! » Et j'ajoutais : « Toute notre guerre à nous, depuis le début, ressemble à cela! »

Il y eut un silence, comme si, obscurément, vaguement, chacun, si peu qu'il comptât, se sentît un peu complice des défaillances, des impérities. Du Breuil reprit :

— Nous voilà bloqués.

— On sortira.

— Bazaine vous entende ! Tenez, Restaud ! c'est inexplicable. Un homme si brave ; nous l'avons vu à Borny ! Et à Rezonville, quand il a tiré l'épée, sur le point d'être enlevé, dans la charge des hussards de Brunswick... Franchement, répéta Du Breuil avec une sincère angoisse, pourquoi n'avons-nous pas percé à Rezonville ? Nous le pouvions. Pourquoi le maréchal n'a-t-il pas soutenu Canrobert à Saint-Privat ? Pourquoi sommes-nous ramenés en arrière ? Qu'allons-nous devenir, alourdis de blessés, acculés à une place où les approvisionnements... Vous connaissez l'état des ressources fourni hier ! quinze jours de blé, quinze jours de farine, le reste à l'avenant... Qu'attendons-nous, si cela est vrai, pour enlever des villages voisins les blés, les grains, les fourrages dont ils sont pleins ? Tous les propriétaires des environs viennent nous avertir, nous presser. Qu'est-ce qu'on fait ? Rien !

— On sortira, répéta Restaud avec une conviction têtue. Déjà pour les munitions, dont le manque a fait ordonner la retraite le 16 au soir — (Prétexte ! jeta Du Breuil), — nous voilà rassurés. On a découvert quatre millions de cartouches dans les wagons non déchargés de la gare, et le rapport d'hier, du général Soleille, établit la situation : toutes nos batteries réapprovisionnées, nos parcs au complet. Aussi a-t-il demandé que le maréchal portât cette bonne nouvelle à la connaissance de l'armée !

— Salut, messieurs, dit un vieil homme timide en retirant sa casquette. Il était en pantoufles, sur le pas de sa porte, à l'endroit où la route de Moulins-lès-Metz oblique vers Châtel-Saint-Germain. Du Breuil reconnut M. Poiret, dans la maison duquel il avait dormi, la nuit de Borny. Le vieillard insistait, malgré leur refus, pour qu'ils acceptassent un verre de vin frais. Il marchait à côté de leurs chevaux :

— Est-il vrai, Messieurs, que Mac-Mahon est à Étain ? Il va venir vous délivrer, n'est-ce pas ?

Les officiers, d'une réponse vague, le congédièrent,

avec un imperceptible haussement d'épaules. Il resta dans le chemin qu'ils avaient pris, et qui mène à Sainte-Ruffine ; il les regardait s'éloigner, la main en abat-jour. Eux s'étaient redressés sur leurs selles, maussades, atteints par ce mot de délivrance, qui, pour ceux mêmes qui n'osaient en convenir, résumait l'espoir secret : l'apparition de Mac-Mahon, tendant la main à l'armée de Metz, la débloquant.

— C'est absurde, dit Du Breuil. A supposer les troupes de Mac-Mahon réorganisées, où sont-elles aujourd'hui? Le 19, le duc de Magenta datait de Châlons son télégramme... Il le récita de mémoire : — « *Si, comme je le crois, vous êtes forcé de battre en retraite très prochainement, je ne sais, à la distance où je suis de vous, comment vous venir en aide sans découvrir Paris : si vous en jugez autrement, faites-le-moi savoir !* » La réponse de Bazaine ne le compromet guère : « *Je suivrai très probablement, pour vous rejoindre, la ligne des places du Nord, je vous préviendrai de ma marche, si je puis toutefois l'entreprendre sans compromettre l'armée.* »

Il hocha la tête. Ses doutes, depuis quelques jours, n'avaient fait que grandir. Bazaine tenait-il vraiment à rejoindre Mac-Mahon et l'Empereur? Ne préférait-il pas demeurer libre, agir à sa guise? Sa conduite du 16 et du 18 restait inexplicable. Des gens autorisés se refusaient d'ailleurs à admettre la présence, l'existence même de l'armée de Mac-Mahon. Canrobert s'en était expliqué avec sa franchise ordinaire devant des officiers de son état-major.

— Comptons sur nous seuls ! dit Restaud.

— En attendant, nous sommes bloqués ! répéta Du Breuil... C'était son idée fixe, partagée depuis quatre jours par la ville et l'armée.

Il étendit la main, montra le ciel libre, les champs, les bois ; en arrière un régiment campé, là des batteries ; en avant, une compagnie de grand'garde derrière une tranchée-abri ; au delà, du vide ; puis une section d'avant-postes ; plus loin encore, des sentinelles doubles :

— C'est drôle, n'est-ce pas, de se dire que nous sommes entourés d'une force invisible, d'un réseau de mort dont nous ne romprons les mailles, qu'en nous déchirant par une saignée nouvelle. Vous connaissez le chiffre de nos dernières pertes? 12 273 hommes. Nos blessés? plus de 15 000, disait tout à l'heure le maréchal.

Il regarda un oiseau qui volait très haut vers le sud-ouest, aigle ou épervier :

— Il est libre, dit-il...

Restaud baissa la tête. Du Breuil reprit :

— N'est-ce pas étrange de songer qu'il y a quelques jours nous communiquions avec la France entière? Le fil télégraphique, le 12, a été coupé sur Nancy; sur Briey, le 18; sur Thionville, le 19. Ce jour-là, j'ai reçu une lettre de mon père. Quand aurons-nous de nouveaux courriers? Dieu le sait!

Il s'exaltait, frappé de cette idée : l'armée, semblable à une araignée monstre au milieu de sa toile, et par un vaste réseau de fils tenant au pays; maintenant, tous les fils coupés, l'armée isolée. Le sort des batailles, le destin de tant de milliers d'hommes tenait dans le creux de la main d'un émissaire, garde forestier, agent de police, rares hommes courageux qui, au péril de leur vie, franchissaient les lignes ennemies, et qui, arrêtés, fouillés, brutalisés, se glissaient au courant de l'eau, le long des haies, des fossés, apportant la précieuse petite dépêche roulée en cigarette, en boulette de caoutchouc, l'infime papier d'où dépendait, avec la marche des armées, le salut de la France. Du Breuil et Restaud parlèrent, émus, des gardes forestiers, francs visages, mains hâlées, pieds poudreux. Ils répétaient leurs noms de héros obscurs. L'un d'eux, le 20, avait apporté de Verdun une dépêche de l'intendant général Wolf; un autre, le garde Braidy, sitôt arrivé, emportait son message cousu dans l'empeigne de son soulier; l'agent de police Flahault, venu de Thionville le 20, repartait le lendemain, avec des dépêches pour le colonel Turnier, commandant de place.

Restaud arrêta son cheval à hauteur des deux sentinelles : abritées derrière une haie, elles surveillaient la zone de terrain en avant d'elles ; c'étaient deux lignards aux yeux caves, aux traits tirés, qui les regardèrent avec une sorte d'hébétement sournois.

— Bonne chance ! fit Restaud.

Des balles sifflèrent.

— Ne restez pas là ! dit Du Breuil.

Et il mit le sabre à la main. Cydalise franchit le talus. Il s'avança, précédé de l'escorte, au milieu des coups de feu. Le drapeau blanc, bien en vue, claquait dans l'air. Le trompette, à côté du porte-fanion, se retourna. On apercevait les casques sombres.

— Halte ! cria Du Breuil. Sonne, trompette !

Stridents, espacés, les trois appels retentirent. Au dernier seulement, le sifflement des balles cessa. Un cavalier se montrait sur la lisière des retranchements. Du Breuil remit lentement le sabre au fourreau. Des voix rauques, de grands gestes l'invitèrent à faire volte-face. Il s'y conforma, trouvant dur l'usage ; un galop retentit ; et, cérémonieux, un capitaine de houzards, grand, raide, le salua. A la communication d'un message pour le général Von Gœben, il répondit en français :

— Parfaitement, veuillez me suivre.

Du Breuil eut aux lèvres un sec reproche : — « Vos soldats tirent sur les parlementaires... » Par fierté, il se tut, rassembla Cydalise, qui prít un pas relevé, comme pour un défilé de revue. L'officier eut un regard flatteur :

— Vous avez là une jolie bête, monsieur.

Cela déplut à Du Breuil que cet homme louât Cydalise ; il répondit, après un coup d'œil dédaigneux à la monture de l'autre :

— C'est une bonne bête, en effet.

Et alors seulement, il éprouva un petit plaisir de supériorité.

Un autre houzard, sous-officier barbu, arrivait. Du

Breuil dut mettre pied à terre; vivement, pour éviter que l'Allemand ne touchât Cydalise, il jeta la bride à son trompette, un lascar maigre, tout grêlé de petite vérole. Maintenant, dans un silence, on lui bandait les yeux. Tenu par les bras comme un aveugle, il marchait en plein cauchemar. Courtoisement, l'officier l'avertissait aux obstacles. Du Breuil entendait autour de lui des bruits de terrassements, le choc de pioches sur la pierre, l'enfoncement des pelles, le rejet de la terre glissante, plus loin le pavement lourd des dames. Des voix étrangères frappaient son oreille; on murmurait : — *Françose, françose*. Des odeurs de soldatesque offusquaient ses narines. Tout à coup, on s'arrêta. Une voix de commandement lui réclamait la lettre qu'il apportait. Un correct : *Danke ihnen!* Et, conduit dans un chemin creux, il vit tomber son bandeau. Revoir le ciel, les feuilles, la terre, quel soulagement! Son guide, le capitaine, lui souriait avec politesse. Du Breuil tout à l'heure avait pensé à ceux qu'on va fusiller; maintenant il se revoyait enfant, en train de jouer à colin-maillard. L'officier se présentait :

— Comte de Schels-Trauben.

Du Breuil, à son tour, se nomma. Coupée de silences, une conversation restreinte finit par s'établir à mots pesés. Le capitaine l'accompagnait à Jussy, au penchant des collines qui descendent vers Metz. Là, pendant trois heures, il attendit la réponse du général Von Gœben. Il n'apercevait que maisons abandonnées. Une habitation saccagée, appelée le château, laissait voir ses portes enfoncées; des débris de meubles et des bouteilles vides couvraient les pelouses du parc. Il détourna les yeux, le comte de Schels-Trauben semblait ne rien voir; il avait redressé sa haute taille, tirait un étui armorié de sa poche :

— Fumez-vous?

Sur son refus, il prenait un cigare, l'allumait. La petite boîte dont il se servit était française, on voyait sur son cartonnage enluminé un cuirassier courtisant

une payse. Le cigare aussi était français sans doute? En voyant l'officier attirer à lui machinalement une branche de mirabellier, Du Breuil eut un serrement de cœur : est-ce que le comte de Schels-Trauben allait lui faire les honneurs de ces fruits? Il eut la vision de toutes les fermes pillées, des fourrages gâchés, des provisions détruites. A quoi bon acheter, quand on peut prendre? C'est la guerre!... Ah! sans doute, victorieux en Allemagne, il eût contemplé ces choses avec plus de détachement... mais ici, en terre de France, chez lui! C'était trop fort!... Un bruit de petite pluie lui fit tourner la tête; le comte de Schels-Trauben avait lâché la branche; des mirabelles mûres s'étaient, en tombant, écrasées sur le sol. Il s'éloigna discrètement.

Du Breuil seul respira; il souffrait. Le vaste panorama emplit ses yeux : à sa droite, la belle vallée de la Moselle s'étendait; le jour gris baignait d'une humide atmosphère ses tapis de chaume, ses coteaux de vignes, ses vergers. Le fleuve partageait la ville de ses eaux luisantes; la tour de la cathédrale dominant les toits dressait haut le drapeau tricolore. En face de lui, sur le versant opposé, s'étalaient les coteaux de Scy, où plus d'une fois, chez les fermiers, il avait été avec d'Avol, au temps de sa jeunesse, boire le joli vin rose. Le fort Saint-Quentin couronnait les cimes de sa lourde masse et, par moments, tonnait d'une voix sourde Une vieille femme parut, en cotte et en sabots, et derrière elle un homme à cheveux blancs, tout courbé. Il en vint d'autres, un jeune garçon infirme, une femme aux yeux rougis comme si elle avait pleuré du sang, et des vieux appuyés sur des béquilles, une mère-grand dont le chef tremblait. Ils s'approchèrent de lui, le saluèrent, se plaignirent à voix basse, en coulant des regards inquiets. L'infirme montra son bras noir et enflé, à la suite d'un coup de crosse. Un vieux parla des vignes arrachées, les fruits verts encore. On entendait le grand bruit doux des terrassements, des travaux de l'ennemi. Les baïonnettes des sentinelles brillaient. Chaque fois que le

Saint-Quentin tonnait, tous ces pauvres gens regardaient du côté du fort; sur leurs visages passait une obscure, une mélancolique espérance. Il leur partagea l'argent qu'il avait; ils s'éloignèrent, l'officier prussien revenait.

Détendu, amolli, il le subit sans haine; tous deux évitaient de se regarder. Ils parlèrent de choses et d'autres; mais ce qu'ils ne disaient pas restait entre eux, les tenait à distance.

Le supplice touchait à son terme, on apportait la réponse du général Von Gœben. Cinq minutes après, suivi de son porte-fanion et de son trompette, Du Breuil descendait au galop le sentier qui conduit à Sainte-Ruffine.

Il éprouvait une ivresse à rentrer dans le camp investi, à reprendre son poste de soldat. Avec quelle joie il avait revu le visage rougeaud du porte-fanion, la face maigre et grêlée du trompette. Ah! rentrer en terre française, revoir les lignards français, ne plus se rencontrer avec l'ennemi que revolver ou sabre au poing! L'Ennemi, ce n'était pas le lourd barbare qu'on heurte en pleine mêlée, dans la fièvre et la fumée, c'était le baron de Hacks, ou bien ce houzard raide, correct, courtois... il avait été d'une convenance parfaite, ce Prussien! Eh! parbleu, c'était justement cela qui l'irritait.

Il trouva, en rentrant au Ban Saint-Martin, un air de mystère aux officiers du maréchal. Le colonel Charlys sortait du cabinet de Bazaine, les lèvres serrées, l'œil préoccupé. Le maréchal prit la lettre que lui présentait Du Breuil, la lut, et sans s'informer davantage, la jeta sur la table en disant avec indifférence :

— C'est bien, commandant.

Il se rendit aux bureaux, y remarqua un garde forestier de haute stature, qui portait sa barbe taillée en collier, la barbe des « anabaptistes ». L'homme répondait aux interrogations de Laune. Charlys entra, fit un signe; le garde le suivit. Laune sortit également; un long

moment, dehors, tous trois s'entretinrent. Du Breuil s'informait. Décherac lui dit :

— On croit qu'il apporte une dépêche de Mac-Mahon. Le maréchal viendrait à notre secours en passant par le nord.

— Parions alors, dit Floppe, que nous allons sortir par le sud. Bon moyen pour ne pas nous rencontrer !

Laune rentra, ne voulut rien dire. Au dehors, le bruit d'une dépêche apportée par un émissaire de Mac-Mahon courait. On en parlait en ville, apprit Du Breuil le lendemain ; et déjà l'exagération !... Mac-Mahon était arrivé à Montmédy avec soixante-dix batteries de 12, attelées avec 22 000 chevaux des omnibus de Paris !

On pouvait, grâce aux échanges de prisonniers et aux renseignements obtenus par Charlys, se représenter à peu près les forces de l'ennemi. On savait que le 18 le roi de Prusse avait lui-même dirigé l'armée allemande. Aujourd'hui 200 000 hommes nous bloquaient : six corps, appartenant à la première et à la deuxième armée commandées par Frédéric-Charles, fermaient le cercle ; on en signalait deux autres, vers Roncourt et sur la route de Briey. La sortie serait chaude ! Quelle direction suivre ? Là-dessus les avis se partageaient :

— Pourquoi ? disait l'un, ne pas se jeter dans l'est, trancher ainsi les communications avec l'Allemagne et prendre les Prussiens au piège entre les Vosges et la Meuse ?... Décherac proposa : — En s'avançant au sud, appuyés sur les flancs par la Moselle et la Seille, on couperait les lignes d'opération du Prince-Rouge et, sitôt qu'on aurait atteint Frouard, on menacerait celles du Prince Royal... — Eh bien, moi, dit Francastel, je chasserais l'ennemi des positions de Saint-Privat, je me rouvrirais la route de Briey et je gagnerais la Meuse au plus vite.

— Oui, *Pichrocole !* murmura Floppe, qui avait lu Rabelais.

Massoli se désintéressait de la question :

— Ce que je ne comprends pas, dit-il de sa voix grasse,

c'est que le maréchal n'ait pas encore distribué les récompenses, ni fait les citations à l'ordre de l'armée. La valeur de nos troupes, dans ces trois combats, méritait mieux qu'un ordre général ampoulé.

La rosette hypnotisait le gros homme; il lui semblait que l'héroïsme des autres devait lui profiter. Francastel dit :

— Ma foi, un bout de ruban rouge ferait l'affaire de plus d'un.

Il se fût contenté d'être cet un. Des regards convergeaient vers Du Breuil. Son action d'éclat, le soir du 18, (la *Marseillaise* arrêtant le flot des fuyards), était connue; Laune, Charlys, l'en avaient félicité chaudement.

La nécessité de sortir, cependant, de tendre la main à Mac-Mahon, l'impossibilité de prolonger l'inaction sous les murs de Metz, apparaissaient à l'armée entière. Après la glorieuse série des derniers combats, chacun, frémissant encore, ne demandait qu'à vaincre, toutes les âmes se tendaient vers l'espoir d'une bataille décisive.

Bazaine, fidèle en apparence à son plan du 19, transmis par dépêche à l'Empereur : « *Je compte toujours prendre la direction du nord-est et me jeter par Montmédy sur la grande route de Sainte-Menehould à Châlons, si celle-ci n'est pas trop fortement occupée; dans le cas contraire, je marcherai par Sedan et même par Mézières pour gagner Châlons* », fidèle, semblait-il, à sa dépêche du 23 : « ... *Il ne resterait à cheval sur les deux rives de la Moselle, que les armées du prince Frédéric-Charles et du général Steinmetz... Si les nouvelles ci-dessus se confirment, je pourrai entreprendre la marche que j'avais indiquée précédemment par les forteresses du nord, afin de ne rien compromettre...* » Bazaine avait songé d'abord à prendre la grante route de Thionville.

L'Orne franchie à son confluent, on se dirigerait à marches forcées par les routes de Longwy et de Longuyon. Mais le danger de s'avancer dans une vallée très étroite, sous le feu battant des hauteurs, faisait bientôt changer de plan. La sortie aurait lieu par Sainte-Barbe.

Là, l'espace était vaste, le déploiement facile, de nombreuses routes conduisaient vers le nord. Les dispositions prises annonçaient le départ : ordre de réduction des bagages en cas de marche; prescription au général Coffinières de jeter deux ponts sur les bras de la Moselle formant l'île Chambière; réunion de la cavalerie de réserve à la division du général Desvaux; réorganisation de l'artillerie du 6e corps.

Ces mesures surexcitaient les esprits; les souvenirs de Borny et de Rezonville ravivaient la confiance. Malgré les fréquentes paniques, le désordre, le relâchement de la discipline, les instincts de maraude, malgré tous les éléments de dissolution que pouvait traîner cette armée jusque-là mal commandée, mal soignée, mal nourrie, les soldats de Bazaine avaient une force invincible. De magnifiques régiments, vieux soldats d'Italie, de Crimée, la Garde Impériale, formaient des blocs inébranlables dans cet immense et mouvant agglomérat d'hommes. Un seul cri venait aux lèvres : marche! Un chef qui les menât, voilà ce que tous réclamaient, du commandant de corps au plus humble fantassin. Du Breuil, à présent, connaissait ces innombrables visages, tantôt de morne lassitude, tantôt de rage sourde, ces yeux qui ne comprenaient pas, ces bouches qui crachaient l'invective, ces bras qui retombaient de stupeur! Pas un geste qui n'exprimât l'incompréhension de tant de forces sacrifiées, perdues! Une vie ardente renaissait maintenant sur les faces, un éclair brillait dans les yeux à la pensée de se battre enfin, non plus sur une position gardée, mais tambours lançant la charge, en avant, avec la vieille furie française! Du Breuil en eut l'impression saisissante en passant auprès des lanciers de la Garde, cantonnés sous ses fenêtres.

Trois d'entre eux causaient.

— Ça va chauffer! disait l'un. — Pas trop tôt! murmurait l'autre. Et le troisième, Saint-Paul, le vieux maréchal des logis de Saint-Cloud témoin de la mort de Lacoste, aiguisait son sabre avec un mutisme farouche,

un étrange sourire sous ses énormes moustaches. Il leva les yeux vers Du Breuil. Un lien de silence s'était noué entre eux, avec une sympathie chez Du Breuil, un embarras chez tous deux. Se rappelant la légère humiliation qu'il lui avait infligée à Saint-Cloud : « Allons, maréchal des logis, réveillez-vous donc! » Du Breuil croyait toujours lire un reproche dans l'immuable respect du vétéran. Cependant l'intérêt qu'ils portaient à la bonne bête de Lacoste, Musette, les rapprochait. Le vieux Saint-Paul la surveillait avec des yeux jaloux, depuis qu'elle était rentrée dans le rang. Cette fois encore Du Breuil s'arrêta, prit des nouvelles de la jument. Il ajouta :

— Elle va bientôt marcher.

Le vétéran, appuyé sur son sabre, dit avec un regard lointain, une voix goguenarde :

— La fatigue est bonne, c'est le repos qui ne vaut rien!

On s'entretenait, dans les bureaux, de la visite renpue en ce moment au maréchal par les généraux Soleille et Coffinières. Ils empruntaient aux événements — l'un commandant l'artillerie de l'armée, l'autre commandant le génie et gouverneur de Metz — une importance considérable. Il ne perça rien de leur entretien. Dans la soirée, Décherac racontait à Du Breuil : « La mésintelligence gagne maintenant Charlys et Jarras! Je venais de monter des pièces dans la chambre du général, quand Charlys est entré : — « Mon général, voici les ordres des mouvements que m'a prescrits hier le Maréchal. Veuillez en prendre connaissance. » Le général a répondu : « Allez les faire signer au Maréchal. » Et comme Charlys insistait : — « Vous les avez faits, allez les faire signer! »

Les troupes devaient, le lendemain 26, lever le camp à la pointe du jour. Les 2e, 4e, 6e corps et la Garde, qui depuis le 19 étaient massés sur la rive gauche, franchiraient la Moselle, par la ville et les deux ponts de Chambière. Le 3e corps, qui, depuis le 22, était passé sur la

rive droite, s'établirait en arrière de Noisseville. Le maréchal se réservait de donner ses instructions sur le terrain. Il avait plu toute la journée; la nuit fut longue pour Du Breuil, dans cette petite maison du Ban Saint-Martin, où il vivait depuis huit jours. Il ne dormit pas. Les morts le tourmentaient, ceux qu'il avait tant aimés, Lacoste, d'Avol aussi, songeait-il; ceux qu'il avait connus, Vacossart, Kelm, d'autres...

Les Bersheim? Il n'avait pas eu le temps de leur rendre visite, ni le courage. A quoi bon aller se faire plaindre?... Il songeait à Anine. Plaindre? Est-ce le sentiment qu'elle eût éprouvé? Il se sentait amoindri dans son orgueil de soldat. Au matin, Frisch lui apprit que Titan était mort. Il alla le voir; l'animal était raide. Mme Guimbail, la propriétaire, se trouvait là, jeune femme sèche, en noir, qu'on ne rencontrait jamais dans l'escalier ni les couloirs; elle rougit d'être surprise en cornette de nuit et disparut. Frisch caressa la tête de Titan :

— Il avait plus de cœur qu'un homme! dit-il.

Le ciel était nuageux, l'humidité pénétrante. Entre des éclaircies de soleil, des averses tombaient. Depuis l'aube, les troupes passaient la Moselle. C'était, sur le tremblement des ponts de bois, l'avalanche interminable des régiments. Avec leurs faces d'élan, de résignation, d'espoir, ils passaient dans un grouillement monotone, une rumeur confuse. Derrière eux s'élevait une odeur fade et puissante... Des aides de camp, des estafettes apportaient les nouvelles. Le 2e corps, dès trois heures du matin, s'était mis en route, par le pont des Morts et la ville; de ce côté, nul contre-temps. Mais, aux ponts d'aval et d'amont jetés sur les deux bras de l'île Chambière, des arrêts se produisaient. Le pont d'aval, construit avec de vieux chevalets, afin de ménager le matériel neuf de l'armée, ne pouvait supporter ni cavalerie ni artillerie; canons, caissons, prolonges et chevaux du 6e corps étaient forcés de faire un détour considérable pour aller franchir l'autre pont, réservé au 4e. Bien que

tous les bagages eussent été laissés à Chambière, l'encombrement des troupes, le long de la rampe du Saint-Julien, était énorme. Elles n'avançaient qu'avec une extrême lenteur, en retard, comme toujours.

Fiévreuse, inquiète, maussade, l'agitation du grand Quartier général, autour de la maison du maréchal! Dès neuf heures, les chevaux bridés, on attendait l'ordre du départ; on ne sait quelle tristesse de mauvais augure, sur les groupes, planait. On se parlait à voix basse. On commentait l'attitude de Soleille et de Coffinières. Bien que leur conversation de la veille avec le maréchal n'eût pas transpiré, on croyait en connaître le sens. On ne doutait pas qu'ils n'eussent fait leurs efforts pour déterminer Bazaine à rester sous Metz, Soleille toujours timoré, Coffinières préoccupé du sort de la ville. Ce matin même, assurait-on, ils lui avaient adressé une note explicative où ils reproduisaient leurs arguments, rejetaient à l'avance toute responsabilité sur le commandant en chef. Bien plus, Coffinières se présentait chez le maréchal, et de nouveau insistait. Ses raisons : nécessité de garder Metz comme point d'appui des opérations, avantage d'immobiliser toute une armée ennemie; Mac-Mahon aurait le temps de se reconstituer, Paris d'organiser la défense... Sa grande crainte était que Metz, avec ses forts insuffisamment armés, sa garnison de 19 000 hommes et de 4 000 gardes nationaux, ne tînt pas quinze jours. Le général Soleille n'était pas moins inquiet. Les approvisionnements, malgré la note rassurante du 22, suffiraient-ils à plusieurs batailles? Il y avait bien un convoi de vivres à Thionville, mais on n'y était pas encore.

— C'est raide tout de même! murmurait Floppe. Le maréchal n'a déjà pas l'air si disposé à sortir! S'il les écoute maintenant!

Du Breuil était triste, comme s'il devait lui arriver malheur : cependant il ne portait plus à son doigt l'opale. Bah! la suite d'une mauvaise nuit, voilà tout! Il songea à sa propriétaire : la veuve, timidement, à

l'heure des adieux, l'avait prié d'accepter quelques provisions pour la route. De braves cœurs, ces Lorrains ! Il consulta sa montre. Pourquoi ne part-on pas?... Charlys était blême. Encore un qui avait mal dormi!...

Une averse tombait, quelle boue déjà! Triste chose pour les troupes, sous les armes depuis trois heures du matin, grands troupeaux en marche entassés là-bas, sur la rampe du Saint-Julien. Comme on les éreintait, comme on se souciait peu de leurs besoins et de leur lassitude! Voyons, est-ce que Jarras n'aurait pas dû pourvoir à l'emploi des routes qui mènent au plateau? Pourquoi n'utilisait-il pas les officiers de l'État-major?... Encore une rafale! Onze heures et demie... En selle, enfin; l'on part!

— Vous verrez, dit Massoli, qu'on ne fera rien aujourd'hui. Toutes ces lenteurs donnent à l'ennemi le temps de se mettre sur ses gardes.

Quelques chasseurs à cheval seulement pour l'escorte; tout l'État-major, plus de cinquante officiers, suivaient le maréchal.

On rencontra près de la gare de Thionville le général Bourbaki. Le maréchal l'informait qu'il eût à se réunir aux commandants de corps d'armée, au quartier général de Saint-Julien, dès son arrivée. Du Breuil serra la main du commandant Carrouge, un des officiers de Bourbaki. Dix minutes après, le chef d'escadrons d'Homolle, de l'état-major particulier de Bazaine, allait prescrire au commandant de la Garde de suspendre le mouvement et d'attendre de nouveaux ordres.

— Qu'est-ce que je vous disais? fit Massoli.

Il baissa le nez. Des torrents d'eau, comme on passait la Moselle, ruisselaient sur le cortège. Certains enfonçaient le cou dans leur macferlane, d'autres inclinaient leurs capuchons pointus. L'ouragan emportait des nuages noirs; des piques d'eau transperçaient les habits, entraient dans les bottes; les chevaux glissaient, leurs sabots faisaient rejaillir les flaques.

— Les pauvres diables!... dit Restaud... Il pensait aux soldats, depuis la diane. Les régiments englués, les pièces embourbées, les chevaux mêmes, qui peinaient davantage!

Massoli parut étonné :

— Le jus de grenouille est pour tout le monde.

— Nous ne sommes pas à plaindre, protesta Restaud.

— Je vous demande pardon, je n'ai pas déjeuné!

— Moi non plus, fit Restaud, très sec.

Massoli, vexé, retint son cheval, alla se mettre au pas de Floppe; ils épousèrent leurs rancunes. Floppe put blaguer à son aise les « poseurs », Restaud, Du Breuil, Laune.

Hors la ville, la campagne n'offrait que dévastation : villas rasées, arbres abattus, champs éventrés, fruitiers à sac. La mise en état de défense, le pillage des convoyeurs et des soldats avaient fait un désert de ce doux pays. La terre, défoncée par les attelages, soulevée, creusée par les obus, montrait ses entrailles. Une odeur épouvantable s'éleva. Il y avait des morts mal enterrés. On entendait çà et là des coups de feu, le bruit sourd du canon. La pluie redoublait de violence, le tonnerre grondait, le vent soufflait en tempête.

— Jamais, dit Francastel, nous ne pourrons nous battre par un temps pareil.

On arrivait au château de Grimont, gardé par le 60e de ligne. Pied à terre. On attendit les commandants de corps d'armée que Bazaine avait fait prévenir.

— Un vrai décor de mélodrame, n'est-ce pas? dit Laune à Charlys, en désignant la maison fortifiée, volets pendants, fenêtres bouchées de sacs de terre, murs des jardins crénelés, et le bois qui s'étendait en avant rasé, arbres gisants.

Charlys eut un sourire singulier :

— Puissiez-vous ne pas avoir été prophète sans le savoir.

Il ajouta, ironique :

— Il pleut trop pour rien tenter. Le maréchal aura vite

fait d'en convaincre ces messieurs. Et le mélodrame, non! la farce sera jouée.

L'un après l'autre, suivis de leurs états-majors, les commandants de corps parurent. Ils provoquaient des sentiments divers : Canrobert, la sympathie, Ladmirault, l'estime; Lebœuf et Frossard payaient leur tort d'avoir été malheureux. Sur le passage de Coffinières, géant aux moustaches de Gaulois, un silence se fit. On redoutait aussi l'influence pacifique du général Soleille. Du Breuil serra la main de Laisné qui accompagnait Frossard, de Blache qui, derrière Lebœuf, se secoua en grognant. Il aperçut avec plaisir le comte de Cussac. Un petit homme à barbe frisée vint à lui tout souriant, une grâce hébraïque dans ses regards malins : le commandant Gex, de l'état-major de Canrobert. D'autres appartenaient à Soleille, à Coffinières; les deux neveux de Bazaine étaient là. Un aumônier aborda Du Breuil, c'était Trudaine.

— Eh bien, commandant, ça chauffe moins qu'à Bruville. Après le feu, l'eau!

Il avait toujours du tabac dans ses poches, mais en l'offrant, il s'aperçut avec désespoir que son scaferlati était mouillé.

— En foulez-fous du sec? dit une voix.

Du Breuil s'étonna de voir Gugl, les épaules serrées sous un vieux caoutchouc verdi. Le juif, soulevant une toile cirée, découvrit la grande boîte vitrée qu'il portait à la ceinture. Elle contenait de tout : du tabac, des allumettes, des flacons de rhum et du nougat. Gugl, devant la surprise de Du Breuil, marmonna :

— On a pien du mal à cagner sa bauvre fie.

Il eut un humble et astucieux sourire, coula une pièce fausse à Trudaine avec sa monnaie, et rétrécissant encore les épaules, se faufila, l'œil quêteur, dans d'autres groupes.

— Le conseil est commencé, annonça Décherac.

Un silence tomba.

— Savez-vous, ajouta-t-il en baissant la voix, ce que le

maréchal a laissé échapper devant Jarras, en venant : « *Que vont-ils me dire?* » Bizarre, n'est-ce pas?

— Vous allez vous moquer de moi? confia Restaud à Du Breuil. Je me sens lugubre. Regardez autour de nous.

Du Breuil vit Laune impatient. Charlys, dominant tout le monde de la tête, regardait fixement au loin. Le colonel Jacquemère paraissait désolé, peut-être seulement de la fluxion qui lui gonflait la joue; — les autres restaient moroses, silencieux, en tas, tendant le dos à l'orage. La rafale fouettait. Des éclats de tonnerre se répercutaient au loin. Des groupes erraient dans les salles basses, campaient dans les cuisines, sous les hangars. On ne parlait plus, on chuchotait. Plus la conférence, là-haut, se prolongeait, plus l'inquiétude grandissait. Les minutes s'écoulaient, lentes comme des heures. Et là-bas, sur les routes, dans les champs, recevant dos plié le ruissellement de la pluie, les régiments immobiles attendaient, le visage morne, le ventre creux.

— Voilà Bourbaki! dit Floppe.

Boueux, superbe, tout d'élan, le commandant de la Garde arrivait, jetait la bride de son cheval, s'élançait.

— Pas l'air commode, fit de Cussac.

— Dame! expliqua le commandant Carrouge qui mettait pied à terre, très excité, — le retard aux ponts encombrés... puis Bazaine que nous avons vainement cherché à Saint-Julien... Est-ce qu'on a de mauvaises nouvelles de Mac-Mahon? Pourquoi ne marche-t-on pas?

— Parce qu'il pleut! dit brutalement Blache. On le poussa du coude; un des neveux du maréchal passait à côté de lui.

— Je m'en fiche pas mal! grommela le Sanglier... Il regarda l'abbé Trudaine qui regagnait sa petite voiture, fouettait son cheval :

— Ce brave prêtre, fit-il, serait bien mieux chez lui.

Le commandant Gex éternuait sans discontinuer; il y eut des toux, des bâillements féroces. Floppe, dont la cigarette s'éteignit, demanda des allumettes.

— Achetez-en au Juif, dit Du Breuil.

On chercha Gugl. Il avait disparu. Le comte de Cussac pariait :

— Cinquante louis que nous ne percerons pas!

Il y eut des regards en dessous. Une voix vibrante résonna; Bourbaki appelait son aide de camp, le commandant Leperche :

— Allez prévenir le général d'Auvergne qu'il donne l'ordre à toute la Garde et à la réserve générale d'artillerie de reprendre sur-le-champ ses campements du matin.

— La farce est jouée! dit Charlys à Laune.

Cussac ricana :

— Je vous aurais volé vos cinquante louis, messieurs. Je savais que le maréchal rentrerait ce soir au Ban Saint-Martin. Il y a laissé sa garde, et ses bagages n'ont pas été chargés!

Bourbaki parti, la conférence durait encore. La consternation était générale. Restaud regardait Cussac avec des yeux de souffrance irritée. Laisné fut frappé de sa physionomie; il étira ses longues moustaches d'un air perplexe :

— Tout cela est bien triste, monsieur.

Des minutes encore, ou des heures. Les maréchaux reparurent, Canrobert, les yeux animés, Lebœuf et Ladmirault encapuchonnés et mornes; les états-majors se disloquaient; un piaffement de chevaux, de brefs adieux; et de bouche en bouche se mit à courir la nouvelle redoutée : « On ne sort pas... le mauvais temps... les troupes rentrent... » — Le 2e corps restait sur la rive droite, le 4e et le 6e corps repassaient la Moselle, allaient s'établir sur la rive gauche.

La retraite, l'éternelle retraite!

— Il pleut moins, dit Du Breuil.

A cheval, de la boue jusqu'au haut des bottes, lentement, funèbrement, s'échelonnait le retour de l'escorte au Quartier général. — « Nous ne sommes pas à plaindre! » avait dit Restaud. Mais les troupes, pensait

Du Breuil, les troupes percées jusqu'aux os, qui, dans un lent, interminable enchevêtrement, pas à pas, de halte en halte, allaient, les boyaux vides, regagner à la nuit leurs bivouacs transformés en mares!... La pluie, songeait-il avec rage! Invoquer la pluie pour ne pas se battre! Est-ce qu'il ne pleuvait pas aussi pour les Prussiens?... Laune en avant, tête basse, écoutait Jarras. Il revint, dit à Charlys :

— C'est bien ce que je craignais! Coffinières a insisté pour qu'on ne quitte pas Metz; le général Soleille a invoqué l'insuffisance des munitions : nous n'en aurions plus que pour une bataille.

— Alors, fit Charlys, nous restons? Et les autres, ils n'ont rien dit? Ils n'ont pas protesté?

— Ils se sont rendus à l'opinion de Bazaine.

— Mais a-t-il parlé de Mac-Mahon?

— Non. Pas un mot.

Charlys tressaillit.

— Qu'avez-vous? demanda Laune.

— Rien.

Et tout bas :

— Si vous saviez!

A travers la ville, rentrée morne! Les habitants aux portes, l'air étonné, triste, soupçonneux. Les troupes que l'on dépassait, muettes, harassées, jetaient au groupe silencieux de l'État-major des regards de blâme et d'ironie. Personne à qui ne parût inacceptable la perspective de rester sous Metz, bloqués, inutiles, avec l'épuisement des vivres et des fourrages en perspective, le lent enlisement de l'armée affaiblie...

— Il fait beau! dit Du Breuil avec étonnement.

Un rayon de soleil glissait entre les nuages. L'éclaircie bleue grandit, l'azur devint tiède, radieux; les mille flaques miroitèrent; chaque goutte d'eau s'irisa, on vit luire les baïonnettes mouillées, s'allumer les broderies et les ors des uniformes. Mais ce ne fut qu'un sourire ironique du ciel; et l'escorte rentrée au Ban Saint-Martin, la pluie recommença, lourde, pressée, inexorable.

II

La pluie encore, la pluie hier... Du Breuil la regardait tomber de la fenêtre de sa petite chambre, retrouvée telle qu'il l'avait laissée, dans la maison de Mme Guimbail. Rien de changé à l'aspect du Ban Saint-Martin boueux, défoncé. Seulement les lanciers de la Garde n'y bivouaquaient plus. Le calendrier, au mur, portait : dimanche 28. Juste un mois que l'Empereur était entré à Metz avec son fils, sa maison, ses équipages, le glorieux cortège des victoires du règne, toutes les illusions de cette guerre néfaste!

On frappait à la porte; quelque planton?

— Entrez!

Un monsieur, gras, gros, souriant, fleuri, parut, se nomma :

— Dumaine.

C'était lui qui avait eu le plaisir d'annoncer au commandant le succès de Sarrebrük — un soupir; — ils avaient dîné ensemble un mois auparavant chez ces excellents Bersheim, mangé ce soir-là une dinde truffée, admirable! — autre soupir... Ah! ce n'était pas aujourd'hui qu'on en mangerait une pareille... Tout renchérissait, les pommes de terre étaient hors de prix, le sel manquerait bientôt. Qu'allait-on devenir?... Il dit le but de sa visite :

— C'est Bersheim qui m'envoie vous enlever. Êtes-

vous libre, commandant? Venez déjeuner avec nous. Mon phaéton est en bas.

Toujours affectueux, toujours prévenants, les Bersneim! Justement Du Breuil avait quelques heures de loisir... Le vieux cheval de M. Dumaine, sous la pluie, trottait de guingois.

— Eh bien! dit le gros homme avec satisfaction, on l'a fusillé ce matin!

— Qui donc?

— Cette canaille, l'espion Schull que le conseil de guerre a condamné à mort dimanche dernier. Un homme très intelligent, commandant! Il a bu son café au lait comme d'ordinaire. Je connais le pasteur qui l'a accompagné. — Il cligna l'œil gauche, et mystérieux : — Les espions pullulent. Comment en serait-il autrement! Avec cette quantité d'Allemands qu'on s'est bien gardé d'expulser de Metz!... Mais vous êtes bien sérieux, commandant? Pourtant, le triomphe de Mac-Mahon...

Du Breuil le regarda en face.

— Voyons! Ce n'est pas moi qui vous l'apprends?... Un chasseur d'Afrique a apporté la nouvelle hier soir au café Parisien. Metz était en émoi. Seulement, par arrêté de Coffinières, on ferme les cafés à neuf heures; aussi, quand on a voulu rechercher le chasseur, plus personne. Qu'est-ce qu'il disait? Des choses inouïes!... Un grand combat sous les murs de Verdun! Mac-Mahon a tué 35 000 Prussiens! Steinmetz serait parmi les morts. Je n'invente rien! C'est dans le journal!

Il tira de sa poche l'*Indépendant de la Moselle*. Du Breuil, incrédule, parcourut la feuille : elle relatait aussi l'audace des espions allemands, prescrivait des mesures d'hygiène publique pour l'enlèvement des charpies souillées, qu'on voiturait par tonneaux.

M. Dumaine dit alors :

— Ah! quelle tristesse! Notre belle Esplanade, vous n'allez pas la reconnaître, elle est couverte de tentes. Il y a sur la Place Royale des wagons de chemin de fer pleins de lits. Que de blessés! Metz n'est qu'un hôpital!

Il énuméra les bâtiments publics transformés en ambulances : le lycée, le collège des Jésuites, les couvents, les écoles, les orphelinats, la nouvelle manufacture des tabacs, le Palais de Justice, la Préfecture, le jardin Fabert, les hôpitaux, le grand séminaire, le Sacré-Cœur, l'école normale, l'Évêché, la maison d'arrêt, les casernes, l'hospice israélite, la communauté protestante, la ligue de l'enseignement, la loge maçonnique, l'École d'application.

— L'évêque visite tous les jours les ambulances. Le maire, le préfet et Mme Odent donnent l'exemple du dévoûment; chacun rivalise de zèle. La ville a fait construire de vastes baraquements au polygone de l'île Chambière. Les particuliers ouvrent toutes grandes leurs maisons. Pas d'habitant qui n'ait ses blessée. J'en ai trois pour ma part.

Il omit de dire qu'il les avait choisis peu entamés, pour avoir moins de soins à leur donner, mais que son mauvais calcul avait été déjoué, car ils se remettaient, mangeaient comme dix.

— Ce qui manque, ajouta-t-il, ce sont les médecins.

Pour augmenter les ressources médicales de Metz, on avait envoyé en ville le personnel de toutes les ambulances divisionnaires, on ne laissait subsister qu'une seule ambulance par corps d'armée. Les médecins civils soignaient les blessés des baraques du Polygone. — Là, dit Dumaine, c'est comme à l'Esplanade, l'air balaye les miasmes! — Et il exprima ses inquiétudes pour l'entassement des locaux fermés, redouta le typhus, la pourriture d'hôpital, etc.

— Avec cela, dit-il, on craint que les médicaments ne fassent défaut.

Son fouet indiquait des maisons transformées en ambulances; le drapeau de Genève les signalait. Des rues entières exhalaient les odeurs du phénol ou du chlore; on apercevait, à travers les vitres, des lits, des formes gisantes, des visages blancs, et, allant et venant, la tunique d'un major ou la cornette d'une religieuse. Ils

se turent en rencontrant un tombereau couvert, qui emportait des morts.

— Chez les Bersheim, reprit Dumaine, il y a plus de quinze blessés. Allez! Coco!

Le vieux cheval traversait la place pavée de la cathédrale. Le portail néo-grec construit sous Louis XV choquait toujours Du Breuil par sa disproportion avec l'immense vaisseau gothique, illuminé de larges fenêtres ogivales, transparent de verrières. Bien des fois, officier-élève, il avait été chercher l'ombre et le recueillement dans une des trois nefs solennelles, ou bien, montant à la plate-forme de la tour du Midi, il avait contemplé le vaste paysage ensoleillé. Plus haut encore s'élevait la flèche ajourée; on n'y grimpait pas sans vertige. Il songea à la vieille *Mutte* fameuse, qui, aux jours de solennité, ébranlait la tour de sa voix puissante.

— Une fière cloche! dit M. Dumaine. Quand sonnera t-elle le triomphe de nos armes?

La voiture entrait dans la cour des Bersheim. Trois brancards dans un coin; un matelas séchait. Bersheim parut sur le perron, vieilli, changé, les yeux brillants. Il tendit les mains à Du Breuil, avec un air de reproche:

— Mon ami, il faut donc aller vous chercher?

Et sans le laisser parler :

— Je sais, je sais... mais votre silence a bien peiné quelqu'un.

Du Breuil rougit, et plus encore, de sa méprise. Anine? Non, bien certainement il ne s'agissait pas d'elle.

— Je vous ai pourtant écrit, un commissionnaire vous a porté ma lettre. — Voyant qu'il ne comprenait pas : — Vous ne savez donc pas que d'Avol est ici?

— Ici!

Le cri lui échappa, comme sous l'incision d'un bistouri qui perce et soulage. Ici!... D'Avol sauvé, d'Avol à Metz! d'Avol échappé aux Prussiens!... D'Avol, dont personne n'avait pu lui donner des nouvelles!

— Mais oui, jeudi, un de nos majors a ramené

300 blessés de Saint-Privat. Jugez de mon étonnement en voyant apporter d'Avol. On m'avait dit qu'il était tué. Venez vite l'embrasser!

Et comme Du Breuil le suivait, il lui prit le bras, et confidentiellement :

— Ne faites pas attention à sa mauvaise humeur : le pauvre garçon est un peu nerveux!

Trois chambres où des blessés, allongés dans des draps bien blancs, les suivirent au passage de leurs yeux curieux, et Bersheim poussa une porte. M. Dumaine, trop sensible pour supporter la vue du sang, s'était éclipsé. Seul, dans une petite pièce, d'Avol, — l'épaule emmaillotée et bandée, son bras gauche fracturé en deux endroits pris dans une gaîne de plâtre, — tourna la tête. Il eut un sourire crispé, une douceur hostile :

— Enchanté de te voir, Pierre! Tu es en bonne santé, à ce que je vois? Moi, *ils* m'ont arrangé! Je resterai manchot, probablement.

— Allons donc, dit Bersheim, le docteur Sohier répond de ton bras.

Un éclair passa dans l'œil de d'Avol, il avait pris le major bourru en grippe. Il dit à son cousin, avec une bonhomie feinte :

— Soit!, soit! comme il te plaira...

Du Breuil comprit que d'Avol souffrait dans son orgueil. C'était le grand défaut de cette âme d'élite. Il le portait jusqu'en ses actes les plus minces, toujours mieux mis, mieux monté, plus élégant que les autres. Mais pourquoi souffrait-il dans son orgueil? Une telle blessure lui faisait honneur! Pas du tout, elle l'humiliait; il avait horreur d'être plaint. On parlait de couvrir sa plaie d'iodoforme : alors, il empesterait!

Bersheim les laissait ensemble. D'Avol dit :

— Très occupé, n'est-ce pas? On ne t'a guère vu. Dans ces moments de crise, on ne peut songer qu'à soi.

Ces mots injustes n'atteignirent pas Du Breuil. Il avait pris la main valide de son ami, la serrait avec

attendrissement. Est-ce qu'un homme qui souffre pouvait le blesser? Il n'avait pas d'orgueil envers ceux qu'il aimait, lui... Son émotion contenue toucha d'Avol; il eut un froncement de sourcils, comme s'il craignait de s'attendrir :

— Eh bien! mon pauvre Pierre, nous voilà propres...

— Bah! — Du Breuil affecta la gaîté, — une armée comme la nôtre se tire de tout!

De nouveau, le regard d'irritation, nuancé cette fois de pitié :

— Ah! tu as encore des illusions, toi? Eh bien! Je t'envie!... Après ça, tu es à la source des nouvelles, des décisions! Tu connais sans doute le secret de ces belles opérations?

Du Breuil lui jeta un regard affectueux, mais grave. D'Avol savait bien que son ironie s'adressait mal, mais, tout en se la reprochant, il y prenait plaisir :

— Voyons! fit-il d'une voix âpre, comment appelles-tu l'homme qui a laissé écraser Canrobert! L'homme qui a promené ses troupes avant-hier dans la boue? Explique-moi, si tu peux, ta conférence de Grimont! Qu'est-ce qu'ils ont dit, ces grands chefs, ces foudres de guerre, pour rester collés à Metz?

Du Breuil, de nouveau, contint du regard l'exaltation de d'Avol, qui gouailla :

— Aie pitié d'un pauvre diable qui ne sait rien, et qui ne comprend rien à rien.

Sa main, sèche et brûlante, serra pour la première fois, chaudement, presque convulsivement, la main amie :

— Mon pauvre Pierre, tu me trouves changé? Je ne me reconnais pas moi-même. Ces revers coup sur coup me tournent la tête; nous reculons, nous cannons, les Prussiens doivent se fiche de nous!...

L'orgueil, toujours l'orgueil, mais combien noble cette fois! Leurs mains s'étaient fondues, épousées, comme si le même sang, la même douleur passaient au travers.

— Ah! soupira Du Breuil, qui donc y comprend

quelque chose?... Une lassitude immense l'envahit : tant de nuits blanches, de jours de fatigue, d'émotions poignantes... Il se souvint brusquement des deux dépêches contradictoires envoyées le 26 par Bazaine après la conférence. L'une au ministre de la guerre : « *Toujours sous Metz avec munitions d'artillerie pour une seule bataille seulement. Impossible de forcer les lignes de l'ennemi dans ces conditions, derrière ses positions retranchées.* » L'autre à Mac-Mahon : « *Nos communications sont coupées, mais faiblement; nous pourrons percer quand nous voudrons, nous vous attendons.* » Et dans un abattement profond, il voyait trouble, il ne savait plus...

D'Avol fut ému de sa tristesse :

— Allons, explique-moi cette histoire de Grimont, tranquillement, mon vieux Pierre!...

— Le maréchal, fit Du Breuil, a exposé la situation. Soleille a tracé le rôle militaire et politique que devait jouer l'armée du Rhin; en cas de paix, elle pèserait d'un grand poids dans la balance et sauvegarderait à la France la possession de la Lorraine. D'ailleurs, nous n'avons, a-t-il dit, de munitions que pour une bataille, et il a proposé de rester sous Metz, en inquiétant l'ennemi par des opérations de détail. Ladmirault et Frossard ont approuvé, Frossard insistant sur l'épuisement, pour ne pas dire le découragement de l'armée. Canrobert a réclamé qu'au moins on ne restât pas inerte : « Donnons des coups de griffe partout et incessamment! » Lebœuf a repoussé avec vivacité la responsabilité des malheurs de la campagne. Bourbaki eût souhaité qu'on se donnât de l'air, en trouant par Château-Salins, mais sans munitions, que faire? Coffinières, enfin, a affirmé que la place et les forts ne tiendraient pas quinze jours, que l'armée devait rester sous Metz, Bazaine a dit : *Amen!* Et voilà!

— Mais Mac-Mahon dans tout ça? reprit d'Avol. Qu'est-ce qu'on en fait? Comment! il découvre Paris; pour nous venir en aide, il s'expose à être pris entre deux armées!... Et nous ne bougeons pas?



Bersheim, qui venait de rentrer, accentua :

— Tout cela est louche, mon ami. Bazaine avait reçu le 23 une dépêche de Mac-Mahon. Il l'a bien reçue, n'est-ce pas? Quelqu'un qui le sait, l'affirme.

— Allons donc! fit Du Breuil incrédule.

— Voulez-vous que je le nomme?... Bersheim baissa la voix : — Le colonel Charlys a dit ce matin, à une personne dont je réponds comme de moi-même, que le 23, vous entendez bien, le 23, il a vu, de ses yeux vu, une dépêche que le maréchal venait de recevoir de Mac-Mahon. Cette dépêche annonçait l'approche de l'armée de Châlons sur l'Aisne. Le colonel Charlys s'est écrié : « Ah! monsieur le maréchal, il faut partir tout de suite! » Et le maréchal a répondu : « Tout de suite! c'est bien vite! — Je veux dire demain matin! » Et le maréchal a objecté qu'il fallait au moins deux jours, qu'il y avait beaucoup à faire. Ils ont discuté la question des bagages, puis le maréchal a dit au colonel : « Surtout, ne parlez de cette dépêche à personne! »

Du Breuil protesta, tant cela lui parut invraisemblable. Bersheim reprit :

— Charlys n'en a fait la confidence que ce matin. Cette fausse sortie, cette comédie l'avaient écœuré!

Du Breuil se rappela, dans un éclair, les ordres de mouvement préparés par Charlys, son air morne le jour de Grimont, son sursaut, quand Laune lui avait appris que Bazaine, pendant la conférence, pas une fois n'avait fait allusion à Mac-Mahon; il avait dit alors tout bas : « Si vous saviez! » Et Laune saisi l'avait regardé! L'évidence, le grand jour, une seconde, aveuglèrent Du Breuil. Il ferma les yeux. Bazaine!... Allons, c'était absurde! Bazaine recevant l'avis que Mac-Mahon se porte à son secours, le cachant soigneusement à tout le monde, laissant son collègue — ou son rival — risquer de se faire écraser seul! Du roman, cela! Bersheim avait mal compris! Une chose répétée se déforme. Il se sentait en plein chaos, en pleine obscurité, et malgré lui, il doutait affreusement.

Anine entra, portant sur un plateau le déjeuner de d'Avol, une côtelette coupée en morceaux et de la purée de pommes de terre, un verre de vin trempé, des confitures. D'Avol reprit son mauvais regard :

— Vous êtes bien gentille, Anine, mais je n'ai pas faim.

Une aigreur perçait dans sa voix, on eût dit que la présence de la jeune fille l'humiliait, l'agaçait. Silencieusement, sans avoir l'air de le remarquer, elle retapait les oreillers. A peine avait-elle répondu au salut de Du Breuil. Bersheim comprit que tant qu'ils seraient là, d'Avol ne mangerait pas :

— Allons déjeuner aussi? Est-ce prêt, Anine?

— Je crois, père.

Dans sa robe noire à laquelle s'épinglait un tablier à bavette, avec de fausses manches en percale, elle paraissait grandie.

— Bon appétit! leur cria d'Avol ironique.

Ils repassèrent dans les salles : Mme Bersheim, grand'mère Sophia, la femme de Thibaut avec sa taille enflée, allaient d'un lit à l'autre, distribuant les portions. Grand'mère Sophia disait à un grand diable à barbe de sapeur :

— Allons, je n'ai pas le courage de vous refuser un peu de soupe, quoique M. Sohier ait bien recommandé la diète!

Anine n'eut pas l'air d'entendre, pour ne pas avoir à blâmer. Elle n'admettait pas qu'on dérogeât à la règle. Son inflexible douceur était, cependant, aimée de tous. Du Breuil fut touché de voir avec quel plaisir un vieil homme à moustaches grises regardait son assiette :

— Ça va, capitaine? dit Bersheim. Mais, devant le lit suivant, il détourna la tête. Une pauvre voix gémissait :

— Non, merci, ça ne me dit rien... Rien ne me dit.

Ah! ceux qui s'en allaient ainsi, sans regret, sans reproche, las, trop faibles!... De *ses* blessés, quatre étaient déjà partis. La première fois qu'il avait vu rejeter le drap sur la face du mort, il était allé s'asseoir sur

les marches du perron, sanglotant. Ses pauvres fils!... Allons, ils étaient bien perdus! C'était affreux pourtant, ce blocus qui retenait les nouvelles au passage...

Penché sur le dernier lit, un grand garçon à lunettes nouait maladroitement la serviette au cou d'un nègre superbe, cymbalier d'un régiment de ligne. C'était Gustave Le Martrois qui, sous sa blouse café au lait de garde national, servait de garçon infirmier.

Dans la salle à manger, où tout le monde se retrouva, Mme Le Martrois et M. Dumaine, confortablement installés, causaient.

— Le général Boisjol ne viendra sans doute pas, dit Bersheim. Commençons sans lui. Ce pauvre général, il ne décolère pas.

Lisbeth et la jolie servante blonde présentèrent les plats : biftecks, pommes frites.

— Soyez tranquilles, dit Mme Bersheim en remarquant une moue de Dumaine, c'est du bon bœuf!

— Eh! eh! fit celui-ci, la viande de cheval commence son apparition chez les bouchers!

— Vous voulez du sel? demanda Bersheim à Du Breuil. On l'économise, voyez-vous! Et il lui passa l'unique salière, que grand'mère Sophia avait placée devant elle.

Mme Le Martrois se lamenta :

— Quand on pense que le beurre coûte cinq francs la livre!

— Nous gardons les œufs pour nos blessés, dit la grand'mère.

Du Breuil s'enquit des subsistances? Bersheim, ami de M. Bouchotte, le fermier des moulins de la ville, était renseigné :

— L'autorité fait insérer dans les journaux de Metz que nous avons soixante jours de vivres. Est-ce pour avertir l'ennemi?... Vous connaissez le nombre des rationnaires? En comprenant l'armée active, garnison, hôpitaux, population civile, blessés chez l'habitant, c'est 258 000 bouches à nourrir. Cela vous étonne? L'immigration des villages a porté à 70 000 la popu-

lation de Metz, qui n'était que de 50 000... Certainement les greniers et les granges des environs regorgent, car la récolte a été excellente cette année! Mais qui en profite, sinon les Prussiens? Du haut du fort de Plappeville, me disait un officier de génie, — M. Barrus, — on voit les Allemands vider les fermes et les villages de la vallée de Thionville; les uhlans, pistolet au poing, dirigent les convois de paysans et les forcent à marcher. Des blés, du seigle, de l'orge, de l'avoine, de la paille, des fourrages, ah! parbleu! il n'y a qu'à aller les prendre. Mais qui y songe? Ce ne sont pas les transports qui manquent : nous avons plus de 3000 voitures auxiliaires! Quand je pense à la récolte de ma ferme de Noisseville, à cette heure pillée ou brûlée par les Prussiens, j'enrage!... Bien plus! Figurez-vous qu'il y avait entre Hermy et Courcelles, sur la voie ferrée, 2000 wagons de vivres ennemis, et de grands approvisionnements aux stations de Courcelles, Rémilly, Herny. Avec quatre machines, un nombre suffisant de wagons, il était facile de tout amener à Metz. Hein? C'eût été un bon coup à faire!... car, du 18 au 25, il n'y avait presque plus d'Allemands sur la rive droite... Le maréchal n'a pas consenti.

— Mon Dieu, fit Dumaine, j'admets qu'il ne puisse avoir la tête à tout. Mais Coffinières! Son devoir est de constituer un comité de surveillance des approvisionnements. Ah bien, oui! Quand le général de Laveaucoupet l'a sondé à ce sujet, il lui a répondu qu'il « savait ce qu'il avait à faire ».

Gustave, pour paraître informé de la question militaire, dit :

— Le gouverneur de Metz n'a pas davantage constitué le comité de défense, ordonné par le règlement sur la défense des places. Mais peut-être attend-il les ordres du maréchal?

Après un hachis au four, Lisbeth servait des lentilles, — déjeuner plus modeste qu'il n'était d'usage chez les Bersheim. La pénurie commençait à se faire sentir. Et

grand'mère Sophia, qui se versait de l'eau, dit à Du Breuil :

— Elle vient de la Moselle. Les Allemands ont coupé les conduits de l'eau de Gorze.

On parla du courage des partisans : le brasseur Hitter, vieil homme à barbe blanche, était populaire, avec son chapeau gris, ses guêtres et son fusil de chasse.

— Il est impossible que l'armée ne tente pas de sortir! dit Bersheim. Il ajouta : — Le pauvre général Decaen est bien mal. Le Père Desroques est épuisé de fatigue.

Le regard d'Anine et celui de Du Breuil, pour la première fois, se rencontrèrent. Il souffrait de l'attitude recueillie, absorbée de la jeune fille. Il lui sembla que Mme Bersheim elle-même, avec ses admirables yeux clairs, si anxieux maintenant, était plus réservée, plus froide avec lui. Sans doute elles étaient tristes, tout à leur œuvre de charité, de dévoûment; les blessés absorbaient leur temps et leurs pensées...

Après le café, Bersheim et Du Breuil rentrèrent chez d'Avol en passant par le jardin. A leur vue, une sœur à grande cornette s'éclipsa, emportant le plateau du déjeuner. D'Avol y avait à peine touché. Sa main brûlait. Il était sombre.

— Drôle tout de même, murmura-t-il, d'être rentré à Metz! Et aux interrogations de Du Breuil :

— Tu sais, dans ces moments-là, on vit dans un cauchemar. Toute ma vie, je la reverrai, cette ambulance de Saint-Privat!

Il la dépeignait à mots ardents : une habitation de cultivateur aisé, la pièce du bas, avec des moribonds sur la paille, une chambre au fond, où les majors charcutaient, manches relevées, les bras rouges jusqu'aux aisselles. Avec la nuit, les Saxons arrivaient. C'était alors un flamboiement d'incendie, un vacarme de pillage, des cris rauques, le bétail chassé, les porcs hurlants traînés par les oreilles. Une maison en face achevait de brûler des bouffées chaudes soufflaient une

odeur de peste, et on apercevait, à la lueur des poutres, un entassement de cadavres. Peu à peu, l'encombrement devenait intolérable, on râlait de soif. Tout ce sang fade et âcre! cette buée lourde!...

— Je me suis traîné, dit d'Avol, dans la cour où un peloton allemand avait formé les faisceaux; les soldats, cherchant du bois pour faire la soupe, brisaient les chaises et les armoires. Dans un coin, il y avait une grande bassine de fonte, à demi pleine d'eau, recueillie à grand'peine aux environs : les infirmiers y trempaient des loques souillées, les médecins venaient s'y laver les mains et les bras. Mon cher, quand les cuisiniers allemands ont vu qu'ils ne trouvaient pas une goutte d'eau dans le village, ils ont rempli leur marmite de ce liquide sanguinolent, et mis cuire là dedans leurs saucisses aux pois!...

Un haut-le-corps, un long silence.

Le lendemain soir, au retour d'une mission dans les camps, Du Breuil trouvait Restaud plus animé que de coutume :

— Une dépêche de Thionville, envoyée par le colonel Turnier! Deux émissaires, Marchal, Flahault... Leurs dépêches étaient roulées dans une boulette de caoutchouc. Flahault avait la sienne dans le ventre...

— Quelles nouvelles? fit avidement Du Breuil.

— Ducrot, qui commande un corps de Mac-Mahon, doit se trouver le 27 à Stenay, gauche de l'armée. Le général Douay est à droite, sur la Meuse. Nous devons nous tenir prêts à marcher au premier coup de canon! — Restaud ajouta : — C'était émouvant, le récit de ces deux hommes, arrêtés, fouillés par les Prussiens, éconduits par le maire de Saulny, recueillis par un curé, puis par un fermier, et à force de ruse, d'énergie, atteignant enfin les avant-postes!

Nuit fiévreuse, pour les deux officiers. Nuit d'espoir pour Restaud, de doute pour Du Breuil : la confidence de Bersheim le harcelait... Sortirait-on vraiment? Bazaine le voulait-il? Le pouvait-il?... Une fois de plus,

dans le désarroi de son âme, il fit appel à la discipline qui lui murait les yeux, les oreilles, la bouche, qui le pétrifiait vivant. Qu'était-il pour trancher, pour décider? Rien. Instrument passif, il devait son labeur, son intelligence, sa vie. Obéir était son lot. Ce renoncement du soldat, si semblable à celui du prêtre, pouvait lui paraître douloureux : il n'en comportait pas moins de beauté, de noblesse. La servitude militaire a une austère grandeur. Jamais Du Breuil ne le comprit mieux qu'en ces heures d'angoisse où, devant l'inconnu de l'avenir, il se dit : « *Je ne dois pas juger* celui qui est le chef suprême et responsable, celui à qui le sort de cent soixante mille hommes est confié. Il peut avoir, il a certainement pour règle et excuse de sa conduite des raisons que j'ignore! Un soldat comme moi *ne doit pas raisonner*... » Il évoquait alors la belle carrière de Bazaine, ses actions d'éclat, son impassible bravoure. Mais une ombre louche pesait sur son insomnie. Il songeait à l'inexplicable retour sous Metz, après Rezonville et Saint-Privat, à la dépêche du 23, à Charlys, à la journée de Grimont. Si c'était vrai, pourtant!... Trahir? Non! mais louvoyer, tergiverser, obéir aux conseils d'une prudence intéressée, aux calculs d'une ambition sourde... Tenir campagne offrait des risques; Metz, au contraire, était un appui sûr. Vainqueur, Mac-Mahon débloquerait son collègue — ou son rival — sans que celui-ci se fût exposé; vaincu, de quel secours Bazaine lui serait-il?... Paris sans doute ne tiendrait pas longtemps... alors, en cas de négociations, l'armée de Metz, intacte, vaudrait que l'ennemi comptât avec elle, avec son chef... « Allons, pensa-t-il, je divague, j'ai la fièvre!... » Il pensa à son père. Que lui conseillerait le vieillard, au nom d'un passé d'honneur, sinon de repousser toute lâche supposition. Allait-il *discuter* comme un Francastel, un Massoli? Non, comme Restaud, il devait *exécuter*. Et Du Breuil, appelant un peu de repos, se mura les yeux, les oreilles, les lèvres, se raidit dans les ténèbres.

Il se réveilla plus calme. Un nouvel émissaire, Macherez, arrivé de Verdun dans la matinée, apportait au Quartier général une dépêche chiffrée. Jarras, immédiatement, le conduisit chez le maréchal; Du Breuil assista à leur sortie. Jarras ravi disait à un colonel d'artillerie : « Nous avons d'excellentes nouvelles! Comme nous allons les schlaguer! » Et il agitait le bras, semblant manier un fouet. Le colonel répondait : « Oui, d'excellentes nouvelles, des nouvelles qui valent un corps d'armée! » C'était bien une dépêche de Mac-Mahon. L'armée de Châlons devait aujourd'hui 30 se trouver à une vingtaine de lieues, à 15 peut-être de Metz! Une allégresse s'emparait de tous. Du Breuil contemplait l'émissaire avec une sorte d'admiration attendrie. Son espoir et sa confiance étaient revenus du coup.

Les ordres! Donnés au matin, par le télégraphe qui reliait depuis deux jours les commandants de corps d'armée au Ban Saint-Martin, contremandés, puis réexpédiés le soir, ils renouvelaient, à quelques modifications près, ceux du 25. Il semblait que la journée de Grimont eût été la « répétition générale » de la grande attaque. Elle se prononcerait sur Sainte-Barbe par les mêmes mouvements combinés : le 3e corps se portant par Noisseville sur le flanc de la position, le 4e marchant de front, tandis que le 6e s'avancerait dans la plaine. La position de Saint-Barbe enlevée, les troupes se rabattraient sur les deux routes de Bettlainville et d'Illange, pour gagner Thionville à marches forcées.

Décherac déplorait que l'expérience de la dernière fois ne servît à rien. Loin de tromper l'ennemi, on répétait exactement les mêmes manœuvres, sur les mêmes points, à la même heure! Nul doute qu'il ne fût cette fois sur ses gardes... — « C'est un fait constant, gémissait le gros colonel Jacquemère, que nous ne savons pas nous servir de notre artillerie. Que ne portons-nous toutes les batteries de 12 de la réserve générale d'artillerie en avant, afin de culbuter et d'écraser l'obstacle? Il faut frapper vite et fort ... » Floppe fit observer qu'on

n'emportait pas d'équipages de ponts. Comptait-on passer la Moselle à la nage?... Dans un coin, Charlys et Laune causaient vivement. Depuis Grimont, Charlys déguisait mal son amertume. Trompé d'abord par cette bonhomie flatteuse du maréchal qui, dès les premiers jours, l'avait employé au détriment de Jarras, il s'était aperçu soudain de l'inefficacité de son zèle et de ses efforts. Rien n'avait prise sur la rondeur glissante du commandant en chef. Autant par amour-propre déçu que par inquiet patriotisme, Charlys, mécontent, lui tournait le dos. Du Breuil surprit : — « C'est la même dépêche, le même sens que celle du 23 ! » Et Laune : — « Eh bien ! alors, il n'osera pas ne pas sortir ! » Il ajoutait : — « Pour moi, et c'est l'avis de Lebœuf et Bourbaki, nous aurions dû trouer par le sud et nous jeter dans les Vosges; à force de vitesse, on échapperait. Mais le maréchal doit à Mac-Mahon de sortir par le nord et de se porter vers Thionville et Montmédy. Seulement, il faudra enlever Sainte-Barbe de vive force !... »

Le 31 au matin, Du Breuil refit ses adieux à Mme Guimbail; elle rougissait en lui parlant, les larmes aux yeux. Du Breuil la trouva moins sèche, moins jaune, presque jolie. Frisch exultait. Cydalise allait bien, le brouillard se dissipait, le soleil parut. Cette fois, c'est pour de bon ! pensait chacun. Les yeux brillaient, plus de fronts soucieux. Laune lui-même plaisantait; Charlys, ganté de blanc, fumait un londrès d'un air absorbé, heureux.

— Eh bien ! on ne part pas ? Onze heures et demie !

— Comme l'autre fois ! dit Floppe.

Est-ce que le 2e et le 3e corps, tout portés sur la rive droite, n'auraient pas dû attaquer dès le matin ? Un chasseur de l'escorte, qui ajustait ses étriers, murmura : « Compte dessus, et bois de l'eau ! » Du Breuil le regarda, c'était Jubault. Il soutint, imperturbable, le regard du commandant. On partait.

Toujours les retards, l'enchevêtrement. Le 4e corps n'avait pas passé à l'heure prescrite, le 6e et la Garde subissaient le contre-coup. Bah ! les troupes pouvaient

se déployer à l'aise. Bazaine — décidément, il avait du temps à perdre! — s'arrêtait sur la route de Sainte-Barbe, rassemblait les commandants de corps d'armée dans une maison de cantonnier. Il leur donnait ses instructions, leur communiquait les dépêches de Flahault et de Macherez.

— Un beau soleil pour percer! fit Décherac.

Oui, une admirable journée! Tous les visages avaient un air d'espoir, de jeunes officiers riaient. Il faisait bon vivre par ce temps radieux, chaud, par exemple. — Garçon! un bock! commande Jubault. Boum! voilà!... Qu'est-ce qui arrive? Rien... Le temps qui coule, qui coule, irrémédiablement. Il est trois heures. Les commandants de corps se sont dispersés, et derrière eux s'en sont allés au trot Laisné, Cussac, Gex, Carrouge, des aides de camp, des officiers d'ordonnance. Qu'a-t-on décidé? D'attendre. Bazaine donnera le signal, un coup de canon tiré du Saint-Julien. Alors Lebœuf, sur qui tout le mouvement doit se régler, pourra se mettre en marche.

Maintenant, derrière le maréchal, Du Breuil, dans le flot de l'escorte, parcourt le terrain occupé par les troupes du 4e corps, s'avance au delà de la ligne des tirailleurs, sur la route qui conduit à Villers-l'Orme. Le maréchal fait construire un épaulement afin d'abriter une batterie. Puis, on revient vers Grimont : nouvel épaulement. Une batterie de pièces de gros calibre barrera la route, préparera l'attaque ou soutiendra la retraite. Une compagnie de sapeurs arrive, forme les faisceaux, met sac à terre, saisit pelles et pioches, et sous la direction des sous-officiers qui tracent au mètre le profil régulier de la batterie, dans un soulèvement de terre rejetée, l'épaulement se dresse.

— Décherac!

Il part, court au fort Saint-Julien réclamer 3 pièces de 24. Un capitaine d'artillerie le suit, avec des attelages. Du Breuil se désole : « Qu'est-ce qu'on attend? » Il caresse Cydalise... Pauvre Brutus!... Il se rappelle la

chute terrible, l'étourdissement de la mort... Et d'aller ainsi, ballotté avec l'escorte, jusqu'à ce qu'une voix bien connue le hèle : Décherac !

— Mon cher, on paierait sa place, là-haut ! Quelle vue ! ...Il désigne les glacis, les parapets, la masse lourde du fort. — C'est plein d'habitants de Metz, venus en spectateurs. J'ai salué Mme de Fontades... (Une fort jolie femme, dont le mari, gentilhomme fermier, s'était réfugié à Metz, avec leurs jeunes enfants.) — Sainte-Barbe est rudement fortifié, nous aurons du mal ! Qu'est-ce qu'on attend ? L'ennemi se masse.

De minute en minute, en effet, les colonnes allemandes étaient signalées. Elles se dirigeaient vers la Moselle, allaient la franchir. Qu'a dit Bazaine ? Seulement : — « C'est bien ! Ce sont les troupes de la rive gauche qui arrivent. » Une inquiétude crispe certains visages. Eh, bien ! est-ce pour aujourd'hui ou pour demain, le signal ? Les yeux se tournent vers le Saint-Julien. Ce canon qui ne part pas !

— Mais tire donc ! sacra Jubault.

— Quatre heures, fait Décherac, consultant sa montre. Et sous le soleil poudreux, dans l'attente du carnage, quatre heures sonnent, de clocher en clocher. Rien encore, les minutes deviennent des siècles.

Du Breuil s'entend appeler. C'est toujours un soulagement pour lui. Une mission, si limitée qu'elle soit, le prend et l'absorbe tout entier; elle assouvit ce besoin aigu, douloureux, d'agir qu'a tout homme perdu dans une foule asservie, paralysée. Le renoncement a ses limites; parfois l'on étouffe. Le galop détend sa révolte; il n'est plus une chose, il est quelqu'un d'intelligent et de responsable.

— Allez demander au maréchal Lebœuf pourquoi il n'attaque pas ?

Et le signal, pense Du Breuil, Bazaine l'a donc oublié ? Il galope ; batteries au repos, régiments couchés, cavalerie immobile, dans quelques instants, le frisson de l'attaque va galvaniser ces foules compactes. Il longe

les divisions du 4e corps, arrive au 3e, reconnaît le fanion du maréchal Lebœuf, communique. Lebœuf, lourd et tranquille, répond qu'il attend le coup de canon. Au même moment un grondement retentit, une salve partie du Saint-Julien, puis les grosses pièces de 24 de la batterie. Le grand souffle mystérieux passe sur les hommes et les chevaux comme sur des blés; la foudre éclate, les pièces de campagne tonnent, les mitrailleuses craquent; de grands nuages de fumée s'élèvent; des troupes bleues et rouges se déploient entre des voiles de poussière.

A partir de là, ce fut pour lui une bataille comme toutes les autres, aussi belle, aussi lugubre, avec autant d'horreur et plus d'intensité, car l'ardent espoir de trouer emportait tous les cœurs d'un merveilleux élan. Il rejoignit son rang, vit et entendit le tumulte de la mort : cela se réduisait à des images brèves, à des actes simples, une sorte de vie machinale. Croisement en tous sens d'officiers d'état-major, galops, poussière, bonnes nouvelles : l'infanterie de Lebœuf enlève Montoy, Flanville; les dragons, Coincy. Un obus! Le général Jarras a son cheval tué sous lui. Comme les soldats sont excités! Tout va bien, il paraît que Noisseville est pris. Décherac tombe, il a deux côtes enfoncées; on l'emmène. Pauvre Décherac! il sourit quand même, tout faible et sanglant... Ah! voilà Blache essoufflé. Bravo! il apprend au maréchal impassible qu'on se porte sur Servigny. Noisseville commence à flamber. Le soir tombe, des blessés, des morts, la rosée, la fraîcheur!... On entend au loin la charge; haletante, courte, pressée, elle sonne, ici affaiblie, là plus forte, dans les vallons, sur les plateaux :

Il y a la goutte à boire
Là-haut!
Il y a la goutte à boire!

Le refrain sonne. Le cœur bondit. Sabres hauts, baïonnettes rouges, comme elle s'élance, comme elle se

rue en fanfare, la charge! La nuit vient, Servigny brûle. De grandes rumeurs passent dans le grondement de la fusillade et des tambours. — « Entendez-vous? » fait Restaud, dont les yeux brillent — Oui, Du Breuil entend : « Vive l'Empereur! » Allons, c'est la trouée, cette fois! Demain, on sera loin... La nuit est noire, mais sur les glacis du Saint-Julien des brasiers s'allument, çà et là des feux pétillent. Décidément, c'est la victoire.

Une douche glacée, une tristesse subite s'abat sur l'État-major. Halte! Chacun bivouaquera sur son terrain. Bazaine se reporte en arrière. Il contourne deux fois une mauvaise auberge encombrée de morts et, sans dire un mot, sans laisser un ordre, prend la direction du village Saint-Julien et de Metz. Du Breuil, la gorge serrée, cherche — comme il fait sombre! — à distinguer les visages qui l'entourent; il se rappelle cette voix qui, dans les ténèbres du soir de Borny, l'avait troublé. Il l'entend encore; c'est la voix de Laune, qu'il a osé interroger :

— Mon colonel, qu'est-ce que nous faisons? Où allons-nous?

Laune répond :

— Dieu seul le sait!... Ah! quelle épreuve!

Autour d'eux des bruits circulent, très bas. Charlys a entendu répéter ces mots dits dans la journée par un aide de camp de Bazaine : « Oui, le maréchal va essayer de passer; mais il pense bien que cela ne réussira pas! » Est-ce possible? Charlys murmure : — « Oh! ce n'est que trop certain! Nous sommes perdus, *Il* ne veut pas sortir! » Au village de Saint-Julien, le maréchal s'arrête. Il y passera la nuit; rendez-vous à l'État-major général pour quatre heures du matin.

Aucun ordre n'est envoyé, aucun renseignement n'est demandé aux différents corps sur les événements du jour, sur leur situation. L'incertitude plane, quelques illusions persistent. Seule, la conviction de Restaud soutient Du Breuil désemparé, retombé au doute et à l'angoisse. On se parle encore, pour se donner le change,

pour tuer l'insomnie : Le vieux Changarnier, tout blanc, si faible qu'il faut le hisser à cheval et l'en descendre, il paraît que c'est lui qui a dit à Lebœuf de faire sonner la charge : — « Allons, que j'entende encore une fois mon vieux refrain d'Afrique! » — et à un commandant : — « Montrez que vous avez du nerf! » On le nomme avec respect, en souriant : il inspire une vive sympathie, ce petit vieillard si poli, si discret, si brave... Qu'est-ce qu'il y a encore? Lebœuf et Frossard sont en discorde; la division Fauvart-Bastoul, distraite du 2e corps et mise sous les ordres de Lebœuf, a continué d'obéir à Frossard. Bazaine n'est pas intervenu... Tout de même, Sainte-Barbe, clef de la position, n'est pas prise. La prendra-t-on demain?... Deux heures de repos dans une pièce glaciale, étendu tout habillé sur un matelas, et voilà l'aube pâle, toute noyée de brouillard.

Mauvaise nouvelle : les Prussiens cette nuit ont repris Servigny, s'y sont fortifiés. Mais que se passe-t-il? Le général Jarras, appelé chez le maréchal, en revient et dicte confidentiellement un ordre à quatre colonels d'état-major, qui le portent d'urgence aux commandants de corps d'armée. De plus, le maréchal a fait lecture à Jarras de deux dépêches préparées pour l'Empereur : l'une en prévision du succès, elle annonce la marche sur Thionville; l'autre en prévision de l'échec, elle affirme la nécessité de rester sous Metz. — Bizarre prévoyance! songe Du Breuil. Cependant l'ordre porté par les quatre colonels n'est pas si bien tenu secret qu'on n'en sache le sens : « Rien n'est changé au programme de la veille, l'objectif est toujours l'occupation de Sainte-Barbe et la marche sur Bettlainville. » Mais les porteurs de l'ordre aux commandants de corps d'armée doivent leur confier, de la part du maréchal, que s'ils se heurtent à une trop grande résistance, ils resteront le plus longtemps possible dans leurs positions, pour se retirer le soir, en bon ordre, sous la protection des forts. Quand Charlys a copié l'ordre, il a dit à Jarras : — « Mais c'est impossible, c'est l'ordre de

retraite qui est donné là! Les commandants de corps ne s'y tromperont pas! »

La canonnade, dans le brouillard, avait repris. Estafettes, aides de camp se succédèrent : les Prussiens, qui avaient reçu des renforts pendant la nuit, prenaient peu à peu le dessus. Le 4e corps recevait l'ordre de rester sur la défensive, en attendant que le 3e eût repris Servigny. Les Prussiens gagnaient du terrain, reprenaient Flanville, Coincy. La division Fauvart-Bastoul avait dû plier, faute d'artillerie; Lebœuf compromis ne pouvait tenir. Du Breuil avait été envoyé à la Garde, dont la division de cavalerie se formait, avec celle de Forton, pour exécuter une charge gigantesque sur le terrain découvert en avant de Servigny. Mais Francastel l'y rejoignit, apportant l'ordre aux deux divisions de cavalerie de se replier.

— Notre droite est en retraite, dit-il. Le 3e corps se retire. Blache vient d'apporter au maréchal un billet de Lebœuf... Toute l'armée rentre sous Metz.

Il ajouta :

— Il est inouï, Blache! furieux! Il tient le poing droit tendu dans une malédiction — tenez, comme ça! (il imita le geste). Il a reçu une balle dans le coude et ne peut replier le bras. Il a l'air de menacer tout le monde!... Si vous croyez que ça l'empêche de rester à cheval? Il est de fer, il est reparti comme il était venu, sans vouloir qu'on le panse!

Du Breuil, muet, galopait, obsédé par la vision de Blache, poing tendu, maudissant la retraite. Il ne put rejoindre Bazaine. Le maréchal, suivi de son état-major particulier, était rentré à Metz pour déjeuner. A midi cinquante, Du Breuil regarda sa montre, il passait, avec tout l'État-major général, Jarras en tête, sur la route de Sainte-Barbe, retournant au Ban Saint-Martin. Décherac blessé, Restaud absent, il se sentait abominablement seul. Les ricanements de Floppe, le regard satisfait de Massoli, lui faisaient horreur. Il se rapprocha de Charlys, qui disait au colonel Jacquemère :

— Décidément, le *Sphinx* nous a tous collés !

Un régiment qu'on rencontra, trépidant encore, s'ouvrit pour les laisser passer. Comme au retour de Grimont, mais avec plus de rancœur et de sarcasme, les soldats les dévisageaient. Le regard des officiers, cherchant le leur, disait avec un étonnement douloureux : « On ne retrouvera jamais d'occasion pareille. Pourquoi rentre-t-on ? on ne veut donc pas sortir ? » Du Breuil sentait peser sur ses camarades et sur lui une réprobation muette. Des blessés sur le bord de la route les contemplaient aussi d'un air de haine. Ils s'allongeaient par files lamentables avec leurs têtes emmaillotées, leurs bras maintenus par des éclisses, leurs chemises rudes tachées de sang. Plusieurs, immobiles, attendaient sur des béquilles que l'État-major général se fût écoulé. Du Breuil baissa les yeux. Jubault cependant murmurait :

— Bien la peine de se faire casser la gueule !

III

Pendant trois jours, au lendemain de Noisseville, des corvées avaient enterré les morts, enfoui sous la chaux les cadavres de chevaux, recouvert les fumiers de toute sorte avec la terre des canaux creusés pour l'écoulement des pluies. La campagne de Metz étalait son amas de ruines, son désert de cultures; la Moselle, limoneuse, coulait dans les fossés, pour la défense des bastions; la Seille paraissait large comme un petit bras de mer. On ne voyait que la terre nue, l'eau que troublaient, à l'heure de l'abreuvoir, les troupes de chevaux maigres, le ciel nu charriant ses nuages de pluie. En ville, dans les ambulances et les hôpitaux déjà combles, s'entassaient les 3 500 blessés du dernier combat. Des bâtiments publics comme des maisons particulières, s'exhalait l'odeur perpétuelle de la mort. Partout des lits, des brancards, de la paille, et jonchant ces grabats de misère, de pauvres formes immobiles ou gesticulantes, des visages creux et jaunes, des regards aigus, farouches, hébétés. Les râles d'agonie s'élevaient près des comas avant-coureurs du grand sommeil. Le cri déchirant des amputés sous le couteau sortait des murs; des souffles putrides faisaient songer aux chairs dévorées de gangrène.

Infirmiers et sœurs de charité avaient un air d'insomnie hagarde; les médecins éreintés étaient tristes,

comme rassasiés de boucherie. Sous les grandes tentes de l'Esplanade, dans les wagons de la Place Royale, des malheureux souffraient, parqués par centaines. Les femmes de Metz venaient à toute heure se pencher à leur chevet. Les pâles mains veinées de bleu comme les doigts rouges piqués d'aiguille tamponnaient avec de la charpie, roulaient, serraient des bandes. Rien qui rebutât leur caresse agile. A ces cœurs charitables, nulle plaie, nulle douleur n'étaient indifférentes. Elles avaient pour tous un dévouement consolateur, une intarissable pitié... Du Breuil éprouvait une détresse sans nom, un écœurement à vomir, on ne sait quelle lâche envie de suspendre son sabre à un clou, et, fermant les rideaux, de se vautrer sur son lit, la tête enfouie dans l'oreiller, pour dormir comme une brute, ne plus penser, cesser d'être.

Ce fut Restaud qui le sauva. Une telle prostration était dangereuse. Selon Restaud, on ne devait pas chercher à fuir dans l'oubli, impossible aussi bien, l'horreur de la situation présente, mais au contraire s'en pénétrer comme d'un venin qui brûle, irrite et soutient. S'abandonner, c'était vouloir se perdre. Lui, résistait, bandait sa volonté et ses muscles, inébranlable dans sa foi d'une sortie quand même, ou d'une délivrance venue du dehors. Breton têtu, il ne doutait pas, ne voulait pas douter du salut de Metz et du sort de la France! Son opiniâtreté réagit sur Du Breuil. Autour d'eux, tant de gens déjà se décourageaient. Beaucoup s'abandonnaient au pessimisme le plus noir, accueillant tous les faux bruits. Les caractères changeaient. Massoli, privé de lait et de légumes, montrait un visage plaqué d'eczéma; on l'entendait geindre du matin au soir. Floppe, malade du foie, devenait insupportable. Laune ne pouvait le souffrir, Floppe s'en vengeait par des mots cruels, des caricatures. Francastel était fatigant de vanité bavarde. — « Tout cela, disait plaisamment le médecin-chef Riscard, parce que le sel manque à votre estomac. » Il ajoutait : — Vous en verrez bien d'autres! émettait

des théories fantaisistes sur l'alimentation exclusive de la viande de cheval; et l'on ne savait si ce vieil original parlait sérieusement ou se moquait du monde, avec sa face enluminée de Polichinelle, sa loupe énorme sur l'œil, ses sourcils et ses moustaches de crin blanc.

Toutes les fois qu'il avait un moment de libre, Restaud recherchait la compagnie de Du Breuil. Une amitié lente et profonde, sans phrases, se formait entre eux. Ils ne discutaient jamais. Parfois même ils ne cherchaient pas à se parler : c'est une communion que le silence. Certains soirs, Restaud, très laconique d'ordinaire, commentait les événements du jour, cherchait en eux une lueur d'espoir. L'optimisme, pourtant, était difficile. On parlait d'un échec de Mac-Mahon vers Stenay. Depuis le retour des troupes dans leurs anciens cantonnements — le 2e et le 3e corps sur la rive droite de la Moselle au sud et à l'est de Metz; le 4e et le 6e sur la rive gauche à l'ouest et au nord, l'infanterie de la Garde au Ban Saint-Martin et à Plappeville, la cavalerie de la Garde et la cavalerie de réserve à Chambière, — le Quartier général, réduit au service des renseignements et des parlementaires, ainsi qu'à la correspondance journalière, chômait. Du Breuil en profitait pour parcourir à cheval les bivouacs, à la recherche d'un camarade comme Védel, d'une relation cordiale comme le lieutenant-colonel de la Manse, campé avec le 2e chasseurs d'Afrique, sur les glacis des remparts au nord de Metz. Il avait revu d'Avol; le souvenir de sa dernière visite lui restait pénible. D'Avol avait été taquin, agressif, dur même avec lui, sans raison, devant Anine... Était-ce pour cela qu'il n'y était pas retourné? Il se le reprocha, fit seller Cydalise : ne devait-il pas visiter aussi Décherac, Judin, Blache, Poterin?

Trois jours auparavant, le samedi, il était venu assister à Metz aux obsèques du général Decaen. Le vaillant soldat était mort des suites de sa blessure, de chagrin aussi, assurait-on... Le lieutenant-colonel Poterin était soigné à l'École d'application. Metz, le pont des Morts.

la rue Saint-Arnould, les vitres basses à travers lesquelles on aperçoit les blessés! Il aimait les vieux bâtiments de l'École, restes d'une abbaye de dominicains, le cloître, l'hôtel abbatial, la bibliothèque où tant de fois il s'était attardé. Maintenant les blessés avaient envahi les salles. Le visage tuméfié du lieutenant-colonel se détachait au fond d'une petite pièce. Les mains jointes sur les draps, Poterin semblait dormir, mais il avait les yeux grands ouverts; un sifflement s'échappait de sa poitrine trouée. D'abord, grâce à sa robuste constitution, on avait espéré le sauver; mais depuis deux jours, murmura l'infirmier, il ne vivait plus que par miracle.

— Mon colonel, fit Du Breuil.

Poterin ne parut pas entendre. Il regardait droit devant lui, comme on regarde avec angoisse un gouffre, un abîme.

L'infirmier souffla :

— Toute la nuit, il a appelé sa femme et ses enfants.

Du Breuil se souvint; Poterin une fois avait parlé des siens : père, mère, femme, trois fillettes, pas de fortune. Le sort de ce brave homme qui mourait là, loin de ceux qu'il aimait, lui serra le cœur. Il tourna la tête, vit dans un lit voisin, enveloppée de linges sanglants, une face toute blême, toute jeune, qui semblait l'implorer, dans une détresse de solitude et d'abandon. Une veste noire d'artilleur à galons de fourrier pendait au-dessus du lit. Du Breuil s'approchait. Son nom? — Louis Chartrain... — Le fils du conseiller d'État?... Il revit le gros brave homme cravaté de rouge, qui, à Saint-Cloud, causait avec Mme Langlade, tremblait pour son fils!... Le blessé confus remerciait, rougissait. Des larmes vinrent à ses yeux quand Du Breuil dit :

— Votre père avait l'air de bien vous aimer!

— Oh! oui, mon commandant, pauvre père!

Où avait-il attrapé ça?... A Rezonville. Un cuirassier de Bredow lui avait fendu le front d'un coup de sabre...

Sur son drap, Poterin moribond ratissait, avec un mou-

vement mécanique, ses deux index l'un contre l'autre, comme s'il taillait, taillait encore un crayon imaginaire. Il regardait toujours fixement devant lui, sans voir.

Du Breuil tendit la main au jeune Chartrain.

— Bon courage!

Quelle obscure providence avait jusque-là préservé de la mort ce pauvre garçon? Était-ce la tendresse des siens qui l'accompagnait de loin, tutélaire?... Il pensa aux Langlade, si détachés, si superbes, au petit sous-lieutenant qui pourrissait dans la terre.

Maintenant, à l'école Saint-Clément!... Blache y était soigné dans le dortoir réservé aux officiers. Un prêtre, affublé d'un tablier et vaquant à d'humbles besognes, s'avançait : il reconnut le Père Desroques qui sourit, très maigre, brûlant de fièvre. — Le commandant Blache, une balle dans le coude? Parfaitement! on la lui avait extraite avec beaucoup de peine; il avait supporté l'opération sans une grimace, sans un soupir... — Tenez, le voilà là-bas, il vous a vu!

Du Breuil s'approcha vivement, suivi des yeux par les blessés assez valides pour garder encore de la curiosité. Blache portait son bras en écharpe :

— Gentil à vous, mon cher...

Il eut un regard où Du Breuil crut démêler un peu d'hostilité, l'envie du blessé contre le camarade valide; et aussitôt, avide de nouvelles, Blache interrogeait, grommelait, récriminait. Le maréchal — le père *L'as-tu vu?* comme disent les hommes — avait laissé écraser Lebœuf. Il vanta le courage de son chef, qui s'était offert à la mort. Autour de lui l'état-major avait été décimé, le général Manèque tué. Et si de pareils sacrifices ne servaient à rien!... Où allons-nous? conclut-il. Il est évident que Bazaine ne veut pas sortir. Alors!...

Du Breuil ne put rien lui dire de consolant. Déjà les rationnements avaient commencé. Il n'y avait plus de foin pour les chevaux, on commençait à les abattre. Les derniers bœufs, moutons, étaient mangés. On en était au cheval...

Il abrégeait la visite. En sortant, il aperçut, penché sur un lit, un médecin de l'Internationale, gibbeux, velu, grimaçant, — le gorille de Borny. Il maniait de ses longs ongles un bistouri, travaillant dans la chair d'un grand corps étendu dont un Père jésuite maintenait les bras et cachait le visage. — Le commandant Couchorte, dit le Père Desroques, qui reconduisait Du Breuil.

Décherac, à présent.

Ramené à Metz après sa blessure, Décherac avait eu la bonne fortune d'être rencontré par M. et Mme de Fontades, près de la porte des Allemands. Ils l'avaient reconnu, pris avec eux, installé de vive force dans le logement assez modeste, qu'ils occupaient, faute de mieux, à Metz... Un parfum de foin coupé, une voix fraîche, deux yeux charmants.

Mme de Fontades s'exclamait :

— Le commandant Du Breuil! Certainement... M. Décherac parle souvent de vous. Venez, monsieur.

Un couloir sombre, une petite chambre. Décherac, pâle encore, dans un grand fauteuil, souriait. Comment n'eût-il pas souri, soigné par une si aimable femme, comblé de soins et d'attentions?

— Oh ! ma blessure n'est pas dangereuse, trois semaines de repos!

Il s'informait des camarades, de la besogne. — Rien d'important, fit Du Breuil avec un soupir. La bonne humeur de Décherac le décevait, il se sentit triste et seul. Était-ce le frou-frou léger de la robe de Mme de Fontades, ses yeux bleus, l'odeur de foin coupé? Une mollesse attendrie se glissa dans son cœur. Comme Mme de Guïonic était loin, voilée d'une brume d'oubli! Anine... elle lui paraissait plus lointaine encore, inaccessible. A peine l'avait-elle regardé l'autre fois... Décherac cependant voulait savoir : — Est-ce qu'on ne tentait rien? — Non, rien. Toujours l'inaction, l'attente. L'armée commençait à s'énerver dans cette immobilité prolongée. Bazaine avait bien dit, en quittant les hauteurs du Saint-Julien pour rentrer à cet éternel Ban Saint-Martin : « Eh

bien, puisqu'il en est ainsi, nous nous battrons maintenant tous les jours! » Depuis, le maréchal avait invité Canrobert, Frossard, à faire à l'occasion enlever Ladonchamps, Mercy-le-Haut. Lebœuf devait les soutenir, s'entendre avec eux... — « Je connais ça, fit Décherac; l'ordre dubitatif! » Mais aujourd'hui même, trouvant qu'on avait trop tardé, Bazaine renonçait à l'attaque. On semblait se résigner au blocus : les routes étaient coupées, barricadées; des tranchées-abris ouvertes sur plusieurs points; des lignes continues couvraient les fronts de bandière, reliaient entre eux les forts dont on activait l'armement.

Décherac écoutait avec une attention polie. Du Breuil avait remarqué cela : souvent une blessure désintéresse l'officier; sa campagne est faite, il jouit d'un repos bien gagné. L'indifférence de Décherac était conforme, en somme, à son égoïsme souriant.

Au tour de Judin... Il était soigné dans la rue voisine, au rez-de-chaussée, chez Mlle Élise Sorbet, une vieille fille pauvre et laide, grand nez, grand front sous des boucles grises, mélange touchant de ridicule et de bonté. Son étroit logement ne pouvait contenir qu'un blessé. Elle avait choisi Judin qui paraissait bien élevé. Avec un besoin de maternité, elle s'était attachée à lui, le choyait : pauvre jeune homme, amputé de la main droite!... Devant la maison — des géraniums fleurissaient la fenêtre, — Du Breuil aperçut Védel. La fatigue et la souffrance lui allaient bien. Tanné, maigri, durci, il avait l'air crâne et dégagé. Dans la solitude dont souffrait Du Breuil, la vue de son cousin lui fit plaisir; pour la première fois, il le salua de son petit nom, qu'il trouvait comique.

— Bonjour, Casimir.

— Bonjour, Pierre? Tu viens voir ton ami? Moi aussi. J'arrive de l'Esplanade, du Polygone, j'ai des soldats un peu partout.

Derrière eux la porte s'était ouverte. Impatientée de les entendre causer, la vieille demoiselle disait avec une grâce cérémonieuse :

— Voulez-vous bien, messieurs, prendre la peine d'entrer?

Une odeur de cellier humide dans le petit salon bien ciré, avec ses ronds de tapisserie devant les chaises, ses fleurs artificielles sur la cheminée et ses images de piété aux murs.

— Vous venez prendre des nouvelles du vicomte?

Elle prononça ce mot avec un véritable plaisir; ce jeune homme riche, titré, qui s'était engagé sans que rien l'y forçât, lui semblait un héros : et voilà maintenant qu'il resterait mutilé, estropié comme un simple ouvrier. Elle dit, en baissant la voix :

— Il n'a pas d'appétit. Il faut, messieurs, l'engager à se nourrir : je lui avais préparé cependant un bon bouillon au tapioca et deux œufs frais.

Védel regarda Du Breuil avec admiration : 75 centimes pièce, les œufs frais.

— Je crains, ajouta-t-elle, qu'il ne se frappe l'esprit. Les locataires du premier ont perdu leurs blessés.

Et les conduisant par un jardin minuscule où il y avait juste la place d'un rosier et d'un serin en cage, elle poussa la porte vitrée d'une petite pièce blanchie à la chaux :

— Des amis, monsieur Maxime.

Le vicomte Judin leva un visage émacié; son bras droit, trop court, terminé en tampon de linge, attristait; la main gauche, toute blanche, fine, semblait comme gênée, empruntée d'être seule. Elle eut pour les mains de Du Breuil et de Védel un serrement maladroit. Mlle Sorbet s'était discrètement retirée. Une fugitive rougeur aux pommettes, Judin souriait, d'un pauvre sourire.

— Eh bien, fit-il, quelles nouvelles? On m'a dit qu'hier on voyait de la fumée dans la direction de Briey et qu'on entendait le canon? Est-ce celui de Mac-Mahon? Il paraît aussi qu'il s'est fait un grand mouvement dans les camps prussiens, on a vu passer des troupes de la rive gauche sur la rive droite. Un lieutenant, qui est

venu me voir ce matin — Marquis, des voltigeurs de la Garde, — parlait d'une intervention de l'Autriche : Bismarck et le roi de Prusse seraient retournés précipitamment à Berlin...

Marquis! Du Breuil eut un sourire sceptique. Il dit :

— Bien loin de là, le bruit court que le maréchal de Mac-Mahon, affaibli ou même battu, aurait dû se replier vers le Nord.

Judin murmura :

— C'est exaspérant, cette ignorance!... Comment n'essaie-t-on pas de se renseigner?

On avait proposé en vain au maréchal de lâcher un ballon monté, à Coffinières d'immerger un câble télégraphique qui nous reliât à Thionville. Quant aux vessies flottantes jetées dans la Moselle, aux ballons-dépèches lancés par un pharmacien de l'armée, on n'en avait pas eu de nouvelles.

Judin se sentait encore bien faible. . cette pluie, qui délayait les miasmes, rendait l'air irrespirable! Par moments, des relents fétides descendaient de l'étage supérieur, où, dit Judin, un zouave, survivant aux deux blessés morts la veille, se décomposait vivant, rongé par une affreuse gangrène. Il eut un regard navré pour son moignon :

— Qu'est-ce qu'ils vont dire, au cercle? Pas commode, pour tenir les cartes!

Il sourit, mais au fond, quelle amertume! Les pauvres diables de soldats encore, les officiers, c'était leur métier de se faire éclopper, tandis que lui!...

Quand Védel et Du Breuil l'eurent quitté, Mlle Sorbet les retint, suppliante et embarrassée :

— Messieurs, vous voudrez bien accepter une de mes prunes à l'eau-de-vie? Je les fais moi-même, on dit que je les réussis.

Ils durent goûter aux belles prunes gonflées, douces et fortes.

— Ce pauvre enfant, dit-elle, est bien triste. Il faudrait qu'il pût se lever, se promener!... Mais il pleut toujours!...

L'horrible odeur descendit, pénétra la pièce : Védel avala bien vite le fond de son verre. Dehors, il dit :

— Le colonel, sur ma demande, a proposé Judin pour la croix. Mais le maréchal n'est guère pressé de s'occuper des troupes. Il n'a pas encore visité une ambulance.

— *Nous sommes vendus!* cria une voix si gutturale et si rauque qu'il tressaillit.

Du Breuil aussi s'était retourné... Attaché par la patte à son perchoir, sur l'appui d'une fenêtre, un énorme perroquet vert, entr'ouvrant ses paupières de corne et penchant le bec, les contemplait, sardonique. Du Breuil, mordu au cœur, se rappela la déroute de Forbach, le grand battement d'ailes de l'oiseau vert qui sanglotait dans la nuit : « *A Berlin! A Berlin!* »

Il haussa les épaules et passa. Védel ricanait, indigné :

— Est-il assez stupide, avec son air d'empaillé! Vendus! C'est le grand mot des niais et des lâches qu'il répète. Vendus!...

Et montrant le poing, il cria :

— Ferme ton bec, imbécile!

Un temps affreux depuis trois jours, un déluge inondant les bivouacs, les eaux de la Moselle dépassant les plus hautes crues, un ciel noir, un froid pénétrant, tels furent les auspices de cet inoubliable mercredi 7, où la catastrophe de Sedan, pressentie dès le 4 (le commandant Samuel, envoyé en parlementaire, l'avait apprise de l'ennemi), frappa d'un coup d'assommoir Metz et l'armée.

Deux journaux allemands, saisis sur des prisonniers, parvinrent le matin au maréchal : 80 000 hommes avaient capitulé, Mac-Mahon était mort, l'Empereur prisonnier... Les voilà donc expliqués, ces inexplicables mouvements de l'ennemi, colonnes défilant de la rive gauche sur la droite — des prisonniers de l'armée de Châlons, tout simplement; et ces bruits de musique, ces cris de l'avant-dernière nuit — des hourras de victoire... Le commandant Samuel, envoyé de nouveau en parlemen-

taire, revenait avec la confirmation du désastre... Le Corps législatif avait été envahi par la foule; le ministère s'était dissous de lui-même, l'Impératrice enfuie en Angleterre, le Prince Impérial retiré en Belgique. La République était proclamée. Paris restait calme... Voilà ce qui se répétait, grossi, déformé, au milieu de l'incrédulité des uns, de l'acceptation aveugle des autres, de la stupeur de tous : Thiers ministre, les députés de Paris se réunissant pour constituer le gouvernement de la Défense nationale, Trochu président.

Avant le soir, 600 prisonniers français, que l'ennemi nous devait en échange de prisonniers allemands, arrivaient et racontaient ce qu'ils savaient, les uns plus, les autres moins, selon l'heure à laquelle ils avaient été pris. Tous d'accord sur le fond : l'armée de Mac-Mahon, composée de quatre corps (le 1er Ducrot, le 5e de Failly, le 7e Douay, le 12e Lebrun), avait quitté Châlons le 21 août, pour se diriger sur Reims. Elle était remontée au nord par Rethel, le Chêne-Populeux, Beaumont, où Failly, le 30, avait été battu; pressée par l'ennemi, elle avait dû, le 1er septembre, renoncer à se porter sur Metz par Stenay, et s'était établie dans le fond de Givonne, la droite à Sedan. Jusqu'à midi, l'action nous avait été favorable; puis l'ennemi ayant écrasé notre gauche, on s'était mis en retraite sur Mézières dans le plus grand désordre... Les 600 prisonniers, appartenant à l'aile gauche coupée et enveloppée, n'en savaient pas davantage. On leur avait soigneusement annoncé en route la capitulation de l'armée. Mais c'était sans doute, disaient-ils, un bruit démoralisant propagé par l'ennemi. Du Breuil l'espérait, Restaud en était sûr.

Marquis venu aux nouvelles, les officiers des différents états-majors accompagnant les commandants de corps d'armée, Gex, Cussac, Carrouge, tous, dans une anxiété fébrile, écoutaient les propos d'un officier du maréchal : quelques turcos, interrogés par Bazaine, venaient d'affirmer que le 1er et le 7e corps avaient été anéantis, l'Empereur présent. Mais certaines affirmations étaient

confuses, d'autres contradictoires. Bersheim, accouru de Metz, apprit à Du Breuil l'effervescence de la ville; les racontars les plus étranges y circulaient. Marquis brodait avec assurance : — Mac-Mahon avait destitué de Failly, Douay ravageait le Palatinat, l'Autriche avait déclaré la guerre à la Prusse, l'Italie envoyé 100 000 hommes dans le Tyrol...

Bersheim demanda :

— Est-il vrai que les Prussiens, pour nous frapper davantage, aient à dessein choisi ces prisonniers dans tous les régiments?

Un officier l'affirma. Bersheim alors, très pâle, les larmes aux yeux, demanda s'il y avait des zouaves et des cuirassiers? Du Breuil comprit son espoir : ses fils étaient peut-être dans le troupeau, ou bien un camarade saurait peut-être?...

Ce soir-là, avant de se coucher, il arracha la feuille du calendrier au mur : l'éphéméride portait : *Prise de Malakoff*... Le lendemain, il trouva, dans une boîte qu'il ouvrit par hasard, la bague d'opale. Il ne l'avait pas remise, depuis le jour où le sang du pauvre Vacossart l'avait tachée. Il la nettoya, et, machinalement, l'ayant glissée à son doigt où elle brillait laiteuse, avec ses reflets roses et verts, il la garda... Si ces déplorables nouvelles étaient vraies, que devenait Mme De Guïonic? Sans doute, elle s'était retirée en Bretagne, laissait passer l'orage. Elle lui parut du coup à mille lieues, il la plaignit comme une oubliée, comme une morte, sentit combien elle avait pâli dans son souvenir, image obscure, incertaine. Les récentes défaites, le cauchemar du blocus, l'Empire à bas, écrasaient son imagination : tout cela lui semblait invraisemblable. Il en était hébété, l'âme malade.

— Ma pèlerine, Frisch!

La pluie, les bivouacs inondés, les hommes transis sous les tentes entourées de petits lacs, la fièvre, la dysenterie... — Allons voir d'Avol! Son cœur se serra, dans l'appréhension d'une souffrance... Vers la

porte de France, il rencontra deux figures connues, homme et cheval, Saint-Paul sur Musette. Le vétéran de Saint-Cloud avait un pied sans chaussure, emmailloté.

— Vous êtes blessé, maréchal des logis?

Il eut un sourire dédaigneux : un morceau de chair enlevée par un fragment d'obus, le matin du 1er, comme il faisait une reconnaissance. Pas la peine d'en parler! Musette était plus à plaindre, si mal nourrie. Il la promenait pour la distraire, au pas. Et puis, elle tondait quelquefois un peu de vert, attrapait une poignée de grain. Il ne dit pas qu'il maraudait pour elle.

— Vous vous faites soigner à l'ambulance? dit Du Breuil en le regardant avec bonté.

Saint-Paul se rembrunit : Non! il n'avait pas affaire aux majors; leurs couteaux s'étaient promenés dans trop de chair pourrie, il n'avait pas envie qu'on l'empoisonnât. Il se pansait lui-même, avec sa ration d'eau-de-vie.

Du Breuil fit un signe de tête amical; le vétéran salua, son teint hâlé devenu rouge brun. Tous deux pensaient à Lacoste.

Quand il entra dans la cour de Bersheim, la femme de Thibaut, les yeux gonflés, appela son mari. Sa maternité prochaine lui déformait le visage et la taille. Ses enfants se serraient contre sa jupe, ils avaient mauvaise mine, la petite fille toute changée. Thibaut était en train de remplir, avec des seaux d'eau, une rangée de tonneaux et de cuves. Un ordre de Coffinières avait prescrit cette mesure dans chaque maison, en prévision d'un bombardement prochain. Le boiteux arriva, fit entrer Cydalise à l'écurie. Bersheim parut, regarda tristement la Louise, elle s'enfuit en sanglotant.

— Pauvre Louise, dit Bersheim, elle pleure son père et sa mère.

... Oui, les vieux Larrouy, ses fermiers de Noisseville, restés comme deux chiens fidèles pour garder la maison et les terres. Ils avaient été tués par le même obus, à côté l'un de l'autre, le soir du 31. Un caporal de Metz,

blessé, soigné ici même, et qui les connaissait bien, avait certifié leur mort. La grange avait pris feu, la ferme était détruite.

— Comment va d'Avol?

— Il a voulu se lever, malgré la défense du docteur Sohier. Ils ont eu une scène très vive, ce matin. Entre nous, l'irascibilité de Jacques me suprend. Je ne l'ai jamais vu ainsi.

— La souffrance! dit Du Breuil.

— Mais, ripostait Bersheim, mes autres blessés souffrent, ils ne sont pas aussi difficiles à mener. — Il regarda Du Breuil : — Ma femme est bien malade. Depuis l'arrivée des prisonniers de Sedan, elle ne vit plus. On les a casés dans les bâtiments de la gare, ils attendent leur réincorporation... — Du Breuil sympathisait en silence à son espoir déçu. Bersheim hocha tristement la tête et reprit : — Il paraît qu'on est en train de nous en rendre d'autres en ce moment... Qu'est-ce que vous voulez, mon ami?

Il se tourna vers un inconnu qui venait d'entrer dans la cour en chancelant, affublé d'un pantalon de toile grise, d'une veste de zouave galonnée. Soudain — qu'a donc Bersheim? — il roule des yeux de fou, pousse un cri déchirant, ouvre les bras :

— Maurice, est-ce toi, mon enfant?

Et tous deux s'étreignent et sanglotent.

— Comment es-tu là? c'est bien toi? Que tu es pâle! Ah! ta mère, comme elle va être heureuse... Et ton... frère, An... André?

Un silence lui répond. Le malheureux, — quel âge a-t-il? qui se douterait qu'il a vingt-cinq ans? — le lamentable prisonnier, fiévreux, grelottant, avec sa creuse figure ridée, ses yeux de mauvais rêve, murmure :

— Oh! papa! papa!...

— Tu ne me réponds pas, gémit Bersheim. André est mort, n'est-ce pas?...

Toujours l'affreux silence. Bersheim laissa tomber les

bras; une douleur infinie le rendit pâle. Tout son sang lui refluait au cœur. — Mon Dieu! murmura-t-il dans un sanglot, et saisissant aux épaules le fils qui lui restait, il l'embrassa désespérément, puis, l'éloignant de lui, et l'étreignant encore :

— Mon enfant, que tu es maigre, que tu as dû souffrir! Viens! viens!...

Il l'entraînait, trempé d'eau, crotté de boue, perdant un de ses souliers crevés. Du Breuil vit alors Anine s'élancer du perron; sans doute, elle devinait :

— Père, voulez-vous tuer maman! Cachez Maurice!

Elle se jeta dans les bras de son frère, mais le pauvre garçon, honteux de lui-même, la repoussait, murmurant d'une voix indistincte :

— Ne m'approche pas.

Elle comprit que c'était à cause de sa saleté. Avec un haussement d'épaules, elle l'entraînait vers la buanderie, disant :

— Tu dois mourir de faim, attends, je vais t'apporter du bouillon, des œufs...

Elle ne parlait pas du mort. Mais, grand Dieu, ce qu'elle devait éprouver, sous son calme! Bersheim prit les mains de Du Breuil qui voulait se retirer :

— Oh! mon ami, restez, ne nous abandonnez pas quand il nous arrive un peu de bonheur... Un bonheur si affreusement mélangé! Mon pauvre André. Ah! quelle horreur!... En quel état Maurice nous revient!...

Et tout à coup, abaissant les yeux sur sa manche, il secoua, d'une chiquenaude, de la vermine... Le bain, les vêtements propres qui remplaçaient ses haillons, un homme à face humaine succédant au loqueteux de tout à l'heure, et, en attendant le Père Desroques qu'on avait couru chercher, — lui seul saurait, avec sa piété ardente, préparer Mme Bersheim, — Maurice parlait, parlait comme dans la fièvre, avec une voix redevenue jeune, une voix d'enfant rentré au bercail. Bersheim buvait ses paroles, et, grave, Anine apparaissait, disparaissait, tandis que Du Breuil, le cœur navré de pitié, écoutait bouillonner

et courir, dans le récit du jeune sergent-major, un intarissable flot de misères.

La débandade de Wœrth, l'écoulement sur Saverne, la réorganisation à Châlons, puis le lent refluement de l'armée en désordre, mourant de faim, pillant, s'enivrant jusqu'à cet entonnoir, ce gouffre, Sedan... La lutte acharnée — le 1er zouaves s'était bien battu! — l'écrasement, l'horrible déroute, l'amalgame de tous les débris de régiments dans la place, la capitulation enfin! Il dit l'Empereur allant rendre son épée, l'épouvantable détresse des soldats crevant de faim dans la presqu'île d'Iges, et le 3, l'évacuation des colonnes successives de prisonniers... Depuis, à peine s'il avait mangé, toujours en marche, poussé à coups de crosse; ceux qui tombaient, fusillés! On leur avait appris en route la captivité de l'Empereur; la guerre ne durerait pas, Strasbourg allait se rendre, Paris ne pourrait tenir, Metz serait bombardé le soir même.

Une ombre noire se dressa devant la porte : c'était le Père Desroques. Il prit les mains de Maurice, les tint longtemps serrées; une profonde pitié faisait trembler ses lèvres, une foi douloureuse brillait dans ses yeux. Après quelques minutes d'entretien :

— Je serai donc le messager de Dieu! soupira-t-il.

Anine emmenait Maurice en lui recommandant de ne pas faire de bruit. Bersheim les suivit. Du Breuil, qui connaissait la maison, alla dans la chambre de d'Avol. Il ne le trouva pas, l'aperçut au fond du jardin, étendu sur une chaise longue en paille, traversée par des brancards. Il avait les traits contractés, l'air dur. D'Avol feignit de ne pas le voir s'avancer, ne tourna les yeux que lorsque le gravier cria sous la botte de Du Breuil.

— Tiens, Pierre, c'est toi?

— Tu sais?...

— Oui, Maurice... Lisbeth est venue me raconter ça. Détérioré, hein, le pauvre diable? Son frère a payé sa dette. Il a de la chance. Je préfère ne pas assister à cette scène de famille.

Ce ton de sécheresse, cette voix ironique, allons! on lui avait changé son Jacques! Mais d'Avol continuait :

— Tu regardes mon bras? Sohier est un âne. Bah! je serai suffisamment guéri pour la capitulation.

— Qu'est-ce que tu dis? cria Du Breuil.

— Je dis : pour la capitulation. Car c'est cela, n'est-ce pas, messieurs du grand Quartier général, messieurs les officiers de Bazaine, que vous nous préparez? Je ne te demande pas de m'expliquer cette fois la sortie de Noisseville? Hein? ça t'embarrasserait!

Du Breuil le regardait; un ton pareil, d'Avol était fou!... Il allait répondre, entendit un bruissement faible, Anine était derrière eux. Son visage rayonnait, mais elle avait les yeux pleins de larmes :

— Maman a poussé un grand cri, puis elle a appelé Maurice, maintenant ils pleurent ensemble. Venez, vous êtes des nôtres.

Bien qu'il eût parfaitement vu Gustave et Thibaut qui s'approchaient pour l'enlever avec sa chaise, d'Avol ricana :

— C'est bon pour Pierre! Vous oubliez que je suis impotent, moi!

Qu'est-ce qui lui prenait? Anine, pour toute réponse, détourna les yeux avec une compassion dont la dignité frappa Du Breuil. Derrière le blessé :

— Qu'a donc d'Avol? fit-il tout bas. Elle restait muette. Alors il murmura doucement :

— Je partage vos émotions.

Elle eut un sourire amer, en songeant à celui qui ne reviendrait pas :

— Maurice nous a raconté la mort d'André; les cuirassiers de Morsbronn sont tombés en héros...

Il songea à Lacoste et dit :

— Il est beau de mourir ainsi.

Au salon, dans le groupe attendri, qui unissait Maurice et sa mère, Bersheim d'un côté, grand'mère Sophia de l'autre, le Père Desroques un peu à l'écart, — Du Breuil chercha les beaux yeux de Mme Bersheim. Elle

était transfigurée, dans un ardent mélange de joie et de désespoir. Mère douloureuse, elle penchait la tête sur l'épaule de son fils, et à pleurs doux et silencieux épanchait son cœur. Du Breuil baisa respectueusement la main qu'elle lui tendait, il se retourna vers d'Avol qu'on transportait.

— Ton cousin Jacques, dit grand' mère Sophia.

Maurice se leva pour embrasser d'Avol qui se laissa faire, pâle, un feu dans le regard :

— Mon pauvre garçon, dit-il, tu nous apportes de fichues nouvelles ! Tu n'es guère brillant !

Parole dure, qu'un malaise suivit... Avec sa tête rasée, ses joues hâves, Maurice avait l'air d'un pauvre garçon en effet, d'un triste enfant ; il baissa les yeux, pris de pudeur et de honte, humilié par ce ton, cet air de reproche : était-ce sa faute s'il avait été vaincu, fait prisonnier ?

— Alors, demanda d'Avol, vous avez capitulé ? Toute une armée ? Vous vous êtes au moins battus, j'espère ?

Mais Anine s'interposait :

— Demain, plus tard...

De nouveau la bouche de d'Avol se crispait. Du Breuil s'étonna, un patriotisme si hargneux, tant d'âpreté, tant d'injustice !...

En rentrant au Ban Saint-Martin, sous la pluie torrentielle, il entendit s'élever une canonnade violente. La nuit allait venir, des éclairs coupaient les détonanations. Jusqu'à neuf heures, le bombardement retentit, puis s'éteignit ; la pluie cessa, un grand vent emportait la fumée. Du Breuil au matin apprenait que nos pertes étaient insignifiantes. On se perdait en conjectures sur cette manifestation.

Ce jour-là, on commença à distribuer du blé aux chevaux. On ordonna à Coffinières de requérir en ville tout le fourrage existant. Un grondement se fit entendre dans la direction de Verdun, selon les uns, de Toul, d'après les autres. Par un soldat blessé, échappé d'Ars, qui avait vu une affiche apportée de Nancy, on apprenait

que Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux et Rochefort avaient proclamé la République. Un des prisonniers de Sarrebrück, échangé, précisait : Le Flô était ministre de la guerre; l'Empereur subissait à Cassel sa captivité; le Prince Impérial était à Londres; on ne disait rien de l'Impératrice. Jules Favre, ministre des affaires étrangères, avait écrit au roi de Prusse pour lui rappeler sa propre déclaration : « La guerre était dirigée contre l'Empereur, non contre la France, le moment était venu de prouver sa sincérité et de faire la paix. » Mais comment se leurrer d'un pareil espoir?

Le lendemain, le commandant Samuel, appelé aux avant-postes, lisait dans la *Gazette de la Croix* confirmation des nouvelles néfastes. Un officier prussien affirmait sur l'honneur à notre parlementaire que le Prince Royal devait entrer aujourd'hui même à Paris. Le 12, le maréchal convoquait à son quartier général les commandants de corps et les généraux de division : après le désastre de Sedan, il fallait renoncer aux grandes luttes, se contenter, pour tenir les troupes en éveil, de petites opérations de détail dont les commandants de corps auraient à prendre l'initiative; on attendrait ainsi les ordres du gouvernement. Il chargeait les officiers généraux de communiquer à leurs troupes ce qu'ils venaient d'entendre. Le même jour, un secrétaire d'ambassade, attaché dès le début de la guere à l'État-major général, M. Debains, sollicitait de Bazaine l'autorisation de franchir les lignes prussiennes. Pris et ramené à Metz le soir même, il adressait au maréchal le rapport confidentiel d'une conversation qu'il avait eue avec des officiers prussiens. Elle se résumait ainsi : 600 000 Allemands en France, nul enthousiasme du pays pour la guerre, plus d'armée régulièrement organisée, sinon celle de Metz. La ville était menacée d'un siège très prochain, quand la grosse artillerie serait arrivée. Strasbourg avait capitulé.

Bazaine, aussitôt après avoir pris connaissance de ce document, prescrivait au colonel Nugues d'en envoyer

immédiatement copie aux commandants de corps d'armée. Les officiers qui écrivaient sous la dictée du colonel, partagèrent sa réprobation. Le général Jarras, auprès duquel le colonel Nugues protestait, jugeant dangereux et coupable de transmettre un document de cette nature, alla en parler au maréchal. Il revint et ordonna de supprimer le résumé final dans les expéditions envoyées aux commandants de corps d'armée : lecture leur serait faite de l'expédition qui leur était destinée, puis elle serait détruite. Charlys et bien d'autres s'exprimèrent avec vivacité sur cette communication, dont ils blâmaient le caractère clandestin, comme ils avaient blâmé d'abord la divulgation même.

Le 14, un brigadier de sapeurs-conducteurs du 1er régiment du génie, nommé Pennetier, évadé de Sedan, apportait des journaux que le maire d'Ars lui avait remis pour le maréchal. Ils contenaient la proclamation adressée le 8 septembre au peuple français par le nouveau Gouvernement, la convocation des électeurs à la date du 16 octobre pour la convocation d'une Assemblée nationale. Le maire d'Ars y avait joint, copiée de sa main, la circulaire de Jules Favre du 6 septembre. Ce jour-là, l'*Indépendant de la Moselle*, imprimé sur papier jaune — le blanc manquait, — publiait une proclamation signée de Coffinières, du préfet et du maire, où le désastre de Sedan était officiellement annoncé. Appel était fait à la résistance et au patriotisme. Le 16, un ordre général portait à la connaissance de l'armée du Rhin les nouvelles qui, depuis huit jours, volaient sur toutes les bouches : « ... *Nos obligations militaires envers la patrie en danger*, ajoutait le maréchal, *restent les mêmes. Continuons donc à la servir avec dévouement et la même énergie en défendant son territoire contre l'étranger, et l'ordre social contre les mauvaises passions. Je suis convaincu que votre moral, ainsi que vous en avez déjà fourni tant de preuves, restera à la hauteur de toutes les circonstances, et que vous ajouterez de nouveaux titres à la reconnaissance et à l'admiration de la France.* »

En même temps, le maréchal faisait remettre à deux cavaliers du 7e cuirassiers une dépêche en clair adressée au ministre de la guerre :

« *Il est urgent pour l'armée*, y disait-il, *de savoir ce qui se passe à Paris et en France. Nous n'avons aucune communication avec l'extérieur, et les bruits les plus étranges sont répandus par les prisonniers que nous a rendus l'ennemi qui en propage également de nature alarmante. Il est important pour nous de recevoir des instructions et des nouvelles. Nous sommes entourés par des forces considérables que nous avons vainement essayé de percer après deux combats infructueux.* »

Le lendemain, Du Breuil allait à Metz.

Il avait, à l'École d'application, cherché des yeux le colonel Poterin, n'avait vu qu'une forme roide, sous un drap rejeté.

— Il est mort cette nuit, dit le jeune Chartrain. — Et après quelques paroles sur cette fin lugubre, timidement, il ajouta :

— Mon commandant, est-il vrai qu'on puisse écrire à ses parents par ballon-dépêche?

Un petit ballon de papier ou d'étoffe, fabriqué à l'École même, s'envolait chaque jour chargé de lettres. Du Breuil avait sur lui une bande de papier pelure, et se chargea de faire parvenir à la Place quelques lignes écrites par Chartrain. Chemin faisant, il rencontra Barrus, très excité :

— Enfin, il est tombé, ce gouvernement du bon plaisir, du gaspillage et du lucre! La République va nous sauver. Au moins, Jules Favre parle en homme! Il tira de sa poche l'*Indépendant de la Moselle*, rose vif, cette fois, et lut avec conviction : « ... *Si c'est un défi, nous l'acceptons! Nous ne céderons ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses, une paix honteuse serait une guerre d'extermination à courte échéance!* »

Ses yeux étincelaient, il y avait une barre sur son front de sectaire :

— Qu'est-ce qu'on attend, fit-il, pour proclamer la République ici?... Il s'arrêta court et en désignant une

pâtisserie : — Tenez, fit-il, voilà des choses qui me dégoûtent, en un pareil moment!... (Du Breuil emportait une brève vision d'officiers à grosses moustaches croquant des bonbons, avalant des éclairs et des babas.) Barrus ricanait : — Le matin, ces messieurs de la cavalerie viennent faire leur petit marché, suivis d'ordonnances, un panier au bras. On dirait que certains chefs ne pensent qu'à bien manger. Nos soldats, depuis que leur ration de pain est réduite à 500 grammes, viennent faire queue à la porte des boulangers. L'autre jour, j'ai vu des charrettes de pain blanc parcourir les camps. Les soldats en achetaient et jetaient leurs pains de munition. On devrait défendre ce trafic. Nous ne mangeons pas, nous gâchons les ressources de Metz!

Il s'interrompit, dévisagea Du Breuil :

— Est-il vrai que Bazaine ait écrit au prince Frédéric-Charles pour lui demander la vérité détaillée sur la situation?

Du Breuil eut un sursaut.

— Je ne sais pas! et j'ajoute : je ne crois pas! — fit-il assez sèchement. Barrus le regarda avec une sorte de sympathie bizarre, de pitié ironique :

— Ah! oui! vous... vous êtes honnête!

Il lui serra la main à la broyer, s'éloigna rapidement.

« Un peu toqué! » pensa Du Breuil. Et il se sentait mortellement triste. A peine s'il commençait à voir clair, à se rendre compte... Des images émouvantes passaient devant ses yeux; il se représentait l'Empereur prisonnier, l'Impératrice et le Prince Impérial en exil. Ces images ne se fixaient pas, elles défilaient comme dans un cauchemar. Un gouvernement nouveau, des hommes nouveaux... L'Empereur, son grave visage souffrant, les beaux yeux altiers de l'Impératrice, la foule empressée des courtisans! Et tout ce qu'il entendait, depuis plusieurs jours, l'odieux fourmillement des reproches, des récriminations, des espoirs, des convoitises... Ceux qui se désolaient en songeant à ce qu'ils allaient perdre, ceux qui se frottaient les mains en songeant à ce qu'ils

allaient gagner! La soirée de Saint-Cloud remplit son souvenir; Champreux correct, Jousset-Gournal bavard, Mme d'Avilar avec son masque d'intrigante, l'altière comtesse de Limal, la jaune Mme de Vernelay : courtisans! courtisans!... que pensaient-ils, disaient-ils, faisaient-ils à présent? Un gouvernement nouveau... Tout ce qui sombrait avec l'ancien! Les aigles, les victoires des deux Empires, les fêtes de la paix et de la guerre, les salves solennelles du 15 août, et pour lendemains : Waterloo, Sedan!... Ah! l'expiation méritée, mais si amère et si cuisante! En châtiment de leur imprudence, de leur légèreté, de leur faiblesse, comme on allait leur jeter de la boue, aux souverains déchus, comme on allait leur faire payer leurs jours de triomphe et d'éclat! Quelles sales légendes déjà couraient, quels ineptes quolibets! Le respect dû au malheur, Du Breuil alors le jugeait sacré. Et pourtant, bien qu'avec les trois quarts du pays, il eût accueilli gaiement la guerre, il en venait à maudire, quand il y songeait, l'imprévoyance coupable, la légèreté folle de ces maîtres de la France, qui les perdait tous, en se perdant eux-mêmes.

Sans s'en apercevoir, il était entré chez les Bersheim. L'ambulance, les visages qui lui sont déjà familiers, le bon vieux capitaine à barbe blanche, le nègre cymbalier qui rit d'un enfantin rire clair, à dents blanches. Un lit vide, celui du petit soldat qui se plaignait de n'avoir de goût à rien; on l'a enlevé, cousu dans un sac : au tombereau! Où donc sont les Bersheim? Il pousse la porte de d'Avol. Il y a là des officiers en visite, Carrouge impétueux, pareil à un piment sec avec sa face empourprée. Il accable de son ironie « le petit monsieur Trochu », Gambetta qu'il appelle « grand bêta »!... Plus d'empire — plus de Garde impériale, et plus de Carrouge!

— Je ne sers pas la gueuse, moi! dit-il en se frappant la poitrine, où sa croix, ses médailles se choquent.

Le comte de Cussac sourit dédaigneusement :

— Nous allons rire, messieurs. J'attends les Pari-

siens sur les remparts. Dans quinze jours la paix sera faite.

Le capitaine de Serres, de la batterie de d'Avol, approuve, en se redressant dans son dolman, qu'il pince à deux doigts, comme un corset. A peine si d'Avol a tourné la tête vers Du Breuil, mâchonné un : « Bonjour ! » Il est couché. Cela ne lui a pas réussi, de se lever trop tôt. Sohier avait raison.

— Au diable la politique! crie-t-il avec colère. Nous sommes des soldats, nous sommes bloqués à Metz, notre devoir est d'en sortir! Je ne connais que cela! Et si on avait du cœur, on forcerait Bazaine à trouer!

— Oh! oh! firent des voix... On ne force pas un maréchal de France.

— Non, dit d'Avol d'une voix tranchante, mais on le remplace, quand il ne veut pas se battre. Il y a des maréchaux plus anciens!

Un malaise régna. D'Avol sentit, à travers les silences, l'indécision, le blâme, le respect de la discipline, la peur de se compromettre. Il changea de ton :

— Tu as une jolie bague, Pierre.

Il ajouta :

— Je la reconnais. Tu l'as fait monter à Metz, chez Gugl, le juif.

On se levait, Anine et M. Bersheim venaient d'entrer; Bersheim apportait de la limonade, Anine des verres. D'Avol eut un sourire narquois :

— C'est une opale, n'est-ce pas? Elle est belle! Eh! eh! ça me rappelle un bracelet que j'ai vu porter par une jolie femme.

Du Breuil sentit le regard d'Anine, une seconde, se poser sur lui... Quel taon piquait d'Avol? pourquoi cette allusion, voulue, évidemment?... Il avait tant de tact. La maladie le changeait-elle à ce point? Le paroxysme des malheurs publics aigrissait-il son caractère difficile?... Il insistait :

— Regardez donc, Anine, la bague de Pierre. A sa place, moi, j'aurais peur de porter une aussi belle opale!

Ces pierres-là traînent avec elles une espèce de fatalité... Mais il y a des fatalités séduisantes! N'est-ce pas, Pierre?... Je me souviens du soir, à l'Opéra...

— Jacques, fit Du Breuil, et l'accent grave de sa voix l'étonna lui-même, — cessons cette plaisanterie.

Plein d'inquiétude, il chercha les yeux d'Anine. Elle n'était plus là. Bersheim causait avec les officiers, emplissait les verres. Du Breuil refusa celui qu'on lui offrait, d'Avol étendit la main, et ironique :

— A tes amours, Pierre!

Du Breuil feignit de ne pas entendre. Il haïssait presque d'Avol, en ce moment. Une taquinerie?... Non! Jacques avait voulu le discréditer, l'amoindrir dans l'estime d'Anine en faisant supposer... Une colère le prit à cette déloyauté... « Jacques aime donc sa cousine! Il est jaloux?... Pourquoi? » Son irascibilité, son amertume venaient-elles donc de voir Anine marquer, à lui, Du Breuil, une insaisissable préférence?... Il eut un moment de stupeur.... « Est-ce que j'aime Anine? Ai-je jamais songé à l'aimer?... Non! ».... Pourtant l'idée que d'Avol le croyait préféré lui causait une joie intense. Puis il songeait, avec une sourde rancœur, à leur malentendu. Ce n'était pas seulement l'amour-propre froissé. Autre chose, qu'il ne démêlait pas, les séparait, d'Avol et lui...

Bientôt, il sortait sans être remarqué. Anine le rencontra dans un couloir. Elle le regardait, haute et pure, bien en face : il baissa les yeux... Le jugeait-elle coupable? Lui devait-il compte de son passé? Il eut une envie irrésistible de dire : « D'Avol raillait... je n'ai jamais aimé personne! » et de renier sa douce et fière amie... Quelques instants après, il s'accoudait sur le parapet du pont de la Comédie, regardant couler l'eau rapide, l'eau trouble qui descendait vers Thionville, gagnait les pays libres. Une horrible détresse, un découragement mortel le paralysaient. Tous ces revers, de si terribles nouvelles, c'était trop!...

Il pensa aux siens, à Mme de Guïonic, tendit en vain son âme d'un suprême élan, et ne réussit même pas à

s'attendrir. Il se sentait vieux, vieilli du coup, irrémédiablement. A suivre le courant de l'eau sombre, il éprouvait une sorte de vertige. Où allait-on? Comment cela finirait-il? Sortirait-on jamais de ce Metz diabolique, qui comme un aimant attirait, retenait?

D'Avol, Anine... Il souffrait beaucoup. Pourquoi Jacques ne l'aimait-il plus? Car d'Avol ne l'aimait plus, il le pressentait. Que lui avait-il fait? Est-il vrai que certaines amitiés sont comme ces ampoules de verre qu'on peut jeter à terre sans les briser, et qui, si on les touche sur un seul point, même légèrement, éclatent et tombent en poussière? La leur était-elle de celles-là?... Le pur visage, les grands yeux d'Anine se levèrent irrésistiblement devant lui. Pauvre Mme de Guïonic!... Et il plaignit son propre passé, sa jeunesse, l'Empire disparu. Il se plaignit, tel qu'il avait été, un homme de cet écroulement, un homme de ce désastre. Ah! se refaire, s'il en était temps encore! Quelle leçon! Quelle leçon!

Il avait tiré la bague d'opale de son doigt. Elle chatoyait, dans la fin de jour, comme un reflet de beauté, de jeunesse, de plaisir; il examina un instant la fêlure qui la traversait, et la suspendant, — sans regret, comme un adieu à tout un passé qui ne renaîtrait jamais, il la laissa tomber dans la Moselle.

CINQUIÈME PARTIE

I

Au Ban Saint-Martin, dans la petite maison de Mme Guimbail, Du Breuil, ce soir-là, songeait. Une bougie pauvre brûlait sur la cheminée. La glace était poudreuse, la pièce en désordre; la feuille du calendrier s'attardait au 20 septembre. Tout avait un air de négligence et d'abandon.

— Peut-on entrer? dit une voix.

— Vous, Restaud! Vous ne dormez donc pas!

— Impossible.

Un pli creusait son front, rentrait sa bouche. Il fit quelques pas à travers la chambre, s'arrêta devant le calendrier et s'efforçant de sourire :

— Pas en avance!

Je n'ai plus le courage de compter les jours. Et Du Breuil regarda les éphémérides : — 20 septembre, *Anniversaire de l'Alma!* Une belle victoire!

Détachant un par un les feuillets jusqu'à ce qu'un 23 apparût, bien neuf, sur le bloc de papier frais, il lança, d'un coup de pouce, le chiffon froissé derrière un meuble. Restaud regardait faire, avec une attention grave :

— Je ne vous gêne pas?

Du Breuil, affectueusement, lui mit les deux mains aux épaules pour l'asseoir dans un fauteuil :

— Mon pauvre Restaud, je partage votre détresse. Si vous n'étiez pas venu, je serais allé vous relancer.

Il chercha du tabac, découvrit deux cigares; Restaud refusa :

— Je n'ai plus de plaisir à fumer, ni à rien. Mangez-vous? Moi, chaque bouchée me reste aux dents. J'ai soif seulement.

Et prévenant un geste d'offre :

— Non, non, je ne veux pas boire. C'est un état nerveux : on a la gorge sèche, et puis une constriction d'angoisse, une âcreté de bile et de fiel... Allons, je vous dérange, je m'en vais?

Du Breuil dit :

— Nous sommes bien malheureux... Il faut se l'avouer, ça sent mauvais!

Restaud appuyait son front fiévreux sur sa main; sa lassitude répondait pour lui.

— J'ai parcouru les bivouacs aujourd'hui, reprit-il enfin; nos pauvres soldats, dans quelle oisiveté, dans quel ennui on les laisse croupir! Les chevaux font pitié.

Il donnait des détails navrants. Cette immobilité funeste débandait tout ressort moral. Point d'exercices, jamais de revues, rien qui entretînt les sentiments militaires, tandis que chez les Prussiens, ce n'étaient que travaux, manœuvres, parades. Que faisait-on depuis le 1er? Rien. Des opérations insignifiantes, simples fourrages, réussis à Magny-sur-Seille, à Lauvallier, manqués à Vany... Derrière ses retranchements, l'armée inactive, nourrie de pain grossier et de cheval maigre, s'affaiblissait. Une lente paralysie gagnait ce grand corps, dont les forces se consumaient dans une langueur inerte. Les chevaux, réduits à ronger les dernières herbes, des sarments de vigne et des brindilles de peupliers, devenaient squelettes. Beaucoup tombaient, le long des cordes; d'autres, conduits à l'abreuvoir, s'abattaient sur la route pour ne plus se relever. Le spectacle des camps serrait le cœur, dans tout ce pays rasé à la faux, nu comme une tombe, empesté de miasmes putrides

autour des grandes fosses creusées sur les fronts de bandière.

Le spectacle de la ville, continua Du Breuil, était aussi triste. Les ambulances n'étaient que plaies et pourriture, typhus, dysenterie. Les tentes et les magasins s'infectaient; les malades y gelaient la nuit. L'absence de sel faisait craindre le scorbut; et dans Metz, hôpital de douleur et de mort, les soldats et les officiers, malgré les défenses, affluaient... Bousculant factionnaires ou gendarmes, la troupe pillait les boulangeries. Les officiers achetaient des provisions à tout prix, les habitants se plaignaient du renchérissement. Il avait surpris Massoli marchandant vingt-cinq pots de confitures. Frisch, chargé de se procurer du sel, avait payé vingt francs une livre. Un commandant de corps d'armée, disait-on, avait mis trois cents francs à une poularde truffée.

— Grand bien lui fasse, dit Restaud. Tout le monde ne peut pas faire de pareilles emplettes... et ne voudrait pas!

Il ajouta :

— J'ai le crève-cœur de vendre un de mes chevaux.

Pur-sang d'officiers, humbles canassons de troupe, cheval de colonel ou cheval de trompette, l'entrepreneur de boucherie donnait de tous le même prix dérisoire : 230 francs pièce. On les conduisait par troupeaux à l'île Chambière et, tous les jours, deux cent cinquante tombaient, l'os frontal broyé sous un marteau de forgeron. Le nombre des bêtes à tuer, faute de les pouvoir nourrir, dépassait les besoins de l'administration des vivres. On livrait le surplus à la municipalité de Metz, aux communes de la banlieue.

— J'ai vendu Guillaume, dit Du Breuil.

Cydalise, en dépit des soins, s'efflanquait; elle avait été malade, ayant mangé des feuilles de hêtre, cueillies par Jubault, qui ce matin-là remplaçait Frisch. Des prescriptions du Quartier général avaient signalé pourtant les arbres nuisibles.

— Dire qu'à cette heure-ci, murmura Restaud avec rage, les Prussiens entrent peut-être à Paris !

Il ferma les poings ; sa mère, ses deux sœurs habitaient rue de Vaugirard... Paris ! Sur ce mot, Du Breuil fut traversé d'une vision brusque. *Le dernier jour de Corinthe* lui apparut, le grand tableau de Tony Robert-Fleury, qu'il avait admiré au Salon avec Mme de Guïonic. Même elle ressemblait étonnamment à cette femme agenouillée au premier plan, qui découvrant sa gorge regardait, fascinée d'épouvante au milieu de ses compagnes éperdues, l'entrée du consul Mummius et de ses légions barbares : meurtres, pillage, incendies, vente des captives à l'encan, toute l'horreur d'un peuple en proie au conquérant !... *Le dernier jour de Paris !...* Une douleur pesante l'étreignit. Paris, avec ses splendeurs, ses musées, la beauté de ses femmes, la grâce de son esprit, Paris aux mains brutales de l'ennemi ! Non ! une ville semblable ne se laisserait pas violer de la sorte !... Mais, pour y organiser la résistance, il fallait une volonté prompte, des hommes énergiques. Or, à cette heure, quels éléments de trouble fermentaient peut-être ? La Révolution, annonçaient les pessimistes, bouleversait tout. A Lyon, à Marseille, à Bordeaux, surgissait au milieu des piques la République rouge, coiffée du bonnet phrygien. Des rumeurs inouïes, — certes, il n'y croyait pas, mais à la longue, quel énervement !... — disaient la France à feu et à sang. Y avait-il un gouvernement ? Durait-il encore ? Marquis répétait à tout venant que Frédéric-Charles venait d'être proclamé Empereur des Français, il adopterait le Prince Impérial, et la Prusse leur donnerait les provinces Rhénanes pour don de joyeux avènement. Le comte de Cussac tenait de bonne source la restauration probable des d'Orléans.

Paris tiendrait-il ? C'était la grande question... Et personne n'osait l'espérer. Restaud doutait, Du Breuil doutait ; sous les dehors frivoles, sous l'apparat de luxe et de plaisir de la capitale, ils ne discernaient point le battement profond du cœur, les merveilleux réservoirs

d'énergie. D'ailleurs, l'opinion unanime les influençait. Barrus seul — mais on haussait les épaules — avait beau l'affirmer : Paris affronterait tout, siège et bombardement, avant de se rendre.

Des arrière-pensées s'agitaient au fond des âmes. Grandis, vieillis depuis dix-neuf ans sous le harnais impérial, ces innombrables soldats de l'armée du Rhin vivaient dans une légende de gloire, pensaient et réfléchissaient peu, accomplissaient leur métier avec une ponctualité blasée. Avec quelles appréhensions, quels doutes ne devaient-ils pas accueillir l'avènement d'un pouvoir nouveau? Que les avancés, que les clairvoyants saluassent l'aube de la République, la masse, restée impérialiste par habitude plus que par fidélité, déplorait la situation; et ceux mêmes qui maudissaient les fautes du régime eussent contribué, sans doute, à sa restauration, pour peu qu'elle ne coûtât point de guerre civile. Du Breuil, lui, quoique à regret, jugeait l'écroulement de l'empire irrévocable. L'avenir demeurait trouble. Mais, dégagée de toutes considérations politiques, au-dessus des hommes mêmes, l'idée de la France, à ses yeux, dominait tout.

En attendant, pas de nouvelles du gouvernement de la Défense nationale. Comment aucun de ses émissaires ne parvenait-il à Metz? Comment Bazaine, de son côté, n'avait-il pu se mettre en communication?... Les officiers chargés du service des renseignements, Charlys, le commandant Samuel avaient pourtant à leur disposition des hommes sûrs. Le maréchal n'usait d'aucun, décourageait les bons vouloirs. Chaque jour, des gens du pays, ou bien des prisonniers échappés se glissaient par le déversoir des eaux de Gorze, se jetaient à travers les vignes. L'arrivée d'un lieutenant, entré par l'aqueduc, n'avait tiré du maréchal que cette réflexion : — « J'avais cependant donné l'ordre de faire sauter ce conduit! »

Chose étrange, rappela Du Breuil, c'est de l'ennemi, intéressé à le tromper, que le maréchal sollicitait des

renseignements. Le 16, il envoyait son aide de camp, le colonel Boyer, au Quartier général allemand. Le prince Frédéric-Charles était absent. Boyer retournait, le lendemain, aux avant-postes, insistait pour être reçu. La réponse du Prince, parvenue dans la soirée, avait confirmé de tous points la capitulation de Sedan; les armées allemandes étaient devant Paris. Frédéric-Charles se disait autorisé à faire au maréchal toutes communications qu'il désirerait. Un fragment de journal, contenant les noms des membres du Gouvernement de la Défense nationale et quelques décrets rendus et signés par eux, accompagnait cette lettre. Le Prince faisait remarquer qu'ayant pris son origine à l'Hôtel de ville, et non au Corps législatif, la République restait étrangère à une partie de la France, comme aux puissances monarchiques.

— Je n'ai pas de prévention pour ou contre, dit Restaud, je l'acclamerai, si elle nous aide à chasser les Prussiens. Plutôt que de signer une paix honteuse, nous devons lutter jusqu'au bout, vaincre ou mourir!

— Bien pensé, soupira Du Breuil. Que ne peut-on vous entendre dans le cabinet de travail de Bazaine?

Il tendit le bras dans cette direction. Lieu clos, silencieux. Un air de mystère planait depuis quelque temps alentour. Des allées et venues de parlementaires allemands avaient éveillé l'attention. Quelque chose se tramait, qui, pour ceux mêmes qui ne voyaient rien de suspect ni de louche, demeurait clandestin.

Restaud se taisait, pour ne pas juger. Du Breuil dit:

— Mais non! Le maréchal n'ignore pas les sentiments de l'armée, les vôtres, les miens. Si les grands chefs, si ceux qui ont qualité pour cela ne lui font pas entendre la vérité assez haut, les humbles, la foule anonyme a parlé, parle chaque jour. Le maréchal reçoit et lit toutes les lettres non signées. Elles l'adjurent de tenter l'honneur des armes, le supplient d'entrer, lui et ses généraux, en communion avec l'armée qui souffre sans se plaindre et qui obéit en mâchant son frein. Vous

avez lu, Restaud, la belle lettre qu'un des nôtres (Charlys, croyait-on), il y a un mois, envoyait à Bazaine? Depuis — il baissa la voix — le ton de respect a changé. Des sommations impérieuses, injurieuses même, le rappellent à ses devoirs, qu'il a oubliés.

— Je veux espérer, dit Restaud. Nous le devons. Que deviendrions-nous sans la foi?

— La foi! — Du Breuil le regarda avec une amère pitié : — Tenez, la politique est une bien misérable chose... Faut-il donc qu'en certaines âmes l'ambition amoindrisse le sentiment de l'honneur? Est-ce que Bazaine devrait demander des renseignements au prince Frédéric-Charles? Est-ce qu'il devrait prêter une oreille complaisante à ces nouvelles désastreuses qu'on a intérêt à lui faire croire?... — Autre chose. Vous avez vu ces numéros du *Figaro*, du *Moniteur de Reims* : le Gouvernement prussien ne serait disposé à traiter qu'avec l'Empereur, l'Impératrice régente ou le maréchal, qui tient son commandement de l'Empereur. Hameçon grossier, mais alléchant; qui sait s'il ne va pas se jeter dessus?

— Nous sommes une force, dit Restaud en hésitant. On peut traiter avec nous.

— Oui, mais à quel prix? Serons-nous les restaurateurs d'un régime déchu? Des prétoriens, alors? Après avoir tiré sur les Prussiens, mitraillerons-nous des Français? Allons-nous rétablir l'ordre dans le sang de notre pays, si déchiré, si malheureux?... L'armée n'est pas un instrument politique aux mains des ambitieux. Nous ne devons servir que la France. Regardons en face la vérité. Notre inaction nous conduit à l'abîme.

Il ajouta, avec ironie :

— Ah! les fluctuations du maréchal! Sa première pensée n'a-t-elle pas été de reconnaître le gouvernement nouveau? Aussitôt, on gratte les mots *impérial*, *Empereur* sur les lettres de nomination de grades et de Légion d'honneur. On commande à l'imprimeur de nouvelles formules!... On est revenu aux anciennes, depuis.

— Mais, fit Restaud, le maréchal a raison, nous ne sommes pas déliés de notre serment.

— Ah! tenons-le seulement jusqu'au bout! Que Bazaine s'inspire de l'exemple de Fabert, dont la statue, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, porte sur son socle ces fières paroles : *Si, pour empêcher qu'une place que le Roi m'a confiée ne tombât au pouvoir de l'ennemi, il me fallait mettre à la brèche ma personne, ma famille et tout mon bien, je ne balancerais pas un moment à le faire!*

Un silence d'émotion sourde. Restaud dit enfin :

— Il y a dans notre métier des heures amères : l'impuissance du soldat a beau être passive, elle n'est pas résignée. Quelle abnégation, quelle force de renoncement ne faut-il pas pour étouffer la voix de sa conscience!

— Vous en convenez donc! vous, l'homme du devoir?

— Oui, c'est vrai, parfois notre devoir est difficile.

Du Breuil ajouta :

— Ce n'est rien encore, quand on le connaît. Mais si un jour nous en venions à le chercher?

— Je n'en connaîtrai jamais qu'un, l'obéissance passive!

Et Du Breuil crut revoir Lacoste, si simple, si grand. Il objecta :

— Jusqu'au bout, quoi qu'il arrive?

— Jusqu'au bout! fit Restaud... Mais une angoisse altérait ses traits; visiblement, il se livrait en lui un grand combat.

— Ainsi, conclut Du Breuil en cherchant ses mots, car il sentait l'importance de leurs paroles, — ceux qui jugent que les choses ne peuvent durer ainsi, qu'un chef incapable ou ambitieux devrait être remplacé?...

La voix tranchante de d'Avol vibrait à son oreille : « Il y a des maréchaux plus anciens! » Restaud l'arrêta court :

— Ne me parlez pas des insoumis, des révoltés! Eussent-ils cent fois raison, penserais-je moi-même comme eux, aurais-je mon frère dans le tas, je les ferais fusiller au premier acte d'insubordination. Où irions-

nous, si l'anarchie dissolvait l'armée? La discipline, Du Breuil, rappelez-vous ce mot terrible et magnifique inscrit à la première page du service intérieur : *La discipline, force principale des armées!*

Il le regardait en face, avec une fière conviction qui, venant du cœur, y allait droit. Du Breuil, touché, dit :

— Vous avez raison, mon ami.

Le visage de Restaud prit une inxeprimable noblesse :

— Vous n'avez pas sérieusement douté! Un homme comme vous ne pouvait pas douter. C'est à d'autres de se garder des tentations de l'orgueil.

De l'orgueil? Pourquoi ce mot? Comme il cinglait juste d'Avol, que Restaud cependant ne connaissait pas... Oui! de l'orgueil, — noble, certes! mais incompatible avec le renoncement du soldat.... La Discipline, force principale des armées!

— Allons, dit Restaud, il faut essayer de dormir, bon courage!

— Bonsoir, mon ami!

Leurs mains se serrèrent, dans un grand élan d'affection et d'estime. Restaud sorti, Du Breuil se sentit plus seul, plus triste. Pourquoi n'avaient-ils pas soufflé mot de ce mystérieux personnage qui était venu, dans l'après-midi, trouver Bazaine? Quel malaise avait sur leurs lèvres retenu la même question?... Après tout, Restaud, absent depuis midi, parlant peu, pouvait ignorer l'événement de la journée : cet inconnu en costume civil, amené dans le char à bancs des parlementaires par un officier du général de Cissey. Introduit auprès du maréchal, il s'était entretenu longuement, secrètement, avec lui, avait déclaré venir d'Hastings, où résidait l'Impératrice. On n'en savait pas davantage.

Comment n'avaient-ils point parlé de cela? Bah! à quoi bon? Que sert d'épiloguer toujours?... Il prêta l'oreille. Une lointaine petite mélodie... Pour plus de certitude, il ouvrit sa fenêtre. Oui, il avait bien entendu. Qui donc s'amusait, à cette heure, à jouer de la flûte? Cela coulait comme un filet d'eau ironique et triste. Cela



ne modulait aucun air précis, et rappelait tous les airs connus. Le musicien improvisait, en se souvenant. Et c'était d'un effet étrange, cette plainte grêle et solitaire s'élevant dans le grand silence au-dessus du Ban Saint-Martin, montant dans la nuit pleine du sommeil de l'armée, sur les rêves confus et les lourds cauchemars. A la longue, le son faible, si faible, rien qu'un souffle, devenait agaçant comme un bourdonnement d'insecte Du Breuil intrigué, descendit, fit le tour de la maison Le bruit partait de l'écurie; un rais de lumière, tombé d'une lanterne, éclairait le visage de Jubault. Le petit faubourien, son roseau court aux lèvres, tuait-il sa nostalgie, songeait-il à quelque amour de barrière?... Il tyrolisait de si bon cœur que Du Breuil se retint de couper la chanson, d'un coup de poing sur la porte. Remonté dans sa chambre, il entendit encore, lointaine, la bizarre petite voix. Elle avait, dans sa ténuité, quelque chose de touchant, une légèreté qui semblait se moquer. Avec un rien de canaille, elle serinait un air sous lequel Du Breuil, pour les avoir entendu fredonner à Jubault, devinait les paroles :

Malbrough s'en va-t'en guerre,
Dans une bouteille!...
Mais il en reviendra dans un panier..
Dans un panier percé!

Le lendemain 24, dans l'après-midi, le retour du mystérieux personnage mettait en émoi les états-majors du Ban Saint-Martin. Airs affairés des chefs, confidences chuchotées; sur toutes les faces, de l'inquiétude, de la curiosité. Véritablement l'inconnu tenait les âmes en suspens; et les commentaires de se croiser, de se contredire. Pour le soustraire aux curieux, le maréchal avait donné l'ordre de fermer les portes de sa maison.

— Quelque espion, dit Floppe. Il n'y a qu'à voir d'où il vient. Un agent prussien, sans nul doute! Et, entre

parenthèses, ce monsieur est entré ici comme au moulin. Pourquoi ne l'a-t-on pas retenu aux avant-postes jusqu'à ce que Bazaine eût décidé de le recevoir ou non? Mais le maréchal était sans doute trop pressé pour attendre.

— Vous voyez le mal partout, fit Massoli. Ce monsieur vient rapatrier les médecins luxembourgeois que nous avons à Metz, vous le savez bien.

Et comme Floppe écarquillait les yeux, Massoli précisa :

— Parfaitement, les sept ou huit médecins luxembourgeois venus au début de la guerre pour soigner les blessés!... (Du Breuil en revit un, trop frappant pour qu'il l'eût oublié, le gorille de Borny et de l'ambulance Saint-Clément...) Ces médecins font partie de l'Association internationale de Genève ; le blocus les ennuie : ils ont demandé au maréchal de les renvoyer chez eux. On avait craint, jusqu'ici, qu'ils ne divulgassent ce qu'ils ont vu dans nos lignes. Ce monsieur, qui est leur chef, vient les chercher, d'accord avec le général de Stiehle, tout simplement.

— Tout simplement! ricana Floppe. C'est pour cela qu'il est resté enfermé si tard avec le maréchal, au point qu'hier au soir, à onze heures, ils causaient encore!

— Et la preuve, dit Francastel se jetant dans la discussion comme un étourneau, c'est que, lorsque cet individu a voulu rentrer dans les lignes ennemies, il était trop tard; notre clairon de grand'garde a sonné en vain. Le plus étonnant, c'est qu'ayant quitté Moulins, où il a dû coucher, dès cinq heures ce matin, notre homme était revenu à midi de chez les Allemands. En route, il a raconté à l'officier chargé du service des parlementaires, le sieur Arnous-Rivière, un tas de choses, d'un ton péremptoire : qu'il est envoyé par l'Impératrice, qu'il apporte une lettre d'elle. Il viendrait prier Bazaine de soutenir avec son armée la cause de la Régence ; Canrobert et Bourbaki doivent être sollicités de concourir à cette restauration.

— C'est bien fort, murmura Restaud incrédule. Et le nom de ce diplomate?

— Vous ne le connaissez pas? demanda Francastel. Il jouit un moment de la curiosité générale et prononça :

— Régnier.

Une déception suivit : ce nom n'apprenait rien. On échafauda mille suppositions, basées sur des homonymes. Laune avait entendu parler, autrefois, d'un Régnier, sorte de brouillon aventureux mêlé à la révolution de 1848, lanceur d'industries malchanceuses... Était-ce le même homme? Cela lui paraissait douteux. Que ferait, au milieu de si grands intérêts, ce personnage de troisième ordre?

Marquis, toujours informé, disait en grand mystère :

— C'est un agent du Gouvernement provisoire, habilement déguisé en membre de l'Internationale! Il apporte des nouvelles. L'Empereur n'est pas prisonnier, il vogue vers le Danemark qui se déclare pour nous!

— Mais non, vous n'y êtes pas, cher ami!

Et Floppe, au milieu des rires, insinuait que l'inconnu apportait seulement des flacons de teinture noire pour les cheveux de Massoli. Ils en avaient besoin, ils tournaient au vert-de-gris! Apparemment les réserves des coiffeurs de Metz étaient épuisées... Il se tut, Massoli approchait.

Francastel reprit :

— En tout cas, ce n'est pas un agent subalterne. Le maréchal ne se dérangerait pas en personne pour aller chercher Canrobert et Bourbaki!

Bazaine, après avoir conféré avec l'inconnu, venait en effet de monter à cheval. L'émissaire parut plus louche encore à Du Breuil, lorsque Charlys lui dit, comme s'il ne pouvait se taire plus longtemps :

— Savez-vous ce que je viens d'apprendre du colonel Boyer? Invité par le maréchal à coucher hier soir au

camp français, le nommé Régnier aurait eu le toupet de répondre : — « Non, je ne veux pas rester ici, où il n'y a que de mauvais bouillon de cheval; j'aime mieux aller à Ars, où il y a de bon bouillon de bœuf! » Du bon bouillon de bœuf chez le prince Frédéric-Charles!... C'est moi qui l'aurais reconduit, à coups de cravache!

Laune survenait; une fièvre bilieuse lui bistrait les paupières, lui jaunissait le visage :

— Et moi, je l'eusse fait pendre, comme un espion! Ne dit-on pas que le maréchal... Il se mordit les lèvres et se tut.

L'émoi grandissait, quand on sut que Bazaine, qui n'avait trouvé à leurs quartiers généraux ni Canrobert ni Bourbaki, les renvoyait chercher d'urgence, et quand on vit l'un après l'autre arriver les grands chefs. Lebœuf avait fait, vers quatre heures, une courte apparition, mais au silence qui s'était établi, sentant une gêne, il s'était aussitôt retiré. Derrière Canrobert et Bourbaki, les portes s'étaient refermées, soigneusement gardées par les officiers du maréchal, tout confits de mystère.

— Que tripotent-ils là dedans? murmurait Floppe. Messieurs, ce n'est pas juste. Il n'y en a que pour l'état-major de Son Excellence. On nous tient en quarantaine!

— Ne vous désolez pas, Floppe, je sais tout, déclarait Francastel. Ce Régnier est un agent impérialiste. La France est en proie à l'anarchie, une restauration peut seule sauver le pays.

— En admettant qu'il accepte le remède!

— Mais une régence de l'Impératrice avec le Prince Impérial et Bazaine comme grand connétable n'offre rien d'inadmissible, renchérit Francastel.

Massoli triomphait :

— Qu'est-ce que je vous disais, messieurs? avec votre manie de chercher midi à quatorze heures!... Il ne s'agit que du rapatriement des médecins luxembourgeois. Le maréchal leur a fait dire de se rassembler au Ban Saint-Martin. Je viens de parler à l'un d'eux; vous savez, celui qui est si laid et qui grimace comme ça!

Massoli, pour l'imiter, devint hideux... Le Gorille! songea Du Breuil. Ce souvenir réveillait en lui une sorte de malaise superstitieux, une répugnance, comme s'il eût conservé la crainte de voir se pencher sur lui, un jour de bataille, dans quelque ambulance perdue, le visage velu, les yeux bleus de cet homme, armé comme à Borny de pinces et de ciseaux, rouges d'avoir travaillé dans la chair pantelante...

Nul doute, en effet, que le négociateur fût venu rapatrier les médecins luxembourgeois; on les voyait arriver, au crépuscule, presque tous jeunes, souriants, heureux de partir. Le plus ancien venait de recevoir un brevet de Légion d'honneur et le Gorille apportait un képi à croix de Genève, que le sieur Régnier lui avait demandé. Ils disparurent l'un après l'autre dans la maison du maréchal. Cependant, malgré le silence gardé, une part de vérité transpirait : Bazaine négociait. Mais dans quel but, dans quel sens?... La nuit venait. Bourbaki sortit, se dirigeant vers son quartier général de Plappeville. La conférence était donc finie? Non; il revenait peu après. Porte ouverte, porte close. Et le mystérieux envoyé, l'homme bavard et tranchant qu'avait dépeint Arnous-Rivière, restait toujours enfermé avec le maréchal. Pourquoi ne partait-il pas, avec ses médecins luxembourgeois? C'est qu'il dînait avec Bazaine et Bourbaki. La nuit tombée, le capitaine Arnous-Rivière reconduisait dans son char à bancs Régnier, avec un homme qu'il ne reconnut pas, coiffé d'un képi à croix de Genève. Dans une autre voiture, les médecins suivaient.

Vers le nord, une aurore boréale emplit le ciel d'une immense clarté rouge, traversée de rayons blancs et d'aigrettes lumineuses. Du Breuil ne put dormir. La petite flûte de Jubault siffla très tard à ses oreilles, avec une persistance de moustique. Le matin, la stupeur fut grande en apprenant que Bourbaki était parti pour Hastings. Le maréchal lui avait prêté ses propres habits civils, jusqu'à ses bretelles. Charlys

sachant Du Breuil très sûr, lui raconta ce qu'il savait. L'Impératrice, avait affirmé Régnier, faisait demander Canrobert ou Bourbaki. Et le premier refusant de quitter Metz, le second avait consenti, mais à certaines conditions : il réclamait un ordre écrit, et la promesse que la Garde ne serait pas engagée pendant son absence... L'objet de cette mission? Ramener la souveraine à Metz en la proclamant régente et traiter avec l'ennemi? Ou bien, l'armée de Metz, transportée dans une zone neutralisée du territoire, protégerait la convocation du Corps législatif et du Sénat, tels qu'ils étaient constitués pendant la dernière session, et les deux Chambres proclameraient un gouvernement régulier; la Prusse s'engagerait à le reconnaître et l'armée à le rétablir?... Que devenait dans tout cela le Gouvernement provisoire si décidé à la lutte, si chaud à la résistance et, qu'on l'aimât ou non, si ardent de cœur, si bon Français?

Traiter avec l'ennemi, cet expédient révoltait Charlys. Pour tous les officiers patriotes, le sort des armes, seul, non le hasard des négociations politiques, avait chance d'élargir la geôle où l'on s'étiolait. Mais le temps pressait : autour de nous, rivant le cercle, une armée solidement retranchée. Et, dans la place, de quoi tenir seulement jusqu'au 18 octobre. Chaque jour usait nos forces, démontait cavaliers et batteries, ruinait l'âme des troupes!

— Où allons-nous, mon cher ami? dit Charlys avec un haussement d'épaules, qui allongeait encore son maigre corps.

Et tout le monde disait cela, et tout passait en paroles et en rage sourde. Il semblait que, du plus obscur au plus illustre, l'armée, frappée d'un immense vertige, contemplât, avec des yeux sans regards, l'enlisement où elle s'enfonçait inerte, comme en un lent tassement de terres peu à peu affaissées, glissant au gouffre.

Ce jour-là, un dimanche, le départ du général Bourbaki et son remplacement à la tête de la Garde par le

général Desvaux défrayaient toutes les conversations. La stupeur du général Boisjol, l'émotion du commandant Carrouge étaient au comble. D'autres, Massoli, Francastel, s'entretenaient d'une liste de décorations signées la veille; leurs yeux brillaient de désir et d'envie. Cet égoïsme mesquin, en des circonstances pareilles, écœura un peu Du Breuil. Il faisait beau. De sa fenêtre, il contempla longuement la vaste plaine du Ban Saint-Martin, tour à tour nappe de poussière ou lac de boue; elle étalait, entre une triple ceinture d'arbres rasés, sa terre nue, sa dévastation morne. Il n'eut pas le cœur, bien qu'il fût libre ce jour-là, d'aller voir les Bersheim. Il avait la bouche amère, les membres las. L'ennui le dévorait, un dégoût sans nom. Il regarda le calendrier. Les éphémérides portaient en date : — 25 septembre 1799. *Le général Masséna bat les Russes de Korsakow, à Zurich!*

Masséna! Il songeait à l'admirable siège de Gênes que rappelaient, l'autre jour, les journaux de Metz, d'autant plus exaltés que la censure militaire coupait, supprimait leurs articles, prenant à tâche, eût-on dit, de paralyser leur patriotisme. Masséna, le héros de Gênes, de Rivoli, d'Eckmühl, d'Aspern... Que n'avaient-ils un pareil chef!

Le lundi, Bersheim arrivait au Quartier général. L'excellent homme était très surexcité. Il prit Du Breuil à part :

— La ville est sens dessus dessous, mon ami. Un grand nombre d'habitants rédigent une pétition pour supplier le maréchal de sortir et de s'ouvrir la campagne. En restant ici, il nous mène à notre perte... Qu'il se rende donc, s'il l'ose, avec une armée de 160 000 hommes, mais qu'il s'éloigne auparavant de nos murs! Nous avons des provisions, une garnison suffisante et, soyez-en sûr, Bazaine parti, Coffinières fera son devoir!

Devant le visage assombri de Du Breuil, il eut un geste affectueux :

— Metz ne suspecte pas l'armée, croyez-le! Nous supporterions volontiers l'envahissement de nos magasins,

de nos marchés, par les officiers et les soldats. Que nous fait l'appauvrissement? Nous affronterons le siège s'il le faut, nous ne demandons qu'à lutter comme Strasbourg, comme Toul, comme tant d'autres villes qui font leur devoir!

— Toul vient de capituler, dit Du Breuil.

— Au moins, répliqua Bersheim, après résistance! Strasbourg, dont le maréchal s'est trop pressé d'annoncer la reddition, Strasbourg tient encore! Mais ici, que faisons-nous? qu'attendons-nous? La famine? Le blé de Metz, qui devait être réservé pour la nourriture des hommes, a été acheté, raflé, par l'administration militaire; les chevaux de l'armée le mangent. C'est du pillage, du gaspillage, et tandis que les vivres baissent d'une façon effrayante, on n'a rien ou presque rien fait pour s'en procurer dans le cercle même de l'investissement. Une telle inertie n'est-elle pas honteuse?

Se faisant l'écho de la ville, il se plaignit amèrement du gouverneur, de son obstination à ne constituer ni le conseil de défense ni le comité de surveillance des approvisionnements. Le conseil municipal s'était occupé pour la première fois, le 14, de la question alimentaire, et le 15, un arrêté de Coffinières avait ordonné le recensement des blés et des farines, fixé le prix de ces denrées en même temps que celui de la viande de cheval. Mesures sages, mais insuffisantes, et d'ailleurs mal exécutées. Le mal remontait au mois d'août, quand le gouverneur avait refusé de faire affluer dans Metz les ressources des villages environnants, de peur d'alarmer la population.

— Et Bourbaki? Va-t-il nous ramener vraiment l'Impératrice et le Prince Impérial?... Que cela séduise des maréchaux qui doivent tout à l'Empire, je le conçois; mais il faudra compter avec la population républicaine de Metz, de Metz qu'on traite comme si elle n'existait pas... Il ne se lèvera donc pas un homme pour oser dire à Bazaine son fait?

Du Breuil eut un sourire mélancolique.

— Au moins, dit Bersheim avec force, Metz, par la voix de son conseil municipal et de son maire, saura se faire entendre, je vous l'atteste! Tous les officiers généraux ou supérieurs ne partagent pas d'ailleurs cette théorie du renoncement passif. Ils sont nombreux, ceux qui veulent rappeler Bazaine à son devoir. Obéissance au chef qui les mène contre l'ennemi, refus d'obéissance au chef qui veut les livrer : voilà ce que j'entends professer chez moi à quelques gens de cœur, le général Boisjol, Barrus, d'Avol, Carrouge...

— Je ne puis discuter cela, dit Du Breuil.

Bersheim eut un geste d'impuissance :

— Mais où va-t-on? que fait-on? que veut le maréchal?

Du Breuil le regarda avec douleur. Que pouvait-il savoir, lui, infime, des projets de l'homme qui commandait au sort de 200 000 soldats et citoyens, de l'homme au masque lourd, paupières gonflées et regard impénétrable, qui, déguisant sa grandeur sous un visage ou un masque de simplicité, enfermé, retranché derrière les grilles de son parc et les murs de sa maison, ne se montrait jamais aux troupes, ne paraissait jamais en ville, inconnu dans les hôpitaux et les ambulances, terré parmi sa petite cour d'officiers, au milieu de chuchotements suspects et de conciliabules?

— Le temps marche, dit amèrement Bersheim. Qu'a-t-on fait depuis un mois? Où serons-nous dans un mois?

Il y a un mois, c'était, sous l'orage torrentiel, la fausse sortie de Grimont. Que de chemin parcouru et sur quelle pente! Où étaient les illusions, les espérances qui persistaient alors?... L'armée, depuis, s'était démoralisée. Chaque jour de désœuvrement et d'inaction corrompait comme une eau stagnante cette foule immobile. Du Breuil songea avec anxiété aux multitudes vautrées sous les petites maisons de toile. De rares et fastidieuses corvées, la lenteur et le vide des heures, une torpeur perpétuelle que secouaient les sonneries de la soupe. Morne et silencieuse vie que celle de ces grands trou-

peaux d'hommes, parqués dans la boue des bivouacs, et passant de l'hébétude du jour à la somnolence de la nuit. Les âmes pourrissaient dans cette oisiveté fiévreuse, ce relâchement forcé de la discipline. Veules, amaigris, n'ayant plus de militaire que l'apparence, cette masse de soldats était devenue un ramassis d'affamés, une immense Bête aux innombrables bouches qui, vivant en plein cauchemar son existence machinale, ne gardait d'autre idéal que d'assouvir, matin et soir, le besoin vorace, la faim régulière qui la tourmentait. Et Du Breuil, supputant avec quelle rapidité les approvisionnements s'épuisaient sans être renouvelés, évoqua dans un avenir prochain les magasins à sec, la ville sans ressources, et planant sur la détresse des camps, pour épouvantail suprême, le spectre hâve de la Famine.

Bersheim reprit :

— Même on décourage ceux qui tentent quelque chose. Un ingénieur s'est offert à fondre des projectiles de guerre ; la direction de l'Artillerie l'a éconduit. Un de mes amis, M. Cordier, a promis mille francs à qui porterait une lettre à Paris et rapporterait la réponse. Le général Coffinières, après lui avoir demandé sévèrement « à quel titre il se mêlait de ces choses-là », a dit qu'il entendait conserver la haute main sur l'exécution du projet. M. Cordier lui a présenté quelques émissaires sûrs. On n'en a employé aucun.

Il revenait à Bourbaki. Ce départ était pour tous une véritable obsession.

— S'en aller ainsi, déguisé, au milieu de médecins, la nuit ! Ces médecins n'étaient pas plus de sept, et l'on affirme que le sauf-conduit, apporté par Régnier, comptait neuf personnes. Le Quartier général allemand avait donc prévu la sortie de Bourbaki ? Comme tout cela est louche !

— Vous êtes bien pessimiste, fit Du Breuil sur un ton de reproche amical... Il lui semblait que Bersheim parlait en homme influencé. S'il écoutait ce sectaire de Barrus, toujours en révolte, ou d'Avol, si amer !



Resté seul il se sentit plus malheureux. Il fit pourtant bon accueil au jeune Chartrain, qui, faible encore, avait tenu à venir le remercier de sa bienveillance. Il lut même, pour s'assurer qu'il ne contenait rien d'irrégulier, un billet que le petit fourrier le pria de faire parvenir à son père : *M. Chartrain, conseiller d'État*... Par une tolérance surprenante, les parlementaires se prêtaient à un échange de lettres particulières, soumise à la censure dans les deux camps...

Le plaisir de sa bonne action dura peu; le spleen le guettait, un spleen noir, avec la sensation de son impuissance découragée, et du temps qui passe, qui passe...

II

Heureusement la journée de Peltre, le lendemain, fit diversion. Le plan d'attaque était impraticable, osait déclarer le commandant Mourgues... Étonnant, le scepticisme des officiers de l'état-major de Bazaine! A les en croire, le soldat ne voulait plus marcher; se battre ne faisait qu'irriter l'ennemi qui se vengeait ensuite sur les villages. A quoi servaient des actions de détail, puisque la grande partie était perdue? Pourquoi ne pas traiter de la paix, prendre sa revanche plus tard?... Il fallait entendre l'accent provençal du petit Mourgues, écho tapageur des propos, plus discrets, de son chef le général Boyer. Car le premier aide de camp de Bazaine portait, depuis hier, les étoiles. — « États de services? ricanait Floppe : — Des tas de services! » Le mot fit fortune. Floppe était la bête noire de ces messieurs, et Mourgues se fût bien gardé de parler si haut en sa présence. Mais Floppe avait pris la veille le service des parlementaires, fonctions délicates, dont une autre créature de Bazaine, le capitaine Arnous-Rivière, venait d'être relevé, et qu'à tour de rôle les capitaines de l'État-major général rempliraient dorénavant chaque jour.

La canonnade du fort de Queuleu, vers neuf heures, retentit au cœur de Du Breuil. Depuis qu'il avait entendu tonner le Saint-Quentin, lors de sa première mission de parlementaire, il n'écoutait jamais sans émotion cette

grosse voix des forts. On avait travaillé sans relâche, ils étaient aujourd'hui vigoureusement armés. Il eût voulu les voir à l'œuvre, livrés à eux-mêmes, aidant Metz à se défendre seule. Ils le pouvaient.

Le canon redoublait de violence. Du Breuil eut une envie irrésistible de savoir; il partit. Du fort de Queuleu, où il connaissait des officiers, la place était bonne. Le général Lapasset, n'en déplût à Mourgues, avait conçu un hardi coup de main, l'enlèvement du château de Mercy et de Peltre. Une locomotive blindée, emmenant quelques hommes déterminés, marcherait cependant à toute vitesse sur Courcelles-sur-Nied, y accrocherait les trains de vivres ennemis, et les ramènerait à Metz. Un habile ingénieur de la Compagnie de l'Est, M. Dietz, se chargeait de la manœuvre.

Il faisait une belle journée; les eaux de la Seille, dans la dévastation du paysage, étincelaient. Du Breuil commençait à gravir la côte de Queuleu qui dominait la plaine, avec son clocher pointu; il aperçut à peu de distance des soldats qui escortaient des prisonniers allemands. Un lieutenant qu'il interrogea, les yeux vifs sous un hâle de poussière, les mains noircies de poudre, lui dit avec volubilité :

— Victoire, mon commandant! Le château de Mercy, nettoyé d'une bouchée! Peltre était moins commode, mais on l'a enlevé tout de même, à la fourchette! N'est-ce pas, les enfants?

Il y eut des rires parmi les soldats, tandis que les prisonniers allemands, raides, continuaient d'avancer, la mine arrogante. Un capitaine ajouta :

— Par malheur, la locomotive blindée n'a pu pousser jusqu'à Courcelles-sur-Nied, l'ennemi averti avait coupé la voie. Mais nous ramenons le traître. Mes hommes l'ont découvert comme il se sauvait de chez un boulanger.

— Tenez, reprit le lieutenant, le voilà!

Et Du Breuil, entre deux soldats, vit passer, les poignets ficelés, fléchissant et défaillant à chaque pas, un misérable paquet, une guenille d'homme, la face cou-

verte de crachats, un œil caché par de la bouse de vache. A sa profonde stupeur, il reconnut Gugl.

— Mais je le connais! murmura-t-il.

Le juif leva la tête; son œil, son visage souillé prirent une expression intense et frénétique. Toute la vie que le misérable possédait encore lui sortit de la peau :

— Che suis innocent, cria-t-il d'une voix déchirante en essayant d'échapper à ses gardiens. Foyez! le gommandant me gonnait, che le gonnais, che lui ai monté une pelle pague en or! Che suis un honnête homme, un pon bère de famille, tout le monde beut le dire. Che le chure sur la tête de mes enfants!

— Judas! dit un soldat. Un prisonnier allemand, dédaigneusement, se mit à rire.

On entraîna Gugl. Du Breuil détournait les yeux :

— Êtes-vous sûr? demanda-t-il.

— Pas d'erreur, dit le capitaine. Il vendait de l'eau-de-vie dans les ateliers du chemin de fer, il a vu les préparatifs, et cette nuit il est allé prévenir l'ennemi. Il l'a avoué. Son compte est bon.

Un soldat passait, tenant par les pattes un grand lièvre roux, qui saignait :

— Montre, Feitu!

Le soldat avec orgueil éleva la bête.

— Il est venu mourir à mes pieds, dit le capitaine, il avait reçu un pruneau dans la bagarre. Ça fera un fameux civet!

Il eut un petit rire d'enfant, rejoignit le convoi de prisonniers. Un jeune soldat courait en retard; fiévreux, hilare, il parlait tout haut, secouant sa main bandée d'un mouchoir à carreaux :

— Ça ne fait rien, je lui ai mis sa cervelle dans le casque, à ce gros Schwein!

Il avait l'air si content que Du Breuil en éprouva une tristesse. Le regard de Gugl, l'épouvantable avidité de vivre peinte sur ce visage décomposé, lui laissaient une pitié mêlée de dégoût. Il revoyait l'étroite boutique poudreuse, la femme au serre-tête noir, les enfants

presque albinos, puis, ce jour où Gugl lui avait apporté la bague à l'hôtel de l'Europe, et encore la boîte vitrée de Grimont, tabac, rhum, nougat... Le pain blanc des boulangers, par la suite, avait été un excellent « gommerce ». Le juif en portait dans les bivouacs et le vendait fort cher. Il s'était mis ensuite au trafic de l'eau-de-vie; cela ne l'empêchait pas d'acheter des montres, des bijoux. Gugl se multipliait. Un jour on le voyait au 6e corps, à Saint Éloy; le lendemain au 4e, à Lorry. Les plaisanteries des soldats, leur brutalité exerçaient sur lui une fascination mêlée d'horreur. L'armée, cette bête monstre, l'attirait et le repoussait. Mais il y revenait toujours, tant la tentation du gain était forte. C'est cela qui l'avait perdu, peut-être aussi un besoin natif de trahir, et, vendant de tout, de se vendre à la fin lui-même. Il détestait d'ailleurs les Français, étant juif de Dresde. C'est égal, jamais Du Breuil ne l'eût soupçonné. Et Metz fourmillait d'espions pareils!... Il se souvint alors, tout à coup, de la bague d'opale, se rappela Borny, où il avait cru à son maléfice. Il fallait donc que la pierre fût fatale à quelqu'un!

Mais le général Lapasset, dont la rude figure rayonnait de plaisir, parut. Derrière lui, sur un lit de branchages, quatre soldats portaient un cochon gras couronné de feuilles; un artilleur traînait par la patte une récalcitrante truie rose. D'autres brandissaient des chapelets de volaille, des pains embrochés aux baïonnettes. Plus loin, des chasseurs à pied ramenaient des vaches au pis gonflé, des bœufs, des moutons, des chèvres. Un gros sapeur dont la barbe descendait jusqu'au ventre, serrait dans ses bras un agneau, en le couvant du regard. La mère, une brebis boiteuse, suivait bêlante. La joie, la fierté de ces braves gens faisaient plaisir à voir, et plaisir aussi ces bêtes vouées au couteau qui apportaient avec elles l'odeur des champs et des étables, une douceur de paix rustique dans leur démarche lente, leurs yeux vagues et leurs cris plaintifs. Du Breuil remarqua la longue tête aux yeux fermés d'un mouton,

le mufle baveux d'une vache. L'aspect de ces troupeaux lui parut insolite, depuis longtemps il avait cessé d'en voir. Seules, les agonies innombrables des chevaux repaissaient ses regards.

Il crut entendre la voix gaie du capitaine. « Ça fera un fameux civet! » Oui, et de succulents pot-au-feu, de substantiels rôtis. Il eut une vision brève de plats fumants, se retrouva tout à coup au Café Riche, avec d'Avol, le soir de la *Marseillaise* et de l'Opéra. Il revit l'onctueux maître d'hôtel : « Canetons à la rouennaise? Côtelettes d'agneau? » Certes, au lieu des éternels biftecks de cheval clairsemés de pommes de terre, il eût payé cher un tel festin. Mais il songeait aux misères du soldat...

Quelle privation, pour la troupe, celle du pain, du savoureux pain bis. On n'avait plus, à la place, qu'une bouchée de pâte spongieuse et sans suc, mêlée de son et de détritus. La viande de cheval, augmentée de ration, n'y suppléait pas. Coriace et filandreuse, elle était indigeste aux estomacs les plus robustes. Pire encore le manque de sel, pourtant indispensable à l'organisme. En ville même, il faisait presque totalement défaut. Les fabrications artificielles n'avaient donné que peu de résultats. On utilisait la source salée de Bellecroix, des corvées allaient y chercher l'eau nécessaire à la soupe, des files interminables de voitures chargées de tonneaux y stationnaient pendant des heures; mais l'insuffisance du débit n'avait pas permis de cristalliser par ébullition les immenses quantités nécessaires. Pour beaucoup, cette privation devenait une souffrance aiguë, intolérable. Voracement, les officiers s'étaient disputé le sel, puis la saumure de Metz, enfin un produit que les pharmaciens baptisaient du nom d'« eau salée ». La source de Bellecroix perdant beaucoup de ses propriétés alcalines par la grande consommation qu'on en faisait, un docteur avait proposé d'extraire des fosses à tan la précieuse matière. On avait décliné ses offres, pour ne pas léser, disait-on, les intérêts privés. Dieu sait pourtant

avec quelle avidité les malheureux soldats cherchaient à se procurer ce sel vital. On en avait vu qui mendiaient, dans les maisons; d'autres volaient; certains, aux dépens de leur santé, absorbaient du salpêtre, assaisonnaient leur soupe avec de la poudre; beaucoup, aux avant-postes, eussent bravé les coups de fusil pour aller voir, dans les fermes, si le saloir, les boîtes à sel suspendues au mur contenaient encore quelques grains.

— Du Breuil!

Au petit galop, sur un cheval en excellente forme, un officier de l'état-major de Frossard le hélait : grand nez, longues moustaches.

— Laisné? Qu'est-ce que vous faites là?

Ils se serrèrent la main. Laisné dit :

— Venu aux nouvelles. Demi-succès. Enfin, l'affaire aura toujours montré l'entrain des troupes. Mais si l'on veut des vivres, ce n'est pas là, c'est à Thionville qu'il faut aller en chercher... Il parla d'un grand convoi de biscuit et de farines, affirma que le maréchal en connaissait l'existence, averti la veille ou l'avant-veille par un émissaire du colonel Turnier... D'où tenait-il ces détails? Il ajouta :

— Mais Bazaine ne s'en soucie guère. Ce qu'il veut, c'est tirer son épingle du jeu, devenir l'arbitre des destinées du pays. Il se croit encore au Mexique!

Du Breuil caressait l'encolure du cheval, un normand râblé :

— Comment faites-vous pour le conserver en si bel état?

L'aide de camp, vivant dans l'intimité d'un commandant en chef dont la table et les écuries passaient pour bien garnies, répondit avec superbe :

— Je le nourris.

Il revint à son idée :

— La maréchale Bazaine n'est pas ennemie d'une douce ambition. Mauvaise affaire, quand le jupon s'en mêle!

Il rappela l'ascendant exercé sur le maréchal par sa première femme et la mort de celle-ci, empoisonnement,

croyait-on, qui aurait mis fin aux péripéties d'un drame d'amour mystérieux. L'animosité du commandant en chef contre Mac-Mahon serait venue de ce que celui-ci, général de brigade à Tlemcen, avait refusé d'apostiller une lettre que Bazaine, colonel alors, écrivait au ministre de la guerre, — une lettre de demande en mariage avec cette femme, Espagnole d'une grande beauté, mais d'origine basse.

— Une bonne fille! dit-il. Je me fierais moins à la seconde. Elle paraît plus compliquée. Ces Mexicaines ont une morale politique à elles.

Il cligna de l'œil :

— A propos de femmes, notre camarade Décherac ne s'ennuie pas. Je l'ai vu l'autre jour; on le promenait en voiture. Une très jolie personne l'abritait de son ombrelle, et le mari conduisait. Décherac avait l'air du plus heureux des trois! Je lui demanderai de me présenter, comme successeur.

Et le grand Laisné, tirant sa moustache d'un air moitié figue et moitié raisin :

— C'est vrai, mon cher, il n'y en a que pour les blessés!... Nous autres, nous menons une vie de cénobites. Plus d'amour!... Les rares crinolines sortables sont pour les grands chefs, et quant à celles qui tiennent boutique, ptt! ces dames ont trop de clients!

A quelles créatures misérables, à quels pauvres réduits de joie Laisné faisait allusion, Du Breuil le comprit; il eut une petite moue dégoûtée. Depuis le commencement de la guerre, il refaisait l'apprentissage d'une vie mâle et pure, toute de labeur intellectuel et de dépense physique. Mais quand il croyait avoir oublié les exigences du cœur et de la chair, des images à l'improviste l'assaillaient. Des silhouettes frêles passaient dans la foule des rues, ou bien il évoquait un amour discret, secret, en une chambre close. Mme de Guïonic apparaissait; il revoyait le pointillé de son bas à jour, son cou nu et frais. Puis le nom de Rose Noël tintait à ses oreilles, en un heurt léger de verres et d'assiettes. Il songea tout à

coup à la gantière rousse qui, le jour de son départ, s'était offerte à lui, dans un sourire. Ses tempes bourdonnèrent. Laisné gouailla :

— Ce n'est pas un convoi de vivres qu'on devrait nous tenir prêt à Thionville, mais des bazars de captives, des troupeaux de belles esclaves, comme chez les anciens... Cent soixante mille hommes privés de tout commerce charnel, pensez à cela!

Il lança une gaillardise un peu rude, puis d'un haussement d'épaules :

— Après tout, je m'en moque, mon hôtesse a de la bienveillance. Et la vôtre?

Sans attendre la réponse, il consulta sa montre et sur un — au revoir! partit au petit galop.

Du Breuil le suivit du regard : cette assurance tranquille chez beaucoup d'officiers braves, mais frivoles, lui causait toujours un dépit. Combien vivaient ainsi au jour le jour, remplissant correctement leur devoir, consolés des malheurs publics par la conscience qu'ils n'y contribuaient pas! Le sentiment d'une fatalité supérieure adoucissait celui de leur impuissance. Ces philosophes militaires, si nombreux, il les enviait, lui à qui cette impuissance était le plus amer crève-cœur. Que de fois, tout en les repoussant comme des suggestions de l'orgueil, il avait entendu les voix impérieuses qui lui soufflaient l'action, l'initiative. Ah! s'il était Bazaine! Comme il sortirait, quitte à succomber ensuite, s'il le fallait, en rase campagne. Puis il songeait qu'il n'avait que sa vie à perdre. Qui sait quels scrupules, quel vertige pourraient le paralyser, s'il était le chef suprême de tant d'existences?... Mais non, se répétait-il, cette inaction est déshonorante... Plus de pourparlers, de négociations louches. Le combat et, s'il le faut, la mort, la mort simple de Lacoste, de Langlade, de Poterin. La vie n'est pas si précieuse que l'honneur!

Revenant par la plaine du Sablon, il aperçut à l'entrée du village un tumultueux rassemblement; des bras levés, des faces d'ivresse meurtrière se démenaient avec

des glapissements et des huées autour de quelques soldats et d'un officier gesticulant. Du Breuil distingua Gugl lié à un arbre; des fagots s'amoncelaient autour de lui. Son visage n'était qu'une boue sanglante, et de sa bouche, un grand trou noir, sortaient les hurlements convulsifs d'un porc qu'on saigne. Des enfants exécutaient une danse de caraïbes, et l'énorme charretier roux, le convoyeur de Sarrebrück et de Gravelotte, la brute instinctive des échauffourées populaires, battait le briquet en criant :

— Brûlons l'espion! brûlons l'espion!

Son regard rencontra celui de Du Breuil, qui le reconnut. Bousculant des femmes pareilles à des furies, le charretier beugla :

— A moi, les amis, flambons la vermine!

Mais énergique, l'officier à qui Gugl était confié protestait : c'était le capitaine au civet. Il jurait d'une voix de tonnerre, disant que le conseil de guerre déciderait, et puis qu'on l'ennuyait, et qu'il n'aimait pas les braillards.

— Entendez-vous, l'homme? déclara-t-il au charretier qui, tête basse, fonçait déjà.

— Il ne manque plus que ça, ricana la brute, les vl'à qui se mettent avec les Prussiens à c't'heure!

— Répète un peu!

— Oui, vociféra l'homme, les vl'à qui se... Sa phrase lui resta dans la gorge. Le capitaine, sec et trapu, l'avait enlevé sous les bras; et le souffle coupé, le géant allait rouler dans la poussière. Au milieu de la foule intimidée, encore houleuse, les soldats emportaient Gugl évanoui.

Le soir, la plaine rougeoya. Le fourrage du 3e corps avait réussi à Colombey, le 6e corps avait enlevé Ladonchamps; par représailles, les Prussiens incendiaient le château de Mercy, Peltre, Colombey, les Petites-Tapes. Les flammes éclairaient tous les points de l'horizon. Chacun, le cœur serré, assistait par la pensée à ce retour de l'ennemi furieux, chassant les paysans inof-

fensifs, propageant, torche en main, la destruction sauvage. Mourgues, cependant, triomphait, et de son accent qui avait la saveur de l'ail :

— Nous voilà bien avancés! Tout cela pour quelques prisonniers, quelques bestiaux...

Pourtant les journaux saisis sur les Allemands étaient intéressants. Froissés, tout maculés de crasse et de sang, ils apportaient, dans l'ignorance où l'on vivait, l'écho des voix du dehors : Paris tenait bon, des combats sanglants s'étaient livrés sous ses murs; la défense nationale s'organisait partout, la Prusse était disposée à traiter avec Jules Favre, qui venait de se rendre à Ferrières, où s'était établi le grand Quartier général ennemi. Du Breuil retombait dans le cercle des conjectures, des doutes et des craintes. Tout ne prouvait-il pas la nécessité de la guerre à outrance? N'est-ce pas elle qui nous vaudrait de meilleures conditions en fatiguant les envahisseurs? Se résoudrait-on à ce que la Lorraine, l'Alsace, comme ils s'en targuaient bien haut, demeurassent leur proie? Qu'attendait Bazaine?

Là-dessus, les vagues bruits d'une tentative de sortie vers Thionville se répandaient. Le sous-intendant Gaffiot recevait l'ordre de réunir deux jours d'avoine pour tous les chevaux de l'armée à la date du 1er octobre. Et Du Breuil apprenait par Charlys que le maréchal attendait avec impatience le résultat des négociations de Régnier. Le 29, malheureusement, tout ce beau plan, fondé sur les mirages d'un hâbleur, ou pis encore, sur les menées d'un espion, s'écroulait. Un parlementaire, envoyé par le général de Stiehle, arrivait au Ban Saint-Martin. Il remettait au maréchal une lettre de Bourbaki, datée d'Hastings, et une du prince Frédéric-Charles, surpris que Bourbaki demandât à rentrer à Metz. « Le général ne devait cependant pas ignorer que, si on ne s'opposait pas à un voyage politique, il était bien entendu que pendant la durée du siège, il ne pourrait rentrer dans la forteresse. Régnier avait dû lui faire connaître cette condition. »

— Pauvre Bourbaki ! Encore un dont le Sphinx s'est débarrassé ! répétait-on.

Mais Du Breuil pensait, avec plus de raison, que parti confiant dans le succès de sa mission, persuadé que tout serait aussitôt réglé, Bourbaki s'était figuré n'avoir plus à rentrer à Metz. Sa demande à Frédéric-Charles prouvait sans doute qu'il n'avait pu s'entendre avec l'Impératrice, et se trouvait dans une situation fausse.

Le pis est que Bazaine lui-même était joué, et avec quel art, par l'incomparable Bismarck. Une dépêche de Ferrières, le même jour, posait au maréchal cette question : accepterait-il, pour la reddition de son armée, les conditions que stipulerait M. Régnier? Bazaine était bien forcé de répondre au général de Stiehle qu'il ne connaissait pas Régnier. Muni d'un laisser-passer de Bismarck, cet homme s'était dit l'envoyé de l'Impératrice, sans pouvoirs écrits; il s'était informé des conditions auxquelles le maréchal consentirait à négocier une capitulation. « *Je lui ai répondu*, écrivait Bazaine, *que la seule chose que je puisse faire serait d'accepter une capitulation avec les honneurs de la guerre; mais que je ne pouvais comprendre la place de Metz dans la convention à intervenir.* » L'honneur militaire ne lui permettait pas de traiter à d'autres conditions. Il s'offrait, si le prince Frédéric-Charles désirait de plus complets renseignements, à lui envoyer le général Boyer, son premier aide de camp.

— Voilà, mon cher, dit Charlys avec indignation, ce que Bazaine ose proposer ! Une capitulation, d'emblée !... Ce Régnier, savez-vous sur quoi il l'a si bien accueilli? Sur une simple photographie de la maison de l'Impératrice à Hastings, photographie portant la signature du Prince Impérial. Il s'est confié à ce louche individu, il lui a dit que nous n'avions plus de quoi manger que jusqu'au 18 octobre ! On ne croira pas ces choses là plus tard ! Et il propose — pour donner des renseignements ? allons donc ! — pour entrer en pourparlers plutôt, son fidèle Boyer, son conseiller du Mexique,

Boyer l'Invalide, Boyer, le prôneur d'une « captivité honorable » !

Il ajouta brusquement :

— Strasbourg s'est rendu hier, après une belle défense.

Un silence, et nouant ses mains qui craquèrent :

— Puissions-nous en dire autant ! Car pour sortir... je n'y compte plus !

III

Pourtant, divers préparatifs semblaient vouloir le démentir. La fameuse sortie sur Thionville allait-elle s'exécuter? On déblayait la voie du chemin de fer, et la communication entre les deux rives, par Longeville, était rétablie. D'où sarcasmes de Floppe :

— On s'est bien gardé de détruire, il y a deux mois, les ponts dangereux de Novéant et d'Ars, on s'est moqué des instances des habitants!... Par contre, le seul pont qu'on eût pu conserver sans faute, puisqu'il était sous le canon des forts, et d'ailleurs doublé d'un gué, Bazaine s'est empressé de le faire sauter. Bien la peine, puisque ensuite il a fallu le réparer!...

On s'entretenait de la situation des vivres. Le sous-intendant Gaffiot venait, sur ses instances, d'être relevé des lourdes fonctions que lui avaient laissées, le 17 août, l'intendant de Préval, envoyé en mission après l'intendant général Wolf, et qui, depuis, n'avait pu rejoindre, non plus que le commandant Magnan.

Pas brillante, la situation. Quatorze jours de pain, et le 15 plus rien à consommer que de la viande de cheval. Avoine, fourrage et feuilles faisaient également défaut. On donnait aux bêtes du tourteau de colza concassé, des betteraves.

— Demain, ce sera des lames de sabre! dit Francastel, goguenard.

Il passait à Metz tout son temps, revenait plein d'histoires et de potins qu'il racontait avec des mines de femme bavarde :

— On croit marcher sur une fourmilière, tant les Messins s'agitent! Bah! ils peuvent faire des pétitions et les présenter au maréchal. Ça n'est pas ça qui l'empêchera de jouer au billard!

— Vous retardez, dit gravement Floppe, c'est au crocket que Son Excellence daigne se prélasser maintenant.

Cette pétition, qui exprimait de façon si digne les sentiments du conseil municipal et de la population, le maire, M. Maréchal, un ardent patriote, était venu la porter à Bazaine. Celui-ci, bon homme à son ordinaire, affable même, s'était répandu en protestations. Il partageait exactement les idées de son interlocuteur : le sort de la ville devait rester distinct de celui de l'armée. Il se préoccupait de sortir; les petites opérations récentes en annonçaient d'autres plus sérieuses. D'ailleurs, il ne dissimulait pas les difficultés : point de chevaux pour traîner les vivres, le matériel; une sortie sacrifierait beaucoup de monde, encombrerait les ambulances et les hôpitaux déjà pleins... Le maire avait dû se contenter de ces promesses.

Cependant on n'entendait que le gros colonel Jacquemère. D'inextinguibles fluxions le torturaient. Grommelant et soufflant, il se donnait de l'importance depuis que Laune, épuisé par la fièvre, contre laquelle il s'était constamment raidi, gardait la chambre. Jacquemère ne doutait pas de la sortie. On recommandait de nouveau d'alléger les bagages. Le 3 octobre, on faisait distribuer deux jours de biscuit et la dernière ration de lard restant en magasin. La veille, le château de Ladonchamps avait été enlevé pour la seconde fois par le 6e corps. L'avant-veille, le 4e corps s'était emparé du chalet Billaudel et du village de Lessy.

Le 4, le maréchal convoquait chez lui, à quatre heures et demie du soir, les commandants de corps d'armée et

les chefs des différents services. Du Breuil était allé voir Védel à son bivouac. Il ne passait jamais sans tristesse le long du campement de la division du Barail, installée sur les glacis de Metz. Il contempla les longues files blanches et grises des petits chevaux arabes, si vifs autrefois, à présent abattus, couchés sur le flanc, effroyablement maigres. Ils se relevaient encore, par habitude, aux heures des repas, et tirant sur la corde, hennissaient en frappant du pied, appelant en vain les musettes d'avoine ou la botte de fourrage. Ils rongeaient tout ce qui leur tombait sous les dents, le cuir, le bois; ils se mangeaient la crinière et la queue, retrouvant un instant la force de ruer et de mordre; puis ils se recouchaient, une détresse dans leurs yeux vitreux, et leur longue agonie recommençait.

Un officier de chasseurs d'Afrique, qui portait sa barbe grisonnante en éventail, tendit la main à Du Breuil :

— Est-ce vrai, les nouvelles?

C'était le lieutenant-colonel de la Manse. Il avait beaucoup vieilli. Il ne semblait plus le même homme qui, le matin du 19 août, à la Préfecture où bourdonnait l'état-major impérial, se plaignait en riant, grisé par la longue étape de nuit, qu'on les eût fait venir d'une traite de Saint-Mihiel à Metz. — « Quelles nouvelles? » répéta Du Breuil... Mais ce qu'on affirmait : les armées de Lyon, de Nantes auraient battu à plate couture les Prussiens entre Étampes et Fontainebleau, Trochu avait achevé leur déroute jusqu'à Épernay. Quantité de Prussiens seraient brûlés dans la forêt de Sénart, des bûcherons ayant allumé l'incendie avec du pétrole... Il eut un geste de doute.

— Tant pis, dit La Manse. Cela n'eût pas nui aux négociations. Car on va traiter, n'est-ce pas? demanda-t-il avec ironie. Le maréchal Canrobert, en recevant les officiers supérieurs nouvellement promus, leur a dit que la Régente intervenait auprès du roi de Prusse et que nous sortirions d'ici avec les honneurs de la guerre!... Rien que cela! Excusez du peu!

Ricanant, il écrasa sous son talon une motte de terre : un escargot qui s'y trouvait craqua et se répandit, en traînée visqueuse.

— Pouah! fit La Manse.

Une bouffée de vent leur jetait aux narines la pestilence du charnier aux chevaux. Et ce dégoût que leur inspirait la laideur des choses n'était rien à côté de celui qui leur montait de l'âme.

Du Breuil s'était remis en route. Un beau soleil à son déclin chauffait la plaine; dans la clarté mélancolique; les derniers arbres balançaient des bouquets de feuilles jaunes. Au bivouac, un sergent lui désigna la tente du capitaine Védel. Elle était plus blanche que ses voisines, tendue avec plus de soin sur un tertre entouré d'ingénieuses rigoles. Védel était assis sur un pliant. Il recousait avec du gros fil un bouton à sa capote. Des écorchures sillonnaient ses fortes mains rouges.

— Tu es tombé?

— Dans les pierres, à l'attaque du château de Ladonchamps.

Il raconta l'affaire. Ses partisans étaient de rudes gas! Mais quelle misère que de pareils hommes eussent faim! Beaucoup de soldats sans armes allaient déterrer les pommes de terre, près des avant-postes ennemis, qui laissaient faire. Par exemple, au 4e corps, à Lessy de pauvres diables de lignards avaient été dupes de leur convoitise. Les Allemands avaient hissé un drapeau blanc, tendu de belles miches de pain croustillantes, d'appétissants quartiers de lard en criant : *Bons Frantsous, camarates, nix capout!* Les nôtres, un, puis dix, puis cinquante, s'étaient avancés; on les avait harponnés, retenus prisonniers.

— Crois-tu! fit Védel indigné. Les Prussiens appellent ça la pêche aux renseignements.

Le pire est, qu'affamés, certains se faisaient prendre exprès, désertaient même. Il rappela d'autres tours de l'ennemi, les uns, gais : à Ladonchamps, une batterie qu'on redoutait de loin, se trouvait composée de longs

tuyaux de poêle montés sur des avant-trains de charrues. D'autres, sinistres : des détachements en pleine bataille, levant la crosse en l'air et, quand on s'approchait sans défiance, épaulant et faisant feu. Il soupçonna les Prussiens d'employer des balles explosibles; il réclamait une guerre loyale.

Hospitalier, il força son cousin à accepter un « rafraîchissement », un « quart » d'eau-de-vie et d'eau, sucré avec des dragées. Du Breuil éprouvait un réel plaisir à le voir s'agiter, parler de la prochaine sortie. Ce n'est pas lui qui se tourmentait de savoir si Bourbaki allait revenir, si Bazaine négociait! La propreté, la nourriture, l'entretien de sa compagnie, seuls, le préoccupaient.

— Judin va mieux, dit-il. Il s'en tirera, grâce à cette bonne M[lle] Sorbet. Mais dans les ambulances, c'est terrible; presque tous les amputés succombent à la diarrhée ou au typhus. La pourriture d'hôpital nettoie les autres.

Il regarda Du Breuil dans les yeux, avec une bonne figure énergique :

— C'est comme ça, qu'est-ce que tu veux? Il faut de la philosophie. On en sortira. Je ne comprends pas ceux qui crient, ceux qui ergotent. L'un tranche de la politique, l'autre forge des plans de campagne. C'est si simple de faire son métier.

Tranquille, il se croisa les bras. Il avait la peau du nez qui pelait, des boutons dans la barbe; sa coquetterie n'en souffrait pas. Bien calé dans ses gros souliers, il ressemblait à ces paysans durs que les privations fortifient. Il n'avait pas de besoins. Il achetait de son argent des pommes de terre pour ses hommes, mais la souscription, faite en faveur des pauvres de Metz, venait de vider sa bourse. Baste! un bon manteau, une couverture, un morceau de savon, que lui fallait-il de plus? Il raccompagna Du Breuil, fraternellement, jusqu'à mi-chemin :

— Voilà Judin réformé du coup, dit-il. Manchot, ça

vaut bien la croix? Si la proposition te passe par les mains, tu pourrais l'appuyer?

— Eh bien, et toi? fit Du Breuil en souriant.

— Moi?... Védel devint rouge : — Mais il y en a d'autres avant. Rien qu'au bataillon, le commandant, un rude homme, n'est pas décoré!

« Un brave garçon, ce Védel! » songeait Du Breuil en rentrant au Ban Saint-Martin. Mais il ne le disait plus du même ton qu'autrefois. Au lieu de son injuste dédain, il éprouvait une sympathie, presque une admiration.

Restaud l'attendait, en causant avec Gex, Cussac, d'autres officiers des divers états-majors. Le conseil durait encore.

— Le général Coffinières n'y assiste pas, dit le comte de Cussac, mais les oreilles doivent lui tinter. Parions qu'il est sur la sellette!

L'attitude du gouverneur de Metz était en effet critiquée par certains commandants de corps. Il eût suffi, affirmaient-ils, de quelques perquisitions pour doubler nos approvisionnements, avec les ressources cachées en ville. Sa faiblesse vis-à-vis des journaux était leur second grief : « il visait à la popularité! » Il faut avouer en ce cas qu'il y réussissait mal. Les séances des conseils étaient orageuses, toutes d'aigreur et de récriminations. Bazaine, disait-on, voyait sans déplaisir la zizanie entre ses lieutenants, l'entretenait au besoin en secret, écoutant leurs plaintes, les encourageant avec une bonhomie perfide. On en cita pour preuve, à l'instant même, une bonne histoire. Un journal allemand, trouvé sur un prisonnier, parlait des fourgons, bondés de vin de Champagne, du général Frossard. Un journal de Metz aussitôt reproduisait l'article, et pour toute réponse aux réclamations du général, faisait connaître que l'article avait été inséré « par ordre »!

Au milieu des exclamations, le commandant Gex tourna vers la villa du maréchal son fin profil hébraïque et se contenta de sourire.

— A propos, dit le capitaine de Verdier, un des offi-

ciers de Soleille, qui avec ses longues jambes ressemblait à un échassier, vous savez que le pauvre Sanglier va très mal.

— Blache? Mais, fit Du Breuil, les jours précédents on avait de bonnes nouvelles...

— La dysenterie, paraît-il...

— Bon! fit Restaud en voyant des ordonnances arrêter les chevaux qu'ils promenaient, des sentinelles rectifier la position, — le conseil est fini.

Les maréchaux parurent : Canrobert les traits animés, Lebœuf mécontent, mâchonnant ses grosses moustaches, Ladmirault et Frossard soucieux. Quelles nouvelles? On s'interrogeait; Jacquemère, qui était au mieux avec Boyer, bavarda. Le maréchal avait proposé de sortir vers Thionville. Lebœuf avait fait de fortes objections, le rôle assigné à ses divisions lui paraissait trop lourd. Le maréchal avait répondu : « Sortir de nos lignes sans combattre est impossible. Je vous ai présenté le plan qui m'a paru offrir le moins de difficulté; si vous ne l'acceptez pas, veuillez m'en indiquer un autre qui sera discuté à son tour, et nous ferons ensuite ce qui aura été décidé par le conseil... »

Laune, que Du Breuil alla saluer, et qui, maigri encore, les dents serrées, grelottait la fièvre sur son lit, lui dit :

— Je ne comprends rien à toutes ces discussions : on dirait que le maréchal cherche toujours à rejeter sur ses subordonnés une responsabilité qui incombe à lui seul. Que n'ordonne-t-il? On lui obéira!

Il ajouta, et il fallait qu'il se morfondît bien dans sa solitude pour céder à un pareil accès de confidence, si peu dans son caractère :

— Le malheur, mon cher, est que beaucoup envisagent la captivité de guerre comme un malheur léger, tant leur désir de conserver l'armée intacte est grand. C'est cela qui nous perd : les arrière-pensées intéressées, les calculs politiques! L'espoir de conclure avec cet agent de Bismarck une fois déçu, voilà nos grands chefs qui se demandent s'ils ne feraient pas mieux de

se rallier au Gouvernement nouveau. Hier, c'était la régence, aujourd'hui la république. Sauvons nos titres et nos situations. Heureux ceux qui, comme moi, n'ont rien à perdre!

Du Breuil le laissait reposer... Il trouvait le soir son lit bordé d'une grande couverture ouatée. Mme Guimbail l'avait entendu dire que les nuits étaient fraîches. Elle rougissait toujours quand elle le rencontrait dans l'escalier; il la trouvait maintenant presque jolie, tant il est vrai qu'un sentiment vif transforme le plus ingrat visage. Si la solitude pesait à tant d'hommes dans la force de l'âge, qui sait, se demandait-il, ce que pouvait, dans son prude isolement, éprouver, vis-à-vis de tous ces militaires, la maigre veuve? Par bien des petits soins, des prévenances furtives, elle lui laissait deviner sa prédilection. Restaud en avait même plaisanté. Frisch exploitait à son profit ces bonnes dispositions, se faisant dorloter à la cuisine.

Le lendemain matin, l'espoir d'un départ se confirma. On évacuait toutes les ambulances de l'armée sur la ville, on renvoyait les hommes malingres dans la place. Les batteries, par manque de chevaux, étaient réduites à quatre pièces; dans la cavalerie, à peine pourrait-on former un escadron par régiment. Une lettre du général Coffinières, apportée par le capitaine Chagres, demandait en même temps au maréchal d'élever à 29 000 hommes l'effectif de la garnison.

Floppe taquinait le capitaine Chagres; il avait beau jeu. Une récente mésaventure du gouverneur avait égayé l'État-major général. Coffinières ne s'était-il pas avisé d'écrire au Gouvernement provisoire une longue lettre d'adhésion, et de la confier au ballon qui emportait chaque jour les correspondances sur papier pelure? Cette lettre dépeignait la situation de la ville, l'état des esprits, et renfermait des plaintes amères contre Bazaine. Le ballon était tombé dans les mains des Prussiens, et Frédéric-Charles venait de se donner le malin plaisir de renvoyer au maréchal la missive compromettante, sou-

lignée au crayon rouge. Bazaine ne s'était pas ému, avait même affecté de plaisanter sur le mauvais caractère du général Coffinières.

— Ainsi, Chagres, vous voilà converti à la République? ricanait Floppe.

Chagres, homme simple au mufle de bœuf endormi, répondait :

— Mon ami, je me fiche de la République.

— Mais, Chagres, est-ce que la ville tiendra longtemps, une fois que vous serez seuls?

— Mon ami, je me fiche de la ville, répondait le gros homme avec flegme, je me fiche de Bismarck, je me fiche de Bazaine, je me fiche même de vous, si vous tenez à le savoir.

Cependant la sortie restait en suspens. Lebœuf insistait sur la difficulté de déboucher avec ses seules troupes, demandait que la Garde lui fût adjointe. Néanmoins, dans la journée, chacun croyait partir. Bien des visages rayonnaient. On faisait le soir une distribution extraordinaire aux chevaux, deux jours d'avoine et de foin. Des cavaliers gorgèrent par affection leurs bêtes, qui moururent. Les officiers, cette nuit-là, couchèrent tout habillés, attendant dans la nuit froide l'ordre qui ne venait pas. Du Breuil s'endormit tard, en rêvant que Mme Guimbail, non, c'était Rose Noël, non, la gantière rousse, entrait sans bruit et se penchait à son chevet.

Au matin, il était envoyé à Lessy, avec mission de s'assurer si le 4e corps était prêt. Au retour, il trouvait un singulier changement. D'étranges nouvelles. On venait d'inviter Lebœuf à faire une opération sur Courcelles-sur-Nied. « Ce n'est pas le chemin de Thionville! » maugréait Floppe. Mais le plus étonnant était la lettre que Coffinières venait d'écrire au maréchal. Il lui reprochait d'abandonner Metz après en avoir épuisé les approvisionnements, il affirmait que la ville ne pouvait résister sans l'armée; il faisait entrevoir 15 000 nouveaux blessés, venant, à la suite du combat, s'entasser dans les ambulances, déjà remplies par 20 000 malades. Cette sortie,

c'était, à brève échéance, la chute de la ville et la perte de la Lorraine. Il rejetait sur le maréchal la responsabilité des événements et en appelait, d'avance, au jugement de la postérité.

— Y comprenez-vous quelque chose? répétait Charlys avec exaspération, c'est la troisième fois qu'il insiste pour nous retenir ici, sachant cependant bien que seules les ressources de la ville peuvent nous alimenter, puisque nos magasins sont vides. Espère-t-il donc que la présence de Bazaine dégagera sa responsabilité et couvrira ses fautes?

Il ajoutait :

— Le maréchal a, cet après-midi, une conférence avec le gouverneur de Metz et le général commandant l'artillerie. Mauvais symptôme. Rappelez-vous le matin de Grimont. Ces messieurs vont fournir d'excellentes raisons de rester coi.

Il voyait juste. L'ordre de « boucaner » des chevaux, car on ne pouvait, faute de sel, préparer des conserves, marqua, presque immédiatement, une intention de séjour.

— Pas étonnant, disait Francastel, un *fœnrich* prisonnier vient de déclarer que l'ennemi est au courant de nos projets, et s'apprête à nous recevoir, cinq contre un. Dame! le maréchal réfléchit.

Mourgues, exubérant, attribuait cette fluctuation à des nouvelles apprises, le matin même, dans des journaux saisis sur des prisonniers : l'armistice se négociait; on avait communiqué à Jules Favre les conditions imposées par le roi de Prusse et on attendait, le soir, à Ferrières, la réponse du gouvernement de la Défense nationale.

Mourgues ajoutait :

— Le fort de Montretout est aux mains des Prussiens. Maîtres des hauteurs qui dominent Paris, ils peuvent le bombarder à leur aise. Les Parisiens terrifiés (il faisait sonner les *rr*) forceront le gouvernement à se soumettre. Dès lors, pourquoi tenter le sort d'un combat? Attendons, tout va s'arranger.

— Attendre! répétait Charlys, attendre que nous ayons mangé notre dernier morceau de pain? Attendre que la faiblesse nous fasse tomber les armes des mains? Parce que vous ne maigrissez pas (Mourgues avait de l'embonpoint), — est-ce que vous ne voyez pas l'épuisement des soldats, combien ils sont hâves, pâles, exténués? Cela crève le cœur, pourtant!

— C'est justement pour remplir nos magasins, disait d'Homolle, autre officier du maréchal, que Lebœuf a reçu l'ordre d'enlever les grands approvisionnements de Courcelles-sur-Nied.

Il n'y eut à cela qu'un empêchement : Lebœuf venait expliquer le lendemain qu'il jugeait l'opération impossible. Bazaine n'insistait pas, et ordonnait à Canrobert de faire exécuter un fourrage sur les fermes des Grandes et des Petites-Tapes, sur Bellevue et Saint-Rémy. Les voltigeurs de la Garde soutiendraient l'opération. Le 3e et le 4e corps feraient diversion de leur côté. L'attaque devait commencer à onze heures. Mais les troupes, par suite de la transmission tardive des ordres, n'entrèrent en ligne que vers une heure. Le soir, Restaud, envoyé sur le terrain, rapporta des nouvelles :

— Le 3e et le 4e corps ont mollement donné, le 6e, avec élan. Boisjol, sous les yeux du maréchal, a crânement enlevé les voltigeurs de la Garde. J'ai rencontré un officier allemand prisonnier. Des tringlots près de moi ont ricané. Mais lui s'est redressé : — « Ça n'est pas bien de rire, a-t-il dit, et me regardant : — Ne soyez pas si fiers, votre tour approche! »

Restaud ajoutait :

— Malheureusement le fourrage, sous le feu violent de l'ennemi, n'a pu s'exécuter. Les troupes rentrent en bon ordre.

Connu, le bulletin! Toujours le même. Pour que rien n'y manquât, le soir, les deux Tapes, incendiées par les Prussiens, flambèrent. Et 1 250 blessés allèrent grossir les ambulances où l'on ne guérissait plus, où l'on mourait.

Le 8 au matin, ciel sombre, temps froid, la pluie.

Frisch, qui allumait un feu maigre dans la cheminée, demanda :

— Est-ce que mon commandant se rappelle les bourgeois chez qui il a couché, à Moulins, le soir de la bataille de Borny?

Les Poiret? Oui, c'était cela, le vieux ménage affairé, aux yeux d'angoisse, à la voix faible et criarde. Poiret? Le bonhomme rencontré à la bifurcation de la route de Moulins-lès-Metz, quelques jours après Saint-Privat? Eh bien?

— Il voudrait parler à mon commandant, il a dit à Mme Guimbail que c'était un grand secret.

Du Breuil descendait chez son hôtesse. Une casquette de fourrure entre les doigts, le vieillard, lèvres serrées, paupières basses, semblait tout confit d'importance :

— Commandant, dit-il, bien que vous ne m'ayez pas reconnu, je vous ai rencontré souvent depuis le soir de Borny, je viens m'ouvrir à vous parce que votre visage m'inspire de la confiance. Écoutez-donc! — Il baissa la voix en regardant autour de lui : — Votre maréchal nous trahit tous! Je l'ai vu allez chez les Prussiens!

— Monsieur Poiret, un homme de votre âge...

Le vieillard reprit avec énergie :

— Un homme de mon âge, commandant, sait ce qu'il dit, quand il a vu. C'était le 26 septembre, un lundi soir. Je portais une bouteille d'eau-de-vie aux francs-tireurs d'Ars pour leur faire boire la goutte. Il faut vous dire que j'ai un cousin parmi eux. Je me suis arrêté au bout du pont. J'entends arriver des chevaux et je vois passer le maréchal Bazaine avec un trompette d'artillerie et un chasseur ou un hussard, qui portait un fanion blanc. Un peu plus tard, ils sont revenus seuls. Je leur ai dit : « Comment, vous revenez seuls? » Ils m'ont répondu : « Oui. Nous avons l'ordre de rentrer au Ban Saint-Martin. » Même, j'ai donné une prise de tabac au trompette. Où était donc allé Bazaine? chez les Prussiens, monsieur!

Il parlait avec un grand air de sincérité. La figure inquiète de Mme Guimbail se montra dans l'entre-bâillement de la porte.

— Était-ce bien le maréchal? fit Du Breuil.

— Oui, oui, c'était lui, avec ses cheveux blancs et son cheval rouge; je le connais bien. Quelques jours auparavant, à Moulins, il m'a parlé, et se retournant vers M. Arnous-Rivière, son âme damnée du Mexique, il lui a ordonné de faire fermer les cabarets à neuf heures, et défense que personne ne circulât dans les rues!

Du Breuil restant incrédule, il s'irrita :

— Si j'étais le seul, encore! Mais un menuisier de Moulins, Paquin (c'est son nom), par deux fois a reconnu le maréchal qui se rendait vers les lignes d'Ars et l'a vu entrer chez les Prussiens. Je suis un vieil homme tranquille, quel intérêt aurais-je à venir vous raconter cela pour m'attirer des ennuis! Je vous le dis et je vous le répète... Il étendit la main solennellement : — Bazaine va comploter avec l'ennemi!

Du Breuil, afin de calmer la surexcitation croissante du vieillard, cherchait à le convaincre qu'il s'était trompé, et non sans peine le congédiait, en lui recommandant le silence.

— C'est bien fort! se disait-il une fois seul, c'est impossible! Il y songea tout le jour. Le lendemain, une lugubre corvée lui échut; il allait au cimetière de l'armée, dans l'île Chambière, s'assurer qu'il était impossible de rendre le corps d'un lieutenant de dragons d'Oldenbourg, mort à l'hôpital et réclamé avec instance par sa famille. Il contempla la tombe recouverte où selon toute probabilité, lui expliqua le gardien, reposait l'officier prussien, au milieu de deux mille cadavres des deux nations, enfouis sur huit rangs de hauteur. Non loin de là, une fosse béante attendait les hécatombes nouvelles. Au fond, vingt-quatre cadavres étendus côte à côte dans un linceul à l'air libre, montraient qui une tête, qui un bras. Leur immobilité avait quelque chose de terrifiant. Ils recevaient la pluie avec

une raideur macabre dont le comique glaçait. A l'angle de la fosse, un peu de terre, dans un glissement insensible, s'éboulait. Le gardien fumait sa pipe, il avait une barbe rare et des yeux bleus très pâles, qui ne s'étonnaient plus de rien :

— Dans les premiers temps, dit-il, on les basculait par tombereaux, tout nus, en salade.

Du Breuil traversait ensuite le bivouac des lanciers de la Garde. Dans la boue, sous l'ondée, les grands chevaux étiques, sans crinière et sans queue, le poil enlevé montrant le cuir, se tenaient debout sur leurs jambes de faucheux ou couchés dans les flaques. Par endroits gisait une bête morte, à laquelle ses voisins mangeaint les oreilles. Un cheval aux yeux fous se précipita sur Du Breuil, les oreilles coincées, les dents en avant. Point d'hommes pour garder ces agonies résignées ou furieuses. Sous les tentes inondées, les lanciers cuvaient leur dégoût de vivre, vautrés dans le sommeil; ou bien, les yeux ouverts, en une torpeur d'alcool et de tabac, ils rêvassaient au pays, à la paix, au repos, puisqu'on ne voulait pas les mener se battre. Le bâillement de l'un d'eux, géant blond, exhala, dans l'ouverture d'une mâchoire rouge, un grognement de fauve.

Poignant alors, le souvenir de Lacoste! Comme il eût souffert de voir cela!... Du Breuil aperçut, auprès d'une jument étendue, si évidée que les côtes lui crevaient la peau, deux lanciers accroupis. L'un était cet homme de garde qui, portant le falot, l'avait conduit à travers la caserne de Saint-Cloud chez Lacoste, avait ensuite éclairé leur ronde; l'autre, le vieux Saint-Paul. Il introduisait une poignée de paille entre les dents de la bête. Mais sans avoir la force de mâcher, elle haletait par saccades, à petits souffles qui semblaient sur sa misérable carcasse faire courir les frissons suprêmes, les dernières ondes de la vie.

— Rien à faire, Gouju, dit le maréchal des logis. Porte ça à mon vieux Clairon.

Et Du Breuil vit cet homme rude se pencher sur la

jument, baiser les naseaux caves avec une tendresse impuissante et découragée :

— Adieu, Musette, dit-il d'une voix rauque.

Musette! une douleur aiguë, atroce, traversa Du Breuil. Comment reconnaître, dans ce long cadavre vivant, la fine bête au poil lustré qui, dans son box à Saint-Cloud, réveillée d'un demi-sommeil, avait henni vers son maître, — la jument piaffante qui, le jour du départ de la Garde pour Boulay, quittait d'un trot leste l'hôtel de l'Europe tandis que Titan, par bonds lourds, voltait autour d'elle? Musette, que Lacoste avait tant aimée, c'était Musette, ce pauvre animal moribond, cette dépouille pour la fosse!

A trois pas de là, Gouju caressait un vieux cheval de troupe tout muscles, tout nerfs, véritable anatomie d'écorché. Il broyait de ses dents jaunes la paille. Saint-Paul s'approcha et, le contemplant avec des yeux fixes et secs, sembla reporter sur lui toute son affection. Gouju, ému, détournait la tête.

— Maréchal des logis! appela Du Breuil.

Saint-Paul le regarda, lui vit un visage bouleversé. Leurs âmes si différentes, si lointaines, rapprochées par une commune pitié, malgré la distance du rang et l'abîme des castes, fraternisèrent. Du Breuil, d'un élan de cœur où sa sympathie, sa gratitude cherchaient à s'exprimer, tendit la main au vétéran. Saint-Paul hésita, devint rouge, prit cette main, et ce fut, entre l'officier et le soldat, une longue étreinte silencieuse. En abaissant les yeux, Du Breuil remarqua le pied blessé de Saint-Paul :

— Vous souffrez toujours?

Gouju osa intervenir :

— Il ne veut pas aller à l'ambulance.

— Je ne veux pas crever de pourriture! fit l'autre.

Il expliqua en deux mots son remède, bien simple : de l'eau-de-vie sur la plaie, puis, avec son couteau, il enlevait au fur et à mesure la chair pourrie, comme on creuse un fruit véreux.

Du Breuil cherchait quelques bonnes paroles, une

manière d'obliger, de secourir le vétéran; il craignit de le blesser, sourit tristement et dit, en touchant son képi :

— A des temps meilleurs!

Saint-Paul, raide, la main au bonnet de police, salua. La discipline avait rétabli la barrière.

Du Breuil rentrait en ville.

— Commandant! dit une voix. M. Dumaine, toujours gras, toujours rose, mais piteux sous la pluie, l'air inquiet d'un chien qui rôde, s'accrochait à lui, et roulant les yeux, demandait :

— Est-il vrai que Bourbaki soit en prison à l'École d'application! On affirme qu'il voulait sortir à tout prix et qu'il a dit son fait à Bazaine! D'autres répètent que le maréchal le garde dans sa maison du Ban Saint-Martin, avec des canons braqués, de crainte qu'on ne vienne l'enlever.

Du Breuil essayait de se dépêtrer du gros homme.

— Vraiment, répétait Dumaine, vous m'assurez que Bourbaki est sorti avec ce Régnier?... Mais c'est si invraisemblable! Bien peu de gens y croient. Tout à l'heure encore, des soldats prétendaient qu'il avait giflé Bazaine et que le maréchal, l'ayant tué en duel, l'avait fait enterrer dans son parc!

Du Breuil, pour détourner la conversation, parlait des Bersheim. Dumaine, mal à l'aise, éluda : « Il ne les avait pas vus depuis longtemps, il avait été souffrant », et son regard, sa voix mielleuse, laissaient deviner un mensonge. Il s'esquiva.

Du Breuil s'était promis de prendre des nouvelles de Blache à l'école Saint-Clément. Il tomba sur Décherac, pâle encore, qui accompagnait Mme de Fontades. Ils sortaient d une confiserie où ils avaient, en croquant des mirabelles, attendu que la pluie cessât. Mme de Fontades portait à son corsage un bouquet de roses d'automne, délicates comme la pâleur de son teint. Elle avait les paupières meurtries, une grâce d'amoureuse. Son attitude indiquait une mainmise sur Décherac, qui paraissait ravi. Il allait reprendre son service dans

quelques jours, annonça-t-il. C'est par ordre du médecin — il sourit à son amie — qu'il prenait l'air. Il ajouta :

— Metz est funèbre d'ailleurs. On ne rencontre que des éclopplés, des béquillards; avant-hier, par le beau temps, c'était un véritable défilé d'invalides.

Mme de Fontades respira ses roses. De toutes les rues, de toutes les maisons, de tous les pavés transsudait, dans l'air mouillé, un relent de phénol et de chlore, qui ne parvenait pas à étouffer l'odeur affreuse des plaies purulentes et des chairs décomposées. Décherac tint à accompagner Du Breuil; il estimait Blache. Tous trois marchèrent de front, Mme de Fontades entre eux, sous son parapluie qui leur faisait gouttière dans le cou.

— Le Père Desroques?

Il était très malade, leur apprit un Père jésuite : son dévouement l'avait épuisé. « C'est un flambeau qui va s'éteindre », avait dit le médecin.

— Le commandant Blache?

Le Père eut un geste d'impuissance :

— Une opération si bien réussie!... la guérison s'annonçait... et puis, du jour au lendemain, la dysenterie... il n'y a plus d'espoir.

A pas légers, les deux officiers et Mme de Fontades — le Père jeta sur elle un regard inquiet — s'avançaient dans le dortoir. Un blessé attira leur attention, si grand que sa tête et ses pieds dépassaient presque le lit. C'était Couchorte. Une armature d'osier soulevait ses draps en arc de cercle, pour qu'aucun contact ne l'effleurât. Il paraissait gigantesque de la sorte. Sa rouge face tuméfiée se tourna vers eux, ses moustaches énormes se retroussaient, les yeux lui sortaient de la tête; il mâchonna une phrase incohérente.

— Il est resté frappé, dit tout bas le Père, et avec une admiration naïve : — quel dommage, un si bel homme!

Le Père était tout petit, tout ratatiné, si faible qu'une chiquenaude l'eût renversé. Là-bas, cette forme raidie, ce visage terreux dont la peau trop large flottait et pen-

dait, ce corps miné, réduit à rien, c'était Blache. Son œil terne ne les reconnut pas.

— Blache, c'est nous, Du Breuil, Décherac, vos amis!

Rien ne bougea. Les dents saillantes du Sanglier, hargneusement montrées, rappelaient les crocs de la bête acculée qui va mourir.

Une émotion poignante saisit Du Breuil, gagna même le léger Décherac. Ils revoyaient Blache infatigable au travail, impassible au feu, dévoué à son maître, le maréchal Lebœuf, comme ces dogues grondants qui sont les plus fidèles. Des hommes de cette trempe, il y en avait peu. N'était-ce pas une stupide ironie, une cruauté révoltante du sort, que ce vieux soldat eût échappé aux balles, aux obus, à la pointe des sabres et des baïonnettes, fût sorti par de miraculeux hasards des champs de bataille en flamme, pour venir, misérable et solitaire, agoniser dans ce lit d'hôpital, vidé par une mort fétide, dans les souillures les plus abjectes!

— Blache, me reconnaissez-vous? C'est moi, Du Breuil.

Un silence pénible; le visage terreux restait rigide. Et pourtant Blache les voyait, Blache les entendait. Du Breuil allongea la main pour prendre celle que son vieux camarade laissait pendre sur les draps, mais avec une pudeur farouche le Sanglier la retira. Que de choses tenaient dans un geste pareil! Quelle humiliation, quelle révolte, quel reproche! « Laissez-moi mourir! pourquoi contempler ma misère? » semblait dire Blache.

Du regard, Du Breuil, Décherac et Mme de Fontades se consultèrent. Le silence était si lourd qu'ils étouffaient; ils se sentaient honteux, comme d'une involontaire injure, faite à ce que la souffrance et la mort ont de plus sacré. Mme de Fontades ôta le bouquet de roses de son corsage et, l'ayant baisé, elle le plaça, par une inspiration pieuse, sur le lit, contre la poitrine du Sanglier. Quelque chose d'indéfinissable parut sur le visage de Blache. De ses doigts tremblants il prit avec précaution, avec lenteur les roses, il les respira, et cet homme

qui avait vu la mort en face et que rien n'émouvait, se tourna vers la muraille et pleura.

Du Breuil et Décherac s'en allèrent sur la pointe des pieds; Mme de Fontades les suivait avec un visage altéré.

En sortant, le parapluie d'un monsieur très élégant heurta le capuchon de Du Breuil.

— Maxime !

La figure maigre s'éclaira; Judin souriait, le bras droit en écharpe. Son parapluie le gêna pour saluer. Son infirmité lui causait plus de chagrin que de douleur physique. Devant la jeune femme surtout, à laquelle on le présentait, son humiliation fut visible. Mme de Fontades avait poussé un petit cri :

— Le vicomte Judin! Mais était-il parent de...

Il se trouva qu'il était en effet parent par alliance d'une tante à elle, un peu son cousin par conséquent. Elle l'invita bien vite à dîner, ravie de trouver en lui un homme de son monde, de ses goûts, — et pour que Décherac ne fût pas jaloux, elle lui pressait le bras gentiment.

— Il y a donc à Metz des tailleurs chic? demandait Du Breuil.

Il retrouvait, pincé dans une redingote, — pantalon gris-perle, guêtres blanches et souliers vernis, — son Judin, le Judin du Cercle, des parties avec Bloomfield, Lapoigne, Peyrode, le Judin d'un temps qui lui paraissait si loin, si loin...

— Parbleu! dit Judin, j'ai le propre tailleur du maréchal et du général Boyer. Ces messieurs viennent de se commander des habits bourgeois. Vous voyez que je suis informé. Boyer a même dit à cet homme qui lui prenait mesure : — « Si je dois défiler devant les Prussiens, j'aime autant que ce ne soit pas en uniforme! » Textuel!... Pour moi, j'ai rendu ma capote et mon pantalon rouge. Réformé! Mais, vous savez, sans le dévouement de Mlle Sorbet, j'y passais!

Mme de Fontades, intriguée, flairant du romanesque, réclamait des détails. Était-elle jeune, cette demoiselle

Sorbet, et jolie?... Mais pourquoi rester dans la rue à recevoir la pluie? Que ne montaient-ils tous trois chez elle? Son mari serait charmé... Du Breuil s'excusait, Judin voulut le reconduire. On se sépara. Décherac, emmené par sa jolie garde-malade, criait :

— Bonjour à Restaud.

Seuls, Du Breuil et Judin se regardèrent, joyeux de s'être retrouvés; puis leur sourire, s'effaçant lentement, laissa paraître sur leurs visages l'inquiétude et l'angoisse de l'heure présente.

— Eh bien, mon pauvre Pierre?

Du Breuil ne répondit pas. Judin reprit :

— J'habite maintenant à l'hôtel du Nord. Quantité d'officiers se réunissent au cercle. Il n'y a qu'un haro sur Bazaine. Peut-être là-bas, au Ban Saint-Martin, ne vous faites-vous pas une idée de l'agitation de Metz?

— Possible! dit Du Breuil. Mais qu'en sort-il? du vent.

— Hum! fit Judin, si le vent soufflait en tempête! Tant d'indignations pourraient bien aboutir à une révolte générale. Quel est l'obstacle au vœu de toute la ville et de toute l'armée? Un seul homme, Bazaine!

— Eh bien, riposta Du Breuil, l'écarterez-vous? Comment?

La chose lui semblait absurde, inconcevable. Allait-on supprimer le maréchal? Par quel moyen? La violence? C'était fou : on ne pouvait sans crime sortir de la légalité. La persuasion? Obtenir qu'il se démît de son commandement, cédât la place à un autre? était-ce probable?

— N'y a-t-il, hasarda Judin, aucun espoir de le convaincre? Si l'on faisait appel à son honneur, à son patriotisme, et, s'il reste sourd, à son intérêt, au sentiment de la responsabilité qu'il encourt? La France lui demandera compte de son inaction, de ses pourparlers avec l'ennemi!

— Eh! qui le convaincra? fit Du Breuil impatienté, — qui parlera plus haut que son inconscience, que son ambition, que son égoïsme? Il n'a ni égaux, ni maître.

— Cependant, objecta Judin, il est inouï que

200 000 hommes dépendent de l'ineptie ou de la trahison d'un seul. Voilà maintenant Bazaine qui consulte les généraux de division, qui leur fait demander leur avis sur la situation, comme s'il ne se sentait pas encore assez couvert par la complicité des commandants de corps. Je dînais avant-hier chez le gros père Chenot; arrive un message de Canrobert, l'invitant à venir conférer avec lui. Il a fait une singulière grimace en murmurant : « C'est cela, on nous appelle pour donner l'absolution générale ! »

— Je sais. La réunion a eu lieu hier chez les commandants de corps. La plupart des généraux, si j'en juge par quelques-uns qui n'ont pas tu leur avis, ont admis la possibilité d'une convention militaire : on laisserait l'armée, avec armes et bagages, se retirer sur un point neutre du territoire. Sinon, ils se déclarent prêts à mourir à la tête de leurs troupes. Paroles que tout cela, Maxime ! L'ennemi ne peut pas, ne veut pas nous accorder une capitulation autre que celle de Sedan. Il nous amuse, la famine arrive, et quand nous voudrons mourir en combattant, il sera trop tard, voilà !

— Alors, demanda Judin, comment cela va-t-il finir?

— Mal, conclut Du Breuil. Bénissez votre réforme, qui vous épargnera sans doute la captivité en Allemagne.

Judin protesta, devenu soudain pourpre :

— Non, non ! Pierre ! ne dites pas des choses pareilles ! c'est impossible.

Il pensait : « C'est honteux ! » Mais en lui-même retentissait la voix secrète qui, plus haut que les fanfares de la diane ou de l'extinction des feux, criait à chacun, matin et soir, la prophétie fatale, sans parvenir à secouer la stupeur de cette foule fascinée, semblait-il, par l'approche inexorable de son destin.

— Regardez ! dit-il.

Derrière les vitres ruisselantes d'un café, des officiers parlaient haut, avec de grands gestes. Du Breuil reconnut deux vieilles figures de connaissance : le colonel la Maisonval et le capitaine Laprune — Oreste

et Pylade. Ils faisaient une partie d'écarté; on devinait à la façon dont ils jouaient que ces cartes-là leur étaient plus familières que celles de géographie. « — C'est bien le Rhin, n'est-ce pas, qui passe à Sarrelouis? — Pardon, mon colonel, c'est la Moselle! »...

— De mon fauteuil dans le salon de Mlle Sorbet, dit Judin, je les voyais tous les jours à la même heure passer devant la fenêtre, allant au café; le capitaine soutenait son colonel boiteux... Entrons-nous?

— Non, dit Du Breuil, merci.

La nuit tombait vite, il rentrait percé jusqu'aux os au grand Quartier général.

— Vous savez, dit Francastel, après-demain on ne donnera plus rien aux chevaux. Dans cinq jours, plus de pain! Dans onze jours!... Il claquait de l'ongle sur sa dent.

Et Du Breuil eut la vision de l'immense Bête aux deux cent mille bouches. Tourmentée d'un besoin vorace et régulier, elle avait englouti depuis deux mois des montagnes d'approvisionnements, tari des rivières de vin. Des moissons entières s'étaient égrenées avec les piles innombrables des sacs; des troupeaux avaient été dévorés par centaines. Il fut hanté par l'image des soldats affamés. Les uns mâchaient avec un dégoût avide la viande de cheval mal cuite, dépecée de la minute. D'autres s'arrachaient les morceaux de pain. Tous, dans leur maigreur blême, prostrés ou fébriles, avaient une tension bestiale des traits. Ceux qui pouvaient se procurer des provisions se cachaient pour manger, pris d'un égoïsme farouche. Tous les liens étaient rompus. Les chefs et les soldats n'osaient plus se regarder en face. Chacun devenait sauvage. Seules, les heures des distributions rapprochaient encore cette foule inassouvie. Mais bientôt, quand les derniers chevaux, morts d'inanition, auraient servi de pâture, que devenir, qu'espérer?

IV

Le 10, sous la pluie incessante qui transformait le Ban Saint-Martin en lac, la fange rejaillissait sous les roues des voitures et les fers des chevaux. Les commandants de corps, les chefs de service arrivaient; et, sous la présidence du maréchal, se tenait le conseil suprême d'où, selon ses propres termes, devait sortir « la solution définitive de la situation de l'armée ». Il durait interminablement. Allait-il en résulter une inspiration désespérée, mais glorieuse, ou cet éternel acquiescement, cette résignation désolée aux circonstances? Le général Jarras, qui y assistait, mais comme toujours sans voix délibérative, parut. Avec anxiété, des généraux, les colonels Charlys, Jacquemère, l'entourèrent. Quantité d'officiers de tous grades et de toutes armes se pressaient aux nouvelles. Du Breuil apprit alors le compte rendu de la séance.

On s'y était déchiré, se rejetant les responsabilités au visage. Coffinières, accusé de pactiser avec l'opposition politique qui fermentait à Metz, sommé de prescrire de nouvelles réquisitions en ville et de réprimer la licence des journaux trop patriotiques, trop républicains, au gré du conseil, avait justifié sa conduite, et produit les griefs de Metz. Sur son insistance, on avait décidé de laisser à la place les approvisionnements nécessaires pour prolonger sa défense, au cas où l'armée s'éloignerait

Passant à la question militaire, la nécessité d'un parti immédiat avait été reconnue. Tous les rapports des commandants de corps d'armée concluaient à une capitulation honorable, ou à une vigoureuse sortie en masse. Le maréchal avait démontré l'impossibilité de celle-ci. Seule restait donc la voie d'un expédient politique. En s'adressant au roi de Prusse, au nom de l'ordre et de la paix, on le trouverait peut-être disposé à utiliser l'armée du Rhin pour le rétablissement ou le maintien d'un pouvoir stable : l'Empire, sous-entendait chacun, et sinon le gouvernement de fait établi à Paris et à Tours, ou tout autre... Coffinières — et il fallait l'en louer — avait alors protesté : « Il n'était pas admissible que les Prussiens nous laissassent rentrer en France pour rétablir l'ordre ; ces ouvertures ne serviraient qu'à traîner jusqu'à l'épuisement de nos faibles ressources. Ne valait-il pas mieux tenter d'abord le sort des armes? On négocierait ensuite, si le malheur voulait qu'on y fût réduit. » Mais la majorité avait passé outre; d'abord les pourparlers, et si les conditions de l'ennemi portaient atteinte à l'honneur militaire, on essaierait alors de se frayer un chemin par la force. Sentant l'urgence, Ladmirault avait demandé que les négociations fussent entamées dans les quarante-huit heures. On avait désigné sur-le-champ le général Boyer pour se rendre à Versailles, auprès du roi de Prusse.

— C'est désastreux, désastreux! répétait Jacquemère. La veille, il penchait, après des confidences de Boyer, vers un accord avec l'ennemi. La dernière influence qui agissait sur lui réglait ses opinions.

Quand Laune sut la décision du conseil, il fut pris d'un grand frisson, son teint verdit sous un flot de bile; il se raidit pourtant. A quoi bon se répandre davantage en paroles? La discipline étouffait ses révoltes. L'amère conscience qu'il avait de la situation l'éclairait sur son devoir : servir sans dévier, avec la rectitude d'un outil d'acier.

Mais Charlys s'écriait :

— Quelle responsabilité ils porteront devant l'histoire! Ils croient sauver l'armée et s'étayent sur une planche pourrie qui craque sous leurs pieds. Ils se noieront, et nous serons tous noyés avec eux, oui, noyés dans cette boue!

D'un grand geste, il indiquait le bourbier qui s'étendait sous la fenêtre, les cloaques des camps, Metz dans le flot limoneux de son fleuve, sous le déluge.

— Messieurs, disait Floppe après le dîner, une triste nouvelle! Notre éminent chef le colonel Laune a la jaunisse. Quant au colonel Charlys, il m'a tout l'air d'un conspirateur. Bazaine n'a qu'à se bien tenir!

Le 11, le temps se remit au beau. Du Breuil sortit, autant pour échapper à lui-même que pour fuir sa petite chambre, ses camarades, la maison close du maréchal. Le Ban Saint-Martin lui était devenu odieux. Il allait à Metz. Le va-et-vient tromperait son cœur malade, son esprit torturé. Il passerait chez les Bersheim. Pourquoi fuyait-il cette maison hospitalière? Quelle mauvaise honte le retenait, tour à tour repoussé, attiré? D'une part, oui, c'était d'Avol, leur malentendu grandissant; il lui en coûtait de revoir l'ami par lequel il avait souffert, souffrirait encore. Mais, d'autre part, c'était Anine; elle l'invitait par la grâce parlante de son silence, le charme sérieux de son sourire. Il la revoyait toujours si digne, si fière, telle qu'après les allusions perfides de d'Avol à Mme de Guïonic elle lui était apparue dans le couloir.

Que pense-t-elle, qu'éprouve-t-elle, se demandait-il, cette jeune fille renfermée, maîtresse de ses émotions, d'un tact si sûr, d'une volonté si égale? Elle lui semblait de plus en plus une de ces âmes pondérées de la Lorraine, une vraie fille de Metz la Pucelle. Par moments il la confondait avec la cité dont elle incarnait l'orgueil placide, l'inviolé prestige. Quand il entendait les doléances indignées des Messins tremblant que leur ville servît à payer la rançon de la paix, c'est à Anine qu'il songeait. Metz à l'ennemi, Metz prussienne, c'était Anine qu'il

s'imaginait avec un affreux serrement de cœur, une haine jalouse. Il se rappela ses adieux, le matin de Borny, et ce qu'il avait éprouvé alors d'indicible. Depuis, tout le travail obscur de sa pensée, l'invisible, l'intangible, ce qu'on ne prononce pas, ce qu'on ne s'avoue pas! Au nom seul d'Anine, il devenait triste : rien d'amer, mais quelque chose de grave et d'ému qui descendait dans les profondeurs de son être; il se raidissait alors, se fermait à une émotion si pénétrante qu'elle en devenait douloureuse. Ensuite, pendant des jours, il écartait le souvenir avec une pudeur ombrageuse, comme s'il craignait de le profaner.

En arrivant à la porte de France, un médecin-major, tout rouge sous ses cheveux blancs, — tiens, le père Riscard! — fondit sur lui, en agitant sa canne, avec sa brusquerie de vieux polichinelle auquel il ne manquait que les bosses :

— Une fameuse nouvelle, mon ami! Allez à Metz! Tout est sens dessus dessous!

Sans vouloir rien dire, il s'éloignait en sautillant. Sur le pont des Morts, un officier des zouaves de la Garde, lancé au pas de course, s'arrêta tout essoufflé pour crier :

— Sauvés, mon commandant, sauvés! La canaille nous vient en aide! Les voyous nous délivrent!

— Quelle canaille? Quels voyous?

— La population de Paris s'est levée en masse! elle a écrasé les Prussiens! Il y a une dépêche! Où est-elle? Je la cherche! Mais au Ban Saint-Martin, mon commandant, vous avez dû la voir?

Il reprenait sa course. Des passants interrogèrent Du Breuil, des groupes bourdonnaient à tous les coins de rue. Les femmes parlaient avec une volubilité saccadée. Un gros de monde, soldats et Messins, faisaient cercle autour d'un caporal de ligne :

— La dépêche! lui criait-on. Lisez!

Du Breuil fendit la foule. « Je l'ai copiée, dit le caporal, sur un chiffon de papier tenu par un officier. Lui-même

l'avait copiée je ne sais où. » — Lisez! Lisez! criait la foule. Le caporal lut : — « Trois victoires devant Paris. 180 000 hommes hors de combat. L'armée prussienne en retraite sur Châlons. Les francs-tireurs des Vosges et de la Franche-Comté ont repris Lunéville. Ils marchent sur Nancy. Que Metz tienne bon. *Signé* : BAZAINE. »

Une explosion de vivats, de bravos, de cris! Partagé entre un absurde espoir et une rageuse incrédulité, Du Breuil s'était retourné pour contempler les visages fiévreux, frémissants d'attente, de curiosité, de foi aveugle Les moins expressifs, ceux même que la vieillesse ossifiait, étaient tout pétris d'une âme passionnée; quelques-uns atteignaient au vertige, à la folie. L'exaltation de la ville, grandissante à mesure qu'il avançait, lui fut pénible : partout des gardes nationaux en armes gesticulaient. Ce bouillonnement d'écume sur le feu retomberait à plat, dès que la froide vérité serait connue. Arrêté dix fois, forcé de répondre aux interrogations, il atteignit la demeure des Bersheim. Le petit Thibaut, blême, maigre — où étaient ses joues de pomme rose? — jouait avec des têtards, pullulant dans une grande cuve. Des tonneaux à côté rappelaient la menace de bombardement du 16 septembre, les précautions prises; leur eau avait croupi, devenue couleur de feuille morte.

— Bonjour, m'sieu!... Le gamin fit le salut militaire : — Ma petite sœur est bien malade.

— Veux-tu bien ne pas déranger monsieur!

Louise, énorme et près de son terme, s'élançait de la buanderie; Du Breuil l'interrogea. Hélas! oui! sa petite fille avait une fièvre de cheval. « C'est cet air puant! Une enfant qui se portait si bien à la ferme! » Dans les maisons voisines, trois nourrissons étaient morts... Plus de lait! Du pain de boulange. On rencontrait dans les rues beaucoup de petits cercueils. Partout des robes noires, des boutiques fermées avec cette étiquette aux volets : *Pour cause de décès!* Et penser que derrière leurs abris, bien au chaud, les Prussiens s'empiffraient de saucisse aux pois. « J'en ai vu de prisonniers, monsieur,

c'est dégoûtant, comme ils sont gras! » Une crise de larmes la suffoquait, elle rentra dans sa buanderie.

La vieille Lisbeth cependant introduisait Du Breuil, avec des exclamations : — Avait-il donc été malade, qu'on ne le voyait plus? La maison n'était pas gaie, c'est vrai. Il allait trouver l'ambulance à demi vidée, mais pas par la guérison, Seigneur! Le vieux capitaine, ce brave homme si résigné, — le caporal blessé à Noisseville, qui avait vu le père et la mère de la Louise, les vieux Larrouy, écrasés dans leur ferme, — l'autre, un petit lieutenant qui ressemblait à une fille, que le bon Dieu eût leur âme : ils avaient bien souffert!...

Grand'mère Sophia, Mme Bersheim, Anine, successivement arrivaient au salon. Toutes trois associées, fondues en un seul dévoûment par leur ministère de charité, le contemplaient avec une expression de visage si semblable qu'il en fut frappé. Il s'émut de voir à quel point la douleur les avait identifiées. La joie du retour de Maurice s'était plus vite dissipée que la douleur d'avoir perdu André, et toutes ces morts dans leur maison, toutes ces agonies dans la rue, le quartier, la ville, les camps, les avaient saturées d'horreur. Leurs yeux secs semblaient taris; mais tandis que chez la grand'mère Sophia les traits conservaient une bonhomie admirable, on lisait dans les beaux yeux clairs de Mme Bersheim une révolte que la religion n'apaisait pas. Une émotion soudaine avait transfiguré Anine; elle n'avait eu pour Du Breuil qu'un regard, mais éloquent : de leur court serrement de main, il gardait une expression d'élan, de confiance; le bonheur qu'il en éprouva fut mâle et grave. Les trois femmes en deuil le contemplant toujours, paraissaient attendre, espérer de lui une parole d'espoir, un acte d'énergie, une pesée quelconque, si légère fût-elle, sur le destin tragique qui les écrasait tous. Il sentit cruellement son impuissance.

— Comment va Maurice?

— On l'a, comment dites-vous? réincorporé, fit Mme Bersheim, dans un régiment de ligne, au camp du Sablon.

Il est de service. Vous ne le verrez pas aujourd'hui.

— Et d'Avol? demanda-t-il.

— Presque guéri; il rentre demain à son régiment, dit la grand'mère.

Le silence retomba, lourd comme un reproche. Des voix fortes, qui venaient du jardin, se disputaient.

— Vous trouverez auprès de mon mari, reprit Mme Bersheim, beaucoup de vos camarades. Ils sont en grande conférence.

— Vous n'y serez pas de trop, quand ce ne serait que pour conseiller le calme et l'entente, dit Anine.

Elle soulevait un store, poussait la fenêtre. Du Breuil apercevait une réunion houleuse; des faces inquiètes, d'autres cordiales se tournaient vers lui. La discussion continuait, aussi haut, aussi fort. Il serrait des mains. D'Avol feignit de ne pas le voir; — peut-être sa conversation avec Gex l'absorbait-elle vraiment, — il abandonna sa main comme à un indifférent, puis s'étonnant :

— Tiens, Pierre? Tu es donc des nôtres? Nous avons semé, en ton absence.

Il se retourna vers Gex :

— Changarnier est trop vieux, Canrobert seul est notre homme. Croyez-vous qu'il consentira?

Gex prudent, venu là pour flairer le vent, répondit :

— Soyez assuré que Bazaine ne se démettra en faveur de personne. Dès lors une acceptation de Canrobert me paraît impossible. Sa loyauté, son caractère chevaleresque, son respect de la discipline ne lui permettent aucune situation fausse.

Le comte de Cussac s'approchait. D'Avol le sonda sur Ladmirault, il faisait la même réponse.

— Ils sont tous trop vieux, dit Bersheim avec un haussement d'épaules. La volonté s'émousse à partir d'un certain âge. Tous les généraux en chef devraient avoir trente ans.

Cependant, malgré les interruptions de Barrus, Carrouge invectivait le Gouvernement provisoire :

— C'est honteux, disait le vieux commandant de la Garde impériale, honteux! ces hommes du 4 septembre qui choisissent pour faire une révolution le moment où l'ennemi foule le sol de la patrie!

Barrus protesta, les yeux enflammés, la voix vibrante :

— L'épée de la France gisait dans la boue, ces hommes l'ont relevée pour frapper l'ennemi. Personne n'a renversé l'empire. Il est tombé de lui-même, comme une chose pourrie.

— Vous parlez en démagogue! criait Carrouge.

— Je parle en patriote. Toute la France s'est prononcée contre lui, nous sommes les seuls à le reconnaître encore.

Carrouge affirma :

— Nous sommes liés par notre serment!

— Notre serment à qui? A un Empereur prisonnier? A une Impératrice en fuite? sommes-nous les soldats d'un homme ou d'un pays? Où est la France? à Wilhemshohe? à Hastings ?

— Barrus a raison, intervint Bersheim. S'il n'y a plus d'Empire, la patrie reste! En quoi le serment du maréchal l'empêche-t-il de remplir ses devoirs militaires? Quelles que soient leurs opinions politiques, des soldats ne doivent avoir d'autre idée que de quitter Metz et de se soustaire par tous les moyens à la capitulation honteuse qui se prépare!

Avec son bon sens têtu, c'est à ce point qu'il ramenait la discussion, toujours prête à s'écarter au gré des récriminations stériles.

— Là-dessus, gronda Carrouge, d'accord, il faut trouer, trouer à tout prix!

— Soyons pratiques! lançait un carabinier enthousiaste. Que ceux qui veulent contraindre Bazaine lèvent la main!

— Pardon, dit un autre — le mince capitaine de Serres, de la batterie de d'Avol, — par le mot contraindre, vous ne pouvez entendre qu'un pression morale, respectueusement conforme à la discipline. Or, seuls,

nous l'avons reconnu, les officiers généraux ont qualité pour tenter une démarche auprès du maréchal. Recrutons-en le plus possible.

Le lieutenant Thomas, fidèle à la hiérarchie, et les yeux plus rouges que jamais, approuva de la tête. Un capitaine du génie, figure ardente et triste, prit alors la parole. Ses sentiments étaient élevés, mais une sécheresse déclamatoire gâtait les choses fortes qu'il disait. « Depuis longtemps, les yeux perspicaces lisaient dans le jeu de Bazaine. C'était un incapable doublé d'un traître. La pression qu'il exerçait sur les journaux, la démoralisation systématique qu'il propageait dans l'armée, ne laissait pas d'illusions sur son but : restaurer l'Empire pour en tirer profit. Il fallait donc agir, mais agir sur l'heure. Passé le 13, une sortie devenait impossible; l'armée était trop affaiblie. Recruter de nouveaux généraux, perdre du temps, à quoi bon? le nombre n'y ferait rien. Une voix suffit, pourvu qu'elle parle net. Si Bazaine avait l'oreille dure, eh bien, on offrirait le commandement suprême à d'autres! »... — Venez-vous à la grande réunion? demanda-t-il, les instants pressent. Ce n'est pas dans trois jours, c'est demain que les généraux qui ont du cœur devraient parler au maréchal!

— Bien dit, Rossel! cria d'Avol.

Un autre capitaine, Boyenval, nomma deux généraux, s'offrit à faire auprès d'eux des démarches immédiates. Il partit, accompagnant Rossel, le carabinier, de Serres et quelques autres, des jeunes gens qui parlaient haut, faisaient sonner leurs sabres. Gex et Cussac sortirent peu après.

Les récriminations croissaient toujours. Carrouge, très animé, écoutait, sans les entendre, les plaintes d'un vieux bourgeois de Metz, M. Krudger, dont le fils était un des membres les plus actifs du conseil municipal :

— Comparez, disait-il avec exaspération, ces deux feuilles de l'*Indépendant de la Moselle* d'aujourd'hui. Voici les épreuves, sabrées par la censure, et voici le numéro du journal, mutilé, avec des vides! Si cela continue, les

journaux de Metz paraîtront bientôt en blanc. Coffinières et Bazaine ne tolèrent que la prose communiquée par eux, les mauvaises nouvelles, les rectifications à l'avantage de l'ennemi. Comparez, regardez!

— Ma foi, s'écriait Bersheim, les coupures sont instructives, écoutez cela : « *Les nouvelles apportées sont bonnes, très bonnes, que les pessimistes prennent donc confiance, et n'entendons plus prononcer ce mot qui fait monter la rougeur au front : Capitulation!* » Biffé! pourquoi?

— Pis encore! reprit M. Krudger. Un article du colonel Humbert, secrétaire de la bibliothèque de l'École d'application, démontrait que la situation n'est pas désespérée, que la France s'arme. Coffinières vient de l'anéantir sur épreuves. Et voilà ce que vous ne soupçonneriez jamais : le colonel Humbert n'a pris la plume qu'après la visite d'un officier d'état-major, venu de la part de Bazaine, demander l'ouvrage de Thiers où il est question des capitulations de Baylen, de Gênes et de Dantzig!

Il y avait là une douzaine d'officiers, quelques-uns appuyés sur des béquilles, d'autres le bras en écharpe, pâles encore de leur séjour à l'ambulance. Tous se regardèrent avec indignation. D'Avol ricana en regardant Du Breuil :

— Jolie commission! Tu connais peut-être l'envoyé? un de tes camarades?

Plus sèchement qu'il n'aurait voulu, Du Breuil répondit :

— J'ignore. En tout cas, il n'est pas responsable, il obéit.

— Oui, oui, l'obéissance passive, connu! Elle mène loin!... Mais moi, je le déclare, quand le joug est honteux, on le brise! Reconnais-tu qu'à l'heure qu'il est, une sortie avec ou sans espoir, seule, peut sauver l'honneur du drapeau? Oui ou non?

Du Breuil fronça le sourcil. Il pressentait le choc. Son cœur aimant en souffrait, autant que son amour-propre froissé à vif. Pourquoi d'Avol était-il à ce point entier, fougueux?

— Je le reconnais, concéda-t-il enfin.

— Alors tu approuves la démarche que certains généraux vont faire auprès de Bazaine?

— J'approuve tout ce que la discipline tolère, rien au delà.

— Donc, fit d'Avol, tu nous blâmes, si Bazaine se refuse à sortir, de lui substituer un chef meilleur? Tu nous blâmerais de préférer la révolte à l'opprobre, en un mot, s'il le faut, tu capituleras?

Du Breuil se retourna; Anine était derrière eux, accompagnée de sa mère. Leur présence lui fouetta le sang; il se redressa sous l'insulte :

— Je t'ai répondu. Que Bazaine, ou un chef régulièrement investi du pouvoir, nous mène à la trouée, je serai à mon poste!

— En attendant, tu te croises les bras. Tu te dis : je suis couvert, j'obéis. On me commande de marcher, je marche; on me commande de rendre mes armes, je les rends. La discipline, toujours! Et tu ne songes pas qu'au-dessus de cette discipline inerte, aveugle, sans âme, il y a une loi supérieure, le sentiment de l'honneur?

— Halte! fit Du Breuil avec fermeté. Ne mêlons pas, s'il te plaît, un pareil mot à une discussion courtoise. Je crois entendre l'honneur aussi bien que toi.

D'Avol lui jeta un regard noir, mais se tut; son bras à l'écharpe tressaillait. Un grand malaise, un grand silence... Mme Bersheim et son mari paraissaient fort en peine; Anine demeurait impassible, comme si elle n'eût rien entendu.

— Il est certain, dit M. Krudger conciliant, que nous pouvons tenir plus longtemps encore qu'on ne croit. Nos ressources vont être augmentées par les réquisitions prescrites en ville; désormais, pas un grain de blé ni de farine ne sortira de Metz. La distribution prochaine des cartes de consommation réglementera le gaspillage. Mais, ajouta-t-il en regardant sa montre, il me semble que la réunion des officiers de la garde nationale à l'hôtel de ville se prolonge bien.

A ce moment, Gustave Le Martrois accourut, si échauffé que le verre de ses lunettes était couvert d'une buée. Il annonça d'un air inspiré qu'une émeute se préparait, et il en paraissait tout fier, car il professait des sentiments républicains avancés, alarmes de sa mère, la prudente Mme Le Martrois... — Les délégués des officiers de la garde nationale, conduits par le maire, expliqua-t-il, venaient de se rendre chez le gouverneur, pour obtenir, s'il était possible — son air fut ironique, — des renseignements sûrs... Ces bruits de négociation, cette prétendue grande victoire, tout cela affolait la ville. Pendant ce temps, un des officiers demeurés à la maison commune avait brisé le buste de l'Empereur; un autre, au milieu d'applaudissements et de sifflets, avait arraché et jeté sur la place l'aigle du drapeau. On s'était un peu bousculé et, dans la bagarre, une de leurs connaissances, M. Dumaine, venait de recevoir quelques bons horions.

— Bien fait! dit Bersheim, ce gros égoïste! cet accapareur! Croyez-vous qu'à la dernière visite domiciliaire, on a découvert dans sa cave plus de trente-six sacs de farine, de blé, des tonneaux de harengs, des jambons, des paniers d'œufs, des conserves... De quoi nourrir un régiment! Il se gorgeait en cachette sans rien donner aux pauvres, ni aux blessés. Nous lui avons signifié de ne jamais remettre les pieds ici, tant sa conduite nous a révoltés!

Cependant Carrouge, furieux, exigeait de Gustave des détails; l'aigle arrachée et jetée sur la place l'indignait:

— Tas de braillards! dit-il, en raccrochant son sabre. J'y vais!

On ne put le retenir, mais d'Avol et le vieux M. Krudger, par précaution, l'accompagnèrent. Tous les officiers présents gardaient un air contraint. Cet aigle, étincelant à la hampe des drapeaux, avait, de ses ailes d'or ouvertes, traversé l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, tous les champs de bataille de l'Europe. Du Breuil, bien qu'il se crût résigné à la catastrophe où, pour la seconde

fois, la dynastie avait sombré, sentit l'affront et murmura :

— L'anarchie commence ! et l'on voudrait que de vrais soldats portassent atteinte à la discipline ? Allons, c'est criminel ! Comment d'Avol ne voit-il pas à quel gâchis effroyable, à quel chaos une conjuration militaire peut nous mener ?

Il lui sembla qu'Anine inquiète le dévisageait, cherchait à le pénétrer, à le comprendre. Il crut, sous son calme apparent, la sentir flottante, irrésolue. L'héroïsme de d'Avol — héroïsme facile, tout de nerfs et de bile, d'orgueil et de bravade — devait la séduire ! Mais peut-être aussi comprenait-elle, avec sa droiture, son bon sens, à quel douloureux sacrifice s'immolaient ceux qui voulaient garder jusqu'au bout l'inflexible respect de la règle ? Sans doute elle se demandait, comme lui-même, où était le devoir ?

Comment le démêler, dans ces heures troubles ? Comment l'appliquer surtout ? Qu'il était cruel de le chercher dans l'aigreur, les récriminations et les reproches ! Combien il était pénible, ce devoir discuté, qui mettait face à face les anciens amis, déchirait les consciences les plus sincères ! D'Avol ?... Restaud ?... La discipline ? L'honneur ?...

V

Le 12, Du Breuil lut sur la feuille nouvelle de son calendrier : *Bataille d'Elchingen*, 1805. Quel reproche, ces souvenirs glorieux, ces noms flamboyants ! Hier Masséna; aujourd'hui Ney, le héros de la Moscowa, Ney qui, à Waterloo, disait : « Je voudrais que tous ces boulets m'entrassent dans le ventre ! » Ney qui se fût fait sauter sur une poudrière, plutôt que de se rendre !

D'heure en heure, la situation empirait. Le maréchal avait, dans un communiqué, démenti la prétendue grande victoire. La veille, toute distribution aux chevaux avait cessé; dans deux jours le pain manquerait. Frédéric-Charles avait d'abord refusé de laisser partir Boyer, puis, sur avis favorable de Versailles, consenti. Son parlementaire venait d'arriver : Boyer était autorisé à se rendre auprès du Roi; un train express l'attendait à Ars; l'aide de camp du Prince l'accompagnerait.

Le général était parti vers midi.

— Belle occasion, dit Francastel, de montrer aux Prussiens ses étoiles neuves !

— Peuh ! des étoiles filantes ! fit méchamment Floppe.

Cependant le conseil, convoqué par le maréchal à la suite du refus primitif de Frédéric-Charles, tenait séance. Devant cette solution favorable qui répondait au vœu de presque tous les membres, on n'avait eu qu'à s'occuper des dernières manifestations de la ville. Fros-

sard et Lebœuf demandaient avec violence que l'aigle fût rétablie sur la hampe du drapeau de l'hôtel de ville. On attachait, répondait Coffinières, trop d'importance à cet événement. Il lui fallait un ordre écrit. Mais Bazaine gardait le silence. Coffinières réclamait alors à nouveau qu'on séparât le sort de la ville et celui de l'armée; le 20 octobre, il ne pourrait plus rien céder des ressources de la place.

— Hé! hé! votre patron s'agite, disait Floppe au capitaine Chagres. Encore un que Bazaine a joliment roulé! Vous y voyez clair, maintenant, hein? vous faites la grosse voix, vous voulez sauver Metz! Trop tard! mon gros. Si nous y passons, vous y passerez aussi!

Chagres haussa les épaules, c'était un homme très brave, mais que la discussion ennuyait. Il avait, l'autre jour, fait descendre à un braillard l'escalier de son bureau, d'un coup de pied dans le derrière.

Dans la soirée, bien des pensées suivaient Boyer. Réussirait-il dans cette étrange mission à laquelle les plus sages ne songeaient qu'avec malaise? Il allait, disait-on, proposer au roi de Prusse les clauses suivantes : La ville laissée à elle-même pour se défendre; évacuation des blessés; départ de l'armée avec armes et bagages pour le sud de la France ou l'Algérie, sous la condition d'y rester jusqu'à la fin de la guerre... Mais pourquoi le vainqueur accepterait-il de semblables offres?... Par humanité? une sortie, même infructueuse, pouvant coûter aux Prussiens 20 à 30 000 hommes? — Bien sentimental, cela, pour un ennemi qui ne voyait que les résultats, sacrifiait tout au but!... Par avantage politique? l'armée du Rhin, seule, étant capable de rétablir l'ordre social? — Espoir chanceux, espoir précaire! Au cas improbable où le Roi et ses conseillers l'accueilleraient, l'armée suivrait-elle ses chefs?

Et cependant, si intense était le besoin d'espérer, que des âmes bien trempées, de solides courages, des hommes dont on ne pouvait suspecter l'honneur, en arrivaient à se cramponner à ce dernier moyen de salut.



La fièvre où chacun vivait enfantait des cauchemars; toute vie normale était abolie. Il fallait faire la part de ces circonstances uniques : cette armée bloquée, tenue dans l'ignorance des événements tragiques qui se succédaient autour d'elle, passant des sursauts de l'espoir délirant à la plus morne prostration. Pis qu'une absence totale de nouvelles : des rumeurs insensées, grands souffles invisibles qui faisaient vaciller les âmes. Nul espoir du dehors. Un gouvernement partagé fuyant lui-même devant l'ennemi, ou bloqué dans Paris, qui certainement ne pouvait tenir! Certes, s'ils avaient connu l'héroïque défense de la capitale, les efforts désespérés du Gouvernement provisoire, tous ces généraux d'Afrique, d'Italie et de Crimée, ces chefs glorieux du conseil suprême n'eussent pas été frappés d'un tel engourdissement de l'honneur militaire, d'une telle paralysie de la volonté. Beaucoup venaient à se demander si une boucherie nouvelle était nécessaire. Sans chevaux pour traîner les canons, sans cavalerie, rien que des fantassins forcés de franchir un cercle foudroyant d'obus et de balles, n'irait-on pas à un monstrueux massacre? La captivité n'offrait aux gens de cœur que l'image d'une catastrophe pire, et la honte d'une humiliation à laquelle la mort était préférable. Pourquoi donc alors se refuser à une *convention honorable* qui permettrait de sortir avec armes et bagages? Gagner du temps semblait la plus pressante nécessité... Ne pouvait-on croire aussi — on avait tant besoin de croire! — que les commandants en chef cédaient à un devoir d'humanité en s'efforçant de sauvegarder, des souffrances de la captivité comme des horreurs du massacre, cette foule lamentable de soldats amaigris, courbés, phtisiques par centaines? Était-il invraisemblable de supposer que ces maréchaux et ces généraux eussent senti quelque pitié devant les faces innombrables de leurs soldats, ces faces jaunes et hâves, sur lesquelles ils pouvaient lire une anxiété si étrange?... Hélas! quel manque de perspicacité, quel triste aveuglement, en ce cas! S'être laissés acculer de la sorte!

Car le malheur, pensaient Du Breuil, Restaud, Laune, bien d'autres, est que ces considérations humaines, justifiables, si l'on voulait oublier quels arrière-mobiles personnels s'y mêlaient, reposaient sur l'irisement d'une bulle de savon. Que Bismarck la crevât d'un souffle, tout s'évanouissait. L'ennemi, fidèle à sa tactique, aurait gagné du temps, et l'armée du Rhin, roulant sur la pente par le seul poids de ses chevaux morts et de ses hommes sans force, se réveillerait au fond du sépulcre.

Le 13, on attendait Boyer dans la soirée. Quelle probabilité cependant qu'il pût revenir sitôt? Du Breuil, retenu par son service, n'eut tout le jour pour distraction que les interminables conversations de ses voisins : il en était écœuré. D'avance, il savait ce que chacun allait dire; les manies, les tics de tous lui étaient familiers. Massoli, qui crachotait, l'exaspérait, autant que Francastel louchant avec satisfaction sur ses moustaches en croc. Tristes heures, à entendre, à regarder tomber la pluie. Elle dévidait à perte d'horizon son écheveau de fils gris; on entendait le sanglot des gouttières dégorgées. Et Du Breuil songeait aux bivouacs gluants, aux petites tentes percées, aux soldats couchés sur une paille devenue fumier, à ceux qui, pour trouver du bois, saccageaient les dernières charpentes, à ceux qui, observant un armistice tacite, blottis dans les fossés d'avant-postes, regardaient, sous leur capuchon pointu, les casques ennemis également immobiles dans un lointain de brume et d'eau.

Il se disait : « Qu'est-ce que je fais ici? Comme les autres, j'attends le retour de Boyer, après avoir attendu celui de Bourbaki. » Il se représentait le voyage du conseiller intime de Bazaine : quelles émotions pouvait ressentir un général français, à traverser son pays mis à feu et à sang, sous la conduite du gardien courtois, mais inflexible, qui l'empêchait d'échanger la moindre parole avec ses compatriotes? Sans doute, il préparait les arguments, les paroles persuasives qui allécheraient le vieux Guillaume et ses dogues soupçonneux, Moltke

et Bismarck. Et, malgré lui, Du Breuil subissait une impression pénible. Boyer semblait trop, vraiment, avec sa figure ingrate, l'agent d'affaires d'une négociation louche.

Reviendrait-il seulement? Qu'était devenu Bourbaki, dupe d'une mission semblable? Bourbaki dont le départ, l'absence inexplicables avaient affolé Metz à ce point qu'une députation récente s'assurait que le général n'était pas enfermé à l'École d'application sur l'ordre de Bazaine.

La pluie tombait, tombait sans relâche; Du Breuil la contemplait avec navrement. Elle allait contribuer, autant que la famine, à notre perte. Elle amollissait l'âme, éteignait le feu de la révolte. Des révolutions, l'histoire en témoigne, ont été noyées par un orage. Que dire de ces flots, dont le ruissellement nuit et jour balayait toute action énergique? Du Breuil pensa : la conjuration est dans l'eau. Pour courir les camps, pour recruter des adhérents, il ne faut pas que la boue colle aux semelles, que le vent et la pluie vous aveuglent. Le maréchal, dans sa maison chaude, pouvait jouer à l'aise au billard, tandis que les meneurs de la grande réunion, les Rossel, les Boyenval, d'Avol, Carrouge, Charlys s'évertuaient, trempés, crottés, exténués de rage et de fatigue!

Cette première démarche, où l'on avait bien spécifié que toutes les formes de la discipline seraient respectées, cette visite en corps de quelques généraux à Bazaine n'avait abouti à rien. En vain Boisjol, éloquent dans sa rudesse, avait dit quelques mots étranglés par l'émotion; en vain Chenot avait insinué, avec bonhomie, les avantages d'une sortie. Bazaine, surpris du blâme implicite de cette démonstration, avait dissimulé, pris son air de rondeur : — « Il était décidé à ne pas capituler, *il leur en donnait l'assurance formelle*. Le général Boyer allait arrêter à Versailles une convention militaire, qui permettrait à l'armée de quitter honorablement la place. Dans quarante-huit heures, on saurait s'il avait réussi. S'il échouait, le maréchal pensait comme

eux qu'il fallait sortir à tout prix. » Et prenant la carte, il improvisait un plan de marche; sur les deux rives de la Moselle, cette fois, dans la direction du sud. Il ajournait des mesures immédiates, en se déclarant prêt; ajoutait que sa situation à l'armée était peu agréable, et que si un autre, quel qu'il fût, voulait s'en charger, il la lui abandonnerait volontiers.

« Oui, comptez là-dessus! » avait grommelé Carrouge. Il se confiait à Du Breuil : on allait chercher un chef qui consentît à entraîner l'armée et les corps d'officiers. Soutenu par les adhésions des généraux décidés à trouer, il irait trouver le maréchal, le prierait de se mettre à leur tête, sinon, de les autoriser à agir. Ou le maréchal prendrait la direction du mouvement, ou son refus même le condamnerait. On était dégagé vis-à-vis de lui, par les paroles qu'il prononcerait; les règles essentielles de la discipline demeuraient sauves... Mais Du Breuil regardait la pluie. Elle infiltrait en lui le doute, le découragement.

« Ah! si Bourbaki était là! répétait Carrouge. Il nous en aurait tiré, lui! Nous avons bien Deligny, il a étudié à fond la sortie, il a son plan... Mais voudra-t-il? c'est une grave responsabilité. » — Hé non! songeait Du Breuil, Deligny ne voudrait pas; tous ceux qu'on mettait en avant se récuseraient, Cissey comme Deligny, Ladmirault comme Cissey, Canrobert comme Ladmirault... Canrobert?... son rang, son ancienneté, son caractère l'eussent, certes, désigné aux suffrages de tous; mais l'attitude effacée qu'il avait prise dès le début, les votes qu'il avait émis, le liaient. Sa loyauté d'ailleurs se refusait aux intrigues et aux arrière-pensées; il répondait de Bazaine comme de lui-même, il affirmait qu'on ne capitulerait pas... Non, non, aucun des chefs ne prendrait le commandement suprême. Tout le monde était prêt à obéir, personne à commander.

La pluie, toujours la pluie... Elle entrait le long des fenêtres, glissait sous la porte, tachait le parquet à chaque entrée ruisselante d'officiers. Elle avait fini par

bercer Massoli de son bruit doux et monotone. Il s'endormait quand on vint le réveiller : le maréchal faisait demander des renseignements confidentiels sur la route du sud. Charlys était chargé d'envoyer des émissaires pour s'assurer encore de l'état des défenses sur les routes de Château-Salins, de Nomény et de Coin-sur-Seille. Francastel, qui revenait de chez le maréchal, annonça qu'on allait requérir tous les chevaux des habitants pour atteler l'artillerie. Du Breuil, sceptique, — il les connaissait tant, ces faux départs! — entendait comme une obsession la voix bourrue de Carrouge : « Oui, oui, comptez là-dessus! »

Le lendemain au réveil, Frisch lui parla de détonations lointaines entendues dans la nuit. Jubault, dit-il, prétendait que c'était le tonnerre, car il y avait eu un violent orage coupé de grêle. Mais non, ce devait bien être le canon. Et Frisch hasarda :

— C'est peut-être une armée de secours?

Du Breuil eut un sourire triste, et sans réponse arracha la feuille de la veille au calendrier. Elle mit à jour : 14 octobre 1806 : *Iéna!* La foudroyante campagne de Napoléon : en 17 jours, la monarchie prussienne détruite, anéantie!... Quelle nouvelle victoire, les jours suivants, allait le frapper au visage? Quel fait d'arme glorieux lui ferait savourer davantage l'ignominie de sa situation? Bersheim lui avait prêté des livres, pour tuer l'insomnie de ses nuits et le vide de ses journées. Les *Mémoires de Napoléon* remplissaient son âme d'une âcre nostalgie. Quelle époque, et qu'il y eût voulu vivre! Jamais un maréchal de France n'eût songé à transiger de la sorte. Dupont à Baylen n'avait rendu que 25 000 hommes, et son nom seul était un opprobre!

La canonnade lointaine retentissait toujours. Le bombardement de Thionville, supposaient les uns, de Longwy, hasardaient les autres. Décherac, reprenant son service au Quartier général — on lui fit fête, — apporta des nouvelles de Metz. Coffinières, accusé de duplicité et de trahison par une population exaltée, en avait assez. Il

venait, dans un mouvement d'humeur, d'envoyer sa démission au maréchal.

— C'est sans doute le général Laveaucoupet qui le remplacera? risqua Massoli.

— Non, dit Décherac, la succession est trop lourde pour qu'il accepte. Le maréchal passera la main dans le dos de Coffinières, qui se laissera persuader. Il est entre l'enclume et le marteau, ce pauvre gouverneur. Metz lui reproche d'être trop impérialiste, Bazaine et ses lieutenants d'être trop républicain. Il ne sait plus à qui entendre.

Il raconta les troubles : Coffinières avait signifié, l'avant-veille, aux commissions de perquisition réunies à l'hôtel de ville, que le produit de leurs opérations serait versé, non pas aux greniers de la ville, mais aux magasins militaires. Grand tapage, d'autant que le gouverneur avait annoncé le départ prochain de l'armée et le bombardement inévitable qui suivrait, en ajoutant : « On devra dès lors s'attendre à des choses effroyables! »

— De plus, reprit Décherac, hier, Coffinières a appris par lettre au conseil municipal l'affreux état des ressources de la ville et de l'armée. Là-dessus, indignation, stupeur de ces messieurs exprimant, dans une adresse, leur douloureux étonnement. Coffinières a répondu aujourd'hui par une reconnaissance du gouvernement de la Défense nationale. Les manifestations durent encore!

Il ajouta :

— Les femmes de Metz, qui ont été si admirables pour nos blessés, se montrent les plus excitées. Les gardes nationaux sont en effervescence. En ce moment même, ils demandent à Coffinières de monter la garde dans les forts. Leurs députés vont offrir à Changarnier de se mettre à leur tête. « Nous sommes trahis, vendus! » crient-ils. On a déposé une couronne d'immortelles sur la tête de la statue de Fabert, on a mis un drapeau dans sa main.

— C'est une pétaudière, dit Massoli. Si j'étais gouverneur de Metz...

Décherac le regarda bouche bée. Il avait, le jour de sa blessure, le 31 août, quitté un Massoli aux cheveux cirage, et le Massoli qui lui parlait avait les cheveux complètement blancs. Son étonnement fit rire.

Bersheim, M. Krudger, dont la grande barbe était perlée de pluie, d'autres bourgeois de Metz arrivèrent. Ils voulaient voir le maréchal. On entendait au loin des détonations, ne reconnaissait-on pas le bruit des fusillades, celui des mitrailleuses? Certainement, affirmait M. Krudger, les Prussiens avaient été battus sous Paris, mis en fuite. Un lieutenant de la garde nationale, comme dans un transport de fièvre chaude, répétait : « Nos frères, nos frères de la Loire! L'armée de secours! Elle se bat à Gravelotte! Messieurs, aux armes, aux armes! » Deux notables furent enfin introduits auprès du maréchal. Bersheim confirmait à Du Breuil l'agitation extraordinaire de Metz. La veille au soir, vers neuf heures, une foule houleuse stationnait sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Coffinières s'était présenté devant le conseil : sur son honneur, sur son épée, avait-il juré, il ne capitulerait jamais.

— A dix heures, le conseil a levé la séance; les derniers coups du beffroi pour le couvre-feu sonnaient, les groupes ont fait silence, les grilles de l'hôtel de ville ont été ouvertes. Notre vénérable maire, tête nue, entouré de ses collègues, se tenait sur les premiers degrés de l'escalier d'honneur. Des hommes portant des lampes éclairaient le groupe. D'une voix émne, il a lu tout haut l'adresse qu'il était chargé de transmettre à Coffinières. C'était poignant, je vous jure.

Il ajouta :

— Voilà le conseil de défense et le comité de surveillance des approvisionnements enfin constitués! Cinq commissions perquisitionnent. Il est bien temps!

Le lieutenant de la garde nationale dit à Du Breuil avec frénésie :

— Bazaine trahit, mon commandant! Il va tous les jours dîner chez Frédéric-Charles. Un de mes amis se promenait avant-hier soir du côté de la ferme Frescati. Près du chemin de fer, il entend des pas de chevaux. Il se cache dans un fossé. Trois cavaliers arrivent. A hauteur du passage à niveau, l'un dit : — « C'est ici, maréchal, que nous devons mettre pied à terre. » Une ordonnance emmène les chevaux, tandis que les autres se dirigent du côté de la route de Jouy. Mon ami a entendu un roulement de voiture qui s'arrêtait et retournait, emportant le maréchal et ses acolytes.

Bersheim hochait la tête. Ma foi, tout devenait possible. Lui aussi, la fièvre qui fait voir partout embûches, perfidies, trahison, le gagnait. N'avait-on pas interdit aux gérants des journaux, sous peine de suspension de leur feuille, d'annoncer le départ de Boyer?

Les deux notables sortirent de chez le maréchal peu satisfaits. Bazaine ne croyait pas que la canonnade indiquât une bataille. Sans doute, les Prussiens bombardaient Verdun. A un de ses interlocuteurs qui lui signalait des ressources de grains, il avait répondu, avec un haussement d'épaules : « Oui, je sais où il y du blé, c'est en Beauce, et du bétail, c'est en Normandie! »

Ils s'en allèrent, dans le char à bancs qui les avait amenés. La barbe blanche de M. Krudger flottait au vent...

— Des nouvelles de Boyer, messieurs! dit le colonel Jacquemère. Un parlementaire vient d'apporter un télégramme daté de Versailles, annonçant son arrivée après un voyage de quarante-huit heures; il allait voir immédiatement M. de Bismarck.

La surprise et le désappointement furent grands. Boyer ne pouvant rentrer avant deux ou trois jours, l'imminence des mesures à prendre frappait les plus indolents. Massoli se pencha sur le plan où l'on traçait les ouvrages élevés par l'ennemi. Francastel recopiait une note sur les emplacements des troupes allemandes.

On reparlait de la sortie. On allait payer par anticipation la solde d'octobre et de novembre.

— Hé! hé! ricanait Floppe, le maréchal tient à ses petits écus! ça se comprend! Les quartiers d'une solde de 180 000 francs par an sont bons à prendre.

Ces propos trompaient mal l'attente et l'angoisse. On sentait trop que le sort de l'armée était suspendu à la réussite de Boyer; et déjà, un mot chuchoté par l'état-major de Bazaine, *trop tard*, faisait courir le glas des dernières espérances et des vains efforts. L'agonie de l'armée du Rhin avait commencé. Des soldats en maraude, entrés à Metz, malgré la fermeture des portes et les défenses, prenaient le pain de force dans les boulangeries. Beaucoup rôdaient, devant les maisons, Bersheim en avait vu un tomber de faiblesse dans sa cour.

Le 15, le 16, l'attente et l'inaction consumèrent Du Breuil. Dimanche lugubre, dans sa chambre. Judin, par bonheur, venait le voir. Metz se calmait un peu. Le maréchal, n'ayant trouvé personne qui voulût remplacer Coffinières, l'avait forcé en termes aimables à reprendre sa démission. « L'un et l'autre, lui écrivait-il, nous avons fait, dans l'esprit des règlements, tout ce qu'il était possible de faire »... L'esprit des règlements? Allons donc! La lettre morte. Oser parler de vaines formules, quand la vie d'une armée, le salut d'une place de guerre sont en jeu!... Du Breuil, d'ailleurs, était las d'entendre parler de la ville, dont les griefs, à la longue, l'irritaient. N'était-ce pas l'armée, après tout, qui avait mis les forts en défense, l'armée qui, par sa présence, avait évité un bombardement? Les malheureux soldats, grelottant de froid et crevant de faim dans leurs bivouacs, l'intéressaient davantage. Judin lui raconta la démarche des délégués de la garde nationale auprès de Changarnier. Le vieux brave les avait indisposés par l'éloge de Bazaine et l'apologie de la discipline. Évidemment personne ne se mettrait en avant. Cissey, Ladmirault, tous ceux qu'on avait pressentis, s'étaient dérobés. Le maré-

chal avait reçu les officiers de la garde nationale et répété que si l'on trouvait mauvaise sa manière de commander, on n'avait qu'à nommer un autre chef. Pour couper court aux tentatives des meneurs, sachant qu'ils avaient arrêté tout un plan de surprise et d'occupation des forts et des postes de la ville, il avait mandé les capitaines Rossel et Boyenval, admonesté le premier, fait mettre le second en prison au Saint-Quentin.

Judin, qui allait et venait par la chambre, s'arrêta devant les éphémérides du calendrier :

— 16 octobre 1805 : *Prise d'Ulm* par les Français... Diable, fit-il, l'histoire a l'esprit cruel!

Le lendemain, Du Breuil, qui sentait peser sur lui une angoisse d'heure en heure plus lourde, fut étonné d'apprendre que le maréchal, pressenti par Jarras sur la nécessité de s'ouvrir le passage, avait répondu que, le 18 et le 19 étant les anniversaires de la bataille de Leipsick, on ne pouvait combattre ces jours-là. Le 18 juin 1855, choisi par nos alliés les Anglais comme l'anniversaire de Waterloo, notre tentative de vive force avait échoué à Malakoff... Singulière réponse!... Superstition? Défaite pour ne rien tenter?

Boyer arrivait enfin, sur les trois heures, et s'enfermait aussitôt avec le maréchal. Son voyage avait encore duré quarante-huit heures. A l'aller, le train n'avait pu dépasser une station au delà de Château-Thierry, tunnels et ponts coupés. La poste prussienne l'avait conduit jusqu'à Villeneuve-Saint-Georges, d'où il avait tourné autour de Paris, pour gagner Versailles. Au retour, même itinéraire.

La nouvelle de son arrivée courait comme une flambée de poudre. L'armée anxieuse voulut connaître son destin. Généraux, officiers de tous grades affluèrent au Quartier général; mais Boyer se montrait très réservé sur la réponse donnée par le roi, feignant d'être assez satisfait et de compter sur une solution favorable. Quant aux renseignements obtenus sur l'état de la France, il les

déclara lamentables. Une horrible anarchie la démembrait. Le gouvernement de la Défense nationale, déjà divisé entre Paris et Tours, se déchirait à Paris même, au point que Gambetta et Kératry avaient dû se sauver en ballon pour échapper à l'animosité de leurs collègues et à celle de la population. Le fantôme de pouvoir établi à Tours fuyait jusqu'à Toulouse, on disait même jusqu'à Pau. Le nord demandait la paix, Rouen, le Havre réclamaient des garnisons prussiennes; Lyon avait proclamé un gouvernement révolutionnaire, Marseille un autre, le Midi tentait de se séparer, l'Ouest se constituait à part, au nom du principe catholique. Un semblant d'armée, 40 000 mobiles sur la Loire, venait d'être battue à Artenay, à quelques lieues d'Orléans. Une Assemblée nationale devait sortir des élections des 16 et 17 octobre, mais ce décret ayant été rapporté, elles restaient ajournées à la délivrance du territoire! La dictature demeurait aux mains de Gambetta. A tant de calamités venait s'ajouter encore l'ingratitude d'un pays qui nous devait tant : l'Italie réclamait la possession de Nice et de la Savoie!

Le 18, le conseil se réunissait pour entendre ce navrant récit, connaître le résultat des négociations et prendre un nouveau parti : Bismarck ne voulait traiter du sort de l'armée qu'à condition de la voir rester fidèle au gouvernement de la régence, seule capable de faire la paix et de la rétablir. Il fallait donc s'adresser à l'Impératrice. Le général Boyer repartirait de suite pour aller la supplier de reprendre le pouvoir et d'entrer en pourparlers avec le Quartier général de Versailles. L'armée par reconnaissance lui assurerait son appui; on irait avec elle dans une ville ouverte où l'on convoquerait les anciens corps de l'État; là, le Gouvernement impérial serait restauré, la paix signée.

Du Breuil et Décherac passèrent dans la chambre de Restaud une soirée lugubre, chacun complétant ce que disait l'autre, dressant un noir et terrible tableau des misères connues, envisageant tour à tour l'impasse

funèbre où Bazaine avait engagé l'armée, et que fermait un mur infranchissable de cimetière.

— En résumé, déclarait Du Breuil, Paris et ses forts tiennent toujours. Quant aux fâcheuses nouvelles répandues par Boyer, elles sont toutes de source allemande. Il n'a pas communiqué au conseil les journaux qu'il a rapportés!... Est-ce parce qu'ils mentionnent des actes modérés du gouvernement de la Défense nationale et sont en désaccord avec ses récits pessimistes? — Vous doutez? fit-il, à un geste de protestation de Restaud : Eh bien, oui! il a rapporté deux journaux. Le médecin du maréchal les a lus!... J'augure mal d'une mission dont le récit commence par un mensonge. D'ailleurs, lui a-t-il été si difficile d'interroger des compatriotes? Il a échangé quelques mots au retour avec le maire de Bar-le-Duc. A Versailles, sa présence a causé une manifestation à l'hôtel des Réservoirs, le bruit s'étant répandu de l'arrivée d'un général français. On a dû faire l'impossible pour lui faire parvenir des renseignements! Dans la maison qu'il habitait, un barbier, une vieille servante ont été mis à sa disposition... Si tenu au secret qu'il ait été, n'a-t-il pu se procurer d'autres détails? Mais, enfin, croyons Boyer sur parole. Les conditions qu'il expose en sont-elles moins un leurre? Que veut Bismarck? nous traîner jusqu'à l'épuisement complet! Pour que Bazaine en juge autrement, il faut que l'ambition l'aveugle ou que le péril le fascine!

— Pourquoi? objecta Décherac. La proposition de Bismarck est peut-être notre salut. Réfléchissez! Dans le désordre actuel, la restauration impériale peut offrir assez d'avantages à la Prusse pour qu'elle cherche à l'assurer par sa modération.

Restaud hasarda, mais sans conviction et comme s'il cherchait à se persuader lui-même :

— Puisqu'on a tant fait que d'entrer dans cette voie périlleuse des négociations, l'acceptation de l'Impératrice sauverait tout. Nous ne sommes pas déliés de notre serment; nous n'avons reçu aucune communication du

Gouvernement provisoire. Si l'Impératrice vient loyalement se confier à nous, l'armée suivra cette femme belle et malheureuse, et pour ma part...

— Mais songez donc, Restaud, dit Du Breuil, que si l'Impératrice refuse, notre dernière espérance s'évanouit! Pensez-vous que Boyer ait chance de réussir là où Bourbaki a sans doute échoué. Car je n'augure rien de bon de son silence. Il faut être bien malades pour croire à de pareils fantômes de fièvre! Dans quelques jours la faim aura raison de cette foule démoralisée, à bout de patience et de résignation. Bismarck joue de nous comme le chat de la souris. Et l'inepte Bazaine et le conseil aveugle ne le voient pas!... Ils décidaient, il y a une semaine, que les ouvertures seraient entamées dans les quarante-huit heures, et que si les conditions de l'ennemi portaient atteinte à l'honneur militaire, on essayerait de se frayer passage par la force... Voilà des résolutions formelles! Ils se déjugent aujourd'hui. Bien plus, ils se raccrochent à la branche cassée, au régime déchu; ils n'envisagent même pas l'horreur d'une guerre civile, et dans cette tentative criminelle, pas un ne se demande si l'armée les suivra?...

— Nous le saurons demain, dit Restaud, puisque aujourd'hui même les commandants de corps d'armée ont réuni les généraux, les chefs de corps et de services pour leur exposer l'état des choses et connaître leur sentiment.

— Oui, railla Du Breuil, et l'on escompte si bien les réponses des généraux que, sans attendre de les connaître, Bazaine, aussitôt après la séance, a fait demander à Frédéric-Charles le sauf-conduit pour Boyer.

Les trois officiers jusqu'à deux heures du matin échangeaient leurs réflexions. Changarnier, sur l'invitation de Bazaine, avait assisté au conseil; son expérience était précieuse, on pouvait s'abriter derrière!

— Avez-vous remarqué, dit Du Breuil, que tout ce qui pouvait frapper, abaisser le moral de l'armée, le maréchal vient de le faire? Nos pertes, depuis le début de la

guerre, établies avec soin! que l'on sache bien que nous avons perdu 40000 hommes, plus de 300 officiers et 24 officiers généraux! Les forces ennemies, dénombrées en regard de l'infériorité des nôtres! Tous les journaux insérant par ordre la nomenclature, certainement exagérée, des travaux de siège allemands! Et que dire des communications officielles faites aux troupes, aujourd'hui même : énumération en dix-huit paragraphes desdits ouvrages, avec emplacement des corps d'armée!

— Ajoutez, fit Décherac, la corruption par les faveurs, les médailles, les croix données à profusion.

— Ah! murmura Du Breuil avec désespoir, si le maréchal voulait encore sortir!

Décherac hocha la tête tristement :

— Il est déjà bien tard. Dans trois ou quatre jours, que sera-ce? La dissolution commence. Des milliers d'hommes débandés vont chaque nuit, au delà des avant-postes, fouiller le sol, arracher les pommes de terre. Une sorte d'armistice règne. Le feu allemand a cessé sur certains points; on s'abouche avec l'ennemi, qui fait miroiter à nos hommes l'espoir d'une paix immédiate. Pour tout dire, le soldat est dégoûté, il n'en veut plus.

— Qu'on essaie, dit Du Breuil, on verra!

Décherac et Restaud partis, les déclarations des membres du conseil harcelèrent son esprit de doutes navrants. Ne devait-on pas les croire, ces hommes d'une bravoure éprouvée, lorsqu'ils avaient affirmé l'impossibilité d'une tentative de vive force? Et en quels termes? — Frossard : On ne peut sortir. — Ladmirault : On sera ramené, on ne peut compter sur les troupes, mais il est prêt à obéir. — Canrobert : C'est une évasion, non une sortie. Pas de succès à espérer; au bout, nous attendent la dispersion, le désastre. — Soleille : Pas de sortie; rien ne l'épouvante autant que la pensée des désordres inévitables qui suivraient; on ne franchira même pas les premières lignes ennemies.

Mais alors, pourquoi ces avis diamétralement opposés?

— Lebœuf : Il ne croit pas au succès, mais demande qu'on tente une folie glorieuse! — Desvaux : Sortons après avoir laissé nos troupes sous Metz jusqu'à ce qu'elles n'y puissent plus vivre; on peut encore exiger d'elles un sacrifice! — Coffinières : Il répète ce qu'il a déjà dit lors de la première conférence : si l'on ne peut obtenir des conditions honorables, il faut essayer de se frayer un chemin par les armes! Et tandis que les sept autres se ralliaient aux négociations, Lebœuf et Coffinières votaient non.

C'étaient eux qui avaient raison, Lebœuf, rachetant en partie ses fautes d'ancien ministre de la guerre, Coffinières essayant de réparer son imprévoyance et sa faiblesse. Qui pouvait connaître les chances d'une résolution désespérée? Mais on ne les avait pas écoutés... Quelle étrange contradiction, en outre, de la part de ce conseil, qui, au moment de tenter la démarche la plus hasardeuse, décidait à l'unanimité que le commandant en chef ne saurait accepter aucune délégation pour ratifier cette démarche même, l'armée devant rester *en dehors de toute négociation politique!* — Est-ce manque de logique? se demandait Du Breuil... Qui trompe-t-on? Veulent-ils se faire illusion à eux-mêmes?...

Le lendemain 19, un second conseil de guerre se réunissait; Boyer partait aussitôt après. Séance orageuse. Une chaude intervention de Changarnier avait rallié les suffrages à la démarche auprès de l'Impératrice. Au milieu des récriminations les plus aigres, on avait violemment accusé Coffinières de surexciter la ville, on lui reprochait d'avoir reconnu dans ses actes officiels le gouvernement de la Défense nationale. Un chef de corps le traitait de *président de la République de Metz*, et demandait sa destitution immédiate. Un autre s'écriait qu'il ne se pardonnerait jamais d'avoir contresigné sa nomination. Coffinières répondait que sa démission avait été offerte, il en renouvelait l'offre au maréchal, qui refusait. De nouveau, il insistait sur la séparation complète de la ville et de l'armée, et rappe-

lait que, le lendemain 20, il s'était engagé à ne plus fournir de vivres à l'armée. L'intendant général s'était ému. Les hommes, à qui l'on n'avait pu prolonger les distributions de pain que par un extrême rationnement, n'auraient plus, dans deux jours, que de la viande de cheval. Chaque membre du conseil, décidait-on, userait de son influence sur les officiers et les troupes, pour leur faire accepter la solution désirée.

Le 20, le 21, la pluie, toujours. Du Breuil, Restaud, l'insouciant Décherac même, passaient par toutes les formes de l'attente maladive. Le vendredi, Du Breuil, pendant une éclaircie, fit le tour du Ban Saint-Martin. Il s'arrêtait auprès de chaque bivouac; tous étaient mornes. C'était l'heure de la soupe; les feux de bois mouillé s'allumaient avec peine, un vent violent rabattait la fumée aux visages. Les soldats trempés dans leurs manteaux, penchant des dos perclus, se coulaient, leurs gamelles à la main, sous les tentes, avalaient leur bouillon de cheval sans pain ni sel et s'endormaient bien vite. Sommeil de jour, sommeil de nuit, une torpeur continue hébétait ces hommes qui avaient trop souffert. Du Breuil avait détourné les yeux, pour ne pas voir les chevaux. Il en mourait maintenant un millier par jour. Les tombereaux à cadavres ne suffisaient pas à les conduire aux fosses, on ne parvenait même plus à les abattre et à les enfouir. Charognes et squelettes, ils empestaient l'air, pourrissaient la boue.

Barrus, en train de propager dans les camps ses idées de révolte, était sorti d'une tente d'officier. Sa barbe, qu'il ne rasait plus, poussait drue et noire; ses yeux brûlaient :

— Eh bien, dit-il, l'infamie se consomme! Nos chefs font appel, sans pudeur, à l'Empire qui nous a perdus! Mais l'histoire racontera un jour ces ténébreuses machinations. La communication verbale que les chefs de corps ont faite à leurs officiers est inouïe, sans exemple. Et la déclaration aux généraux!

Il la récita de mémoire :

— « *Si la Régente donne son acquiescement aux propositions de paix, elle sera représentée par le maréchal Bazaine. L'armée ne touchera pas de vivres demain; et après-demain on lui donnera du vin et de la viande. Dans trois jours l'armée française quittera Metz avec le consentement des Prussiens, pour aller rétablir l'ordre en France. On demande aux chefs de corps de faire de nombreuses propositions pour la croix et la médaille. Les officiers toucheront la solde du mois de novembre.* » — Mais ce qu'on ne sait pas, ajouta-t-il, c'est les termes du traité qu'emporte Boyer : Bazaine y stipule des pouvoirs si étendus qu'ils lui donnent la dictature. Et personne pour agir! Les Messins ergotent et se disputent comme les Grecs de Byzance. Il y a des moments où j'ai envie de pénétrer chez Bazaine et de lui brûler la cervelle. On me fusillera, qu'est-ce que ça me fait?

Il eut un geste désespéré, son exaltation grandit :

— Regardez, les routes sont des rivières, les bivouacs des marais! Les tentes ont pris la couleur de la terre; ne dirait-on pas, à voir leurs longues files, les tumulus d'un cimetière? Ces hommes en loques sont des spectres plutôt que des soldats! Voilà ce que Bazaine a fait de la plus belle armée de la France!

Brusquement, il tira un papier de sa poche, dit : — « Tenez, lisez *cela*! » et s'éloigna rapidement. Cela, c'était une proclamation manuscrite des gardes nationaux de Metz à leurs frères de l'armée, un appel aux armes.

A quoi bon? songeait Du Breuil avec rage. L'armée se résignera, parce qu'elle est impuissante. Et la ville? Que peut-elle?... Mais s'avouer cela lui était la pire humiliation. Être ainsi ligotté, jugulé, étouffé; vouloir et ne pouvoir, ne rien être, ne rien oser, avoir aux poignets les menottes, au cou le carcan du devoir et de l'obéissance passive!...

Le dimanche 23, par un temps affreux, il allait à Metz; il fut surpris de rencontrer en route d'Avol, monté sur un admirable pur-sang plein de feu. Les deux mains libres, il maîtrisait de la gauche, avec un tact sûr, la bête indocile. Sans le vouloir, il éclaboussa d'une ruade

Du Breuil, qui fronça le sourcil, en secouant sa manche tachée. D'Avol s'arrêta, mécontent; et avec un sourire agressif :

— Il a besoin d'être sorti, il ne demande qu'à charger!

— Un nouveau cheval? fit Du Breuil.

— Oui, des écuries de l'Empereur. Le prince d'Eylau me l'a vendu. Je le nourris du meilleur blé.

— Tu te mets bien! le maréchal a pourtant défendu la semaine dernière de nourrir les chevaux ainsi, fit Du Breuil en essayant de sourire, mais son aigreur perçait.

D'Avol dit :

— Désormais je ne prends conseil que de moi-même. Fou serait le soldat qui, voulant trouer, laisserait dépérir son cheval, rouiller ses armes. Qui veut la fin, veut les moyens... N'est-ce pas, mon vieux? — Il flatta l'encolure du pur-sang.

La bête tressaillit, prête à bondir des quatre pieds, l'œil brillant, le poil en sueur. D'Avol regarda de haut son ami :

— Eh bien, ton Juif? on l'a fusillé!

— Quel Juif?

— L'espion Gugl! Tu ne portes donc plus ta bague?

Du Breuil eut un « Non! » sec.

— Tu vas chez les Bersheim? continua d'Avol. Tu y trouveras Anine. Elle sera charmée de te voir, n'en doute pas.

Stupéfait, Du Breuil le regarda. Le visage de d'Avol était mauvais :

— Bien du plaisir, fit-il, et sans autre adieu il rassembla son cheval qui piaffait. Puis, se ravisant :

— Un conseil! Tu as porté sur moi un blâme l'autre jour, en mon absence, devant Anine.

— Moi?

— Oui, toi! Tu as dit qu'il était criminel de vouloir sortir par une conjuration de l'impasse honteuse où nous sommes embourbés.

— Je le pense.

— C'est possible, ne le dis plus.

— Pourquoi ?

— Parce que je m'abstiens, moi, de dire devant Anine comment je juge ton inaction !

— Tu m'as pourtant blessé devant elle.

— Et toi, qui m'attaques par derrière !

Il y eut un dur, affreux silence ; ils se pénétraient jusqu'au fond de l'âme. D'Avol reprit :

— Et puis, pendant que j'y suis, mon cher, retiens cela : j'ai donné quelquefois des leçons de correction, je n'en ai jamais reçu.

— Il est encore temps.

— Tu dis ?

— Tu n'entends pas ? C'est ton cheval qui t'en empêche ?

D'Avol devint pâle :

— Tu me provoques !

Du Breuil répondit :

— Je suis las de tes railleries et de tes dédains. Je ne les mérite pas.

— Je n'aime pas les fourbes, reprit d'Avol avec une fureur sourde. Qui t'a introduit chez les Bersheim ? Pourquoi me dessers-tu auprès d'Anine ? Est-ce que je n'ai pas compris vos regards, vos silences, l'accord de vos sourires ?

— Ne parlons pas de cette jeune fille, Jacques. Nous n'en avons le droit ni l'un ni l'autre !

Le visage de d'Avol prit une rigidité douloureuse :

— Si, puisque tu l'aimes ! Eh bien, qu'elle juge entre nous ! Moi, du moins, je risque ma vie pour l'honneur.

— Et moi, fit railleusement Du Breuil, je risque l'honneur pour sauver ma vie ? C'est cela que vous voulez dire ?

— Vous m'en épargnez le soin.

Du Breuil fit avec hauteur :

— Votre cheval s'impatiente...

D'Avol lui cria :

— Nous nous reverrons ?

Et dans son regard, où se mêlaient jalousie, haine,

reproches, parut toute l'horreur d'une affection qui s'infecte de venin. Il eut un geste d'adieu, de menaces. Son cheval, éperon au flanc, dans un bond de surprise l'emportait à travers un rejaillissement de flaques. Du Breuil éprouvait une douleur cuisante, mêlée de regrets, de remords; son orgueil crispé ne l'empêchait pas de s'attendrir. En perdant d'Avol, il sentit combien son ami lui avait été cher. Il maudit cette affreuse guerre qui aigrissait le sang, exaspérait les caractères. L'appel au verdict d'Anine lui laissait une anxiété profonde. Ainsi Jacques s'avouait, se proclamait son rival, et tous deux luttaient, sans savoir ce que la jeune fille, enjeu de leur querelle, penserait de se voir ainsi disputée. Rien qu'en se rejetant son nom, ne lui faisaient-ils pas offense? Du Breuil souffrit, à voir ses doutes, ses soupçons réalisés... Quoi! d'Avol l'avait aimée, désirée! Entreprenant, peut-être lui avait-il avoué son amour?... La jalousie l'étreignit... Il connut la haine; et en même temps l'injustice des accusations de son ami le révoltait. Fourbe, lui, si discret, si réservé! lui qui ne pensait à Anine qu'avec une respectueuse ferveur!

Dans la cour des Bersheim, un petit sous-lieutenant, blême et grelottant sous la pèlerine, le salua. Maurice, trois jours avant, avait reçu l'épaulette. Il arrivait du camp, lui aussi; les fièvres d'Afrique l'avaient repris. Il tremblait comme un vieux. Bersheim sortit d'une des pièces du rez-de-chaussée accompagné du docteur Sohier. Il avait vieilli, le père Coupe-Toujours : le surmenage, trop d'amputations!... Sa lèvre se relevait en une moue de dégoût et ses yeux exprimaient une violente antipathie pour tout ce qu'il apercevait. Il en avait trop vu, il en avait assez!

— Que voulez-vous que j'y fasse? disait-il. Cette enfant a une bonne fièvre typhoïde. Si elle s'en tire, elle aura de la chance.

Il parlait de la fillette des Thibaut

— Et la mère qui est sur le point d'accoucher! elle choisit bien son moment!... Et celui-là, fit-il en tâtant le

pouls de Maurice. Va, mon garçon, tu peux avaler ta quinine. Si Boyer ne nous tire pas d'ici, nous y claquerons tous!

Il eut un geste de colère contre le ciel sombre, la pluie, la ville pleine de blessés, avec son odeur de fièvre et de pourriture.

— Le Père Desroques se meurt, victime de sa charité et de son dévouement, dit Bersheim à Du Breuil, vous saviez combien nous l'aimions.

A ce moment, Maurice toussa, d'une quinte sèche, violente, prolongée. Tout le monde le regarda, dans un silence. Sohier, brusquement furieux, répétait :

— Avale ta quinine, mon garçon, et porte de la laine sur le corps!

Un malaise pénible suivit son départ. On entra dans le cabinet de travail de Bersheim, Maurice s'éclipsait.

— Le général Boisjol sort d'ici, annonça Bersheim, il est outré. Chaque jour est une bataille perdue, m'a-t-il dit. Eh bien, quoi de neuf? Boyer?

Une dépêche du Luxembourg avait annoncé un retard de vingt-quatre heures, éprouvé par le général. Son retour ne pouvait tarder. Du Breuil ne savait rien d'autre, sinon des racontars sur l'échec de Bourbaki... L'Impératrice lui aurait laissé voir à quel point on avait abusé de sa crédulité. Ce Régnier, elle ne le connaissait pas, avait refusé de le recevoir; le passeport dont il s'était autorisé, cette photographie, signée du Prince Impérial, venait de l'entourage. Elle-même, avec un noble patriotisme, répugnait à se jeter au travers des volontés de la France. Du Breuil eut aux yeux l'image de la souveraine, traversant les salons de Saint-Cloud, avec son charme despotique, ses yeux altiers, dans tout l'éclat de sa beauté blonde. Un tel visage ne pouvait tromper : elle conserverait, fière jusqu'au bout, la majesté du renoncement et du silence... Boyer, à Versailles, avait vu une lettre de Bourbaki au roi de Prusse; le général, autorisé sur ses instances à rentrer enfin à Metz, remerciait Guillaume. Comment, dès lors, n'était-il

pas encore revenu? Sans doute il avait été se mettre aux ordres du Gouvernement de la Défense. Le maréchal, d'autre part, venait de se décider à envoyer des émissaires au pouvoir nouveau. Deux interprètes, Valcourt et Prieskiewitch, avaient emporté une dépêche, où Bazaine, se plaignant de n'avoir reçu aucune nouvelle, en réclamait d'urgence; car la famine, sous peu, allait le forcer à prendre un parti dans l'intérêt de la France et de l'armée.

— Comment, fit Bersheim indigné, le voilà qui court deux lièvres à présent? Ah! oui, je comprends, si l'Impératrice refuse, il aura cherché à se mettre en règle avec le gouvernement de fait. Il ne songe qu'à lui, toujours à lui, un peu tard à la vérité. Que son armée pourrisse et meure de misère, que lui importe!... On a fusillé des traîtres pour moins que cela!

Il reprit :

— Décidément, c'est la fin de Metz, la fin de l'armée, la fin de tout. Coffinières a fait savoir au conseil que, le 28, les habitants mangeront leur dernière bouchée de pain. Alors, c'est bien simple, si l'armée nous abandonne, les Allemands entreront ici au bout de quelques jours; et quand ils auront pris possession de Metz, ils ne la rendront jamais, jamais! Ils déchireront un grand morceau de la France et en feront de la terre prussienne. Que deviendrons-nous, Messins, Français? Pour moi, je m'expatrierai avec les miens! Je dirai adieu à cette ville où ma famille a vécu, où mon père et ma mère reposent au cimetière. Ma fortune, je n'en parle pas, j'en laisserai les ruines derrière moi. La guerre m'aura tout pris; mon fils André est mort, et celui qui me reste est faible et malade! Mon Dieu, mon Dieu, c'est trop de douleurs!...

Bersheim, accoudé sur son bureau, éclata en sanglots. Du Breuil en eut le cœur chaviré :

— Mon pauvre ami... du courage. Rien n'est perdu... Boyer peut réussir... Nous pouvons encore trouer!... Demain, c'est l'inconnu!

Mais il n'y croyait pas, et Bersheim n'y croyait pas davantage; c'était pour les deux hommes une horrible détresse. La porte s'ouvrit, Anine entra. Elle vit son père qui pleurait; elle s'élança, l'entourant de ses bras :

— Père !... vous, si brave ! Vous qui donnez l'exemple... Quoi, vous aussi, fit-elle, en se tournant vers Du Breuil, qui avait les yeux pleins de larmes — si j'étais homme, non, je ne pleurerais pas. On ne pleure pas, lorsqu'on a rempli son devoir et qu'on n'a rien à se reprocher.

Dans le lourd cauchemar qui l'oppressait, Du Breuil sentit un allégement inexprimable; elle l'absolvait donc, elle comprenait, elle le plaignait. Elle ne se payait pas de mots et de bravades. Elle lui faisait crédit d'honneur, elle ne doutait pas qu'il eût fait, qu'il fût prêt à faire tout le possible.

— Votre conscience est là, père !

Elle se tourna encore vers Du Breuil. Il ne put se méprendre à l'affectueux éclat de son regard.

— Si vous saviez, dit-elle, avec un enthousiasme touchant, tout ce qu'il a dépensé de dévouement, de zèle, de charité dans ces trois mois. Mais nos ouvriers, nos blessés, tous ceux qui nous connaissent s'en souviendront. Allez, père ! Si Metz doit succomber, ce ne sera pas de votre faute ! Ce ne sera celle d'aucun soldat, d'aucun officier de cette armée vaillante ! A ceux qui ont la responsabilité d'en supporter le poids. Pour eux le blâme, pour eux la honte. Si Metz cesse d'être française, nous partirons ensemble et nous nous serrerons davantage pour moins sentir le froid de l'exil !...

— Ah ! murmura Bersheim, si l'armée voulait !

C'était son dernier cri de révolte; il ne s'expliquait pas ce que l'armée pouvait faire, par quels moyens elle devait agir. Pour lui, elle n'avait qu'à se ruer en masse, en foule aveugle; il oubliait qu'il faut des chefs aux soldats, un cerveau moteur à ce corps de géant muet.

— Père, dit doucement Anine, crois-tu que nos amis ne veuillent pas... Il faut pouvoir !

Nos amis : en disant ce mot, elle enveloppait Du Breuil d'un regard de pitié, de bonté loyales... Il en eut chaud au cœur.

— Certes! déclara-t-il, on est allé aussi loin qu'on a pu sans ruiner la discipline. Lapasset, Bisson ont réclamé des troupes et offert de trouer. Desvaux, Deligny, Boisjol ne demandent qu'à foncer avec la Garde; mais il faut un ordre!

— Ah! fit Bersheim, je comprends que Bazaine n'ose se montrer en ville, il y serait insulté, honni; les pavés, d'eux-mêmes, se soulèveraient pour le lapider.

Du Breuil, tristement, rentrait à l'éternel Ban Saint-Martin. Marquis, rencontré sur la place Fabert, lui confia que le comte de Paris était roi de France avec Thiers et Trochu pour ministres. La paix était signée, elle nous coûtait 4 milliards. Marquis paraissait désolé :

— Juste au moment où les gens résolus allaient percer!

Il fatigua Du Breuil de ses hâbleries. Autour d'eux, Metz offrait un lamentable spectacle; partout des groupes crottés, des remous de houle populaire. Dans les bas quartiers, des malades en guenilles, des bandes de faméliques assiégeant les boulangeries fermées par ordre, car on n'y délivrait plus de pain qu'à heures fixes et sur la présentation de cartes individuelles. De retour au Quartier général, Du Breuil retrouva l'oisive et morne attente. Un pauvre petit plaisir : parmi les listes de décorations, le nom de Judin lui sautait aux yeux. Il n'y trouva pas ceux de Restaud, ni de Védel. Avec une frénésie honteuse, ambitions, égoïsmes, bassesses faisaient assaut dans le cabinet du maréchal. Il signait toutes les propositions pour la médaille, pour la croix, apaisant ainsi les aigreurs, l'hostilité, assouvissant dans les âmes le plus vil amour-propre, aux dépens de la solidarité dans le malheur commun.

Le 24, pluie torrentielle. Frisch, en poussant la porte, apportait avec ses sabots la boue et le froid du dehors :

— Mon commandant, il n'y a plus d'avoine pour Cydalise. Mais j'ai trouvé un sac de graines de bette-

raves à acheter. Le cheval du capitaine Restaud est bien malade... Il hasarda : — On dit qu'il y a des régiments où les hommes pleurent de faim.

Trois heures après, l'arrivée d'un parlementaire apportant une dépêche de Frédéric-Charles détruisait les dernières espérances de Bazaine : Bismarck télégraphiait l'échec de Boyer. L'Impératrice s'était refusée à toute espèce de transaction, comme à tout traité ayant pour base une cession de territoire. Le gouvernement impérial, décidément, ne trouverait en France nul appui. Le roi ne voulait pas l'imposer. Le maréchal n'avait d'ailleurs donné aucune des garanties demandées comme base première de toute convention, c'est-à-dire la cession de la ville de Metz et la signature des chefs de l'armée reconnaissant la régence et s'engageant à la rétablir. Dans ces conditions, il n'y avait plus lieu de continuer les négociations politiques. La question se posait militairement; c'était aux événements de la guerre à la résoudre.

Chose étrange, Du Breuil la pressentait, l'attendait, cette réponse du chancelier, et pourtant elle le frappa d'une déception si cruelle, qu'une rage indicible lui montait au cœur. Le maréchal et son conseil joués, dupés! L'Impératrice, avec une grandeur digne, refusait de s'entremettre; la partie de l'Empire était perdue depuis le premier jour. Bismarck, en faisant luire le mirage des négociations, nous avait acculés à l'épuisement final! Il levait le masque, maintenant! Quel parti allait prendre le conseil, convoqué sur l'heure? quelles résolutions énergiques et désespérées?... Avec des transes mortelles d'espoir et de doute, il attendait la décision du maréchal, tout en échangeant de temps à autre une parole avec Restaud et Décherac. Certains visages lui paraissaient alors odieux. Massoli, Francastel, Floppe... Laune, mal guéri de sa jaunisse, avait retrouvé sa raideur sèche. Charlys, toujours dehors, courait les camps; sa maigreur accusait de plus en plus sa silhouette à la Don Quichotte.

Quand cette séance interminable prit fin, Du Breuil et ses compagnons apprirent que le recours aux armes était jugé impossible. Crédules jusqu'au bout, Bazaine et son conseil investissaient le général Changarnier de la pénible mission de parlementer avec le vainqueur. Avec l'autorité de son nom illustre, le vétéran consentait à aller demander au prince Frédéric-Charles les conditions suivantes : Neutralisation de l'armée sur place et armistice de ravitaillement; offre de faire appel aux députés et aux pouvoirs en exercice lors de la constitution de mai 1870, pour traiter de la paix. Si ce premier article n'était pas accepté, demander l'internement sur un point du territoire pour y remplir la même mission d'ordre; sinon, obtenir, dans les clauses d'une capitulation pour manque de vivres, l'envoi de l'armée en Algérie.

— Non, fit Du Breuil, se bercer encore d'espoirs politiques en un pareil moment, cela dépasse toute imagination!

Les opinions des commandants en chef étaient sévèrement discutées. Seuls, Desvaux, Lebœuf et Coffinières avaient réclamé une sortie désespérée. La Garde, avait dit Desvaux, suivrait ses généraux et ses officiers. Mais tous les autres s'étaient élevés contre une sortie partielle; Ladmirault, prêt d'ailleurs à obéir, entrevoyait le plus grand désastre; Frossard et Soleille confirmaient ses dires; la cavalerie était à pied, l'artillerie ne pouvait être traînée. Toutes directions de sortie avaient été reconnues impraticables. Plus de pain, la viande allait manquer. Il ne restait qu'à traiter.

Du Breuil passa une nuit funèbre. En vain appelait-il le sommeil; mille pensées ardentes, taons furieux, le dévorèrent. Les ténèbres l'étouffaient. En dépit du froid, de l'humidité des murs, il haletait, le sang aux tempes; il ralluma sa bougie. Où était-il? Pourquoi était-il là? Jamais l'horreur de la situation ne lui était apparue à ce point saisissante.

Voilà donc où, d'heure en heure, de minute en minute, par nonchalance, par inertie, au leurre des pourparlers

incertains, on en était arrivé... La capitulation!... Malgré les éclairs qui lui avaient, en certains moments de lucidité, dévoilé la pente ténébreuse, il n'avait jamais sondé la profondeur du gouffre. Toutes les protestations de sa conscience indignée se firent alors jour. Ses révoltes contenues s'ameutèrent contre le chef qui, par son imprévoyance, son incurie, son incapacité, avait préparé le désastre qu'achevaient aujourd'hui son égoïsme et son ambition. Il revécut ces trois mois, tant d'heures dont aucune n'avait été sans souffrance. Les fautes, inconscientes ou voulues, du maréchal l'obsédaient.

C'étaient, au moment de la retraite sur Verdun, le 14 août, la mise à l'écart de son indispensable collaborateur, le général Jarras, la lenteur des ordres, tardifs et insuffisants, les ponts non détruits, l'emploi d'une seule route quand il s'en offrait quatre, le licenciement du train auxiliaire qui portait les vivres; puis, sitôt débarassé de l'Empereur, cet incompréhensible arrêt, le 16 août, après le glorieux combat de Rezonville. Ensuite le retour sous Metz, que ne justifiaient ni l'état des vivres ni celui des munitions, la façon honteuse dont il avait laissé écraser Canrobert le 18, malgré ses appels pressants et réitérés. Il avait trompé l'Empereur en alléguant le manque de vivres pour ne pas reprendre sa marche, en laissant croire, le 19, qu'il allait gagner Montmédy, — ce qui avait déterminé Mac-Mahon à lui porter secours, enfin en annonçant au ministre de la guerre, le 26 août, qu'il ne pouvait forcer les lignes ennemies, tandis qu'il assurait à Mac-Mahon qu'il percerait quand il voudrait!

Une fois rentré dans le camp retranché, — s'il était décidé à n'en pas sortir, quelles mesures avait-il prises pour approvisionner son armée? Aucune. Les ressources des environs de Metz, il ne les avait pas fait rentrer. Et celles qui existaient, il les avait dilapidées en ne rationnant pas immédiatement l'armée et la ville, en laissant les soldats gaspiller les denrées et le pain, en donnant aux chevaux le blé ou le seigle qui eussent

nourri les hommes... Mais peut-être avait-il compté sortir? — La conférence de Grimont n'était alors qu'une comédie. Il avait trompé ses lieutenants : non content de leur cacher la marche de l'armée de Châlons, qu'une dépêche lui avait apprise, il s'était bien gardé de leur communiquer ses propres dépêches à l'Empereur, au ministre, au maréchal. Il avait, sachant les approvisionnements reconstitués, laissé Soleille affirmer qu'il n'y avait plus de munitions que pour une bataille. Et pourquoi n'avait-il pas percé à Noisseville, le 31 août et le 1er septembre? Depuis Sedan, qu'avait-il tait, sinon d'entamer des ouvertures avec l'ennemi : les renseignements demandés au prince Frédéric-Charles, Régnier pris pour confident, Bourbaki se rendant librement à Hastings, Boyer envoyé à Bismarck, puis à l'Impératrice?

Jusqu'au bout il avait déguisé la vérité. Le 10 octobre il avait tu ses pourparlers, l'incident Régnier, les motifs du départ de Bourbaki, les dépôts de vivres de Thionville et de Longwy! Les négociations que le conseil était d'avis d'engager, il n'avouait pas les avoir déjà tentées lui-même sans succès! Le 18, il interceptait les journaux apportés par Boyer. Il exagérait les mauvaises nouvelles, les faisait répandre dans les camps. Par tous les moyens, le maréchal avait cherché à énerver son armée, à briser en elle toute énergie, à la transformer en eunuque docile, en instrument passif de sa politique.

Qu'avait-il donc rêvé, ce soldat heureux, ce parvenu de la guerre, enrichi d'honneurs? Par quel travail souterrain de la pensée en était-il descendu à cet égoïsme féroce, à ce monstrueux aveuglement? Et comment, pourquoi? Par quel vertige d'ambition? L'espoir de supplanter Trochu, de s'imposer à l'Empereur, à la France, comme le sauveur, l'arbitre des destinées du pays? Bien misérable spéculation! Calcul indigne d'un chef créé pour les manœuvres de la guerre, non pour celles de la politique. La politique, toujours fatale aux généraux qui s'y fourvoyaient! Pourtant, l'exemple de Dumouriez, de Pichegru, de Moreau était là. Plus récemment encore

Cavaignac, Bedeau, Lamoricière étaient venus se casser les reins sur ce tremplin funeste. Mais quel avertissement, quelle voix eussent réveillé sa conscience torpide? Comment! pas une fois, il n'avait été ému par la détresse de ses soldats, leur faim, leur misère! Jamais le râle des blessés n'était parvenu à son oreille; jamais il n'avait mis le pied dans les hôpitaux ou les ambulances! Inconnu aux troupes mêmes, passant obscur et sans escorte au milieu d'elles, vite retiré dans sa louche maison, il semblait étranger à toutes ces souffrances dont il avait la garde, à toutes ces vies dont l'honneur lui avait été confié.

Les fautes, les erreurs de chacun ne couvraient pas les siennes. En vain avait-il cherché à s'abriter derrière ceux qu'il laissait écraser dans le péril. La loi était formelle. Il commandait à tous, il payerait pour tous. Les portes de l'histoire s'étaient ouvertes devant lui : l'une menait vers des champs de lauriers sous la lumière; l'autre entre-bâillait sa sentine obscure.

Il avait choisi.

SIXIÈME PARTIE

I

— Vous savez la nouvelle? dit Restaud. Changarnier roule vers Corny. Frédéric-Charles consent à le recevoir.

Du Breuil hocha la tête. Toute démarche serait vaine. N'importe, cette abnégation du vieux soldat, étranger, certes, à la catastrophe, c'était bien. Mais à quelles réflexions amères, en allant ainsi mendier de la pitié pour 175 000 hommes, ne devait-il pas se livrer, le héros de la retraite de Constantine, l'ancien chef de bataillon du 2e léger, inébranlable jadis au centre de son carré, sous le choc des tourbillons arabes? Quel triste couronnement de carrière!

Journée d'angoisse, le front aux vitres, journée funèbre à regarder tomber, tomber la pluie. Au milieu des chuchotements, des phrases inachevées, des silences lourds, les minutes tombaient, tombaient, diluant la tristesse et l'ennui. Les plaisanteries de Floppe faisaient long feu. Chacun, dans la pièce sombre, se sentait au cœur un froid mortel. Registres clos, plumes rouillées, pupitres vides. De temps à autre, on copiait un ordre, on feuilletait un dossier, et de nouveau l'inaction qui gangrène, l'attente qui consume.

Vers cinq heures, les portes battirent. Laune, le visage

crispé, parut. Il jeta son caoutchouc ruisselant, posa des papiers sur une table. Les regards ardents le dévisageaient, et sans mot dire, au milieu de la curiosité générale, il allait, venait, martelant le sol de ses talons boueux. Il n'y put tenir. Son fiel creva.

— On en raconte de belles, là-bas! Changarnier est de retour... Un silence s'établit, solennel. — On l'a reçu admirablement, il paraît!... Deux aides de camp à sa rencontre, un colonel, des gens d'un courtois, mais d'un courtois!... Le Prince a témoigné les plus grands égards au vieux bonhomme, qui en est encore tout flatté.

— On ne prend pas les mouches avec du vinaigre, murmurait Floppe. — Le silence s'accrut.

— Bref, jeta la voix cinglante, les conditions sont nettes : pour l'armée comme pour la ville, une reddition complète, une capitulation pure et simple. Frédéric-Charles a prétendu qu'heure par heure, il était informé de ce qui se passe chez nous. Les débats secrets, les résolutions du conseil de guerre, le jour même lui sont connus, a-t-il dit. Il a rapporté tel propos, tel projet... « Vos troupes sont affamées, incapables du moindre effort; les miennes attendent, l'arme au pied, la fin d'une agonie qui ne peut se prolonger. » — Et désignant des wagons pleins de vivres entassés sur la voie : — « Ce sont des convois que j'ai fait venir pour ravitailler l'armée et la ville, une fois la capitulation signée. »

Ces paroles vibraient comme des flèches dans les âmes saignantes. L'émotion fut si communicative qu'elle mortifia jusqu'au visage de Massoli. Du Breuil et Restaud, la honte aux joues, échangeaient de longs regards tout chargés de rage. Décherac, au bout d'un instant, demanda :

— Et cette fameuse possibilité d'un séjour en Algérie ou sur un point quelconque du territoire? L'armée neutre, se retirant, avec armes et bagages?

— Chimère, fit Laune, comme le reste. L'ennemi craint des troubles parmi les populations à notre contact. Il n'a pas confiance dans le Gouvernement qui existe. Il se

plaint de la conduite d'officiers généraux qui, depuis Sedan, auraient manqué à leurs engagements, repris du service... En un mot, il est le maître, il nous tient, et il ne nous lâchera pas.

— Alors? s'écria Décherac...

— Alors, reprit Laune d'une voix sourde, le Prince, avec égards, certes, avec infiniment d'égards, a fait comprendre à Changarnier la nécessité d'une solution immédiate : « ...Votre démarche même en prouve l'urgence... » Et cela, sous peine de compromettre l'existence de tant de milliers d'hommes! A cinq heures donc, son chef d'état-major, le général de Stiehle, attend à Frescaty, sur la ligne des avant-postes, le négociateur choisi par le maréchal pour régler les questions de détail.

Les yeux se tournèrent d'un seul mouvement vers la pendule de la cheminée où cinq heures, d'un son grêle, tintaient. On eût entendu voler une mouche.

— En sorte qu'à cette minute précise, conclut Laune, dont le visage encore injecté de bile pâlit, le général de Cissey, messieurs, prend connaissance des dures conditions que le vainqueur nous dicte.

Il se tut, la gorge serrée. Chacun remuait au fond de soi la même lie; de nouveau, le silence régna. Le vent soufflait par rafales, la pluie s'écrasait aux vitres, et longtemps, longtemps, dans le froid, l'humide, le noir, chacun écouta retentir, comme des roulements lointains voilés de crêpe, la marche funèbre que les doigts de Laune aux carreaux machinalement tambourinaient.

Par les fenêtres et les portes suintantes, à travers les murs nus, le crépuscule était entré. Il montait du sol, flottait en draperies noires aux angles du plafond, s'insinuait dans les cœurs, glaçant les révoltes muettes et les rêves amers. La lumière des lampes ne parvint pas à dissiper son invisible présence.

Soirée lugubre, dîner morne. Quelles nouvelles allait rapporter le général de Cissey? Ah! certes, rien que l'odieuse humiliation, remâchée d'avance. Il fallait être

fou pour espérer d'autres conditions. Du Breuil s'étonna de se retrouver à table, comme d'habitude. Tout en mangeant, il songeait à l'armée anxieuse, aux cent mille pensées qui veillaient sous les tentes, à cette immense foule amaigrie, trempée jusqu'aux os, qui grelottait de faim, de fièvre, d'espoir, dans la boue et dans l'ombre glacées. Ainsi, on pouvait subir une douleur pareille et continuer à vivre comme si de rien n'était, accomplir les mêmes actes quotidiens... Même on causait autour de lui. Son regard chercha celui de Restaud; leurs détresses s'épousaient.

Dehors, la pluie tombait toujours. Elle les souffleta, par flaquées d'eau noire et de vent froid. Ils faisaient route en silence. Rentrés chez Mme Guimbail, tous deux s'asseyaient au coin de la cheminée, et farouches, lèvres closes, dans la pièce solitaire éclairée d'une bougie fumeuse, ils poursuivaient l'éternelle contemplation de leurs maux.

Du Breuil songeait avec réprobation aux membres du conseil. L'un d'eux allait-il enfin crier, dans un réveil d'énergie, les paroles qui secoueraient la veulerie, la lâcheté universelles? Alourdis de vieillesse et d'honneurs, ils avaient pu se laisser égarer d'abord par leur attachement à l'Empire, douter un moment de la France, se persuader même que Paris ne tiendrait pas... D'où ce laisser-aller, cette résignation aveugle, cette espèce de torpeur et d'avachissement qui avait engourdi les meilleurs : la paix était imminente! on sortirait de là!... Du Breuil imaginait leur sursaut terrible, devant l'abîme apparu brusquement. Ils allaient se rebeller, sans doute! Leurs longues vies de bravoure et d'honneur répondaient pour eux. Tous, oui, tous, après avoir entendu les rapports de Changarnier et de Cissey, se lèveraient comme un seul homme, frapperaient la table, et saisissant le Traître au collet...

Une voix secrète, au fond de sa conscience, protesta. Personne, évidemment, n'agirait de la sorte. La voix secrète ajouta : parce que personne n'en a le droit. Et

sentant sa raison se briser contre le mur de l'inflexible problème, Du Breuil enfonça la tête dans ses mains, à demi fou. Les yeux secs et brillants, Restaud se taisait toujours. Ils demeurèrent ainsi des heures; le silence de la pièce n'était coupé que par le ruissellement de la pluie et la plainte furieuse du vent qui ébranlait les portes et sifflait dans la cheminée. Le lumignon jeta ses dernières lueurs. Restaud partit, sans desserrer les dents. Jamais ils ne s'étaient sentis de cœur aussi près, aussi loin.

Il pleuvait encore le lendemain matin, lorsqu'à l'heure prescrite les grands chefs, suivis de leurs officiers d'ordonnance, parurent. Un à un, ils pénétraient dans la maison du maréchal où Changarnier et de Cissey les avaient précédés. Du Breuil, de sa place, assistait au défilé des groupes, dos courbés et capuchons pointus, chevaux fumants, voitures souillées de boue. La solennité des circonstances frappait ce spectacle coutumier d'une grandeur morne. Les nuages couraient avec violence sur le ciel gris. Peu après, les officiers ressortaient; les plantons promenaient en main les chevaux pour lesquels ils n'avaient pu trouver d'abri. Et sous l'averse, devant cette maison close où tant de destinées humaines étaient en jeu, c'était comme d'habitude le brouhaha des attroupements et des conciliabules.

Le résultat des missions de Changarnier et de Cissey était connu : la ville livrée, l'armée prisonnière de guerre, — drapeaux, armes, bagages et matériel aux mains du vainqueur!

— C'est de la folie! répétait Carrouge, écarlate de fureur. Nous laisserons-nous mener à l'abattoir comme un troupeau de moutons?

Il gesticulait au milieu d'un cercle où Du Breuil reconnut de Cussac, qui approuvait de la tête, en nettoyant son monocle d'un air indigné. Gex souriait, avec une moue qui pouvait paraître ironique ou douloureuse, au choix. Il désigna les murs impénétrables.

— Je ne voudrais pas être à la place de mon patron, murmura-t-il. Quel parti prendre?

— Il n'y en a qu'un, jetait Francastel. Trouer, trouer quand même!

Son exaltation était visible. Le sourire de Gex s'accentua, mais les voix baissaient, à l'approche d'un capitaine long et sec. C'était un des officiers de Soleille, le capitaine de Verdier. L'attachement de son maître aux idées du maréchal le rendait suspect. Du Breuil fut ému par un visage bouleversé, des yeux où se lisaient la stupeur et l'effroi. Nombre de figures étaient ainsi ravagées, figures de condamnés à mort, endormis jusque-là dans une espérance de sursis et de grâce, et que l'aube sanglante éveillait, hagards.

La pluie redoublait. La salle du grand Quartier général s'emplit d'aides de camp. Ceux qui travaillaient encore posèrent leur plume. Tous, dans une impatience fébrile, attendirent. Les conversations reprenaient, coupées de silence... Les yeux se tournaient vers la maison mystérieuse. La séance se prolongeait. Du Breuil sentit se poser sur lui le regard affreusement inquiet de Restaud. Enfin, après trois mortelles heures, chacun poussait un ouf! de délivrance. Les aides de camp se précipitaient au-devant de leurs chefs.

Bien que résignés d'avance aux pires nouvelles, on apprit avec accablement dans l'après-midi les résolutions suprêmes arrêtées par le maréchal.

— Car Bazaine a beau se couvrir sans cesse de l'approbation du conseil, seul, disait Charlys, seul il est responsable. La loi ne reconnaît d'autre autorité que celle du commandant en chef.

Non! pensait Du Breuil, chacun avait sa part de responsabilité : Canrobert, Lebœuf, Ladmirault, Frossard, Coffinières, Soleille, tous ils porteraient devant l'avenir le blâme de s'être tus, d'avoir accepté sans révolte ce déshonneur, cette infamie! Un bruit courait cependant à la louange du général Desvaux. Il aurait fait entendre de nobles paroles, mais personne n'était

partisan d'un effort désespéré. Le commandant de la Garde avait dû se ranger à l'avis général : on livrerait Metz en même temps que l'armée. Les approvisionnements réservés en cas de siège seraient mis en commun dès aujourd'hui. Le général Jarras, délégué du conseil malgré ses récriminations, se rendrait à Frescaty, pour arrêter et signer une convention militaire.

La pluie tombait toujours. Drue, elle ruisselait en cascades, ou bien, balayée par le vent, elle passait en vapeurs. Un jour sombre pesait sur toutes choses. Quelques officiers achevaient d'expédier le travail nécessité par la séance du matin. Du Breuil collationna la dépêche adressée au général Coffinières et qui lui intimait l'ordre de mettre à la disposition de l'intendant général de l'armée les dernières ressources de la place; il serait procédé à leur répartition. Les discussions autour de lui se poursuivaient, ardentes.

— Eh ! bien, lança Floppe, pour des gens qui repoussaient naguère *toutes conditions incompatibles avec notre honneur et le sentiment du devoir militaire*, elle est raide !

— Je ne vois pas, disait Massoli, très digne sous ses cheveux blancs, en quoi peut vous surprendre une convention honorable, qu'on négocie, vous le savez, depuis longtemps.

Mais Francastel, les moustaches hérissées, l'œil torve, s'écria :

— Une convention honorable ! Appelez donc les choses par leur nom ! Bazaine rechigne à prononcer ce mot de capitulation qui lui écorche les lèvres, soit ! Il ne trompera personne.

— Enfin, continuait Massoli avec une tranquillité sereine, que devons-nous, que pouvons-nous faire?

— Tout, hurla Francastel, excepté ce qui se prépare. Une bataille rangée est impossible? Que les hommes de cœur, officiers et soldats, se concertent ! Nous foncerons à travers les lignes allemandes. Mieux vaut le danger qu'une captivité honteuse. Et si nous ne trouvons pas de chefs assez braves pour se mettre à notre tête, alors

chacun pour soi! Nous percerons quand même. Hurrah pour ceux qui s'échapperont! Le sang des autres aura du moins lavé l'honneur de l'armée!...

Cause toujours, songeait Du Breuil. Tu seras le premier résigné! Et cette mauvaise gale de Floppé aussi subirait le sort commun, quitte à se consoler d'un bon mot, bien amer. Quant à Massoli, il avait ses cantines prêtes... Mais un doute l'envahissait : « Que devons-nous, que pouvons-nous faire? » Et dans le dédale de ses pensées, il aperçut un carrefour obscur. Des routes divergentes s'ouvraient. Il hésitait, éperdu. Laquelle prendre? La même angoisse était peinte sur les visages de Décherac et de Restaud; mais celui-ci, par un effort violent, se maîtrisait; et dans ses yeux purs une foi profonde brilla. Il s'élevait à mille lieues de cette discussion vaine. Sourd aux paroles qui alanguissent, au cri même de son cœur, il célébrait avec ferveur son propre sacrifice. Victime volontaire, il s'immolait au culte suprême de sa vie. Ame déchirée, bouche close, il sortait du carrefour obscur; il s'enfonçait dans le chemin d'opprobre, où brillait à ses yeux de croyant la lointaine petite lampe d'autel. Et Du Breuil, indécis, lisait dans son regard, étincelant cette fois, l'humble et grande pensée : obéir et se taire.

Une telle abnégation, à cette heure, lui parut au-dessus de ses forces. Il l'admirait en Restaud. Il l'eût blamée en lui. Il se disait : « Ce qui est héroïsme pour l'un peut être lâcheté pour l'autre. » Il se tourna vers Décherac :

— C'est vrai, il faut se frayer un passage les armes à la main... Nous trouverons des chefs! Il y a des circonstances solennelles où l'obéissance devient une duperie. Un général, responsable vis-à-vis de milliers d'hommes, n'est pas tenu au même esclavage que l'officier inférieur ou le soldat, responsable vis-à-vis de soi seul. D'autres situations, d'autres devoirs. Souvenons-nous des admirables paroles de Napoléon : « *Le souverain ou la patrie commandent à l'officier inférieur et au soldat*

l'obéissance envers leur général, pour tout ce qui est conforme au bien ou à l'honneur du service. » Et plus loin : « *Un général a reçu des ordres, des instructions pour employer ses troupes à la défense de la patrie. Comment peut-il avoir l'autorité d'ordonner à ses soldats de livrer leurs armes et de recevoir des chaînes?* »

— Jamais, fit Décherac avec un sourire désabusé, vous ne trouverez un général qui veuille se compromettre. L'habitude de la discipline, petit à petit, cela tue l'initiative, la réflexion personnelle, l'élan.

— Moi, dit Massoli, j'estime qu'il y a lieu de se résigner aux choses quand on n'y peut rien. Une trouée entraînerait tout bonnement des massacres inutiles, de nouvelles hécatombes. L'humanité, la pitié commandent de renoncer à ce qui ne serait qu'une folie glorieuse.

— Alors, jeta Du Breuil sèchement, soyez logique. Renoncez à votre rosette. La croix a deux folies pour devise : Honneur et patrie...

— Massoli, railla Décherac, émet des théories nouvelles! La place peut être prise, à quoi bon soutenir un siège? Pourquoi se défendre en rase campagne, du moment qu'on peut capituler?... Dorénavant, nous estimerons fou le capitaine qui saute avec son équipage plutôt que de baisser pavillon, criminel le héros qui remporte une victoire sanglante! Plus de guerre, plus d'armée.

— Plus de France! soupira Du Breuil.

On connaissait maintenant quelques détails de la séance. Le conseil avait accueilli avec une pénible surprise les communications de Changarnier et de Cissey. Mais la question fatale se posait : Que faire? — Pas de vivres! avait déclaré l'intendant Lebrun. Certains corps depuis deux jours ne touchaient plus de pain. La Garde pouvait tenir jusqu'au 27. Le 3e corps seul avait encore un peu d'avance. Quant à la ville, avait dit Coffinières, livrée à elle-même, elle irait jusqu'au 5 novembre. La viande de cheval constituait la nourriture presque exclusive des troupes. Leur état moral et



physique empirait à chaque minute. Le général Soleille, circonspect comme toujours, parla le dernier : une sortie lui semblait un véritable suicide, on n'avait pas le droit de condamner à une mort certaine tant de soldats dont la France, plus tard, demanderait compte ; et quant aux survivants, ils ne donneraient jamais que le spectacle d'une armée sans discipline, prête aux excès les plus regrettables... Dès lors tout fut dit. On résolut seulement de réclamer, pour un détachement qui gagnerait l'Algérie avec armes et bagages, l'honneur refusé à l'armée entière. On prierait aussi l'ennemi de laisser aux officiers leur épée.

D'autres bruits encore. Du Breuil se refusait à y ajouter foi, bien que Floppe déclarât tenir la chose de Jarras même. Un des membres du conseil aurait demandé s'il ne convenait pas de mettre hors de service les canons et les fusils, de noyer les poudres. Et le général Soleille avait prétendu que, par le seul fait d'avoir entamé les négociations, l'armée française était engagée. L'honneur exigeait que toutes choses fussent laissées dans l'état actuel. Cette œuvre de destruction serait d'ailleurs le signal d'actes d'indiscipline. Il était plus digne d'accepter le malheur dans son étendue, *en se mettant à l'abri du reproche d'avoir agi d'une manière contraire à la loyauté*. Tout le conseil écoutant de sang-froid de pareilles monstruosités, les approuvant même, — cela, Du Breuil n'y pouvait croire. Et la preuve, se répétait-il, c'est qu'en partant, le général Desvaux, disait-on, avait demandé au maréchal : — « Et les drapeaux? — Ah! c'est vrai! » s'était écrié Bazaine, et il avait aussitôt donné l'ordre de les porter à l'arsenal, où ils seraient brûlés.

Les heures passaient sans qu'il s'en aperçût, dans une trépidation contagieuse, un trouble fébrile de sentiments et d'idées. Soudain la porte s'ouvrit, poussée par le lourd capitaine Chagres. La pluie avec l'ombre entra, dans un coup de vent qui fit voler les papiers à travers la pièce.

— Eh bien, Chagres, lança Floppe en appercevant l'officier d'ordonnance de Coffinières. De quoi vous fichez-vous aujourd'hui? Vous arrivez de Metz? Hein! quel temps!

— Je m'en fiche, dit Chagres posément. Où est le colonel Charlys?

Introuvable depuis ce matin! Chagres apportait la réponse de Coffinières, accusant réception de l'ordre relatif aux vivres. Il donna des nouvelles de la ville. A l'issue de la séance du conseil municipal, où le général s'était rendu, afin d'annoncer aux Messins les résolutions du maréchal, la mauvaise nouvelle avait aussitôt couru de bouche en bouche. Des attroupements s'étaient formés. Partout des vociférations indignées, des menaces. Mais la pluie dispersait les groupes, et toutes ces belles révoltes finissaient en consternation silencieuse. — Pourtant, dit-il, quand j'ai quitté l'hôtel de la division, quelques enragés, sur la place d'Armes, étaient en train de recouvrir d'un immense crêpe noir la statue de Fabert... Il conclut avec philosophie : — Ils lui voilent la face, ça les soulage...

Il était à peine cinq heures. Nuit complète, dehors. Mais le sauf-conduit du général Jarras arrivait. La pluie, jusque-là fine et persistante, devint diluvienne. Un ouragan épouvantable s'élevait. Le vent, avec un mugissement furieux, ébranla les toits. Projetée par une force terrible, l'eau fumante giclait en piques, elle s'écrasait en cataractes. Dans le ciel noir, avec une violence toujours croissante, la lutte aveugle des éléments déchaînés tourbillonna. Alors, escorté du lieutenant-colonel Fay et du commandant Samuel qui devaient lui servir de secrétaires, le général Jarras monta dans un vieil omnibus, attelé de deux rosses efflanquées. Dans la nuit glacée, à travers les torrents d'eau que la tempête emportait par rafales, Du Breuil regardait l'humble véhicule s'ébranler. Le destin de l'armée, celui de la ville s'éloignaient du même pas, à la faveur des ténèbres. Il crut assister au louche départ d'un enterrement

clandestin... De nouveau, la pensée de l'armée le hanta. La pluie tombait toujours, le vent faisait rage... Et les baraques de planches croulaient dans la boue; les toiles de tente arrachées claquaient comme des débris de voilure... Cette foule innombrable, dormant à même son cloaque d'un sommeil de brute ou rêvant comme lui, morte vivante, il la revit toute la nuit, roulée dans son suaire fangeux.

Une aube grelottante blêmissait aux carreaux. Restaud, les traits tirés, entra dans la chambre, suivi de Décherac. Du Breuil d'un bond était debout. Eh bien?... Restaud n'avait pas fermé l'œil. Décherac non plus. Logé dans la même maison que le commandant Samuel, il avait appris le premier les nouvelles, au retour de celui-ci, à trois heures du matin. Impossible de se rendormir.

Il dit la lenteur du voyage sous la pluie jusqu'à Metz, les vitres brisées, les chevaux refusant d'avancer. A la porte de France, les trois parlementaires se morfondaient, le vent empêchant les paroles des sentinelles d'arriver jusqu'au portier consigne. Ils parvenaient enfin à trouver une autre voiture, sortaient de la ville à dix heures. Aux avant-postes, pied à terre, un vent violent qui charriait une grêle froide, éteignait le fanal. On marche comme des machines, la tête encapuchonnée. Soudain, *Wer da!* c'est le poste ennemi...

— Bref, fit Décherac, ils arrivent à Frescaty. Jarras et Stiehle ont discuté longtemps dans une pièce, pendant que Samuel et Fay attendaient deux mortelles heures dans le salon voisin, silencieux, face à face avec les officiers d'état-major allemand. On les a appelés à leur tour. Stiehle s'est mis à dicter les clauses sur lesquelles Jarras et lui venaient de tomber d'accord.

Du Breuil et Restaud se regardèrent.

— Art. 1er, continua Décherac après un court silence, l'armée française est prisonnière de guerre. — Art. 2, la forteresse et la ville de Metz, avec tous les forts, le matériel de guerre, les approvisionnements de toute

sorte, et tout ce qui est propriété de l'État, seront rendus samedi 29 à midi, à l'armée prussienne, dans l'état où tout cela se trouve au moment de la signature de la convention... A l'article 3, la discussion a repris. « Pour reconnaître le courage de l'armée française, était-il stipulé, le roi autorise à rentrer chez eux, avec leur épée, les officiers qui voudraient s'engager à ne plus servir contre l'Allemagne jusqu'à la fin de la guerre. »

— Oh! fit Du Breuil, le visage empourpré.

— Oui! singulière façon de reconnaître le courage de l'armée!... Fay, puis Samuel, ont bravement protesté. Pourquoi ne pas accorder à l'armée entière les honneurs de la guerre, le défilé suprême? Refus catégorique de Stiehle. Refus également de laisser l'épée à tous les officiers. « Je vais en référer au maréchal », a dit Jarras. Stiehle paraissait très irrité : — « Comment, s'est-il écrié, nous ne signons pas ce soir? » Enfin, après un long débat, l'aticle 3 a été rédigé de deux manières, l'une accordant, l'autre n'accordant pas les honneurs. Stiehle même a demandé : « Comment voulez-vous que vos troupes puissent défiler, avec un temps et des chemins pareils, nombreuses comme elles sont? » Et Fay, séance tenante, a dressé des itinéraires. On a pris rendez-vous pour aujourd'hui. Dès le matin, voulait Stiehle. Mais il était déjà deux heures. Samuel s'est alors rapproché de Jarras, en murmurant : « Ne fixez pas d'heure; tâchez de gagner du temps... »

— Parbleu! dit Du Breuil.

— D'autant plus, reprit Décherac, qu'hier avant de partir, Samuel, figurez-vous, traduisait des journaux dans le cabinet de Bazaine... L'intendant général Lebrun est entré en s'écriant : « Bonne nouvelle, monsieur le maréchal! Nous avons encore des vivres pour quatre jours! »... Mais Stiehle a insisté, et c'est à cinq heures ce soir, qu'on signe.

Il faisait maintenant presque jour. Un matin gris émergeait, noyé de brume. Dans cette clarté livide, tous trois contemplaient en silence leurs visages terreux.

Décherac serra les mains de Du Breuil, de Restaud, et partit, avec un grand geste anxieux. Seuls, les deux amis ne trouvaient pas un mot à se dire. Les phrases leur montaient aux lèvres, cependant. Ils avaient l'âme grosse de dissentiments et de plaintes. Et les paroles leur restaient dans la gorge. A la fin, Restaud demanda :

— Je ne vous verrai guère aujourd'hui. Vous allez à Metz?

— A Metz... Ah! oui, les obsèques du commandant de Sahuqué... C'était un des amis de Du Breuil, soigné au grand séminaire; un chef d'escadrons des cuirassiers de la Garde, blessé en brave dans la charge de Rezonville, mort la veille en chrétien. — Je reviendrai aussitôt, murmura-t-il.

Ils songeaient au possible qui sommeillait dans l'inconnu formidable de ces vingt-quatre heures. Ce soir, la capitulation signée; demain, les apprêts funèbres, et, planant sur chaque minute, le vol en sens inverse de leurs pensées, l'un tout révolte, l'autre tout discipline. Sous l'attitude de Restaud roidi par une volonté farouche, un inflexible parti pris de soumission et de silence, Du Breuil crut démêler un blâme affectueux.

— Au revoir, fit-il brusquement. Je vais enterrer ce malheureux.

Restaud secoua la tête; puis, avec une amertume affreuse :

— Cet heureux, vous voulez dire!

II

A la chapelle du grand séminaire, quantité d'officiers se trouvaient réunis. Les survivants de la charge dressaient au premier rang leurs statures géantes. Couchorte les dominait de la tête. Et derrière les épaulettes d'or et d'argent, d'humbles épaulettes de laine rouge se pressaient aussi, — de bons gros cuirassiers tout maigris, venus là parce qu'ils aimaient leur chef. En outre, tous les blessés valides de l'établissement, quelques civils, des prêtres. Du Breuil ne fut pas surpris d'apercevoir Judin, qu'il savait ami du défunt. Ils se serrèrent la main silencieusement. Un petit ruban rouge, couleur du sang versé, fleurissait la iaquette élégante du vicomte. Soudain, en tournant la tête, Du Breuil reçut au cœur un petit choc. D'Avol était derrière eux.

Il sentit un trouble mortel l'envahir. Sa blessure intime tressaillit. Elle s'était cicatrisée un peu, ces jours derniers. Tant de chagrins!... D'y songer l'avait rouverte. Une intolérable douleur le lancina. Il saignait dans toute son amitié meurtrie.

Le prêtre, chasuble noire et crâne chauve, marmonnait avec une ardente supplication les paroles du graduel : *In memoria æterna erit justus*... Les cierges de l'autel et du catafalque, un cercueil sur des tréteaux, étincelaient. Une odeur de cire et d'encens imprégnait la chaleur un peu lourde, où chacun, dans un recueillement, se détendait.

24.

Du Breuil n'éprouvait qu'aversion et rancœur. Les froissements, les malentendus, puis les aigreurs et l'hostilité sourdes, l'évidente inimitié enfin, avec les mots qui tranchent et les pensées qui enveniment, il revécut, en une seconde, des heures de souffrance. L'abcès creva, dans un élan de haine. Haine d'autant plus amère qu'elle était tout empoisonnée d'affection. Le pur visage d'Anine y était mêlé, douloureusement.

Mais dans le silence, coupé de toux et de cliquetis de sabres, la voix du prêtre entonnait l'hymne terrible :

Dies iræ, dies illa
Solvet sæclum in favilla...

Du Breuil se retrouva jeune homme, au temps où il pratiquait encore, ému par l'incomparable splendeur des pompes catholiques. La même émotion de souvenir adoucissait la plupart de ces rudes visages militaires. Ils songeaient, dans un retour sur eux-mêmes, aux événements divers que la religion accompagne, à la vie, à la mort. Elle planait sur les strophes noires. Dans la prose latine, les clairons du jugement dernier retentirent :

Tuba mirum spargens sonum
Per sepulchra regionum
Coget omnes ante thronum.

Oui, le siècle croulerait en poussière! Cette mort, à laquelle ils étaient voués jusque par métier, elle était là, tapie autour d'eux, en eux! Du Breuil, horripilé, sentit passer le souffle de l'invisible Faucheuse. Et le champ de bataille de Borny étala sous la lune sa moisson de cadavres. Ceux de Gravelotte, de Rézonville, de Mars-la-Tour, d'Amanvillers, de Saint-Privat, de Servigny lui apparurent, labourés d'obus, avec leurs semailles d'ossements. La terre grasse et rouge de Lorraine lui souleva le cœur. Il respirait à travers les murs un relent pestilentiel, qui était le souffle même de Metz, des rues

infectées de phénol et de chlore et des cimetières puants. Et lui, Du Breuil, comme les autres, mourrait. Ah! la guerre, l'horrible, l'odieuse chose! Elle lui avait pris Lacoste. Elle lui avait pris d'Avol vivant. Il se sentit misérable et seul.

Grêle, une sonnette tinta. Il y eut un remuement de chaises, une inclination en avant des lourdes épaules et des visages bronzés. Quelques-uns s'agenouillèrent. Un cuirassier énorme, au-dessus des fronts courbés, poitrinait avec ostentation comme pour un défi. Dans le grand silence, la sonnette tintait toujours... On entendit alors un ricanement saccadé. C'était Couchorte qui exhalait son amertume, en agitant la tête. On essayait de l'emmener, il fit signe qu'on le laissât tranquille. Ce n'était rien, il allait déjà mieux.

Du Breuil, avec une répulsion instinctive, percevait dans son dos la respiration de d'Avol. Il n'aurait eu qu'à se retourner, leurs mains d'elles-mêmes pouvaient s'étreindre, leurs yeux comme jadis se pénétrer. Mais une force irrésistible le rivait à sa place. L'abîme, à chaque seconde, grandissait entre eux. Le prêtre, descendu de l'autel, donnait l'absoute. A travers les paroles sacramentelles, un coin de ciel luisait :

— *Requiem æternam dona ei, Domine... Et lux perpetua luceat ei...* Puis il psalmodia, d'une voix de plain-chant, le cri suprême : *De profundis*, et les mots se perdirent dans une prière muette... Il levait enfin le goupillon d'argent, pour le quadruple geste qui cloue aux cercueils une croix imaginaire.

Les assistants défilaient. Du Breuil allait suivre le mouvement, lorsqu'une rumeur de scandale éclata. Il aperçut Couchorte qui se débattait entre deux officiers. Le géant parlait avec volubilité, les yeux hors de la tête :

— La cavalerie, messieurs, arme combattante au premier chef! Boute-selle à six heures... Nous sommes trahis, déshonorés!... Sabre, main!

Il avait à demi dégagé sa lame. Une écume aux lèvres,

il provoquait Bismarck; et sur le seuil, il hurlait encore, d'une voix rauque :

— Pour l'attaque!... Chargez!

On l'entraîna.

La secousse pour les nerfs malades de Du Breuil fut si forte qu'il eut à la bouche, de nouveau, la nausée de vivre. La guerre l'emplit d'un vertige de dégoût. Il touchait cette fois le fond de la misère et de la solitude. Il se trouva dehors. La voix de Judin le hélait : « Pierre! » Maxime causait avec d'Avol... c'était bien la silhouette familière, grande et mince, le pli volontaire du front, l'ardeur concentrée du regard! c'était bien le même Jacques qu'il avait toujours connu, toujours aimé!... Et voilà qu'ils étaient ennemis aujourd'hui. Du Breuil souffrait à plein cœur dans son amour d'aimer, son égoïsme natif. Ne pourraient-ils donc jamais plus se comprendre, s'entre-tenir, s'aider?... Pourquoi trancher de la sorte les pauvres liens d'affection qui rattachent à la vie? Elle était si morne, si précaire!... Avec une pudeur qui s'offrait, il tendit à d'Avol, loyalement, la main... Jacques, d'un geste dédaigneux, — « à quoi bon? » disait le regard glacé, — donna la sienne... Il crut serrer un chiffon. Et le contact de cette chose molle, d'où l'âme était absente, ce fut pour lui le déchirement suprême, une blessure atroce, faite de rage et d'humiliation.

— Vous déjeunez avec moi? leur dit Judin. — Non! D'Avol avait affaire ailleurs; il remerciait d'un ton cassant, et, la figure revêche, faussait compagnie sans autre adieu.

— Quel ours! fit Judin.

Du Breuil se laissait emmener, à la dérive.

— Vous allez voir, Pierre! L'hôtel du Nord est curieux en ce moment. — Et devant le mutisme farouche de son ami, Judin ajouta : — Vous y retrouverez quelques gens de cœur. Des braves comme Clinchant, Boissonnet, Charlys, Barrus, Carrouge, Rossel, Cremer... Hier, la première manifestation contre Bazaine a eu lieu. Un capitaine de carabiniers a donné le branle. Les chefs de

bataillon de la garde nationale ont promis leur concours. Il y a longtemps, d'ailleurs, que tout cela se machine. Ladmirault et Changarnier ont eu beau refuser de prendre la tête du mouvement. Il reste d'autres généraux, Dieu merci! Clinchant d'abord. On parle aussi de Boisjol... Vous en êtes?

Du Breuil, bouleversé d'espoir, sauta sur cette idée. Judin poursuivait :

— Vous ne savez donc rien? Charlys ne vous a pas proposé de signer le petit papier? C'est un des meneurs!... Mais lui veut seulement la trouée, c'est-à-dire, n'est-ce pas, ce que l'honneur commande!

Du Breuil acquiesçait gravement, d'un signe. La pensée de Restaud cependant le troublait.

— Quelques mécontents vont plus loin, reprit Judin. Ceux-là ne parlent de rien moins que de déposer le maréchal et d'offrir le commandement au plus digne. — Il clignait de l'œil : — D'Avol, Barrus, d'autres, que vous connaissez, prêchent de la sorte. Ça, c'est un peu sévère, tout de même.

Du Breuil songeait : le Gouvernement provisoire, le 4 septembre, n'a pas fait autre chose. L'Empire lui-même est né d'un coup d'État. Pas un pouvoir qui ne soit issu de la violence, et fondé sur le mépris des lois précédentes, réputées bonnes jusque-là! Mais une voix secrète lui souffla : Aux ambitieux de penser ainsi. Obéis et tais-toi. L'armée n'a de raison d'être que disciplinée. Seule, la discipline, sourde, muette, aveugle, fait sa grandeur et sa force... Et de nouveau, le cri du bon sens dominait : L'obéissance passive, aujourd'hui, serait un crime! Lorsque le général en chef perd la tête, manque à ses devoirs et livre ses troupes, les subalternes ne doivent prendre conseil que de leur courage et de leur attachement au pays...

— Les officiers du génie, disait Judin, ont décidé le colonel Boissonnet à se mettre à leur tête. Clinchant, dès qu'il aura vingt mille hommes, prendra le commandement général. Réunion pour se compter, cet après-



midi à une heure... Vous serez trente mille demain!

Oui, c'était la délivrance, le salut! Du Breuil, avec une joie fiévreuse, crut enfin discerner son véritable devoir. Que d'Avol et Barrus conspirassent à leur guise! Que Bazaine et ses généraux tendissent lâchement le cou vers le carcan final, lui, Du Breuil, obscur soldat du bataillon sacré, loin de ces menées coupables comme de cette ignominie, s'en irait, tête haute, par le chemin sanglant. Le soleil de France resplendissait au bout!

Il revit alors l'ardent visage de Restaud, ses yeux de fanatique où dansait la lueur de la lointaine petite lampe d'autel. Jusqu'où, pensait-il, peut mener la rigueur d'un principe!

Après le déjeuner (civet de cheval, bifteck de cheval, pâté de cheval, — « On est prié d'apporter son pain » recommandaient des affiches blanches, collées sur les glaces), la grande salle du café s'emplit. Plus de soixante officiers s'y pressaient déjà.

— Ah! vous voilà, Du Breuil! c'est bien, mon ami, dit Charlys avec une poignée de main chaleureuse.

Il montrait un visage fatigué, des yeux brillants sur des joues caves. Son grand corps se voûtait légèrement. Il avait passé l'après-midi d'hier en courses, en démarches, à recruter des adhérents. Il paraissait un peu triste, comme s'il eût douté par avance de la réussite. Du Breuil serra la main de Carrouge et de Barrus.

— Il faut agir sans tarder, reprit Charlys.

— Est-il vrai, lança Barrus, qu'il y ait encore quatre jours de vivres?

— Oui, dit Charlys, j'étais avec Samuel dans le cabinet de Bazaine, quand l'intendant général est venu l'annoncer. Avec ce qui reste, affirmait Lebrun, dans les cachettes de Metz, avec les 13 000 chevaux vivants, on pouvait tenir plus longtemps encore. Savez-vous ce que le maréchal a répondu? « Que voulez que cela me fasse, monsieur l'intendant? Vous auriez des vivres pour quinze jours que cela ne changerait rien à la situation. Les pourparlers sont engagés. Il faut *en finir et nous en aller.* »

— A mort le Traître! hurla d'une voix de stentor le capitaine de carabiniers qui s'était distingué la veille par sa virulence.

— A présent, grognait Carrouge, il jette le masque. Il fallait l'entendre, il y a cinq jours, quand Lapasset est allé le voir. Un aide de camp du général m'a raconté ça. Lapasset voulait se faire jour avec sa brigade. Bazaine était déjà prévenu : « Lapasset, voyez-vous, — Carrouge imita le ton bonhomme, la franchise madrée, — pas de coup de tête, pas d'action individuelle! » Canrobert est entré à ce moment. Le général faisant mine de se retirer par déférence, Bazaine a repris : « Mais non, Lapasset, restez! vous n'êtes pas de trop. » Et prenant une carte, il les a fait asseoir. Alors, tourné vers Canrobert : « Maréchal, je suis dans une perplexité cruelle. Je n'ai pas la moindre nouvelle de Boyer ni de l'Impératrice ; les vivres manquent; il faut que nous sortions! » Et, penché sur la carte : « Ce sera pour lundi. Vous, maréchal, vous serez colonne de droite et vous prendrez la route du Cheminot. Lebœuf, lui, formera la colonne de gauche et suivra la route de Strasbourg. Moi je serai au centre, avec la brigade Lapasset, pour porter secours aux uns et aux autres. Mais il ne faut pas se dissimuler une chose : le salut est dans nos jambes. Malheur à qui tombera, on ne le ramassera pas!... La direction? Château-Salins... Une fois là, j'aviserai... Nous n'aurons ni artillerie, ni vivres presque Mais, je le répète, notre salut sera dans nos jambes. » Et comme Lapasset, transporté, s'écriait : « Merci, monsieur le maréchal! Nous sommes la dernière armée française. Si nous devons tomber, que la postérité se découvre au moins devant nous!... » il a répondu : « Non! nous leur passerons sur le corps! Allez! nous ne succomberons pas! » Et pour finir : « Vous comprenez, messieurs, la gravité de ces paroles. Je n'ai pas besoin de vous recommander le secret. Allez à vos quartiers, et attendez mes ordres. » — Or, lundi, conclut Carrouge, c'était le 24, jour des nouvelles « Boyer », jour du parti suprême : Capitulons!

— Tartuffe! grinça Barrus. Il n'a pas plus de sens moral qu'un caillou.

— Ne vous en prenez qu'à vous, messieurs les démocrates! gouaillait Carrouge. Vous le vouliez pour chef, vous l'avez.

— Nous le déposerons! dit Barrus, dont les yeux étincelèrent.

— Qu'on le fusille! gesticula le carabinier. Ils sont plusieurs qui ont besoin d'un peu de plomb dans la tête!

Un lieutenant de voltigeurs pérorait au milieu d'un groupe :

— Il faut remplacer d'abord tous les membres du conseil. Canrobert, Lebœuf et Frossard sont vendus à l'Empire. Coffinières emboîte le pas. Il n'y a que Ladmirault de propre. Quant à Soleille (il fit le geste d'une tête qui tombe), au panier!... Nommez-moi capitaine, et je me charge d'enlever ma compagnie!

Du Breuil reconnut la voix perçante, le niais rictus de Marquis. Le colonel Boissonnet se tenait à l'écart avec quelques officiers du génie. Il aperçut Rossel, une flamme de volonté dans ses yeux têtus, le capitaine Cremer, aide de camp de Clinchant, — le général n'avait pu venir, — le capitaine de Serres. Il vint saluer Du Breuil. « Le commandant d'Avol, annonça-t-il, était malheureusement de service. Il se sera consolé en faisant des prosélytes. » Le lieutenant Thomas approuva, de son œil rouge. Le commandant Leperche, aide de camp de Bourbaki, se démenait, voulant à tout prix rejoindre son chef. Le brouhaha croissait. Les discussions s'envenimèrent. En vain Charlys réclamait du silence, suppliait qu'on se comptât... Le temps pressait, si l'on voulait sortir en masse!... De toutes parts, les récriminations, les plaintes jaillirent. Il fallait destituer celui-ci, élever celui-là. Un énergumène bondit sur une table et s'offrit pour général en chef. Charlys fit décider qu'on se réunirait le lendemain dans les bureaux du génie, à l'Esplanade, pour achever de s'entendre. Un à un les officiers supérieurs s'esquivaient, laissant capitaines et

lieutenants poursuivre au milieu des cris, comme de grands enfants, leurs débats stériles.

Du Breuil rentrait au Ban Saint-Martin, la mort dans l'âme. Fallait-il donc renoncer à l'espoir glorieux de la sortie? Tant de bonnes volontés aboutissaient à cela : cette foire d'intérêts, ce gâchis! Il crut y voir l'inévitable effet d'un premier manquement à la discipline, et de toute sa rage il maudit les traîtres qui l'avaient mis dans cette horrible alternative, de manquer à ses devoirs ou d'accepter le déshonneur.

Peu avant d'arriver aux bureaux de l'état-major, il faillit heurter un homme long et sec, à l'angle d'une petite rue boueuse où donnait la maison du général Soleille. Tous deux se regardèrent, surpris au milieu de leurs pensées. Il reconnut le capitaine de Verdier, dont le visage bouleversé l'avait ému la veille. L'aide de camp semblait en proie à une affreuse détresse. Comme Du Breuil spontanément lui tendait la main, soudain, dans un flot de paroles, le malheureux s'épanchait, cédant à un irrésistible besoin de confidences. Il les eût faites au premier venu. Sa loquacité le soulagea.

Il ne survivrait pas à une honte pareille! L'immense matériel de l'armée et des forts, mitrailleuses, canons, fusils, plus de vingt millions de projectiles, tout cela livré sans réserve aux ennemis! Bien plus! avant même que la signature de la capitulation les en rendît maîtres, le propre comptable de ces trésors s'efforçant de les leur conserver intacts! Un général français cédant à cette aberration par on ne sait quels scrupules inavouables! Et lui, lui, de Verdier, contraint d'écrire de sa main ces ordres honteux!... Car on avait beau parler d'inventaires et de restitution après la guerre! Mensonges que tout cela! Jamais les Allemands ne lâcheraient le morceau.

— Vous me croirez si vous voulez, mon commandant. Tout à l'heure, à la réunion des généraux d'artillerie, Soleille a vertement blâmé le général de Berckheim pour avoir mis hors d'état de service les mitrailleuses

du 6e corps. Blâmé! oui, blâmé! un acte de simple devoir militaire que l'armée entière devrait imiter!

— Et les drapeaux? demanda Du Breuil.

De Verdier blêmit :

— Là, c'est à devenir fou!... Nous avons prévenu ce matin les commandants de corps qu'ils aient, par ordre du maréchal, à les faire transporter à l'Arsenal, De son côté, le colonel de Girels, directeur, a reçu l'ordre de les conserver. Ils feront partie de l'inventaire dressé par une commission d'officiers français et prussiens.

Il éclata d'un rire strident. Du Breuil s'éloignait, stupide. Chaque minute écoulée, c'était un peu de lui-même qui s'en allait, se dissolvait. Toutes ses notions d'honneur s'enfuyaient d'un vol lourd. De quel vertige ces hommes étaient-ils donc frappés?

En passant devant la maison de Bazaine, un mouvement inusité le surprit. Au Quartier général, même rumeur. Il y avait eu le matin grande pluie de récompenses. Quelques-unes avaient éclaboussé l'État-major. Francastel arborait un dolman neuf, liseré de quatre galons. Une croix neuve brillait sur la poitrine de Massoli. Il se rengorgeait avec modestie, coulait de temps à autre vers sa rosette un regard satisfait.

— Elle a fini par venir. Ce n'est pas trop tôt, répliquait-il au bref compliment de Du Breuil.

Mais Francastel s'élançait vers son ancien chef, et lui prenant les mains, il les lui serra familièrement. Il était plus que jamais résolu à trouer! Même, déclara-t-il avec une incroyable impudence, il avait assisté à la grande réunion de l'après-midi, à l'hôtel du Nord. Tout allait pour le mieux.

Du Breuil, qui ne se souvenait pas de l'avoir vu, écœuré, lui tourna le dos. Peu de figures amies : Restaud, Décherac, Laune étaient absents. Il s'informa des événements auprès du gros Jacquemère. Sa fluxion l'avait repris. On ne savait pas grand'chose. Jarras avait reçu, dans l'après-midi, une lettre du général de Stielhe annonçant que les honneurs de la guerre seraient

accordés à l'armée française, et l'épée laissée à tous les officiers. Il était ensuite parti avec Samuel et Fay pour Frescaty. Le colonel Nugues le remplaçait. Voilà tout. Ah! si, pourtant!... le capitaine de Mornay-Soult, de la part du maréchal, était venu dire à Nugues, il y a un quart d'heure, de terminer une lettre d'affaires courantes, destinée aux commandants de corps, par le post-scriptum suivant : « C'est par erreur qu'en donnant l'ordre de porter les drapeaux à l'Arsenal on a omis de dire qu'ils y seraient brûlés. » Et Nugues, surpris, — car personne ne connaissait ce premier ordre ! — était allé se renseigner auprès de Bazaine...

— Une grande nouvelle! lançait une voix. — C'était Floppe revenant des bivouacs de la Garde. — Il y a du grabuge là-bas. Un ordre de l'artillerie qui prescrit le versement des drapeaux met la division Picard sens dessus dessous. Le colonel Péan vient de briser son aigle. J'ai vu scier la hampe, déchirer la soie. Les grenadiers se partagent les morceaux.

Une bouffée de joie montait au cœur de Du Breuil. Bazaine avait donc réfléchi? Un reste de pudeur palpitait dans cette âme de boue...

— On dit, continua Floppe, que Desvaux, sur la réclamation du général Picard, a demandé par lettre des explications à Son Excellence!

Mais tous les yeux se tournaient vers la porte. Le colonel Nugues entra. Il tenait à la main deux minutes d'ordres.

— Écrivez, Messieurs! dit-il aux officiers de service :

Aux commandants de corps d'armée.

« *Veuillez donner des ordres pour que les aigles des régiments d'infanterie de votre corps d'armée soient recueillis demain matin de bonne heure...*

Pourquoi demain? songea Du Breuil. Il n'y a pas une minute à perdre, si l'on veut les détruire avant la capitulation!

« ... *demain matin de bonne heure par les soins de votre*

commandant d'artillerie et transportés à l'arsenal de Metz. Vous préviendrez les chefs de corps qu'ils y seront brûlés. Ces aigles, enveloppés de leurs étuis, seront emportés dans un fourgon fermé. Le directeur de l'arsenal les recevra et en délivrera des récépissés aux corps.

Signé : « BAZAINE. »

— Et d'une! fit le colonel Nugues. A l'autre maintenant.

Au général Coffinières, gouverneur de Metz.

« *Veuillez donner des ordres pour que l'arsenal de Metz reçoive demain matin les aigles des régiments d'infanterie de tous les corps d'armée...* »

La voix nette détachait les mots dans le silence. On entendait les plumes courir. Un secrétaire d'état-major enregistrait en même temps sur le livre de correspondance.

— Mais on ne lui prescrit pas de faire brûler les aigles, remarqua Du Breuil, l'ordre dicté.

— Coffinières est sans doute au courant, répondit le colonel Nugues. « Il est inutile de lui dire autre chose », a bien spécifié le maréchal; et pour Soleille : « Ne lui écrivez pas, a-t-il ajouté. Il pourrait faire des difficultés. Je me réserve de lui écrire quand le moment sera venu. »

Officiers et secrétaires avaient posé leurs plumes et, tête levée, attendaient l'ordre de relire.

— A vous, Massoli, dit Nugues.

Et d'une voix sans intonation, au milieu de l'indifférence générale, le gros homme reprenait : *Veuillez donner des ordres pour que les aigles des régiments...*

« C'est à n'y rien comprendre! » se disait Du Breuil. Il revoyait les yeux éperdus de Verdier murmurant l'étrange confidence : cet ordre formel d'inventorier les drapeaux, donné le matin au colonel de Girels. Les nouvelles prescriptions de Bazaine ne seraient donc qu'une manœuvre, bonne à tromper les commandants de corps,

à calmer l'émotion de l'armée, mais laissant à l'ordre primitif son détestable effet. Cette idée se fortifiait en lui : d'abord le transport des aigles remis au lendemain. La capitulation d'ici là serait intervenue! Puis le silence gardé sur l'incinération dans la lettre à Coffinières. Girels se bornerait de la sorte à emmagasiner. Et cette façon d'agir vis-à-vis de Soleille. « Il ferait des difficultés! »... Indigne parole d'un homme, qui, sûr de l'obéissance absolue, de la complicité de son subordonné, cherchait encore à se donner le beau rôle, aux dépens du voisin.

Comme autant d'éclairs, ces pensées lui déchiraient l'âme. Mais elles n'étaient qu'une faible partie de ses douleurs, de ses maux... elles s'effaçaient vite. D'autres leur succédaient aussitôt : Lacoste! Restaud! d'Avol! Anine!... Il erra longtemps sous la pluie, dans la boue. Le vent d'automne emportait les nuages. Les dernières feuilles tournoyaient dans l'air tramé d'eau. Et ce furent d'interminables heures d'agonie. Enfin le soir tomba, comme une dalle mortuaire.

Huit heures sonnaient quand il se retrouva dans sa chambre, où brûlait un bon feu. Un bruit derrière la cloison lui apprit que Restaud était là. Il frappa plusieurs coups au mur. Au bout d'un instant, la porte s'ouvrait. Restaud parut. Ses bottes couvertes de boue, ses vêtements trempés, la fatigue qui décomposait son visage montraient qu'il avait dû, lui aussi, marcher longtemps à l'aventure. Il s'assit près de la cheminée, puis d'une voix qui voulait paraître gaie :

— Il fait bon chez vous!

Mme Guimbail, par une attention touchante, avait, bien que sa petite provision diminuât, donné à Frisch de vieux ais garnis de clous. Elle était venue elle-même les disposer, préparer le feu, allumer la lampe... « Tiens, c'est vrai! » fit Du Breuil, qui s'en aperçut seulement. Il approcha des chaises, et sous le rond de lumière, tous deux se rencognèrent frileusement. La flamme dardait ses langues d'or. Elle léchait le bois humide qui gémis-

sait et fumait; ou bien, crépitante, elle s'élançait en jets de soleil, bleue, écarlate et jaune. Ils la regardaient en silence.

— A l'heure qu'il est, dit enfin Du Breuil, tout doit être consommé. Nous sommes prisonniers, sans doute.

Restaud leva brusquement la tête, et comme s'il allait au-devant de la lutte :

— Eh bien? fit-il.

— Vous acceptez cela! murmura Du Breuil avec un sourire amer.

— Il y a, répliqua durement Restaud, une sorte de joie dans l'accomplissement du pire devoir.

— Reste à connaître, dit Du Breuil, quel est le véritable devoir.

— Est-ce qu'un soldat le demande? s'écria Restaud, avec une douleur indignée.

Du Breuil réfléchit un moment :

— Vous avez raison, déclara-t-il. Il n'y a qu'un devoir, comme il n'y a qu'un honneur... Ce n'est pas la première fois, malheureusement, qu'une armée française capitule. Souvenez-vous de Dupont, à Baylen! 25 000 hommes livrés aux Espagnols, sans combat! Seul, le commandant de Sainte-Église déclare qu'il *n'a plus d'ordres à recevoir d'un général prisonnier*. Il ramène à Madrid son bataillon. Et l'Empereur, sur-le-champ, le fait colonel.

— Il fallait le faire général, dit Restaud, et le fusiller ensuite.

— Ah! oui, railla Du Breuil. Toujours votre système!... Obéissance passive, résignation, je sais, je sais! Non, mon ami. Dans une situation comme la nôtre, seule la résolution de mourir est digne, salutaire.

Il se leva d'un bond, prit sur la table un livre fatigué, le tome VII des *Mémoires de Napoléon*, et lut d'une voix fébrile :

— « *Que de choses qui paraissaient impossibles ont été faites par des hommes résolus, n'ayant plus d'autres ressources que la mort* »... Et celui-là, reprit Du Breuil, est un juge qu'on ne récuse pas.

— Si! dit Restaud. L'orgueil l'aveugle... Ce que vous prenez pour le cri de l'honneur n'est que le cri de l'orgueil. Or un soldat, comme vous, comme moi, simple chiffre du nombre, ne doit pas avoir d'orgueil. Une mort pareille serait une folie, car le soldat n'est pas responsable des fautes du chef, — un crime, car il ne peut pas plus disposer de sa mort que de sa vie. Et croyez-vous donc qu'un tel renoncement n'aille pas sans une affreuse torture?... Mais soyez-en certain, notre sacrifice sera compté. Le devoir le plus amer porte ses fruits et nous récolterons un jour ce que nous avons semé.

Du Breuil regarda le visage de Restaud, et se souvenant de l'infructueuse réunion de l'après-midi, il se rassit d'un air découragé.

— Tenez! mon pauvre ami, reprit Restaud, parions que vous n'êtes arrivé à rien, aujourd'hui?

Du Breuil se tut. Il lui coûtait d'avouer l'avortement de son rêve, le vain tumulte de la séance, la remise des projets au lendemain.

— Votre silence parle, dit Restaud. Aujourd'hui vous étiez cent; demain vous serez dix. De telles entreprises sont condamnées d'avance.

— Non, protesta Du Breuil. Il y a déjà plus de cinq mille adhésions. Et ne serions-nous que cent, que dix, il faudrait trouer quand même.

— Je ne puis admettre cela, déclara Restaud. Hier, lorsque vous parliez de sortir en masse, j'ai respecté votre chimère. « Nous serons vingt mille! » disiez-vous, et vous vous figuriez trouver un chef. Pas un, vous le voyez, n'a osé enfreindre la règle terrible. Et maintenant vous allez tomber à l'effort individuel, mais ici je vous l'affirme de toute mon amitié, vous faites fausse route.

— Pourquoi?

— Parce que la même chaîne nous lie, tous. Personne n'a e droit de se dérober à l'humiliation et à la douleur communes. Il faut partager jusqu'au bout l'eau fétide et le pain noir. Songez aux malheureux soldats! Nous les avons amenés ici; nous ne devons en partir qu'avec

eux. Est-ce lorsqu'ils vont se traîner par milliers sur les routes d'Allemagne que nous allons les abandonner, nous, les chiens du troupeau?

— Nous pouvons nous rendre ailleurs plus utiles.

Restaud secoua la tête :

— Notre place est au milieu d'eux. Pensez-y bien, mon cher. Au-dessus des idées et des souffrances personnelles, il y a une obligation sacrée : la solidarité du malheur. S'y soustraire est une désertion.

— Vous avez beau dire, soupira Du Breuil, ébranlé cependant. C'est affreux!

Restaud lui prit la main, le regarda dans les yeux, et d'une voix brisée, dit simplement :

— Oui.

Le feu achevait de se consumer : tisons où se tordait parfois une flamme maigre, braises incandescentes duvetées de cendre bleuâtre. Ils y suivaient le reflet mourant de leurs pensées. Ils restèrent ainsi longtemps, dans une stupeur silencieuse. Un roulement de voiture, vers onze heures, les en tira. Le feu s'était éteint.

— Les voilà, fit Du Breuil, levé en sursaut.

Tous deux, à l'idée de ce fiacre obscur, qui apportait à travers la nuit l'arrêt de la ville et de l'armée, frissonnèrent.

— Il faut aller au-devant des nouvelles, dit vivement Restaud, comme s'il eût conservé une lueur d'espoir.

Dehors, une humidité glacée les pénétra. Le vent sifflait toujours. Pluie battante. Leur lanterne plusieurs fois faillit s'éteindre. Du Breuil, les doigts perclus, dut la protéger de son manteau. Ils avançaient difficilement, enfonçant jusqu'à la cheville dans une boue liquide. Ils parvinrent enfin à la maison habitée par Décherac. La porte était grande ouverte, comme si la mort venait d'entrer. Ils trouvèrent leur camarade assis sur une marche de l'escalier, dans le noir.

— Samuel vient d'arriver, dit-il. Il est là dans sa chambre. Il ne veut voir personne.

A la lueur de la lanterne, son visage apparut, très

pâle. Une rage cette fois en crispait le sourire. Il détailla ce qu'il savait, par courtes phrases amères : c'était fini, signé, bâclé! L'armée, la ville, rendues, prisonnières!... Mais pour rançon du pacte, messieurs les officiers pourraient emmener leurs bagages en Allemagne! Ils pouvaient même garder leur épée, puisque cela leur faisait plaisir. Quant à ceux qui s'engageraient à ne plus servir de la guerre, ils étaient libres... Bazaine leur permettait de s'en aller. Frédéric-Charles les en priait... On reconnaissait de la sorte le courage de l'armée française!... Décherac ricana. Mais il y avait une autre clause plus déshonorante encore. Bazaine refusait, oui, refusait les honneurs de la guerre, réclamés la veille avec tant d'instances, accordés enfin à nos prières!

— Quoi! s'écria Du Breuil, la seule compensation...

— Oui, dit Décherac. Ça vous étonne? Moi pas.

Il eut un sourire navrant :

— Faire défiler en armes plus de cent mille hommes capables de brandir encore un sabre, un fusil, devant un ennemi dont la vue seule eût affolé ces malheureux, pas si bête!... Mais ce qu'il refusait pour tous, pensez-vous, il eût pu l'exiger pour quelques-uns : l'honneur était sauf... Seulement voilà, il n'y a pas pensé... Non! vous dire la stupéfaction de Stiehle lui-même, quand Jarras a déclaré que Bazaine voyait des difficultés à l'exécution de la clause!... « Lesquelles? » a demandé Stiehle. Et Jarras balbutiait : — « Le temps est mauvais, le terrain et les routes déplorables... Il sera difficile sans doute de défiler... » A quoi Stiehle a répondu : « Ces considérations n'existent jamais pour l'armée prussienne. » Alors Jarras a proposé, tout en renonçant au défilé même, de spécifier néanmoins dans l'acte que les honneurs de la guerre étaient accordés : « Écrivons-le! a-t-il dit, et n'exécutons pas. » Mais Stiehle a déclaré : « Ce qui sera écrit sera exécuté. »

Du Breuil cherchait dans l'ombre le visage de Restaud. Celui-ci baissait obstinément la tête. Ses mains pendantes, seules, tremblaient un peu.

— Et savez-vous, reprit Décherac, un des motifs pour lesquels Bazaine ne veut plus de cette « formalité »? Je vous le donne en mille : la difficulté de mettre les généraux d'accord sur le rang à leur assigner en raison de la différence des grades et de leur situation personnelle!... Mais le véritable motif, celui qu'il n'a pu dire, c'est sa honte à reparaître devant l'armée, sa peur de nos insultes et de notre mépris.

— Certes, dit Du Breuil, s'il avait fait tout ce que l'honneur et le devoir commandent, il eût fièrement défilé le premier. Par son refus, il se juge et se condamne.

— Ce n'est pas tout, fit Décherac. Il y a les drapeaux. Ce sombre imbécile ne s'est-il pas avisé d'attirer sur eux l'attention de l'ennemi! Jarras, par son ordre, a prévenu de Stiehle qu'il n'y aurait pas beaucoup d'aigles à livrer, alléguant que l'habitude des troupes, dans notre malheureux pays, était de brûler les insignes, à chaque nouveau gouvernement. De Stiehle a naturellement souri : « Non, général, je ne crois pas que cela ait été fait. Mais il est bien entendu que tout ce qui reste, en drapeaux comme en matériel, nous est acquis. » Et ce qu'il y a de plus louche, conclut Décherac, c'est qu'en donnant ses instructions à Jarras avant de partir, Bazaine a ajouté : « Je sais qu'il y a des drapeaux brûlés, et je ne veux pas que le prince Frédéric-Charles m'accuse d'avoir manqué à mes engagements. »

Un silence pesant s'établit. Décherac reprit, au bout d'un moment :

— Mais le comble, c'est qu'en rédigeant l'appendice — une série d'articles concernant Metz et proposés par Coffinières, — de Stiehle s'est mis à parler des mesures que comptait prendre l'autorité prussienne pour le transport des prisonniers : une fois nos troupes conduites dans les lignes allemandes par leurs officiers, ceux-ci seraient évacués d'abord. « Quant aux 80000 soldats, a-t-il ajouté... — Mais, il y en a bien davantage, a protesté Jarras. — Oh! oui, je sais, avec les malades,

les blessés... — Mais non, pas du tout! répétait Jarras. C'est 126 000 combattants, sans compter la garnison de Metz, les malades et les blessés! Plus de 160 000 hommes. » Et Stiehle s'est contenté de répondre : — « *Vraiment, est-ce possible?* » La stupeur peinte sur son visage en a dit plus que ses paroles...

Vraiment, est-ce possible? Ils sentaient à ces mots comme la brûlure d'un fer rouge.

Décherac se leva brusquement :

— Au revoir, messieurs, fit-il. Bonne chance.

Ils redescendirent l'escalier, s'enfoncèrent dans l'ombre, sous la pluie. Une sueur froide baignait Du Breuil. Est-ce qu'ils avaient enfin vidé le calice? Pouvaient-ils descendre plus avant dans l'ignoble? Puis toute la machination des drapeaux lui apparut : colis à destination de Berlin, ils seraient apportés demain matin à l'arsenal, intacts, dans leurs fourgons fermés. Que par malheur quelques-uns échappassent, Bazaine était excusé, d'avance... Pouah! Il mit le pied dans une ornière. La boue lui rejaillit jusqu'au visage. Restaud, détournant le sien, marchait coude à coude. Ils avançaient sans parler, cinglés à la face d'un vent mêlé de pluie.

La lanterne projetait une clarté trouble qui faisait paraître alentour la nuit plus noire... Du Breuil revit une clarté semblable : balancée au poing d'un homme de garde, elle le guidait par une nuit d'étoiles vers la chambre de Lacoste; elle faisait surgir une caserne pleine d'hommes et de chevaux, endormis dans leur force; les armes étincelaient, et dans le souffle rauque des lanciers haletait l'énergie de la France....

Un coup de vent, la flamme s'éteignit.

Ils se trouvèrent plongés dans un océan de ténèbres, où l'on ne distinguait ni ciel, ni terre. Tâtonnant, trébuchant, il leur sembla qu'ils sombraient dans le vent, la pluie, la boue. La boue! Ils s'y enfonçaient maintenant... Elle les étreignait de sa glu mouvante, elle montait, elle leur remplissait la bouche, les yeux, les

oreilles... Du Breuil, comme un noyé, revécut dans un éclair tant de journées fiévreuses, depuis les illusions du début, jusqu'à l'effondrement. Restaud se taisait, de plus en plus farouche.

Soudain, un chant grêle s'éleva. Ils reconnurent la modulation de la petite flûte. Aux lèvres de Jubault, elle sanglotait et riait tour à tour. Il passait, dans sa blague faubourienne, de la détresse et du sarcasme. On eût dit la voix faible, le souffle même de l'armée. Sa plainte vengeresse avait quelque chose d'aigu qui vrillait le cœur. Du Breuil, que le son conduisait, dit :

— Voilà notre maison.

Un rais de lumière filtrait aux fenêtres de l'écurie. A perte de souffle, la petite flûte stridait, railleuse. Restaud, qu'elle exaspérait, ébranla la porte d'un coup de pied. Il n'y eut plus que l'ombre et le silence.

III

Le Moyen-Pont traversé, Du Breuil prit à droite. La réunion était pour neuf heures à la caserne du génie. Le plus court était de suivre la rue de la Garde et de longer l'Esplanade.

Bien que la séance de la veille lui parût de mauvais présage, il se cramponnait à cet espoir de la sortie en masse, avec une ardeur d'autant plus désespérée qu'il sentait craquer la branche. Les paroles de Restaud, toute la nuit, l'avaient hanté. Que le mirage d'une trouée suprême, dirigée par un chef qualifié, responsable, s'évanouît, — et Du Breuil ne pensait plus qu'avec d'infinies perplexités au cas de conscience d'une fuite individuelle. Ce qui sommeillait en lui d'aventureux et d'ardent se levait alors avec violence, mais le sentiment de la discipline et cette idée nouvelle de la solidarité le liaient aussitôt de partout, chaînes révélées par leur tension.

Sous la pluie et le vent, plus furieux de jour en jour, les quinconces défeuillés de l'Esplanade balançaient leurs squelettes d'arbres, par rangées. Il passa près des grandes tentes coniques aménagées en ambulances. Sous chacune d'elles grelottaient une vingtaine de blessés. A travers les toiles raidies, hermétiquement closes, il perçut des paroles entrecoupées, des gémissements, des râles. Il imagina cette chair à douleur pelotonnée sur ses grabats, les mauvaises couvertures déchi-

rées, l'eau filtrant par mille trous, le sol changé en mare, l'atmosphère humide et lourde. Il pressa le pas. Comme un murmure d'appel, l'immense soupir exhalé du camp de souffrance courut derrière lui. Un peu plus loin, sur la place Royale, de longues files de wagons formaient des avenues d'hôpitaux, traversées continuellement par une soutane relevée de prêtre, un capuchon rabattu de médecin. D'un marchepied à l'autre s'empressait le va-et-vient des infirmières, sous leurs parapluies ruisselants. Certains wagons regorgeaient. La mort en avait clairsemé d'autres. Par la fente des portes, il aperçut des formes allongées, pâleurs de faces et pâleurs de linges, toute l'horreur de la sanie et du sang noir. Et de ces trains immobiles, où tant de malheureux, soldats comme lui, achevaient leur voyage humain, un immense soupir s'élevait aussi. Il crut entendre se lamenter des voix chères, Lacoste, Restaud, Védel... A travers la plainte des blessés passa le lointain bourdonnement de l'armée, et des cris montaient de lui-même, échos héréditaires d'une lignée de soldats. Ce soupir faible, c'était son père qui le poussait, bras fracassé, dans l'abandon d'un champ de bataille kabyle; cette plainte rauque échappait, sous le sabre des cavaliers de Blücher, à son grand-père, lieutenant du dernier carré de Waterloo; ce râle, c'était l'agonie de son grand-oncle, chef d'une demi-brigade à Valmy. Son cœur répondit au murmure d'appel.

Mais quelqu'un le hélait. Carrouge!

— Inutile de pousser jusqu'à la caserne du génie, mon cher. J'en viens. Vous ne trouverez que Rossel, attablé devant deux cahiers de papier blanc. On entre, on sort. Curieux aux renseignements, adjudants-majors envoyés par leurs colonels pour demander des explications... Lui note les effectifs, les positions, les mouvements... Un élève de Polytechnique pointe en même temps, sur une grande carte du camp retranché. Il y a 5 600 hommes inscrits. A une heure, Clinchant sera là. Son aide de camp l'a promis. Ça marche!

Il paraissait tout réjoui. Son teint de piment sec luisait d'espoir. Il se frotta vigoureusement les mains.

— Nous avons fait de bonne besogne, ce matin. Les drapeaux...

— Eh bien? sursauta Du Breuil, repris par l'atroce soupçon.

Carrouge eut un geste énergique :

— Brûlés, anéantis!... Pas un drapeau de la Garde ne subsiste. Les grenadiers et les zouaves ont commencé par détruire les leurs, hier, spontanément. Et quand l'ordre du maréchal est arrivé, savez-vous ce que Jeanningros a répondu : « Les drapeaux ont été déchirés par mon ordre, les hampes et les aigles sciées. Les drapeaux de ma brigade n'iront pas à Berlin. » Est-ce parler, cela? Tous les autres ont été conduits à l'Arsenal, au petit jour, par le chef d'état-major de l'artillerie, Melchior. J'ai vu passer le fourgon et l'escorte, un lieutenant et quatre sous-officiers à cheval. J'ai suivi. Il faisait à peine clair. Nous sommes entrés avec les premiers travailleurs. Ils ont allumé les fourneaux de la forge, et devant la compagnie d'ouvriers, quelques chasseurs et des voltigeurs qui se trouvaient là, on a déployé les insignes. Melchior a découpé les numéros des régiments, puis un adjudant à cheveux blancs, un vieux brave, a brûlé la soie, fait scier les hampes, marteler et couper les aigles. Il fallait voir ses mains trembler. Plus d'un, je vous jure, écrasait une larme. Alors je suis parti, le cœur à l'envers.

Du Breuil étreignit le bras de Carrouge.

— Et les autres, murmura-t-il, les autres drapeaux? Est-ce qu'on les brûle?

— Ma foi, dit Carrouge, je suppose... Nous sommes arrivés les premiers. Au moment où je quittais la forge, j'ai aperçu le colonel de Girels. Le vieil adjudant avait aussi détruit quelques étendards de cavalerie, déposés depuis longtemps, paraît-il, à l'Arsenal; il était en train de casser la dernière aigle; il a dit au colonel : « En

voilà une au moins que les Prussiens n'auront pas! » Et de Girels a paru content.

Du Breuil gardait une inquiétude. Il fit part à Carrouge de la confidence du capitaine de Verdier, l'ordre de conserver les drapeaux et de les inventorier.

— Il faut se méfier de tout, dit Carrouge. Allons à l'Arsenal.

Ils suivirent la rue Serpenoise, la rue du Plat-d'Étain, la rue Taison. Partout, sous la pluie, des groupes anxieux, des figures mornes. Sur les seuils des portes, de vieilles femmes guettant les nouvelles. Un lambeau de bande tricolore, tout déteint, pendait d'une fenêtre, reste minable du pavoisement. Certaines boutiques, pleines d'objets devenus invendables, étaient à demi closes, sous leurs volets. En revanche épiceries, charcuteries, confiseries, fruiteries, entièrement dévastées, ne montraient que murs nus, planches vides. Jusque dans les relations de la vie, le blocus avait imprimé sa marque. On ne satisfaisait plus que les premiers besoins, et ce qui ruinait une partie du commerce enrichissait l'autre.

Au coin du temple des protestants, ils rencontrèrent Barrus, hors de lui. Il venait de l'Arsenal.

— Savez-vous ce qui se passe? dit-il. On astique, on fourbit, on répare. Au lieu de ne rendre à l'ennemi qu'une place démantelée, un matériel hors de service, on met tout en ordre, on compte jusqu'au dernier clou. Un ingénieur civil vient d'être appelé pour remettre en état une pièce de gros calibre, endommagée par un boulet prussien. Et dire qu'il y a deux jours nous hissions encore des canons sur les remparts...

— La capitulation est signée. On livre tout demain, à midi, fit Du Breuil.

Barrus devint extrêmement rouge. Ses idées affluaient avec une violence telle que les mots, étranglés, ne pouvaient sortir. Soudain, le flot jaillit :

— C'est un crime de laisser intactes les fortifications de la place et du camp retranché. La science donne

tous les procédés de destruction. En ruinant les forts, les écluses, l'enceinte, les bâtiments militaires, nous privions l'ennemi d'un point d'appui presque imprenable. Il ne trouvait ni locaux pour ses garnisons, ni magasins pour ses approvisionnements. La ville même y eut perdu quelques vitres, cassées par l'explosion. Elle y gagnait de s'étendre, de respirer librement hors du corset de pierre qui l'étouffe. Mais allez donc chercher du patriotisme et de l'énergie chez tous ces généraux engraissés par l'Empire, des bons à tuer, qui ne regrettent qu'une chose, leur eau de vaisselle, et soupirent après la niche!

Carrouge haussait les épaules. L'exaltation de Barrus s'en accrut.

— Oui, l'Empire est cause de tout! Tête pourrie, bras morts. Tout cela est juste, il faut que la France expie! — Une flamme sombre brillait dans ses yeux. Des plis durs barraient son front de sectaire : — Mais la République va balayer cette fange! Elle apporte dans ses mains pures la justice et la liberté!

Il eut un ricanement de rage :

— Ah! ah! nous avons fortifié Metz, depuis deux mois... Nous avons bien peiné, bien sué... — Mais sa voix subitement s'apaisait : — Il reste de la besogne ailleurs. J'en ai assez, moi, de travailler pour le roi de Prusse.

Il partit en gesticulant.

— Drôle de pistolet, grommela Carrouge. Comme si la politique avait quelque chose à voir là dedans!

Impérialiste convaincu, il gardait en lui-même la religion du passé; les fautes de l'Empire lui restaient cachées; il admettait hier encore que, fidèle à son serment, l'armée sortant de Metz avec armes et bagages allât contribuer à une restauration; mais, réduit à la brusque horreur de capituler, il n'avait plus aujourd'hui qu'une seule pensée : à tout prix sortir de là.

Ils arrivaient aux jardins qui bordent à gauche l'extrémité de la rue des Carmes. L'Arsenal se dressait devant

eux dans sa double ceinture de murs et d'eau. Comme ils allaient franchir, après la première porte, un étroit petit pont, ils aperçurent des officiers d'infanterie qui venaient en sens inverse, parlant haut, avec l'émotion la plus vive. Du Breuil reconnut, dans le groupe, le bon visage bouleversé de Védel.

— C'est toi, Pierre, s'écria le capitaine en lui prenant fiévreusement les mains. Ce qui m'arrive est affreux!

Il montra la copie d'un ordre. De ses doigts malhabiles il déplia le papier. Du Breuil lut d'un coup d'œil; c'étaient les dernières prescriptions de Bazaine, relatives aux drapeaux. Il crut entendre la voix blanche de Massoli relire dans un marmottement : «... *et transportés à l'Arsenal de Metz. Vous préviendrez les chefs de corps qu'ils y seront brûlés...* »

— Eh bien? demanda-t-il.

— Eh bien, dit Védel, le fourgon est passé hier dans le camp, à la nuit tombée, pour enlever le drapeau, comme un mort honteux. L'idée qu'il serait brûlé avec les autres nous consolait un peu. Mais, ce matin, quand les troupiers ont cherché « le clocher de leur village », un tel émoi s'est répandu que le colonel m'a fait partir de suite pour l'Arsenal, avec mission de constater *de visu* l'incinération. Mais... en arrivant...

L'angoisse lui coupa la voix. Du Breuil vit alors que son cousin avait les yeux rouges et gonflés; l'aspect de cette douleur le remua profondément. Il pressa dans les siennes les grosses mains moites. Ah! les soupçons de la veille!

— ... En arrivant... le directeur de l'Arsenal, à qui j'ai montré mon ordre, m'a dit : « C'est impossible. Voilà celui que je viens de recevoir, il y a une heure. » Et il m'a fait lire une lettre du général Soleille qui enjoint de conserver les aigles. « Ils doivent faire partie de l'inventaire dressé par une commission d'officiers français et prussiens... » Alors, tout d'un coup, la surprise, l'idée de perdre mon drapeau de la sorte, je me suis mis à pleurer. Le colonel de Girels, voyant ça, était

aussi ému que moi. — « Reprenez votre drapeau, m'a-t-il dit, en échange du reçu, et vous en ferez ce que vous voudrez... » Mais, tu comprends, que faire? Je ne sais pas, moi! Je n'ai pas d'ordre!... Alors... alors... je suis reparti. Ah! mon pauvre Pierre, je suis bien malheureux, va.

Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues tannées. Il contempla Du Breuil de toute son affection en détresse, comme s'il demandait un conseil, un appui. Mais, devinant une impuissance égale à la sienne, il s'en alla, d'un air égaré.

Carrouge, au bout d'un moment, éclata :

— Vous aviez raison, f...! Les nôtres l'ont échappé belle!

— Oui, murmura Du Breuil, c'est clair!

Ils croisaient maintenant d'autres fourgons. Les convois funèbres se succédaient, avec leurs escortes de sous-officiers boueux et de rosses efflanquées. Sous le ciel gris et la pluie fine, Du Breuil et Carrouge frémissaient de colère et de honte à leur passage. Ils longèrent aussi des files d'hommes qui avaient été des soldats. Les uns allaient rendre leurs armes; d'autres, qui les avaient abandonnées déjà, marchaient silencieusement, les mains ballantes. Tous paraissaient consternés de l'acte qu'on leur faisait commettre. Au pont des Grilles, Carrouge, qui avait affaire à la caserne Chambières, s'éloigna.

Du Breuil songeait aux drapeaux. Le tour était joué! Avant-hier, 26 — après le conseil, — ordre public à Soleille de les réunir et de les brûler; Soleille, comme de juste, ne bronche pas. Hier, 27 — après le rapport, — nouveaux ordres : 1° les commandants de corps enverront leurs aigles à l'Arsenal; 2° le directeur les conservera jusqu'à l'inventaire. Mais comme ce dernier ordre doit bouleverser l'armée, le premier part seul. L'émotion gagne cependant de proche en proche. Alors, pour la calmer, dernières prescriptions aux commandants de corps : c'est pour les brûler, qu'on réunit les aigles. Mais on omet de prévenir Soleille, et l'on a soin

de faire avertir l'Arsenal, par Coffinières, de se borner à une réception pure et simple. Les drapeaux ne doivent d'ailleurs être portés que le lendemain matin, à l'heure où le colonel de Girels aura reçu l'ordre de les conserver et de les inventorier, à l'heure où la capitulation signée rendra toute destruction impossible, par respect de la parole donnée! Au cas, enfin, où quelques fanatiques parviendraient à sauver leurs insignes, Bazaine s'en est excusé, d'avance, près du vainqueur...

Les eaux de la Moselle, grossies par les tempêtes récentes, roulaient à pleins bords leur torrent limoneux. Du Breuil regarda un instant les petites vagues tumultueuses. Elles glissaient parfois d'une coulée en nappes lourdes, puis se creusaient en tourbillons. Il se souvint du jour où, penché sur l'eau verte, il la regardait fuir vers Thionville, gagner les pays libres... « Où allait-on? pensait-il alors. Comment cela finira-t-il? Sortirait-on jamais de ce Metz diabolique? » Il se revit souffrant déjà dans son amitié pour d'Avol, dans son amour pour Anine. Il se revit tirant de son doigt la bague d'opale. Elle chatoyait, dans la fin de jour, comme un reflet de beauté, de jeunesse, de plaisir. Et le doux visage de Mme de Guïonic réapparut... Puis le bijou fêlé tombait dans l'eau sombre... Où le courant l'avait-il emporté?... Il se sentit de même une chose morte, à vau-l'eau, perdue.

Une heure après, il retrouvait Judin à l'hôtel du Nord. Rentrer au Quartier général, où il n'avait que faire, n'étant pas de service, à quoi bon? Il valait mieux attendre à Metz il ne savait quoi, l'inconnu des événements, la possibilité de la sortie...

A table, ils n'échangeaient pas vingt paroles. Comme ils se levaient, Du Breuil, à mots pressés, se dégonfla le cœur. Il dit toutes les ignominies des derniers jours et, pour comble; la comédie infâme des drapeaux. Le soir de Rezonville se dressait dans sa mémoire. Il se rappela la nuit froide, le bivouac éclairé d'un grand feu, le drapeau couché sur son lit de faisceaux. La terre alentour

était jonchée de cadavres. Leurs âmes sommeillaient dans ses plis Demain avec l'aube il secouerait son glorieux haillon de soie; du suaire aux lettres d'or jaillirait vers le soleil le vol des victoires passées. Et maintenant, alignés contre un mur de bureau, ces emblêmes sacrés de la Patrie attendaient dans leur gaîne noire qu'un commissaire prussien, armé d'un calepin, vînt les prendre, à la pointe du crayon.

Judin releva la tête :

— J'en sais qui échapperont, fit-il. J'ai passé par hasard ce matin à l'hôtel qu'habite Laveaucoupet. Quatre fourgons, contenant les aigles de la garnison disséminée dans les forts, stationnaient devant la porte. Le général, disait-on dans un attroupement, se refusait à envoyer ses drapeaux à l'Arsenal, « comme un vieux cheval à la voirie »! On allait les brûler dans la cour de l'hôtel, devant l'état-major et les escortes... Mais presque aussitôt, les fourgons ont repris le chemin des forts, et l'ordre donné par le général a couru dans les groupes : — « Faites, devant les régiments, sortir les drapeaux du corbillard où ils sont enfermés! Qu'on leur rende les honneurs pour la dernière fois, et ensuite, qu'ils soient brûlés! »

A ces mots, un grand officier, long nez, longues moustaches, qui entrait dans la salle à manger, un portefeuille sous le bras, les croisa.

— C'est vous, Laisné! fit Du Breuil.

— Oui, retour du Ban Saint-Martin. Vous parlez des drapeaux, n'est-ce pas? Et d'un ton fier, comme si l'héroïsme d'un seul rejaillissait sur tous : — Le 2e corps a fait son devoir! Lisez ça.

Il tendit avec orgueil une lettre de Lapasset au général Frossard. Du Breuil lut :

Mon général,

La brigade mixte ne rend ses drapeaux à personne et elle ne se repose sur personne de la triste mission de les brûler. Elle l'a accomplie elle-même ce matin, et j'ai entre les mains les procès-verbaux de cette lugubre opération.

Laisné parti, Du Breuil dit à Judin :

— C'est beau, cela!... Ce sont de tels chefs qu'il nous aurait fallu!

A la caserne du génie, ils trouvaient la cour et le bureau grouillants. Plus de trois cents officiers étaient réunis. Une fermentation extrême régnait. C'était un bourdonnement de voix continu que traversaient des appels, des cris. — « Le temps presse! — Où est le général Clinchant? — Nos mitrailleuses sont à l'Arsenal! — On désarme le 4e corps! — On porte aux magasins les derniers fusils! »

A travers les groupes, les plus excités circulaient, se démenaient.

— « On nous a dit qu'il y avait un général? — Où est-il? — Qu'il se montre! »

Et dans l'effervescence croissante, c'étaient encore les disputes et les récriminations, la puérile émeute de la veille. Plaintes sans but, menaces de mort jaillissaient de toutes les bouches. Quelques-uns donnaient carrière à leurs menées ambitieuses. Ce spectacle écœura Du Breuil. Il y eut un remous de curiosité ardente : le colonel Boissonnet se retirait.

— Tiens, Charlys! s'écria Judin. — Derrière le colonel parurent d'Avol, Carrouge, de Serres, Thomas, qui le retenaient.

— Non, d'Avol! Je m'en vais aussi, disait Charlys. Il aperçut Du Breuil et lui fit signe : — Et vous, mon ami? Est-ce que vous restez? Il n'y a plus rien à faire ici. Je renonce.

D'Avol jeta sur eux un regard méprisant et d'une voix dure, qui s'adressait à Du Breuil, bien qu'il eût fait mine de ne pas le reconnaître :

— Soyez tranquille, mon colonel! vous ne serez pas le seul!

— Je n'admets qu'une trouée en masse, reprit Charlys. (Une tristesse passa sur sa figure osseuse.) Je vois qu'elle est impossible, faute de chef. Toute autre tentative est séditieuse. Je n'ai pas qualité pour donner d'ordres. Je me retire.

— A votre aise ! cria d'Avol. — Charlys était déjà loin.
— Je saurai bien, moi, sortir de ce traquenard, coûte que coûte! Car pour rester ici, ajouta-t-il en se tournant vers Du Breuil avec des yeux de dédain et de haine, il faut avoir l'estomac solide!

— Vous dites? fit sèchement Du Breuil, en avançant d'un pas.

— Je dis, reprit d'Avol, d'un ton cinglant, qu'admettre la capitulation, c'est s'avouer solidaire de Bazaine. Partage qui veut son infamie. Je ne mange pas de ce pain-là !

Il y eut un bref silence. Judin, de sa main valide, chercha celle de Du Breuil, qui, blême de rage, contemplait d'Avol, les lèvres serrées.

Celui-ci reprit :

— Que tous les gens de cœur m'imitent. Et demain, sur la terre de France, l'armée pourra dire : Rien n'est perdu, l'honneur est sauf!

— Laissez-moi, Maxime, fit Du Breuil, avec le calme d'un homme qui vient de prendre un parti suprême. Et se tournant vers d'Avol, il prononça :

— C'est parce que l'armée est faite de gens de cœur qu'elle ne vous imitera pas! Et ne prenez pas souci de son honneur : il est au-dessus de votre jugement! Mais libre à vous de fuir... Et demain, sur la terre de France, vous pourrez dire : Tout est perdu, l'orgueil est sauf!

— La trahison du chef délie le soldat, fit d'Avol, en haussant l'épaule. Il n'y a de chefs que pour combattre.

— Il reste des camarades pour souffrir!

— Des phrases! Le bateau sombre. Chacun pour soi!

— Excuse de lâche qui déserte!

D'Avol bondit sous l'injure :

— Qui des deux est le lâche, de celui qui risque sa vie, ou de celui qui...

— Fait son devoir, trancha Du Breuil.

— Ah! Ah! Ah! ricana d'Avol avec une raillerie insultante... Son devoir!... Vous savez quel est votre devoir, vous?

— Oui, dit Du Breuil, qui ne se maîtrisait qu'avec peine. Le devoir, dans un malheur pareil, est de faire ce qui coûte le plus.

D'Avol sourit outrageusement :

— Vrai? La prudence vous coûte? J'aurais parié, moi, pour la bravoure...

— Vous en avez menti, proférait Du Breuil.

Le mot claqua comme un soufflet. D'Avol vit rouge et s'élança. Mais Judin, Carrouge, d'autres s'interposaient. Le capitaine de Serres et le lieutenant Thomas entraînaient leur commandant, qui, furieux, tournait la tête à chaque pas, crachait encore des injures.

L'émotion de cette courte scène se perdit dans le tumulte général. La folie était à son comble. Les uns proposaient de brûler l'Arsenal et de reprendre les drapeaux, d'autres de fusiller Bazaine. Le capitaine de carabiniers, dans un paroxysme de fureur, cria : « Le rappel! Le tocsin! Aux armes! Aux armes!... » Carrouge et le commandant Leperche firent une proposition : « Les plus résolus se réuniraient à neuf heures du soir, sur la route de Sarrebrück, pour essayer de trouer. »

— Partons, dit Du Breuil à Judin.

Il ressentait un dégoût, une amertume inexprimables. Il avait hâte de quitter ce lieu d'agitation stérile. Les mots prononcés par d'Avol le perçaient d'autant de plaies; ceux qu'ils n'avaient pas dits les envenimaient encore. La pensée d'Anine dressait entre eux comme une forêt de glaives. Ils étaient séparés par des steppes glacés, des déserts brûlants, tout un monde. Et dire qu'il y a deux mois, ils étaient deux amis, deux frères! Pourquoi, comment en étaient-ils venus là? Du Breuil ne parvenait pas à se l'expliquer. La rupture à vif en saignait davantage. Il trouvait à sa douleur une âpre volupté, une frénésie d'aversion si aiguë qu'elle en devenait enivrante. Sa haine avait la violence de l'amour.

Dans la rue, un tumulte insolite les frappa. Des ou-

vriers, des bourgeois, des femmes couraient dans la direction de la Place d'Armes, d'où s'élevaient des rumeurs confuses. Des hommes saisissaient de vieux fusils, des sabres, des piques. Ils aperçurent, en traversant la Place Saint-Louis, quelques forcenés qui lacéraient avec des cris de mort la dernière proclamation de Coffinières.

— L'avez-vous lue? fit Judin.

Sur un signe de réponse négative, il en cita les traits essentiels : « Metz succombait avec honneur!... Jamais, dans les fastes militaires, une place de guerre n'avait tenu jusqu'à un épuisement aussi complet de ses ressources... Quatre ou cinq jours de résistance n'auraient d'ailleurs d'autre résultat que d'aggraver la situation des habitants, etc. »

— Oui, la poudre aux yeux! reprit Judin, la seule que ces messieurs emploient. J'étais rouge de honte, hier, en lisant ça : car les marchés regorgent; il reste des milliers de chevaux à manger, du vin, du café, de l'eau-de-vie, de la poudre, des obus, des cartouches, cent cinquante mille hommes prêts à mourir, et l'on ose!...

Deux hommes les croisaient.

— C'est vous! s'écria Du Breuil en reconnaissant Bersheim et le vieux Krudger.

— Oui, dit Bersheim, nous allons à la caserne du génie. Il paraît qu'il y a là quelques braves décidés à tout.

Du Breuil secoua tristement la tête :

— A rien. Tout est fini.

Judin interrogeait Krudger. L'émeute grondait sur la Place d'Armes. Une foule de citoyens avait envahi l'hôtel de la division, assaillait Coffinières de reproches et d'injures. Et le vieux Lorrain en revenait toujours là : Metz protégée par ses forts, ses remparts hérissés de canon, Metz défendue par sa garnison de 29 000 hommes et sa population virile, Metz imprenable et vierge, allait ouvrir ses portes, capituler sans brèche et sans assaut!...

— Et cela, concluait-il, avec un regard haineux vers Du Breuil, aux yeux impuissants de l'armée la plus brave, cause et témoin de notre honte!

— Les vivres manquent, affirma catégoriquement Bersheim.

Judin et Krudger se récriaient. On pouvait tenir plusieurs jours encore! Le Messin, dont la grande barbe blanche s'agitait, apostropha Du Breuil avec ironie :

— N'est-ce pas, commandant? Les règlements militaires sont formels : « *De la reddition d'une place, avancée ou retardée d'un seul jour, peut dépendre le salut du pays?...* »

Il tremblait d'exaspération. Du Breuil compatit du regard. A mesure qu'ils avançaient, il lisait la stupeur peinte sur les visages. Les marchands causaient devant leurs boutiques à demi ouvertes. Les femmes formaient des groupes, parlant à voix basse; quelques-unes pleuraient.

— Je vous répète, Krudger, dit Bersheim, que les vivres manquent. Nous finissons avec le dernier morceau de pain. Mon ami Bouchotte, qui moud pour toute la ville, m'a dit hier que ses boisseaux étaient vides. Il n'avait pu trouver que trois sacs de blé à acheter, l'un de la récolte de 1851 et les deux autres de celle de 1852! Et vous n'allez pas suspecter Bouchotte, après sa belle action d'aujourd'hui! Il vient de refuser la croix, ajouta-t-il pour Du Breuil. Oui, jamais il n'aurait aperçu sans douleur sur son brevet l'encre qui avait servi peut-être à rédiger la capitulation. Ce sont ses propres termes.

— Et moi, fit Krudger, je vous soutiens qu'il y a des ressources cachées!

La discussion s'envenimait. Ils se reprochaient aigrement leurs divergences d'opinion. Ils s'épuisaient à chercher un moyen d'issue. Les projets de l'un semblaient absurdes à l'autre.

— Le conseil municipal, dit Bersheim, s'est laissé berner comme un enfant.

Krudger, à ces mots, qui atteignaient son fils, entra dans une vive colère. Ainsi les deux Messins se cons-

maient dans une rage impuissante, une désolation stérile.

Le brouhaha croissant se fondait en une seule clameur. Ils arrivaient à la Place d'Armes. Elle était couverte de monde. Ce n'étaient que groupes gesticulants, furieux courant par bandes. Les uns se ruaient vers la rue de la Princerie, où logeait Coffinières. D'autres agitaient des drapeaux. Le long de la cathédrale, des gardes nationaux achevaient de désarmer une compagnie qui portait ses fusils à l'Arsenal. Les soldats bonnement se laissaient faire. Quelques énergumènes brandissaient des chassepots, se distribuaient des cartouches pillées dans les postes. Des coups de feu çà et là partirent. Du Breuil reconnut dans un attroupement le rédacteur d'un journal de Metz, qui, monté sur un grand cheval, vociférait la *Marseillaise*, en déchargeant en l'air son pistolet. Une haute et belle femme, taillée en déesse de la Liberté, lui tenait la bride. Soudain, devant eux, l'éternel capitaine de carabiniers surgit, débraillé, hagard : « En avant, mes amis, hurla-t-il. Suivez-moi! Je joue ma tête, mais je m'en f...! » Une formidable poussée fit diversion, du côté de la cathédrale. Les portes enfoncées cédaient; la foule envahissait les tours. Une grappe d'hommes vigoureux se pendit à la Mutte, et sur la place d'Armes en délire, sur Metz et sur l'armée, l'énorme cloche des jours de deuil secoua jusqu'aux campements ennemis ses gémissements funèbres auxquels se mit à répondre, d'église en église, l'appel sanglotant des tocsins.

— Georges! cria M. Krudger.

Il venait d'apercevoir son fils. Le conseiller municipal, long corps taillé à coups de serpe, figure rude et franche, haranguait la foule.

— Ah! père, lança-t-il, en montrant l'hôtel de la division assiégé, si tu avais vu balbutier Coffinières au milieu de tous ces braves gens fous de colère et de douleur. Il répondait de vagues paroles, invoquait le respect dû à ses fonctions. Comme il doit regretter

maintenant la situation fausse qu'il a subie, souffrir en son cœur de soldat d'avoir vu clair si tard !

Des acclamations et des cris lui coupèrent la parole. Un garde national, le drapeau tricolore à la main, devant la statue de Fabert voilée de crêpe, proclamait la République. Sur le tumulte de la ville, la Mutte secouait ses lamentations. A toute volée, la cloche lorraine exhalait sa fureur entrecoupée de plaintes. C'était la voix même de l'antique cité. Dans les vibrations du bronze passaient les cris rauques de Metz l'inviolée, la malédiction des mères, le râle des blessés et le soupir des morts. Du Breuil s'enfuit, poursuivi par le résonnement terrible, l'obsession de ce glas qui lui martelait le cœur.

IV

Au Ban Saint-Martin, tout disait l'agonie, la fin. Le matériel du grand Quartier général s'entassait dans la fange. Par longues files les fourgons de l'artillerie et du train, les voitures des services divers envahissaient l'ancien champ de manœuvres. On ne voyait qu'attelages errant à l'aventure ou crevant sur place, harnachements pêle-mêle au travers de la boue. Les bureaux de l'État-major étaient presque déserts. Autour de Laune quelques officiers fidèles, Fay, Samuel, Restaud, Décherac assuraient l'exécution des dernières mesures. Il fallait mettre un peu d'ordre dans cette inexprimable confusion. Officier par officier, le grand Quartier général s'était, depuis la veille, émietté, désagrégé. Comme Du Breuil allait pousser la porte, un pas de cheval retentit. Floppe mit pied à terre.

— Eh bien, Floppe, quelles nouvelles?

Un rictus passa sur son visage hargneux. Pas grand' chose de beau! On rendait les armes, soigneusement nettoyées, de façon que MM. les Prussiens pussent les utiliser au plus tôt. Dans les camps des bruits couraient, destinés à endormir la fureur des soldats : ils allaient rentrer dans leurs foyers, les officiers seuls étaient faits prisonniers. Ou bien : l'ennemi traiterait l'armée avec rigueur si les armes n'étaient pas remises en bon état. Ou encore : les régiments, après la captivité, qui serait

courte, viendraient reprendre à Metz leurs canons et leurs fusils... Floppe ajouta : « J'ai croisé pas mal de troupes en accompagnant jusqu'à Moulins l'officier chargé du service des parlementaires. » Du Breuil le questionna du regard.

— Ah! dit Floppe, vous ne savez pas? Nous avons eu une rude frousse en votre absence! A midi, lettre insolente de Stiehle à Jarras, déclarant qu'il ne pouvait croire décidément à l'assertion de la veille, cette habitude de brûler les insignes à chaque révolution! Il réclamait en conséquence le chiffre exact des aigles, avec menace formelle de considérer la convention comme nulle, au cas où le nombre en serait insuffisant. Il fallait voir cet affollement!... On court après Soleille, on rédige une belle lettre promettant de livrer sagement les quarante et un drapeaux qui restent, et Soleille de trotter bien vite à l'Arsenal pour recompter, et Girels averti de ne pas en laisser échapper un!

Du Breuil, sans répondre, fit mine d'entrer.

— Écoutez donc! dit Floppe, voilà le plus beau. Quand Nugues a vu Jarras, ce matin, il lui a rendu compte des ordres d'hier, vous savez, cette vaste blague! l'incinération... Là-dessus, inquiétude du patron qui se voit engagé par sa signature... Dare dare il retourne chez le maréchal. Et, la lettre de Stiehle aidant, il en revient avec un nouvel ordre, pas mal honteux, celui-là : Restaud, qui l'a exécuté devant moi, trouvait la pilule amère.

— Restaud? fit Du Breuil.

Et Floppe accentua :

— Pauvre garçon! quelle tête!...

Ils entrèrent ensemble. Huit à dix officiers étaient en train d'écrire, groupés dans un coin de la pièce. Restaud, sombre, se tenait à l'écart, avec une sauvagerie d'animal blessé. Il toucha d'une main qui se rétractait celle que Du Breuil lui tendit.

Floppe se tourna vers Du Breuil :

— Figurez-vous que Jarras lui a fait arracher du registre la page sur laquelle l'ordre de brûler les dra-

peaux était copié. Elle était, par bonheur, au milieu d'un feuillet. Il n'a eu qu'à l'enlever; un secrétaire a reporté, sur la page suivante, ce qui restait d'inscrit... Et voilà, le tour est joué! Ni vu ni connu, au cas où nos livres tombent aux mains de Frédéric-Charles.

Restaud leva vers Du Breuil un regard de détresse infinie. Ah! tout ce qu'il avait dû éprouver en déchirant la page, l'atroce cruauté pour cet homme de devoir, ce cœur rigide et pur! Du Breuil en frémit de pitié. Le malheureux!... Réprouver de toute son âme cet acte frauduleux, sentir se lever en soi l'honnêteté vitale, et sans un mot, simplement, obéir. Il crut voir le mouvement frémissant de la main. Restaud, certes, avait trouvé là l'épreuve suprême, subi les affres de la pire torture. Son visage parlait. Des larmes invisibles y creusaient leur sillon.

La porte s'ouvrit, Charlys entra. Une lassitude pliait son buste maigre, ses longues jambes. Ses pommettes saillantes brûlaient de fièvre.

— Vous travaillez encore? dit-il à Laune.

Il s'assit :

— Les généraux ont fait leurs adieux à leurs officiers. Ça n'a pas marché tout seul, il paraît. Un véritable concert de protestations et de reproches.

Il secoua la tête, regarda Laune :

— Je croyais que Jarras avait mis la clef sous la porte?

— Les archives sont en sûreté, fit Laune. Le général les a fait porter hier à l'école Saint-Clément.

— Ah ! oui, railla Charlys, sa chère comptabilité!

Floppe malignement sourit. La mésintelligence de Charlys et de Jarras, contre-coup de celle du chef d'État-major général et de Bazaine, était un de ses textes de plaisanterie habituelle.

— Vous verrez, dit-il, qu'ils seront seuls à ne pas déposer les armes.

Charlys entamait un récit. Le nom de Clinchant leur fit dresser l'oreille.

— Lebœuf l'a fait appeler pour l'admonester, racontait

la voix lasse de Charlys, et Changarnier l'a reçu. Clinchant s'est défendu, toujours décidé, prétendait-il, à tenter la sortie. Mais Changarnier l'a traité de la façon la plus dure, puis, s'emballant, il l'a repoussé jusqu'à la porte entr'ouverte du cabinet des aides de camp. Alors il s'est écrié : « Je n'aime pas les braillards, entendez-vous, général! J'aime mieux que l'armée périsse que de la voir se sauver par l'indiscipline! »

Tous les officiers avaient posé leur plume, dans un recueillement d'attention. Du Breuil vit passer à ces mots une expression étrange sur le visage de Restaud. Charlys reprit :

— Épuisé par cet effort, Changarnier s'est jeté dans les bras de Clinchant; puis il est tombé sans force sur un canapé et devant tous les aides de camp, le vieux héros s'est mis à fondre en larmes. Car le citoyen chez lui vaut le soldat.

Dans le silence qui suivit, personne ne s'aperçut de l'entrée du commandant Mourgues. Il remit à Laune la minute d'un ordre et sans demander son reste, s'éclipsa. La note parcourue, Laune la tendit à Charlys d'un geste tranchant, puis avec une toux sèche, il dit :

— Allons, messieurs! Un dernier effort!

Du Breuil s'assit près de ceux qui se trouvaient là, et d'une plume crachante qu'il avait à chaque ligne envie d'écraser sur le papier, il écrivit, les tempes battantes, le rouge au front, l'ordre général où Bazaine, se comparant à Masséna, à Kléber, à Gouvion Saint-Cyr, osait se vanter d'avoir « *glorieusement accompli son devoir jusqu'à l'extrême limite humaine* », et, pour extorquer la résignation des troupes, mentait encore, mentait toujours, en leur promettant, sitôt la paix signée, le retour à la France des armes, du matériel et de la place.

La réprobation muette qui accueillit ce tissu de phrases fuyantes et creuses, sa rage et sa résignation indignées, Du Breuil y songeait encore dans sa chambre froide. Frisch n'avait pas eu le courage d'allumer du feu. Mme Guimbail dormait sans doute, sa lampe éteinte.

Un bout de chandelle éclairait tristement les murs. De l'autre côté de la cloison, il entendait Restaud bouger par moments. A plusieurs reprises, Du Breuil l'avait appelé, frappant doucement à sa porte. En vain. Abîmé sans doute dans sa douleur, Restaud s'entêtait à garder le silence. Cette vision de son ami, s'écartant de lui pour mieux souffrir, augmenta le sentiment de sa détresse. Il lui sembla que cette soirée solitaire, la dernière qu'il vivait sous ce toit, résumait en elle toutes les soirées passées, multipliant jusqu'au vertige leur misère et leur abandon. Les vitres noires frappées par la pluie n'empêchaient pas les ténèbres d'entrer. Il embrassa du regard l'étroite chambre, les murs nus, la table en désordre où le bout de la chandelle jetait sa lueur vacillante sur le tome encore ouvert des Mémoires de Napoléon. Au-dessus de la cheminée, l'inexorable calendrier était à jour. Deux chiffres noirs marquaient la date : — 28 octobre. Il s'en approcha, et lut à l'éphéméride : — 28 octobre 1806, *Prise de Berlin*!

L'ironie de l'histoire, d'un coup de fouet, lui déchira le cœur.

Alors, tourné vers la fenêtre, il se sentit seul dans la maison vide et la glaciale nuit d'automne. Le tocsin de la Mutte sonnait pour la révolte et pour les funérailles, sonnait, sonnait, sonnait. Comme le long d'immenses draperies de deuil, chaque sanglot du bronze frémissait dans l'ombre. Il évoqua la ville endormie, le douloureux sommeil d'Anine. Il eût voulu être mêlé à ses rêves. La cloche jetait obstinément son appel lointain. Il songeait maintenant aux petits-fils des vainqueurs de Berlin, à l'armée dissoute, troupeau de fantômes. Il revit l'étable des camps, les milliers d'hommes ronflant sous les tentes en loques dans la pluie et la bourbe. Sans doute à travers leurs cauchemars ils souriaient au repos des casernes d'Allemagne, à la chambrée promise, à la couverture chaude, au rata fumant! La conduite de leurs chefs leur en donnait le droit... Le cri de la Mutte, soudain, s'éteignit.

Il faisait grand jour quand Du Breuil, fourbu, se réveilla.

— Le capitaine Restaud est déjà parti, lui apprit Frisch en préparant le rasoir et le bol pour la barbe. Il a dit comme ça qu'il allait au bureau achever le travail.

Du Breuil, désemparé, prit à son tour le chemin habituel. Tout lui parut changé. Les maisons et les arbres avaient sous le ciel triste l'aspect d'un paysage étranger, désert. Il regarda le Saint-Quentin voilé d'eau, les nuages bas... L'imminence du départ le détachait des choses.

Devant la maison du maréchal, le bivouac vide des deux escadrons d'escorte agrandissait la place. Chasseurs et hussards venaient de rejoindre leurs régiments. Seule une compagnie de grenadiers de la Garde, qui depuis un mois était de service permanent, attendait rangée contre les murs du jardin, l'arme au pied. Des ordonnances tenaient en main des chevaux paquetés. Les officiers de l'état-major particulier du maréchal allaient et venaient, donnant les derniers ordres. Des fourgons de bagages étaient alignés, prêts à rompre. Comme Du Breuil s'éloignait, le commandant Mourgues l'aperçut, et tout courant vint lui faire ses adieux. Il déguisait mal sa joie. Un ruban neuf, orné d'une large rosette, éclatait sur son dolman. Du Breuil fit semblant de ne pas voir, répondit d'un ton sec : « Bon voyage! » Mourgues insistait :

— Vous regardez ma croix?... je suis officier d'hier.

— Ah! dit seulement Du Breuil.

Mourgues reprit :

— Oui. Pourquoi ne demandez-vous rien? Son Excellence signe tout ce qu'on veut! (Du Breuil eut une moue significative.) Vous êtes bien dégoûté! Une distinction qu'on mérite est toujours bonne à prendre! De plus grands que vous n'en font pas fi... (Il eut un sourire fin.) — Qu'est-ce que vous croyez qu'on attend, voyons, pour se mettre en route?... — Tout simplement, reprit-il

au bout d'une seconde, que le maréchal ait fini de distribuer des brevets et des grades. Il est assiégé, ce matin!

Un mouvement se produisit. Mourgues courut à son cheval. Le perron intérieur se garnissait d'officiers, familiers ou quémandeurs. Le maréchal parut. Il avait une démarche lourde et, sous un air placide, un visage bouffi, tourmenté. Du Breuil le vit se mettre en selle. Un peloton de la compagnie de service se détacha, prit l'avance. Puis, encadré d'une double haie de grenadiers, Bazaine, suivi de son état-major, franchit silencieusement la porte. Le reste de la troupe et les fourgons s'ébranlèrent. Du Breuil les vit tourner l'angle de la rue, disparaître dans le jour blême.

Au Quartier général, il retrouva les fidèles de la veille, groupés autour de Laune et de Fay. Restaud leva sur lui de bons yeux calmes, un visage austère mais paisible. Il semblait avoir pris son parti, reconquis sa grave bonne humeur, son entrain presque. Il travaillait avec l'ardeur réfléchie de jadis. Son maintien rendit un peu de courage à Du Breuil, encore tout écœuré du départ honteux de Bazaine. Il avait éprouvé une singulière impression devant ce maréchal de France se hâtant dans la direction de l'ennemi, comme un coupable s'esquive. Floppe, qui l'avait vu passer, déclara :

— Faut-il qu'il soit pressé de se rendre! Il a fait demander hier à Frédéric-Charles à quelle heure il pourrait rallier Corny! Il n'attend même pas la réponse.

— Sans doute, fit Décherac, il craint d'affronter le spectacle de l'armée.

— Peuh! dit Floppe, une chose m'étonne, c'est qu'il ne soit pas parti plus tôt. Hier soir, quand il a fait demander « le mot » qu'on avait omis de lui envoyer, j'ai cru qu'il déguerpirait au petit jour.

Du Breuil s'enquit. Les postes avancés avaient conservé leurs armes pour s'opposer à toute évasion de nuit. Bazaine, s'il voulait franchir les lignes à l'aube, avait besoin du mot

— C'est vrai, dit Floppe. Vous n'étiez plus là hier, vous ne savez pas!... Figurez-vous donc notre étonnement lorsqu'en relevant sur la liste des mots ceux du 28, nous avons lu : Dumouriez. Dijon... Oui, Dumouriez!... En sorte qu'à la minute même où notre commandant en chef nous abandonne, lorsque la sentinelle du dernier poste va lui crier : « Avance à l'ordre! » Bazaine, pour réponse, devra jeter le nom d'un traître!

— Quand le hasard s'en mêle! dit amèrement Du Breuil, en pensant au calendrier.

Floppe, changeant d'idée, ricana :

— Je viens de rencontrer le lieutenant-colonel Gex!

Quelques exclamations de surprise se firent entendre. Floppe, ravi, poursuivait :

— Parfaitement. Il vient d'être nommé *in extremis!*... C'est une chose inouïe que la curée de ces derniers jours. La maison du maréchal n'a pas désempli. Ceux qui l'avaient le plus attaqué coudoyaient dans son antichambre les pires flagorneurs. Pour un ruban dû, vingt de complaisance. Des aiguillettes, des croix, des étoiles... Les formules régulières épuisées, Bazaine s'est mis à signer, à signer sur des feuilles de papier blanc. Il paraît que l'employé du ministère, détaché à son cabinet pour ce service, lui a fait remarquer l'irrégularité de pareils actes. Bazaine a répondu : — « Qu'importe, puisque cela leur fait plaisir. Vous savez bien que tout cela ne sera pas ratifié! »

Il y eut un instant de gêne. Du Breuil pensait à Mourgues.

— Savez-vous, reprit Décherac, une des raisons qui ont fait accepter à nos ex-chefs les dures clauses de la convention? J'étais hier dans le cabinet des aides de camp du maréchal, quand un homme de cœur, un intendant de la Garde, ami de Bazaine, est accouru tout frémissant, une copie de l'ordre général à la main. — « Où est le maréchal? a-t-il crié. — Son Excellence ne reçoit pas. — Mais vous me connaissez bien, on me reçoit toujours! — Le maréchal ne reçoit personne. » Alors, comme

il exhalait son indignation, une voix s'est élevée, ripostant : — « Il fallait bien sauver nos bagages ! »

Décherac lui apprit ensuite l'insuccès de la sortie tentée la veille sur la route de Sarrebrück par les derniers perceurs. Ils étaient à peine soixante. Un rapport du général de Cissey les ayant dénoncés, quelques-uns seuls avaient pu s'échapper. En ce moment la Garde, ainsi que les troupes d'avant-postes, versait ses chassepots. Le maréchal les lui avait laissés jusqu'à cette minute, pour assurer le maintien de l'ordre. Hier même trois bataillons de voltigeurs avaient été envoyés à Metz, afin de contenir l'émeute.

Un bruit de galop retentit. Le capitaine Yung, qui avait pris le matin pour la dernière fois le service des parlementaires à Moulins-lès-Metz, apparut. Il sauta brusquement à terre, pénétra dans la pièce. Il tenait à la main des lettres.

— Le général Jarras est-il encore là? dit-il.

Laune lui désigna du doigt le premier étage où le chef d'État-major général vivait confiné depuis la signature de la capitulation.

— Eh ! eh ! siffla Floppe, voilà du nouveau.

Le capitaine Yung redescendu, tous l'entourèrent. Alors à mots pressés, il raconta :

— J'étais à Moulins depuis une demi-heure. Le clairon sonne à l'avancée. Un officier de dragons prussiens vient au-devant de moi et me remet une dépêche dans une grande enveloppe carrée et des lettres pour Jarras. « Veuillez vous dépêcher, monsieur le capitaine, faisait-il, allez aussi vite que possible ! » Il m'a même répété pendant que je montais à cheval : « *Eilen Sie !* »... Je reviens au galop. A hauteur de Longeville, je rencontre le maréchal. Il m'a demandé si j'avais des lettres. Je lui ai remis la grande enveloppe. Il paraissait très ému, très affaissé. Il a déplié la dépêche. Elle était en allemand. « Pouvez-vous la traduire? » m'a-t-il dit. Et sans descendre de cheval, j'ai lu de vive voix. Cinq paragraphes, signés de Stiehle. Ça commençait ainsi : « Son Altesse

se félicite avec vous de la manière dont on a exécuté les instructions pour la reddition des armes, du matériel et des drapeaux de l'armée de Metz. Quant à votre désir de vous trouver au Quartier général avant midi, comme il avait été convenu, Son Altesse regrette de ne pouvoir y accéder et elle espère pouvoir vous recevoir ce soir à 5 heures, ou demain à 10 heures du matin. Elle vous enverra des ordres ultérieurs. »

— Quel camouflet! dit Floppe.

— Et ça finissait, reprit le capitaine Yung, par des prescriptions relatives aux résidences du prince Murat et de Jarras. Changarnier, lui, est libre... Le maréchal a paru très affecté. « Que faire? » m'a-t-il dit. Je lui ai conseillé d'attendre aux avant-postes de nouveaux ordres de Frédéric-Charles.

Yung sorti, Décherac et Floppe, l'un après l'autre, disparurent.

Du Breuil vint serrer la main de Restaud.

— Vous venez? demanda-t-il. J'étouffe!

Dans le bureau silencieux, par point d'honneur, les derniers fidèles autour de Laune s'efforçaient à des tâches, rangeant, classant.

— Non, dit Restaud, pas avant midi. Le grand Quartier général cessera son existence à la même heure que l'armée.

Ils se regardèrent fixement. Du Breuil balbutia : « Vous êtes un vaillant, vous! » et partit.

La pluie l'enveloppa de ses réseaux mobiles. A travers les fils obliques, une buée flottante tourbillonnait. Arbres et maisons s'effacèrent, comme un paysage de rêve, plus étranger, plus désert encore. Le Ban Saint-Martin étala sa plaine fangeuse couverte d'un chaos de voitures. Par centaines s'amoncelaient des fourgons de toute sorte, forges, ambulances, cantines, fourragères et prolonges, entre lesquelles titubaient les derniers chevaux. Ce n'était là qu'une faible partie du matériel abandonné. Du Breuil songea aux autres emplacements, à tous les carrefours où s'entassait l'immense attirail de l'armée.

Il gagna la route. Comme il approchait de la porte de France, il tomba sur de longues agglomérations d'hommes qui cheminaient à travers de la brume. De près, il reconnut l'uniforme des grenadiers de la Garde. Ils marchaient presque alignés, sac au dos. Le pas n'était qu'à demi rompu. On sentait chez ces vétérans, malgré l'absence des commandements et la détente de la discipline, un tel pli d'habitudes militaires qu'ils gardaient toujours leur cohésion de marche, leur fierté d'allure. Ils s'étaient, par esprit de corps et respect d'eux-mêmes, astiqués depuis le matin. Les buffleteries et les guêtres étaient blanchies de craie, les boutons à l'aigle luisants de tripoli. Toutes les expressions de l'ironie et de la rage contractaient leurs visages. Certains, à bout de désespoir, apparaissaient tendus et rigides. C'était une chose navrante que de voir finir ainsi ces troupes pleines de vie, élite de l'armée, qu'on avait laissées se consumer dans le vide... Du Breuil revit les bataillons de Saint-Privat, immobilisés à deux pas du feu. Quel crime de ne s'être jamais servi de pareils hommes! Et maintenant, ils s'en allaient, force perdue, vers la dissolution finale. Il se représenta, dans la campagne dévastée, l'exode simultané, le lamentable piétinement des troupes. Elles se formaient à cette minute même pour la dernière fois, et de toutes parts, sous la pluie, dans la boue, les colonnes frémissantes se traînaient le long des routes, comme les tronçons coupés d'un serpent gigantesque.

Les voltigeurs s'avançaient à leur tour, reconnaissables à leurs cols et à leurs brandebourgs jonquille. Ils se dirigeaient à la suite des grenadiers vers les glacis de la ville, du côté de la route de Nancy. Dans quelques régiments, les officiers de semaine seuls avaient été désignés pour accompagner les troupes jusqu'au lieu de livraison. Mais, presque partout, du sous-lieutenant au colonel, chacun avait tenu à honneur d'escorter ses hommes, Aux voltigeurs, tout le corps d'officiers était là, marchant à sa place de bataille,

généraux en tête. Les grades avaient disparu. Tous les cœurs battaient à l'unisson. Il n'y avait plus de chefs ni de soldats, il n'y avait plus qu'une famille de malheureux, identifiés par la douleur commune. Du Breuil aperçut Boisjol. On eût dit un loup qui a du sang au museau. Un éclat d'obus lui avait entaillé la lèvre à la sortie du 7. Le vieil africain passa tête haute en lançant des regards de défi.

Les chasseurs à pied et les zouaves venaient ensuite. La petite veste et le pantalon de forme arabe, la chéchia faisaient penser à des champs de bataille brûlés par le soleil d'Afrique, aux ciels lointains d'Italie et de Crimée.

Ce qui serrait l'âme par-dessus tout était l'extraordinaire silence pesant sur cette armée en marche. Clairons et tambours, si bruyants d'ordinaire, étaient au pouvoir des vainqueurs, et le deuil s'accroissait de leur mutisme. Tout à coup, comme le dernier bataillon défilait, la colonne fit halte. Du Breuil allait profiter du répit pour traverser, lorsqu'une cantine de chasseurs, traînée par deux carnes étiques, apparut. Elle avançait péniblement, longeant le côté droit de la route. Les zouaves lui firent place. Du Breuil regardait avec commisération l'humble voiture déteinte et crottée, l'attelage de spectres. Soudain, il tresssaillit, pincé au cœur.

Une voix rouillée, une vieille voix sarcastique et désespérée, proférait :

— *Nous sommes vendus!*

Ah! comme cette fois le cri frappait juste! Il lui sembla jailli brusquement de mille bouches. Il courait au loin sur les lèvres des zouaves. « Nous sommes vendus, nous sommes vendus! » pensait chacun. Dans la voiture vide qui le frôla, Du Breuil reconnut, perché sur une caisse de liqueurs, l'inoubliable perroquet de Forbach. Comment avait-il échoué là? Hérissé de fureur, l'oiseau vert battait des ailes et dans un grincement strident, il répétait :

— *Nous sommes vendus!*

Du Breuil se souvint du jour où cet étrange prophète de malheur avait lancé son premier avertissement. C'était au sortir de la maison de Mlle Sorbet, après une visite à Judin. Védel l'accompagnait... Comme ils avaient repoussé de toute leur âme cet indigne caquet, ce blasphème! Mais aujourd'hui, l'ignoble bête avait raison. Du Breuil se sentit humilié, irrité. Il jeta au perroquet un regard de haine. L'oiseau, voyant qu'on l'observait, roula ses yeux moqueurs sous leurs taies de corne. Il souleva l'une après l'autre ses pattes écailleuses aux articulations nouées, aiguisa son bec sur le bord de la caisse. Puis, avec un enthousiasmc subit, il clama :

— *A Berlin! A Berlin!*

Des rires s'élevèrent, des rires où sanglotaient toutes les illusions passées. Chacun, dans cette parodie de la voix humaine, solennelle et baroque, retrouvait ses propres accents. Avec une netteté cruelle, le portrait se dégageait de la caricature. Des loustics, d'une voix dont la gaîté faisait mal, crièrent :

— Les voyageurs pour Berlin, en voiture! Les voyageurs pour le Rhin, en avant!

Excité par le bruit, le perroquet entonna des chansons incohérentes, bribes d'air qui crissaient d'une façon absurde, finissaient en gargouillements rauques. Puis il modula, d'un ton prétentieux de vieille fille :

— *As-tu bien déjeuné, Jacquot?* et sans transition, avec un grondement de rogomme : — *Porrtez, arrme!... Prrésentez, arrme!... Vive Bazaine!... Rran, pa ta plan, plan plan...*

Il y eut une indignation, des huées. Au commandement grotesque, quelques visages bronzés de zouaves avaient pâli... Leurs armes? Elles étaient loin!... — Silence, Bazaine! grogna un vieux caporal chamarré de médailles. Mais l'oiseau, enivré par ses cris, redoublait d'énergie : « *Porrtez, arrme!... Prrésentez, arrme!* » Le cantinier essayait en vain de le calmer. La voix ironique lançait toujours : « *Rran, pa ta plan!... Porrtez, arrme!... Prrésentez, arrme!* »

Tous ensemble, les soldats aux mains vides, furieux, hurlèrent : « Fais-le taire! — A mort! — Ferme, ou j't'étrangle! » Un briscard, pressé de mettre sa menace à exécution, sauta d'un bond dans la voiture. D'instinct, le perroquet affolé prit l'essor et passa sur l'attelage, en battant précipitamment des ailes. Un débris de charrette émergeait du fossé, il s'y posa, et devinant le danger, se mit à chanter plus fort, par bravade. Tout son répertoire lui revint au gosier, en réminiscences confuses. Il l'égrena, dans un chapelet sinistre où se succédaient, ridicules et touchantes, les intonations de ses anciens propriétaires. Sous les bras tendus, la ruée frénétique des zouaves, il dégoisait éperdument : « *As-tu vu la lune, ma brune?... Gratt! Gratt!... J'ai du bon tabac, tu n'en aur... Ratapoil!... Joue, feu!...* »

Le caporal médaillé l'empoignait par une patte. Un coup tranchant du bec lui fit lâcher prise. Le lourd volatile s'échappait. Ressaisi par dix mains, il jeta dans un spasme d'ailes, le cou tordu, un dernier : « *A Berrl...* » qui expira, dans un couac.

La colonne se remettait en route. Poursuivi par la vision de cette chose morte, du retroussis de plumes vertes engluées dans la boue, Du Breuil traversa rapidement le carrefour. Il se sentait mortifié, comme si justice sommaire avait été faite d'un peu de lui, d'un peu de leurs pensées et de leurs rêves à tous, dans la grotesque ressemblance de cette voix étouffée.

Derrière lui passaient maintenant les artilleurs. A la pensée de d'Avol, sa haine le lancina. Il fit un effort pour ne pas se retourner... Peut-être Jacques avait-il d'ailleurs réussi à percer! Il eut une bouffée d'envieux mépris, regarda. Les artilleurs s'éloignaient; c'étaient maintenant les cavaliers. Il distingua de loin, à travers le rideau de pluie, le dandinement des lourds carabiniers et des cuirassiers, sous leurs manteaux rouges. Venaient ensuite les manteaux, blancs jadis, des dragons de l'Impératrice. Soudain, ses yeux se brouillèrent. Une veste bleu de ciel, au milieu d'autres manteaux

blancs, lui désignait les lanciers de la Garde. Le souvenir de Lacoste l'envahit. Il contemplait avidement le passage de ces hommes parmi lesquels avait vécu son ami. Dans le grand diable en veste, celui-là même qui avait attiré son attention, il crut reconnaître le vieux Saint-Paul, boitant... Au secours de son capitaine, lance haute, le vétéran surgit, dispersant d'un moulinet les dragons acharnés de Legrand! Et Du Breuil revit le plateau d'Yron sous le soleil, les tourbillons de cris et de poussière, Lacoste haché par les sabres français. Il avait les yeux pleins de larmes. Les chasseurs et les guides défilaient toujours.

Il se domina, reprit son chemin. Il allait atteindre la porte de France, lorsque, tonnant du Saint-Quentin, un coup de canon éclata. Midi! Dans le silence, les ondes du son, répercutées par les échos, frissonnèrent et moururent. Du Breuil avait tressauté, habitué depuis trois jours à ce morne, à cet étouffant silence, qui, des forts muets, était tombé comme une nappe de plomb sur la ville et sur les camps. Instinctivement, il tourna les yeux vers le Saint-Quentin, et malgré la distance il perçut, plus qu'il ne la vit, la manœuvre suprême. On amenait un drapeau, on en hissait un autre. Metz gisait sous les couleurs allemandes. La France venait de perdre une armée de 173 000 hommes, dont 3 maréchaux, 6 000 officiers, 41 aigles, 1 407 pièces de canon, 300 000 fusils, sans parler d'un immense matériel de guerre.

Il franchit l'ouvrage avancé de la porte, traversa les vieilles fortifications, le pont-levis des fossés pleins d'eau, les solides remparts. On ne pénétrait en ville que par une étroite ruelle, entre deux murs de bastions. Il aperçut dans une guérite le casque à pointe, l'arme sur l'épaule d'une sentinelle ennemie. Il fallut dévorer la honte, passer sous le regard insolent du rustre.

La rue de Paris était vide. Pas une âme sur le pont des Morts ni sur le Moyen-Pont. La Moselle roulait son torrent d'eaux jaunâtres, au-dessus desquelles la pluie

brouillait ses écheveaux. A mesure qu'il avançait, il sentait s'appesantir autour de lui le silence des derniers jours. Un instant troublée par le coup de canon, l'immense nappe s'étendait plus lourdement. Boutiques fermées, fenêtres closes. De loin en loin une femme en deuil qui se hâtait.

Il suivait machinalement le chemin de la Place d'Armes. Un détachement du 14e régiment d'infanterie en avait pris possession. Entre les deux grands trophées de pierre, immobile dans son linceul de crêpe collé par la pluie, Fabert semblait contempler fixement les habits sombres, les casques bas de l'avant-garde prussienne. Du Breuil recula précipitamment. A travers les rues à demi désertes, où se montraient seuls les habitants forcés de sortir et quelques Messines portant des rubans tricolores à leurs corsages noirs, il erra longtemps. La pluie tombait toujours. Il n'avait pas conscience de l'heure.

Soudain d'aigres musiques, lointaines encore, retentirent du côté de la rue Serpenoise. Déjà des figures allemandes se montraient, un pullulement de juifs, de fonctionnaires, de médecins. De rauques syllabes étrangères déchiraient ses oreilles. Multiplié sur cent faces, il reconnaissait le visage type de l'Ennemi, durs yeux bleus, teint rouge, barbe fauve. Il s'étonna de coudoyer, dans un frôlement pacifique, ces hommes qu'hier il eût été forcé de tuer. Son impuissance ravivait sa haine. Il pâlit de souffrance à l'idée qu'il pouvait rencontrer le baron de Hacks, lire dans ses yeux, comme dans le corps à corps de Rezonville, une ironie déguisée, une morgue courtoise. Le bruit des fanfares grandit. Des filles crottées se ruaient au-devant du vainqueur. Il les suivit. Sur la place Royale, devant la statue du maréchal Ney, un régiment prussien défilait, en tenue de parade, enseignes déployées, au son des tambours et des fifres.

Ce tumulte strident, après les mortelles journées de silence, lui révulsa l'être. Il voulut fuir; des escadrons lui coupèrent la route. A ce moment, un gigantesque

cuirassier de la Garde sortit d'une maison. C'était le commandant Couchorte, en grand uniforme. Il s'avançait les bras croisés, la tête haute. Le sang lui injectait les joues. Il lançait des regards terribles. A l'aspect de cet homme transporté d'une héroïque folie, les rangs allemands s'ouvrirent, et le chef de la troupe, ému devant tant de douleur, salua du sabre.

Du Breuil s'échappait par la rue de l'Esplanade. Il tomba sur de nouveaux régiments. Pantalons dans les bottes, le cou sanglé par la jugulaire, les lourds fantassins marchaient d'un pas raide et cadencé. Ils avançaient en masse, d'un seul mouvement. Du heurt pesant de leurs talons sur le pavé, ils semblaient piétiner Metz. Les musiques, de toutes parts, éclatèrent, répercutant aux quatre coins de la ville l'orgueil insolent de leur victoire. Et Du Breuil, comme une bête traquée, sentait entrer en lui le fracas assourdissant des fanfares, vibrer jusqu'au fond de sa chair l'hallali triomphal des tambours et des fifres.

V

Le dimanche 30, il se réveilla chez les Bersheim, dans une petite chambre qui était un coin de ses souvenirs. C'est là que d'Avol blessé exhalait ses rancœurs. C'est dans ce lit que d'Avol couchait. Il entr'ouvrit la porte : des faces pâles reposent, d'un mauvais sommeil, sur les lits de la grande pièce qui sert d'ambulance. Les idées de Du Breuil sont troubles et noires. Aux carreaux, la pluie ruisselle. Il s'habille rapidement, sort sur la pointe des pieds à travers la salle des blessés. L'un d'eux se retourne, un autre pousse une plainte, Du Breuil se trouve dans l'antichambre. Lisbeth, les yeux rouges, balaie : elle veut à toute force qu'il avale une tasse de café noir. Il remercie :

— A-t-on des nouvelles de Bersheim?

Il était parti la veille, accompagné de Thibaut, pour sa ferme de Noiseville, — désireux, avait-il dit, d'y constater les dégâts.

— Non, Monsieur n'est pas rentré, Thibaut non plus. Pourvu qu'il ne soit rien arrivé!...

— Et la petite fille?

— Elle a le délire, elle a chanté toute la nuit; la mère ne s'en doute pas, heureusement. Elle est trop occupée de son nouveau-né.

Lisbeth, disant cela, sourit malgré son chagrin :

— Monsieur n'a donc rien entendu? A deux heures du

matin, les douleurs l'ont prise; à quatre heures, elle mettait au monde un petit garçon, un peu chétif, bien vivant tout de même. Il ne fait que piauler. Mme Sophia et Madame ont passé la nuit. Elles sont dans les transes de ce que Monsieur ne rentre pas.

Du Breuil sortit. Dans la cour, trois faisceaux de fusils Dreysse. Et, venant des communs, un grognement confus. Il donna un coup d'œil; dans deux pièces nues, sur de la paille, serrés les uns contre les autres, des soldats de la landwehr ronflaient. Il éprouvait une stupeur à les entendre. Il frissonna de honte à ce viol brutal : Metz se réveillant allemande! Et la petite fille des Thibaut allait mourir sans doute. Un autre enfant venait de naître. Ses vagissements aigres avaient succédé de quelques heures à peine au charivari des fifres et des tambours. Rien n'était changé. La vie, la mort, la douleur, la joie, se continuaient. Et c'étaient les mêmes pavés, les mêmes rues, la même pluie... Des chevaux sans maître erraient, chassés de leurs écuries depuis la veille, pour faire place aux chevaux des vainqueurs. A la porte de France, deux factionnaires prussiens, le cigare à la bouche, montaient la garde. Au bord de la route. entre les brancards d'une petite charrette, la dépouille d'un cheval gisait, affreux tas de viande dépecé par endroits. Partout des cadavres de chevaux, des odeurs infectes. Dans les fossés, des milliers d'armes de toute sorte, des tambours crevés, des paquets de cartouches. Le camp n'était qu'ordures, charognes, effets jetés, toiles pourries, un fumier, un charnier. Des feuilles jaunes roulaient dans le ciel noir.

Le Ban Saint-Martin étalait toujours le même immense matériel que la veille, attendant d'être livré : voitures entassées les unes contre les autres, chevaux attachés aux roues depuis vingt-quatre heures, harnachés, sellés, mourant de faim. Ceux qui avaient rompu leurs traits couraient à travers la fange Des paysans, des maquignons, des soldats rôdaient autour d'eux, prenaient les moins mauvais. Un alezan squelette, près de Du Breuil,

s'abattit dans un fossé plein d'eau, n'eut pas la force de se débattre et creva... Enfin, enfin ce cauchemar cesse. Du Breuil atteint la petite maison de Mme Guimbail. Une lueur jaunâtre brille à la fenêtre de Restaud. C'est pour le revoir plus vite que Du Breuil est revenu, avec un besoin désespéré de serrer les mains d'un brave et loyal compagnon. Quel silence dans la petite maison!... La porte a cédé sous ses doigts. Personne pour l'introduire. Il monte, plein d'une indéfinissable angoisse. Un spectre se dresse devant lui, c'est Mme Guimbail, le visage bouleversé, pâle à défaillir, dans sa robe noire; elle lui désigne sans parler la chambre de Restaud. La porte est ouverte. Deux bougies brûlent dans le jour sinistre. Restaud est étendu sur son lit, le dolman ouvert, la chemise inondée de sang, un trou rouge sous le sein gauche. On a retiré le revolver d'ordonnance de la main crispée qui le serrait. Restaud s'est tué, d'une balle au cœur. Il a laissé sur sa table une lettre. Et Du Breuil, un voile sur les yeux, atrocement raidi pour ne pas éclater en sanglots, lit, en mordant ses lèvres si fort qu'elles saignent, l'adieu suprême :

« *Mon cher Du Breuil, jusqu'à la dernière minute, j'ai accompli ce que j'ai considéré comme mon devoir, je suis resté à mon poste. Soldat, j'ai subi, j'ai souffert ce que je ne pouvais empêcher. J'ai donné l'exemple de la discipline et de la résignation. J'ai cru que Dieu m'inspirerait la force d'aller jusqu'au bout. Je me suis trompé : je ne puis supporter tant de honte! je préfère mourir. Je vous souhaite, mon ami, d'être plus courageux que moi, car mes principes, ma vie entière condamnent ma défaillance et je meurs désespéré...* »

Il ne put poursuivre. Restaud lui parlait de sa mère, de ses sœurs, lui confiait le soin de leur porter un jour ses dernières pensées, son dernier souvenir. Le malheureux! Ces chers visages ne l'avaient pas retenu!... Il s'était couché sur le calvaire, écrasé par sa croix. Le sacrifice était au-dessus de ses forces. Et Du Breuil songeait avec une horreur de haine au chef impie qui répondrait de toutes ces misères, de toutes ces morts!

Il l'invectivait du fond de l'âme, le stupide scélérat, assassin de son armée, assassin de la France! Il écouta, les tempes bourdonnantes, les récits de Frisch et de Mme Guimbail. Le brave ordonnance en était malade.

— C'est hier soir, mon commandant, quand je lui ai annoncé que les Prussiens entraient à Longeville, occupaient les maisons. Il m'a dit : — C'est bien, et il s'est enfermé jusqu'à neuf heures du soir.

— J'ai frappé plusieurs fois, reprit Mme Guimbail, j'étais inquiète de voir qu'il ne voulait pas dîner. Et tout à coup, Jubault monte quatre à quatre, en criant : — Il paraît que les Prussiens vont arriver ici... — Cinq secondes, oui, cinq secondes après, j'entends une explosion. Et Frisch et Jubault deviennent tout blancs. Je m'appuie au mur pour ne pas tomber. Nous avions tous le pressentiment du malheur...

Et le reste, la porte enfoncée, point de médecin, le personnel de l'état-major dispersé, et les va-et-vient sur la pointe du pied de la veillée nocturne, Du Breuil ne l'entendait pas. Ce mot de pressentiment l'obsédait, le bourrelait d'un obscur remords. Restaud dort, avait-il pensé l'avant-dernière nuit, lorsqu'il frappait en vain à la cloison. Il s'imagina cette horrible insomnie, les yeux fixes de son ami, son menton appuyé sur ses mains nouées... Quelle torture que cette idée du suicide, combattue de tout son courage, de toute sa raison, chassée, revenant à la charge, enfonçant son clou dans la cervelle de cet homme si brave, si droit, si pur!... Si Du Breuil avait insisté, pourtant! S'il avait forcé l'intimité de cette chambre, obligé Restaud à lui ouvrir, à parler, à discuter... Qui sait s'il ne l'aurait pas arraché à la mort? Il revit Restaud déchirer en frémissant la page du registre, se rendre, par son obéissance, complice d'une sorte de faux criminel. C'était cela qui l'avait achevé. Puis les paroles impitoyables de Changarnier, répétées par Charlys!... « Périsse l'armée plutôt que de se sauver par l'indiscipline! » Elles avaient poussé dans le gouffre

son âme hésitante. Elles avaient prononcé le verdict, inscrit en lui-même l'arrêt fatal.

Alors Du Breuil s'acquitta des soins pieux. Ses mains tremblaient. Aidé de Frisch, il fit la dernière toilette, vêtit Restaud de son grand uniforme. Il lui prit une médaille qu'il portait sur la poitrine, lui coupa une mèche de cheveux. Puis il baisa le front blême et sortit pour régler les détails funèbres. Trouverait-il seulement un prêtre qui voulût prier pour le suicidé? Déclarations, formalités, à cette heure où le vainqueur posait déjà partout sa main lourde, Du Breuil fut navré de sentir combien peu comptait cette mort perdue. Tant d'autres préoccupations dominaient, le parquement par troupeaux des innombrables prisonniers affamés, l'envahissement et le ravitaillement de Metz, le fourmillement des visages étrangers, le bourdonnement des voix étrangères; et derrière la foule armée, tout ce qui suivait, fonctionnaires civils, traficants, juifs, un flux dans lequel Du Breuil roulait comme une épave. Par bonheur, il rencontra une rude et joviale figure : l'abbé Trudaine, sa soutane relevée sur les mollets, cherchait vainement un conducteur pour le mener à Ars. Il consentit à venir au secours de sa détresse. Il avait eu seulement un geste désolé, murmurant : « Le pauvre enfant! Dieu aura pitié de lui. Il a dû tant souffrir! » Puis bonnement, simplement :

— Comptez sur moi, commandant, je dirai la messe pour votre ami. Il sera enterré chrétiennement ou j'y perdrai mon nom. Nous ne devons avoir, en une pareille heure, que des pensées d'humilité.

Mais soudain, ses yeux flamboyèrent, il brandit son bâton noueux :

— Il n'y a qu'un homme ici qui soit indigne de pitié, c'est le Judas qui nous livre!

En termes crus de confesseur à soldats, il crachait son exécration contre Bazaine. Les Prussiens eux-mêmes, dit-il, avouaient sa trahison! Il accompagna Du Breuil chez Mme Guimbail. Là, un petit vieillard, qui avait

appris l'événement, le salua. C'était M. Poiret, et derrière lui, effacée, Mme Poiret. Ils venaient seconder Mme Guimbail dans son désarroi.

— Me croirez-vous maintenant, commandant, dit de sa voix criarde le vieillard, si je vous affirme que Bazaine allait s'aboucher avec Frédéric-Charles?... Houzelle, le garde champêtre, et bien d'autres l'ont vu.

Il baissa la voix (sa femme le tirait par la manche), et s'offrit à trouver un menuisier pour la bière. L'abbé Trudaine, installé au chevet du cadavre, disait déjà ses prières.

Du Breuil accompagnait M. Poiret. Celui-ci, se redressant avec une joie vengeresse, débitait :

— Le capitaine d'un vaisseau en perdition ne quitte son bord que le dernier. Bazaine, lui, s'est sauvé le premier! Mais l'expiation commence... Hier matin, Frédéric-Charles, qui n'a plus besoin de le ménager, l'a rappelé à la pudeur, en refusant de le recevoir avant cinq heures. Le traître a été forcé de passer la journée à Moulins, dans la maison où il était descendu le soir de Borny : il était vainqueur, ce soir-là! il commandait à la plus belle armée de France... Quel retour des choses! quelle humiliation, s'il a pu la comprendre. On m'a dit qu'il avait les yeux pleins de larmes, en regardant les grenadiers de son escorte. Ça ne l'a pas empêché de manger une omelette. A quatre heures, il est reparti dans sa voiture. A la traversée d'Ars, des habitants l'ont reconnu. Des huées, des sifflets, des cris l'ont poursuivi. On a brisé à coups de pierre les glaces de sa berline; des femmes lui ont jeté de la boue!

Du Breuil baissait la tête. La voix de crécelle du vieillard lui était insupportable, il lui semblait que ces reproches rejaillissaient sur lui. Pourquoi donc se sentait-il atteint, si sa conscience ne lui reprochait rien?..

Il quittait M. Poiret, retournait à Metz. L'image de Restaud inerte le poursuivait, une paix grave sur le visage, comme si dans la mort seule il avait trouvé l'apaisement final; et aussitôt, il revoyait Restaud plein

de vie, de foi ardente, une lueur dans ses yeux de fièvre. Il le confrontait avec l'autre, et il ne pouvait croire à un malheur si soudain. Restaud allait se lever sur sa couche. Il n'était pas mort, c'était impossible!... « Ainsi j'existe, pensait-il, je vais, je viens. C'est moi, le révolté, qui subis la loi du sort. Et Restaud, le résigné, Restaud qui m'a servi d'exemple, n'est plus... »

Respect de la discipline, courage à vivre, le mort lui avait insufflé son âme. Ce suicide même, apparent démenti d'une vie de volonté, ne la diminuait en rien. Il venait à l'appui de cette grande loi humaine : le sacrifice, stérile pour qui l'avait conçu, servant à d'autres... Mais le pâle visage de d'Avol se dressait alors, obsédant, glacé d'ironie et d'insulte... Qu'était-il devenu, ce Jacques qu'il avait aimé jusque dans la haine, qu'il détestait maintenant de toute son affection passée? Avait-il pu tenir sa parole? Avait-il troué vraiment? Et les autres, Barrus, Carrouge, les déterminés de la dernière heure, hantés par leur idée fixe?

Il refit la route tant de fois parcourue. Un champ de bataille palpitant de corbeaux était moins fétide que ce pourrissoir de boue, avec ses immondices, restes de chevaux, tas d'intestins gonflés... En franchissant la porte de France, il vit sur les remparts trois officiers d'artillerie prussiens, en train d'examiner un canon dans une embrasure. A Metz, le spectacle n'était pas moins lugubre, femmes en deuil, magasins fermés, les rues étroites remplies de foule, soldats désarmés portant leurs petits paquets sous le bras, bourgeois aux fenêtres et aux portes, partout des Prussiens. Vainqueurs et vaincus cheminaient côte à côte, se rapprochant sans se mêler. Un pauvre visage, bien humble, se détourna sur son passage. Il reconnut Mlle Sorbet, la vieille fille dont les soins dévoués avaient arraché Judin à la mort.

— Ah! mademoiselle, fit-il, tout ému soudain. Elle le reconnut et pencha la tête; son sourire fut plus triste que des larmes. Quelques paroles gênées, confuses, lui échappaient. Puis elle abaissa son voile et s'éloigna.

son livre de messe sous le bras... Elle pouvait prier au moins, se réfugier aux pieds d'un Dieu secourable!

L'éternelle fanfare résonna. Des troupes allemandes défilaient. En avant des musiciens frappant sur leurs tambours plats, quelques soldats dansaient d'une façon grotesque. Les hommes, bien tenus, bien nourris, regardaient avec curiosité au passage les officiers français, pâles, amaigris. Les officiers allemands détournaient la tête. Derrière le dernier peloton, il se fit une ruée, on entourait une voiture de sel. Des gens en mangeaient dans le creux de leur main.

Des prolonges pleines de soldats français prisonniers se succédaient maintenant; on les ramenait par charretées des camps où ils mouraient de faim et de froid. Beaucoup, exténués, roulaient des yeux vagues; d'autres, tout raides, étaient morts en route. Un vieux capitaine qui rentrait dans une maison, appuyé sur deux béquilles, dit avec indignation à Du Breuil :

— Autant de moins à transporter en Allemagne! Ces malheureux n'ont pas mangé depuis deux jours!...

Il désigna des fourgons d'artillerie que conduisaient des chevaux et des cavaliers allemands.

— Les reconnaissez-vous? dit-il. Ce sont nos fourgons, à nous. On va les écouler vers Thionville. Notre artillerie, comprenez-vous cela! servant à bombarder une ville française... Ah! Bazaine! Bazaine!...

Une femme, drapée d'un cachemire, le serre-tête noir des juives collé au front, les croisa. Elle tenait à la main deux enfants presque albinos. Du Breuil reconnut la famille de Gugl; des juifs allemands les accompagnaient. Ils parlaient haut, d'un air arrogant, en toisant les officiers. Mme Gugl jeta à Du Breuil un regard de haine sournoise.

— Cette racaille pullule, dit le vieil officier. Hier, des fourgons ennemis sont entrés en ville, apportant quantité de pain, de vin, de viande, d'œufs, de beurre, de lait. Croyez-vous que ces youtres voulaient tout acheter pour revendre à gros bénéfice! L'ennemi a repoussé

leurs offres sordides, et les denrées, cotées bon marché, ont été réparties entre les habitants.

— Ah! reprit-il, ces Prussiens s'y entendent pour l'organisation! Poste, police, voirie, ils ont saisi tous les services. Partout, leurs employés fonctionnent. Metz a pour gouverneur le général von Kummer. Avez-vous vu sa proclamation? Il ne badine pas, cet homme! A l'hôtel de la division, un officier allemand, parlant français, distribue les feuilles de route... Et leurs espions, fit-il en regardant en face un individu qui les écoutait, il y en a partout, partout! Pauvre Strasbourg, pauvre Metz! Ils ne les rendront jamais!

Un officier prussien, dont sa béquille gênait le passage, se dérangea avec un salut poli.

— Ils sont courtois, avec cela!... Encore leurs musiques! Ils traversent Metz en tous sens, ils prennent les routes de Paris, d'Orléans, d'Amiens. Ils n'attendaient que notre capitulation, pour aller tomber sur nos pauvres camarades. Ah! Bazaine! Bazaine!...

Une quinte de toux l'interrompit, le sang le prenait à la gorge. Il rentra dans la maison.

— Pierre!

— Maxime!

Une valise à ses pieds, le vicomte Judin, qui passait en voiture, fit arrêter, et joyeusement lui dit :

— Quelle chance de vous serrer la main encore une fois, mon ami! Plus d'armée, plus d'état-major, plus rien!... Je ne savais où vous prendre dans ce tohu-bohu... Je rentre en France, avez-vous des commissions?

Son regard affectueux et triste toucha Du Breuil, qui répondit :

— Merci, aucune. J'ai écrit longuement à mon père, et sans doute il recevra ma lettre.

Une question vint aux lèvres de Judin. Il pensait à Mme de Guïonic. Par délicatesse, il se tut. Mais traduisant leur pensée intime :

— Que de temps écoulé! Trois mois? non, trois siècles!... Savez-vous que vous avez grisonné, mon bon

Pierre? Et bien d'autres se sont faits des cheveux blancs! Moi, je reviens infirme. Les belles dames nous reconnaîtront-elles?... Nos amis du cercle vont nous avoir oubliés.

Il essayait de sourire, mais le cœur n'y était guère. Du Breuil hocha la tête :

— Tout cela est loin.

— Oui, c'est bien mon impression. Que de choses changées... Un autre gouvernement, une autre France! Mœurs, habitudes, rien de ce que nous avions laissé...

— Le passé est mort, dit Du Breuil. Il faut maintenant cicatriser nos blessures et nous refaire du sang.

— Ce sera long! soupira Judin.

Il y eut un silence. Certes, ce serait long, mais, meurtrie, amputée, saignante, la France restait debout, et sa sève éternelle palpitait à cette minute encore, dans les membres de ses armées désunies, dans le cœur vivace de Paris, de Paris qui tenait toujours. de Paris dont tous, injustement, avaient douté!

— Je vais prendre le train à Ars, dit Judin, les Prussiens m'ont mis à la porte de mon hôtel. Ils s'installent dans les meilleurs. C'est à l'hôtel de l'Europe qu'est descendu le gouverneur Von Kummer avec son état-major.

L'hôtel de l'Europe! quelle rumeur, quel bourdonnement au début de la guerre! Du Breuil revoyait la petite salle du premier étage où les trente officiers du grand État-major français griffonnaient, bavardaient, riaient, portes battantes, fenêtres ouvertes, dans un va-et-vient de curieux, de journalistes. Judin dit :

— J'y suis allé hier, pour mon permis. Deux sentinelles à la grille, deux autres au bas de l'escalier. Cour vide, silence glacial! Non! La ponctualité froide, la raideur polie de l'officier de service, brr!...

Il feignit de frissonner. Du Breuil songeait à Restaud. Il dit avec douleur :

— Eh bien! adieu, mon cher! Et à bientôt, j'espère?

— Bon courage! fit Judin. Savez-vous où vous ferez votre captivité?

— Mayence. je crois...

Ils s'embrassèrent. Judin agitait son chapeau, la voiture s'éloigna. Du Breuil avec amertume songeait : « Il est heureux de partir! » Une main se posa sur son épaule : c'était Laune. Sec, tendu, crispé, le teint livide, mais sanglé à son ordinaire, irréprochablement correct.

— Savez-vous où est le colonel Charlys? demanda-t-il avec inquiétude.

— Non, mon colonel.

— Il n'est pas parti, au moins? Je ne veux pas croire, bien qu'on me l'affirme, qu'il ait accompagné Carrouge, Barrus et autres exaltés...

Du Breuil ne le croyait pas, Charlys ayant désapprouvé formellement toute sortie individuelle. Laune respira : sous ses dehors glacés, il aimait Charlys. Sa crainte le laissait voir.

— Notre devoir maintenant, affirma-t-il, est de se résigner!

Le devoir!... ah! oui, toujours le devoir! Lui aussi invoquait le devoir... Et certes, il en avait le droit, n'y ayant jamais failli. Mais Restaud, lui, en était mort! Il l'apprit à Laune, dont le visage, après un tressaillement de surprise, prit une dureté rigide :

— Tant pis, dit-il, c'est triste!

Son accent disait : « C'est coupable! » Il borna là son oraison. La sortie des derniers troueurs le hantait, car il répéta : « Ils n'auront pu passer. Des ordres étaient donnés pour leur couper la route. » Il regarda Du Breuil, avec un besoin d'expansion :

— Vous n'assistiez pas hier aux adieux du général Jarras?

— Je m'étais excusé auprès de lui, mon colonel.

— Nous étions près de vingt-cinq, dit Laune, compagnons des bonnes et des mauvaises heures, formant le cercle. A ce moment-là, tous les petits froissements, toutes les difficultés du service étaient oubliés. Le général Jarras, il est juste de lui en tenir compte, a eu une tâche ingrate. Il a essayé de prononcer quelques paroles

d'adieu, mais son émotion a été trop forte. Sans dire un mot, il nous a serré seulement la main à tous, et nous avons rompu.

Les yeux d'acier de Laune se ternirent, soudain humides. Mais il se ressaisit, et serrant la main de Du Breuil, le quitta.

Chez les Bersheim, on était dans l'anxiété. Sohier, tout en soignant un blessé, jetait de fréquents regards sur la cour que l'escouade de Prussiens en ce moment même abandonnait. Au salon, Du Breuil trouva grand' mère Sophia, Anine, Maurice. Mme Bersheim s'était retirée dans sa chambre pour prier. Son mari aurait dû rentrer depuis longtemps. On ne s'expliquait pas son absence prolongée. Les Prussiens l'avaient-ils arrêté? le gardaient-ils comme otage? La proclamation de Von Kummer menaçait d'une justice sommaire quiconque nuirait aux Allemands...

Maurice, grelottant de fièvre, se tenait au coin de la cheminée, regardant les braises d'un œil fixe. Il racontait à Du Breuil la reddition des troupes de la brigade mixte.

— Lapasset, disait-il avec fierté, est venu avec nous jusqu'aux avant-postes. Il fallait entendre les simples, les chaudes paroles qu'il nous a dites... Au moment de la séparation, tous les soldats pleuraient. Ils ne pouvaient se détacher de nous.

Il racontait son retour à travers le camp, le vide, le silence, l'abandon que faisait le départ de tous ces hommes, ne laissant derrière eux que traces de saleté, souvenirs de misère.

Du Breuil, avec une immense lassitude, se réfugiait à l'autre bout du salon, racontait à Anine la mort de Restaud. Elle écoutait, prise d'une compassion profonde; et devinant à quel point il était démoralisé, elle lui dit doucement :

— Le devoir qu'on n'a pas la force d'accomplir n'en est pas moins le devoir. A travers ses angoisses, votre ami Restaud a entrevu la terre promise. Plaignons-le de n'avoir pu y entrer!

Elle ajouta :

— La petite fille de Thibaut est au plus mal. Quand le pauvre homme rentrera, jugez de sa douleur !... Voulez-vous venir la voir ?

Du Breuil la suivait. Dans une pièce à l'écart, sur un lit très blanc, l'enfant reposait parmi ses cheveux blonds, les yeux clos, le nez et la bouche pincés. Son frère, malgré la défense, s'était glissé près d'elle, et, les yeux écarquillés par une terreur silencieuse, un doigt dans la bouche, il la regardait, écoutant le râle doux et prolongé. Anine s'était signée. Du Breuil se sentit défaillir, devant cette faiblesse, cette innocence, sacrifiée elle aussi à la guerre, victime de l'air empoisonné du blocus. Il avait envie de ne plus sentir, de ne plus souffrir, de ne plus être. Machinalement il passait derrière Anine, dans le cabinet de travail de Bersheim. Là, les yeux dans les yeux, à voix basse, elle lui disait :

— D'Avol est venu nous faire ses adieux avant-hier. Il est parti en grande tenue, à cheval. Aura-t-il pu passer ? J'en doute. Son attitude m'a fait peur. Il paraissait résolu à tout.

— Oui, dit amèrement Du Breuil, à tout. Il a brisé par ses insultes le dernier lien qui m'attachait à lui. Mon ami Lacoste est mort le premier, Restaud ensuite. D'Avol n'est plus pour moi qu'un étranger. Dans cette armée dispersée, dans cette ville, je suis désormais seul.

Anine lui prit la main :

— Ne parlez pas ainsi, c'est injuste.

Son sourire, son regard disaient le reste.

— Anine, murmura-t-il, attendri d'espoir et bouleversé de doute, c'est donc vrai !... vous me plaignez, vous m'estimez.

Il serrait ardemment la main de la jeune fille. Elle murmura :

— Je souffre avec vous, mon ami, je comprends tant de choses à présent !

— Ah ! que vous êtes bonne, répondit-il avec ferveur.

Elle lut l'aveu sur ses lèvres, dans son regard. Suppliante, elle l'arrêta :

— Non, mon ami, nous ne nous appartenons pas, nous n'avons pas le droit de penser à nous!... Plus tard, plus tard...

— Vous avez raison, Anine. Mais les instants pressent. Plus tard, quand sera-ce? C'est un vaincu qui vous parle, un prisonnier. Tenez!... maintenant je n'ose plus vous le dire, le mot qui me brûle les lèvres.

— A quoi bon le dire, ami? mon cœur l'entend.

Elle devint pourpre soudain, comme si tout le sang de son cœur lui rejaillissait au visage. Du Breuil, avec un enivrement triste, la contemplait.

Une voiture entra dans la cour, le cheval trempé de sueur. Deux hommes aux traits brillants de fièvre, creusés de fatigue, sautaient à terre, Bersheim et Thibaut.

— Père!

Bersheim était dans les bras d'Anine. Tous trois se regardèrent.

— D'Avol s'est échappé, dit Bersheim. A l'heure qu'il est, il a dû atteindre la frontière!

Le cœur de Du Breuil battit à se rompre. Quoi! d'Avol a franchi les lignes prussiennes! Il pourra de nouveau servir, se battre!... Sa pensée s'enflamme de jalousie et de haine. Le récit de Bersheim l'enthousiasme et le glace : d'Avol a passé, dans un coup d'audacieuse folie... Suivi de loin par la voiture, il s'en est allé, à travers champs, à travers bois. A vingt kilomètres de Metz, deux uhlans lui ont barré la route, demandant en vertu de quelle autorisation il s'éloignait ainsi. Pour toute réponse, d'Avol tend à l'un d'eux un imprimé, et tandis que le Prussien cherche à lire, il saisit un revolver dans ses fontes, et lui brûle la cervelle. L'autre uhlan se sauve. D'Avol, éperonnant son cheval, file à toute bride...

Le drame s'est passé sous les yeux de Bersheim. On l'interroge sur son retard. Un accident, une roue



cassée. Il avait fallu rentrer à Noisseville, trouver un charron... Maurice entra, suivi par Mme Bersheim qui s'élançait au cou de son mari. Accablé de questions, il dut raconter de nouveau l'évasion de d'Avol, écoutée par le jeune sous-lieutenant avec des yeux luisants; puis il se lamenta sur l'état de la ferme dont il ne restait que les murs calcinés. Une seule vision hantait, pourchassait Du Breuil : d'Avol cassant la tête au uhlan, et passant!... De l'envier, parce qu'il avait réussi, il le haïssait encore plus.

Au salon, vint annoncer Lisbeth, M. Krudger, Sohier, Mme Le Martrois, Gustave attendaient, Bersheim recommença ses doléances. Il dit la désolation de la terre, fermes en ruines, jardins éventrés, arbres sciés sur pied, vignobles saccagés. De cinq ou six ans, ils ne pourraient rien produire. Tout le vin qui existait dans les caves était bu ou perdu. Bestiaux, grains, fourrages, meubles, literie, les Prussiens avaient tout pillé, dans leur dévastation systématique... Son indignation s'élevait en mots amers. Pendant qu'on réparait la voiture à Noisseville, il avait dans la charrette d'un paysan exploré les environs, voulant constater l'existence de cette triple ceinture d'ouvrages ennemis dont Bazaine avait répandu naguère à dessein le détail et les plans... Mais va-t'en voir s'ils viennent, Jean! Les fameuses batteries de Sainte-Barbe se réduisaient à une simple tranchée-abri.

M. Krudger ricana :

— Au nord-ouest de Metz, il paraît que les camps prussiens de Marange et de Moyeuvre, les batteries de Fèves et de Semécourt étaient abandonnées depuis quelque temps. Au nord-est, mon fils a vu hier ces ouvrages terrifiants! un pauvre retranchement de 75 centimètres de hauteur. Et l'on nous a trompés sur tout, sur tout! Plus de ressources, affirmait-on. Mais les forts avaient leurs réserves de vivres! On a découvert à Plappeville quantité de tonneaux de lard, de caisses de biscuit, de sacs de riz, du café, de l'avoine, du vin, de l'eau-de-vie... Et les caves de la caserne du

génie renferment des approvisionnements considérables de lard !

— Et rue Saint-Marcel, s'écria Gustave Le Martrois, aux Ursulines, saviez-vous qu'il y a 240 000 mètres de drap et 25 000 paires de souliers? Ainsi, pendant que les prisonniers grelottent et meurent de froid sous la pluie, on pouvait les vêtir, les chausser!

Mme Le Martrois, s'apitoyant alors sur les misères des soldats et des pauvres de Metz, énumérait avec complaisance les secours de toute sorte apportés du dehors. Les caravanes de personnes charitables affluaient, diaconesses d'Allemagne, associations de dames belges. Les femmes de Metz accueillaient avec joie ces sœurs et ces frères inconnus, venant d'Angleterre, de Hollande, de Luxembourg, pour les aider à soulager tant de souffrances. Elle s'extasia sur la colossale voiture d'une ambulance à quatre chevaux, dirigée par un chef à longue barbe.

Dans le grand silence qui suivait, Maurice se mit à claquer des dents, il se tenait tout recroquevillé au coin du feu.

— Allons, viens avec moi ! ordonna tout à coup Sohier, qui, farouche, avait écouté tout le monde sans parler, — viens avec moi, mon garçon. Un bon lit à l'hôpital te vaudra mieux que l'évasion déraisonnable que tu médites !

Et payé par un regard reconnaissant d'Anine qui embrassait son frère, — haussant les épaules aux recommandations superflues dont le poursuivait Bersheim, il emmenait le sous-lieutenant par le bras, du même air bourru qu'il l'eût conduit au poste. Du Breuil sortait avec eux... De nouveau c'était le froid, la pluie, le noir, la boue, le retour lugubre à la petite maison où deux hommes clouaient Restaud dans son cercueil; puis, la veillée de cette dernière nuit, les préparatifs et les cantines de l'exil; et parmi le grand silence, le bruit dans l'écurie d'une chaîne d'attache, les coups de pied au bat-flanc de Cydalise ragaillardie, qui mangeait maintenant à sa faim...

L'enterrement de Restaud eut lieu le matin. Le brave Trudaine selon sa promesse officiait. Mme Guimbail, les Poiret, quelques uniformes égarés se groupaient dans la petite église. Du Breuil, rentré chez lui, passait tout en revue : les humbles meubles, le lit de fer témoin de ses insomnies fiévreuses, le papier à fleurs des murs, la feuille du calendrier attardée au : 28, *Prise de Berlin!...*

Jamais il n'oublierait cette petite chambre!... Descendu pour prendre congé de Mme Guimbail, il attendait un grand moment dans le salon. Les prévenances furtives de son hôtesse lui revinrent en mémoire, avec l'idée qu'il n'aurait tenu qu'à lui de trouver en elle une affection toute prête. Pendant la messe, pas une fois il n'avait pu rencontrer le regard de la veuve; elle essuyait ses yeux, puis les rivait obstinément à son livre de messe. Mais la porte s'ouvrit, Mme Guimbail entra. Elle venait de rafraîchir son visage et ses paupières meurtries. Sa pâleur émaciée avait une grâce pauvre; de son corps mince, étriqué dans les vêtements noirs, le même charme se dégageait. Du Breuil eut la vision de ce corps raide, pliant brusquement dans ses bras, de ces lèvres se détournant, dans un baiser reçu, rendu presque. Il s'inclina, et à mots émus, pénétrés, la remercia de ce qu'elle avait fait pour Restaud, pour lui-même. Elle l'écoutait avec une agitation extrême, rougissant, pâlissant. Comme il lui serrait la main, une main maigre et froide, elle poussa un petit cri, et s'arrachant à ses adieux, toute en larmes, courut à la porte et s'enfuit, lui laissant le souvenir touchant, quoique un peu ridicule, de ce qui aurait pu être, s'il l'avait voulu...

VI

A Metz, Du Breuil tombait sur Marquis :

— Pas étonnant, lui dit le bavard, que Bazaine ait trahi, savez-vous ce que l'Allemagne lui donne? cinq millions. Il est condamné à mort depuis le 20 octobre. Bah! il emporte ses trésors dans ses fourgons. Il aura de quoi se distraire à Cassel; c'est là que vont les maréchaux.

Du Breuil s'informait de Carrouge.

— Carrouge, affirma Marquis, il a percé avec Barrus et 733 artilleurs. Un colonel a voulu le retenir, Carrouge lui a passé son sabre au travers du corps.

Il quitta Du Breuil précipitammen pour entrer au Café Parisien. Une longue file de charrettes passait, chargées de caisses, de lits, de meubles. C'était le retour des paysans dans leurs villages détruits. Ils avaient afflué avant le blocus, fuyant l'envahisseur; ils s'en retournaient maintenant, vieilles juchées sur leurs matelas, petits enfants qui regardaient autour d'eux d'un air étonné. Du Breuil crut reconnaître des visages entrevus : femmes et filles aux traits gonflés de larmes qui le regardaient au passage, paysans, gars assombris qui détournaient la tête. La procession se déroulait, interrompue à chaque pas par des voitures de maraîchers, entourées de groupes ou de ménagères aux abois. Des troupiers mendiaient du pain; d'autres, ivres et

chancelants, proféraient des insultes contre Bazaine, entre deux soldats prussiens qui les emmenaient. Les charrettes pleines de berceaux, de lits, d'édredons rouges se succédaient toujours. Derrière l'une d'elles, un paquet au bout d'un bâton jeté sur l'épaule, pieds nus marchait, roulant des yeux fous, une vieille aux cheveux blancs, Pythonisse du grand chemin. Çà et là des bohémiens, des roulottes de foire.

Tout à coup, un des paysans — blouse bleue, barbe rude, foulard rouge autour du cou, — qui sifflotait, en caressant du fouet la croupe d'un cheval maigre, le regarda étrangement : Barrus! Il y avait là des espions, des ennemis... Barrus, goguenard, tira sa casquette à Du Breuil, et continua son chemin, en roulant les épaules comme un vrai charretier.

— Mais je le connais, dit à mi-voix une très jolie femme pendue au bras d'un grand monsieur coloré Mme de Fontades aperçut Du Breuil, et l'attirant dans un shakehand :

— Henri, M. Du Breuil. N'est-ce pas, commandant, c'est M. Barrus? Un original! Je le connais bien, avec sa république rouge!

— Ma chère, grommelait le mari très effrayé, parlez plus bas, voulez-vous le faire arrêter?

Elle avait les pommettes animées, une malice au coin de l'œil; elle décida par son instance Du Breuil à les accompagner : « Venez donc, nous allons prendre le thé! » Il lui devait bien cela, depuis le jour où, ensemble, ils avaient visité ce pauvre Blache, à l'école Saint-Clément.

— Je vous présenterai mon frère, ajouta-t-elle, arrivé d'hier, et avec qui nous repartons.

M. de Fontades gronda encore tout bas. Mais sans façon elle l'envoyait acheter des gâteaux et prit le bras de Du Breuil. Elle était en humeur de gaieté. Il sentit plus cruellement son chagrin, à côté de cette femme élégante et capricieuse. « Vous ne connaissez pas l'abbé? reprit-elle, il est charmant. » Et, dans le salon où elle introduisait Du Breuil :

— Georges, un ami.

Mince dans une soutane fine, un homme jeune et glabre venait à leur rencontre. Il souriait. Ce fut à ce sourire que Du Breuil, après une courte indécision dont s'amusa Mme de Fontades, reconnut le prêtre.

— Vous! s'écria-t-il. Il recula si vivement que le sourire de Décherac intimidé s'évanouit.

— Vous êtes bien changé, dit-il enfin. L'épaulette vous allait mieux.

— N'est-ce pas qu'il est méconnaissable? fit Mme de Fontades. Mais regardez! il porte même la tonsure.

Sans moustaches, Décherac avait un nez plus long, un menton saillant; il avait perdu son aspect militaire. Du Breuil fut choqué par ce déguisement. Mais depuis la mort de Restaud et la fuite de d'Avol, il ne se sentait plus la même rectitude de jugement. Décherac bénéficia de cette indulgence découragée. Très fin, il s'était rendu compte du blâme non formulé; et, reprenant son assurance et son sourire :

— On passe comme on peut, dit-il. Cet habit fait honneur à qui le porte.

Dire que des gens de cœur en arrivaient à de tels sophismes. Enfin!... Si lui aussi jugeait que son devoir était de sortir, n'importe comment, d'aller reprendre du service au milieu des armées de la défense... Le devoir, n'était-ce pas, dans ce chaos, ce qu'on croyait être le devoir?... Quel doute déchirant en ce cas, si lui, Du Breuil, s'était trompé!... M. de Fontades rentrait, un paquet noué d'une ficelle rose au doigt.

— Le drapeau français, dit-il d'un air satisfait, flotte toujours sur la flèche de la cathédrale; il se moque vraiment des Prussiens qui ragent, le nez en l'air.

Du Breuil, le thé bu, prenait congé. Malgré l'amabilité de ses hôtes, il n'avait pu surmonter son malaise; le sourire de Décherac restait gêné. Après tout, il allait courir des périls, surtout avec un guide aussi compromettant que cette jolie femme. Du Breuil ne vit plus que le gai compagnon qui souriait sous les balles. Sa

poignée de main fut cordiale, ses vœux sincères. Ils avaient évité de parler de la question brûlante, de cette captivité qui mettait en rumeur la gare de Metz. Un premier convoi de 500 officiers généraux, supérieurs et autres était parti l'avant-veille. Un autre avait dû partir la veille, un autre partait demain, emportant Du Breuil, avec Frisch et Cydalise.

Quelques heures fiévreuses, une nuit de cauchemars et l'embarquement pour l'Allemagne enfin arrive. Une heure avant le départ du train, Du Breuil, selon l'ordre du vainqueur, est là. La veille, à l'hôtel de la division, un officier prussien lui avait remis sa feuille de route. Dans le brouhaha de la salle pleine où les officiers de tous grades étaient confondus, l'Allemand soudain avait frappé d'un doigt sec sur la table, réclamé le silence... Il offrait la liberté immédiate à ceux qui donneraient leur parole de ne pas reprendre de service pendant la durée de la guerre... Une rumeur d'indignation avait répondu. Du Breuil avait en vain cherché Védel. Mais il avait rencontré La Manse qui lui racontait la fin des chasseurs d'Afrique :

— Nous avions fait halte sur les revers de la route. Un jeune officier d'état-major prussien est passé, en faisant piaffer et caracoler son cheval à plaisir; la boue rejaillissait sur les uniformes de nos chasseurs; un murmure; il continuait. « Assez! » a crié une voix. Il faisait mine de ne pas entendre. Alors on s'est rué, et en un clin d'œil cheval et cavalier étaient balayés au fossé!

Un autre souvenir poursuivait Du Breuil, souvenir touchant, celui-là. Dans la salle bourdonnante et agitée, le colonel la Maisonval toujours boitant, suivi du capitaine Laprune — Oreste et Pylade! — étaient entrés. Les deux braves venaient demander à ne pas se séparer de leurs hommes. Du Breuil avait pensé : Védel en aura fait autant.

A ce moment même, dans la salle d'attente de la gare encombrée d'uniformes, — généraux, aides de camp,

tout le haut personnel de l'armée du Rhin, — Védel l'abordait, et d'un ton tranquille répondit à ses questions :

— Mais bien sûr, Pierre, que j'accompagne mes hommes! Et je ne suis pas le seul. Le colonel Saussier, mille autres ont refusé de se reconnaître prisonniers sur parole. On nous enverra dans une casemate lointaine. Bah! nous pourrons prendre soin de nos soldats! Toi, c'est différent, tu n'as pas le contact immédiat de l'officier de troupe. Tu ne relèves que de tes chefs et de toi-même.

Et le cœur gros encore, il racontait ses navrantes impressions, lorsqu'il avait conduit sa compagnie à l'abattoir.

— Si tu avais vu ces hommes si braves, ces vieux briscards qui n'avaient reculé devant rien, et qui, tête basse, marchaient en tas comme un troupeau. Non! te dire ce que j'ai souffert, piétinant la boue à côté d'eux!... Je me voyais à mon rang, le jour de la retraite sur Verdun. Quelle poussière!... Puis à Saint-Privat! ça chauffait dur!... Arrivés à la barrière du château de Ladonchamps où deux cavaliers prussiens se tenaient en vedette, il a fallu nous dire au revoir. Quels adieux!

Du Breuil sourit tristement :

— Te rappelles-tu, mon pauvre Casimir, au ministère de la guerre, ce jour où tu venais apporter des pièces?

Il revoyait leur rencontre et il se reprocha le jugement défavorable qu'il avait porté alors sur son cousin. Comme depuis il avait appris à le connaître, à l'estimer! Il ne le jugeait plus vulgaire, malgré ses mains épaisses et ses souliers à clous.

— Que de grosses épaulettes! dit Védel.

— C'est le train des généraux et de l'État-major, répondit Du Breuil.

Et tandis qu'il échangeait des saluts et des poignées de main, il éprouvait une amertume immense à voir se croiser, s'agiter ces hommes à figure énergique, tout grisonnants ou déjà blancs, quelques-uns secs et tannés,

vieux Africains agiles, d'autres gros et las, engourdis dans le bien-être des subdivisions de province, ou fatigués par une vie mondaine, officiers de cour, habitués de l'Opéra. Ceux qui avaient servi dans la cavalerie avaient dans leur démarche un peu cagneuse quelque chose de brusque. Les généraux d'infanterie, d'état-major paraissaient plus lourds. Au milieu de leurs aides de camp, visages et corps alertes, tous ces chefs, qu'ils fussent jeunes ou vieux, portaient sous leur képi à feuilles de chêne d'or l'orgueil du commandement dans leurs yeux froids. Si quelques-uns pliaient l'épaule comme sous le poids d'une écrasante responsabilité, beaucoup se redressaient, affrontant le passé et songeant à l'avenir. Beaucoup avaient fait leur devoir et pouvaient se dire irréprochables. Leurs franches, leurs rudes figures, pétries de douleur et de résignation, avaient, ce jour-là, une sorte de noblesse plus frappante et cet éclat qui vient de l'âme. Silencieux, Du Breuil et Védel les contemplaient, pensant aux devoirs des chefs, à la charge d'âmes terrible qu'ils assument, ces maîtres de la vie et de l'honneur des soldats! Ils les nommaient au passage, et leur âme se réchauffait à l'espoir que plusieurs d'entre eux, un jour lointain ou proche, les conduiraient à la revanche. S'ils en voyaient un forcé de s'approcher des officiers prussiens qui réglaient le départ, ils le plaignaient. Certains se tenaient à l'écart, entourés de leurs aides de camp. D'autres, le verbe haut, le regard sec, donnaient des ordres, comme s'ils commandaient encore. Mais chez tous, malgré le soin visible de paraître dignes, c'étaient parfois des regards de rage, un ricanement amer. Boisjol, en apercevant Du Breuil, lui tourna le dos. Chenot se voûtait, emmitouflé dans une pelisse de fourrure; sa nuque rouge faisait bourrelet sur le col... Du Breuil songea à ceux qui manquaient et qui, au début de la guerre, faisaient partie de l'état-major impérial : Jaillant, Lebrun, d'autres, en captivité aussi depuis Sedan... Et quand il fut sur le quai, et qu'il aperçut l'immense convoi, plus de cin-

quante voitures et fourgons attelés à deux locomotives, il revit, dans le va-et-vient fébrile de cette foule galonnée, chamarrée de croix, dans le heurt des grosses épaulettes à torsades d'or qu'on froissait sans le vouloir, un autre train. Ce train-là, devant le petit embarcadère de Saint-Cloud, dans ses voitures vert sombre à l'N doré et son wagon-terrasse en fer poli, avait emporté, par un matin d'été, avec l'Empereur et le Prince Impérial, avec leurs cortèges de généraux et d'aides de camp, le destin même du pays, la fortune de la France!

Le destin du pays, la fortune de la France, où étaient-ils à présent? Qui pouvait les démêler, à travers l'obscurité de ce lugubre jour d'automne?... Généraux, aides de camp allaient s'entasser dans le train gigantesque; cette fois ils ne roulaient plus vers la gloire, mais vers l'exil et la captivité, dans l'amère nausée d'une humiliation sans exemple.

Védel sourit :

— Des wagons de 3e classe! Tu seras assis au moins!

Du Breuil comprit : les officiers des trains suivants, les soldats par milliers voyageraient, eux, dans des wagons de marchandises et des wagons à bestiaux, ouverts à toutes les intempéries.

Il avait déjà serré la main de Charlys, de Laune qui s'étaient installés à la tête du train.

— Vous montez avec nous? avait dit Laune.

Et Du Breuil, de sa pèlerine et de sa sacoche, avait marqué sa place. Autour d'eux on grimpait à l'assaut, on embarquait les chevaux dans les fourgons, les ordonnances s'agitaient.

— Nous ne partirons pas avant une heure, dit Massoli qui arrivait. Il paraissait rajeuni de vingt ans, rasé de frais, les cheveux d'un éblouissant noir de cirage. On avait donc réapprovisionné les coiffeurs de Metz?

— La Garde attend son tour, dit-il. Voilà plusieurs heures que les officiers stationnent sous la pluie. — Il baissa la voix : — A-t-on des nouvelles du commandant Leperche?

L'aide de camp de Bourbaki était décidé à sortir coûte que coûte.

— Et Carrouge?

— Carrouge, dit Masseli, avec une ironie satisfaite, mais il est là, avec ses camarades. Il n'a pu franchir les lignes, il s'est résigné, c'était le plus sage.

Du Breuil voulut aller lui serrer la main. Il le trouva hors de la gare, frémissant de rage, les bras croisés, toisant fixement un des factionnaires ennemis du cordon de surveillance.

— Croyez-vous! murmura-t-il, ces imbéciles qui viennent de charger leurs armes devant nous, comme pour des forçats!

Il ajouta :

— Je n'ai pu passer. J'ai rôdé toute la nuit de vendredi, je suis retombé sur des avant-postes français; on m'a gardé à vue et ramené au camp : j'espère que Leperche a été plus heureux.

Marquis intervint. Mais avant qu'il eût ouvert la bouche, Carrouge le foudroya du regard :

— Ah! non, hein, assez de blagues! Et fichez-nous la paix, espèce de gobe-la-lune! — Et plus bas, il murmura, dans un haussement d'épaules : « Je n'ai jamais vu d'imbécile pareil! »

Dans la grande salle d'attente, Du Breuil, toujours suivi de Védel, se trouvait brusquement en face de Bersheim et d'Anine. On regardait beaucoup la jeune fille. Elle paraissait très grande dans ses vêtements de deuil.

Du Breuil fut saisi de joie, de douleur aussi. Il avait fait ses adieux à l'hospitalière maison, quitté bravement grand'mère Sophia, Mme Bersheim et son mari, baisé la main d'Anine. Il n'espérait plus les revoir. L'instinct de pitié, d'affection qui les ramenait le toucha jusqu'aux larmes. Ainsi ils avaient voulu enlever aux dernières minutes l'âcreté de l'abandon. Bersheim s'emparait de Védel, et devant tous, avec la loyauté de cœurs simples qui n'ont rien à cacher, Du Breuil et Anine se

contemplaient, délicieusement troublés, émus jusqu'au fond de l'être.

L'amour transfigurait leurs paroles bien humbles, bien insuffisantes, et parmi l'agonie de ce départ, mettait une singulière douceur. Il n'y avait qu'elle, il n'y avait que lui, et dans le froid, le noir de la route, il emporterait l'image de la jeune fille, il reverrait son grave regard et son pur sourire. L'apparition s'évanouit. Ordre de monter en voiture! Bersheim et Anine s'en allaient. Le voile de crêpe, les cheveux bruns, la nuque blanche s'éloignèrent, disparurent, Du Breuil ne vit plus que Védel qui lui souriait.

Alors ils s'étreignirent, et quand ils se furent embrassés, ils s'embrassèrent encore :

— Bon courage! se répétaient-ils en souriant, mais des larmes coulaient sur leurs joues.

— Ici, Du Breuil! criait Charlys.

Il monta dans le compartiment. Francastel et Floppe s'y trouvaient, et le gros colonel Jacquemère qui s'épongeait, ayant couru. Du Breuil, durant la demi-heure d'immobilité qui suivit, ne démêla que le visage inquiet de Frisch qui le cherchait : Cydalise était casée. Védel sur le quai souriait toujours. Charlys parlait comme dans un accès de fièvre, Jacquemère vérifiait son portemanteau, et Du Breuil se sentait plein d'une ivresse sombre et lumineuse... Une courte hallucination lui montra dans la nuit, sur un pavé noir et mouillé, le reflet dansant des réverbères. Place de la Concorde, un soir, au retour des Italiens, — le coupé de Mme de Guïonic roule, et les lueurs jaunes s'allongent sur le macadam luisant... Changement de décor : les parquets clairs où se mirent les flammes des girandoles, le soir de la réception à Saint-Cloud : Jousset-Gournal béat, M. Chartrain inquiet... — Eh bien, il reverra son fils, s'il ne meurt pas dans une casemate!... Mme d'Avilar, Mme Langlade... — ah! le petit lieutenant gisant, poches retournées, sur le champ de bataille de Rezonville, avec le doigt de la bague scié.

Le gros Manhers, le publiciste Favergues, l'amiral La Véronnech, l'arrogant comte Duclos, tous, conseillers et soutiens de l'Empire, sont là, groupés, bourdonnants, mis en émoi par la déclaration du duc de Grammont... Où sont-ils à présent?... La tourmente a passé. Ils soupirent sans doute : — Je l'avais bien prédit! Et beaucoup de renier le régime auquel ils devaient tout... Que pensent au fond de leur château de la Creuse, retirés loin du monde, les vieux Du Breuil?... Et Thédenat, dans sa petite salle à manger où battent les ailes des canaris en cage, médite-t-il sur ses prophéties réalisées, tandis que Mme Thédenat tire l'aiguille, prêtant l'oreille aux détonations des canons du siège?

— On part, dit Francastel joyeux, avec un ouf! de soulagement.

Le train s'ébranlait, et, dans une silencieuse angoisse, généraux et officiers de l'armée du Rhin quittaient cette ville où ils étaient arrivés si confiants. Charlys et Du Breuil se regardèrent :

— Nous encore, nous partons! dit Charlys.

Oui, songea Du Breuil, il fallait plaindre ceux qui restaient en arrière, ceux à qui incombait le soin de tout recenser, de tout inventorier; ils savoureraient vraiment le fond de la lie. Floppe racontait l'arrestation de M. Mayer, directeur de l'*Indépendant de la Moselle*, faite dans la gare par un officier prussien. Le dernier ordre signé par Bazaine avait voulu châtier le publiciste qui, bravant mercuriales et censure, avait eu, le jour même de la capitulation de Metz, le courage de rappeler en première page l'article 209 du Code de justice militaire : « *Peine de mort, avec dégradation militaire, pour tout gouverneur ou commandant qui rend la place qui lui a été confiée* », et l'article 210 : « *Peine de mort, avec dégradation militaire, pour tout commandant en chef qui capitule en rase campagne, avant de faire tout ce que prescrivent le devoir et l'honneur.* »

Laune regardait obstinément à la portière, bouche close, raidi dans la dignité du silence. On traversait les ateliers de la gare, on longeait la route de Nancy dont

les arbres rasés laissaient voir les prairies qui descendent jusqu'à la Moselle. Cette route avait été pour le négociateur de la capitulation et ses officiers la voie douloureuse. A gauche s'élevaient les collines de Montigny, d'où le 15 août étaient partis l'insulte, l'obus qui, tombant à côté du quartier impérial, avait hâté la fuite de l'Empereur.

Le train ralentit, des têtes se penchèrent, on s'arrêtait.

— Qu'y a-t-il? demanda Francastel.

Laune ne répondait pas. Jacquemère dit enfin :

— Nos soldats!

Une longue colonne de prisonniers, à quelque distance de la route, passait, têtes basses, dos voûtés, flanquée sur les côtés de soldats garde-chiourme. Bien des visages pâles, dans le troupeau, s'étaient tournés vers le train. Et ces vieux généraux qui avaient affronté la mort des champs de bataille, entendu sans broncher les cris affreux des ambulances, pâlirent et baissèrent les yeux. Plus d'un peut-être, qui s'était isolé dans la sécheresse de son rang, eut des remords et sentit amèrement son impuissance. Le mot qui réconforte, le regard qui console, il était trop tard pour les employer. Tous sentaient ce qu'ils devaient de gratitude à ces hommes qui, jusqu'au dernier jour, leur avaient fait honneur, et le feu au visage, d'un élan de cœur qui les jetait aux portières, ils saluèrent les admirables compagnons de leur infortune, les héros obscurs de Rezonville et de Saint-Privat.

Quand, d'un bout à l'autre de l'immense convoi, chacun eut dévoré son affliction, le train se remit en marche.

Quelques minutes après, il stoppait encore.

— Qu'y a-t-il? demandait cette fois Du Breuil.

Laune ne répondait pas; son visage restait invisible, mais ses épaules tremblaient convulsivement.

Charlys s'était précipité. Il poussa un cri farouche :

— Oh! nos drapeaux!

Du Breuil, Jacquemère, Floppe s'écrasèrent pour voir. Tout le long du train, courait ce cri ardent et déses-

péré : « Nos drapeaux, nos drapeaux!... » Devant la façade du château de Frescaty, une longue et large pelouse s'étendait jusqu'à la voie ferrée; et là, sur deux rangs, dressant une avenue de gloire, tous les drapeaux étaient plantés. Un fantassin prussien, tranquillement, montait la garde. Les aigles au sommet des hampes ouvraient leur vol. Les haillons de soie glorieuse, où s'inscrivaient en flamboiements d'or les fastes des régiments, pendaient inertes. Quelques-uns, portant la croix à la cravate, semblaient plus fiers que d'autres. Dans les plis des trois couleurs resplendissaient le sang des morts et le ciel bleu de la patrie. L'âme de la Révolution, les triomphes des deux Empires palpitaient dans ces loques sublimes.

— Cinquante-trois aigles! compta Charlys.

— Non, dit Floppe. Quarante et une! c'est le chiffre officiel.

Charlys ricana :

— Comptez vous-même! Bazaine n'en est pas à douze drapeaux près! Il a fait bonne mesure!... à la pelle!... au tas!...

Il se tordit les mains. Laune avalait ses larmes. Floppe grinça :

— Ils sont plus forts que nous!... Cette cruauté de mise en scène, ce raffinement d'injure...

Du Breuil releva la tête.

Ces drapeaux, l'ennemi les avait-il conquis dans la bataille? Non!... Bazaine, pour les livrer, avait dû faire assaut de ruse. Et ceux qui avaient échappé, brûlés ou lacérés, narguaient de leur absence l'humiliation des survivants!... Cette rangée d'aigles n'était que du matériel aveugle, insensible... Qu'importait aux vaincus?... On pouvait de ces lambeaux profanés souffleter les généraux de l'exil; on pouvait, sur les routes boueuses, semer nos soldats jusqu'au fond de l'Allemagne. Tous les Français qui étaient là avaient le droit de contempler face à face, haut les yeux, ces signes éclatants de l'impérissable honneur national. Qu'importaient l'écrou-

ment de l'Empire, ces revers inouïs, Sedan, Metz, l'inconnu des malheurs à venir! Un espoir redressait chacun : la fortune changerait, les pires catastrophes ont un lendemain! La vision affreuse disparut.

Du Breuil, dans le wagon glacé, où tous se taisaient comme dans une chambre mortuaire, les yeux brillants, songeait... Lacoste, Restaud, Blache, parmi les gens de cœur qu'il aimait, combien de morts!... La guerre, de sa faux rouge, avait taillé à même la chair frémissante de la race. Un concert de lamentations s'élevait des foyers vides. Il maudit ces heures d'abominable épreuve. Mais puisqu'il les avait subies, qu'elles lui servissent du moins de leçon! On s'était engourdi dans une paresse présomptueuse, au dissolvant laisser-aller d'une vie d'insouciance et de plaisir; on se réveillait en pleine horreur. Mais sur cette nuit d'abîme, se lèverait l'aube réparatrice. Si atroce qu'elle fût, la guerre lui avait appris à se connaître, à connaître les autres. Elle avait, dans bien des âmes, réveillé l'énergie dormante. Elle avait enseigné l'endurance, la solidarité, l'héroïsme. Elle avait tué des hommes, elle en avait créé d'autres. L'exemple des morts fortifiait les vivants.

Dans ce creuset effroyable où le désastre avait entassé, avec les trophées de l'Empire, armes, sang, boue, les fortunes ruinées, les illusions détruites, tout le désespoir d'un peuple, — l'avenir bouillonnait comme un métal en fusion. Une France nouvelle en jaillirait.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.



